19272

H. PÉRENNÈS
Chanoine Honoraire
Aumônier de l'Hôpital de Quimper

La Vie du Vénérable

Dom Michel Le Nobletz

PAR

le Vénérable Père MAUNOIR

de la Compagnie de Jésus

BR
19272
(LEN)

Armand PRUD'HOMME, Editeur
SAINT-BRIEUC
1934
Tous droits réservés

BIBLIOTHÈQUE
QUIMPER
DIOCÉSAINE

CONCORDAT CUM ORIGINALI :

Chanoine Y. PERROT,

Secrétaire général
de l'Evêché de Quimper et de Léon.

IMPRIMATUR :

Corisopiti, die 8ª Januarii 1934.

† ADOLPHUS,

Ep. Corisopiten et Leonen.

SOUVENIR

de la Mission de Douarnenez

prêchée

par les Pères Oblats de Marie-Immaculée

Janvier 1935

A son Excellence

Monseigneur **DUPARC,**

Evêque de Quimper et de Léon

Dévot

du Vénérable Michel Le Nobletz

Hommage filial.

PRIÈRE

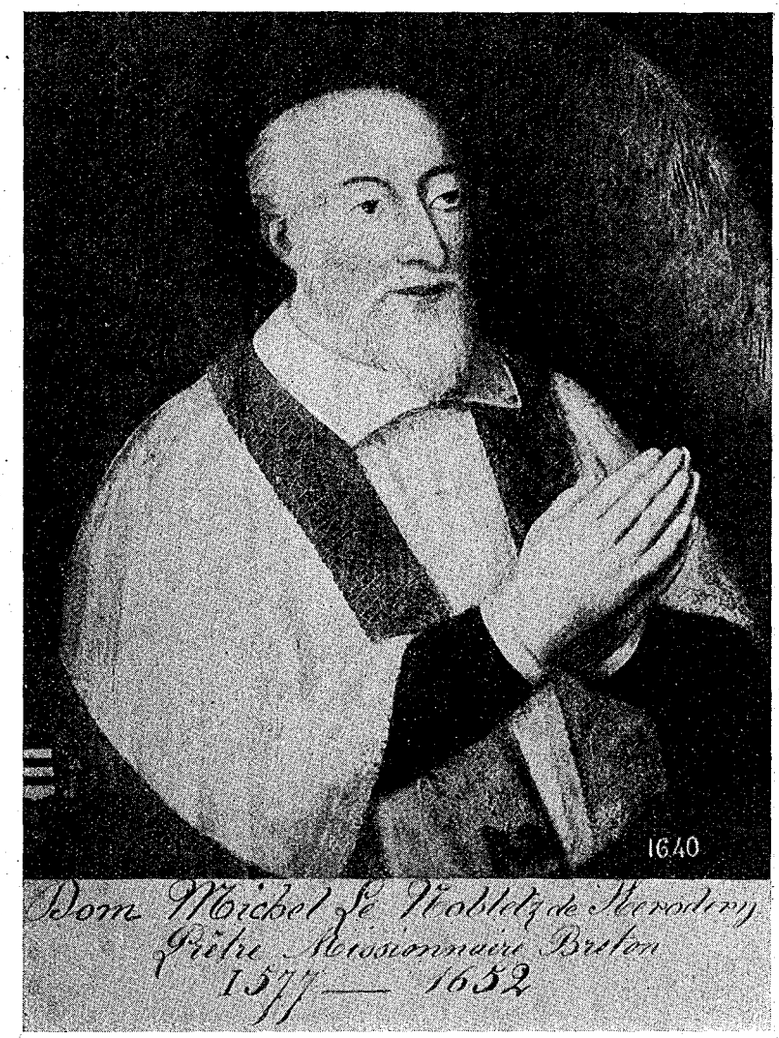
pour demander à Dieu des miracles, par l'intercession de son serviteur

LE VÉNÉRABLE MICHEL LE NOBLETZ

approuvée par Monseigneur l'Evêque de Quimper

O Dieu Tout Puissant, qui, ayant inspiré au Vénérable Michel Le Nobletz un tendre amour pour la Sainte Vierge Marie, lui avez accordé par Elle l'insigne grâce de pratiquer les vertus à un degré héroïque et l'avez animé d'un zèle ardent pour votre gloire et pour les âmes, l'envoyant à la nation bretonne comme un missionnaire prédestiné,

Daignez, nous vous en supplions, manifester la gloire de votre serviteur par des miracles, afin que votre Eglise, notre Mère, l'admette aux honneurs de la béatification et le propose à notre culte comme un modèle du prêtre breton, et comme le patron de nos missions paroissiales. Par Jésus-Christ Notre Seigneur. Ainsi soit-il.



AVANT-PROPOS

Dom Michel Le Nobletz mourut au Conquet, en odeur de sainteté, le 5 mai 1652. Deux jours après, il fut inhumé dans la chapelle Saint-Tujean, au bas de l'église de Lochrist.

Une enquête canonique ne tarda pas à s'ouvrir, qui révéla à son actif nombre de guérisons merveilleuses.

En 1701, sur l'avis préalable de la Congrégation des Rites, eut lieu la première exhumation de ses reliques. En la présence de Mgr de la Brosse, évêque et comte de Léon, « pour la gloire de Dieu et du bienheureux Nobletz et pour la commodité du publicq », ses ossements, placés dans un cercueil de plomb, furent transférés, dans le chœur de l'église, du côté de l'Evangile, sous un tombeau de marbre, érigé en son honneur, par la piété des fidèles.

En 1750, le mausolée reçut une belle statue du serviteur de Dieu. Les jours de fête, au cours des offices, on la revêtait d'un surplis, comme pour rappeler de façon plus saisissante, ses travaux apostoliques, et sa protection toujours vivante et secourable à l'endroit de ses fidèles clients.

Il fut question, en 1855, de démolir l'église de Lochrist, pour en faire entrer les matériaux dans la construction de la nouvelle église, au Conquet. Le 5 décembre de la même année, délégués par Mgr Sergent, évêque de Quimper et de Léon, les curés de Saint-Louis de Brest, de Plouguerneau et de Saint-Renan, accompagnés de M. Daniel Miorcec de Kerdanet, docteur en droit, ancien avocat à la Cour d'appel de Rennes, se rendirent à Lochrist et procédèrent à la vérification de la tombe de Dom Michel. Ayant reconnu les reliques, ils firent refermer la châsse en plomb, qui fut transportée au Conquet, dans l'ancienne maison du missionnaire, transformée en oratoire. Elle y resta deux ans, et fut, placée en 1857, sous son ancien mausolée, dans la nouvelle église du Conquet.

Le 30 octobre 1888, à la demande de M. l'abbé Linguinou, Vice-Postulateur de la cause de Dom Michel Le Nobletz, Mgr Lamarche,

évêque de Quimper et de Léon, constitua le tribunal ecclésiastique qui devait instruire le procès informatif ou diocésain et celui *de non cultu*.

Après 41 sessions, le premier procès fut clos le 30 octobre 1890, et l'abbé Linguinou transmit à Rome les pièces du dossier. Le 25 janvier 1891, Mgr Lamarche demandait, par mandement, que l'on fît des recherches pour retrouver les écrits du serviteur de Dieu.

Le procès *de non cultu* fut commencé le 3 avril pour se terminer le 22 décembre 1891. La séance solennelle de clôture n'eut lieu que le 16 juin 1892, et ce fut Mgr Valleau, nouvel évêque de Quimper, qui, l'année suivante, y mit sa signature. Ce procès appelé *de non cultu*, tend à démontrer que le serviteur de Dieu n'a été l'objet d'aucun culte officiel et public.

M. Linguinou étant mort en mars 1896, fut remplacé comme Vice-Postulateur, par l'abbé Herlé Kerisit, originaire de Douarnenez, directeur au Grand Séminaire. Grâce à son zèle, la cause avança rapidement, et, le 6 avril 1897, le Pape Léon XIII, signait la commission qui introduit la cause du *vénérable serviteur de Dieu, Michel Le Nobletz, prêtre et missionnaire.*

Au cours du procès apostolique, les membres du tribunal diocésain, établi à cet effet, se transportèrent au Conquet, le 9 septembre 1902, où, conformément aux prescriptions de la Congrégation des Rites, ils procédèrent à l'ouverture dn tombeau de Dom Michel, et à la vérification de ses reliques, en présence de M. le Maire du Conquet et de plusieurs personnes notables, ecclésiastiques et autres. Deux médecins experts prêtèrent leur concours ; les docteurs Pethiot, du Conquet, et Kerrien, de Saint-Pierre-Quilbignon. La châsse et les restes qu'elle renfermait furent trouvés dans le même état que celui que l'on constata, lors de la reconnaissance faite en 1855. Avant la fermeture du tombeau, M. l'abbé Kerisit, Vice-Postulateur, fit toucher une à une, aux ossements du serviteur de Dieu, toutes les images du Vénérable qu'il put se procurer chez les marchands du Conquet, et, pour les distinguer des autres images, il inscrivit lui-même au dos la date du 9 septembre 1902.

Le 14 décembre 1913, au Vatican, dans la Salle du Consistoire, fut proclamé le décret d'héroïcité des vertus du Vénérable Michel Le Nobletz. Quand Mgr Duparc, évêque de Quimper, eut terminé son discours de remerciement au Pape Pie X, il fut admis à baiser la main du Souverain Pontife, qui voulut bien accorder la même faveur à M. Gadon, Supérieur du Grand Séminaire de Quimper, ainsi qu'à M. Kerisit et au R. Père Kayzer, Postulateur de la Cause.

Au moment même où débutait le Procès informatif pour la Cause de Béatification de Dom Michel, Mgr Lamarche avait demandé au Vicomte Hippolyte Le Gouvello de composer une Vie nouvelle du serviteur de Dieu.

Dans son travail, paru en 1898, cet auteur utilisa divers documents, notamment le manuscrit appelé de Lesneven, qui a pour titre : *La Vie de Monsieur Le Noblets, prestre missionnaire, contenant l'idée d'un parfait prestre séculier.*

Ce manuscrit est actuellement la propriété de la famille de Kerdanet, habitant Lesneven. Il avait été donné, le 24 septembre 1822, à M. Miorcec de Kerdanet, avocat à la Cour de Rennes, par M. G. de Puyferré, curé de Plouescat. On voit aussi, par les notes écrites sur la couverture, qu'il a appartenu, au XVIII^e^ siècle, à M Claude-Marie Respidal Le Guillou, notaire royal et procureur au siège de Châteauneuf-du-Faou.

Ce manuscrit n'est point un autographe, mais une copie de diverses mains, et qui semble être de la moitié du XVIII^e^ siècle. Il est anonyme, mais, à n'en pas douter, il est l'œuvre du Vénérable Père Maunoir, qui se trouve ainsi avoir été le premier historien de Dom Michel Le Nobletz. Voici, au sentiment du Père Séjouné, Vice-Postulateur de la Cause du Père Maunoir (manuscrit de Rozavel, Quimper, 1890), les raisons qui le prouvent :

1. L'auteur est un Jésuite, puisque chaque fois qu'il a occasion de parler de la Compagnie de Jésus, il l'appelle : *notre* Compagnie.

2. Son récit, surtout celui des missions de la Basse-Bretagne, de 1640 à 1652, est très circonstancié, et dénote un témoin oculaire. Sa parfaite conformité avec le *Journal latin des Missions* du Père Maunoir fait penser à l'identité d'origine.

3. L'auteur a vécu dans la familiarité de son héros, comme le prouvent ces locutions : *Le Père Michel me dit un jour. — J'ai appris de son frère* (il parle de Marguerite Le Nobletz). — *Je ne mettrai rien que je n'ai lu écrit de sa propre main*, etc...

4. L'auteur savait le breton, et le montre en recourant à cette langue un certain nombre de fois.

5. Non seulement l'auteur a écrit avec la piété et la simplicité qu'on remarque dans les écrits connus du Père Maunoir, mais la nature de la composition est la même. Ce sont des répétitions et des redites multipliées, des inversions de faits assez fréquentes, c'est le même style, ce sont les mêmes phrases sans fin, souvent les mêmes expressions : *J'avais oublié de dire. — Il est à naître qui ait vu un seul huguenot, natif de cet évêché.*

6. Nul, si ce n'est le Père Maunoir, n'a pu parler comme le fait l'auteur, des sentiments intimes de Dom Michel, des sentiments intimes du Père Maunoir, et des événements qui touchent à sa vie privée.

7. Chose étrange, l'auteur a consacré la moitié de son travail à mettre sur le compte de Dom Michel Le Nobletz les fruits de salut produits par les missions du Père Maunoir.

De tout cela, il résulte une sorte de certitude morale que l'auteur anonyme de la Vie de M. Le Nobletz n'est autre que son successeur, c'est-à-dire le Vénérable Père Maunoir.

L'auteur ne peut être le Père Pierre Bernard, de la Compagnie de Jésus, premier compagnon d'apostolat du Père Maunoir, et grand ami de Dom Michel, puisqu'il est mort en 1654, et que le récit de l'anonyme se prolonge jusqu'en 1664.

Ce n'est pas non plus le Père Verjus (de Saint-André) auteur de la Vie imprimée de Dom Michel (1666), car il déclare n'avoir pas connu M. Le Nobletz.

Serait-ce quelque ecclésiastique séculier ? On n'en connaît pas qui ait vécu assez longtemps dans l'intimité de Dom Michel, pour pouvoir reproduire tout ce qui est raconté dans le manuscrit.

Enfin, le fait affirmé par l'auteur anonyme, qu'il a écrit la Vie de Dom Michel Le Nobletz sur les documents recueillis par le tribunal chargé de l'enquête sur ses miracles, tribunal dont le Père Maunoir était membre, attire naturellement l'attention sur ce dernier quand il s'agit de fixer l'auteur de la vie manuscrite.

Il est très certain, au reste, que la vie manuscrite a servi de base à la Vie publiée par le Père Verjus qui le suit pas à pas, et semble, en bien des passages, n'avoir fait autre chose que donner à la première une forme plus littéraire.

M. l'abbé Le Roux, le zélé curé-doyen de Douarnenez, m'ayant demandé, pour les nombreux fidèles de sa grande paroisse, une Vie populaire et pieuse de Dom Michel Le Nobletz, je n'ai rien trouvé de mieux à leur offrir qu'une édition richement illustrée du manuscrit du Vénérable Père Maunoir. Je sais gré au R. Père Raoul de Kerdanet, Prieur du couvent du Très Saint Rosaire, au Havre, de m'avoir aimablement autorisé à publier ce manuscrit. Tous ceux, d'ailleurs, qui, de façon ou d'autre, ont contribué à l'édition du présent volume, trouveront ici l'expression de ma vive gratitude.

Le texte du manuscrit, dont on a négligé quelques courts passages, est reproduit en orthographe moderne. Des notes ont été ajoutées au bas des pages. Quelques *cartes* ou *tableaux* de Dom Michel sont expliqués en regard des gravures qui les représentent, d'après les renseignements fournis par le serviteur de Dieu lui-même.

C'est aux deux grands missionnaires Le Nobletz et Maunoir que la Bretagne doit sa belle renaissance chrétienne du XVII^e^ siècle. Elle les révère comme des apôtres, et attend avec confiance l'heure prochaine où la Sainte Eglise, associant dans un même culte le père et le fils, les placera l'un et l'autre sur les autels.

H PÉRENNÈS.

La Vie de Monsieur Le Noblets

Prêtre Missionnaire

Contenant l'idée d'un parfait prêtre séculier

CHAPITRE PREMIER

Sa Naissance et première Education

La divine Providence, qui n'a jamais manqué de pourvoir les créatures raisonnables des moyens convenables pour arriver à leur fin. n'a jamais laissé écouler aucun siècle, qu'elle n'ait envoyé quelques signalés personnages, pour s'employer de toutes leurs forces à l'œuvre de sa gloire, en portant les autres, par leurs paroles et saints exemples, à la connaissance, amour et service de sa divine Majesté. Entre lesquels a paru en ce siècle celui dont j'entreprends d'écrire la vie et vertus éminentes, avec cette supplication à ce principe de tous biens que, puisque ce sien serviteur s'est entièrement consacré à sa plus grande gloire et au salut des âmes, il me rende participant de ce double esprit qui l'a animé en toutes ses actions, et me donne les forces d'honorer celui qui, pendant tout le cours de sa vie, l'a glorifié sur terre.

Or, encore qu'il importe fort peu de donner au public la vie des saints, puisque Dieu peut faire sortir des pierres des enfants d'Abraham, toutefois, comme c'est la coutume de le faire pour l'honneur du pays qui a donné ce fruit, et pour la consolation de la race qui l'a porté, je dirai que M. le Noblets naquit au manoir de Kerodern, situé en la paroisse de Plouguerneau, de l'évêché de Léon, en Basse Bretagne (1). Son père et sa mère étaient nobles et

(1) Kerodern, à 3 kilomètres à l'est du bourg.

catholiques ; son père s'appelait Hervé le Noblets, seigneur de Kerodern, et sa mère Françoise de Lesvern, de l'ancienne et illustre maison de Coatmanach (1).

Dieu leur donna pour bénédiction de leur mariage 11 enfants, 5 garçons et 6 filles.

L'aîné des mâles fut Claude, qui vécut et mourut seigneur et possesseur de Kerodern. Le second fut Jean, qui, ayant étudié trois ans au droit civil fut, l'espace de 60 ans, un des plus sages et doctes jurisconsultes de son temps (2). Guillaume, qui fut le 3e, suivit le Barreau. Notre Michel fut le 4e. Le 5e fut Hervé, qui, ayant étudié 4 ans au droit civil, fut docteur.

Les filles furent mariées selon leur condition. Anne et Marguerite vécurent en continence, avec une grande odeur de sainteté.

Michel fut choisi entre ses frères comme un David entre les siens, pour être le soutien et l'honneur de sa famille, et pour s'opposer aux vices et à l'ignorance de la Basse Bretagne, qui courait risque d'une perte irréparable.

Il vint au monde le 29 septembre 1577, jour dédié à l'honneur du glorieux archange Saint Michel. Le jour qui lui donna entrée au monde et dans l'Eglise, et le nom qui lui échut en partage furent un pronostic de la vie angélique qu'il devait mener, et de le familiarité qu'il aurait un jour avec ces bienheureux esprits, dont il imiterait la pureté et les triomphes, par un généreux combat, et une glorieuse victoire des ennemis de la gloire de Dieu et du salut des hommes.

J'ai trouvé dans un recueil qu'il a composé des bénéfices de Dieu, qu'il tenait à grande faveur d'être venu au monde à un tel jour que fut créé et couronné de gloire le glorieux Saint Michel, d'avoir été reçu au sein de l'Eglise le jour de ce prince de l'Eglise, et d'en avoir hérité le nom, comme aussi d'avoir été mis entre les mains d'une nourrice très pieuse, et douée de toutes sortes de vertus.

Il remarque, dans cet abrégé des faveurs divines en son endroit, que cette bonne villageoise l'offrait tous les jours à Dieu, avec cette supplication, qu'il plût à la divine bonté en faire un vrai serviteur de Dieu. Il confesse lui avoir plus d'obligation de l'avoir nourri de ses prières que du lait de ses mamelles, et, dans une réflexion qu'il fit un jour sur les faveurs qu'il avait reçues du Ciel, il remarqua qu'un enfant est beaucoup obligé à Dieu, lorsqu'il a un bon père et

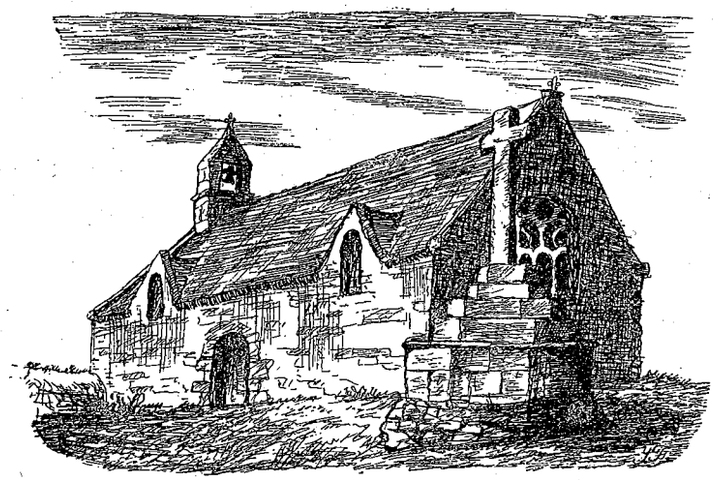
(1) La famille de Lesguern ou Lesvern était originaire de Saint-Frégant près Lesneven, où le manoir de ce nom existe encore. La branche de Coatmanach habitait ce manoir en Saint-Renan.

(2) Jean Le Nobletz seigneur du Bois, conseiller du Roi, magistrat et juge criminel au siège présidial de Quimper. (Note de M. de Kerdanet).

une bonne mère, une vertueuse nourrice, un maître soigneux et craignant Dieu, et un bon naturel. Il plut à Dieu de lui donner ces avantages, sur lesquels il bâtit l'éminent ouvrage de grâce et de vertu, qu'ont admiré tous ceux qui l'ont connu.

Après qu'il fut sevré, et rendu au manoir de Kerodern, il ne fut pas longtemps sans donner des marques et pronostics de la piété et dévotion qu'il devait exercer tout le reste de sa vie.

Dès l'âge de 4 ans, on le trouvait d'ordinaire à l'église de Saint-Claude, proche de Kerodern, ce qui donnait occasion à sa mère de



Chapelle Saint-Claude, à Kérodern. Croix érigée par le père de Michel Le Nobletz, en 1572.

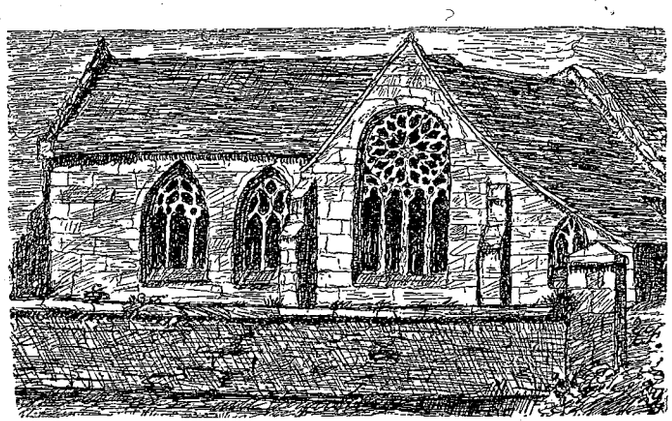
craindre que cet enfant ne tombât dans un vivier, près lequel il lui fallait passer, pour arriver à l'oratoire. Encore qu'il eût été averti plusieurs fois de n'aller à l'église et qu'il eût été menacé souvent, il ne manquait d'y aller, et disait pour excuse en son langage breton : *Me so bet e ti Doue* : J'ai été en la maison de Dieu. Il alléguait pour excuse qu'une demoiselle le conduisait par la main, et qu'elle lui apprenait à prier Dieu.

Sa mère, voyant que, ni par menace, elle ne pouvait l'empêcher de sortir pour aller à l'église, l'enferma un jour à clef dans une chambre. Quelque temps après, elle fut grandement surprise le trouvant au milieu de l'église, son visage enflammé de dévotion, avec un port et maintien angélique ; et, lui ayant demandé qui l'avait emmené en ce lieu, il répondit qu'une belle demoiselle lui avait ouvert la porte de la chambre, et l'avait emmené en ce lieu, pour prier Dieu, et qu'elle lui avait fait dire ses prières et parlé de Dieu.

Sa mère insista, et lui demanda qui était cette demoiselle, où elle demeurait, d'où elle venait. Il disait à sa mère qu'il ne savait pas, mais qu'elle était belle. A l'âge de 20 ans, cet enfant expérimentera son assistance, et, à sa 23e, il la connaîtra dans sa grande nécessité. Mademoiselle sa mère, ne sachant que penser de tout ceci, voulut battre sa servante, pensant qu'elle avait trouvé invention pour le faire sortir de la chambre, mais cette fille fit un serment que jamais la pensée ne lui en était venue.

Le cours de la vie de ce petit innocent fera voir que dès lors la Reine des Anges avait pris possession de ce petit nourrisson, à qui elle imprima les premières connaissances de Dieu, et les premiers traits de la piété, qui lui dura le reste de sa vie.

Ces prémices de la privauté de cette mère d'amour ne doivent passer pour incroyables dans l'esprit de ceux qui ont lu les caresses du petit Jésus à l'endroit des petits écoliers du bienheureux Bernard, de l'ordre de St-Dominique, dont la plupart n'avaient que 5 à 6 ans; celles de Notre Dame, de son petit fils et de Saint Jean à l'endroit du Bienheureux Herman qui, à l'âge de 7 ans, au plus fort de l'hiver, allait, déchaussé et nu pieds, saluer une image de la Sainte Vierge et du petit Jésus qui était au portail de l'église.



Chapelle du Grouanec, en Plouguerneau. La famille Le Nobletz y avait trois tombes. Un vitrail y portait ses armoiries.

CHAPITRE II

Sa première Education dans les Etudes

Lorsqu'il eut atteint l'âge de sept ans, M. de Lesvern (1), son grand-père, voulut l'avoir près de lui, pour le faire instruire avec ses cousins et cousines. Il eut pour maître un prêtre, nommé Thomas Cozic, qui lui enseigna à lire dans la chapelle de Sainte-Anastasie, proche du manoir de Lesvern, situé en la paroisse de St-Frégant, en l'évêché de Léon. Le Saint Esprit montra dès lors qu'il

Manoir de Lesvern en Saint-Frégant.

voulait être maître intérieur de ce petit écolier, le retirant des jeux et plaisirs communs à cette âge. Son grand-père, nourrissant quelques filles cousines de Michel, et les faisant instruire par le même maître, jamais on ne le voyait étudier dans la chambre où elles étaient, jamais on ne le voyait dans leur conversation qu'à table ;

(1) Alain de Lesguern, né en 1512 (de Kerdanet).

il semble que Dieu le voulait porter au haut degré de chasteté qu'Il lui préparait, et que nous admirerons en son lieu.

Son grand-père étant mort, Mr son père le rappela à Kerodern, et lui donna un pédagogue, nommé Maître Gilles Mazéas, qui l'enseigna quelque temps dans le manoir de Kerodern ; mais l'expérience faisant voir que les enfants profitent davantage à l'étude, parmi une multitude d'autres écoliers d'une même capacité qu'en leur particulier, il fut mis sous la conduite de deux ecclésiastiques frères, qui enseignaient plusieurs écoliers dans la chapelle de Saint-Antoine, dans la paroisse de Plouguerneau (1).

Dans sa méditation des miséricordes de Dieu en son endroit, il remercie la divine bonté de l'avoir fait tomber entre les mains des maîtres Yves et Henri Gourvennec, qui lui enseignèrent la vertu et les sciences avec douceur, ayant appris par plusieurs exemples que la trop grande sévérité des précepteurs émousse souventes fois l'esprit des enfants et leur donne de l'horreur de la vertu et des lettres. Il n'avait alors que 10 ans, au quel temps il commença à se retirer des passes-temps ordinaires à la jeunesse, tellement qu'on pouvait dire de lui ce qui se dit de Tobie : *Cum esset junior omnibus, nihil tamen puerile gessit in opere ;* étant enfant d'âge, il ne fit jamais rien qui ressentit l'esprit volage et inconstant des enfants (2).

A l'âge de 13 ans (3), il fut envoyé à Ploudaniel, où il étudia 6 ans aux humanités, sous un prêtre nommé Alain Le Guen. Il trouva ce lieu si barbare qu'il lui était d'avis qu'il demeurait parmi les Egyptiens et les Turcs ; mais Dieu, qui a de coutume de faire épanouir les plus belles roses parmi les épines et d'éclairer parmi les plus épaisses ténèbres, fit paraître, dans ce désert, rempli de ronces, une fleur dont l'odeur s'est répandue dans l'Eglise de Dieu. Il fit rayonner, au milieu des ténèbres de l'ignorance, une lumière qui a servi de flambeau, pour conduire plusieurs au port de l'éternité bienheureuse.

A l'âge de 14 ans, il se sentit attiré à la piété et à la vertu, par des ressorts extraordinaires des grâces, qui lui dilataient tellement son cœur que rien ne lui semblait amer ni difficile. Il fit cette remarque que c'est le propre de la divine bonté d'attirer par le lait de ses douceurs ceux qui commencent le chemin de son service.

En ce temps Notre-Seigneur l'honora d'une vision de son humanité adorable, se montrant à ce jeune enfant, avec une si ravissante beauté et une si éclatante majesté qu'il dit après, à une certaine personne confidente, qu'il ne pouvait trouver de termes pour expliquer ce qui lui avait été représenté. Ce fut alors qu'il sentit son cœur frappé d'un amour très ardent de Jésus, Dieu et homme, avec un désir de le suivre et imiter. Ce bénin rédempteur voulut être maître de ce petit écolier, et lui proposa et apprit les signes et marques du vrai mépris du monde, leçon qu'il grava au profond de son cœur, l'espace de 61 ans, qui fut le temps qu'il survécut à cette céleste doctrine. Ce fut sur ce fondement qu'il posa tous les beaux documents qu'il a laissés à la postérité, et l'édifice des belles vertus dont il nous a donné des exemples, non moins admirables qu'imitables, dans lesquels il a persévéré, jusqu'au dernier moment de sa vie.

(1) Cette chapelle, située au bord de la mer, sur le rivage Nord du golfe de l'Aber-Vrach, a été démolie après la Révolution, et une maison bâtie sur son emplacement. On n'a conservé qu'une croix de pierre.

(2) Tobie I, 4

(3) 1590 (de Kerdanet).

C'est le propre de la suave Providence de Dieu de donner, à ceux qu'il appelle à son service, quelque haute maxime qui, étant gravée au fond de l'entendement et de la volonté, donne branle à tout le reste de la vie. C'est ainsi qu'il grava dans l'esprit de Saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus, l'esprit de la plus grande gloire de Dieu, et à Saint François de Paule, le principe de la charité ; de même, imprima-t-il à ce jeune prosélyte de l'amour divin, l'axiome nécessaire pour aimer et imiter le Verbe incarné, qu'il faut, entièrement et non en partie, vaincre le monde, le mépriser, et y renoncer courageusement.

Animé de la vue et de la leçon de son cher maître, il commença, à cet âge tendre, à contrecarrer le monde, et sachant que la première leçon qu'il donne à ceux qui le suivent c'est de lâcher la bride à la concupiscence de la chair, il voulut loger le seul amour de Jésus-Christ. Cet esprit de la pénitence le porta à coucher souvent sur la dure et à pratiquer plusieurs mortifications secrètes. Le démon Asmodée (1) enrageant de ses généreux desseins, voulut un jour lui jeter une flamme d'impureté. Cet enfant était alors dans une forêt. Dès qu'il sentit le premier vent de ce feu infernal, il se dépouilla, et se jeta tout nu parmi les ronces et les épines, invoquant l'assistance de Jésus et de Marie, et, enfin, sortit de ce combat, tout sanglant et victorieux, par la faveur de Jésus et de la Reine des anges, qui reconnaîtra, avant 9 ans, cet acte héroïque de chasteté. Une autre fois, cet ennemi de pureté retournant à ce disciple du fils de Dieu, il se dépouilla et demeura 3 heures couché dans la neige, où il éteignit les flammes de l'ennemi et accrut celles de son maître céleste.

Il ne se peut dire quel déluge de grâces attire un acte généreux

(1) Tobie III, 8

par lequel un serviteur de Dieu se surmonte, comme il se verra au cours de la vie de ce jeune athlète de l'empereur Jésus. C'est la coutume de ce pourvoyant monarque de permettre aux siens plusieurs hasards, pour éprouver leur foi, espérance, amour et patience (1), et pour leur donner un goût expérimental de son soin et amour.

Ce jeune apprenti de la science des Saints, dans son mémorial des bénéfices reçus, reconnaît avoir été délivré, dans cette demeure de Ploudaniel de 7 périls évidents de mort où il s'était trouvé, dans lesquels il remarque le soin amoureux de son maître en son endroit. A l'âge de 14 ans, voyant l'ignorance où étaient les paroissiens parmi lesquels il vivait, il fut tellement enflammé de l'amour divin et du salut des âmes, qu'il commença à les catéchiser, dans le cimetière, et dans les assemblées hors l'église. Ces paysans, au lieu de le remercier de la faveur qu'il leur faisait, en leur départant le pain de la doctrine chrétienne, le payèrent de la même monnaie que les Juifs à l'endroit du roi des prophètes, Notre-Seigneur Jésus-Christ, en le chargeant d'injures, de menaces et de coups, qu'il supportait avec une patience extraordinaire à son âge. Ce fut là qu'il commença à pratiquer la leçon de son maître céleste, en méprisant le monde et ses maximes, et en rendant le bien pour le mal.

(1) La tradition rapporte qu'il fut battu, au village de Kerventa, par des femmes, qu'elles le poursuivirent, et qu'alors il prédit qu'il n'y aurait jamais de riches dans ce village, ce qui s'est vérifié depuis. On y fait des ventes presque tous les ans. — Il y a dans ce village une fontaine appelée : *Feunteun sant Mikel Nobletz*, et un petit coin en forme de venelle appelé : *Jardin Sant Mikel*. On y va par dévotion (de Kerdanet)

CHAPITRE III

Il va à Bordeaux pour étudier. Les maux et dangers où il se trouva.

Ce jeune écolier n'ayant pu s'avancer dans l'étude des lettres selon son désir, à cause des troubles des guerres civiles qui régnaient en Bretagne, ne pouvant trouver des maîtres habiles et expérimentés dans la méthode d'enseigner, son père l'envoya avec ses autres frères à Bordeaux.

Les Espagnols ayant été chassés de Crozon par le maréchal d'Aumont, et le roi Henri s'étant rendu au giron de l'Eglise, voyant une profonde paix par tout le royaume, il se mit sur mer au mois d'octobre 1596, où une furieuse tempête s'éleva, mais, s'étant mis en prière, Dieu dissipa l'orage, et le sauva du danger.

Etant arrivé dans la rivière de Bordeaux, il tomba dans un autre danger semblable au premier, d'où le retira celui dans la conduite duquel il avait consigné tous ses desseins.

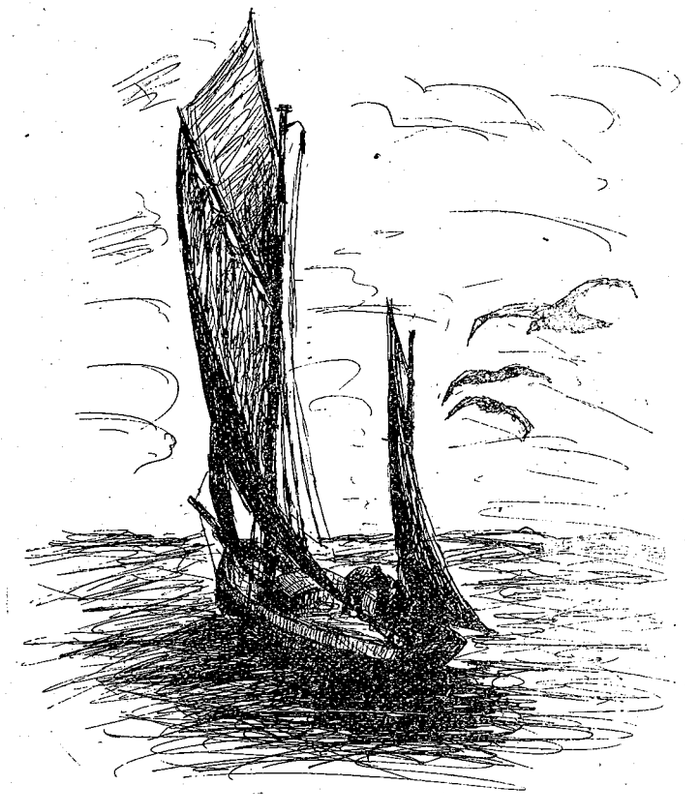
Etant arrivé à Bordeaux, il étudia au collège de Guienne. Il courut sur terre plus grand danger que sur mer.

Son frère aîné, qui gouvernait l'argent destiné à la nourriture de ses frères, s'en donnait carrière; il faisait jeûner souventes fois son frère Michel, encore qu'il n'y eût ni carême, ni vigile.

Leur aîné s'étant démis de la charge de ses frères, et un certain prêtre les ayant pris en pension, pour y gagner davantage, il ne leur baillait d'ordinaire à dîner et à souper que des pommes cuites; mais le plus périlleux fut que son frère aîné, ayant été créé prieur des Bretons, il se sentit obligé de se trouver en la compagnie de ses compatriotes, et d'épouser plusieurs querelles et dissensions où se trouvait souvent son frère; il se sentit contraint de l'assister, ce qui l'obligea d'apprendre à faire des armes, auxquelles il était extrêmement adroit.

Cette hantise de compagnie le porta petit à petit dans la mer périlleuse du monde, en sorte qu'il se vit sur le penchant de se perdre, si Dieu ne l'eût préservé dans plusieurs accidents qui lui survinrent.

La Mère de miséricorde, qui l'avait assisté dans son enfance, ne l'abandonna pas dans cette grande nécessité. Un jour, son frère aîné, étant attaqué de plusieurs jeunes légistes, manda son frère Michel pour le venir secourir. Comme ce jeune homme était actif, prompt et porté à secourir les siens, il accourut, et ayant aperçu



Michel sur mer.

que quelques-uns s'étaient jetés sur (son frère), il dégaîna son épée et se (porta au secours de celui-ci). Comme il était près de percer l'un des adversaires (1), une demoiselle habillée de blanc lui prit la main, rompit le coup et disparut en un moment. Personne n'eut le bonheur de la voir que lui. Etant échappé de ce danger, il rendit grâce à la Mère de miséricorde qui l'avait choisi dès son enfance pour son serviteur.

(1) Le texte du Père Maunoir porte : « Aiant aperçu que quelques-uns s'étaient jetés sur lui, il dégaîna son épée et se jeta sur lui. Comme il était près de le percer... ».

Peu après, il fut choisi pour prieur des Bretons en la place de son frère aîné, à cause de son courage et valeur. Il a remarqué dans le recueil des grâces divines en son endroit, qu'il fut, en ce temps, sur le penchant du précipice à cause des compagnies qu'il était obligé de hanter et des querelles et dissensions qu'il lui fallait épouser.

Quelque temps après qu'il fut créé chef de sa nation (1), allant trouver un soir ses parents, qui étaient dans la compagnie de leurs compatriotes, il entendit une voix qui lui dit : arrête, arrête. Ce jeune gentilhomme, qui était courageux et adroit aux armes, pensant qu'on l'attaquait, tira son épée, et se mit en état de se défendre, mais, à cette fois, il fallut se rendre et rendre les armes. La sacrée Vierge apparut à ce prédestiné soldat de Jésus-Christ et lui dit : Suivez Dieu, et venez après mon fils, par humilité, simplicité et mépris du monde. Il se jeta aux pieds de la Reine des cieux, et lui fit présent de son épée, avec protestation de la reconnaître le reste de sa vie pour sa maîtresse, et de combattre le reste de sa vie sous les étendards de son fils Jésus-Christ.

En suite de cette visite et semonce de la mère de Dieu, considérant que la compagnie des mondains est un hameçon qui prend et jette un chrétien dans toutes sortes de désordres, il eut une lumière du ciel, qui lui fit voir qu'il est impossible de se retirer des péchés et misères du monde, si on ne se dégageait de la fréquentation de ceux qui en suivent les maximes.

Puis, pensant à part soi que, dans le collège de Guienne, on ne lui enseignait que les sciences sèches, sans y mêler la saveur de la sapience et science du salut, il se résolut d'y mettre ordre, et, pour ce sujet, il pria le Saint Esprit, par l'entremise de la Sainte Vierge, de lui donner lumière, dans les ténèbres dont il se voyait enveloppé, et dans les dangers dont il se voyait entouré. Il se sentit ému des considérations de la justice divine, et des pensées de l'éternité, qui le portèrent à rentrer en lui-même, et firent naître dans son âme, la sainte crainte des jugements de Dieu, qui est le premier des présents que le Saint Esprit départ à ceux où il veut choisir sa demeure.

En même temps qu'il était agité de ces flots, il apprit qu'il y avait à Agen un collège de la compagnie de Jésus, où les lettres et la piété florissaient. Cette nouvelle le consola, et Dieu lui donna espérance que dans ce lieu il trouverait un port où il serait à couvert de toutes ces tempêtes et dangers dont il se voyait menacé.

(1) On appelait *nation* le groupe que formaient les écoliers de chaque province, qui étudiaient dans les diverses Universités du royaume.

CHAPITRE IV

Il va à Agen où il achève ses humanités et études en philosophie. Sa conversion remarquable et son zèle pour le salut des âmes

Etant arrivé à Agen au mois d'octobre 1597, il trouva l'asile qu'il cherchait il y avait longtemps, où il se résolut de s'adonner aux sciences et à la vertu sérieusement, pour se disposer à la vocation à laquelle Dieu l'appelait; car en ce temps-là, il n'était déterminé à aucun genre de vie. Il étudia à la vertu et aux sciences humaines, avec toute la diligence possible. Il avait coutume d'appeler ce temps qu'il fut en ce collège : un siècle d'or, parce qu'il avait appris, des Pères de la compagnie, les sciences et la vertu.

Pour ce qui touche l'étude des bonnes lettres aux humanités, il étudia deux ans, où il fut aimé de ses régents et honoré des écoliers, pour sa diligence et capacité, accompagnées de bonnes mœurs. Dès la Seconde, il savait en perfection la langue grecque, et pouvait expliquer toute sorte d'auteurs grecs, poètes et orateurs, et, en cette même classe, il composa tout seul de sa propre industrie et récita un poème grec. Il avait la mémoire si heureuse qu'il savait encore par cœur cette composition à l'âge de 62 ans, et la récitait alors, aussi parfaitement que le jour de sa déclamation dans la classe d'humanités.

Il étudia, ensuite, deux ans en philosophie (1) avec pareille ardeur, et soutint le cours, et dédia ses thèses à M. de Kerodern son père.

Durant tous ses quatre ans d'études, il voulut s'adonner tout entièrement au service de Dieu, et marier la vertu et piété avec les sciences humaines. Il avait toujours devant les yeux les pensées de

(1) 1598-1600.

l'éternité, et la crainte des jugements de Dieu ; à quoi lui servaient beaucoup les catéchismes et exhortations qu'il entendait de ses régents.

Dès le beau commencement de sa Seconde, il entra en la congrégation et se mit sous la protection de la mère de Dieu.

Etant en philosophie, il fut reçu à la grande congrégation, où il fut portier de la bonne maîtresse l'espace de 2 ans, avec une grande édification de tous les congréganistes. Cette bonne mère ne lui manqua pas, en ce temps, de lui servir de portière, pour entrer en la communication des plus rares trésors de son fils. Les trois premières années, il avait été conduit par la voie de la sainte crainte ; à la 23e année de son âge, qui a été la dernière de philosophie (1600), il se sentit changé et converti à Dieu par pur amour et par une contrition extraordinaire, animée d'une pure charité, dégagée de tous les intérêts de récompense et crainte des peines.

Il écrivit, dans son calendrier des bénéfices divins, celui-ci, et le temps auquel il fut conféré. Il ne passait, après, aucun jour de sa vie qu'il n'en remerciât la divine miséricorde. Au même lieu, il dit que Dieu lui révéla une partie des desseins qu'il avait sur lui, et lui assura que tous ses péchés lui étaient pardonnés.

Dans le même lieu des réceptes sacrées (1). il remarqua qu'en ce même temps, Dieu lui donna un amour infus et particulier des pauvres et de l'aumône. Cette vie de pur amour de Dieu, des pauvres et de l'aumône, lui dura jusqu'à la mort, et il se verra, dans le cours de l'histoire de sa vie, que l'amour qu'il porta aux pauvres et à l'aumône, gagna tellement le cœur du père des miséricordes qu'Il a fait connaître ses sentiments d'amour, par des signes très remarquables et évidents combien Il avait agréable l'âme de ce sien serviteur, pour l'affection qu'il portait à cette sainte vertu, par laquelle il se rendit imitateur de la divinité, dont la nature est la même bonté, et les œuvres, des profusions de sa miséricorde.

Il confesse, au même endroit que dessus, qu'en un moment, il se sentit délivré du joug et captivité d'une infinité de maux et de misères, et mis dans une région nouvelle d'une liberté d'esprit qu'il n'avait jamais goûtée ni expérimentée Se voyant prévenu et honoré d'une si grande bonté et libéralité de Dieu, il se sentit confus, au dernier point, de ce que la divine Majesté le traitait avec un tel amour et bonté, il ne savait comment l'en remercier. Il eût voulu avoir mille vies, pour reconnaître une telle miséricorde, et, si l'effet eût répondu à ses désirs, il n'estimait cela presque rien, au prix de ce qu'il croyait devoir à un père si débonnaire en son endroit. Il disait du profond de son âme ce que chantait David : *Misericordias*

(1) Des grâces reçues.

Domini in æternum cantabo : Je chanterai à jamais les miséricordes de Dieu en mon endroit (1).

C'est le propre des âmes bien faites d'être susceptibles des sentiments d'une humble reconnaissance, accompagnée d'amour et de fidélité à rendre service à son bienfaiteur. Ce jeune écolier en usa de même ; en se voyant honoré de tant de faveurs, il résolut de se donner tout entièrement à Dieu, à son service et gloire. En considérant qu'en cette affaire, le plus court moyen et le plus important était d'ôter les empêchements de la grâce et du pur amour de Dieu, il se résolut de travailler, avec la grâce qui lui était donnée, pour éloigner de son cœur tous les obstacles aux influences célestes, et, pour y parvenir, il se souvint en même temps de la maxime fondamentale que Notre-Seigneur lui avait apprise à l'âge de 14 ans, qui était le mépris du monde, et de procurer une pureté de cœur qui ne s'attachât à quoi que ce fût hors de Dieu. Mourant à l'amour de toutes choses, lorsqu'elles nous empêchent le service de Dieu et la liberté de suivre Jésus-Christ et d'obéir à ses commandements et conseils, il se sentit porté d'une résolution déterminée de s'appliquer sérieusement au mépris de l'honneur et à la fuite du monde.

En premier lieu, sachant que la demeure avec ses frères, parents et compatriotes l'avait failli abîmer dans le chemin de perdition, il se détermina de commencer par le changement de demeure et de hantise. Il écrivit à Monsieur son père de lui envoyer son argent, séparé de celui de ses frères, et la permission de demeurer dans une habitation séparée de ses frères, parents et autres de sa connaissance, pour avoir plus de liberté d'étudier et de prier Dieu. Son père, joyeux de cette requête, et voyant que son fils, Michel, prenait un bon chemin, lui permit de faire comme bon lui semblait, puisqu'il voulait s'avancer à l'étude des lettres et de la vertu. Il lui envoya, pour cet effet, plus qu'aux autres, avec espérance qu'il aurait de l'honneur et de la consolation de cet enfant, auquel il avait porté toujours une affection particulière, ayant de tout temps reconnu en lui une grande inclination aux lettres et à la vertu.

Il prit congé de ses frères, parents et compatriotes avec des prétextes spécieux, sans les offenser de cette séparation, et loua une chambre particulière dans un autre quartier, pour lui seul, avec un galetas au haut de la maison, où il choisit son oratoire, pour y prier Dieu et y faire ses pénitences, écarté du bruit et tumulte de ceux de la maison. Il prit sa demeure chez un bourgeois, homme de mérite, qui était marié à une femme qui était grandement portée à l'esprit de pénitence et de charité envers les capucins, et les pauvres qu'elle avait pris pour ses enfants, ayant été 16 ans avec son mari sans la bénédiction du mariage.

(1) Psaume LXXXVIII, 2.

Michel se trouva heureux de se voir en une si sainte demeure, et se trouvant dans son petit oratoire, éloigné de toute compagnie, il commença à chanter : *Ecce elongavi fugiens et mansi in solitudine :* Je me suis enfui et j'ai pris en solitude ma retraite (1). Il avait trois exercices, en ce lieu de paix, l'oraison, l'étude et la pénitence, qui furent ses trois compagnons jusqu'à la mort. Il ne fréquentait et ne parlait qu'en passant à ses frères et autres de sa connaissance ; toutefois, avec un visage gai, qui avait ses défaites et prétextes honnêtes de ce qu'il ne pouvait s'arrêter davantage dans leur compagnie. Il ne fréquentait que ses régents pour le regard de ses études, le Père de la Compagnie pour la conduite de son âme, les pauvres pour les consoler et instruire, et les écoliers d'élite, et portés à la piété, et capables de rendre quelque service particulier à la divine Majesté.

(1) Psaume LIV, 8.

CHAPITRE V

Comme pendant ses études, il gagna plusieurs écoliers, et entr'autres écuyer Pierre Quintin, sieur de Leinbahu

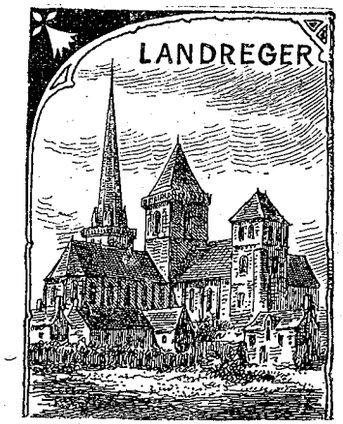
Il se sentit grandement porté et enflammé au service de Dieu, en lisant et considérant la vie de Saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus. Il se résolut de l'imiter de tout son pouvoir, avec le secours de la grâce de Dieu. Voyant que ce grand Saint avait pris pour devise, dès le premier moment de sa conversion, la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes, il se porta, dès le premier point de sa conversion, à procurer, non seulement son salut, mais aussi celui de son prochain, avec une ardeur et constance très singulière jusqu'à la mort, comme il se verra dans le cours de sa vie. Prenant garde que ce saint patriarche avait tâché, dès le commencement de ses études, de gagner plusieurs écoliers à la piété et au mépris du monde, il tâcha de gagner à Dieu dans la ville d'Agen plusieurs écoliers, qu'il invitait, par ses bons discours, à quitter l'amour du monde, et à se revêtir de l'esprit de Jésus-Christ.

Si ses condiciples étaient pauvres, il les invitait à sa table, les dimanches, les fêtes et les jours de congé. Il jeûnait presque tous les jours, et ne mangeait pas de viande ni ne buvait de vin, pour épargner l'argent que son père lui envoyait pour sa pension, afin d'avoir de quoi entretenir de pauvres écoliers. S'étant rendu maître de leur cœur, il leur parlait de l'éternité et de la brièveté de la vie, et de tout ce qui est de plus agréable ; il leur disait qu'encore qu'ils eussent eu tous les biens, plaisirs et honneurs du monde, il fallait quitter tout cela, leur inculquant ces paroles du Sauveur : *Veniet nox in qua nemo potest operari* : une nuit viendra, c'est-à-dire la mort, et alors il n'y aura aucun rayon d'espérance de faire aucune œuvre méritoire de la vie éternelle (1).

(1) Saint Jean, IX, 4.

Il les priait de penser attentivement ce qu'ils eussent voulu avoir fait à l'heure de la mort, et qu'ils le fassent pendant qu'ils avaient le moyen d'en faire élection. Par ces bonnes paroles, plusieurs pauvres écoliers quittèrent la mer orageuse de ce monde, pour entrer au port assuré des religions bien réformées.

Depuis le premier moment de sa conversion, il avait pris à cœur la hantise et l'instruction des pauvres, entr'autres des pauvres écoliers, pour imiter la vie du Sauveur, qui donne pour signe de sa venue que les pauvres étaient ses ordinaires disciples : *pauperes evangelizantur* (1). Encore qu'il fût affectionné particulièrement à l'instruction des pauvres écoliers, ce zèle n'empêcha pas sa charité envers ses condisciples d'illustres et nobles maisons. Entr'autres il gagna à Dieu écuyer Pierre Quintin, sieur de Limbaü (2), de la maison de Kerozar, en l'Evêché de Tréguier, qui fut, par après, dans l'ordre de Saint-Dominique, une lumière éclatante et un honneur très particulier de la Bretagne, dont le Révérend Père Albert Le Grand fait une honorable mention, dans les vies des Saints et personnes illustres de la Bretagne. Et le Révérend Père Jean-Baptiste, religieux du même ordre, a imprimé sa vie, par ordre du chapitre général de son ordre.



Tréguier. — Vue d'ensemble de la cathédrale.

Cet homme de Dieu appelait Michel le Noblets, son père et maître dans la vie spirituelle. A l'âge d'environ 20 ans, — ayant quitté ses études à Paris, où il était sous la conduite de Messire François Larchiver, prêtre séculier de Tréguier, et qui depuis fut évêque de Rennes (3), chéri de toute la Bretagne pour sa sainteté de vie, — il fut obligé de quitter la conduite de son maître, de rompre le cours de ses études, et de retourner à Tréguier pendant les guerres de la Ligue, pour assister sa mère, veuve, et ses frères, orphelins. Et, pour le faire avec plus d'efficace, il accepta de Monsieur de Coatinizan la lieutenance dans sa compagnie, où il

(1) Matthieu, XI, 5.
(2) Ou Leinbabu. Ce lieu se trouve en Saint-Thégonnec. Le manoir de de Kerozac'h ou Kerozar en Ploujean. Pierre Quintin y était né en 1563.
(3) Né à Plouézoch, près Morlaix, le 2 octobre 1566. Il devint grand pénitencier des Bretons à Rome, puis fut nommé évêque de Rennes en 1602. Mort le 21 février 1619. Un monument commémoratif lui a été élevé dans l'église de Plouézoch.

se comporta avec tant de justice qu'il n'eût pas permis que les soldats prissent une brassée de foin chez les paysans.

La guerre étant sur son déclin, un jour, comme il jouait aux cartes, étant en garnison à Morlaix, il entendit un homme qui se lamentait dans la rue; il sortit dehors et ayant appris que ses soldats lui avaient dérobé le peu de bien qu'il avait, il lui donna tout ce qu'il avait gagné au jeu. En suite de cette action héroïque de charité, il entendit à son réveil une voix qui lui dit : « Prends et lis. » Il trouva près de lui un livre des Confessions de Saint Augustin, qu'il lut tout durant le Carême, et il y prit un tel goût qu'il se sentit porté, à l'âge de trente ans, de recommencer ses études d'humanités. Ce qu'il fit à Agen, en Gascogne, où il rencontra Michel Le Noblets, son compatriote, qui lui fut ce qu'a été Saint Grégoire à Saint Basile. C'est-à-dire, ces deux écoliers furent deux brasiers, qui s'enflammèrent l'un l'autre, par leurs bonnes paroles et exemples, dans la fournaise ardente de l'amour de Dieu et du prochain.

Michel porta son camarade à vaincre l'amour du monde et de soi-même, dans l'endroit où il aurait plus de pente et de répugnance contre la loi de Dieu ou contre les conseils évangéliques. En second lieu, il le porta à aimer les pauvres et à mépriser les biens périssables de ce monde trompeur. Ce nouveau soldat de Jésus-Christ, — voyant que la place la plus faible de son âme était la sobriété, qui avait eu de furieuses attaques pendant les guerres de la Ligue, dans un pays où la coutume et les mauvais exemples font passer le vice contraire pour être fort peu considérable, — il prit résolution de faire une guerre mortelle à l'ennemi contraire à cette vertu, à laquelle il souffrait de grandes difficultés, pour l'habitude qu'il avait eu de lâcher facilement la bride à ses appétits. Pour ce sujet, il fit des prières ardentes, et supplia son compagnon de contribuer des siennes.

Comme c'était un des points les plus importants pour son salut, Dieu, qui voyait les bons commencements de ce courage déterminé à se faire violence dans un point qui lui était difficile, le prévint de ses grâces et de ses caresses. Un ange du ciel lui apporta les ordres d'en haut, et lui déclara qu'il fallait s'abstenir de vin, et que telle était la volonté de Dieu; que s'il n'obéissait pas à ces ordres du ciel, il serait damné de toute éternité.

Ayant consulté avec son père confesseur et directeur, et lui ayant rendu compte de sa fragilité, celui-ci lui dit qu'il fallait obéir, et lui allégua selon la maxime évangélique que, tout ainsi qu'il vaut mieux aller au ciel, manchot ou boiteux, qu'en enfer avec ses deux pieds et ses deux mains, de même qu'il valait mieux aller en Paradis en buvant de l'eau, que d'aller en enfer en buvant du vin.

Ce nouveau novice tint bon à ce commandement de son Dieu, et, jusqu'à la mort, ne but jamais de vin qu'au saint Sacrifice de la messe.

Ce genre de vie ne lui abrégera pas de ses jours, mais au contraire les lui prolongera, car il vivra 66 ans, au grand profit de l'Eglise de Dieu. Je voudrais que ceux qui sont accoutumés à un péché mortel puissent penser sérieusement à cette vérité, qu'il est presque impossible qu'un homme habitué au vice contraire à la sobriété, puisse jamais être sauvé, s'il ne quitte l'occasion prochaine. Et je leur conseillerai de considérer le courage de ce serviteur de Dieu à se vaincre, en un point que les mondains eussent estimé impossible, croyant que l'abstinence du vin allonge les jours de ceux qui sont sujets à en user par excès.

Pour ce qui touche aux deux autres maximes que son condisciple lui avait recommandées, c'est à savoir, le mépris généreux des biens de la terre, et l'amour des pauvres et de l'aumône, ce nouveau soldat de Jésus-Christ fit un acte généreux digne d'être marqué en lettres d'or.

Comme il étudiait à Agen, il vit en cette ville une cherté extraordinaire, pendant laquelle plusieurs personnes mouraient de faim, ce que voyant, il vendit tous ses livres, et en donna l'argent aux pauvres, se servant des livres de Michel le Noblets. Peu de temps après, il alla en son pays, et vendit tout son partage, qu'il distribua, par après, aux pauvres d'Agen. Il poursuivit ses études à la faveur de quelque personne de maison qu'il éleva et dressa à l'étude des lettres et de la vertu

C'est une chose admirable comme ces deux condisciples s'exercèrent hautement dans ces vertus, — c'est à savoir, dans la pauvreté volontaire, dans les services de charité envers les pauvres, — et les témoignages d'agrément et de complaisance que la divine bonté leur a montrés pour ce sujet, avant leur mort.

CHAPITRE VI

La Sainte Vierge assiste Michel dans une bourrasque qui s'éleva contre lui, et lui fait trois présents, et ensuite il fait élection de l'état ecclésiastique

En même temps, Michel, — considérant que la victoire du monde et de soi-même en la partie la plus sensible, était un des spectacles les plus délicieux devant les yeux de Dieu, dans la personne de celui qui désirait lui donner son consentement, — regarda dans son âme quel était le point que les hommes ont le plus de peine à quitter ou à endurer, et, se tâtant le pouls, il sonda son intérieur, et chercha ce qu'il trouverait le plus sensible. Ayant trouvé que c'était le point d'honneur, il s'offrit à Dieu pour endurer tous les opprobres et ignominies qu'il lui plairait, avec cette restriction, pourvu qu'il n'y donnât aucune occasion par sa faute. Dieu le prit au mot, et lui permit une furieuse bourrasque contre ce qu'il avait de plus cher au monde.

Nous avons remarqué ci-devant qu'il ne voulut endurer personne avec lui, dans la chambre qu'il avait louée, et que son hôtesse avait passé seize ans avec son mari sans avoir la bénédiction du sacrement du mariage. Il arriva que, quelques mois après que ce serviteur de Dieu vint demeurer dans sa maison, elle parut enceinte. Plusieurs, obsédés du malin esprit, qui portait envie à celui qui devait s'opposer à ses desseins, soupçonnèrent et dirent, contre l'honneur de ce jeune homme, tout ce que la malice et l'envie peuvent forger dans une telle conjoncture. Ils disaient que c'était un hypocrite, qui faisait semblant d'être dévot et retiré, pour mieux réussir en ses desseins. Ses voisins et compagnons ne laissaient pas de le percer de brocards, qui, de prime abord, lui percèrent le cœur, se voyant blessé dans une partie qu'il chérissait plus que la prunelle de ses yeux. Il n'y a cœur si ferme ni esprit si inébranlable qui ne se trouve ébranlé dans les premières atteintes d'une

semblable calomnie, suivant le dire du sage : *calomnia conturbat sapientem* : la calomnie trouble l'homme sage (1).

Son refuge ordinaire dans ses difficultés était la prière, à laquelle il eut recours dans cette occasion, la plus fâcheuse qui lui pût arriver. Etant prosterné à genoux un jour, comme il remarque dans la liste qu'il a écrite des principales grâces qu'il a reçues de Dieu, étant prosterné proche de son lit pour offrir à Dieu sa croix, avec une douceur et candeur extraordinaire, il présentait sa douleur, aux pieds de son oratoire, à la Mère de miséricorde, lui déclarant avec larmes son innocence. Cette mère de pitié fut tellement touchée de la douleur de son cher enfant, qui lui avait une dévotion et confiance si particulière dès sa tendre jeunesse, que, pour le consoler et encourager, elle se présenta à lui avec un visage riant, lui disant en breton : *Michelic, na gouelit quet, neb aon ma map o tiouvallo, a me o sicouro*, c'est-à-dire : Mon petit Michel, mon petit Michel, n'ayez pas peur, mon fils vous défendra, et moi je ne manquerai pas de vous assister. Votre hôte et hôtesse savent tous ces bruits et ne s'en soucient.

Gravure de la seconde moitié du XVII[e] siècle. (Cliché chanoine Le Roy.)

Incontinent que cette visite fut passée, il monta à son autre oratoire qui était au haut de la maison, pour y remercier la mère d'amour et de consolation, qui se présenta de rechef à ce dévot écolier, et lui présenta trois couronnes, lui disant : « Voilà trois couronnes que j'ai demandées et obtenues de mon fils pour vous. La première est de virginité, que vous garderez inviolablement jusqu'à la mort. Quand il sera question de converser avec le prochain, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, allez et conversez avec toute sorte de sexes et de personnes, vous confiant en la force de mon fils, et je vous donne parole que vous n'aurez aucune attaque contre cette belle couronne que je vous donne. — L'autre

(1) Ecclésiaste VII, 8.

est de docteur et maître spirituel ; mon fils vous fera la grâce d'enseigner à plusieurs la doctrine qu'il a prêchée ici-bas sur la terre. — La 3e est celle du mépris du monde, que vous professerez en l'état de prêtre séculier. Ne soyez en peine des faux bruits qu'on a semés contre votre innocence. Les plus méchants changeront d'avis, car votre hôtesse était enceinte de deux mois et demi avant votre entrée dans sa maison. Bientôt elle enfantera un fils, qui ressemblera tout à fait à son père. L'effet de cette prophétie montra qu'elle était véritable, cette femme accoucha d'un fils semblable à son mari.

Michel fut extrêmement vigilant le reste de sa vie à se disposer à gagner et conserver ces trois belles guirlandes, par le moyen desquelles il a gagné celle d'une éternité bienheureuse.

En ce temps, Dieu commença à lui donner le don de prophétie, et des caresses et visites très spéciales, comme il appert dans de certains écrits où il avait noté la conduite de Dieu sur son âme, depuis le commencement de sa conversion à Dieu par la voie du pur amour.

J'avais oublié quelques points sur ce présent du ciel qui a été comme l'âme et le premier mobile de tous ses emplois et actions, le reste de sa vie. Le premier, c'est que cette grâce lui fut donnée pour étrennes au commencement du siècle mil six cents. Le second, c'est que ce don de visites spirituelles et de prophéties prit accroissement en lui, de plus en plus, l'espace d'environ 52 ans, à mesure que, répondant à son Dieu par une ferme fidélité invariable, il accroissait de vertu en vertu, comme un beau soleil, jusqu'à ce qu'il soit parvenu au milieu de sa carrière. Le troisième, c'est que, lorsque la sacrée Vierge lui présenta la couronne du mépris du monde, lui disant que son fils lui ferait la grâce d'en faire profession dans l'état du prêtre séculier, il ne comprenait ses paroles, qui prédisaient qu'il ferait profession du mépris du monde en l'état de prêtre séculier, car en ce temps-là, il n'était résolu d'être ni prêtre ni religieux. Ce à quoi il vaquait, c'était de se disposer à suivre la volonté de Dieu, afin que les desseins de sa Majesté ne trouvassent pas d'empêchement dans son âme. Il se disposa à vingt ans et demi à faire choix de son état de vie, ayant offert à la Bienheureuse Vierge plusieurs prières, et à Dieu plusieurs communions, pour avoir lumière sur sa vocation.

Après cette visite remarquable de la Vierge dont nous avons parlé, il se résolut de vivre en célibat, sans vouloir pourtant en faire vœu, pour ne rien faire avec précipitation, car il voyait que quelques-uns, ayant eu quelque étincelle de petite dévotion, s'étaient obligés à des vœux sans y avoir bien pensé, et vivaient, par après, dans le déplaisir de ce qu'ils avaient promis à Dieu, ne

vivant selon l'obligation de la profession où ils s'étaient engagés. Notre Michel, s'étant résolu de mener une vie chaste, se voyant sur la fin de son cours, il demanda à Dieu par l'entremise de la Reine des Anges, la lumière pour connaître à quelle sorte de profession il daignait l'appeler. Ses frères et camarades étaient résolus d'étudier aux lois. Il supplia son compagnon de vertu Monsieur de Leinbahu, autrement Pierre Quintin, de prier pour lui.

Ayant fait plusieurs pénitences, il se sentit appelé à l'état ecclésiastique. Sans se déterminer à l'état séculier ou régulier, il désirait tendre à une haute perfection, et demandait à Dieu, par fréquentes prières, de lui donner lumière sur ce point.

Ayant lu la vie de Saint Ignace, après avoir étudié quelques années sous les Pères de la Compagnie de Jésus, il prit résolution d'imiter cette vie, et celle des enfants de Saint Ignace lui semblait toute apostolique. Mais, considérant ses forces, il ne trouvait pas en avoir assez pour la régence, et pour vaquer longtemps de suite aux confessions. Il redoubla ses prières, suppliant la divine bonté que, puisqu'il n'était pas digne d'entrer en la Société de son cher fils, il lui plût lui déclarer quelque autre Institut, dans lequel un homme désireux d'une haute perfection pourrait rendre un signalé service à sa divine Majesté. Dieu lui donna en un moment, comme dans un tableau, une vision de tout l'Institut des Révérends Pères Capucins, jusqu'aux moindres pénitences et observances de ce saint Ordre.

Ayant achevé son cours de philosophie, il alla d'Agen à Toulouse, pour y vénérer les saintes reliques qui y sont honorées. Dans son mémorial des bénéfices divins, il fait mention que, sur le chemin de Toulouse, il eut des consolations particulières si grandes, que, quant tout le monde contribuerait à lui donner des joies, rien ne pouvait arriver au moindre des contentements célestes qu'il ressentit.

Il se résolut de se disposer à l'état ecclésiastique, sérieusement, par l'étude des sciences sacrées de théologie. Il était prêt d'avoir l'âge d'être prêtre, et son compagnon le Père Quintin avait trente-huit ans. Ils crurent qu'il ne se fallait pas hâter de prendre les ordres, qu'il fallait s'y disposer par l'étude de la théologie et de la vertu, se ressouvenant que Saint Ignace avait fait toute sa théologie, et attendit la quarantième année de son âge avant que d'être prêtre, après avoir passé par diverses épreuves, avec cette vue que cette charge ferait trembler les anges, s'ils étaient obligés de s'en charger.

Jusqu'à présent, les écoliers ont eu un beau miroir dans la conduite de ce dévot écolier, pour se disposer à faire choix d'une manière de vie, à la plus grande joie de Dieu, sans se laisser préve-

nir d'intentions sinistres, d'intérêts mondains de gloire, d'ambition ou des biens caducs et périssables. A même qu'il avançait, il faisait des réflexions sur les conduites de Dieu qu'il avait expérimentées.

La première science qu'il acquit durant les quatre ans qu'il demeura à Agen, ce fut en se surmontant courageusement en ce qui est de plus sensible et de plus difficile. Il remarqua que Dieu console et fortifie une âme qui en use de la sorte, au delà de ce qu'on en peut dire, qu'un seul acte héroïque vaut mieux que dix mille autres moins parfaits, et qu'il est la porte à de grandes faveurs du ciel, à d'excellentes vertus, en un mot à une sainte vie et mort heureuse. La seconde remarque qu'il fit, ce fut la grande nécessité qu'a un écolier de prendre et apprendre la conduite qu'il doit garder, pour se disposer à une manière de vie où le Saint Esprit les veut appeler, pour la plus grande gloire de Dieu et pour le salut de leurs âmes et de celles des autres.

Ayant gagné quelques écoliers, pour les porter à la piété et au mépris du monde, il leur écrivit, après avoir sorti d'Agen, cette lettre, pour les enseigner à se disposer à choisir une manière de vie.

Lettre de Michel le Noblets à ses condisciples et disciples en la vie spirituelle.

Mes Très Chers Frères,

Il faut tellement disposer votre vie et exercices des études, qu'ils ne vous empêchent de vous disposer à la sapience et science des Saints, et tellement vous adonner à la recherche de l'étude de la vertu et piété, qu'elle ne vous empêche l'étude des choses naturelles et acquises, puisque l'un et l'autre vous est nécessaire.

Il est fort difficile parmi le monde, hors les religions, de trouver une place à part, propre pour l'étude de la vertu et des bonnes lettres, qui sont toutes deux nécessaires au ministre de Dieu, car la science seule, sans la sapience d'en haut, n'est suffisante. Et comme il y a grande différence entre un enfant qui a appris quelque doctrine par cœur, et un homme de grand entendement et vertu, qui a appris la même, ainsi, il y a une grande différence entre l'homme sage et vertueux, qui est docte, et l'homme charnel et imparfait, qui est doué de la même science. Il y a grand abus en la république chrétienne, à faute de ces deux choses, et, encore que plusieurs fassent les suffisants, ils ne le sont pas, parce que l'une de ces deux qualités leur manquant, ils sont privés des moyens d'avoir cette suffisance, et ignorants qu'ils la doivent avoir. Je vous prie donc d'apprendre à savoir bien disposer votre vie à la sapience

et à la science de la vertu, et à l'étude des bonnes lettres, et, en cela, vous ferez le plus grand bien que vous sauriez faire à vos âmes et à l'Eglise de Dieu.

J'ai pitié de plusieurs étudiants qui sont privés de la place et commodité propre pour avoir la sapience et vertu propres à leur vocation, et de plusieurs personnes pieuses et aimant Dieu, qui sont privées de la science, et de la commodité de l'acquérir et exercer. Choisissant une manière de vie, prenez garde à ce que dessus. Si vous êtes si heureux que d'avoir de la science, ne vous mêlez pas du gouvernement des âmes, ni de la république, que vous n'ayez acquis la sapience par le moyen du mépris du monde. Plusieurs donnent de l'empêchement à la sapience et à la vertu, par de trop grandes études à la science; d'autres se disposent mal à la sapience et vertu par le mépris de la science. Oh, que la grande science sans la sapience et piété a causé de malheurs dans l'âme d'un homme savant et suffisant. Tout ainsi que l'humeur mélancolique sert de matière aux malins esprits, pour tromper les âmes et affliger ceux qu'ils possèdent, tout de même, la sagesse mondaine et science sèche sans conscience sert au diable de matière de tentation, et d'occasion de chute, aux gens doctes. Or, comme l'humeur mélancolique doit être ôtée par purgation, de même faut-il purger l'âme de l'esprit du monde, par la sapience céleste, qui méprise les choses d'ici-bas, pour s'attacher à la connaissance savoureuse et amoureuse du créateur. C'est fauté de cette sapience divine, que tant de doctes ecclésiastiques ne savent catéchiser, ni gouverner les âmes au bien, se comporter parmi le monde selon l'esprit du mépris du monde, ce qui fait qu'ils pensent et vont d'une tentation à une autre, et vivent misérables pour doctes qu'ils pensent être.

Partout, mes très chers frères en Jésus-Christ, pour l'amour duquel je vous écris, prenez garde; prenez quelque bon directeur et expérimenté, qui vous montre comment il vous faut vous façonner à vivre selon les maximes opposées aux amateurs du monde. Exercez-vous plusieurs années, devant que vous vous déterminiez de prendre l'état ecclésiastique, et vous verrez que Dieu bénira et conduira votre vocation, qui doit prendre son principe des ordres de la divine Providence. Croyez que vivre selon les principes du mépris du monde, c'est mener une vie fort agréable à Dieu, et grandement austère. Ne pensez pas que la plus grande austérité consiste en habits durs et pesants, en grande solitude, pauvre nourriture, jeûnes, disciplines et continuelle nudité. Non, non, la plus austère règle est contrecarrer l'esprit du monde, et vivre selon les maximes qui lui sont opposées, se comportant sagement, en fuyant les conversations inutiles et la hantise fréquente du monde, hors les occasions de charité ou de justice. Fuir les occasions

ordinaires des tentations et des empêchements de la vertu, concédant au monde quelques choses avec discrétion, et lui refusant d'autres avec raison, sans crainte, sans honte, sans négligence, avoir basse opinion de nous-mêmes, s'estimer le dernier, avoir en horreur la gloire et le vain honneur, et se réjouir dans le plus bas lieu, dans le mépris et l'ignominie, rompre sa propre volonté, surmonter ses passions et inclinations, — c'est la règle du souverain Maître de la sapience incarnée. Apprenez à la garder, et commencez, à cette heure, à vous disposer, par cette manière de vie, à la vocation où Dieu vous veut appeler. C'est le désir de votre condisciple qui demeure dans la communication de vos prières,

Votre très humble et obéissant serviteur.

CHAPITRE VII

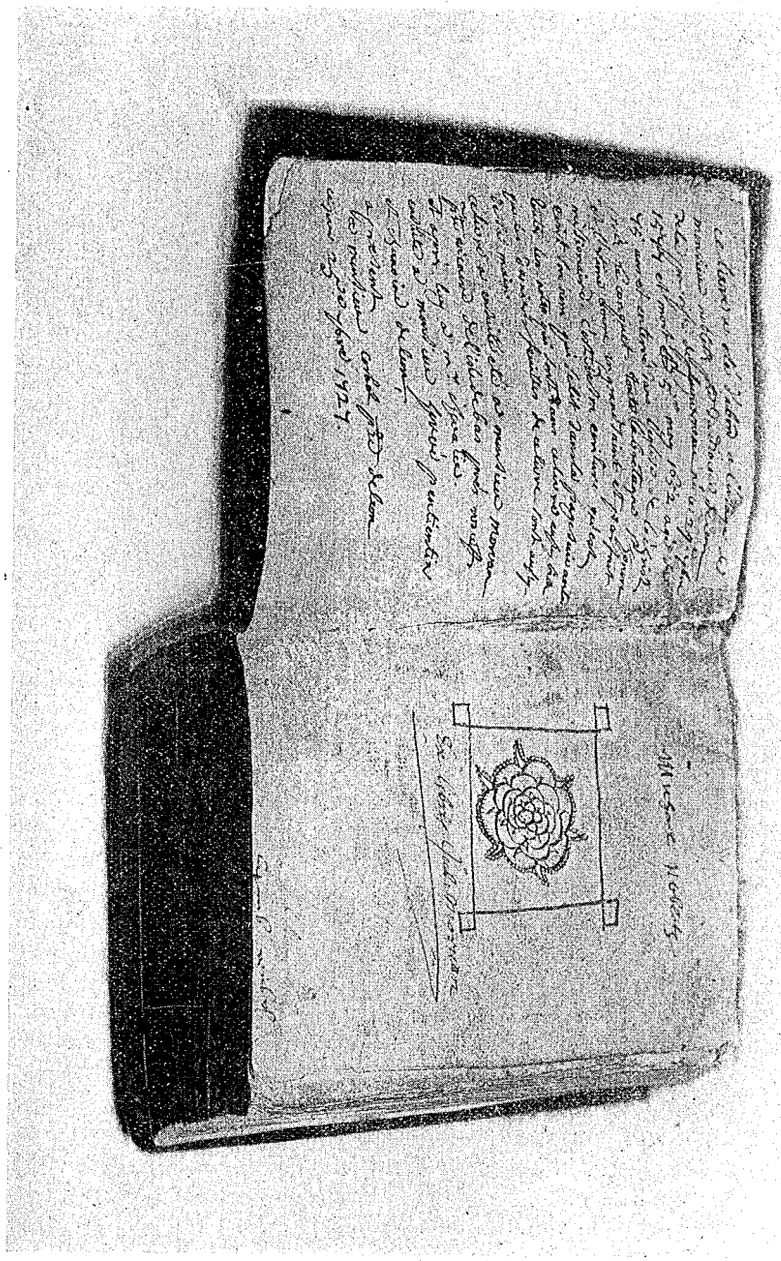
Il retourne à Bordeaux pour y étudier en théologie. Sa conduite pour se disposer à l'état ecclésiastique et apostolique par l'étude des sciences sacrées et de la vertu.

Retournant de Toulouse à Bordeaux sur la rivière de Garonne, il ouit dans le bateau où il était, le passeport du ciel, et fut honoré de la visite d'un esprit bienheureux, qui l'encouragea dans le dessein qu'il avait d'étudier en théologie, pour avancer par cette science l'œuvre de Dieu et de la Reine des cieux, et détruire celle de Satan, lui promettant, de la part de Dieu et de sa Sainte Mère, une assistance particulière, dans cette sainte entreprise.

Avant que de prendre aucun ordre, il se résolut d'étudier sérieusement en théologie et à la sapience céleste Il prit pour ce sujet une chambre à l'écart, où il désira vivre tout seul, pour vaquer avec paix et liberté d'esprit à ces deux études si importantes. Pour ce qui touche l'étude des saintes lettres, il s'y porta avec ardeur et constance particulière. Il étudia en scolastique, quatre ans, sous le Père Etienne Charlet, qui, depuis, a été Provincial par deux fois et Visiteur de la province de France, et Assistant du Révérend Père Général de la Compagnie de Jésus, partie sous le Père Jourdain, partie sous le Père Gourdon, qui, depuis, à été confesseur de Louis XIII.

Durant toutes ces années, il ne perdit pas une seule leçon. Il y a des écoliers qui sont grandement avides d'écrits, et ne lisent que fort peu leur leçons. Celui-ci ne manqua d'étudier et compendier (1) chaques leçons, aussi bien des cas de conscience que de controverse et de scolastique. Il ne se trouve guère d'écoliers, à présent, qui apportent autant de diligence que faisait celui-ci. Avec cela il

(1) Résumer



Livre de Dom Michel conservé à l'évêché de Quimper. Il contient des extraits des œuvres de saint Jérôme.

s'adonna à la lecture de Saint Thomas et des conciles, avec une diligence incroyable. Par dessus tout, il s'étudia à la Sainte Ecriture, avec tant d'ardeur et d'assiduité qu'au témoignage de Mgr l'Evêque de Cornouaille, René du Louet, son condisciple en théologie, il savait toute l'Ecriture Sainte en grec. A la fin de son cours il fut estimé le plus docte écolier séculier qui fut en ce temps en toute la Bretagne.

Après ses études, le Père Gabriel de la Porte, son régent en scolastique, lui écrivant en Bretagne dit, en baillant sa lettre à un marchand de son pays, pour la lui délivrer, qu'il écrivait au plus docte personnage de Bretagne. Voilà pour ce qui regarde les sciences acquises.

Voyons le principal, qui est l'étude qu'il prit à acquérir la sapience céleste, et à s'avancer au chemin de l'amour divin qu'il avait commencé. Il s'adonna plus que jamais à l'esprit d'oraison, étant, dans son étude, chez son hôte. Il a remarqué, dans ses registres des miséricordes de Dieu en son endroit, qu'au commencement de sa théologie, la divine bonté le fit monter en un degré de connaître les choses divines au-delà de ce qu'il avait expérimenté. Dieu se communiqua à lui, dans une région de l'âme où le malin esprit ne peut atteindre. Il remarque que, sans y penser, le maître du banquet spirituel de l'oraison, qui était un de ses exercices dans sa chère solitude, lui dit : *Amice, ascende superius :* mon cher ami, montez plus haut (1).

Il y avait un an qu'il vaquait tous les jours à l'oraison par voie de ratiocination et de colloques. En un instant, dans ce lieu de retraite, Dieu lui donna le don de contemplation, par le moyen de laquelle il se communiqua à son âme d'une façon toute nouvelle, et ce don lui demeura toute sa vie, à guise d'une habitude infuse, qui alla toujours croissant en son âme jusqu'à la mort Dans ce don de sublime contemplation de la bonté et beauté infinie, il eut le Saint-Esprit pour maître particulier, qui lui versait dans l'âme l'influence des vérités dont son âme était nourrie, embaumée et rassasiée, sans aucun effort de sa part, comme des pluies et rosées salutaires des connaissances célestes, avec un repos d'esprit et douceur inexplicable. Dieu entrait dans le fond de son âme et agissait, les portes closes, immédiatement, dans son entendement et volonté, d'une façon qui faisait connaître l'empire du créateur sur la créature. Il sentit la présence du Tout Puissant dans son intérieur, avec plus de certitude que ce qui se voit des yeux corporels, et que ce qu'on aperçoit des sens extérieurs où de l'imagination, avec telle joie, paix, respect et confiance qu'il lui semblait que Dieu l'avait mis

(1) Saint Luc XIV, 10.

dans son royaume. Se voyant ainsi prévenu des attraits de la bonté qu'il goûtait il s'écriait : *Qui est homo quod memor es ejus aut filius hominis quoniam visitas eum ?* : Mon Dieu, qui suis-je, pour vous souvenir de moi ? d'où me viens cet honneur d'être visité de votre Majesté si honorablement (1).

Aux rayons d'une si brillante lumière, et au goût d'une douceur si attrayante, il sentit tout son intérieur changé en un moment, comme une goutte d'eau jetée dans un tonneau de vin, se trouvant perdu et transformé en Dieu. Il voyait les choses divines et humaines, célestes et terrestres, avec d'autres lumières qu'il n'avait fait jusqu'alors. Il jugeait de chaque chose, non selon l'apparence extérieure ou l'estime des hommes, ou l'inclination de la nature corrompue, mais selon la nature du jugement divin, selon l'estime qu'en avait fait Notre-Seigneur. A l'éclat de ses lumières, il vit que les plaisirs, les richesses, les honneurs, les louanges et tout ce que le monde prise, aime et recherche avec tant d'empressement, n'est que vanité, tromperie et illusion, que tout passe et s'envole vitement, que tout ce qui est hors de Dieu et sa gloire n'est rien. Par les rayons lumineux de ce divin soleil qui éclairait son âme, il distinguait ce qui était précieux de ce qui était abject et digne de mépris.

L'âme du vrai amant loge dans la personne aimée et s'oublie de soi-même. Cet écolier du divin amour, à la venue de ce nouveau présent du ciel, oublia ses commodités particulières, les plaisirs et récréations licites, son honneur et ses louanges. Il n'était plus touché de crainte, accompagnée d'empressement et de l'espérance du Paradis, pour son propre intérêt. Il n'avait d'autres pensées que de Dieu et de sa gloire, il n'avait d'amour que pour celui qui lui avait blessé le cœur des traits de son amour immense. Il n'avait d'autres desseins ni désirs que de lui plaire. Son cœur se dilatait de joie, en possédant celui qui rassasie les anges et les saints, et, en l'accomplissement de sa sainte volonté, il trouvait un royaume de justice et de paix. Hors la présence de son bien aimé, hors sa gloire et l'exécution de son bon plaisir, il ne pouvait trouver aucun repos ni consolation. Se voyant si proche de son bien aimé, et du cœur de celui qui est tout puissant, et lui montrait des signes d'une telle miséricorde, il rendait son courage résolu d'entreprendre des choses hautes et difficiles, pour donner du contentement et de l'honneur à un Dieu si aimable. Dans cette vue, il sentait des desseins d'endurer avec joie toutes les peines, opprobres et ignominies qu'eût ordonnées son cher Maître. Se voyant parmi tant de caresses, il communiquait à son Dieu avec confiance et familiarité,

(1) Psaume VIII, 5.

accompagnées d'un respect inexplicable, ses désirs, nécessités, peines et ses défauts.

Il est de la dévotion et de la ferveur de quelques-uns comme de certaines fleurs qui s'épanouissent le matin, et se trouvent fermées le même jour. On trouve plusieurs qui ont de bons désirs, de grands élans de dévotion, mais dans une demi-journée, tout cela se passe. Notre écolier de la sapience céleste n'en usa pas de même. Il fit son possible de correspondre, par une fidélité constante et infatigable, à ces grâces extraordinaires. Ce don de contemplation ne le quittait jamais ; même dans les classes, lorsqu'il étudiait et écrivait ses leçons, il sentait son âme portée à des actes les plus relevés d'amour de Dieu.

Au commencement de ces prémices extraordinaires du Saint-Esprit, allant par les rues, il se sentait en un instant prévenu d'attraits si puissants de charité qu'il voyait clairement que c'étaient les effets du créateur, qui seul peut en un instant entrer dans l'âme, sans qu'elle y prenne garde, pour la changer et remplir de son saint amour. En cheminant au milieu du monde et dans les places publiques, il remarque qu'il était *inebriatus a Spiritu Sancto*, ce sont les termes de son manuscrit. Il était transporté du Saint-Esprit, et la chaleur de ce feu céleste était si grande qu'il se sentit porté, un jour, à se jeter dans l'eau, pour apaiser l'ardeur que l'infirmité de la nature ne pouvait supporter.

Ce que dessus est tiré d'une méditation des Bénéfices qu'il avait reçus de la divine bonté. Cette méditation se garde au collège de Quimper, chez les Pères de la Compagnie de Jésus.

Lorsque ce don de contemplation lui fut donné, dans son étude, il eut une visite du ciel, où Dieu lui révéla les desseins qu'il avait sur lui, pour sa perfection et pour le salut des âmes. Les effets qui survinrent firent voir que cette extraordinaire faveur ne venait point des illusions fantastiques d'une imagination lésée ou du malin esprit.

Il y a des dévotions passagères qui semblent à un feu de paille et s'éteignent bientôt ; d'autres voudraient toujours être en contemplation, mais font négligemment l'office ou exercices auxquels ils sont appelés par les ordres de Dieu ; d'autres vivent dans l'attache de leur propre jugement et volonté, ont les passions aussi vives qu'au premier jour de leur conversion, ne voudraient faire un pas pour le salut du prochain, ni pour exercer les œuvres de miséricorde corporelles, et n'avancent d'un pas, dans les vraies et solides vertus. L'effet fit voir que le changement qui se fit dans ce serviteur de Dieu n'était pas de cette sorte ; car le mépris et le dégoût du monde prit un accroissement admirable en lui, par le moyen des dons

BIBLIOTHÈQUE QUIMPER DIOCESAINE

de sapience et d'entendement, savourant Dieu et ses perfections, les mystères de notre foi, les vertus et tout ce qui touchait la gloire de Dieu, y entrant sans peine et les pénétrant d'une lumière très parfaite. Il fut mis dans un repos d'esprit, dans une confiance nouvelle dans la bonté et providence divine. Son humilité et obéissance croissaient de jour en jour. Pour son exercice qui était l'étude des lettres, il s'en acquitta comme il a été remarqué ci-dessus, comme s'il n'eût eu autre chose à faire, avec une diligence qui n'a guère de pareille parmi les plus studieux, avec tant de succès qu'il passa pour un des plus capables théologiens de son cours.

CHAPITRE VIII

Son austérité et fuite du monde, ses œuvres de miséricorde et son zèle du salut du prochain.

Il prit à cœur l'esprit de pénitence et d'austérité corporelle, faisant de longues et rudes disciplines tous les jours. Il continua la familiarité qu'il avait commencée avec le Père Limbaü. Il ne faisait pas état de fréquenter d'ordinaire ses compatriotes. Lorsqu'ils s'assemblaient, quelques fois l'année, pour faire quelque collation, et qu'on lui demandait de fournir aux frais, il le faisait d'un visage gai au possible; mais il ne se trouvait jamais en semblable assemblées, où il y a d'ordinaire plus de perte que de profit.

Lorsque ses compatriotes faisaient grande chère, il conviait quelque pauvres écoliers à dîner chez lui. Son père avait 10 enfants, auxquels il donnait cent écus à chacun, pour se faire instruire aux lettres et à la vertu. Il envoyait à Michel plus qu'aux autres, sachant qu'il employait le temps utilement. Celui-ci jeûnait plusieurs fois la semaine, pour assister quelques pauvres écoliers, qui avaient bon esprit, et grand désir de servir Dieu. Il se rendait aimable aux écoliers par ses exemples de piété, d'humilité et ses bons discours. Il porta plusieurs à mépriser la vanité du siècle pour mettre leur salut en assurance dans de saintes religions. Le sieur de Limbaü profita tellement de ses saints avis et exemples qu'il demanda et obtint la faveur d'être admis en la Compagnie de Jésus, où il entra, à Toulouse, avec un grand désir de glorifier Dieu, et de vaquer au salut du prochain.

Michel Le Noblets et lui étaient comme les saints Grégoire et Basile, qui ne savaient que le bien de l'Eglise et du collège. Ces deux disciples de Jésus-Christ ne savaient ni connaissaient le chemin dans la ville de Bordeaux qu'au collège, aux églises, et aux lieux propres pour exercer les œuvres de miséricorde. Les jours de

fêtes et de congé, Michel passait l'après-dîner à l'oraison et à l'étude. Lorsque les autres faisaient la récréation, il visitait les églises, en méditant toute la Passion du fils de Dieu, qu'il avait distinguée en stations. Pour le reste du temps, il portait au couvent des Révérends Pères Capucins ce que la charité des personnes, qui leur étaient affectionnées, leur présentait. Quand il avait du temps, il allait visiter les hôpitaux et les indigents. Depuis qu'il fut touché, à Agen, d'amour envers les pauvres et nécessiteux, il ne pouvait en refuser aucun, s'il le pouvait assister, et Dieu lui fit paraître, pendant ses études, combien lui était agréable cette sainte inclination qu'il avait aux œuvres de miséricorde.

Un jour, une personne nécessiteuse, sachant l'affection qu'il avait à faire plaisir à ceux qui étaient pressés de quelque nécessité, va le trouver, le prie de lui prêter huit écus jusqu'à un certain terme. Il n'avait pas, lors, grand argent. Toutefois, il aima mieux endurer quelque nécessité que refuser cette personne. Il lui prêta la somme, ne laissant guère de reste. Ce disciple de la charité, étant obligé de faire quelque paiement, trouva son prêt rendu dans un coffre, dont il avait toujours la clef. Voyant ce témoignage de la grâce de la divine bonté en son endroit, il l'en remercia très affectueusement, et l'autre, étant venu le payer à terme échu, il ne voulut rien prendre, disant qu'il était déjà remboursé, et il le chargea de n'en rien dire à personne.

Il ne manquait pas de visiter les prisonniers, et de les consoler, et de les exciter d'avoir la crainte de Dieu et de prendre patience. Un jour, exhortant un honnête bourgeois prisonnier de prendre patience, il lui demanda pourquoi il était là. L'autre lui répondit que c'était pour dette. Michel lui demanda à combien montait sa dette. Il repartit qu'il devait la somme de cent écus. Il n'y avait pas longtemps que notre écolier charitable avait reçu cent écus de son père pour sa pension. Il s'en courut au logis, prit cent écus, vint trouver le prisonnier, lui bailla cette somme, et le délivra de prison. Le pauvre bourgeois ne savait où il était de joie, se voyant délivré par un jeune homme qu'il n'avait jamais vu ni obligé, ni même prié de l'assister. Etant sorti, il voulut savoir son nom, et le lieu où il logeait, pour le remercier. « Il n'en est besoin, dit Michel, n'en dites mot à personne, et prenez garde que la gauche ne sache ce qu'à fait la droite ». Ce qu'ayant dit, ce libérateur s'échappa par un carrefour, et s'en alla chez lui. L'autre le chercha tant qu'il put, mais ne put jamais le rencontrer. Ce qu'il put faire, ce fut de donner mille bénédictions à ce jeune homme, qui l'avait assisté dans sa grande nécessité.

Il y a fort peu de personnes qui n'accusent d'abord cette œuvre de charité d'imprudence. On dira que la charité bien réglée commence par soi-même. Il y a des choses dans la vie des Saints qui sont à admirer, non pas à imiter — Le Saint-Esprit a des règles qui sont au-dessus de la morale. Dieu n'attendra pas au jour du jugement, à dire son sentiment sur cette action, comme il n'a pas différé à dire ce qu'il pensait du présent de Sainte Marie-Magdeleine, encore que les apôtres le taxassent d'indiscrétion et de prodigalité. Ce jeune homme avait laissé encore quelques deniers dans son coffre. L'étant allé ouvrir pour avoir de quoi acheter quelques denrées, il trouva ses cent écus en même monnaie comme il les avait baillés. Il ne se mit pas en peine de savoir qui avait ouvert son coffre, il le trouva fermé comme il l'avait laissé, et n'en dit mot sur l'heure. Il attendit plus de trente ans à raconter cette libéralité de Dieu en son endroit, et l'agrément qu'Il avait montré pour cette œuvre de charité qu'il avait exercée à l'endroit de ce prisonnier.

Il dit un trait de la bonté divine en son endroit à une personne qui lui était familière, et était tentée depuis longtemps de défiance que les biens de la terre ne lui manquassent, comme il sera dit en son lieu.

Ce vertueux écolier, voyant les profusions de la divine libéralité en son endroit, augmenta beaucoup son amour pour les pauvres et l'aumône. Dans la ville d'Agen, Dieu lui avait donné une grande inclination d'assister les personnes affligées de misères corporelles, mais étant à Bordeaux, dans le don relevé d'oraison qu'il eut, son âme fut élevée, à un plus haut degré, à une soif du salut des âmes, soif qui lui a duré jusques à la mort, et qu'il a fait paraître après sa mort, comme il sera dit en son temps. L'amour qu'il portait à Notre Seigneur vint à se dilater et à se porter à faire son possible pour coopérer au salut des âmes, afin d'imiter en cela la bonté et l'amour de Notre Sauveur, qui a tant fait et pâti pour leur regard.

Ce fut pour cette raison qu'il étudia aux controverses trois ans, pour coopérer à la réduction des hérétiques, et quatre ans aux cas de conscience, pour le régime des consciences ; et, sachant l'importance de la théologie morale à une personne qui veut fructifier à la vigne de Notre-Seigneur, il y étudia avec tant d'ardeur qu'à la scolastique. Ayant pris à tâche d'étudier la vie de Saint Ignace, il eut des attraits à l'imiter à faire le catéchisme. Il assistait aux catéchismes que faisaient les Pères de la Compagnie à Bordeaux, et y prenait un extrême contentement. Cette affection efficace lui dura jusqu'à la mort.

Depuis sa théologie jusqu'au dernier soupir, il ne discontinua jamais ce saint exercice. Il donna le même esprit à M. de Limbaü, son condisciple, qui, à son exemple, par cette pratique d'humilité et de charité et amour des pauvres, a fait des merveilles dignes d'une éternelle mémoire.

Au commencement de ce siècle où nous sommes, l'hérésie faisait de grands ravages dans la Guienne. Ce bon écolier s'unit à M. de Limbaü, et quelques autres écoliers de théologie, qu'il avait gagnés à la piété et au mépris du siècle. Comme avait fait autrefois Saint Ignace, ils instituèrent une congrégation pour catéchiser aux paroisses prochaines de Bordeaux, afin de conserver les bonnes gens dans la vraie foi, et de s'opposer aux hérétiques, qui semaient leurs erreurs dans les villes et les champs, pour ôter la semence de la vraie foi.

Ces zélés théologiens allaient deux à deux, à l'exemple des disciples de Notre-Seigneur, et parcouraient les paroisses prochaines avec fruit et édification, ce qui montrait que le Saint-Esprit était leur conducteur et les porta à cet emploi apostolique. Michel trouva tant de goût dans ce saint exercice qu'il se résolut de vaquer particulièrement, tout le reste de sa vie, à l'instruction des enfants et des gens des champs. La grande nécessité que chaque chrétien a de l'instruction nécessaire, le défaut de catéchistes dans les paroisses des champs, la négligence des Recteurs et Curés de s'acquitter de leurs charges, l'humilité, la charité et l'assurance de profiter plus qu'aux sermons, l'éloignement des occasions de vanité et d'ambition dans cet exercice, fort peu prisé à l'extérieur, par-dessus tout, l'amour de Jésus-Christ et l'imitation du zèle qui lui faisait dire : *Sinite parvulos venire ad me* (1), tout cela le porta à choisir et aimer cet exercice si nécessaire dans l'Eglise de Dieu.

Comme il était porté à l'esprit de pénitence et à la pauvreté évangélique, il avait grand désir d'entrer chez les Révérends Pères Capucins. La vision qu'il avait eue de leur Institut et de la sainteté de leur vie lui donnait grand courage et espérance de parvenir à ce but. Il avait en horreur le monde, et voulait fuir Sodome, pour demeurer dans la montagne de Ségor (2), pour se mettre à couvert des exemples et maximes contagieuses du monde. Il ne se souvenait pas de ce que la sacrée Mère de Dieu lui avait promis qu'il ferait profession du mépris du monde en l'état de prêtre séculier. Dieu se contente souvent du bon désir, comme de David de lui bâtir un temple, mais l'accomplissement fut réservé à son fils Salomon. L'ange montra à Loth la montagne de Ségor pour s'y réfugier, mais il demeura dans une plaine. On montra à notre prosélyte de la perfection une belle montagne, éloignée de l'infâme Pentapole, mais il ne put y entrer. Dieu, qui dispose des vocations, ne permit pas qu'il vînt à bout de ses desseins. La providence le réservait à d'autres projets, qu'elle avait sur sa personne.

(1) Marc X, 14. « Laissez venir à moi les petits enfants. »
(2) Genèse, XIX, 23-30.

Cette conjoncture ne lui fut pas une petite mortification, parce que Dieu le priva de ce qu'il désirait plus au monde, pour conserver et augmenter les dons qu'il lui avait faits.

Quand Dieu veut donner une croix amère, il a coutume de priver la personne de la chose aimée. Dieu mortifie les mondains en leur ôtant leurs biens où ils mettent leur félicité, les doctes, en leur ôtant leur crédit, en ce qui touche leur doctrine, et les personnes spirituelles, en les privant des moyens qu'elles jugent leur être les plus propres pour leur perfection. Tout de même, il chargea Michel d'une pesante croix, quand il le priva du bonheur qu'il espérait d'épouser la pauvreté en l'habit du glorieux saint François. Il le contraignit de demeurer dans l'Egypte (1) parmi les mondains dont il abhorrait l'esprit au-delà de tous les poisons et de la mort même. Dieu voulut donner, l'an mil trois cents, aux prêtres séculiers, un exemple, dans la personne de Saint Yves, aux Espagnols, le siècle passé, celle du Révérend Père-Maître Avila, en ce siècle mil six cents, aux Parisiens, celle du Révérend Père Claude Bernard, et, dans la Province de Bretagne, et à toute l'Eglise, celle de Monsieur Le Noblets.

(1) C'est à-dire dans le siècle. L'Egypte est ici considérée comme un pays païen.

CHAPITRE IX

Sa dernière disposition pour la prêtrise.

Ayant fait ses études en théologie, il voulut employer une année toute entière dans l'oraison, dans la pénitence, dans le mépris du monde et de soi-même, pour se disposer au sacerdoce où Dieu l'appelait dans l'état séculier. Considérant que cette dignité, relevée au-dessus des couronnes des rois et empereurs de la terre, demandait une pureté évangélique, encore qu'il eût travaillé six ans pour faire provision de vertu et de doctrine, bien qu'il eût présenté plusieurs prières, il crut, qu'en une affaire de telle importance, il fallait user de toutes les précautions possibles, et, se souvenant que Saint Ignace, qu'il avait pris pour modèle, après ses études de théologie s'était disposé au sacerdoce par la pénitence et l'oraison, une année toute entière, il désira l'imiter en cette manière.

Après avoir achevé toutes ses études, il fit un pèlerinage à Notre-Dame, de laquelle il avait reçu, pendant ses études de théologie, des visites, caresses et assistances particulières. Et après, il jeûna l'espace de six mois ou environ, ne portant pas de linge, et couchant, fort pauvrement et durement, sur un peu de paille. Il passait tous les jours, et la plupart des nuits, en prières. Sur la fin d'avril 1606, il retourna au pays, auquel temps son père et tous ses parents reçurent une grande consolation, à cause du grand fond d'étude et de vertu qu'il avait acquis.

Ses parents le pressèrent de prendre l'ordre de prêtrise, lui alléguant qu'il y avait déjà cinq ans qu'il avait l'âge d'être prêtre. Il leur répondit que la vertu est plus requise que l'âge, en ce point si important pour le salut d'un homme qui veut prendre, et recevoir entre ses mains, le Sauveur du monde, et il les pria, très humblement, de lui donner quelque temps pour considérer mûrement la dignité de cette vocation, et se pourvoir des vertus nécessaires à un état si relevé, duquel il s'estimait indigne.

C'est le propre des hommes prudents de ne se précipiter dans ses actions, particulièrement dans l'entreprise d'un état où l'on doit continuer jusqu'à la mort, à moins que de se lancer dans un labyrinthe d'erreurs et de misères, qui jettent l'âme dans un déplaisir irrémédiable, manque d'y avoir sérieusement pensé. La vraie prudence, pour ne se pas tromper dans le choix des moyens convenables à la fin, a trois parties tout à fait nécessaires : la mémoire des choses passées, la considération des présentes, la prévoyance des dangers et difficultés futures, avec la prévoyance des remèdes et moyens de les surmonter et éviter.

Ce jeune théologien, se ressouvenant de l'état que les saints personnages des siècles passés avaient fait de la prêtrise, considérait que saint Augustin, tout grand saint qu'il était, refusa tant qu'il put le sacerdoce, et ne l'eût jamais pris, si la sainte obéissance de son supérieur ne l'eût contraint de subir cette charge. Il lui vint en mémoire que saint Benoît n'avait jamais accepté dans l'Eglise de Dieu ce haut degré. Il pensait attentivement à l'humilité de saint François qui, ayant connu par révélation, combien excellentes doivent être la pureté de l'âme d'un prêtre, se contenta d'être diacre le reste de sa vie, et n'osa jamais demander de passer plus outre. Il méditait jour et nuit les sentiments des saints Pères, qui ont assuré que cette charge est si pesante qu'il n'y a langue qui saurait expliquer la rigueur du compte qui sera demandé à un prêtre, lorsqu'il sera présenté au tribunal de Dieu. Cela le faisait entrer en soi-même et appréhender l'approche des saints autels, et il ne pouvait s'étonner de la vie de plusieurs ecclésiastiques de son temps qui, ayant oublié le degré qu'ils tenaient dans l'Eglise, menaient une vie déplorable, ensorcelés de l'amour dangereux de ce monde trompeur.

Le sage pilote qui veut monter sur mer s'informe des dangers qui s'y rencontrent, lisant dans la carte marine les rochers, les bancs de sable et les côtes dangereuses, les lieux les plus sujets aux tempêtes, afin de se donner garde de se pourvoir d'industrie, pour mettre sa vie et ses biens en assurance. De même, ce jeune gentilhomme — devant hasarder son salut dans l'état ecclésiastique, parmi le monde, où il voyait tant de naufrages des prêtres qui se perdaient incontinent après leurs études, dès le commencement de leur navigation, à l'entrée du sacerdoce — ayant demandé l'assistance divine à l'aspect de ces hasards, il composa une méditation qui lui servait de carte marine, où il avait dépeint dix rochers ou écueils, contre lesquels il voyait échouer une grande multitude de prêtres, à la sortie de leurs études, et aux premières années de leur prêtrise. Il demanda fort longtemps les moyens possibles pour évader les ténèbres d'Egypte. On trouva dans ses écrits ces dix

écueils des ecclésiastiques dont un seul est capable de les jeter dans une perte éternelle, s'ils n'usent de prudence céleste, pour se mettre à couvert. Je crois qu'il sera à propos de donner au public cette carte spirituelle qu'a composé ce serviteur de Dieu, touchant les dangers et écueils des jeunes prêtres, à ce qu'ils ne soient pas trompés à l'aveugle, et se prémunissent des moyens assurés, comme fit ce serviteur de Dieu.

CHAPITRE X

Il prévoit dix écueils qui menacent les ecclésiastiques à l'entrée de leur sacerdoce.

Le 1er écueil qu'il avait remarqué était le manque de vocation de Dieu, qui est nécessaire en toute condition, mais principalement dans l'ordre ecclésiastique. Personne ne s'y doit ingérer s'il n'est appelé de Dieu. Il voyait que plusieurs, n'ayant attrait de Dieu à cet état, se jetaient dans plusieurs désordres, étant destitués des aides particuliers que Dieu donne à ceux qu'il appelle à ce genre de vie.

Le 2e point était le défaut de pure intention de la gloire de Dieu et du salut éternel, car il voyait que quelques-uns entreprennent cet état comme un métier pour gagner leur vie, les autres y entrent, par la porte de l'intérêt et de l'avarice, à la vue ou sur l'espérance de quelque bénéfice, sans lequel ils n'eussent jamais épousé l'état ecclésiastique ; d'autres, par la gloire maudite et ambition des dignités ecclésiastiques, sans envisager l'homme de Dieu. D'autres s'y laissent emporter, pour plaire à leurs pères et mères, qui veulent, par ce moyen, décharger leurs familles ou assister les leurs. Ce qu'est l'âme à la vie, celà même est l'intention ou la fin dans une vocation. La fin de la vocation d'un homme d'Eglise étant vicieuse, qu'en peut-on attendre qu'une vie tissue et remplie de toute sorte de vices ?

Le 3e point était la trop grande pauvreté, parce que plusieurs prennent les ordres, sans les moyens suffisants pour s'entretenir honnêtement, ce qui ouvre la porte à plusieurs pratiques abjectes et messéantes aux ecclésiastiques, les remplit de soins continuels, les porte à se charger de messes, à entendre plusieurs confessions, et pratiquer d'autres saints ministères à la hâte, sans attention, sans dévotion, par manière d'acquit, le tout par un désir du lucre, comme des artisans dans leur métier.

Le 4e point, le défaut de science nécessaire. Car dans le chemin

de la vertu, il comparait un prêtre qui était ignorant à un aveugle, qui ne peut se conduire ni conduire les autres que dans le précipice d'une éternité malheureuse, et il disait qu'en pensant se sauver, il se trouve, à la fin, enlacé dans les pièges du séducteur.

Le 5e point était l'esprit de superbe et de propre suffisance de quelques-uns, qui, ayant acquis quelque peu de science au-dessus des autres, entrent dans l'ordre ecclésiastique, remplis de bonne opinion d'eux-mêmes. D'où vient qu'ils méprisent les autres, deviennent insolents, ingrats et insupportables aux autres. Quelque habile et docte qu'on puisse être, si on ne veut croire un sage et vertueux conducteur, on est abandonné de Dieu, et imitateur de Lucifer, et, enfin, on tombe dans des péchés honteux, en punition de sa superbe.

Le 6e point était le désir déréglé d'être en crédit, dès le retour des études et au commencement de leur sacerdoce, ce qui leur fait hanter les grands et les nobles, faire quantité de connaissances, pratiquer des familiarités particulières. D'où vient qu'ils prennent peu à peu le pli du monde, cherchent de lui plaire, ayant peur de lui déplaire, devenant d'écoliers de Jésus écoliers d'un tyran, qui les porte à donner des absolutions et autres sacrements à ceux qui en sont incapables, et à la fin, par trop d'amitié et de familiarité, ils se trouvent enlacés dans des péchés horribles, d'où ils ne se peuvent dégager.

Le 7e point était l'amour déréglé des parents, qui porte ces prêtres à une avarice plus grande que celle des avares séculiers, pour enrichir leurs frères et sœurs, neveux et nièces, ce qui faisait qu'ils sont chiches envers eux-mêmes, impitoyables à l'endroit des pauvres, négligents dans leurs offices, nonchalants à étudier l'Ecriture Sainte et les livres de dévotion, diligents au service du ménage, à courir les foires et marchés, à vendre et acheter comme des marchands, à donner de l'argent à usure, à se charger de quantité de messes au-delà de ce qu'ils peuvent dire, à assister aux offices, et à faire autres ministères propres de leur profession, non par dévotion, mais par désir du lucre, en se hâtant, en mangeant et tronçonnant la plupart des mots, causant et regardant de côté et d'autre, sans attention, ni modestie, dans les églises, durant le service divin.

Le 8e point était le défaut de l'esprit de pénitence, et une affection déréglée aux délices de la bouche, ce qui les portait à se trouver aux festins de noces, baptistaires (1), enterrements, aux tavernes même, contre la défense des prélats, avec le scandale du prochain et la perte de leurs âmes, de leurs biens, avec le déshonneur du

(1) Baptêmes.

caractère, l'omission des prières d'obligation, sans parler de l'esprit d'impureté, qui a de coutume de suivre celui qui est esclave de la sensualité.

Le 9e point était la perte du temps et le mépris de l'étude pour apprendre les vertus nécessaires à un ecclésiastique, et les moyens d'éviter les corruptions du siècle. Il voyait qu'un prêtre qui ne s'appliquait à l'étude ouvrait la porte à toute sorte de tentations et de vices, traînant avec lui aux flammes éternelles les âmes qui lui étaient données en charge.

Le 10e point était un malheur fort commun de son temps, l'abandonnement de la dévotion et le mépris de l'oraison et méditation. Il disait qu'un prêtre sans dévotion était un corps sans âme et une âme sans vie, et que quiconque n'avait pas l'esprit de Dieu, qui se reçoit par la prière, était possédé de celui du monde, et que celui qui ne se plaisait aux choses célestes et invisibles, en élevant son cœur à Dieu, était contraint de se donner en proie aux plaisirs de ce misérable siècle.

Dans ces dix écueils, il voyait l'origine d'innombrables naufrages, de contumaces, désobéissances, de mépris à l'endroit des supérieurs, de dédain à l'endroit des inférieurs, d'ambition, de vanité, d'avarice, de soins, de chagrins, de passions débordées, de simonies, de détractions, de bénéfices incompatibles, de gourmandise, d'ivrogneries, d'impudicités, de sacrilèges quotidiens, à l'autel, au tribunal de la confession, en se confessant sans quitter les occasions prochaines, sans un désir de s'amender dans l'ignorance de ce qu'ils devraient savoir, la profanation des sacrements donnés à des personnes indignes, l'abandon du peuple qu'on laissait se perdre, manque d'instruction.

Considérant tant de dangers qu'il voyait devant ses yeux, sur le bord de la mer dangereuse où il devait rembarquer, il se trouva obligé de prévoir les difficultés qu'il aurait de conserver, parmi le monde, les trésors célestes, l'union intime de son âme avec Dieu, l'élévation d'esprit et la solitude de son cœur, la paix et tranquillité de son âme, la liberté intérieure, et les grâces et visites de Dieu, et les solides vertus qu'il avait acquises l'espace de six ans, dans lesquelles il voulait s'avancer de jour en jour, pour la plus grande gloire de Dieu. Ayant demandé le don de conseil au glorieux Saint-Esprit, il lui découvrit quinze difficultés qu'a une personne qui veut servir sa divine Majesté, avec une particulière élévation d'esprit au-dessus du commun, dans la vie séculière, en recherchant la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes. Il composa une méditation sur ces quinze difficultés et il demeura plusieurs mois dans la demande des moyens pour en venir à bout.

CHAPITRE XI

Il prévoit quinze difficultés de vivre dans le monde avec une particulière élévation de son esprit, en recherchant la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes

Il est impossible, en menant une vie apostolique, qu'on ne vive parmi le monde. Vivre parmi le monde, sans contracter l'air du monde, est une chose aussi difficile que demeurer longtemps dans une chambre pleine de fumée, sans avoir mal aux yeux, que de mêler de l'eau de fontaine avec celle de la mer sans qu'elle demeure salée. Car pour converser et vivre parmi le monde, on est obligé de fréquenter le monde pour ses nécessités corporelles, autrement on serait en trop grande disette. En outre, la hantise des autres est nécessaire pour vaquer au salut des âmes. Il est trop malaisé de hanter le monde sans attacher son cœur à quelque amitié particulière, laquelle détruit la solitude du cœur.

En hantant le monde, on est obligé de saluer et user de civilité. Si on ne le fait, on paraît trop rude, on rend son abord de difficile accès, et on porte sur son front l'horreur et l'aversion. Mais si l'on donne lieu aux saluades, il y a danger qu'elles soient trop fréquentes, affectées et mondaines. Il est difficile qu'on ne tienne de vaines complaisances du monde, et, par conséquent, qu'on n'évacue la sapience de l'esprit et qu'on ne corrompe la solitude intérieure ; d'où vient l'aveuglement de l'âme, qui est la source de tous les maux. En traitant avec le monde, il est impossible qu'on n'entende quelques nouvelles inutiles, quantité de discours des choses du monde. Toujours est-il qu'il est bien difficile qu'en prêtant l'oreille à ces discours, l'âme ne soit touchée de l'esprit de curiosité, et l'imagination remplie de plusieurs images, qui altèrent le repos et la tranquillité de l'âme.

Pour ce qui touche la demeure, il y a beaucoup de difficultés. Il est malaisé de demeurer dans les villes, sans trop de fréquentations et connaissances, sans trop de visites actives et passives. Si on demeure aux champs, pour se retirer des compagnies, il y a une autre difficulté On est privé de bons directeurs et prédicateurs. Il faut tenir quelque ménage si on ne veut en endurer trop de pauvreté qui jette l'âme dans beaucoup de soins. D'un autre côté, tenir un ménage est un grand embarras qui emporte beaucoup de temps et qui semble indigne d'un homme qui fait état du mépris du monde.

Vivant au monde, dans un ménage, il faut vendre et acheter, et on ne peut s'en dispenser, à moins de tomber dans beaucoup d'incommodités. D'un autre côté, vendre et acheter c'est ouvrir la porte à la hantise du monde, à la familiarité et aux vaines amitiés.

Un séculier, pour peu qu'il soit de qualité, est obligé de donner la réfection à ceux du monde. S'il ne le fait pas, il passe pour un chiche, un avare et d'une humeur insupportable. S'il ouvre cette porte, il donne entrée à des maux intolérables au serviteur de Dieu qui fait profession d'une particulière vertu.

On est obligé d'entretenir de discours le prochain, parce qu'on a besoin du secours de quelques-uns pour assister les autres, et, en outre, en fuyant tout commerce avec les hommes, on deviendrait trop singulier. Mais si on n'y prend garde, entretenir les autres de discours des choses du monde, des imperfections des autres, des nouvelles qui courent, et de plusieurs autres embarras inutiles, cela rend l'âme inhabile aux lumières du ciel, et aux communications avec Dieu.

Vivre parmi le monde, sans se conformer au monde, en habits, langages, maisons, nourriture et choses semblables, est chose presqu'impossible. Toutefois, l'apôtre Saint Paul défend de se conformer aux façons du monde : *Nolite conformari huic sæculo :* Donnez-vous de garde de suivre les coutumes du monde (1). Vivre au monde, sans hanter ses parents, est fort odieux. Les fréquenter souvent, avec attache, divertit l'homme vertueux de son devoir, et occupe le cœur à prendre part à leurs affaires avec empressement d'esprit, ce qui fait dire à Notre-Seigneur : *Inimici hominis domestici ejus* : Les plus proches parents sont les ennemis de l'homme (2).

Demeurer au monde, parmi les autres, sans user de viandes délicates, sans dormir mollement comme les autres, est une singularité remarquable. Mais la vie délicate au manger et au dormir rend l'homme charnel et sensuel avec le temps.

(1) Epître aux Romains XII, 2.
(2) Saint Matthieu, XI, 36.

Mener une vie solitaire n'est propre à une personne qui veut profiter aux autres. En outre, il y a du danger, en solitude, de tomber en ennui, et engourdissement d'esprit, et de devenir étourdi, arrêté à son propre jugement, présomptueux et indiscret. Mais s'éloigner de la solitude, c'est un danger d'évaporer l'esprit de dévotion, d'altérer peu à peu la paix et la liberté de l'âme, et de humer le mauvais air du monde par les maximes, exemples et persuasions des mondains.

Faisant profession de l'état ecclésiastique, on se sent obligé de suivre les pratiques des autres ecclésiastiques, prenant de l'argent pour les messes, offices, prédications, et autres exercices de piété, et, ne le faisant, ceux qui n'ont de patrimoine suffisant ou de bénéfice ont de la peine à vivre. Or, suivant la coutume des autres, il y a très grande difficulté d'empêcher, dans les sacrés ministères, l'amour, le désir, et l'intention du lucre, qui a de coutume d'abâtardir la pureté de l'intention de la gloire de Dieu et du salut des âmes, et peu à peu, jette l'ecclésiastique dans l'esprit d'avarice, qui est la pépinière de tous les maux imaginables.

Pour s'acheminer, converser et profiter dans le chemin du service de Dieu, il faut trouver une place et demeure propre pour vivre en élévation d'esprit, un directeur expérimenté, et des moyens pour y vivre. Ces trois pièces sont nécessaires pour vivre dans la paix et liberté des enfants de Dieu, mais fort difficiles à trouver parmi le monde.

Le commerce avec des personnes vertueuses, qui vivent dans un air élevé au-dessus du commun, est grandement nécessaire, mais rare dans le monde. Aller aussi en religion sans vocation, c'est une grande témérité.

CHAPITRE XII

Dieu le conserve dans le chemin d'une haute perfection et le protégea des susdits écueils et difficultés

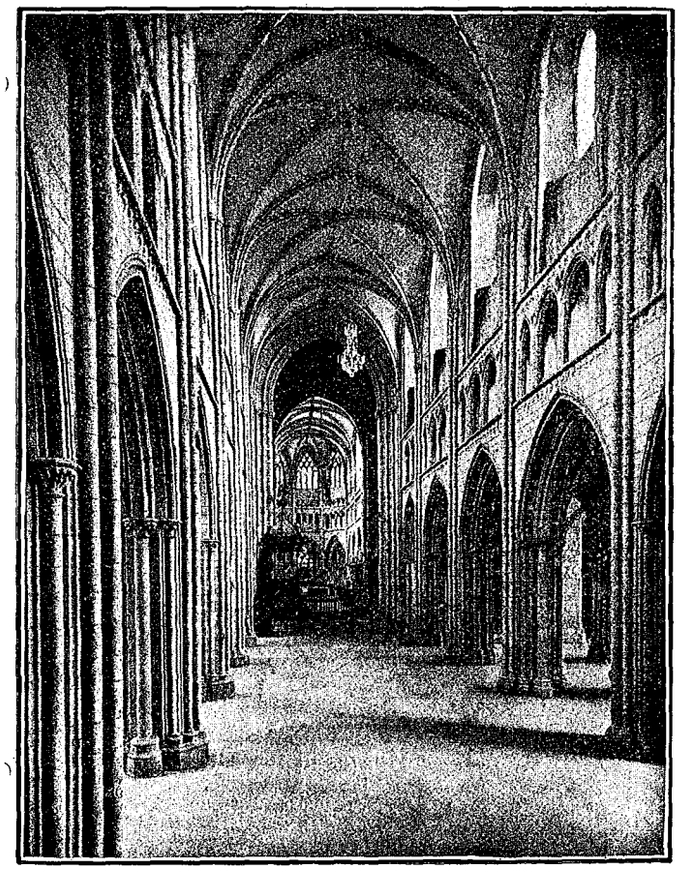
Ce serviteur de Dieu, qui vivait, depuis cinq ans, dans une communication et union avec Dieu très spéciale, accompagnée de vertus et faveurs extraordinaires, principalement d'une paix et liberté d'esprit qu'il prisait plus que les trésors du monde, étant de retour dans son pays, et se voyant dans un air où les dangers et difficultés qu'il avait remarqués semblaient menacer la tranquillité de son esprit, il se trouva obligé d'attendre encore quelque temps, afin de demander à Dieu des lumières, dans les ténèbres qui se présentaient à ses yeux, et de se pourvoir des moyens et des remèdes pour se mettre à couvert de tant de périls dont il se voyait entouré.

Sachant que le point le plus important de la vie spirituelle consiste dans un abandon amoureux de l'âme à la conduite de la douce providence de Dieu, qu'il avait expérimentée jusqu'à ce temps, il se jeta entre les bras de la bonté divine, qui l'avait dirigé jusqu'alors, avec un désir de suivre les voies qu'elle lui montrait, pour sa plus grande gloire et le salut des âmes, dont il avait une faim et soif insatiables. Il plut à la divine bonté d'exaucer sa prière, et de le conduire par le sentier de ses plus chers amis.

C'est un abus de plusieurs, qui s'appuient sur leurs propres idées, forces, suffisances et volontés, prenant des chemins longs et peu assurés, et qu'ils sont obligés de quitter au milieu de la carrière. Le point principal est de suivre, sur ce point, la conduite de Dieu, selon les occasions ; or, son père réitérait souvent ses semonces pour le porter au sacerdoce, espérant une grande consolation à cause du mérite de sa science et de ses rares vertus. Il supplia son père, avec toute sorte d'humilité, de lui permettre de se disposer à

cette haute dignité, lui alléguant qu'il n'était pas encore assez mûr pour un état si relevé dans l'église de Dieu.

En ce temps, Mgr l'Evêque de Léon, Rolland de Neuville (1), ayant été informé des talents de ce sien diocésain, qui avait joint à la



Saint-Pol-de-Léon. — Intérieur de la Cathédrale.

noblesse de son sang une rare doctrine et piété singulière, désira l'entendre dans une dispute de théologie qui se fit à Saint-Pol-de-Léon, ville capitale de l'Evêché. L'ayant entendu, il fut ravi de la profondeur de sa doctrine, et davantage de sa modestie et humilité singulière.

Ce jeune théologien, voyant l'état qu'on faisait de lui, sortit vite de cette ville, ayant plus d'appréhension des louanges et caresses

(1) Evêque de Léon de 1562 à 1613.

des hommes que les autres n'ont de joie et de complaisance en semblables rencontres. Ce saint prélat, qui était l'exemple des Evêques de son temps pour sa piété et vertus singulières, fut très joyeux ayant vu et reconnu le trésor que Dieu envoyait à son Evêché. Il avait une inclination particulière pour M. de Kérodern, qui avait été si soigneux de l'avancement de ses enfants, et avait accoutumé de l'appeler le père de la sapience parce que l'un d'iceux était très excellent théologien, l'autre docteur aux lois, ayant étudié trois ans avec un succès qui le fit passer pour l'un des plus excellents conseils de l'Evêché de Léon. Il fit offre à ces jeunes gentilshommes des premiers bénéfices qui seraient à sa disposition, si Dieu les inspirait de se donner à son service dans l'état ecclésiastique.

Monsieur leur père, ravi de l'honneur que lui avait acquis la vertu et science de ses enfants, eut une satisfaction particulière, principalement à cause du crédit que gagna Michel en cette célèbre dispute. Il lui fit faire une robe d'une précieuse étoffe, bordée de satin, de laquelle étant revêtu, considérant que cet habit n'était pas sortable à la profession du mépris du monde qu'il voulait embrasser, il s'en dépouilla, et en revêtit un prêtre fort mal vêtu, pour l'amour de celui qu'il recevait et tenait entre ses mains au saint sacrifice de la Messe. Son père, rencontrant quelques jours après cet ecclésiastique avec la robe de son fils, l'en dépouilla, et, étant de retour au logis, demanda à Michel pourquoi il avait donné cette robe qui lui avait tant coûté. Ce jeune professeur du mépris du monde fit grand scrupule à son père de ce qu'il avait fait à ce pauvre prêtre, et lui dit que qui maltraitait un ecclésiastique était excommunié, et qu'au reste la robe lui appartenait puisqu'il lui en avait transporté le domaine, la lui ayant donnée de bon cœur. Ce gentilhomme suivit le conseil de son fils, et rendit à cet ecclésiastique ce qu'il lui avait ôté.

Cela n'empêcha pas que ces façons de faire si contraires à son humeur ne commençassent à lui entamer le cœur, et à le jeter dans un étonnement étrange de cette pratique si opposée aux maximes du monde.

Quelque temps après, une occasion s'étant présentée d'un bon bénéfice et dignité ecclésiastique, ce bon père fut ravi d'aise de trouver un moyen d'avantager son fils, qui n'était que simple cadet, et ne devait hériter qu'une partie du tiers du bien du père et de la mère, selon les lois du pays, où l'aîné parmi la noblesse a les deux tiers du bien du père et de la mère, et le reste des cadets n'ont entre eux tous que l'autre tiers. Il lui proposa donc l'occasion qui se présentait d'un bon bénéfice, avec la promesse de Mgr de Léon, qui l'avait assuré de le considérer, quand il se rencontrerait quelque bénéfice dont il aurait la disposition. Cet homme de Dieu —,

qui se ressouvenait des écueils qu'il avait découverts dans la méditation des dangers de l'état ecclésiastique, principalement dans les bénéfices qui ont charge d'âmes, et dans les dignités honorables qu'il appelait les coupe-gorge de l'humilité et simplicité chrétiennes —, il répondit avec une liberté extraordinaire qu'il n'avait ni capacité ni vocation à ce genre de vie. Son père insistant lui remontra qu'il avait employé plus de deux mille écus pour son avancement dans les études, qu'il se souvînt des grandes dépenses qu'il avait faites, et, qu'en reconnaissance des obligations qu'il lui avait, il lui donnât satisfaction dans un point qui ne visait qu'à son honneur.

Ce jeune homme ayant gravé au fond de son cœur un désir d'aller en mission dans toute la Basse-Bretagne, désolée à cause de l'ignorance des choses du salut, repartit qu'il eut mieux aimé aller garder les bêtes qu'être Recteur, ou pourvu d'aucune dignité ecclésiastique. Ce père, transporté de colère pour une réponse si inopinée, ayant appelé son fils : dénaturé, ingrat et méconnaissant, lui commanda de sortir hors de sa maison et d'aller garder les bêtes.

Ce fut alors une occasion particulière à notre prosélyte de l'amour divin de montrer sa fidélité à imiter Notre-Seigneur. Il sortit de bon cœur de sa maison paternelle, et alla demeurer chez sa nourrice, où il endura grande confusion et pauvreté. Il y vécut plusieurs mois, menant une vie angélique, éloignée du tracas, se ressouvenant que Notre-Seigneur avait mené jusqu'à l'âge de trente ans une vie si humble et cachée, sans faire paraître qu'il eût une science extraordinaire, excepté à l'âge de douze ans, dans la conférence qu'il eut avec les docteurs dans le temple de Jérusalem. Ce bienheureux serviteur de Dieu se contenta d'avoir fait paraître une fois sa science éminente dans la cathédrale de son Evêché, comme nous avons remarqué ci-dessus. Se voyant chassé de son père, et relégué dans une chaumine couverte de paille, il y vécut inconnu, comme un pauvre paysan, sans fréquenter les nobles ni les riches, ni les personnes lettrées; demeurant dans l'Eglise, pendant le service divin comme une personne champêtre, n'ayant d'autre occupation tous les jours que converser avec Dieu, lire l'Ecriture sainte, et catéchiser les pauvres et les enfants, et chercher l'aumône pour les nécessiteux.

Tous ses parents étaient bien étonnés de cette façon de faire, les uns disaient à son père qu'il avait perdu son bien en l'entretenant si longtemps aux études. Son père, sa mère et ses frères étaient dans une tristesse étrange. Les plus modérés croyaient que l'excès des études lui avait renversé la cervelle et l'avait privé de jugement : il triomphait de joie se voyant chassé et méprisé de ses

plus proches, et considérant que Notre-Seigneur avait été pris de de ses parents pour un furieux et sans jugement, méditant ces paroles de saint Jean : *et sui eum non receperunt*, c'est-à-dire que les plus proches du Sauveur n'avaient voulu le souffrir dans leurs maisons à son entrée dans ce monde (1). Il fut très joyeux d'avoir l'occasion de l'accompagner dans cette pratique d'humilité, qu'il s'était proposée.

Quelques-uns croyaient qu'il perdait son temps, et menait une vie oisive en cette retraite, et qu'il cachait les talents que Notre-Seigneur lui avait communiqués, qu'il frustrait le public des instructions qu'il lui pouvait donner; mais, se ressouvenant que Notre Seigneur n'avait pas perdu son temps, tenant cachés les trésors de sa divine sapience dans la boutique d'un pauvre charpentier, dans l'étable de Bethléem et dans les déserts d'Egypte, il estimait que ce n'était perdre sa peine de se dépouiller de l'amour désordonné des parents, pour se revêtir de l'amour divin, et suivre les traces de Notre Seigneur, ayant écrit dans son cœur ces paroles du Sauveur : *inimici hominis domestici ejus*, c'est-à-dire que les plus proches lorsqu'ils s'opposent à la vocation sont les plus grands ennemis (2). Il croyait fermement que ce n'était perdre son temps d'étouffer l'esprit du monde et d'égorger tout à fait l'amour-propre, et de travailler principalement à la destruction du point d'honneur, qui est, dans l'esprit du monde, ce qu'est le cerveau dans le corps humain. Il tenait pour tout assuré que, quiconque voulait servir à bon escient Notre-Seigneur, le suivre, et vaquer au salut du prochain, sans abattre l'amour de la gloire mondaine, ne faisait autre chose que s'abuser et perdre son temps, prenant pour principe assuré que l'orgueil et le désir de l'homme mondain c'était le principal obstacle des grâces de Dieu, sans lesqeuells nous ne pouvons rien faire, ni pour nous, ni pour les autres, qui soit agréable aux yeux de la divine Majesté.

S'étant rassasié, près de six mois, de mépris, d'opprobres et de confusion, dont il se sentait altéré dès le commencement de la connaissance savoureuse de la vie et passion de Notre-Seigneur, qui lui fut communiquée au commencement de sa théologie, — après avoir impétré des lumières très particulières, pour esquiver les écueils du siècle, et venir à bout des difficultés qu'il avait prévu devoir s'opposer aux desseins qu'il s'était proposés, — il jugea à propos de chercher un directeur expérimenté, pour lui communiquer ses desseins, ses lumières et son intérieur. Il avait coutume de dire qu'une personne qui fait état de professer le mépris du monde, et la recherche du salut des âmes parmi les écueils,

(1) Saint Jean I, 11.
(2) Saint Matthieu X, 36.

tempêtes et difficultés de la vie séculière, doit suivre le gouvernail et direction d'un sage et expérimenté pilote, se servant de ce proverbe armorique :

Nep na sent ous ar stur
Ous ar garrec a rai sur.

C'est-à-dire : celui qui n'obéit au rocher sera contraint d'obéir au rocher.

Or, pour trouver la direction qu'il désirait de tout son cœur, il se sentit inspiré d'aller à Paris, et d'aller trouver son père pour lui demander la permission de faire un voyage en cette ville, pour y étudier quelque temps, devant que prendre l'ordre de prêtrise. Ce gentilhomme, croyant que l'esprit était revenu à son fils, et qu'il était poussé d'un désir de se mettre au monde, lui donna de l'argent suffisamment et de bon cœur, pour coopérer à ses desseins.

Il entra en Sorbonne, où il étudia sous les plus fameux docteurs de cette Université. Considérant qu'il avait étudié à Bordeaux tous les traités qu'il entendait, il s'appliqua à l'étude de la langue hébraïque pour l'affection qu'il portait à l'Ecriture Sainte.

En ce temps il chercha, à Paris, quelque personnage qui le pût diriger dans le dessein qu'il avait de la plus grande gloire de Dieu et du salut des âmes. Ayant ouï le renom de la sainteté, doctrine et éloquence du Révérend Père Pierre Cotton, confesseur et prédicateur d'Henri quatrième, il se sentit porté à lui déclarer son projet et volonté, avec les difficultés qu'il sentait lui devoir arriver pour continuer et s'avancer dans l'élévation d'esprit, où Dieu l'avait mis et avancé depuis quelques années. Il conféra avec le Père, trois jours, et lui communiqua son intention, son dessein et sa façon de vivre qu'il voulait observer, les moyens qu'il était résolu d'entreprendre pour esquiver les écueils de la mer de ce monde, et venir à bout des quinze difficultés qu'il prévoyait dans l'exercice de la haute perfection qu'il voulait professer et continuer dans la vie séculière. Le Père admira les trésors qu'il reconnut dans ce jeune homme, et pleurant de joie l'exhorta de prendre la dignité sacerdotale, et de vivre selon les lumières que Dieu lui avait communiquées pour sa gloire et le salut des âmes.

Après toutes ces épreuves et un noviciat de six ans, il s'approcha des sacrés autels, prit les ordres sacrés et fit profession de la perfection chrétienne dans l'état ecclésiastique. Son père et sa mère furent grandement réjouis de le voir parvenu au degré où ils l'avaient souhaité depuis plusieurs années (1).

(1) C'est à Paris que Michel reçut la prêtrise. (Verjus, *La Vie de Monsieur le Nobletz...*, pp. 69-70).

CHAPITRE XIII

De la haute estime qu'il avait de la prêtrise et de sa dévotion à cet état.

Il ne peut se dire combien haute était l'estime qu'il avait du sacerdoce, auquel la divine miséricorde l'avait appelé. On ne peut expliquer les humbles reconnaissances et actions de grâces qu'il rendit jusqu'à la mort de cette faveur qu'il avait reçue de la divine Majesté. Quelque temps devant de rendre son bienheureux esprit, il priait la personne qui le conduisait en sa dernière maladie de le faire ressouvenir, de temps en temps, de ce bénéfice singulier, pour en rendre un tribut de remerciements particuliers à l'auteur de tout bien.

Parlant de cette dignité avec ses plus intimes, il leur disait qu'il n'avait pas assez pensé à ce qu'il faisait, lorsqu'il prit les ordres sacrés, et que s'il eût su combien est grande la dignité du sacerdoce, il n'eût jamais pris l'ordre de la prêtrise. Dieu lui fit voir que le degré de piété et de sainteté de ceux qui voulaient manier et recevoir tous les jours le corps de Jésus-Christ devait arriver à un tel point de perfection, que s'ils étaient encore dans l'option de recevoir la prêtrise, ils n'eussent jamais osé l'entreprendre, se sentant grandement éloignés de la perfection requise à cet état et dignité. Il ne manqua pas, toutefois, d'apporter des dispositions très exquises, l'espace de plusieurs années, et de se servir des consultations, considérations, prudence, prières et austérités qui marquaient l'estime qu'il avait conçue de l'auguste majesté de ce degré dans l'Eglise de Dieu.

Il dit sa première messe avec une préparation extraordinaire, et ne voulût qu'on fît des banquets ni n'assemblées comme c'était la coutume de ce temps, laquelle était contraire à son esprit d'humilité, de sobriété et de mépris du monde (1). Il a toujours dit son

(1) Michel célébra sa première messe, en la chapelle de Kerodern, dans l'intimité de sa famille (Verjus, *ubi supra*).

office autant que ses forces lui ont permis, à genoux, avec une préparation, intention, révérence intérieure et extérieure et une dévotion extraordinaire. Pour ce qui touche la sainte messe, il la disait aussi souvent que ses forcees secondaient sa dévotion. Il s'y préparait d'une manière qui marquait l'estime et l'amour qu'il portait à ce plus auguste mystère de notre religion. Jamais il ne s'approchait des saints autels, qu'il n'eût jeûné la veille, ou pratiqué autre sorte d'austérité. Il commençait ses prochaines préparations dès la minuit et y employait près de deux heures, divisait et réduisait à sept points, comme il se voit dans un petit livret qu'il avait composé à cet effet, écrit de sa propre main sur du parchemin.

Le 1er exercice était de foi ; le 2e, d'attention, piété et tranquillité intérieure ; le 3e, de droite intention ; le 4e, de pureté de cœur ; le 5e, de la connaissance de la grandeur de la Majesté divine, devant laquelle il se représentait sa bassesse et indignité ; le 6e, un désir d'être embrasé, d'être rassasié en recevant son Dieu ; le 7e, la prière aux trois divines personnes de la Très sainte Trinité, à la sacrée Vierge et à ses saints Patrons, pour bien célébrer et communier.

Pour le 1er, il formait un acte de foi de la présence de Jésus-Christ, Dieu et homme, au très saint Sacrement de l'autel, et croyait fermement qu'il allait faire descendre du ciel, et recevoir entre ses mains celui qu'attira du sein du Père éternel dans le sien propre, la bienheureuse Vierge Marie, et qu'il allait recevoir entre ses mains le même Verbe incarné que la Reine des cieux prit entre ses mains, embrassa et chérit tendrement dans la crèche de Bethléem.

Pour la paix intérieure, il n'allait jamais communier ni célébrer qu'il n'eût dégagé son esprit de toutes affections, désirs, joies, aversions et autres passions. Il choisissait un lieu paisible, hors des bruits et tumultes, pour dire la messe, où assistassent des personnes humbles, et qui fissent profession du mépris du monde, et il ne célébrait aux lieux où se trouvaient les amateurs du monde, les impies, et ceux qui par leur caquet troublaient la dévotion du peuple. Quand il allait dire la sainte messe, il se dépouillait de toutes les images des choses visibles et créées, comme s'il eût été prêt de sortir de ce monde, et de comparaître devant son souverain Juge.

Pour le 3e point, il offrait le saint Sacrifice de la messe pour rendre à Dieu l'honneur qui lui est dû, en tant qu'il est le principe de tout bien, et Seigneur universel de toutes choses. En second lieu pour remercier Dieu de tous ses biens et principalement de la mort et Passion de Notre Sauveur Jésus-Christ. En troisième lieu, pour la satisfaction de ses péchés et de ceux de tout le monde, et la

délivrance des âmes du purgatoire. Quatrièmement pour impétrer de Dieu des forces pour résister à ses ennemis et au péché, pour s'amender et s'avancer en vertu et pour s'unir à Dieu.

Pour la pureté de l'âme il tâchait de la purger, avant la messe, par une contrition amoureuse, par la droite intention, par le mépris et fuite du monde.

Pour s'exciter au respect et à l'estime de cette auguste action qu'il voulait entreprendre en disant la messe, il méditait la grandeur et la majesté de celui qu'il allait manier entre ses mains, et recevoir au-dedans de soi-même.

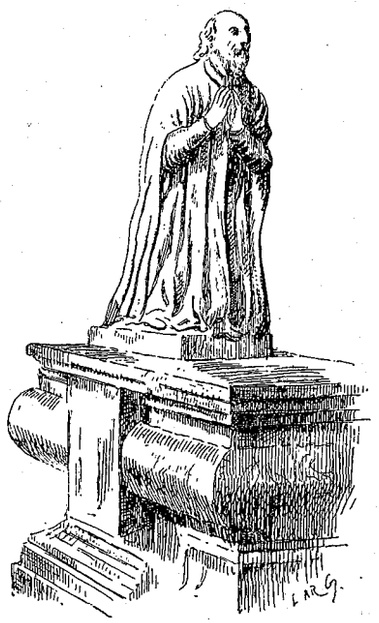
D'un autre côté, il considérait sa bassesse, pauvreté, ses péchés, défauts et démérites, et de ces pensées il entrait dans des sentiments profonds d'humilité, de honte, de crainte et de sacrée horreur.

Pour nourrir ces saintes affections, il disait ces oraisons jaculatoires : *Deus meus, confundor levare faciem meam ad te, quoniam iniquitates meæ multiplicatæ sunt super caput meum, et delicta mea evenerunt usque ad cœlum* : Mon Dieu, je n'ose lever les yeux vers vous, parce que je suis enfoncé dans les péchés jusques au-dessus de ma tête, et mes offenses sont arrivées jusqu'au ciel (1). Il disait avec Saint Pierre : *exi a me, quia homo peccator sum* : Mon Dieu, éloignez-vous de moi, car je suis un pauvre pécheur (2), avec le centenier : *Domine, non sum dignus*, etc. : Mon Dieu, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison (3), avec saint Jean-Baptiste : *non sum dignus procumbens solvere corrigiam calceamentorum ejus* : Je ne suis digne de délier la courroie de ses souliers (4). *Sit in te paupertas spiritus*, etc. : Allons aux saints autels avec la pauvreté d'esprit qui reconnaisse n'avoir aucun mérite pour avoir l'honneur de s'en approcher.

Quelquefois il s'arraisonnait en cette façon : Crains et tremble, indigne ministre, de recevoir un si digne seigneur. Crains, prêtre indigne, d'irriter ton souverain juge et de le provoquer à te condamner, crains de chasser un si excellent hôte, par la puanteur de tes crimes. Pour s'évertuer à ces saintes affections, il méditait l'humilité de Miphiboseth, fils de Saül, lorsque David lui dit : *Et tu, comedes panem in mensâ meâ semper, et quis ego sum, servus tuus, quoniam respexisti super canem mortuum similem mihi?* : Qui suis-je ? Votre indigne serviteur; comment avez-vous eu le cœur de me regarder, pauvre chien mort et pourri ? (5) Il considérait l'humilité de Ruth, parlant à Booz, qui lui avait donné permission de

(1) Cf. Psaume XXXVII, 5.
(2) Saint Luc, V, 8.
(3) Saint Mathieu VIII, 8.
(4) Saint Marc I, 7.
(5) IIe Livre des Rois, IX, 8.

glaner en son champ : *Unde hoc mihi*, etc. : D'où me vient un si grand honneur ? (1) Il ruminait ces paroles de Manassès : (2) *Ait Manasses : In cordis mei afflictione incurvatus sum multo pondere ferreo ut non possim attollere caput meum et non est respiratio mihi :* Je suis courbé, et tellement pressé des fers qui me serrent, depuis la tête jusqu'aux pieds, que je ne puis respirer. Il comparait à Manassès garrotté les âmes accablées de l'amour des choses périssables, des passions, soins et empressements des choses mondaines, qui leur empêche la respiration par une libre élévation de l'esprit en Dieu. Il se représentait devant les yeux de Dieu, semblable à ce roi captif, et cherchait les moyens de rompre les fers des soins et affections du siècle, pour voler librement à l'amour et jouissance du souverain bien.



Dom Michel Le Nobletz en prière.
Statue du Vénérable surmontant son tombeau dans l'église du Conquet (XVIIIe siècle).

« Oh ! si je pouvais faire que toutes les gouttes de cette mer, que tous les brins d'herbe qui sont sur la terre, que tous les grains de sable qui sont sur les rivages et au fond de l'Océan, que toutes les étoiles qui sont au ciel fussent autant de belles langues, oh ! que de bon cœur je les changerais pour vous louer à jamais, ô mon Dieu ! si je pouvais créer cent mondes pleins de séraphins ; ah ! que de bon cœur je le ferais ! mais que seraient ces objets auprès de votre grandeur et gloire ! Ce serait une goutte d'eau auprès de l'Océan, car pour tout cela, vous ne seriez ni plus glorieux !... »

Michel Le Nobletz.

Pour 6e point, il se disposait à la sainte messe avec une allégresse très extraordinaire, qu'il fondait sur l'excès de la bonté, amour et miséricorde de Jésus, qui paraît en ce saint sacrifice avec les trésors infinis de ses mérites, qu'il offrait à la sainte Trinité, pour trouver la grâce et accès favorable devant le trône de la divine Majesté.

De la confiance filiale, il passait à des actes fervents d'amour, et de désir embrasé de recevoir son Sauveur, par ces passages : *Manna continebat omnium saporem* (Exod. XVI) : La manne contenait en soi la saveur de toutes les viandes : *Qui me invenerit inveniet vitam* (Prov. XII). Qui me trouvera, trouvera la vie, et obtiendra le

(1) Ruth, II, 10.
(2) Prière de Manassé, roi de Juda (apocryphe). Cf. IIe Paralipomènes XXXIII, 11.

salut du Seigneur. *Si quis sitit, veniat ad me, et bibat* : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive (1). *Veni dilecte mi, omnia poma nova et vetera servavi tibi* (Cant. VII) : Venez, mon bien aimé, je vous ai gardé les pommes vieilles et nouvelles. *Quis det ut de carnibus ejus saturemur* ? (Job. III) : Qui me fera la grâce que je puisse être rassasié de sa chair sainte ?

Pour exciter cette faim précieuse du saint Sacrement, il considérait que cet adorable dépôt de l'amour infini de Dieu produit ces effets dans les âmes bien disposées : 1° Il conforte les débiles, 2° arme les désarmés, 3° guérit les malades, 4° préserve les sains, 5° réjouit les bons, 6° console les affligés, 7° ressuscite les morts, 8° purge et nettoie les immondes. 9° nourrit les faméliques, 10° restitue les forces, 11° élève l'âme, 12° (*lacune dans la copie*). 13° épouvante les démons, 14° enflamme l'amour divin, 15° nous unit à Dieu, 16° nous transforme en Dieu, 17° augmente les vertus, 18° élève de terre, 19° mortifie les goûts des plaisirs terrestres, 20° conduit à la perfection, 21° augmente la grâce, 22° inspire la dévotion, 23° excite la ferveur de la charité, 24° remplit l'âme d'une céleste douceur.

Pour augmenter cette soif, il envisageait ce très saint Sacrement comme la participation et extension de l'incarnation, se revêtait de l'esprit des anciens patriarches et prophètes, élançait vers le ciel les mêmes désirs et prières, pour recevoir le Sauveur au très Saint Sacrement, que ces saints Pères offraient à Dieu pour obtenir l'accomplissement du mystère adorable de l'incarnation. Il s'adressait tantôt avec Isaïe et Lui disait : *Emitte agnum, Domine, dominatorem terræ* : envoyez, Seigneur, l'agneau seigneur de la terre (2). Il priait, avec le même prophète, le fils de Dieu : *Veni Domine et noli tardare, relaxa facinora plebis tuæ* : Venez, Seigneur, et ne différez plus votre venue, ôtez les offenses de mon âme (3).

Tantôt, il s'adressait à ce prophète évangélique et aux Anges pour lui être favorable : *Rorate, cœli, desuper* : O cieux, envoyez-nous la rosée destinée, faites descendre du haut des cieux ce bien-aimé et désiré de mon âme (4). Il s'écriait avec le prophète-roi : *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum* : Tout ainsi que le cerf pourchassé des chiens halette après les fontaines et ruisseaux, de même mon âme soupire après mon doux Jésus, fontaine de vie (5).

Après, il priait la divine miséricorde de lui pardonner toutes ses

(1) Saint Jean VII, 37.
(2) Isaïe XVI, 1.
(3) Prière de l'Eglise pendant l'Avent.
(4) Isaïe, XLV, 8.
(5) Psaume XLI, 2.

fautes et négligences, qu'il détestait de tout son cœur. Il avait regret de toutes sortes de péchés, grands et petits, et se persuadait que la moindre attache à un péché véniel était un empêchement à de grandes faveurs, visites et consolations, que Dieu veut donner à une âme dans ce banquet céleste. Il priait le Père éternel de lui donner son fils, et la grâce de le recevoir à sa plus grande gloire. Il priait le fils de lui faire la grâce de le recevoir à son honneur. Il priait le Saint Esprit de l'accompagner de son amour et de ses dons, dans cette action divine. Il priait la sacrée Vierge, saint Michel, et les saints auxquels il avait une particulière dévotion de lui tenir compagnie.

Lorsqu'il célébrait, il semblait plus à un ange qu'à un homme. Il excitait tous les assistants à la dévotion par le respect et piété qui paraissait à son attitude à l'autel. Après la communion, lorsqu'il ne pouvait célébrer, il passait d'ordinaire deux heures en récollection, et actes de foi, d'adoration, d'action de grâces, d'amour, d'offrande et demande pour lui et les autres, tant vivants que défunts. Sa diligence à célébrer chaque messe, ou se communier quand il ne pouvait célébrer, sa fidélité à se disposer, sa récollection après avoir traité et reçu ces saints mystères montraient l'estime qu'il faisait de la dignité sacerdotale, à laquelle il se voyait appelé. Toute sa vie s'employait, ou à se disposer à dire la sainte messe, ou à se communier, à se récolliger, et à témoigner sa reconnaissance. Il employait le reste de la journée, ou à lire l'Ecriture Sainte et les saints docteurs, ou à composer quelque méditation spirituelle, tirée de la connaissance savoureuse et expérimentale qu'il tirait de l'oraison et exercice des vertus, ou à catéchiser, prêcher, visiter les malades, consoler les affligés ou pratiquer d'autres œuvres de miséricorde.

Cette vigilance et ardeur à se disposer à la réception des saints mystères, son attention, piété et dévotion à les traiter et manier, le ressentiment et le respect qu'il y portait le reste de la journée, attiraient les bénédictions et caresses de Dieu dans ce saint ministère.

On l'a vu souvent, après la messe, ravi en extase, privé de l'usage des sens extérieurs. Les bonnes gens de son canton croyaient qu'il était évanoui. Dieu lui communiquait dans la sainte messe des lumières particulières, et le don de prophétie, pour le bien de ses disciples, amis, bienfaiteurs, ou de ceux qui se recommandaient à ses saintes prières. Un jour, il pria une fille dévote, nommée Jeanne Le Gall, d'aller assister un malade, une lieue loin de sa demeure. Cette fille, attendant le bateau pour passer un bras de mer, elle se sentit poussée et jetée dans la mer, sans apercevoir personne. Au milieu de la messe, ce serviteur de Dieu eut connaissance du danger où était sa disciple. Il offrit au Père éternel les

mérites de son fils Jésus, pour préserver de tout danger cette servante de Dieu, qui fut près d'un quart d'heure au fond de l'eau, avec son jugement entier. Revenant sur l'eau, les mariniers qui se trouvèrent sur le bord de la mer s'y jetèrent et la sauvèrent. Elle n'eut aucun mal d'estomac pour avoir demeuré longtemps sous l'eau.

La messe étant achevée, le Père Michel le Noblets dit que quelque chose était arrivée à Jeanne Le Gall. Peu de temps après, on la vit du côté de la mer, toute mouillée depuis les pieds jusqu'à la tête. Ayant changé d'habits, elle recommença son chemin, assista le malade qui lui avait été recommandé, et ne se ressentit jamais de sa chute. Etant de retour de son voyage, son directeur lui dit que son Dieu lui avait fait voir, au milieu de la messe, le danger où elle s'était trouvée, que, pour la délivrer, il avait présenté au Père éternel les mérites de son fils, Jésus-Christ. Tout ce que dessus a été tiré de la déposition de la même par l'ordre de Monseigneur l'Evêque de Léon.

Au même lieu, Jacques Lanuzel, marchand de la ville du Conquet, en l'évêché de Léon, ayant une barque sur mer où il avait risqué un grand bien, après avoir été un fort long temps sans en entendre aucune nouvelle, était bien en peine, craignant qu'elle ne fût submergée ; ce qui l'obligea de prier M. le Noblets de dire la messe à son intention. Il la dit à l'église Saint-Mathieu, laquelle étant achevée, il dit au susdit Jacques Lanuzel qu'il prît ses longues vues, qu'il montât sur la tour de Saint-Mathieu, et que de là, il verrait retourner la barque dont il était en peine. Ce marchand monta sur la tour, et vit une barque qui tirait vers le Conquet, laquelle étant abordée, il connut que c'était le vaisseau dont il était en peine, et que l'homme de Dieu en avait eu connaissance pendant le saint sacrifice de la Messe.

Au même lieu de Saint-Mathieu, durant la sainte Messe. il eut connaissance du péril où était, sur mer, le navire d'un marchand du Conquet. Incontinent qu'il put parler à Guillaume Jourdan, il lui dit : « Prions Dieu pour votre fils Guyon Jourdan, qui est en danger d'être submergé. » Il se mit en prières, couvrant ses yeux de ses mains. Etant sortit de son oraison, il dit que son parent était hors de danger. Guillaume Brénéol écrivit le jour, qui était le dimanche des Rameaux, et l'heure en laquelle le Père Michel lui avait dit ce que dessus, et le susdit parent, étant retourné dans la suite, assura que, le même jour et la même heure que Brénéol avait écrit, il avait été en danger de périr.

Marie Ælès, native du Conquet, fille de défunt Julien Ælès, étant paralytique des jambes et des pieds, M. le Noblets l'ayant visitée, la fit porter à Saint-Mathieu, et la fit mettre sur le marchepied de l'autel, lorsqu'il dit la messe. Ayant continué ses messes et prières

à son intention, l'espace de douze jours, elle recouvra le marcher et l'usage de ses mains. Sa mère, Jeanne Cor, donne attestation de cette grâce. La même Marie Ælès avec sa mère et sa sœur, déposent que quatorze ans après, ayant été mise en extrême-onction et proche de la mort à cause d'une pleurésie, il vint la visiter et lui demanda en riant : *A chui danso ho tansou creiz*, c'est-à-dire : Irez-vous jamais au milieu de la danse? Ayant répondu que non, il lui appliqua de l'huile bénite en l'honneur de St Corentin, auquel temps elle fut guérie sur l'heure.

CHAPITRE XIV

L'estime qu'il avait de l'emploi du temps que doit faire un prêtre séculier tous les jours et comme il se comportait selon ces règles

Dans une énigme spirituelle qu'il fit quelques années avant sa mort, il exposa trois classes de prêtres séculiers. Dans la première sont compris plusieurs qui passent leur matinée à réciter leurs offices, à célébrer la sainte messe, à chanter les offices divins, ou à faire des oraisons mentales, et lorsqu'ils sont de retour au logis, ils quittent leur soutane et la changent à un justaucorps, s'habillant en courtisans, et se comportent comme eux en gestes, coutumes, paroles, visites, hantises, récréations, jeux vains et mondains, et sont en outre chargés d'affaires séculières, soucis terriens, et desseins mondains, avec une mauvaise édification du prochain. Ils ne se comportent pas avec la simplicité, et l'humilité que requiert leur état, et se montrent autres qu'ils ne sont durant leur service divin, ce qui fait qu'ils sont soupçonnés de mondanités... Ils n'ont du temps pour étudier les obligations de leurs charges, ni pour lire aucun auteur afin d'instruire le peuple dans les confessions, ce qui fait que les peuples demeurent sans instruction comme parmi les anthropophages...

Il n'approuvait cette première classe disant que ce n'est pas assez de donner le commencement de la journée au service de Dieu...

La seconde classe est de ceux qui, voyant le mauvais chemin des précédents, prennent sans discrétion plus de pénitences qu'ils ne peuvent supporter, vivent retirés de toute compagnie, depuis le matin jusqu'au soir, sans fréquenter aucune personne, vivent selon les lois de leur propre volonté et jugement, sont la plupart de la journée dans les pénitences, oraisons mentales ou vocales, et n'ont

aucun temps pour instruire et catéchiser les ignorants, et faire les autres œuvres de charité et de miséricorde requises à leur état.

Il disait qu'il y avait de l'illusion en ce second ordre, et qu'il n'était pas pour durer longtemps, et que ces prêtres se lasseraient à la fin.

La troisième est de ceux qui s'adonnaient à l'oraison mentale et vocale, aux offices et pénitences modérées, mais non pas tellement qu'ils n'aient du temps pour étudier les obligations de leurs charges. Ils se préparent à catéchiser et instruire le prochain, gardent une solitude modérée, fréquentent le monde pour enseigner les ignorants, visiter les malades, consoler les affligés, pacifier ceux qui sont en discorde, vivent pauvrement pour assister les nécessiteux, renoncent à la vie mondaine, préfèrent les consolations divines aux humaines, font état de mourir au monde pour vivre à Dieu seul, et ainsi, le monde ne leur est rien, et ils ne l'estiment rien, et, dans cette vie perdue en Dieu, ils trouvent le moyen pour s'avancer en la perfection, avec plus grande pureté de conscience et dévotion d'esprit. Ils s'écartent des négoces séculiers, selon l'avis de saint Paul. Ils ne fréquentent leurs parents et amis qu'avec sobriété, et mettent au commencement de leurs constitutions cette règle de saint Ambroise, tirée du livre second. *De fugâ sœculi. Illa est vera sacerdotis fuga, abdicatio domesticorum et quædam alienatio charissimorum, ut suis abneget qui Deo servire gestit.* Ils s'adonnent à catéchiser, prêcher, à confesser, non par avarice, ambition, contrainte ou manière d'acquit, mais pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, qu'ils regardent lavées du sang du Fils de Dieu, selon l'avertissement de saint Pierre.

Il s'est rangé dans cette classe qu'il estimait la seule vraie et assurée voie pour le salut et perfection d'un ecclésiastique, où il a vécu, jusqu'à la mort, dans la pratique des règles du mépris du monde et du zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes, qu'il commença à pratiquer devant que l'enseigner.

CHAPITRE XV

L'estime qu'il avait de la disposition que doit avoir un ecclésiastique et écolier qui désire embrasser cet état si digne

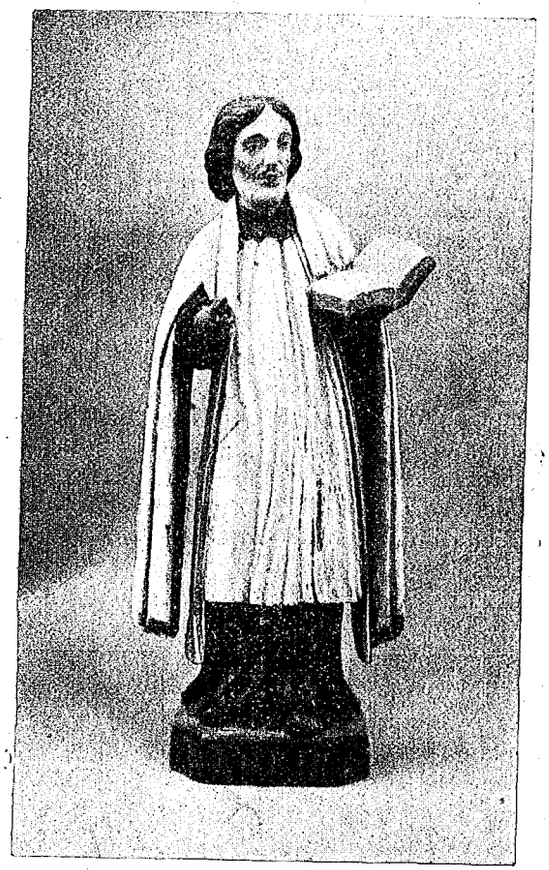
Il disait qu'il fallait que les prêtres fussent élevés, en leur façon de vivre, au-dessus du commun, comme Saül au-dessus du peuple qu'il surpassait de la tête et des épaules. Ainsi, il était d'avis que personne ne s'approchât des ordres sans la disposition nécessaire à une charge, autant difficile pour s'en acquitter comme il faut, qu'elle est relevée au-dessus des plus hautes dignités de la terre. Il jugeait à propos que celui qui avait une vocation particulière à ce genre de vie fît bonne provision de science et de vertus.

Il partageait les prêtres séculiers en quatre ordres. Les premiers se contentent de dire leurs messes, réciter leurs bréviaires, de catéchiser. Les seconds ajoutent l'exercice de la confession. Les troisièmes ont cure d'âmes, étant Recteurs ou Vicaires perpétuels. Les quatrièmes ne veulent être astreints aux dignités ni charges, pour instruire et catéchiser dans plusieurs évêchés, par la permission de nos seigneurs les Prélats, et les Recteurs et Ordinaires. Ils sont libres pour aller où Messieurs les Prélats voudraient les employer pour catéchiser, prêcher, et confesser les plus abandonnés et nécessiteux d'instructions. Il était d'avis qu'aucun de ces quatre ordres ne se présentât aux ordres, sans être pourvu de science et des vertus nécessaires.

Pour ce qui touche les premiers, il disait qu'il était requis, qu'ils entendissent parfaitement la langue latine, selon qu'a prescrit le concile de Trente, afin qu'ils entendissent le bréviaire et leurs messes, qu'ils entendissent la doctrine chrétienne et sussent l'expliquer aux enfants et aux autres personnes.

Pour le second ordre, il voulait qu'ils eussent étudié sérieusement

aux cas de conscience, devant que s'ingérer d'entendre les confessions. Il déplorait le misérable état de son temps, auquel on voyait les prêtres s'ingérer d'entendre les confessions dès la première année de leur prêtrise, sans avoir étudié aucun casuiste, sans savoir distinguer le péché mortel du péché véniel, les cas réservés des non réservés, les péchés où il y a excommunication annexée de ceux où il n'y en a point, sans connaître en quel cas il faut ordonner la restitution des biens temporels, de la renommée et de l'honneur, sans avoir appris en quel cas il faut différer ou refuser l'absolution, sans savoir la façon d'interroger les pénitents, et leur donner les remèdes propres pour les préserver de péché.



Vieille statue de Michel Le Nobletz, propriété de M. François Jézéquel, recteur de Bohars.

Pour les troisièmes, qui veulent avoir cure d'âmes, il estimait qu'il était nécessaire qu'ils eussent étudié en philosophie, eussent lu l'Ecriture Sainte, les casuistes, et eussent appris la façon de catéchiser et prêcher, afin qu'ils ne fussent aveugles conducteurs des aveugles.

Pour les derniers, qui aspirent à la plus sainte perfection, il leur donnait conseil, après avoir bien étudié six ans aux humanités, deux ans en philosophie, d'étudier quatre ans en scolastique, et accompagner ces études de celle des cas de conscience et de l'Ecriture Sainte. Chacun étant pourvu des sciences proportionnées au

degré et état où Dieu l'appelait, il n'était pas d'avis qu'ils se hâtassent de prendre les ordres, même ceux qui avaient achevé leur théologie, encore qu'ils eussent trente ans ou davantage. Il voulait qu'ils se pourvussent d'armes offensives et défensives, des vertus solides, principalement du mépris de l'honneur et gloire mondaine. Il n'était pas d'avis qu'on courût si tôt aux ordres, comme l'on fait en plusieurs endroits, ce qui est cause de grands désordres. Il donnait conseil à ceux qui veulent vivre dans une particulière élévation d'esprit, de demeurer un bon espace de temps, comme un an ou davantage, dans un état d'humilité et de mépris du monde, sans fréquenter les riches, les nobles et personnes lettrées, ne parlant ni se mêlant des études de philosophie, théologie, et autres sciences, comme s'ils n'avaient jamais étudié. Il leur recommandait de ne se mettre à l'église au rang des prêtres, mais parmi le simple peuple, qu'ils ne fréquentassent que les personnes abjectes, comme les pauvres paysans, les enfants, leur apprenant le *Pater*, *Ave*, *Credo*, et les mystères de la Trinité et de l'Incarnation, qu'ils s'adonnassent à quelque exercice d'humilité et à l'esprit d'oraison et de pénitence, sans se trouver aux banquets et aux autres assemblées, et que si, par aventure, on se moquait d'eux, si on les méprisait, si on les faisait passer pour mélancoliques, fainéants et tournés de jugement, qu'ils se réjouissent alors et boivent à longs traits dans le calice des ignominies du Sauveur.

Il les avertissait de ne croire que cette vie fût oiseuse et inutile, puisqu'on ôte le principal empêchement des grâces de Dieu, c'est à savoir l'amour de sa propre estime et de la gloire, louanges, et honneurs des hommes. Il les priait de considérer que Notre-Seigneur depuis l'âge de 12 ans jusqu'à 30, n'avait fait semblant de savoir lire, ni écrire, ni autre science, qu'il avait passé parmi le peuple pour un pauvre artisan ignorant, qu'il s'était contenté de mener une vie abjecte et inconnue, allant à ses journées, comme un pauvre menuisier, en la compagnie de saint Joseph, qui était estimé son père ; que dans les églises il prenait sa place parmi les gens de métier, et qu'en cet espace de 18 ans, il n'avait mené une vie oiseuse et inutile, mais nous avait donné l'exemple que le principal soin de l'homme apostolique doit être à s'employer à détruire l'amour mondain par la pratique de la pauvreté, humilité, simplicité et obéissance, fuyant l'estime, les louanges, les honneurs, faveurs, et vaines familiarités des hommes, se ressouvenant des mépris, humiliations et ignominies, pour l'amour et respect de Jésus-Christ.

Il disait qu'une âme disposée de cette façon à la perfection faisait plus en un an dans l'état ecclésiastique, à la gloire de Dieu et pour le salut des âmes que plusieurs autres qui prennent les ordres à la

hâte, et sans avoir purgé leurs âmes de l'amour et gloire mondaine. Devant que composer cette instruction, il la voulut pratiquer à la lettre, comme nous avons remarqué dans le chapitre précédent.

Cet homme de Dieu avait un neveu, qui s'était résolu de se rendre à l'Eglise. Il lui donna les instructions susdites, pour le gagner à Dieu, et en gagner d'autres par son moyen. Ayant appris sa résolution, et qu'il n'avait voulu attendre quelque temps pour se disposer par l'esprit de pénitence et mépris du monde à ce haut degré de l'Eglise, il lui écrivit une lettre, où les jeunes écoliers qui veulent prendre l'ordre de prêtrise et instruire les autres, sans s'être exercés auparavant dans l'esprit de pénitence, verront le sentiment de ce serviteur de Dieu, et leur aveuglement et misère. Voici le contenu de cette lettre :

Lettre de Monsieur Le Noblets à son neveu qui s'était trop empressé d'être prêtre.

Mon neveu, vous avez grande opinion de votre sagesse, et croyez que vous avez plus de jugement que vos pères, et plus d'esprit que vos condisciples ; et, ce qui est pis, vous vous flattez de la créance que vous avez de votre bon naturel et vertu, ce qui se montre être très faux dans le choix que vous avez fait si tôt du sacerdoce. Si vous avez bon jugement, pourquoi avez-vous suivi le conseil de ceux qui sont peu versés dans l'état de vie que vous avez choisi ; pourquoi avez-vous quitté le conseil de celui qui vous a retiré de la terre d'Egypte ? Si vous avez de l'esprit, pourquoi vous êtes vous fié en vous-même, n'ayant d'expérience de la vie d'un vrai ecclésiastique ? Pourquoi suivez-vous l'avis de ceux qui portent la mine des Pharisiens, qui recherchent le lucre et l'honneur, sous l'apparence de piété, n'ayant fait provision de la doctrine du Fils de Dieu ? Si vous êtes doué d'une vraie vertu, pourquoi cherchez-vous la prééminence au-dessus de vos égaux ? Pourquoi vous empressez-vous de monter si tôt au trône d'honneur, sans avoir expérimenté l'ignominie de la Croix ? Pourquoi ne demandez-vous conseil des Révérends Pères Capucins, ou Jésuites, puisque vous ne voulez suivre l'avis de votre oncle ? Pourquoi refusez-vous d'obéir à aucun d'eux, si ce n'est parce que vous ne cherchez pas Dieu, mais vous-même ? Si vous eussiez demandé l'avis des saints dans votre promotion, ils vous eussent dit que la vie ecclésiastique est une vie difficile et ardue, contraire à la nature corrompue et à l'esprit du monde. Si vous eussiez eu l'esprit de demander le sentiment de saint Ambroise, au second chapitre du livre qu'il a composé de la fuite du monde, il vous eût dit : *Illa est vera sacerdotis fuga, abdicatio*

domesticorum et quædam alienatio charissimorum, ut suis se abneget, qui Deo servire gestit : Voici la fuite d'un vrai prêtre : quitter l'amour désordonné de ses parents, et renoncer à ce qu'on a de plus cher au monde.

Les amateurs du siècle vous ont dit que cette vie est douce et honorable, mais sachez que sa fin mène à la mort Je confesse que vous pouvez recevoir les ordres, encore que vous n'ayez marché sur les traces des saints; mais vous ne pouvez pas recevoir le St Esprit sans une droite intention, qui, pour être telle doit viser à la gloire de Dieu. Or est-il, que telle promotion n'est à la gloire de Dieu, laquelle manque de vertus et de sapience, qui ne se trouvent pas en vous, qui n'avez le jugement pour suivre le bien et fuir le mal. Car il est nécessaire que vous soyez bien expérimenté et rompu dans la science des saints, non pas un enfant, pour connaître si vous êtes conduit de l'esprit de Dieu, ou du monde, à ce que vous sachiez discerner les personnes vertueuses des hypocrites, ceux qui suivent la vérité de ceux qui suivent le mensonge.

Dans la loi ancienne, un aveugle ne pouvait être prêtre : vous êtes privé de la vue spirituelle, n'ayant pas le dessein de servir Dieu, mais le monde. Vous cherchez plutôt d'où vous pouvez vivre, que la façon de bien vivre. Et ainsi, vous aurez de la peine d'être sauvé, parce que le malin esprit vous porte sur le pinacle du temple, pour vous précipiter de là au profond des abîmes. Vous ressemblez au figuier réprouvé de l'Evangile, que notre Sauveur maudit pour ne porter de fruit. Vous voulez paraître verdoyant et avoir l'apparence d'un bon arbre, n'en ayant les fruits, c'est à savoir : le mépris du gain, de l'ambition, et gloire mondaine, et n'étant exercé aux vertus qui nous portent à l'imitation du Fils de Dieu, laquelle cherche Jésus dans la croix, et dans les déserts, et non dans le camp des mondains, — dans les austérités de la pénitence, non pas dans l'Egypte, parmi les Assyriens, pour y boire de l'eau fangeuse (1), — parmi les docteurs qui s'étudient à la vertu, à la sainte Ecriture et à la doctrine des saints Pères.

Je vous avertis derechef que, lorsque vous serez invité aux noces, vous preniez votre place au dernier lieu : c'est-à-dire, étant appelé à la connaissance de Jésus-Christ par le baptême, ou à la cléricature par les ordres mineurs ou sacrés, que vous ne montiez plus haut, sans une spéciale vocation de Dieu, pour que le Seigneur, venant aux noces d'une grâce consommée, vous dise : Mon cher ami, montez plus haut.

Votre vigne n'a pas encore porté des grappes mûres ; votre esprit

(1) Allusion à Jérémie, II, 18, où le Seigneur reproche à son peuple de faire alliance avec les peuples étrangers, au lieu de compter sur lui.

n'a pas encore conçu le Verbe de la vérité ; Jésus-Christ n'est pas encore formé en vous ; l'Eglise, notre bonne Mère, ne vous a pas encore porté le temps requis pour être capable d'être baptisé du baptême du St-Esprit. Attendez, attendez encore, mon cher neveu, jusqu'à ce que vous soyez possédé de l'esprit de Dieu. Si vous voulez être père spirituel avant le terme compétent, n'étant encore enfant parfaitement formé, notre mère la Ste Eglise ne vous enfantera pas par la promotion aux ordres sacrés. Mais, parce que vous voulez vous exalter avant le temps, elle vous jettera de devant ses yeux, comme un avorton, qui est sorti du ventre de sa mère avant le terme. Et, ainsi, ce qui est la vie des bons et vrais enfants de Dieu sera la mort des mauvais, c'est à savoir, de ceux qui sont mal disposés et formés.

Il est donc plus assuré de différer un long temps une affaire de telle importance, jusques à ce que vous ne soyez capable d'un tel baptême. Et, encore que vous soyez admis à un tel baptême, vous avez affaire des deux mamelles de notre bonne mère, à savoir : le vieil et le nouveau Testament, pour que vous soyez nourri du lait de la paix et de la justice chrétienne. Donnez-vous de garde d'être un embryon sans forme, ni vie, ni un nain dans la foi et charité de Dieu et du prochain, en fait de vertus intellectuelles et morales. Autrement, vous serez trompé de plusieurs erreurs, et de la corruption du siècle. Mais soyez doué d'une perfection du moins médiocre, pour pouvoir résister aux maximes du monde. Qui est disposé par ces vertus ne peut être trompé, ni privé de sagesse, ni être vaincu comme infirme, ni périr comme nain, mais il est un homme parfait et invincible contre tous ses ennemis.

Ecoutez donc, mon cher neveu, et tremblez ; car, hélas ! vous allez plutôt au naufrage qu'au port, vous allez insensiblement vous lancer dans le précipice. Vous vous laissez mener comme un bœuf à la boucherie, sans jeter une seule larme, parce que les vents et la mer vous emportent, c'est-à-dire les amateurs de ce misérable siècle. Si vous voulez suivre Jésus-Christ et fuir le siècle, hâtez-vous d'abhorrer les résolutions que vous avez prises, faites-vous force à vous-même, et obéissez à mes conseils, et à ceux des plus anciens, et, ainsi faisant, vous obéirez à Notre-Seigneur, qui dit : *Pœnitemini et credite evangelio* : Faites pénitence, et croyez à l'Evangile (1). *Qui vult venire post me, abneget semetipsum, et tollat crucem suam et sequatur me* : Qui veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même et me suive (2). *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus* : Cherchez en premier lieu le royaume de Dieu et sa justice (3), ce que

(1) Saint Marc I, 15.
(2) Saint Matthieu XVI, 24.
(3) Ibid. VI 33.

vous ne faites pas, car vous cherchez premièrement votre propre gloire, et fuyez l'ignominie de Jésus-Christ et de son Eglise. *Qui se humiliaverit sicut parvulus, iste vocabitur magnus in regno cœlorum* : Qui s'humiliera comme cet enfant, il sera appelé grand dans le royaume des cieux (1), c'est-à-dire l'Eglise, ce que vous ne faites pas, car vous voulez vous exalter contre l'exemple de Notre-Seigneur et des Apôtres, qui ne se sont pas ingérés d'être prêtres et prédicateurs, mais ont attendu la vocation spéciale de Dieu. Demeurez donc au plus bas lieu parmi les laïques, ou entre les plus bas de l'ordre clérical, jusques à ce que le St-Esprit vous dise par la bouche de ses amis, vos supérieurs : *Amice ascende superius*. Mon cher ami, montez plus haut (2). Autrement le Seigneur viendra et vous dira : « Mon cher ami, comment êtes-vous venu en ce lieu, n'ayant la robe nuptiale, c'est-à-dire les vertus nécessaires aux ecclésiastiques, dédiés particulièrement au service de Jésus-Christ. » Vous devez être une lampe ardente et luisante, mais vous n'avez point d'huile. Vous êtes cette folle vierge à qui Notre Seigneur dira à l'article de la mort, quand vous demanderez l'ouverture de la porte : « Je ne vous connais pas ». Par ce mot d'huile est entendu l'amour de Dieu et du prochain, la science nécessaire à un ecclésiastique pour se conduire dans les lois de son office, pour diriger les autres. Par ce mot d'huile s'entend le mépris des choses terrestres et l'amour des célestes, l'obéissance et l'humilité chrétienne. Mais, parce que vous ne voulez point de telle huile dans votre lampe, vous demeurez folle vierge, figuier stérile, père des pharisiens, condisciple des hypocrites, serviteur infidèle. Si vous ne voulez être tel, demeurez longtemps devant que prendre l'ordre de prêtrise, jusques à ce que vous ayez acquis les vertus d'un serviteur fidèle, par l'application de la doctrine évangélique, par l'exercice de la piété et par l'imitation de Jésus-Christ. C'est ce que vous demande, mon neveu, pour la gloire de Dieu, le salut de l'Eglise et le salut de votre âme,

Votre très affectionné serviteur et oncle,
Michel LE NOBLETS.

(1) Saint Matthieu, VIII, 4.
(2) Saint Luc, XIV. 10.

CHAPITRE XVI

Sa solitude et silence et pénitence extraordinaire, devant que s'adonner à la conquête des âmes

Etant résolu de s'adonner, de tout son cœur, au salut du prochain, il se sentit obligé de se disposer à cet emploi apostolique avec l'esprit de Jésus, qu'il s'était proposé d'imiter et suivre le plus qu'il eût pu, avec le secours de la grâce, et selon les ordres de la divine Providence.

Or, voyant que le Maître et miroir des hommes apostoliques s'était disposé par une retraite et jeûne de quarante jours, devant que commencer la prédication du royaume de Dieu ; considérant aussi que les premiers imitateurs du Sauveur, c'est-à-dire les apôtres, après l'ascension de Notre Seigneur, s'étaient retirés en solitude pour se préparer à la vie apostolique, par l'oraison, la retraite et la pénitence, il crut qu'en ce point d'importance et si difficile, il lui fallait suivre les mêmes traces et moyens, de peur de se voir en hasard d'échouer contre les quinze rochers qu'il avait prévus, devant qu'entrer dans l'état ecclésiastique. Il s'était toujours persuadé qu'un ecclésiastique séculier, qui voulait s'employer au salut et perfection du prochain, sans s'être exercé longtemps et sérieusement dans l'esprit du mépris du monde, de pénitence, et d'oraison, était dans un danger évident de faire naufrage en pensant sauver les autres. Pour ne se voir à la veille de ces malheurs, il garda ce qui s'ensuit, avec un courage et une constance qui étonna tous ses parents et tous ceux de sa connaissance. Il fit bâtir une petite cellule couverte de paille, dans un lieu maritime situé dans la paroisse de Tréménac'h, de l'évêché de Léon. Il demeura dans ce lieu solitaire l'espace d'un an, revêtu d'un cilice depuis le col jusqu'aux genoux, sans linge, excepté un simple collet. Son lit était la terre, son chevet une pierre. Il se disciplinait tous les jours, le plus souvent jusqu'au sang. Il ne changea de cilice ni

d'habit ce qui lui causa une si grande abondance de vermine que son corps fut réduit en un piteux état. Cette année personne n'entra dans sa cellule. Il y garda son perpétuel silence, ne parlait qu'à son confesseur, et ne sortait de sa cellule que lorsqu'il voulait célébrer la sainte messe.

Cette année lui fut un noviciat plus rigoureux qu'ait jamais institué aucun patriarche des religions. Il jeûnait tous les jours avec une rigueur extrême. Une personne du voisinage lui présentait par une petite fenêtre, tous les jours une fois, une écuellée de bouillie d'orge sans sel, sans beurre et sans lait, qui ne différait en rien à une écuellée de colle. Son breuvage était un peu d'eau avec une sobriété extraordinaire. Cette année, il ne goûta de vin qu'à la sainte messe. Il affaiblit tellement son estomac et le traita de telle façon qu'il eût jusqu'à la mort une peine extrême à manger, et disait avec le prophète, miroir de pénitence, à chaque fois qu'il prenait sa réfection : *Cum comedo suspiro* : Je soupire à chaque fois que je suis contraint de prendre mon repas (1). Il se repentit, sur la fin de ses jours, de cette trop grande rigueur vers son corps, qui lui avait ôté les forces de travailler pour le salut du prochain, les vingt dernières années de sa vie, selon l'étendue de son zèle, comme il eût voulu, encore qu'il n'a jamais cessé de travailler pour la conquête des âmes, l'espace de cinquante ans, avec un courage et une constance extraordinaire, ainsi qu'on remarquera dans la suite de l'histoire de sa vie.

Toutefois, il se consolait, encore qu'il eût altéré sa santé, considérant que, par cette retraite et abstinence, il avait eu le bonheur de trouver Dieu, en mourant au monde et à l'amour de lui-même, ainsi qu'il se voit dans un cantique qu'il fit au Conquet touchant la conduite de Dieu sur son âme :

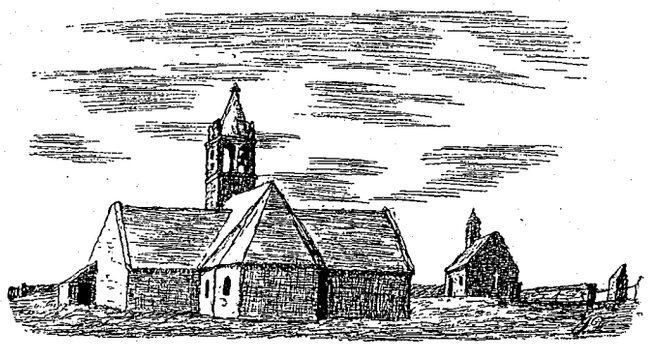
Ma hiechet am eus offancet,
O drouc entent mepris ar bet ;
An draje ne meus queusiet,
Rac ma Jesus a meus cavet.

C'est-à-dire, manque d'entendre en quoi consiste le mépris du monde, j'ai offensé ma santé ; toutefois, je n'en ai eu regret, parce qu'à la fin j'ai eu le bonheur de rencontrer mon Jésus et son saint amour. Son silence fut si rigoureux qu'il oublia la langue maternelle, à savoir le langage breton, qu'il lui fallut apprendre de nouveau, pour aider le simple peuple armorique, qui se sert d'un langage différent du français. L'incommodité que lui causa ce long silence fut récompensé de deux avantages, dont la divine bonté récompensa la libéralité de ce sien serviteur, qui se priva, pour son

(1) Job III, 24.

amour, de la conversation licite avec le prochain, pour se disposer à la conduite du St-Esprit, dont il désirait suivre les maximes, pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes.

Pour ce silence, Dieu lui apprit à gouverner sa langue, en traitant avec le prochain. Depuis ce temps jusqu'à la mort, on ne lui entendit jamais proférer aucune parole, que de Dieu et des choses qui concernaient son service et honneur, ou le salut des âmes. Jamais on ne l'entendit parler des choses mondaines, curieuses et inutiles Il avait acquis, dans cet éloignement de toutes les consolations du monde, une si abondante grâce de Dieu qu'il dit, un jour, à un



Chapelle Saint-Michel, en Tréménac'h-Plouguerneau
et à droite la cellule de dom Michel.

Père de la Compagnie de Jésus, qu'il n'avait aucune peine à parler de son créateur, et des choses qui regardaient son service, l'espace d'une journée toute entière.

L'autre grâce et avantage qui lui fut communiqué dans ce silence, ce fut d'apprendre à parler et converser avec Dieu, par le moyen de l'oraison et contemplation, où il fit des progrès admirables.

Ce fut dans ce lieu solitaire, dans cette familiarité avec Dieu, que lui fut communiquée la connaissance des matières nécessaires au salut et perfection de toutes sortes de personnes, dont il se servit le reste de sa vie. Ce fut en ce temps et en ce lieu de repos, que Dieu lui manifesta la façon de catéchiser le simple peuple et les grossiers par le moyen de certaines paraboles, peintures, et énigmes spirituelles, qui, avec une facilité et douceur incroyable, donnaient ouverture aux plus ignorants en peu de temps, et la connaissance de tout ce que doit croire, faire, et fuir tout chrétien. Cette façon d'instruire a porté plusieurs à une vie semblable à celle des chrétiens de la primitive Eglise, dans une parfaite imitation de la vie de Notre Seigneur, et dans une exacte observance de l'esprit évangélique, ainsi qu'il se verra en son lieu. Dans cet oubli

de toutes les choses terrestres et mondaines, Dieu lui augmenta le don de prophétie, dont il avait eu les prémices en la vingt et troisième année de son âge, lorsqu'il étudiait en philosophie à Agen, sous les Pères de la Compagnie de Jésus, comme il a été remarqué ci-dessus. Environ ce temps, Dieu lui donna la connaissance que les Pères Jésuites viendraient en Basse-Bretagne, et se serviraient de ses énigmes spirituelles et autres instructions pour le simple peuple, qui, jusqu'alors, avait croupi dans l'ignorance du salut éternel, et de ce qui est nécessaire pour y parvenir. L'effet fera un jour voir la vérité de sa prophétie. L'homme de Dieu verra, avant sa mort, accompli, ce que le ciel lui avait promis.

Encore que son entendement fût illuminé par des dons surnaturels et d'une science infuse, il n'oublia les sciences acquises, auxquelles il s'adonna avec un soin et diligence très particulière, sachant la nécessité qu'en a un ecclésiastique zélé du salut des âmes. Outre l'étude assidue de l'Écriture Sainte, il employa cette année à réciter et compendier huit traités de la théologie scolastique, et les cas de conscience qu'il avait reçus et étudiés, l'espace de quatre ans, au collège de Bordeaux, où il étudia sous les Pères de la Compagnie de Jésus, avec témoignage d'une rare doctrine et d'une vertu exemplaire.

Cet homme de Dieu avait pris à tâche d'imiter saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus, et de suivre en tout ses documents. Quiconque lira les constitutions de ce saint patriarche, et le procédé qu'a tenu M. le Noblets, pendant le cours de sa vie, depuis son entrée au collège des Pères Jésuites, il trouvera que tout le reste de sa vie n'a été qu'une vive expression de la vie de ce saint fondateur, et une observance exacte de la plus haute perfection, qu'il recommande dans ses constitutions. Saint Ignace veut que les missionnaires de sa compagnie soient versés dans l'étude de la théologie scolastique et morale, qu'ils soient doués de vertus éminentes, et à l'épreuve contre toute sorte d'ennemis et dangers. Il veut qu'après leurs études, ils répètent et relisent leur théologie, et qu'après tout cela, ils fassent une troisième année de probation au noviciat, où ils s'adonnent dans une retraite particulière, l'espace de près d'un an, à la pratique de l'oraison, du silence, de la pénitence, et à l'acquisition des vraies et solides vertus, nécessaires aux personnes évangéliques qui se portent à leur salut et perfection, et à celle du prochain, à l'imitation du Fils de Dieu.

Le Père Michel, voyant la nécessité de la science et des vertus non médiocres pour procurer son salut et celui des autres, prit cette année pour faire un profond fondement de sciences et vertus qui eussent de la proportion avec la hauteur de la tour évangélique qu'il voulait édifier. Etant sorti des études, il envisagea quinze

rochers qui menaçaient de naufrage les ecclésiastiques qui voulaient, dans l'état séculier, vaquer à leur salut et à celui du prochain. Il choisit cette année pour se munir d'armes, et se mettre à couvert de ces dangers, se servant de ses armes. La première fut l'oraison et présence de Dieu, qui lui fut continuelle et comme habituelle jusqu'à la mort, par le moyen de laquelle son esprit était collé à Dieu, en quelque lieu et occupation qu'il fût. La seconde fut le mépris du monde, et la fuite des compagnies non nécessaires à la gloire de Dieu. La troisième, l'esprit de pénitence et d'austérité, qu'il pratiqua toute sa vie. La quatrième, l'étude des sciences nécessaires pour procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes. La cinquième était la liberté d'esprit, à la faveur de laquelle, étant détaché de toute affection terrestre, il était, à tous moments, disposé à recevoir les impressions du St-Esprit, et à obéir à ses mouvements, et ce, avec une promptitude, ardeur, et allégresse extraordinaire.

CHAPITRE XVII

Il commence dans son pays ses missions avec contradiction

Au retour de ses études, il trouva la Basse Bretagne dans un état digne de commisération. La plupart des prêtres étaient dans une ignorance extrême. Il ne faut pas demander s'ils savaient les cas de conscience, puisque la plupart ne savaient lire parfaitement ni en français ni en latin, non plus que leurs messes ni leur bréviaire. Le simple peuple croupissait dans un aveuglement extrême, sans catéchisme. Dans la plupart des paroisses on n'eût pas trouvé six personnes qui eussent su les mystères de la Très Ste Trinité et de l'Incarnation, ni les commandements de Dieu. La plupart ne se confessaient ni ne communiaient qu'à Pâques. Si quelqu'un le faisait plus souvent, il passait pour le plus dévot du canton. L'ivrognerie, la superstition et les autres péchés qui suivent l'ivrognerie étaient répandus de tous côtés, et le plus grand mal était qu'on ne trouvait presque personne qui fît compte de la misère des gens et du danger évident de leur salut. Ceux qui le devaient faire selon l'obligation de leurs charges, autorisaient plutôt l'empire du péché par leur ignorance et mauvais exemples qu'ils ne le détruisaient. Le Père Michel, voyant cette générale inondation d'ignorance et de vices qui désolait cette dernière partie de l'Europe, jugea à propos de travailler de tout son cœur, pour y établir le royaume de Jésus-Christ, et ruiner celui du malin esprit et du péché (1).

Or, pour y procéder selon les règles de la charité bien ordonnée, il crut qu'il était obligé de travailler à l'instruction de la paroisse d'où il était natif, selon l'avis de saint Paul, qui exhorte de travailler à procurer le salut des parents, alliés, domestiques et compa-

(1) Sur l'état du pays à cette époque, voir l'excellent ouvrage de M. Kerbiriou, *Les Missions Bretonnes*, p. 17-35.

triotes par dessus les autres, et selon l'exemple de Notre Sauveur, qui, ayant jeté les semences de l'Evangile, par ses sermons, en Capharnaüm et autres contrées circonvoisines de son pays natal, le portait à ce choix qu'il fit, d'instruire, en premier lieu, ceux de sa paroisse.

Comme il y trouva une extrême ignorance, il tâcha de leur apprendre les premiers éléments de la doctrine chrétienne. Il prêchait contre les abus et péchés publics, avec une ferveur extraor-

Chapelle de Notre-Dame du Traon, en Plouguerneau.

dinaire, accompagnée d'une vie exemplaire et irréprochable. Quelques-uns crurent à ses paroles, mais une grande partie n'ayant jamais entendu le catéchisme, le prit pour un rêveur et un insensé. Ses plus grands adversaires furent ses plus proches. Son père, qui avait une attache très particulière aux biens de ce monde et à l'honneur mondain, avait une aversion contre ce serviteur de Dieu son fils, à cause qu'il ne voulait fréquenter la compagnie des autres gentilshommes, possédés de l'amour du monde, et parce qu'il ne voulait prendre aucun argent pour ses messes, prédications et confessions, ni accepter aucun bénéfice, ni dignité ecclésiastique. Cette aversion passa un jour jusqu'à tel point au milieu de l'Eglise, qu'il se sentit poussé de le frapper avec le bâton de la croix, sans avoir égard au caractère de son fils, ni à la sainteté du lieu où il

était. Il se plaignait souvent à sa compagne, lui disant qu'il avait perdu tout son argent, l'espace de seize ans, pensant faire un honnête homme de son fils, Michel. Cette bonne demoiselle répondait à ce père passionné, lui disant : « Prenez encore patience ; nous ne savons pas encore ce que Dieu fera de lui » A la fin, cette mère, voyant les façons de faire de son fils directement opposées à celle du monde, se tourna du côté de son mari, et trouva étrange de ce qu'il ne voulait amasser aucun bien de fortune, ni recevoir, comme les autres prêtres, la récompense qu'on leur baille pour leurs carêmes et avents. Elle le tira un jour à part, et lui dit : « Mon fils, que pensez-vous faire après notre mort ? Votre partage sera bien petit ; vous êtes plusieurs cadets, et quand votre frère aîné aura pris les deux tiers, la portion de chacun de vous autres sera petite. Il n'y a aucun prêtre qui ne prenne ce qu'on lui présente pour ses messes, prédications et confessions. Si vous ne voulez faire comme eux, de quoi vivrez-vous ». Il répartit : « De la Providence de Dieu. » Elle demanda : « Qu'est-ce que la Providence de Dieu? » Ce langage lui était inconnu, comme il l'est à ceux qui mettent leur amour et espérance aux biens périssables de ce monde.

On n'avait jamais vu un prêtre vivre de la sorte dans l'évêché de Léon. On ne le voyait jamais, jamais, dans les cabarets. Il passa les 20 premières années de ses missions sans boire goutte de vin, qu'à la messe. Quand quelque compagnie de noblesse venait chez son père, il ne s'arrêtait avec eux, s'ils n'avaient l'esprit de piété et du mépris du monde ; et, s'il le faisait, c'était lorsqu'il avait quelque espérance de les porter au service de Dieu.

Le matin, ayant dit la messe, il prenait une pièce du pain des valets et laboureurs, le rompait en plusieurs quartiers dans une écuelle de bois, puis, prenait du potage préparé pour les laboureurs, sans toucher à celui qui était préparé pour son père et sa mère, ses frères et sœurs. Voilà son déjeûner, dîner et collation ordinaire. Ayant dit ses grâces, il courait aux écoles, parcourait les villages de la paroisse, et apprenait aux pauvres laboureurs et à leurs enfants les points principaux de la foi, l'oraison dominicale, la salutation angélique, le *Credo*, le *Confiteor*, et les commandements de Dieu. Il faisait le signe de croix sur le front des enfants qu'il rencontrait par les chemins, et leur enseignait les mystères de la sainte Trinité et Incarnation, comme aussi aux autres qu'il rencontrait.

Il se mettait sur le grand chemin, et se joignait à la compagnie de ceux qui venaient des foires ou autres assemblées, et leur parlait du royaume de Dieu, et des moyens pour y parvenir. Dans la visite des villages, s'il rencontrait quelque pauvre, quelque veuve et orphelin délaissé, quelque pauvre honteux, il en faisait une

liste, et allait chercher l'aumône pour eux. Son divertissement de tous les jours était de visiter, consoler, assister et confesser les malades. Tous les dimanches, il courait aux paroisses voisines, où il prêchait, catéchisait et confessait avec une grâce et ferveur accompagnée d'une bénédiction particulière du ciel.

Il chérissait le catéchisme, la prédication et la confession, comme trois chaînes dorées du ciel, par le moyen desquelles notre débonnaire Seigneur attire au trône de sa miséricorde les plus aveuglés et endurcis pécheurs. Il avait pris pour devise ces paroles de saint Paul : *Væ mihi, si non evangelisavero !* : Malheur à moi, si je ne catéchise et si je ne prêche l'Evangile (1).

Ses domestiques, et entre-autres, monsieur son père et sa mère, le voyant vivre de cet air si éloigné de l'esprit du monde, et si nouveau dans un canton qui ne différait guère du Canada que par le seul baptême, jugèrent qu'il avait l'esprit égaré. Ses frères et ses sœurs entrèrent dans le même sentiment, et croyaient qu'il était lunatique. Lorsqu'il prenait son sac pour aller catéchiser d'un côté et d'autre dans les paroisses prochaines, ils pleuraient et se lamentaient, se disant l'un à l'autre par pitié : *Allas ! ar barr en deus quemeret ma breur*, c'est-à-dire : le mal a repris notre frère ; voilà qu'il va courir les champs. Ce serviteur de Dieu entendait tout cela, et se souvenait que le Sauveur du monde avait passé, parmi ses plus proches parents, pour un insensé et furieux, et qu'ils l'avaient voulu garotter pour l'empêcher d'aller d'un côté et d'autre. Il se consolait de ce qu'il avait l'honneur d'être traité de la même sorte que son maître, et de porter les mêmes livrées, et d'être revêtu des mêmes habits dont il s'est revêtu, pour nous montrer l'exemple de la vie apostolique.

Ce sentiment de mépris de ses plus proches ne demeura pas enclos dans le pourpris du manoir de Kerodern. Il passa et se répandit parmi tous ses parents, qui croyaient que Dom Michel Noblets avait perdu le jugement. Son père, roulant un jour dans sa pensée le déplaisir qu'il recevait, sans juste raison, des saints comportements de son fils, dit à sa femme : « Je ne peux plus durer avec notre fils, Michel, c'est l'opprobre de notre maison, la risée du peuple, le déshonneur de notre famille. Je n'entends autre chose que le prêtre de Kerodern, Dom Michel, a perdu le jugement. Il faut qu'il sorte de ma maison, ou moi, car je ne peux plus l'endurer devant mes yeux. » Sa mère consent à cet exil de son fils ; on appelle ce serviteur de Dieu devant sa mère, ses frères et sœurs. Son père lui dit d'un visage enflammé. « Hé bien, mon fils, il y a longtemps que j'endure de vos façons de faire. Je meurs de

(1) 1re aux Corinthiens, IX, 16.

honte des discours qu'on fait de vous, parmi vos parents, et dans tout l'évêché. Sortez d'ici ; quittez cette maison et allez où vous voudrez. » Michel obéit au commandement de son père, et sortit de la maison paternelle, non sans honte et confusion, mais sans denier ni maille.

Incontinent qu'il fut congédié de son propre père, il se retira à l'écart, et, prosterné à genoux, les larmes aux yeux, non de tristesse, mais de joie de trouver occasion de participer à la croix de Notre-Seigneur, il prit cette croix comme un des plus rares présents du cœur sacré de Jésus-Christ. Il adora les ordres de son cher maître, et l'en remercia du plus profond de son âme. Il dit, levant les yeux au ciel : « O mon Dieu, je suis chassé de mon père et de ma mère, je n'ai un seul denier, je ne sais où aller maintenant. Vous êtes le père des orphelins, recevez-moi pour votre enfant, et je vous dirai avec plus de sujet que jamais : *Pater noster, qui es in cœlis*. Conduisez mes pas dans le sentier de votre sainte volonté. Je m'abandonne entre les bras de votre amoureuse Providence. Ayez pitié de l'âme de mon père et de ma mère, et ne leur imputez à péché leur procédé à mon endroit, que j'embrasse de toute mon âme comme une des plus précieuses perles de vos riches trésors. »

Ayant achevé sa prière, il se sent porté de demeurer dans sa paroisse de Plouguerneau, premièrement pour boire le calice avec plus de perfection. Depuis qu'il prit à cœur d'imiter la vie de Notre-Seigneur, il prit résolution de ne rejeter aucune croix ni ignominie, mais de les pourchasser comme les plus belles richesses des magasins du roi de gloire. Il n'y a guère de personne qui n'eussent dit à ce jeune missionnaire de secouer la poudre de ses souliers et de la jeter contre le lieu de sa naissance, qui le traitait, en sa personne et en sa doctrine, avec tant de rigueur et de méconnaissance. Vous lui eussiez peut-être adressé le mandat qui fut donné à Abraham : *Exi de terrâ tuâ et de natione tuâ* : dites un adieu éternel à votre pays natal, vos parents et à la maison de votre père (1).

En second lieu, il se sentit inspiré de demeurer dans le lieu de sa naissance, pour y achever l'œuvre de Dieu qu'il avait commencée, à savoir de gagner au service de Dieu son père, sa mère, ses frères et sœurs, et ceux de sa paroisse. Il alla loger chez sa nourrice, qui lui avait servi dans ses premières années de vraie mère par ses bonnes prières. En ce temps, il sentit une grande pauvreté en un exil presque intolérable, hors des consolations de son cher maître, comme il se voit dans le narré qu'il a fait des bénéfices divins en son endroit. Dans ce lieu, il poursuivit son zèle pour l'instruction

(1) Genèse, XII, 1.

de sa paroisse. C'était un agneau parmi les enfants, et ceux qui désiraient de servir Dieu de tout leur cœur, et un lion déchaîné contre le vice et ceux qui voulaient y croupir par une opiniâtreté malicieuse.

Marie Daniel, de la paroisse de Plouguerneau, rapporte qu'elle avait connu M. le Noblets en grande pauvreté, que sa mère lui donnait souvent la réfection, et que ses vivres ne diminuaient en aucune façon. Il déclamait contre l'avarice, la superbe et la vanité, avec un zèle autant déplaisant aux personnes mondaines qu'il était agréable à ceux qui avaient commencé à goûter sa doctrine. Plusieurs enfants, veuves et orphelins, plusieurs personnes nécessiteuses et pauvres villageois entendirent ces saints documents avec autant de profit que les amateurs du monde pervers se montraient hostiles à lui et à sa doctrine (1).

Ce n'est pas d'à présent que la semence de la parole de Dieu reçoit la bénédiction du ciel dans le champ des pauvres et simples, et que, dans le jardin des riches volontaires et superbes, elle ne trouve d'accès pour y demeurer longtemps. Encore que Notre Rédempteur prêchât devant les docteurs, les prêtres, religieux et gentilshommes de son temps, il n'y avait que les pauvres qui y prissent goût, et qui en fissent profit. Dans la liste de ses auditeurs il n'est pas fait mention des riches, ni des nobles, ni des personnes lettrées, mais des pauvres : *Pauperes evangelizantur* : on prêche l'évangile aux pauvres (2). Ce n'est pas à dire que les personnes aisées et de noble extraction, les prêtres, les scribes et les pharisiens, qui étaient les docteurs et religieux de l'ancienne loi, n'entendissent le sermon de Notre-Seigneur. Mais parce qu'ils n'y apportaient pas la créance qu'ils devaient, ou ne voulaient se résoudre de suivre les maximes de l'Evangile, il n'est fait aucune mention d'eux.

Les sectateurs de la vie mondaine qui étaient dans la paroisse de Plouguerneau ne pouvaient croire ni goûter les paroles de M. le Noblets, quand il leur prêchait qu'il fallait se surmonter soi-même, vivre au rebours du monde, faire restitution, fuir la gloire mondaine, quitter l'ivrognerie et les assemblées de nuit ou les garçons et les filles courent de deux lieues à la ronde, avec des occasions et périls évidents de péchés très griefs. Il ne pouvait entrer dans l'esprit de ceux qui étaient entachés de ces vices.

Un jour, comme il prêchait dans la paroisse où il avait été baptisé, un certain ecclésiastique, ne pouvant supporter la lumière de sa doctrine, le tira de chaire par force ; lui, au lieu d'en témoigner du ressentiment, lui fit la révérence, et en même temps se

(1) Le texte de M. de Kerdanet porte : « Que les amateurs du monde de mal talent contre lui et sa doctrine ».
(2) Saint Mathieu, XI, 5.

prosterna devant le Très saint Sacrement, pour remercier Notre-Seigneur de cette croix, et pour prier pour celui qui le persécutait, excusant son ignorance à l'exemple de Notre Sauveur.

Une autre fois, quelques paysans déréglés monopolèrent (1) contre cet homme de Dieu, et se résolurent de l'attendre à un certain passage pour le battre. Un gentilhomme de son voisinage, et son parent, le poursuivit trois fois, pour le tuer avec son épée ; ce qu'il eût exécuté, si cet homme de Dieu n'eût su courir plus vite que lui.

Une autre fois, cet homme enragé, ne pouvant supporter qu'on prêchât contre les crimes dont il se sentait coupable, l'attaqua dans l'Eglise, pour le tuer d'un coup de pistolet. Ce serviteur de Dieu s'étant mis à genoux et ayant découvert sa poitrine, l'autre fut étonné tellement de l'éclat de sa vertu et de son courage que l'arme lui tomba des mains et n'exécuta son mauvais dessein. Il ne porta pas loin cet attentat cruel, car étant pris et convaincu de crimes énormes, il fut condamné d'avoir la tête tranchée dans la ville de Rennes, capitale de la province de Bretagne.

Les ecclésiastiques se bandèrent aussi contre lui, et l'accusèrent devant le grand vicaire de Léon, appelé Messire Yves le Gat. Il n'avait aucun denier pour y faire voyage. Son père, sa mère et ses parents l'avaient abandonné, et lui ne voulait rien prendre pour ses exercices de piété, voulant donner gratis ce que Dieu lui avait donné gratis. Il demanda en prêt au fabrique (2) de sa paroisse quarante sols pour faire ses dépens. Etant à Saint-Pol, le grand vicaire, voyant la passion des prêtres contre lui, lui donna commission de veiller sur les actions des prêtres de sa paroisse, et d'en faire information, et d'en avertir les supérieurs ecclésiastiques. Quelque temps après son retour, ayant voulu payer le fabrique de ce qu'il lui avait prêté, celui-ci ne voulut rien prendre, lui alléguant qu'il avait trouvé dans son coffre, qu'il avait fermé à clef, les mêmes quarante sols qu'il lui avait prêtés, sans savoir comment ni de quelle part ils y étaient venus.

Ce sont là des marques de la Providence divine, à laquelle il s'était totalement abandonné depuis le commencement de sa conversion. Certains ecclésiastiques, ne pouvant supporter la lumière de ses vertus et œuvres contraires aux leurs, l'accusèrent à Monsieur l'Evêque, qui, ne voyant aucune défense de sa part, l'eût traité au-delà de son mérite, si Monsieur le grand vicaire de Léon, qui depuis a été évêque de Cornouaille (3), appelé René du Louët, ne

(1) C'est-à-dire : complotèrent.
(2) Membre du Conseil de fabrique, auxiliaire du prêtre.
(3) De 1640 à 1648.

l'eut protégé contre ses adversaires, donnant de très illustres témoignages de sa vertu.

Il ne faut pas s'étonner si les ecclésiastiques et autres personnes s'élevèrent contre lui, puisque son père ne démordait point de l'aversion qu'il avait contre lui. Un jour, l'ayant rencontré, il le poursuivit pour le battre ; ce qu'il eût exécuté, s'il ne se fut jeté et barricadé dans une étable à pourceaux où il se mit à couvert. Un autre de ses proches fut tellement outré contre lui, qu'il se résolut par deux fois de le tirer d'un coup d'arquebuse, pour ôter cette infamie qu'il se figurait en sa famille. Mais Dieu, qui le destinait pour sa gloire et le salut des âmes, détourna ce coup.

CHAPITRE XVIII

Il gagne à Dieu son père et sa mère

Ce serviteur de Dieu, voyant son père dans un hasard de se perdre, offrit à Dieu plusieurs pénitences et prières ferventes, accompagnées de vœux et gémissements, pour son salut. Ce père, encore qu'il eût de l'aversion de l'humilité de son fils, allait volontiers à la prédication qu'il faisait dans la paroisse, et y prenait plaisir ; et, lorsqu'il était de retour à la maison, il disait à sa compagne : Mon fils me plaît en chaire. Il prêche le chemin du ciel : je ne trouve rien à dire en ses paroles, mais ses actions si éloignées de la vie des autres me déplaisent.

Le jour d'après que Dom Michel fut poursuivi par son père pour le battre, il monta en chaire et fit un sermon de l'obligation des enfants à l'endroit de leurs pères et mères, et des pères et mères à l'endroit de leurs enfants. Monsieur son père fut extraordinairement touché en entendant son fils, lequel, voyant l'occasion de lui parler tout de bon, prit la hardiesse de lui faire visite. Ce père le reçut avec un visage plus serein que celui avec lequel il l'avait congédié. Michel prit une écuelle où il mit un peu d'argile, puis la remplit d'eau, pria Monsieur son père de remuer cette eau avec ses doigts ; ce qu'ayant fait il le supplia de tâcher de voir son visage dans cette eau trouble. En ayant fait refus sur ce que l'eau était trouble, il prit sujet de lui parler sérieusement de l'affaire de son salut, qui est l'affaire des affaires, et la plus importante de toutes. Il lui dit que comme il ne pouvait apercevoir sa face dans cette eau à cause qu'elle était trouble, de même qu'il ne pouvait voir la face de son âme, c'est-à-dire l'état de sa conscience, à cause qu'elle était trouble par l'affection déréglée qu'il avait aux biens de la terre, et par les soins qu'il avait des choses passagères et périssables. Son père fut touché au vif, et pria son fils de lui dire ce qu'il avait à faire pour assurer son salut. Dom Michel, ayant recommandé cette

affaire à Dieu, écrivit à son père cette lettre, qui lui servit de règle, qu'il observa de point en point jusqu'à la mort :

MON TRÈS CHER ET HONORÉ PÈRE,

Permettez que je vous décharge mon cœur, qui, étant obligé de vous assister dans l'affaire la plus importante de cette vie, qui est votre salut, désire s'acquitter de ce devoir.

1. Ne travaillez pas aux fonctions de votre état aux dimanches et aux fêtes.

2. Ne procurez aucun gain, pour faire mourir en vous l'avarice. Il ne vous est pas permis de faire des acquets ni de vous enrichir qu'avec cette condition, que vous le ferez sans endommager votre âme, la préservant d'avarice, et ne laissant de la nourrir par la viande spirituelle, qui est la lecture, la prédication, la méditation et l'oraison, avec l'édification de votre prochain, ce que vous ne faites pas. Car vous vous adonnez au gain, sans avoir assez d'égard à l'édification de votre prochain, ni à la consolation de votre famille, et ne pouvez avoir assez de loisir pour venir entendre la lecture spirituelle, à notre grand regret. O malheur déplorable ! vous ne pensez qu'au labeur de vos serviteurs, avec tant d'inquiétude que cela vous détourne de penser à votre salut. Faites souvent et humblement la discipline ; désirez d'être pauvre pour Dieu, et méprisez le gain et tout empressement pour les choses de la terre. Voici deux méditations que vous ferez en un lieu solitaire et en repos d'esprit.

Premièrement :

Qu'est-ce que Dieu ? — Qui suis-je ? — Quel bien m'a fait Dieu ? — Qu'est-ce que demande Dieu de moi ? — Que fais-je pour Dieu ? — Qu'est-ce que Dieu a promis à ses serviteurs et aux autres ? Vous ferez ces demandes à votre âme, et vous répondrez intérieurement. Puis ferez la conclusion et demanderez pardon à Dieu des péchés commis, demanderez les vertus, vous vous offrirez à Dieu et tout votre bien, vous vous recommanderez à Dieu et les vôtres. Après, priez pour toute sorte de personnes par l'intercession des saints.

Seconde Méditation.

Examinez votre âme, et interrogez-la en cette façon ; à savoir :

1. Si je chemine par le chemin étroit ou large.
2. Si je cherche la volonté de Dieu et si je désire de lui plaire.
3. Si je fais bon service à Jésus-Christ.
4. Si je suis ami de sa sainte mère.
5. Si je m'acquitte de ma charge.
6. Si j'ai reçu l'Evangile.

7. Si j'aime la loi de Dieu et la vertu comme je dois.
8. Si je respecte plus le monde que Dieu.
9. Si j'aime l'Eglise et la respecte comme il faut.

M. de Kerodern ayant lu la lettre de son fils, et s'étant exercé dans les deux méditations qu'il avait écrites, le rappela et lui témoigna un grand regret de l'avoir traité comme il avait fait. Il lui dit qu'il était résolu de changer de vie. Ce bon seigneur vivait en estime d'un des honnêtes gentilshommes du canton, et était grand aumônier : son manoir était le refuge des pauvres. Il avait grand soin de l'éducation de ses enfants. Il en avait onze, à chacun desquels il baillait tous les ans cent écus pour se faire instruire. En son temps il n'y avait que les gentilshommes qui exerçassent les offices de justice, et dans tout l'évêché de Léon, durant les guerres civiles et quelques années après, il n'y avait que quatre notaires, tous gentilshommes, du nombre desquels était M. de Kerodern. Irréprochable dans son état, encore qu'il eût beaucoup d'occupations, il disait tous les jours l'office de la Vierge. M. le Noblets, son fils, le trouvait trop affectionné au lucre, et ne pouvait supporter qu'il travaillât et gagnât de l'argent pour l'exercice de sa charge les fêtes et dimanches. Il lui fit prendre un cœur nouveau et changer de vie selon son avis. Il quitta l'exercice de son office les jours défendus, donna aux pauvres ce qu'il avait gagné ces jours-là, se dépouilla des empressements et soucis déréglés d'amasser de l'argent, s'adonna à la lecture spirituelle, à la méditation de l'éternité et de la loi de Dieu, à l'oraison et à l'exercice des bonnes œuvres, principalement de miséricorde. Il maria l'esprit de pénitence avec celui de l'oraison et de l'aumône, et prenait souvent avec humilité la discipline.

Le Père Michel ayant son père à Dieu, entreprit le salut et perfection de sa mère. Il lui donnait souvent dans la chapelle du manoir de Kerodern plusieurs instructions, et lui recommandait le mépris du monde, l'amour de la lecture spirituelle, de l'oraison et de l'aumône. Cette bonne demoiselle en fit son profit, et encore qu'elle vécût au milieu du monde, elle avait mis son cœur au ciel.

Ce fut une joie particulière au serviteur de Dieu de voir le changement de vie de ses père et mère, et il donna mille bénédictions au Père des miséricordes de les avoir mis dans le chemin du ciel. Ils persévérèrent jusqu'à la mort dans une vie exemplaire. Son père décéda cinq ans, et sa mère huit ans après leur conversion. Son père décéda au manoir de Kerodern, muni de tous les sacrements, l'année mil six cent douze, et sa mère au même état, trois ans après son père.

Cet homme de Dieu assista à la mort de sa mère. Ecrivant à son

confesseur et directeur à Quimper, à qui il rendait compte de sa conscience par lettre, il mandait que quelque temps avant qu'elle rendît son esprit à Dieu, on avait senti autour de son lit une odeur suave et extraordinaire. Son corps avait une odeur extrêmement douce. Sa face fut revêtue d'une beauté et sérénité qui témoignait celle de l'âme qui y avait résidé. Tout incontinent que son père et sa mère décédèrent, il fit de grandes prières et pénitences pour le repos de leurs âmes, après lesquelles il plut à Dieu lui révéler qu'ils étaient dans le séjour des bienheureux. Il disait quelquefois à ses plus confidents, transporté d'une joie extraordinaire, qu'il pouvait se vanter, avec due soumission à la bonté et miséricorde de Dieu, que son père, sa mère, deux de ses sœurs, et sa nourrice étaient au ciel. Il ne parlait jamais de la sorte sans avoir un motif surnaturel qui notât la vérité de ses paroles.

CHAPITRE XIX

Comme son ancien disciple Pierre Quintin sort du noviciat de la Compagnie de Jésus à Toulouse, et, en après, travaille à Morlaix pour le salut du prochain, puis entre dans l'ordre de Saint-Dominique, pour y mettre la réforme, attire son maître au même lieu, et les persécutions de l'un et de l'autre

Nous avons remarqué que le Père Noblets gagna au service de Dieu et à la conquête des âmes M. de Limbaü. Dieu inspira à ce disciple d'entrer en la Compagnie de Jésus à Toulouse, trouvant cet institut propre à son dessein, qui visait à la plus grande gloire de Dieu et au salut du prochain. Les jugements de Dieu et ses desseins sont un abîme où la prudence humaine ne peut trouver de fond. Dieu fit entrer ce sien serviteur au noviciat des Pères Jésuites, pour y apprendre l'esprit apostolique et les industries du glorieux Saint Ignace, mais il disposa par les ordres secrets de sa divine Providence ce sien serviteur à un autre lieu et Institut qu'il ne s'était proposé.

Les premiers mois de son noviciat il se porta avec tant d'ardeur à l'esprit d'oraison et de pénitence, qu'il offensa sa santé jusqu'à un point qu'il ne pouvait plus digérer la nourriture qu'il prenait. Le Père Provincial et le Père Recteur du noviciat, ayant employé tous les soins possibles pour le délivrer de cette infirmité, les médecins ne voyant acune apparence qu'il pût recouvrer les forces qu'il lui étaient nécessaires pour les emplois de la Compagnie, furent obligés à leur grand regret de se priver d'un sujet dans lequel ils voyaient des vertus et témoignages d'amitié de Dieu au-dessus du commun Les supérieurs, en outre, voyant que dans la Bretagne il n'y avait aucun collège de la Compagnie, et que dans cette pro-

vince il y avait une désolation extrême d'ignorance et de vices parmi les ecclésiastiques et le simple peuple, lui remontrèrent qu'ils croyaient que Dieu l'appelait pour aider ceux de son pays, eu égard qu'il savait la langue bretonne, et que dans cette langue, il n'y avait personne qui catéchisât les pauvres Bretons, qui ne différaient des barbares que par le seul Baptême. Ils lui conseillèrent de retourner au pays avec l'habit de la Compagnie, lui promettant que, si dans deux ou trois mois il pouvait recouvrer sa santé parfaite, ils le recevraient de très bon cœur au noviciat. Ayant fait une tentative de trois mois, il écrivit au Père Recteur des Novices qu'il ne pouvait reprendre ses premières forces. Le Père Recteur lui écrivit par l'ordre du Père Provincial, qu'ils étaient bien regrettants de se voir privés de sa personne, dans laquelle ils espéraient avoir un ouvrier d'élite pour la vigne du Seigneur, qu'au reste, il prît courage de vivre conformément à l'esprit des constitutions de Saint Ignace, et qu'ils croyaient que Dieu l'avait élu pour servir de flambeau dans son pays.

Quelque temps après, il sentit que les forces lui revenaient. Voyant que dans son pays l'ignorance était très grande et égale parmi les ecclésiastiques, se ressouvenant de l'industrie de Saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus, qui avait institué des collèges pour y élever à la piété et à l'étude des bonnes lettres ceux qui aspiraient à l'état ecclésiastique soit dans le monde, soit dans les religions, ayant encore la mémoire fraîche du grand profit qu'il avait fait au pays d'Agen et à Toulouse pendant ses études, il se transporta à Morlaix, qui est une ville sur le bord des trois évêchés de Léon, Tréguier et Cornouaille. Il établit une classe et se fit régent des jeunes écoliers qui aspiraient à la prêtrise. Dans ce temps, il y avait une si grande disette de latin et de maîtres qui l'enseignassent, que la plupart des ecclésiastiques ne savaient que lire. Lorsqu'on sut que M. de Limbaü, qui avait autrefois été si redouté pendant les guerres civiles, s'était converti, et qu'au retour de ses études, il avait ouvert une classe à Morlaix pour y apprendre la langue latine à ceux qui voulaient aspirer à l'état ecclésiastique, plusieurs écoliers de Léon, de Cornouaille et de Tréguier se rangèrent sous sa conduite. Il leur apprenait avec une douceur très particulière la piété et vertu avec l'étude des bonnes lettres.

Lorsqu'il expliquait les leçons de Cicéron ou de Virgile, il prenait toujours occasion de dire quelque chose de Dieu et d'édification, et ce, avec tant de ferveur qu'il semblait souvent être ravi hors de soi-même.

Au même temps qu'il ouvrait sa classe, un excellent ecclésiastique d'Angleterre, nommé Dom Charles Louet, aborda à Morlaix, après avoir été délivré de la prison de Londres par le moyen de

l'ambassadeur de France. M. Quintin le reçut et le logea comme un ange du ciel, le pria d'être son collègue pour l'instruction de la jeunesse. Celui-ci qui était grand théologien, et des plus capables d'Angleterre, fut bien joyeux de rendre ce service à Dieu et à son Eglise. M. Quintin ne savait pas comment remercier Dieu de cette heureuse rencontre qui secondait son zèle. Cette classe fut une pépinière aux paroisses de fort bons recteurs, et aux recteurs de prêtres savants et vertueux.

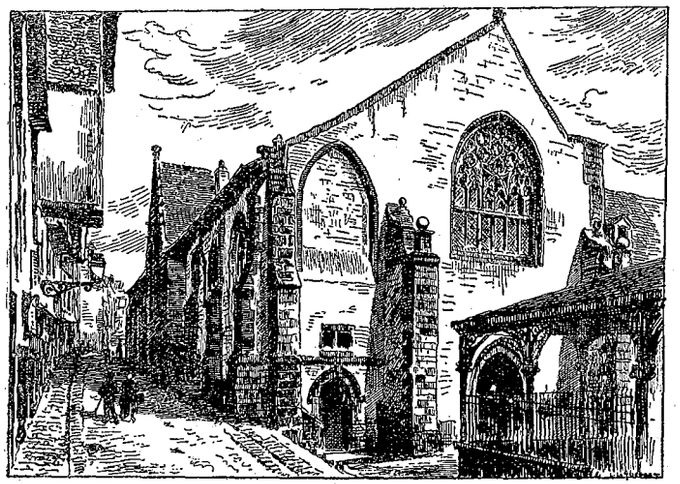
Quand Dom Charles s'unit à son hôte, M. Quintin n'était pas encore prêtre. Par humilité, il n'osait prétendre à cette haute dignité, encore qu'il eût près de quarante ans. Enfin, par le conseil de son directeur il prit les ordres, pour rendre un plus grand service à l'Eglise de Dieu. Les plus apparents de la noblesse circonvoisine de Morlaix, et les premiers bourgeois de la ville, émus de son insigne conversion et de son zèle extraordinaire, assistèrent à sa première messe ; et, sachant qu'il avait donné tout son patrimoine aux pauvres, firent des présents qui montèrent à la somme de trois cents écus. C'était la coutume des nouveaux prêtres de faire un banquet à ceux qui leur avaient fait des présents, immédiatement après leur première messe. M. Limbaü, sachant que dans ces banquets la tempérance et sobriété étaient souvent en danger, après avoir fait son action de grâces, il dit à ses bienfaiteurs, qui s'attendaient à un dîner magnifique : Messieurs, je sais que vous ne manquez chez vous de commodité pour dîner ; c'est ce qui me fait vous demander dispense des lois ordinaires du pays, dans l'observation desquelles je ne pourrais avoir le loisir de remercier Dieu de l'honneur qu'il m'a fait aujourd'hui. Je prie que Dieu soit la récompense de votre charité, et qu'il vous accompagne de ses bénédictions.

Ce bon ecclésiastique s'échappa de l'assistance à petit bruit, et ayant serré ces trois cents écus, alla chercher tous les pauvres, et leur donna tout jusqu'au dernier denier. Il ne manquait à ces belles actions qu'un sceau de la main libérale de Dieu Ce sceau et récompense des plus généreuses actions de cette vie, c'est la croix dont Dieu honore ses plus grands favoris : elle ne manqua pas à ce serviteur de Jésus.

Un de ses domestiques, qui s'attendait d'avoir part à ses présents, ayant appris qu'il avait donné ses trois cents écus aux pauvres, entra en une si grande colère qu'il lui donna un si grand soufflet qu'une statue de marbre en eût été ébranlée. Cet homme de Dieu ne s'en émut aucunement, et ne changea de couleur, supportant ces paroles et ce coup avec patience et silence. Cet homme, transporté de colère, s'étonna de cette patience héroïque, qui lui jeta la confusion sur la face et un sensible regret d'avoir ainsi traité ce serviteur de Dieu, à qui il demanda pardon de sa promptitude et témérité.

Ce bon ecclésiastique l'embrassa avec une douceur toute particulière, sans aucune marque de ressentiment.

Quelque temps après, Dom Charles reçut bulle du pape Clément huitième, par laquelle il le créa archevêque de Cantorbéry. Dom Pierre Quintin se voyant privé de cette compagnie, demanda au Saint Esprit lumière pour savoir en quoi il pourrait lui rendre un signalé service, pour sa plus grande gloire et le salut des âmes. Voyant que les religieux du couvent de Saint-Dominique de Morlaix avaient beaucoup relâché de l'ancienne ferveur de leur ordre,



Eglise des Dominicains de Morlaix.

qui a rendu autrefois de si signalés services à Dieu et à son Eglise, il se sentit porté d'y entrer, pour coopérer de tout son pouvoir à y mettre la réforme, espérant par ce moyen contribuer puissamment à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

Etant entré dans cet ordre, en ayant fait profession après avoir montré des preuves des vertus requises à un parfait religieux, il présenta à la divine Majesté plusieurs prières et pénitences, pour impétrer la réforme de son ordre. Il ne voyait aucun rayon d'espérance de ce bonheur. Quelque temps après sa profession, il proposa à quelques-uns de ses confrères, avec modestie et charité, que la règle ne se gardait dans l'ordre, et qu'il se sentait porté d'un grand désir de voir renaître l'ancienne ferveur de Saint Dominique, à laquelle il était résolu de coopérer, quand il y faudrait épancher jusqu'à la dernière goutte de son sang. Il ne fut entendu de ces religieux qui disaient qu'il faisait beau voir un profès de quatre

jours parler ainsi devant les anciens de l'ordre. La nouvelle en ayant été rapportée au Père prieur, on assemble le chapitre, et, ayant été accusé et convaincu d'avoir voulu faire un monopole pour troubler la paix de l'ordre, le supérieur ordonna qu'on lui baillerait la discipline, après laquelle on le congédia dans un autre couvent avec cette obédience et passe-port :

Fratrem Petrum Quintin emendatum ad vos dimisimus.

Il fut envoyé à Morlaix, où son ancien maître, le Père Michel Noblets, l'alla visiter, environ l'an mil six cent sept. Le Père Quintin sachant les talents très singuliers de nature et de grâce que Dieu avait départis à son premier directeur, le pria d'entrer dans l'ordre de Saint-Dominique à Morlaix, pour coopérer avec lui à la réforme de ce couvent, lui remontrant que si l'observance exacte de la règle pouvait un jour être introduite dans ce couvent, il y aurait espérance que peu à peu le feu prendrait aux autres couvents de Bretagne et de France, et donnerait ouverture à l'affaire de la gloire de Dieu et du salut des âmes, qui était le double esprit de ces deux imitateurs d'Elie.

CHAPITRE XX

Le Père Michel entre dans l'ordre de Saint-Dominique. Les religieux le persécutent

Ce nouveau rayon pénétra le cœur de Dom Michel, qui demanda et reçut dans Morlaix l'habit de Saint Dominique. Ce nouveau prosélyte de l'esprit de Saint Dominique ne fut pas longtemps sans donner des marques des vertus éminentes qui reluisaient en son âme. Il jeûnait presque tous les jours, il ne buvait de vin qu'à l'autel, couchait sur la dure, ne portait pas de linge ; son âme était collée à Dieu jour et nuit par le moyen de l'oraison continuelle.

La plupart de ses confrères n'avaient des yeux assez forts pour supporter la lumière de ses vertus. Ils avaient traité plusieurs années son disciple, le Père Quintin, avec des rigueurs et mépris que le papier aurait bien de la peine à endurer, si la vertueuse sainteté du même couvent qui fleurit à la gloire de Dieu et au grand bien de l'Eglise. depuis quarante ans, dans ce même lieu, ne réparait les désordres de la tépidité et relâche de leurs prédécesseurs.

Le Père Quintin pleurait jour et nuit, de voir l'abomination dans le lieu saint, la clôture violée, les règles à l'abandon, le bal des bourgeois et bourgeoises dans une des salles du couvent. Lorsqu'il voulait dire mot, on lui fermait la bouche par des brocards et moqueries. Lorsqu'il retournait des champs, où il avait catéchisé et prêché toute la journée, souvent, pour tout rafraîchissement, le prieur lui ordonnait de se mettre sous le robinet de la pompe du cloître, la tête nue, et de recevoir l'eau qui coulait sur son col et sur son dos, l'espace d'une heure. Il ne faut pas attendre qu'ils traitent le Père Michel Le Noblets d'une autre sorte, puisqu'ils voyaient en lui les mêmes inclinations, et pouvaient dire sans mensonge ce que les Pharisiens disaient de Notre-Seigneur : *Contrarius est operibus nostris* : ses œuvres sont contraires aux nôtres. Ce bon enfant de Saint-Dominique était zélé de l'honneur

de la maison de Dieu, et ne pouvait endurer aucune chose qui choquât l'honneur de son maître. Ce zèle fut cause de l'envie et malice de ses frères, comme fut la vertu de Joseph occasion de celle de ses frères contre lui.

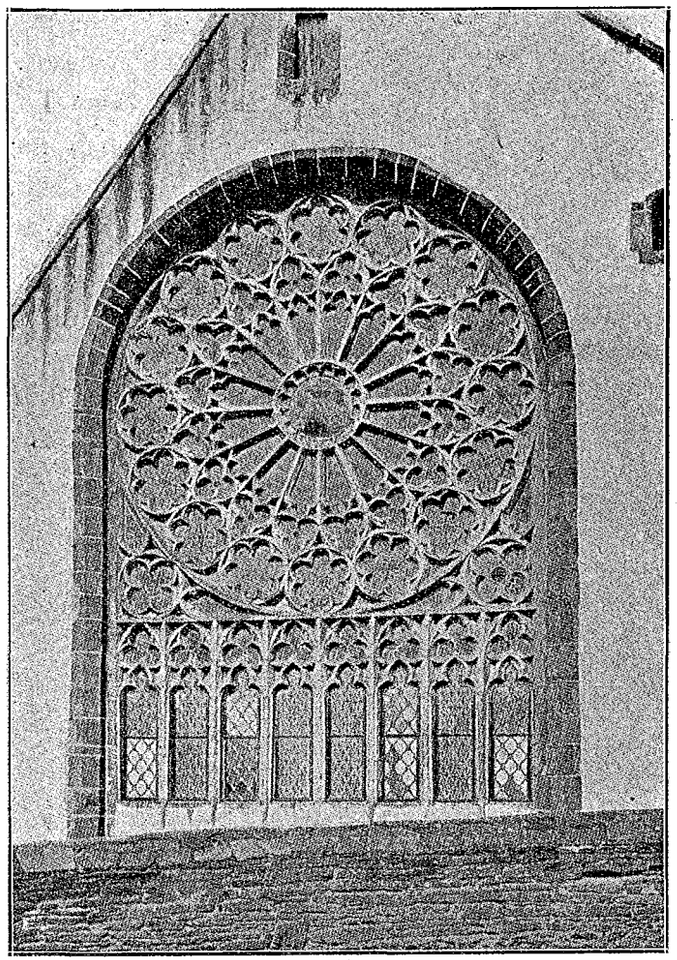
Dans la ville de Morlaix mourut une jeune demoiselle prête à se marier (1). Elle fut enterrée au couvent des Dominicains, à la requête de sa mère, qui fut exaucée d'autant plus volontiers que le Père prieur avait été précepteur de ses enfants, du nombre desquels était sa fille. Cette mère fit faire un tableau où était représentée sa fille, avec tous les artifices que peut inventer le peintre. Ce tableau fut attaché à un pilier proche d'un autel où on disait la messe. Plusieurs qui entendaient la messe avaient connu la fille défunte, et s'arrêtaient pendant le saint sacrifice pour contempler son image, au lieu de faire leurs prières, et de se souvenir de la mort et Passion de Notre Seigneur. Les bonnes gens des champs prenaient cette image pour celle de la Vierge, et disaient leur chapelet devant ce tableau. Le Père Michel, zélé de l'honneur de Dieu et de sa sainte Mère, ne put supporter ce désordre, et, porté d'un saint zèle, pria le Père prieur de faire ôter ce tableau, lui alléguant l'irrévérence qui se commettait à son occasion dans l'église, même pendant qu'on y célébrait la sainte messe. Le Père n'ayant appréhendé l'importance de cette affaire, ne mit aucun ordre à ce désordre Le serviteur de Dieu eut recours à la mère de la fille défunte, la conjura par trois fois, par toutes les raisons que lui suggéra son zèle, d'ôter ce tableau de sa place. N'ayant pu rien gagner sur cet esprit, non plus que sur celui de son supérieur, il mit le tableau en un état qui ôta l'occasion des péchés qu'on avait commis en le regardant.

La mère de la demoiselle, ayant aperçu ce changement dans le tableau de sa fille, alla se plaindre au Père prieur, et menaça de ne faire aucun bien au couvent, si on ne lui rendait raison de l'injure faite à l'image de sa fille. Il ne faut pas s'étonner si l'impératrice Eudoxia se fâcha contre Saint Jean Chrysostome, pour avoir ôté son image d'argent de la place où elle était. Il ne faut pas s'étonner qu'elle le fit chasser de son évêché, puisque cette demoiselle témoigna tant de fâcherie, qui, pour une semblable ou plus preignante occasion, eut un pareil effet de vengeance contre ce

(1) On dit que c'était une demoiselle Lesmaïdic (de Kerdanet). — A cette époque, on ne trouve mention d'autre sépulture à Saint-Dominique que celle de demoiselle Fiacre Nédélec (ou Nouël) agée de 23 ans, morte le 3 avril 1612. Elle était fille d'Olivier Nouël, maire de Morlaix en 15.., et de Françoise Calloët, sieur et dame de Kerven, en Guimaëc, personnes d'une grande piété dont l'un des fils, capucins sous le nom de F. Joseph de Morlaix, fut un prédicateur célèbre.

serviteur de Dieu, imitateur du zèle de ce généreux prélat et Docteur de l'Eglise.

Le Père prieur, troublé de la plainte et des menaces de cette



Rosace de l'église des Dominicains de Morlaix.

demoiselle, promit de faire bonne justice, s'il pouvait être assuré lequel de ses religieux lui avait occasionné ce déplaisir. Etant entré dans le couvent, il s'enquit qui était celui qui avait été si osé que de causer cette disgrâce à une insigne bienfaitrice du couvent, qui l'avait obligée d'ôter l'image de sa fille du lieu où elle l'avait mise par son consentement. Le Père Michel se leva au milieu de

l'assemblée, et dit qu'il ne fallait attribuer ce fait qu'à lui. Il avoua que le zèle de la maison de Dieu l'avait porté à mettre l'image dans l'état où elle était. Tout incontinent que le Pére Prieur entendit cette confession publique de sa propre bouche, en attendant qu'il eût minuté la pénitence pour réparation de l'affront imaginaire contre cette demoiselle, il ordonna que le Père fût conduit dans f'infirmerie par deux frères lais, et que là il fut lié et garrotté à la quenouille d'un lit pendant le souper qui était près de sonner.

Pour tous mets, il n'eut que des croûtes de pain qui lui furent présentées devant la bouche, comme sans comparaison devant un chien, car ils ne lui avaient pas donné l'usage des mains libres. Le souper étant achevé, on procède au jugement du Père Michel le Noblets, où on assembla tous les religieux. Tous opinèrent, excepté le Père Quintin, qu'il fût fustigé de la main de tous les religieux, et après, chassé de l'ordre. On dépêche deux frères vigoureux qui l'envoyèrent au chapitre, où le Père Prieur lui prononça la sentence. Il trouva tous les religieux armés de fouets, excepté le Père Quintin,. En même temps on dépouille et on lie près d'un pilier cette pauvre victime, contre laquelle tous les pères et frères du couvent déchargèrent leurs passions. Le dos du patient n'était qu'une plaie. L'ayant revêtu de ses habits, le Père Prieur le chasse du couvent, avec le Père Quintin, qui dit haut et clair que ce couvent n'était pas digne d'avoir cet homme de Dieu, et qu'au reste pour lui, il était profès de l'ordre, qu'ils ne pouvaient le congédier, qu'il retournerait en bref, lorsqu'il aurait conduit son cher maître à Kérodern, chez son père ; ce qu'il fit

Le Père Noblets prit ces peines et opprobres comme des faveurs particulières du paradis, en remercia de tout son cœur le Sauveur, son cher Maître, le pria de pardonner à ceux qui l'avaient traité de la sorte. Dans une méditation qu'il fit avant sa mort, des bénéfices particuliers qu'il avait reçus de la divine bonté, il met cet exil plein de honte et de peines très sensibles. Pour participer aux souffrances du Sauveur, il voulut garder sa chemisette de laine sur son dos, sans la dépouiller l'espace de trois semaines, au bout desquelles il fallut qu'un de ses parents la lui ôtat à force de bras de dessus le corps, avec une peine sensible de sa part. Lorsqu'on lui parlait de cette cruauté qu'avaient excercée les religieux de Saint-Dominique en son endroit, il ne les accusait point, mais disait que, peut-être, son imprudence et zèle indiscret avaient bien mérité ce traitement, que, s'il y avait de la faute, qu'il priait Dieu de pardonner à ses frères, suivant l'exemple du Sauveur, qui, au milieu des tourments de la Croix, pria son père de pardonner à ses ennemis, alléguant pour les excuser leur ignorance.

CHAPITRE XXI

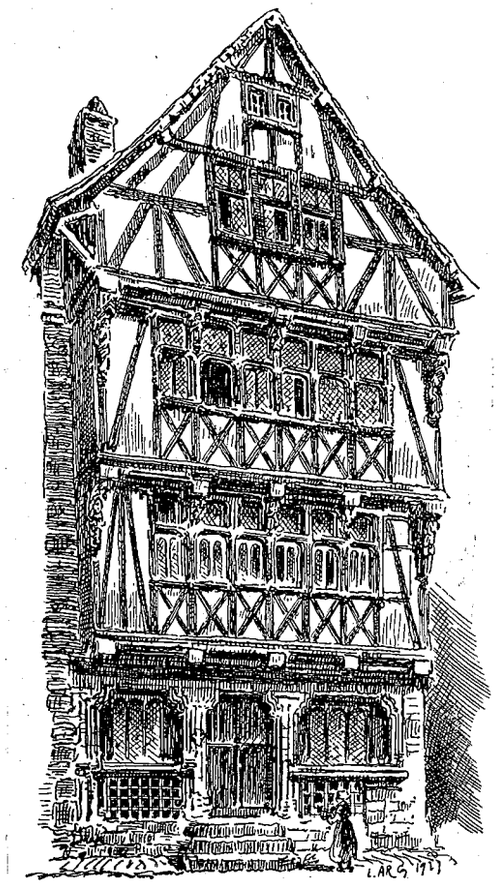
Il poursuit ses missions dans les évêchés de Léon et de Tréguier

Ce ne fut pas une petite mortification et confusion à ce serviteur de Dieu d'avoir été chassé de l'ordre de Saint Dominique, dans l'évêché de Tréguier, et principalement à Morlaix. Il n'y avait d'autre bruit que de cette disgrâce que chacun interprétait comme il voulait. Les plus modérés l'attribuaient à un effort excessif à l'étude et à la dévotion. Il buvait avec une douceur incroyable ce calice plein d'ignominie, pour l'amour de Notre Sauveur. Il en était altéré depuis la connaissance amoureuse de Notre Seigneur qui lui fut donnée depuis sa conversion à Agen, en contemplant ces paroles prophétiques d'Isaïe touchant le partage qui se devait faire des opprobres et contumélies au Sauveur de nos âmes, en méditant ces paroles qui lui sont attribuées : *Saturabitur opprobriis.*

Au lieu de s'éloigner de Morlaix, qui avait été le théâtre de ses peines et ignominies, il y retourna peu de temps après son exil, pendant que la mémoire de ses peines et disgrâces était encore toute récente. Il n'était pas d'humeur de tourner le dos aux croix. Jusqu'à la mort, il a fui comme la peste l'honneur et l'applaudissement des hommes, avec autant de ferveur qu'il envisageait joyeusement et poursuivait ardemment les occasions d'endurer l'ignominie de la croix, pour la querelle de Notre-Seigneur et la prédication de sa doctrine.

Quelques semaines après qu'il fut congédié du couvent de Morlaix, il loua une chambre tout proche du monastère de Saint-Dominique, pour résister davantage aux atteintes de la honte et confusion. Il se souvint que Notre-Seigneur avait des tendresses particulières pour Jérusalem, et qu'il avait des affections extrêmes d'y prêcher, encore qu'il y eût reçu de très sensibles affronts, et y

dût endurer la mort très honteuse et douloureuse ! Il prenait grand plaisir de voir tous les jours et à saluer les religieux qui l'avaient si maltraité, et priait Dieu pour eux. Il commença à catéchiser dans la ville de Morlaix avec un grand concours et une édification particulière. Il porta à la piété et au mépris du monde plusieurs bonnes âmes qu'il instruisait tous les jours, tant dans une chapelle de la ville que dans les maisons particulières, avec le congé de l'évêque de Tréguier. Plusieurs prêtres qui ne vivaient de son air, et qui n'avaient vu des instructions si fréquentes, l'accusèrent, dans la visite de l'évêque, d'être singulier dans sa façon de vivre. Il était singulier en ce qu'il ne fréquentait les tavernes, les grands, ni les riches, en ce qu'il ne buvait point de vin, et qu'il ne s'épargnait de blâmer les vices et les maximes du monde.

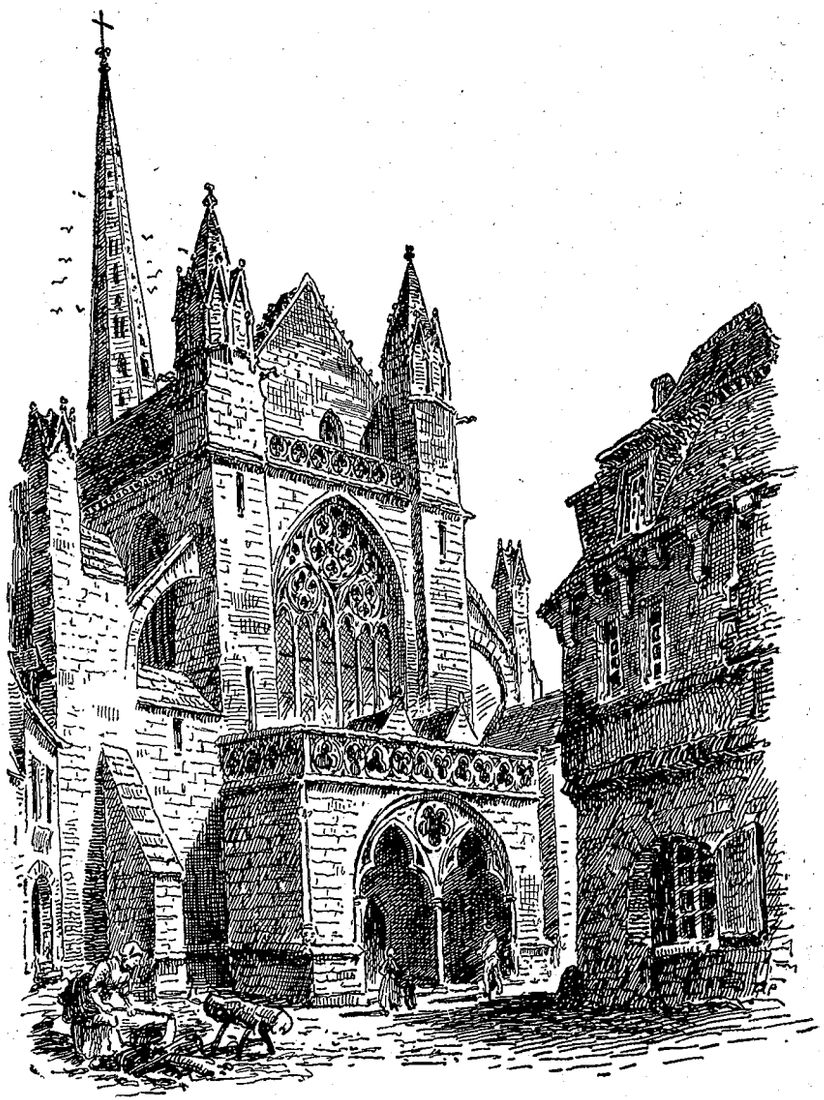


Maison de la Reine Anne, à Morlaix.

Monseigneur l'évêque de Tréguier, appelé Adrien d'Amboise (1) ayant appris la sainteté de vie qu'il professait, et s'étant informé de sa doctrine, lui donna un congé ample et général de faire sa mission dans l'évêché de Tréguier. Il prit pour coadjuteur, dans ces emplois apostoliques, le Révérend Père Quintin, dominicain, qui l'appelait son maître, et à qui il voulait obéir en tout et partout, comme à son supérieur, dans l'exercice de la mission. Ce Père prêchait, et Dom Michel catéchisait. Ils parcoururent tous deux l'évêché de Tréguier depuis un bout jusqu'à l'autre, avec des

(1) Parisien, docteur en théologie, évêque de Tréguier de 1604 à 1616.

bénédictions très particulières du ciel, instruisant les grands et les petits. Plusieurs, touchés de leurs paroles et bons exemples, chan-



Tréguier. — La Cathédrale.

gèrent de vie. Le Père Michel gagna, dans la ville de Morlaix, un grand nombre, à une vertu très rare et très constante, et on a remarqué que tous ceux qui ont une fois goûté la douceur de sa

doctrine, n'ont jamais quitté le chemin de la piété et du mépris du monde, qu'ils avaient embrassés.

Le Père Michel Le Noblets et le Père Quintin avaient trois chaînes dorées qui attiraient les cœurs les plus endurcis, à savoir leurs bonnes instructions, leurs bons exemples, et l'amitié qu'ils se portaient l'un à l'autre. Jamais en chemin ils ne parlaient que de Dieu, et les saintes paroles, desquelles le Père Le Noblets entretenait son compagnon, lui pénétraient quelquefois le cœur si au vif, qu'il se prosternait à genoux pour lui baiser les pieds. Ces deux serviteurs de Dieu étaient comme deux charbons qui s'allumaient l'un a l'autre de plus en plus dans le fervent amour de Dieu.

Dans les grands chemins ils s'arrêtaient près des croix et catéchisaient les passants avec tant de ferveur qu'ils oubliaient leur repas. Le Père Quintin était tellement transporté de l'amour de Dieu que souvent il oubliait le manger, le boire et le dormir.

Un jour il se sentit tellement surpris des assauts de ces divines flammes qu'il embrassa son compagnon avec cet élan : « Aimons Dieu, aimons Dieu, aimons Dieu ! » auquel temps le Père Kéranforn. qui garda le même esprit, vit sortir des rayons de sa face comme si c'eût été un soleil. Le Père Julien Maunoir, de la Compagnie de Jésus, a ouï dire à M. de Coatsalio, de l'évêché de Léon, natif de la maison de Kerouale, qui a passé pour un des plus accomplis gentilshommes de son siècle, qu'étant jeune enfant, chez un Recteur, en pension, en la paroisse de Plouvien, en l'évêché de Léon, que le Père Quintin entra dans sa chambre, environ une heure de nuit, et n'ayant trouvé ni feu, ni chandelle allumée, se mit en prières, pensant qu'il n'y avait personne en ce lieu, et que tout incontinent, la chambre devint lumineuse comme en plein midi.

Ces deux serviteurs de Dieu étaient en prières la plupart des nuits. Le Père Michel me dit un jour que son compagnon ne dormait pas la valeur de deux heures de nuit, et qu'en cheminant par les champs il se privait de son repos, qu'il se dérobait la nuit pour se donner à la prière. Je crois qu'il n'en dormait guère davantage. Ils étaient tous deux comme deux anges auprès du propitiatoire, et comme Moïse et Elie, jour et nuit, aux deux côtés de Notre-Seigneur, avec des soins et fatigues continuelles, quelques oppositions et troubles qui se présentassent à leurs desseins. Lorsque les amateurs du monde enfreignaient les maximes évangéliques de la tempérance et humilité, ils appelaient le Père Michel en un commun langage breton : « *ar belec fol* », c'est-à-dire, le prêtre fou ; et lorsque le Père Quintin prêchait avec une telle ferveur que les flammes célestes s'enflammaient dans son cœur, et même paraissaient sur son visage, prononçant le nom de Dieu qu'il en tremblait de tous ses membres, plusieurs croyaient qu'il était

ivre et ne savait ce qu'il disait, encore qu'il ne bût goutte de vin qu'à l'autel, et ne mangeait fêtes et dimanches qu'un morceau de pain de seigle sec, qu'il demandait aux bonnes gens des champs, pour l'amour de Dieu, après son sermon, n'ayant d'autre mets d'ordinaire jusqu'au soir.

Jamais la moisson n'est meilleure qu'après un rude hiver; et les semences de la parole de Dieu n'ont de plus grandes bénédictions qu'après les glaces et les rigueurs de la persécution Ces missionnaires apostoliques mesuraient, au commencement de leurs missions, le fruit que Dieu voulait produire par eux, par la croix qui allait devant. Ayant vu les commencements de leurs travaux apostoliques honorés des mêmes avantages que ceux des apôtres, c'est-à-dire de mépris et d'humiliations, ils virent que leur semence donnerait du fruit au centuple.

Le Père Le Noblets commença en Tréguier par la ville de Morlaix, où il gagna plusieurs personnes à Dieu; par où l'on voit les bénédictions dont Dieu accompagnait ses commencements. Je crois que pour la gloire de Dieu et l'édification du pays de Tréguier et de la ville de Morlaix, il sera à propos de mettre ici les premières de quelques bonnes âmes que Dieu lui donna dans ce lieu, afin que chacun voie que la main de Dieu n'est pas raccourcie dans ce dernier siècle, comme aussi pour exciter à la vertu et au mépris du monde ceux qui ont le cœur attaché à ses maximes, et encourager ceux qui font profession de suivre la perfection évangélique parmi le monde.

CHAPITRE XXII

La conversion et vie exemplaire de demoiselle Françoise Quisidic, et le sujet de ses méditations au commencement de son chemin au service de Dieu

Lorsque M. Le Noblets commença d'établir, par ses exemples et paroles, le royaume de Dieu, dans la ville de Morlaix, Françoise Quisidic fut une des premières qui prit goût à ses saintes instructions. Cette fille était demoiselle de bon lieu, native de Garlan, fille d'écuyer Jacques Quisidic, sieur de Kervilsic (1), et de demoiselle Louise Moal, dame de Kervilsic. Elle suivait le train ordinaire du monde, était vêtue à la façon des demoiselles mondaines de son temps. Le Père lui ayant demandé un jour, après son sermon, si elle désirait servir Dieu à bon escient et le croire, elle répartit que c'était son désir. Il lui dit alors que si elle voulait servir Dieu à bon escient, il fallait quitter la vanité et gloire de ce monde, et embrasser la croix de Jésus-Christ, ce qu'elle ferait par la voie de charité et humilité. Sachant que sa mère était veuve, il lui remontra qu'il lui fallait assister sa mère, l'aimer, l'honorer et lui obéir, et lui conseilla, pour plus aisément pratiquer les règles du mépris du monde, de se mettre du Tiers-Ordre de Saint François. Ce qu'ayant promis, son directeur alla trouver mademoiselle sa mère, pour obtenir son consentement et bénédiction, pour le dessein de sa fille, lui disant : « J'ai trouvé à votre fille Françoise un parti, et à vous un gendre, qui vous donnera tout contentement. Il ne vous regardera jamais de travers, il ne vous dira aucune chose qui puisse vous mécontenter, il ne comptera vos morceaux, il ne vous susci-

(1) Ce Jacques Quisidic, capitaine de Garlan en 1589, avait été tué au mois de novembre de cette année, par un ligueur de la même paroisse, Alain Guyomarch.

tera aucun procès, il ne vous contraindra de quitter votre maison, comme font plusieurs autres à leur belle-mère. L'époux que j'ai choisi pour votre fille, c'est Jésus-Christ, qu'elle a envie d'épouser par le mépris du monde ».

La mère, ayant donné sa bénédiction aux bons désirs de sa fille, en ayant témoigné un contentement très particulier, sa fille se dépouilla de ses habits de satin et de taffetas, jeta ses affiquets au vent, et prenant la qualité de servante de Jésus-Christ, couvrit son chef d'une coiffe de grosse toile rousse, se revêtit d'une robe de grosse bure grise, avec une ceinture de chanvre et un manteau gris par-dessus, qui couvrait la moitié de son corps, le tout par ordre de son directeur, pour contrecarrer les nouvelles modes et vanités des habits. Il lui ordonna, la première fois qu'elle prit cet habit, de se promener ce même jour par toute la ville ; ce qu'elle fit avec une confusion extrême, ayant entendu plusieurs risées et brocards qu'on jetait contre elle. Les uns disaient qu'elle était devenue bigote ; les autres qu'elle avait la cervelle renversée.

Ayant raconté à son père spirituel la mortification extraordinaire qu'elle avait soufferte dans sa promenade, il lui dit qu'elle ne faisait que commencer, et qu'il lui fallait bien endurer davantage. Il lui ordonna de se faire faire une coiffe de camelot noir, cousue de fil blanc, pour mettre sur sa coiffe blanche, et, en cet état, d'aller aux champs voir ses parents qui étaient tous de noble race. Elle s'accorda à tout, et obéit à l'aveugle.

Au commencement de cette nouvelle vie, il lui fit trois présents : d'un cilice, d'une discipline, et d'une tête de mort revêtue d'une coiffe noire et de cheveux blancs et frisés. Il lui conseilla de mettre cette tête de mort dans son oratoire, et de faire des méditations de la mort en sa présence Au premier point, elle interrogeait cette tête de mort, et se figurait qu'elle entendait des réponses, ajustées à ses interrogations. Pour le second point, elle se faisait à elle-même des demandes, et puis formait des réponses touchant la mort ; et en troisième lieu elle tirait des conclusions des deux points précédents, pour s'animer au mépris du monde et au service de Dieu.

Pour le premier point, elle faisait ce colloque en cette façon : « Tête de mort, dites-nous votre condition. Avez-vous été marquise, comtesse, baronne ? Avez-vous été demoiselle, bourgeoise, villageoise ? Avez-vous été pauvre, estimée, honorée ou méprisée ? » — « Ma coiffure montre que j'ai été demoiselle, et ai été comparée aux premières de mon âge ».

— « N'était votre coiffure et vos cheveux frisés, le moyen de vous connaître et discerner des servantes et villageoises, ou des pauvres qui mendient leur vie ? » — « Le tombeau nous fait tous égaux ».

— « Où sont vos affiquets, vos cheveux frisés, vos poudres, vos parfums ? Où sont vos rubans, vos pendants d'oreilles, vos perles, vos carcans ? » — « Tout est passé ».

— « Où est ce front si mignard, ces sourcils si étudiés, ces yeux si libertins ? Où est ce visage si miré, fardé et dorloté ? » — « Tout est mangé des vers ».

— « Où est cette face si épanouie de joie mondaine ? Où est cette bouche, si bien entretenue aux dépens de tous les éléments ? Où est cette langue autrefois si éloquente à bien dire, si agile à s'entretenir de toute sorte de nouvelles, si tranchante de la réputation d'autrui, si enflammée de colère, si pesante à la prière, si légère aux paroles vaines et mondaines, si aiguë pour percer au vif par des paroles couvertes et à deux ententes contre les autres ? » — « Ç'a été la première prise par la pourriture ».

— « Que sont devenues toutes vos joies ? » — « Elles sont passées ».

— « Vos festins, vos promenades, vos danses, vos cajols, vos jeux, vos plaisirs ? » — « Tout est cessé ».

— « Et les recherches, les caresses, amitiés, faveurs, et les honneurs dont on vous a idolatrée ? » — « Tout est réduit en fumée. Vanité des vanités ! tout n'est que vanité, excepté le royaume de Dieu ».

— « Quel sentiment avez-vous du monde ? » — « Le monde est un moqueur, un trompeur, un traître, un tyran, un bourreau ! »

— « Que voudriez-vous avoir fait dans votre séjour dans cette vie mortelle ? » — « Une austère pénitence ».

— « S'il vous était permis de retourner en ce monde, quelle vie voudriez vous mener ? » — « Fouler aux pieds le monde et faire litière de ses vanités, servir Dieu de tout mon cœur, pleurer jour et nuit avec sainte Marie Madeleine, être renfermée avec sainte Thérèse dans une petite cellule, le reste de mes jours, jeûner au pain et à l'eau, mater par cilices et discipline ce misérable corps qui a été si longtemps rebelle à mon Dieu.

« Je voudrais passer les jours et les nuits en prières, méditations et lectures, et donner tout ce que j'ai jamais possédé aux pauvres, et, pour l'amour de mon Dieu, mendier mon pain de porte en porte. Mais, hélas ! le temps est passé, la nuit m'a surprise, et jamais je ne verrai le jour. Je suis dans les cachots de la justice divine où la porte des tourments est ouverte, et la porte des œuvres méritoires fermée à mon très grand regret Amis mondains, ne marchez plus sur mes pas, et ne vous laissez pas tromper comme moi par les prospérités mondaines. Voyez l'état où la mort m'a mise et réduite aujourd'hui. Demain viendra votre tour ; pensez-y bien ».

« Il vous faudra quitter vos parents, vos amis, vos jeux, vos passe-temps, et ce corps misérable que vous flattez, jour et nuit. Pensez-

y bien : il vous faudra rendre compte du temps précieux qui vous a été donné pour ménager votre salut. On pèsera tous vos pas, vos pensées, désirs et affections, et on balancera chaque parole que vous avez proférée (1). Prenez garde et pensez-y bien : vous entendrez comme moi une sentence irrévocable d'un bonheur ou malheur éternel. Pensez-y bien, au nom de Dieu, pensez-y bien et faites pénitence ».

Pour le second point de la méditation de la mort, elle faisait ces questions et se répondait : « Faut-il que ma tête soit un jour réduite en même état que ce piteux spectacle que je vois ? Faut-il que mon corps soit un jour pourri et mangé de vers comme le sien ! Il le faut : c'est un arrêt porté au parquet de la Très Sainte Trinité. Quand est-ce que la mort viendra ? Sera-ce le jour ou la nuit ? Cette année, ce mois, cette semaine ? En quel lieu me faudra-t-il mourir ? En quel état serai-je prise ? Sera-ce en état de grâce ou de péché mortel ? La mort est certaine : le temps et l'état où elle me prendra sont incertains.

« Crois-tu, mon âme, que la mort ne me doit envisager qu'une fois, et que si elle nous surprend une fois au dépourvu, il n'y a plus de remède ? » — Je le crois.

— Crois-tu que nous n'avons qu'une âme à rendre à Dieu, et que si nous la perdons à cette heure, nous perdons avec l'âme le corps, Dieu et son royaume ? Croyons-nous qu'à la mort, il faudra quitter tout ce que nous avons de plus cher, nos parents, nos amis, nos plaisirs, la gloire, l'honneur, et tous les biens ». — Je n'en peut pas douter.

— Croyez-vous qu'à cette heure cessera le temps de faire pénitence, de pratiquer les bonnes œuvres, et d'amasser des mérites ? — Je le crois, je le crois assurément.

Pour le troisième point.

« Puisqu'il faut mourir, et que l'heure de la mort est incertaine, à quoi faut-il se résoudre ? A servir Dieu de tout mon cœur et à changer de vie ; le reste n'est que jeu d'enfant, et un peu de fumée. Puisque cette chair misérable sera un jour la pourriture des vers, comment la traiterons-nous ? Il faut la mater par la pénitence, par jeûnes, disciplines, cilices, travaux, veilles et fatigues, par pleurs, gémissements et un cœur contrit et humilié, jusqu'à la mort, demander pardon à notre benin Rédempteur. Puisqu'il faudra quitter le monde, et tout ce qu'il promet, j'y renonce de tout mon cœur, à ses lois et à ses maximes, et fais une protestation

(1) Dans la tradition bretonne c'est saint Michel qui est le balanceur des âmes : *Sant Mikel, balanser an eneou.*

solennelle, devant la bienheureuse Vierge, de ne m'attacher qu'à Jésus immortel, que je prends pour époux.

« Puisqu'il faut un jour dire adieu aux plaisirs, richesses, vanités, à la gloire, à l'honneur, aux amitiés passagères de ce monde, quelles conclusion, résolution et dessein devons-nous tirer ? — Ma conclusion et mon dessein est de mépriser, détester et fuir avec le secours de la grâce de Dieu les plaisirs, la gloire, et l'affection déréglée aux biens périssables de ce monde trompeur. Jésus est mon trésor, son amour est mon plaisir, et ma gloire, c'est sa sainteté, sa grâce, son honneur, sa gloire et l'accomplissement de sa sainte volonté.

« Puisque la mort sera la fin de toutes les bonnes œuvres, et de tous les mérites, à quoi faut-il se résoudre ? — A bien employer le temps si précieux, à ne laisser aucune occasion de ménager l'affaire de mon salut et de la gloire de Dieu. Je me résous avec sa grâce de vaquer à cette affaire, de toute l'étendue de mes forces.

« Quand je serai à l'article de ma mort, que voudrais-je avoir fait, me souvenant de mes mauvaises inclinations, affections, habitudes et passions ? Je voudrais avoir changé de vie, avoir résisté à mes mauvaises pensées, aux soins, affaires, affections, désirs, joies et espérances mondaines et déréglées. Je voudrais avoir étouffé les haines, les tristesses, les défiances, les craintes et les colères démesurées. Je voudrais avoir vaincu le diable et le monde. Résolvons-nous à avoir cette guerre nécessaire pendant tout le cours de notre vie. Que voudrais-je avoir fait à l'heure de la mort, quand je me souviendrai de mes péchés ? Les avoir pleurés nuit et jour, et en avoir fait une vraie et entière pénitence.

« Quelle pénitence voudrais-je avoir faite ? Une semblable à celle de saint Augustin, de sainte Pélagie et de sainte Madeleine. Partant, sois, mon âme, déterminée de la commencer ; que tout mon cœur soit préparé à l'endurer. Ma mémoire, souvenez-vous jour et nuit des années passées dans la vanité du monde ; mon entendement, pensez jusqu'au dernier soupir à mes trahisons envers mon roi de gloire, à l'excès de mes ingratitudes envers celui qui m'a comblée de tant de bienfaits, à l'énormité et au nombre presque infini des offenses criminelles contre un Dieu de si grande majesté et bonté, à qui je devais obéir au prix de ma vie. Mon ame, fendez-vous de douleur d'avoir si tard reconnu cette éternelle beauté, d'avoir tant offensé cette infinie bonté. Mes yeux, changez-vous désormais en deux fontaines de larmes. Ma poitrine, qu'on n'entende plus que des soupirs de mon cœur, brisé des douleurs d'une véritable contrition. Ma langue, confessons d'un esprit humble et d'une sainte componction par une confession générale toutes les abominations du temps passé. Mes deux mains, joignez-vous, car je suis criminelle. Mes deux genoux, fléchissez-vous à terre. Mon visage, ne

regardons le ciel ! nous ne méritons de lever la tête. Baissons les yeux en terre, et crions jour et nuit avec l'enfant prodigue : « Mon cher père, j'ai péché à la vue du ciel et devant vous ; je ne suis pas digne d'être appelée votre fille ». Crions avec le publicain : « Mon Dieu, ayez pitié de cette pécheresse », avec Thaïs, la pénitente (1) : « Celui qui m'avez créée, ayez pitié de moi », avec la Chananéenne : « Jésus, Fils de David, ayez pitié de moi ! » Ah ! corps misérable qui m'as trahie tant de fois, couche-toi sur la dure, et veille en prières ; revêts-toi d'un cilice et prends la discipline, pour apaiser l'ire du Seigneur ! Que les pleurs et les cendres me servent de pain, et les larmes de breuvage ! Adieu, vaines compagnies et discours frivoles ; le silence et la solitude seront mon refuge, où je vais déplorer d'avoir si tard aimé la beauté éternelle qui ne se peut flétrir.

« Quand tu seras prête, mon âme, de sortir de cette prison de misère, je voudrais avoir aimé mon Dieu de tout mon cœur et de toute mon âme, avoir aidé et assisté mon prochain pour l'amour de mon Dieu, m'être exercée à aimer et à imiter mon Jésus dans son humilité, simplicité, pauvreté, pureté, obéissance, mansuétude, oraison et patience. Ce que je voudrais avoir fait alors, faisons-le à présent, et regrettons d'y avoir manqué par le passé.

« Quand tu auras l'âme sur le bord des lèvres, te ressouvenant des douleurs du Fils de Dieu, de sa Mère et des glorieux martyrs, à ce que mérite la gloire du paradis, méditant le nombre innombrable de tes péchés, et les peines de l'enfer que tu as méritées, que voudrais-tu avoir souffert ? Toutes sortes de peines. Embrassons donc de bon cœur toutes les peines, tous les mépris et toutes les croix qu'il plaira à Dieu nous envoyer. Quand nous serons près, devant le souverain Juge, quels avocats voudrions-nous avoir réclamés pour avoir bonne issue du procès le plus important que nous puissions avoir ? Nous voudrions avoir souvent prié la sacrée Vierge Mère de Dieu, son époux saint Joseph, son père saint Joachim, sainte Anne, sainte Barbe, saint Michel, protecteur des âmes, et notre bon ange. Résolvons-nous de les prier tous les jours de notre vie, souvent et instamment, de nous assister à tous moments, et spécialement à l'heure de notre mort. »

Ayant médité sérieusement et souvent les points sus allégués, elle s'adonna sérieusement à l'esprit de pénitence, d'humilité, de mépris du monde, et d'oraison, sans rien omettre des services et assistances qu'elle devait à sa mère, qu'elle assista avec toute humilité et charité, l'espace de trente ans après sa conversion. Ayant passé une année dans ce noviciat étroit du mépris de la gloire du monde, elle se remit à la vie commune, s'habilla comme

(1) Du IVe siècle.

les sœurs du Tiers Ordre, et quitta le train et ornement de demoiselle, se servant d'une simple coiffe blanche pour prendre la qualité de simple servante de Jésus-Christ. Elle entendait tous les jours la sainte Messe, faisait trois heures d'oraison tant vocale que mentale, le matin et le soir, jeûnait outre les jours commandés de l'Eglise, les avents et tous les vendredis de l'année. Après l'oraison, elle travaillait continuellement, et exhortait les jeunes demoiselles de s'occuper en quelque honnête ouvrage, disant que l'oisiveté était la nourrice de toute sorte de péchés. Elle observait exactement la règle de saint François. Elle avait une affection très particulière à assister les nécessiteux, et sachant que la charité bien ordonnée se porte à assister les plus proches et parents, encore qu'elle ne fût que cadette, elle assista les siens avec une charité très singulière. Un de ses frères ayant perdu tout son bien, elle le nourrit l'espace de quinze ans, et avança sa fille lorsqu'elle se maria.

Une de ses sœurs étant morte laissa trois filles orphelines ; ayant quitté sa solitude, elle se transporta chez elles, et les éleva elle-même dans la crainte de Dieu, les mit et plaça dans de très bonnes maisons, puis retourna dans sa solitude. Un de ses neveux, fils de son frère aîné, avait un procès d'importance, et n'avait pas de quoi se défendre. Elle lui donna cinquante écus. Elle étendit sa charité vers d'autres personnes qui ne lui étaient ni parents, ni alliés ; ce qu'elle fit d'autant plus volontiers qu'elle connaissait l'extrême danger de leur salut.

Une fille, parente de sa nourrice, s'était abandonnée à une vie débordée, par pauvreté. Elle la retira et nourrit chez elle l'espace de quatre ans, et l'instruisit dans la doctrine chrétienne, la porta à faire une confession générale, et par sa douceur, charité et bons discours la convertit entièrement. Cette pénitente a toujours persévéré dans le bon chemin qu'elle avait commencé. Notre Françoise souffrit beaucoup de vergogne, d'injures et de confusions pour cette bonne action. Mais, si ceux qui endurent persécution pour la justice sont heureux, ceux qui endurent pour la miséricorde n'ont pas moins de mérite.

Un jour, une pauvre femme de Morlaix vint lui demander conseil avec larmes de ce qu'elle devait faire, à cause que ses deux filles s'étaient abandonnées, ce qui leur avait attiré la haine de ceux de leur quartier, qui voulaient les chasser hors de Morlaix à coup de pierres. Elle s'informa si elles avaient envie de se bien comporter. Ayant appris qu'elles étaient en résolution de changer de vie, elles les envoya en la ville de Lannion, chez une de ses nièces qui les logea. Cette action de charité gagna tellement le cœur de ces deux jeunes filles, qu'elles se convertirent et demeurèrent après avec leur mère avec honneur et obéissance.

Voyant une orpheline, fille d'une de ses cousines germaines, en grande nécessité, elle l'assista l'espace de cinq ans. Dans une grande année de cherté, voyant trois enfants mineurs de sa parenté, elle les nourrit durant un hiver. Ayant rencontré une pauvre femme presque toute rongée d'écrouelles, elle la logea et lui donna un lit près du sien, pour en avoir soin, la nuit aussi bien que le jour.

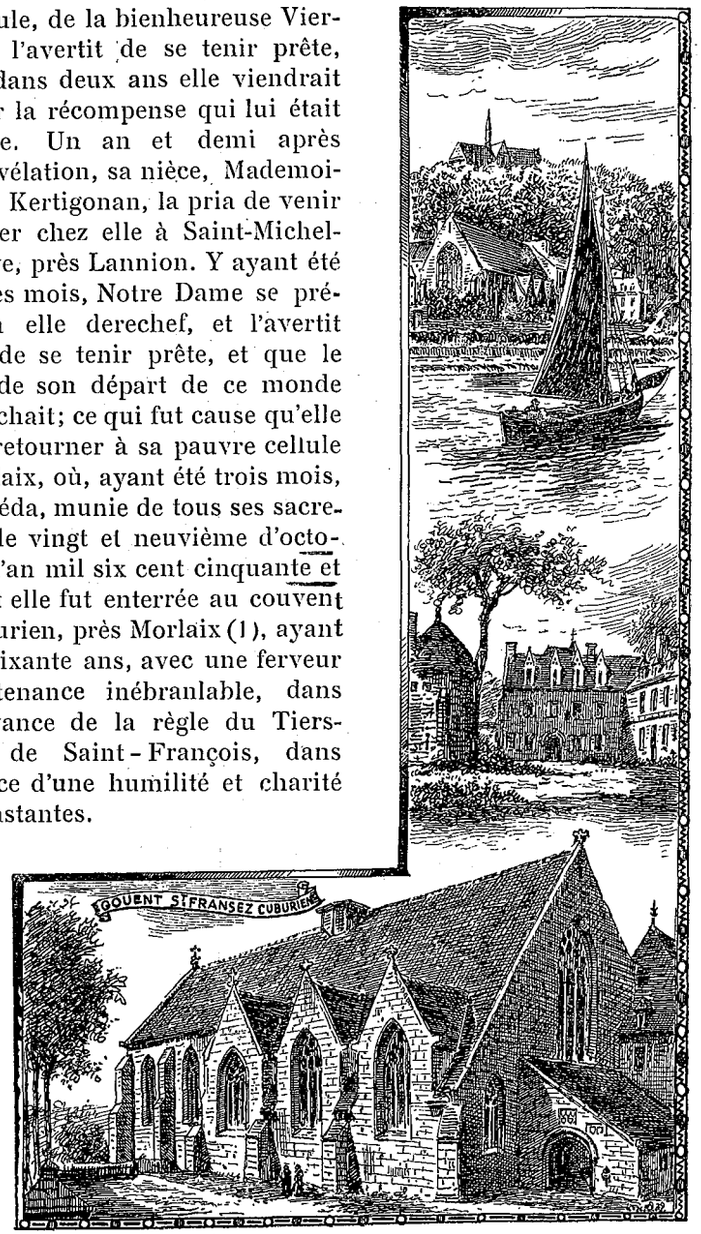
Un certain homme était en prison pour dette, et était transporté de désespoir, n'ayant personne pour l'assister, sa femme l'ayant quitté. Françoise fut tellement touchée de compassion de ce pauvre désespéré, qu'elle paya ses dettes et le délivra de prison, le remit avec sa femme, avec laquelle il a vécu jusqu'à la mort en paix et à son aise.

Voyant un jour une femme abandonnée, prête d'accoucher comme une bête, et en danger de perdre son fruit parce que les voisins ne lui voulaient bailler de retraite à cause de sa mauvaise vie, elle alla prier le Gouverneur de l'hôpital de la recevoir, ce qu'ayant refusé de faire, elle protesta qu'elle irait mettre sa plainte en justice, de ce qu'il ne voulait recevoir une femme abandonnée de tout secours, et prête d'accoucher. Ayant enfin fléchi le cœur du maître de l'hôpital, elle ne trouva personne pour lui aider à porter cette femme, qui ne pouvait s'aider ni marcher. La vraie charité a des forces au-dessus de ce que l'on croit. Elle porta et conduisit enfin toute seule, cette pauvre abandonnée, et l'ayant mise à couvert de tout danger, elle fut cause qu'elle accoucha heureusement de son fruit, qui vint au monde, et eut la grâce du saint baptême.

Allant un jour par le grand chemin, elle trouva une demoiselle fort âgée, dont le mari avait dissipé tout son bien. Elle n'avait aucun logis pour demeurer. Cette bonne servante de Dieu l'alla chercher avec un cheval, sur lequel elle la conduisit jusqu'à Saint-Martin, lui donna une chambre, et la servit et nourrit jusqu'à la mort.

A l'âge de quatre-vingts ans étant tombée malade, Madame de Tronjoly (1) voulut l'avoir chez elle pour en avoir soin, sachant ses mérites et vertus qu'elle honorait et chérissait particulièrement. Lorsqu'elle eut recouvré sa santé, elle la pria de demeurer chez elle, le reste de ses jours, et qu'elle en aurait soin comme de sa propre mère. Elle remercia la charité de cette bonne dame, lui disant que Notre-Seigneur n'avait pas vécu en chambre tapissée, mais dans une pauvre étable. Ayant pris son congé, elle alla demeurer dans un galetas, où il n'y avait aucune cheminée pour y faire du feu. Dans ce pauvre lieu elle se logea et nourrit une vieille demoiselle fort pauvre, âgée de nonante ans.

L'année mil six cent cinquante-huit, elle fut visitée, dans sa pauvre cellule, de la bienheureuse Vierge, qui l'avertit de se tenir prête, et que dans deux ans elle viendrait recevoir la récompense qui lui était préparée. Un an et demi après cette révélation, sa nièce, Mademoiselle de Kertigonan, la pria de venir demeurer chez elle à Saint-Michel-en-Grève, près Lannion. Y ayant été quelques mois, Notre Dame se présenta à elle derechef, et l'avertit encore de se tenir prête, et que le temps de son départ de ce monde s'approchait; ce qui fut cause qu'elle désira retourner à sa pauvre cellule de Morlaix, où, ayant été trois mois, elle décéda, munie de tous ses sacrements, le vingt et neuvième d'octobre de l'an mil six cent cinquante et neuf, et elle fut enterrée au couvent de Cuburien, près Morlaix (1), ayant vécu soixante ans, avec une ferveur et contenance inébranlable, dans l'observance de la règle du Tiers-Ordre de Saint-François, dans l'exercice d'une humilité et charité très constantes.



Couvent de Saint-François, Cuburien, près de Morlaix.

(1) Marie-Renée du Parc de Kerdannot, mariée à Charles-Louis de Kergoët, seigneur de Tronjoly, en Cléder.

(1) Son acte de décès, inscrit sur le premier registre de sépultures de la paroisse de Saint-Martin, donne la date du 30 octobre 1659, et dit qu'elle fut enterrée dans l'église paroissiale.

CHAPITRE XXIII

Il gagna Marguerite le Noblets, sa sœur, au mépris du monde, à l'amour de Dieu, et à la recherche du salut des âmes

Environ l'année 1608, il fit plusieurs missions dans les évêchés de Tréguier et de Léon, où il gagna plusieurs personnes au service de Dieu. Il avait un grand désir de retirer deux de ses sœurs de l'amour du monde, et présenta, pour ce sujet, plusieurs prières et pénitences à Dieu. Celle qui y avait le cœur le plus engagé, c'était Marguerite, âgée de vingt et cinq ans, qui avait de grands desseins de s'embarquer dans la mer périlleuse de ce monde, dont elle gardait ponctuellement les maximes et principes. Il plut à Dieu de lui toucher le cœur et de lui donner un très ardent désir de le servir.

Ayant découvert à son frère, le Père Michel, les touches qu'elle sentait en soi-même, il lui demanda si elle était contente de suivre son conseil en cette affaire, la plus importante, de toutes. Ayant tiré son consentement sur l'espérance qu'elle avait dans la puissance et bonté de celui qui lui avait inspiré ce désir, il témoigna une joie très sensible, et l'exhorta à prendre courage. Il lui donnait tous les jours plusieurs documents, qui ne visaient à autre fin qu'à lui imprimer le mépris et l'horreur du monde et de ses lois. Dans la maison de Monsieur son père, il lui fit faire des épreuves de son obéissance, humilité et charité, dont il lui avait fait plusieurs leçons. Il était porté d'une affection particulière pour la perfection de sa sœur Marguerite, parce que c'était celle de toutes ses sœurs qui avait plus d'affection pour la vanité, et avait un naturel bouillant et actif, qui avait besoin des grâces puissantes du ciel. Mais ce qui augmentait son zèle était l'esprit de reconnaissance et le ressentiment des obligations qu'il lui avait, pour ce qu'elle seule entre ses parents, l'assista lorsqu'il fut chassé de la maison de son père et de sa mère, pour ne vouloir suivre le train du monde.

Cette bonne sœur, pour le vêtir et nourrir dans son extrême pauvreté et maladie, vendit ce qu'elle avait gagné de son petit trafic.

Il la porta en premier lieu à quitter quelques-uns de ses atours, de ses colliers de perles, ensuite ses pendants d'oreilles, quelques jours après, ses dentelles et ses rubans. Un jour, voyant une vieille qui demandait l'aumône à la porte de Kerodern, où elle faisait sa demeure, il commanda à sa sœur d'ôter une bague de son doigt, où il y avait une pierre précieuse de grand prix, et de la donner à cette pauvre femme. Ce qu'elle fit à l'aveugle, et de très bon cœur, pour l'amour de Jésus-Christ.

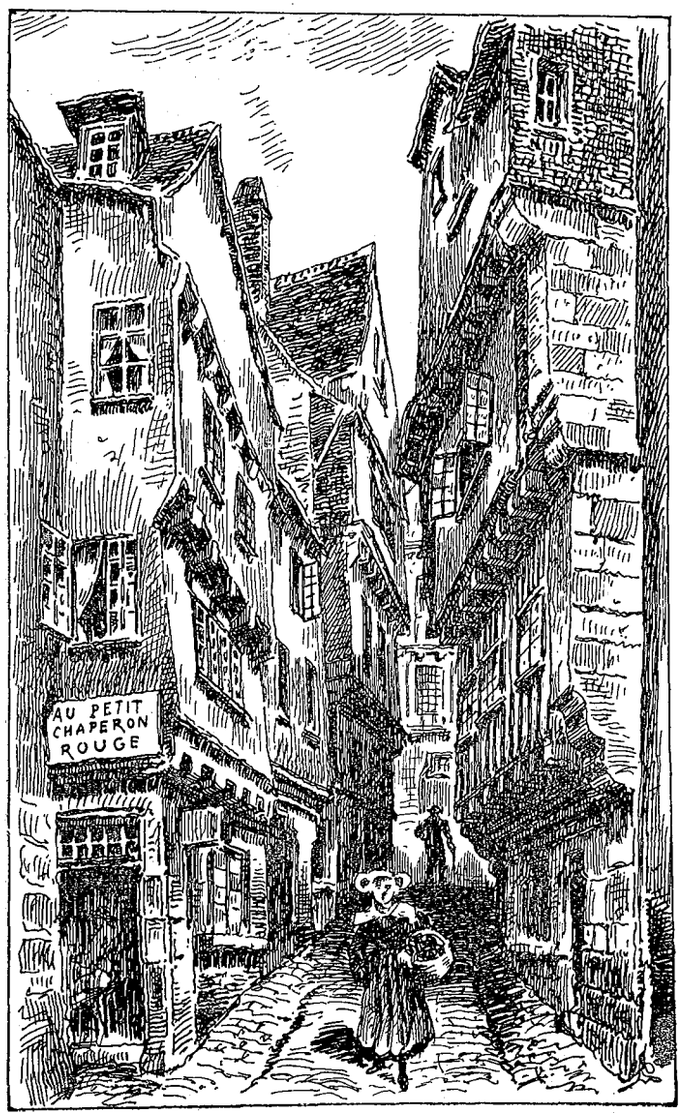
Quelques jours après, ayant vu une autre pauvre femme qui demandait l'aumône, il lui commanda de lui donner une robe de taffetas qu'elle portait. Ayant senti quelque répugnance à cette seconde épreuve, il lui ramena en mémoire qu'elle lui avait promis de lui obéir, en ce qu'il lui commanderait pour l'amour de Dieu. Elle se fit force, et surmonta la peine qu'elle avait de se dépouiller de ses ornements de vanité. Elle donna à la fin ce qu'elle avait chéri selon les règles du monde.

Cette première victoire remplit son âme d'une nouvelle consolation et force d'esprit, pour porter la croix de Notre-Seigneur. C'est la coutume du Saint-Esprit de récompenser d'une joie et douceur particulière ceux qui prennent courage de se surmonter eux-mêmes, en étouffant les sentiments de l'amour désordonné de soi-même et des créatures. M. Le Noblets excita sa sœur de s'abandonner tout entièrement et non à demi, à la conduite de Dieu à son endroit, et à se résoudre, en outre, de surmonter son naturel, en ce qui lui serait le plus sensible. L'ayant trouvée dans ce dessein, il la porta à quitter les aises et commodités qu'elle avait dans la maison de son père et de sa mère, et de se dépouiller de ses beaux habits.

Un matin, sans dire mot à personne, elle se mit en la compagnie d'une femme fort âgée, et prit le chemin de Morlaix, où son frère l'attendait. Etant au milieu de son voyage, elle changea le reste de ses beaux habits avec cette villageoise : et s'étant revêtue de grosse toile, avec une étoffe de toile rousse et des sabots, au lieu de ses beaux souliers à la mode, elle se rendit à la ville de Morlaix, où elle se fit couper les cheveux, et les jeta dans la rivière par un mépris heureux de la vanité. Son frère la reçut dans cet équipage et la mit dans les mains de Mlle de Lesmadic, appelée Françoise Quisidic, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, pour lui servir de maîtresse spirituelle.

Elle fut vêtue d'une robe grise, sans aucun pli, à guise d'un sac, on lui attacha une besace de toile à sa ceinture, on lui bailla en

main une écuelle de bois, et, en cet état, sa maîtresse la conduisit un jour par toutes les églises de Morlaix, la tenant par la main, et



La Venelle au Son, à Morlaix.

disant à haute voix : « Ayez pitié de cette pauvre innocente qui a perdu l'esprit. » Marguerite tenait dans tous ces lieux les yeux

fermés de honte, et pensa mourir de confusion, qu'elle offrit à Dieu pour sa gloire, et pour étouffer l'esprit du monde, qui avait pris la première place dans son cœur.

Le soir, ayant visité toutes les églises en cet état, elle donna aux pauvres tout ce qu'elle avait amassé. Elle fut reconnue de plusieurs personnes de sa connaissance, qui furent étonnées de ce changement. Les uns disaient qu'elle avait perdu l'esprit, les autres ne savaient que dire et penser là-dessus. Le bruit se répandit, par tout le pays de Tréguier et de Léon, que M. Le Noblets avait fait tourner de la tête sa sœur. La mémoire de l'affront qu'il avait reçu chez les Pères de Saint Dominique était aussi fraîche que les plaies que lui firent ces bons religieux lorsqu'ils le fustigèrent et chassèrent de leur couvent. Les parents de l'un et de l'autre furent extrêmement indignés de ce procédé, qui passait la portée de leur entendement.

Un de ses proches parents, outré de ce changement de sa sœur, qu'il voulait avancer dans un parti fort avantageux, se résolut de tuer son père Directeur, M. Le Noblets. Marguerite ayant fait cet acte généreux et héroïque du mépris du monde ne sentit plus aucune difficulté au service de Dieu.

Après ces premières épreuves, il la mit quelque temps en pension chez une honnête veuve, où elle demeura un an. Pour l'humilier davantage il lui fit apprendre le métier de couturière et à ce qu'elle s'avançât de jour en jour au service de Dieu. Il lui écrivit, du lieu où il était en mission, une lettre et une règle pleine d'instructions pour l'affermir et perfectionner dans trois points qu'il lui a toujours recommandés depuis le premier moment de sa conversion, qui fut le jour de Saint Laurent 1608, jusqu'à sa mort, qui fut le dix-septième de septembre 1634 (1).

Ces trois points sont un trés parfait amour de Dieu, un rare mépris du monde, et un zèle particulier du salut des âmes. C'étaient les trois chaînes du ciel, qui ont toujours tenu l'âme de cette servante de Jésus-Christ unie et attachée à Dieu, et il voulait que, dans le monde, sa sœur Marguerite fût le miroir de ces trois vertus parmi les fidèles, comme il l'était des prêtres missionnaires séculiers. Elle avait beaucoup affaire d'être consolée et fortifiée en ce temps parce qu'elle était délaissée de tout le monde qui la méprisait et se moquait d'elle, autant qu'il l'avait aimée et louée, pendant qu'elle suivait ses maximes.

(1) Il faut lire : le 17 septembre 1633. En effét, le 22 janvier 1634, le corps politique de Ploaré concède à Michel Le Nobletz une tombe dans l'église paroissiale « dans laquelle a esté inhumé et enterré le corps de damoiselle Marguerite le Nobletz, sa sœur..... » (Archives de l'Evêché de Quimper).

SECTION PREMIÈRE

Voici le contenu de la lettre de Monsieur le Noblets à sa sœur.

A ma très aimée sœur selon le sang et fille spirituelle en Jésus-Christ, Marguerite le Noblets, salut :

« Ma très aimée et honorée sœur, selon le sang et la foi de Jésus-Christ, sachant combien votre désir est grand de fuir le monde avec ses pompes et ses délices, n'étant capable de vous avancer en autre manière, et vous, ne voulant les honneurs de ce monde, ni les richesses périssables et caduques, et moi n'ayant le moyen de vous enrichir par ce chemin, j'ai essayé de vous laisser par écrit quelque chose de ce que votre âme désire jour et nuit, qui est de savoir le moyen de préserver votre âme de péchés et de tromperies du monde, et mener une vie vertueuse et exemplaire, afin qu'à votre exemple, plusieurs jeunes filles aient courage et instruction à mépriser le monde, pour imiter le Sauveur de nos âmes.

« Je vous prie, ô ma fidèle sœur, et ma très aimée compagne au mépris du monde, d'accomplir ces petites instructions comme si elles étaient des plus hautes sciences et piété, afin qu'elles vous servent de guide pendant votre pèlerinage en Egypte (1), d'étoile durant la nuit de ce monde, et de mémorial de votre ardente dévotion à imiter l'humilité et la pauvreté de Jésus, vrai époux de nos âmes. Il servira aussi de mémorial de votre libéralité en mon endroit. Lorsque j'étais destitué de biens temporels et indisposé de corps, vous avez vendu tout ce que vous aviez acquis par votre diligence, vous avez eu honte d'avoir abondance de biens temporels, et me voir en disette et nécessité de moyens, pour vivre selon ma qualité. Vous surmontez en prudence, en amour et en bon exemple toute votre race. Il est donc bien raisonnable que je vous fasse part de ce que Dieu m'a donné, voyant votre nécessité.

« Vous m'avez servi d'une seconde mère, et le Seigneur a voulu que je vous servisse de second père. Suivant le proverbe du pays vous me surmontez en affection, puisque nous disons :

Carantez c'hoar,
Breur ne goar.

c'est-à-dire que : le frère ne sait l'amour de sa sœur. Mais, je me relèverai de dessous ce fardeau, me faisant un autre proverbe :

(1) L'Egypte, pays étranger, symbolise ici la terre par opposition au ciel, notre patrie.

Charité de frère, charité de père. Quoique s'en soit, laissons cette obligation, encore que digne d'une éternelle mémoire, et venons à parler d'une autre plus grande, qui est d'avoir profité de mes petits avis et conseils, renonçant à votre propre jugement, aux folles opinions, à l'amour et crainte des parents, alliés et amis, et aux conseils et suasions de plusieurs autres, pour embrasser une vie pauvre, vilipendée et moquée du monde, pour l'amour de Jésus-Christ, aimant mieux être pauvre et moquée avec lui que riche, aimée, et louée avec le monde. Louange soit à Dieu, rémunérateur de tous ceux qui croient en lui, qui vous a illuminée dans toutes vos contradictions. Ça été lui qui a conduit votre cœur, ma parole ne faisant que frapper vos oreilles, pour donner l'alarme à vos affections. Prenez donc le livre de vos instructions, pour un continuel compagnon de votre pèlerinage, vous suppliant de me tenir toujours au nombre de ceux qui chérissent votre salut, promettant que je désire demeurer à jamais, votre affectionné frère et dévoué serviteur.

Michel Le Noblets,
Prêtre. »

Ayant reçu cette exhortation, et la règle que lui avait composée son frère, elle s'adonna aux pénitences et prières au-delà de ses forces. Elle tint une solitude et garda un silence plus austère que sa complexion ne permettait. Elle était en prière la plupart de la journée. Ce qu'étant venu à la connaissance de son directeur, il lui écrivit en cette sorte : « Ma sœur, votre dévotion vous porte à un jeûne indiscret, à une trop grande austérité de viande, à un trop grand nombre de pénitences et prières vocales, car votre santé et vos forces sont trop faibles. Il ne faut pas suivre votre sentiment particulier contre la raison et l'expérience. Il vous faut mesurer vos exercices à votre santé. Il est convenable que votre silence, solitude et oraison soient modérés. C'est une bonne dévotion d'aimer l'humilité, répondre avec bénignité, être servante jurée de tous, ne faire aucune pénitence de votre tête, sans conseil d'une personne qui connaisse votre complexion. C'est une grande perfection que rompre son propre jugement, obéir promptement, joyeusement et entièrement, fuir la paresse et la concupiscence du monde, faire du bien à ceux qui font du mal, faire les œuvres de miséricorde corporelles et spirituelles, persévérer dans l'oraison commencée jusqu'au temps préfixé, être patiente et résignée à la volonté de Dieu, en tout ce qui vient de sa part. Une excellente pénitence, c'est de se retirer de la corruption du siècle, et détourner ses pensées et affections de ce qu'il aime et commande, pour vous exercer dans les vraies et solides vertus, unir votre votre volonté et esprit avec l'esprit et la volonté de Jésus-Christ. »

SECTION DEUXIÈME

Son industrie pour garantir sa sœur des péchés d'ignorance.

Marguerite Le Noblets, ayant reçu les conseils de son frère et directeur, se résolut de s'efforcer de lui obéir jusqu'à la mort. Cet homme de Dieu écrivit après la mort de sa sœur un petit traité de ses vertus, qu'il donna à son successeur de la Compagnie de Jésus, d'où j'ai tiré ce qui suit. Elle tâcha de garder son cœur pur et libre de tout ce que le monde aime et cherche ardemment, et, pour n'être trompé des erreurs de son esprit et des ignorances des choses divines, elle s'étudia toute sa vie à méditer la loi de Dieu, et à la rechercher par la soumission et obéissance qu'elle portait aux avis de son directeur, qui lui avait appris qu'une grande partie des péchés de cette vie viennent d'ignorance et de défaut de considération sérieuse de la loi de Dieu Elle s'exerça selon l'avis de son frère à une exacte connaissance de la doctrine chrétienne, des vertus nécessaires pour imiter la vie de Notre-Seigneur, et des armes requises à combattre l'esprit et les maximes du monde, ce qu'elle acquit par la lecture assidue des bons livres.

Pour le même sujet, elle avait une affection particulière à entendre la prédication. Elle eût volontiers fait une journée de chemin pour entendre un sermon. Son père, voyant en elle une si grande affection à entendre la parole de Dieu, lui commandait quelquefois de demeurer au logis, pour la mortifier, lorsqu'il la rencontrait en chemin pour entendre les sermons. C'était la plus grande mortification qu'il pouvait lui donner. Entendant la prédication, elle se sentait quelquefois portée d'un désir extraordinaire de s'écrier au milieu de l'église, pour témoigner du regret qu'elle était d'un sexe qui ne lui permettait d'annoncer la parole de Dieu, qui était la nourriture de son âme. Elle avait le palais de l'âme disposé à entendre la parole sacrée, qu'elle eût été une journée tout entière pour entendre les sermons d'un prédicateur sans s'ennuyer.

SECTION TROISIÈME

Autres industries pour l'affranchir des péchés de fragilité.

Sachant par sa propre expérience que l'estime et l'amour du monde est un lien, et un obstacle à toute sorte de bonnes œuvres, aussi bien que la porte de toute sorte de péchés de fragilité et de malice, elle s'exerça particulièrement au mépris, à la haine, à la

fuite et à la victoire du monde et de ses lois. Lorsqu'elle arriva à Morlaix, après avoir fait sa confession générale, M. Le Noblets lui recommanda de s'adonner à renoncer au monde par une lettre qu'il lui écrivit en ces termes :

« C'est beaucoup de voir un Lazare ressuscité de mort à vie, mais ce n'était pas assez, s'il fût demeuré lié, et, encore qu'il eût été délié, s'il fût demeuré en Egypte, ou se fût familiarisé avec les Assyriens, comme nous représentent les Ecritures, et nommément Jérémie, au chapitre second : *Et nunc quid tibi vis in viâ Ægypti, ut bibas aquam turbidam, et quid tibi cum viâ Assyriorum ut bibas aquam fluminis.* « Pourquoi voulez-vous aller en Egypte pour y boire une eau bourbeuse, pourquoi voulez-vous vous mettre dans le chemin des Assyriens ? » (1) Vous êtes, ma sœur, ce Lazare, à qui notre Sauveur dit : *Lazare, veni foras* : « Lazare, sors dehors ». C'est à vous, à qui le Tout-Puissant dit : *Egredere de terra tuâ* : « Sortez de votre terre », de votre amour-propre, de votre volonté et jugement. Sortez du tombeau de l'amour du monde, si vous êtes du nombre des bien-aimés de Jésus-Christ, comme un Lazare, un Abraham, et un juste Loth. L'amour du monde est un tombeau, une Sodome ».

En premier, comme la demeure dans son pays et la fréquentation des parents est un lien qui lie le cœur insensiblement à la chair et au sang, et, en outre, dérobe beaucoup de temps pour des visites sans aucun profit, elle jugea à propos de quitter la demeure de ses père et mère et de ses plus proches, n'ayant demeuré en son pays, après sa conversion, que lorsque la charité envers son père et sa mère l'y ont obligée sur le déclin de leur âge. Après leur décès, elle quitta leur maison et le lieu de sa naissance, et ne voulut demeurer dans aucune maison qui lui appartînt. Elle prit Notre Seigneur au lieu de père, de mère, de frères, de parents, et de toute autre chose. Elle n'écrivit plus, depuis qu'elle se donna à Dieu, à aucun de ses parents et alliés, ni ne leur fit visite, par simple compliment, mais seulement lorsque la charité ou la nécessité l'y obligeait.

Elle ne se souvenait d'eux sinon au temps de l'oraison, dans lequel elle les offrait à Dieu, et priait la divine Majesté de donner sa grâce et le don de persévérance aux vivants et le repos aux trépassés. Pour la sevrer de l'amour excessif de ses plus proches, Dieu permit qu'elle endurât beaucoup de contradictions de leur part, pour avoir embrassé la pauvreté, l'humilité et l'ignominie de la croix de Jésus-Christ, avec intention de trouver Dieu, son unique amour, qui était le seul but de ses desseins. Elle ne voulut demeu-

(1) Jérémie II, 18.

rer assidûment en un même lieu, mais, par l'avis de son directeur, elle fit sa demeure en plusieurs quartiers du monde et évêchés de Basse-Bretagne, en quoi ses plus proches, et les amateurs du monde trouvèrent beaucoup à redire et s'indigner tant en sa personne qu'en celle de son frère, son directeur.

Le monde a ses favoris, Notre-Seigneur a les siens. Les mondains n'en veulent qu'à ceux que notre bénin Rédempteur aime le plus, laissant les leurs en repos. Si Marguerite Le Noblets eût été courir de compagnie en compagnie, par vanité, pour voir et être vue, pour danser et passer le temps en devis inutiles, si elle eût été, comme d'autres, voir les foires, les assemblées et les pardons de son temps, où toute la dévotion était à faire bonne chère et à danser, si elle eût été, d'un côté et d'autre, à fréquenter les banquets, les nouvelles messes (1), les obsèques, les maisons de ses parents, par légèreté et curiosité, comme c'est la coutume des sectateurs du monde, on ne lui eût dit mot. Mais puisque ses intentions ne s'accordaient aux lois du siècle, ses enfants et partisans n'avaient garde d'approuver son procédé.

Le Père Michel, son frère et son directeur, voyant que ses parents et la plupart de la noblesse étaieut étonnés de cette pratique nouvelle, de ce qu'une demoiselle de bon lieu et d'honnêtes parents ne demeurait toujours en même lieu, donna lui-même raison de ce procédé, dans une apologie qu'il écrivit à ses parents sur ce sujet. Sa sœur ayant pris pour but de tous ses desseins et de toute sa vie d'aimer Dieu de tout son cœur, et de s'éloigner de la corruption et affection du monde, et de coopérer avec son frère au salut du prochain, elle jugea à propos de demeurer en plusieurs lieux, changeant de temps en temps de quartier. En le faisant, elle ne trouvait occasion de s'attacher à l'amitié et trop grande familiarité du monde. Ayant appris que l'amitié de ce monde et les mondains étaient ennemis de Dieu, selon le dire de Saint Jean, elle s'était résolue de n'aimer que Dieu, et ne s'attacher à autre amitié que pour Dieu.

Or, sachant par expérience qu'il est difficile de demeurer longtemps en une même place, sans contracter quelque amitié hors les ordres du pur amour de Dieu, elle ne trouva de meilleur moyen que de changer de quartier, étant vrai que l'absence des objets et l'éloignement des occasions est le meilleur moyen pour conserver le cœur des occasions mal réglées, selon le proverbe commun qui dit : *Desiit amare cum desiit videre* (2). Elle choisit cette façon de vivre pour coopérer au salut du prochain, en plusieurs lieux de

(1) Les banquets qui se donnaient à l'occasion des premières messes.
(2) Loin de la vue, loin du cœur.

Basse Bretagne, enseignant les petites filles et femmes dans les villes et paroisses des champs, car, lorsqu'elle commença cette nouvelle façon de vivre, l'ignorance était extrême parmi toute sorte de personnes, et il n'y avait en Basse Bretagne aucun couvent d'Ursulines pour l'instruction des filles.

Elle demeurait d'ordinaire aux lieux où le Père Michel exerçait sa mission, lequel, ayant bien instruit un canton, allait dans un autre, qu'il cultivait et enseignait de nouveau, à la façon des apôtres, dans lequel exercice coopérait sa sœur par paroles, et exemples d'une vie éminente en toute sorte de vertus. Elle prit cette façon de vie, pour s'avancer au service de Dieu, et pour trouver de nouvelles occasions de pâtir, pour trouver des personnes vertueuses avec lesquelles elle pût converser et s'avancer au chemin du service de Dieu. Elle se transportait là où il se trouvait une occasion d'une plus grande gloire de Dieu, ou espérance d'une plus belle moisson pour le salut des âmes. Par cette manière de vie, n'ayant partagé son esprit en plusieurs connaissances et amitiés inutiles, elle coupait court à tous les péchés de la langue, ne parlant jamais que de Dieu et des moyens de Dieu. Elle sentait des tendresses très particulières à la pauvreté, humilité et obéissance de Jésus-Christ, et au mépris des biens périssables de ce monde.

Elle affectionnait l'humilité et la simplicité, comme ses deux sœurs germaines. Quand son père mourut, elle donna tout l'argent qui lui était échu, à l'instruction du simple peuple de Léon, Tréguier et Cornouaille. Elle ne méprisait personne, quelque grand pécheur qu'il fût, et ne désespérait jamais de son salut. Elle disait souvent que Dieu aimait plus un pécheur pénitent et humble, qu'un juste qui devient superbe et arrogant. Tout le temps de sa vie, elle donnait une partie de son revenu pour catéchiser le simple peuple Elle dédiait l'autre partie à nourrir les pauvres, et à vêtir les nus, et pour acheter des linceuls et linges nécessaires pour ensevelir les morts.

Elle ne voulut jamais faire aucun acquêt, qu'une fois qu'elle acheta une maison au faubourg de Saint-Mathieu, près de Quimper, pour en faire un présent aux Pères de la Compagnie de Jésus, pour entrer en société avec eux, dans l'emploi de l'instruction de la jeunesse, et du zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Afin qu'elle pût être plus libre de tout souci, et pour approcher de plus près de la pauvreté de Jésus-Christ, elle se priva de la liberté de disposer de son patrimoine, ne voulut se mêler de recevoir ses rentes, ni d'affermer ses terres, en laissant tous ses soucis à son directeur, qui lui donnait ce qu'il jugeait à propos pour son entretien, et pour fournir aux bonnes œuvres qu'elle faisait. Elle ne mettait

ni or ni argent dans sa bourse, il n'y avait qu'un chapelet et une discipline. Voilà tout son valent et tout son trésor.

Elle contribuait à l'entretien de ceux qui s'employaient à l'instruction des enfants et du simple peuple. Elle ne voulait pas demeurer dans des maisons de noblesse, depuis sa conversion, mais dans de pauvres maisons et chaumines couvertes de pailles. Pour avoir beaucoup de temps à s'occuper aux bonnes œuvres, elle ne demeurait que peu de temps à prendre sa réfection. Au commencement de chaque année, elle faisait fondre de la graisse de lard, en emplissait un pot de terre. Quand elle voulait manger du potage, elle prenait une cuillerée de cette graisse, la mettait dans un pot avec de l'eau, et, en peu de temps et à peu de frais, dressait son potage et son dîner.

SECTION QUATRIÈME

Continuation des mêmes industries.

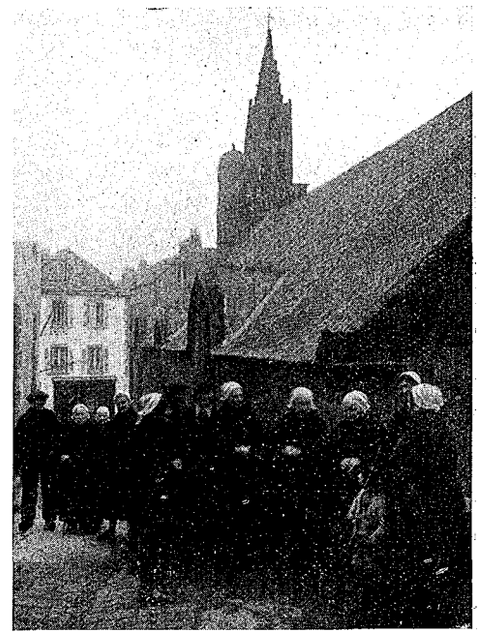
Etant arrivée à Douarnenez qui est le lieu où elle acheva son pèlerinage en ce monde, sa première demeure fut l'étable de Bernard Poullaoec, honnête bourgeois (1). Elle choisit Douarnenez pour son Bethléem, et, à l'exemple de Notre-Seigneur, elle choisit une étable pour son premier logis. Le long de l'année elle ne mangeait pas la valeur de vingt sols de viande ; ses habits ressentaient la pauvreté et simplicité ; ses collets et coiffures étaient semblables à ceux des femmes des pauvres pêcheurs de sardines de ce lieu. Son pain était d'orge qu'elle faisait elle-même, ses mets ordinaires étaient un peu de lait et un peu de bouillie, faite comme celle des plus pauvres du canton. Lorsqu'elle demeurait chez son père, avant sa conversion, elle était fort délicate en son vivre, et ne pouvait manger de la bouillie. Les premiers mois après sa conversion, son directeur conseilla à la femme chez qui elle était en pension, de ne lui donner que de la bouillie. Elle ne voulut jamais aller dîner chez les dames et demoiselles aisées. Si quelqu'un dînait avec elle, c'était quelque fille ou femme de basse qualité, pour l'affection qu'elle portait à la sainte pauvreté et humilité.

Elle quitta le train de qualité et ornement de demoiselle, pour être pauvre et servante de Jésus-Christ. Sa demeure et conversation était avec les personnes simples, affligées, et de basse qualité, pour

(1) Marié à Blanche Coullouch, il eut plusieurs enfants : Hervé (17 mai 1621) ; Michel (10 juillet 1622), dont la marraine fut Claude Bellec ; Marie (16 mai 1624) que Marguerite Le Nobletz tint sur les fonts du baptême ; Anne (17 mai 1625) ; Catherine (4 juillet 1626). (Registres de Ploaré.)

contrecarrer son naturel, porté aux complaisances et à la vanité, et elle ne fréquentait jamais ni dames ni demoiselles, sans une très grande nécessité pour la plus grande gloire de Dieu et le salut de leurs âmes. Ellle se servait elle-même, ne se servant de personne, sinon aux faits qui surpassaient la portée de ses forces.

Depuis sa conversion, elle ne demeurait dans les villes, mais aux champs et pauvres bourgades, et, les quatorze dernières années, elle demeura à Douarnenez, qui est un lieu rempli de pauvres personnes qui gagnent leur vie à la sueur de leur visage. Comme elle affectionnait les trois premières compagnes de Notre-Seigneur, la pauvreté, l'humilité et la simplicité, elle avait une inclination particulière à l'obéissance. Pour être conduite en toute assurance, elle obéit à son frère et directeur comme à la voix de Jésus-Christ. Son obéissance fut singulière et héroïque, obéissant aux choses les plus difficiles que saurait trouver une demoiselle d'honneur et de qualité. Elle obéissait promptement et à l'aveugle, n'examinait les raisons humaines, mais, regardait, en tout ce qu'on lui commandait, la volonté de Dieu, qu'elle reconnaissait dans la personne de son frère.



Groupe de Douarnenistes.
Photo Villard.

Elle garda jusqu'à la mort, avec une exacte rigueur et perfection, la règle que son frère lui avait donnée au commencement de sa conversion, sans en manquer un seul point, Dans ses pénitences, dévotions et exercices, elle suivait en tout la direction du Père Michel qui lui servit de père. Elle eût bien voulu, dès le commencement de sa conversion, faire vœu de chasteté perpétuelle, mais son conducteur, voyant plusieurs dangers, où s'exposent plusieurs qui font ce vœu pour le reste de leur vie, de leur propre fantaisie, en outre prenant garde à la légèreté, et inconstance de ce sexe, il

ne lui voulut jamais permettre de faire ce vœu que pour un an ou environ, et, ce temps écoulé, il la laissa à sa liberté.

Le soleil pour beau qu'il soit, ne laisse quelquefois d'endurer quelque éclipse. Marguerite, encore qu'elle eût été fidèle plusieurs années à ne rien faire de sa tête, sans le conseil de celui qui la dirigeait, une fois cependant, une illusion diabolique éclipsa pour un temps le lustre de son obéissance. Etant au Conquet dans l'exercice de toute sorte de vertus et de bons exemples, elle fit rencontre d'un jeune homme non marié, parent de l'hôtesse chez qui elle demeurait. Ce jeune homme était porté à toute sorte de bonnes œuvres, avait des moyens en abondance, était doué d'un fort bel esprit. Comme la ressemblance est le nœud de l'amitié, ce jeune homme et Marguerite se trouvèrent surpris d'une amitié fondée sur la vertu et dans les termes de tout honneur. Comme l'un et l'autre n'étaient astreints à aucun vœu, ils se promirent foi de mariage, l'un à l'autre. sans en rien communiquer à M. le Noblets, sa sœur ayant reçu bague de celui qui la recherchait, sans que personne le sût.

Ils avaient fait complot tous deux de demander dispense de bannies, et d'épouser à Brest à l'insu des parents et du frère de Marguerite, disant qu'ils n'avaient à faire du consentement de parents, puisqu'ils étaient en âge de disposer d'eux-mêmes.

Un jour le Père Michel étant entré dans le lieu où demeurait ce jeune homme, il sentit une odeur extrêmement désagréable qui lui fit bondir le cœur. Ayant senti la même odeur plusieurs fois, et prenant garde que personne ne la sentait que lui, il pria Dieu à ce qu'il luit plût de lui donner connaissance de sa sainte volonté. La divine Majesté lui révéla que sa sœur avait pris bague d'un certain, qui lui fut nommé, et avait promis de l'épouser en cachette, qu'il fallait la faire changer de quartier, et que Dieu ferait passer cet orage, et dissiper cette nuée qui s'était élevée par la malice du diable. Dieu lui donnait connaissance de l'état des affaires de ses amis, comme s'il eût été présent, et il appert, par une induction de plusieurs exemples, qu'il avait ce don de Dieu, qu'il lui donnait connaissance des choses absentes, et qu'il agissait par ses prières, aussi efficacement en leur absence qu'il eut fait en leur présence.

Tout incontinent après, le Père Michel connut que ce jeune homme était descendu de la race des coquins, qu'on tient issus de la race des Juifs. Sur quoi, sans faire semblant de rien, il pria sa sœur de venir faire un tour à Douarnenez, pour y voir quelques-uns de ses disciples, qui y vivaient avec une grande édification. Etant arrivée dans ce lieu, il lui demanda où était la bague qu'elle avait reçue d'un tel au nom de mariage. Elle la lui donna; et comme si on lui ôtait un bandeau de dessus les yeux, elle demanda

pardon à Dieu et à son frère, oublia en un instant tous ses desseins, et demeura le reste de ses jours à Douarnenez. Quelques jours après son arrivée, le jeune homme tomba dans une maladie extraordinaire dont il mourut.

Dieu montra en cette conduite sa Providence vers cette sienne servante, ne permettant pas que le malin esprit vînt à bout de ses entreprises. Quelques années après, elle fit vœu de chasteté perpétuelle, avec le consentement de celui qui la dirigeait, et se comporta le reste de sa vie, selon son ordre et sage conseil.

Ce faux pas, qu'elle avait fait pendant cette éclipse, lui fut un éperon qui la poussa avec une ardeur extraordinaire au service de Dieu, le reste de ses jours. Lorsqu'on parlait à son frère de cette illusion que lui avait causée l'ennemi, il dit qu'il tolérait plus aisément cette surprise, qu'il n'eût fait, si elle fût tombée en superbe.

SECTION CINQUIÈME

Elle a été gouvernée par le chemin de toute sorte d'abnégation d'elle-même et du mépris du monde.

Son père spirituel la porta à un renoncement insigne d'elle-même, pour suffoquer l'esprit du monde, et imiter Notre-Seigneur duquel Saint Paul dit : *Exinanivit semetipsum, formam servi accipiens.* Elle a excellé en ce point, et son frère écrit d'elle qu'elle a été la porte enseigne du mépris de soi-même et du monde, entre les filles dévotes de son temps. Elle était portée à une grande solitude et recueillement intérieur. Ce lui était une peine indicible de se trouver dans les grandes assemblées, qu'elle fuyait de tout son pouvoir. Lorsqu'elle allait par pays, elle ne logeait jamais chez les dames et demoiselles, quand bien même elles eussent été de ses parentes, si elles n'avaient l'esprit de piété et du mépris du monde, afin qu'elle ne fût obligée de souffrir ce qu'elle haïssait plus que la mort, c'est-à-dire de voir et entendre les nouvelles, les exemples et façons de faire des mondaines.

Elle aimait mieux loger chez les pauvres, pour imiter la pauvreté de Notre-Seigneur, et pour avoir la commodité de catéchiser, en passant, les pauvres femmes et filles des champs, et leurs domestiques, qui n'avaient personne qui leur donnât le pain de la doctrine chrétienne, dans le temps de la famine universelle des instructions de salut dans le pays armorique.

Jamais elle ne s'entretenait avec les personnes qui étaient dans la joie du monde, et étaient vides de l'esprit de Dieu et du mépris

des choses caduques et périssables. Elle fuyait comme la peste l'occasion des discours et entretiens inutiles. Quand elle passait par un lieu où il y avait grande quantité de monde, elle passait vite, comme un criminel qui a peur de trouver le grand Prévôt, se donnant garde de faire rencontre des personnes mondaines de sa connaissance, qui l'obligeassent à quelque entretien du monde et à des civilités mondaines et inutiles. Pour cette occasion, quand elle allait en quelque lieu, elle allait vite, se ressouvenant de la vitesse de la Sainte Vierge dans son voyage par les montagnes de Judée, pour visiter sa cousine sainte Elisabeth. Quand elle allait en quelque lieu de dévotion, c'était toujours avec la bénédiction de ceux qui la gouvernaient, et ce, au temps que le lieu où elle se transportait n'était fréquenté de plusieurs personnes, afin de n'être obligée à plusieurs civilités inutiles, qu'elle haïssait comme les apanages du monde, ennemi de la solitude et liberté de son esprit, qu'elle chérissait plus que toute sorte de trésors.

Ayant entendu la messe, elle était retirée toute la journée dans sa chambre, si les nécessités des pauvres, des malades et agonisants ne l'en faisaient sortir, sachant que c'était le lieu où la Sainte Vierge fut saluée de l'ange. Elle mangeait en son particulier, et n'allait aux banquets des personnes aisées, des nobles, ni même de ses parents, sans nécessité. Pendant son dîner, une fille lui faisait lecture de quelque livre spirituel. Toute la journée la porte était fermée sur elle, et ne permettait à aucun homme d'entrer dans sa chambre. Quand quelque femme ou fille y entrait, elle ne leur ouvrait qu'après avoir dit l'*Ave Maria*, et quand le colloque spirituel était achevé elle disait. *Deo gratias !*

Sa chambre était comme une église, où elle ne permettait aucun discours des choses du monde. Ceux qui la visitaient, n'y étaient portés que pour entendre d'elle quelques mots de consolation ou d'édification. Jamais elle ne n'enquêtait de ce qui ne touchait la gloire de Dieu, et ne racontait les nouvelles du temps qui ne visaient à même fin. Elle ne voulait avoir chez elle autre servant que ses deux mains, pour éviter les occasions de colère et impatience, et pour pratiquer l'humilité de Notre-Seigneur, disant qu'elle n'avait jamais lu que Notre-Seigneur eût aucun serviteur mais qu'il s'était anéanti et rendu serviteur des autres. Marguerite s'était rendue servante des pauvres, visitait les malades, et lorsque leurs gens étaient allés à leur travail, elle allait à la fontaine, leur quérir de l'eau, leur apprêtait à manger et faisait leurs lits. Elle ne se mêlait des affaires d'autrui, si ce n'était pour les aider en leurs nécessités corporelles et spirituelles. Elle était jour et nuit sur ses gardes, et lorsqu'on blâmait quelqu'un en sa présence, elle l'excusait tant qu'elle pouvait. Si l'excuse n'était possible, elle en avait compassion, priait et faisait prier Dieu pour lui.

Son frère l'avait dressée, dès la première année de sa conversion, à ces pratiques de ne juger sans raison, ni mépriser personne, quelque grand pécheur qu'il parût. Un jour, son directeur l'amena lorsqu'elle était à Morlaix près la grande place Saint-Dominique où plusieurs gentilshommes et gens de justice se promenaient. Il lui demanda : Ma sœur que font ces Messieurs ? Je vois, dit-elle, qu'ils font le métier des mondains ; ils se promènent, dit-elle, ils se donnent du bon temps. Il la tança d'avoir ainsi jugé, lui disant qu'il y avait, dans cette compagnie, des personnes qui portaient cilice sous leur chemise de toile blanche. Elle vivait en ce monde comme s'il n'y avait eu que Dieu et elle sur la terre. Sa vie était cachée et perdue en Dieu. Lorsqu'elle entendait parler des choses du monde, elle n'y prenait aucun goût. On eût dit qu'elle eût été sourde, muette et aveugle, et morte à toutes les choses terrestres qui ne regardaient la gloire de Dieu et le salut des âmes. Dès le commencement de sa conversion jusqu'à la mort, elle fut soigneuse de garder et de préserver son cœur de toute affection déréglée, et elle chérissait la pureté et la paix de l'âme, comme nécessaire disposition aux rares vertus et éminents trésors de la main de Dieu.

Si elle tombait dans quelque imperfection, même par promptitude, inadvertance ou ignorance, elle se confessait avant la nuit, et ne pouvait avoir aucun repos dans son esprit qu'elle n'eût déposé au tribunal de Dieu, en la confession, le faix qu'elle sentait en son âme. Elle avait une conscience non scrupuleuse, mais fort tendre et délicate à ressentir les moindres offenses et infidélités contre Dieu. Son frère lui avait recommandé, dès le commencement de sa conversion, de méditer souvent ces paroles du Saint Esprit : *Omni custodia custodi cor tuum, quoniam ab ipso vita pendet*, etc. (1). Gardez votre cœur avec toute sorte de diligence ; car la vie en dépend. Pour cette raison, elle tâchait de ne se lier à personne par une trop grande amitié ou familiarité, qui pût traverser son repos et la pureté et la liberté de son amour et familiarité avec Dieu. Elle aimait le silence et la solitude, comme une des prunelles de ses yeux, comme les deux nourrices des vertus acquises, et les deux dépositaires de la grâce de Dieu.

Un jour son frère et directeur lui écrivit en cette façon : « Gardez le silence et la retraite en saluant et en hantant peu de personnes. Oyez et parlez peu. Tant moins aurez-vous de connaissances, moins vous aurez d'amour du monde, moins de respect humain, moins de honte de bien faire, moins de tristesse de plusieurs événements, moins d'évagation d'esprit. »

(1) Proverbes IV, 23.

Marguerite pratiquait tous ces avertissements en perfection. Elle ne s'arrêtait à parler à ceux qui tenaient de longs discours sans nécessité et pour passer le temps. Elle ne parlait longtemps ni souvent, même à son hôtesse chez qui elle demeurait, ni avec les mères de famille qui n'ont autres paroles en bouche que de leurs familles, maris, enfants, serviteurs, et de leurs ménages, se ressouvenant de l'avertissement de saint Jérôme dans son épitre dix-huitième : *Salutationes nec nimis quotidianas* : Que les salutations ne soient pas trop fréquentes, ni journalières.

Elle fuyait les occasions et rencontres qui obligeaient à des civilités mondaines, et se ressouvenait de ce qu'elle avait des écrits du même saint Jérôme par la bouche de son frère, que dans les villes, l'occupation de plusieurs qui y sont, c'est *videre et videri*, de voir et d'être vus, et que, *in villa Christi tuta rusticitas*, c'est-à-dire que Béthléem est la vie champêtre et assurée, étant à couvert de l'embarras du monde. Elle préféra la vie champêtre à la demeure dans les villes, faisant son séjour loin de la maison des nobles, parmi les personnes simples, pauvres et de basse condition.

Selon le conseil de son frère, elle régla sa solitude et son silence, de peur que ceux qu'elle voulait gagner à Dieu ne se rebutâssent, la voyant si recluse et taciturne ; encore qu'elle eût beaucoup d'affection à la retraite, elle ne laissait pas de sortir pour entendre la messe tous les jours, et la parole de Dieu, quand on prêchait. Elle sortait pour exercer les œuvres de miséricorde, bien qu'elle fût affectionnée au silence ; elle y apportait de la modération pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Elle ne recherchait de parler aux ecclésiastiques qui ne lui étaient assignés pour sa conduite, ni à ceux desquels, elle n'espérait avoir l'édification pour s'avancer au service de Dieu. Elle ne recherchait l'entretien des gentilshommes, des demoiselles, ni des riches, qui ne faisaient état de vivre dans le mépris du monde et dans une piété particulière.

Elle n'avait aucun commerce avec ceux qui étaient dans la joie et la prospérité mondaine, ni avec ceux qui étaient habitués aux péchés, lorsqu'elle ne voyait aucune espérance de leur conversion. Elle esquivait leur abord avec dextérité. Lorsqu'ils la rencontraient, elle les saluait avec humilité et douceur, en peu de mots, leur répondait brièvement, et jamais ne les interrogeait d'aucune chose curieuse. Elle prenait un prétexte spécieux de trancher court. Si elle eût suivi son inclination au silence, goûtant Dieu dans l'oraison, elle eût menée une vie semblable à celle des saintes Thaïs, Marie Egyptienne et Pélagie ; mais, ayant pris à cœur d'imiter la vie de Notre-Seigneur, celle de Notre Dame et des Apôtres au zèle de la gloire de Dieu et salut des âmes, elle parlait volontiers à neuf sortes de personnes : aux pauvres, pour les soulager ; aux

malades, pour les assister corporellement et spirituellement ; aux enfants et simples, pour les catéchiser ; aux filles, pour les porter à la piété et au mépris du monde ; aux affligés, pour les consoler ; à son confesseur et directeur, pour conférer de sa conscience en peu de mots ; aux servantes, pour les instruire ; aux personnes dévotes, pour s'avancer par sa conversation et son exemple à la vertu.

Elle gardait ces règles avec rigueur, aux lieux où régnait davantage l'esprit du monde, comme à Morlaix et à Quimper, se donnant de garder de vivre selon les pratiques des personnes mondaines.

Son frère, lui écrivant un jour, lui remontra qu'elle se persuadât que Dieu lui donnait, dans ces villes, le même commandement qu'il donna à son peuple dans l'Egypte, au Lévitique chapitre 28 : *Ego Dominus Deus vester, juxta consuetudinem terræ Ægypti in qua habitatis non facietis.* Je suis votre Dieu et Seigneur ; vous vous donnerez bien de garde de suivre les coutumes et les lois des mondains. Elle vivait dans cette retenue pour conserver la netteté et tranquillité de son âme. Pour cette même cause, elle ne voulut jamais s'embarrasser, ni se charger de quantité d'affaires, ni tourmenter son esprit de plusieurs soucis. Elle n'avait qu'une affaire devant les yeux et un souci qui la pressait, qui était de servir et contenter Dieu, et procurer sa gloire par tous les moyens possibles.

Elle était sur ses gardes à ne dire aucune parole sans une bonne fin, de même, pour conserver la pureté de son cœur, elle ne laissait entrer au fond de son âme aucune pensée inutile, se souvenant du prophète qui dit : *Væ vobis qui cogitatis inutile* (1) : malheur à vous qui roulez dans votre esprit des pensées inutiles. Elle ne désirait aucune chose passagère, ni se réjouissait d'aucune chose hors de Dieu et sa gloire. Lorsqu'il s'agissait de l'affaire de la divine Majesté, elle n'avait aucun respect humain, et n'était touchée de crainte, ni de honte déréglée, parce qu'elle ne craignait que le péché. Elle ne haïssait ni ne fuyait que le péché et ses partisans : le monde, la chair et le diable. Son esprit était si élevé dans l'union de sa volonté avec la divine, que les orages de l'envie, de la colère, tristesse, inquiétude, empressement, pusillanimité et défiance ne pouvaient arriver à la suprême région de son âme ; son corps était en terre, mais son âme, ses pensées, désirs, amours, espérances et joies étaient en Dieu seul. Si elle avait quelque tristesse ou désolation en la partie inférieure de l'âme, ou quelque consolation dans le cœur, elle ne parlait qu'à son confesseur, et gardait une égalité d'esprit dans le défaut et dans l'abondance, dans la prospérité et l'adversité. Etant si détachée des choses transitoires, elle vint à tel point qu'elle avait plus de peine à parler et penser des choses d'ici-

(1) Michée, II, 1.

bas que les mondains n'ont de difficulté de penser à Dieu et aux choses célestes.

SECTION SIXIÈME

Son oraison et union avec Dieu.

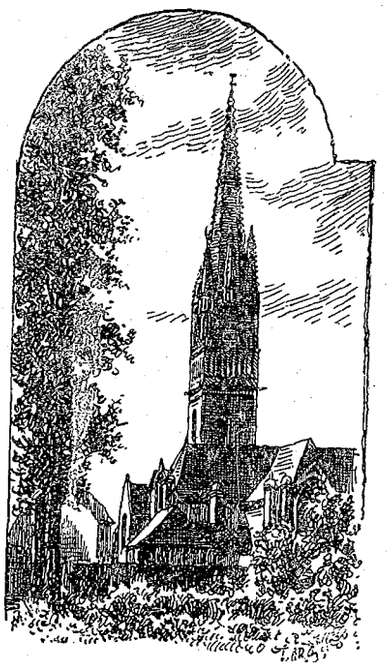
Ces susdites voies d'instruction, d'étude et de méditation dans la voie de Dieu, de pauvreté volontaire, d'humilité, de simplicité, abjection d'elle-même, et du mépris effectif du monde, la portèrent dans un degré d'oraison continuelle et d'amour et union avec Dieu, qui l'accompagnait dans son travail, ses voyages, conversations, et dans tous ses exercices. Ayant purgé le palais de l'âme des mauvaises humeurs, et de l'affection du monde et de ce qu'il aime, elle était illuminée, dans son intérieur, des rayons de la divine sagesse. Regardant toute chose comme dans leur principe et fin dernière, avec un amour et connaissance de Dieu, pleine d'une douceur inconnue aux âmes qui aiment le monde, elle était visitée, consolée, fortifiée au service de Dieu.

Son frère atteste qu'en un an, elle s'avança plus dans l'amour extatique de Dieu, par les voies qu'elle entreprit courageusement au commencement de sa conversion, que n'auraient fait les autres âmes qu'il avait connues, en l'espace de soixante ans, parce qu'elle avait pris à tâche de se surmonter en tout, et de vivre au rebours du monde et de ses lois.

Jamais elle ne quittait ses oraisons mentales, qui avaient une heure particulière arrêtée et désignée. Quelque exercice extérieur que ce fût, où elle s'exerçait, son esprit était toujours rempli de bonnes pensées, qui la portaient à un respect et amour particulier vers Dieu. Ses ordinaires pensées étaient de la présence de Dieu. Quand elle allait en quelque lieu, elle se représentait qu'elle allait au Calvaire ou en Bethléem. Si elle retournait à la maison, elle s'imaginait qu'elle allait à Nazareth. Si elle entendait en la ville un grand bruit, elle s'imaginait le bruit des Juifs, lorsqu'ils menaient Notre-Seigneur sur le Calvaire. Dans son oraison, elle s'arrêtait longtemps à s'entretenir avec son Jésus, sur la rédemption, sur les bénéfices, sur les vices et imperfections. Après elle se retournait aux Saints. Elle avait une affection particulière à la Très Sainte Vierge, à Saint François, à Saint Dominique, pour avoir donné de grands prédicateurs et confesseurs à l'Eglise de Dieu, à Saint Jérôme, pour impétrer le mépris du monde et attirer les âmes à Dieu.

Elle demandait souvent, dans ses prières, douze choses pour elle-même :

1. De savoir la loi de Dieu; — 2. Le don de conseil, pour connaître sa sainte volonté, et savoir faire toutes ses actions, pour la gloire de Dieu et à l'édification et salut du prochain; — 3. L'esprit de Jésus-Christ; — 4. L'esprit d'humilité; — 5. L'esprit du mépris du monde; — 6 L'esprit de la filiale crainte de Dieu; — 7. L'esprit de pénitence; — 8. L'esprit d'oraison; — 9. L'esprit de force; — 10. Les dons du Saint-Esprit; — 11. Les nécessités temporelles; — 12. Le don de persévérance.



Eglise de Ploaré, vue du côté du chevet.

Quand elle se sentait molestée de distractions à la messe, dans ses oraisons vocales, elle avait coutume de se faire des demandes et de se répondre. On a trouvé dans son coffre, après sa mort, cette pratique en ces mots :

A quelle fin, suis-je mise au monde ? — Qu'est-ce que Dieu demande de moi ? — Aimé-je le monde ou Dieu ? — Qui sont les signes du mépris du monde ou de l'amour de Dieu. Les ai-je ? — Quelles vertus remarquons-nous en Jésus-Christ ? Si je les ai, comment faut-il les conserver et entretenir; si je ne les ai, comment faut-il les acquérir ? — Quelles sont mes mauvaises inclinations, affections, et passions mal réglées, mes mauvaises habitudes et péchés prédominants, et les occasions ordinaires de mespéchés ? — Quels sont les remèdes qu'il convient d'apporter ? — Si telle ou telle occasion se présente, quelle précaution y faudrait-il apporter ?

Par le moyen de ces interrogations qu'elle faisait à son âme, et des réponses qu'elle formait dans son intérieur, elle avait acquis une grande pureté d'âme, et une grande grâce contre les distractions. Son directeur lui avait appris cette façon de prière, fort propre pour arrêter l'imagination, et obvier aux distractions, pour déraciner ses vices et imperfections, et pour acquérir les vertus solides.

SECTION SEPTIÈME

Sa vie active.

Encore que la vie contemplative fût le paradis de son âme, elle jugea à propos d'associer Marthe avec sa sœur Madeleine, et de marier les vertus de la vie active avec celles de la vie contemplative, pour le but qu'elle s'était proposé de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Elle avait une horreur de l'oisiveté comme la nourrice de tous les vices. Pour se mettre à couvert de ce vice, elle avait réglé son temps et destiné chaque heure aux emplois de Madeleine et de Marthe, afin qu'il ne se trouvât aucun vide de grâces et de mérites dans toutes les actions de la journée. Elle ne voulut être singulière dans la substance de ses actions, mais dans l'ordre, dans l'esprit et dans la façon. Elle faisait les actions communes, mais non communément, c'est-à-dire qu'elle les faisait avec un esprit, une intention, une ferveur, affection, prudence et onction, pleine de douceur céleste au dessus du commun.

Les jours de fêtes, le matin se passait, depuis les quatre heures jusqu'à midi, dans l'oraison mentale, puis, dans les prières vocales, dans la réception des sacrements, à la messe et à la prédication, quand il y en avait. Après la Grand'Messe elle portait à dîner aux pauvres malades de la ville, et, pour cet effet, elle avait gagné plusieurs honnêtes personnes, qui s'aidaient les unes les autres, pour faire du potage, et cuire les viandes, pour les pauvres, dans sa maison. Après avoir donné à manger aux membres malades de Jésus-Christ, elle dînait, et entendait la lecture spirituelle qui se faisait à l'église par quelque ecclésiastique. Ensuite, elle entendait les vêpres, après lesquelles, elle vaquait à quelque œuvre de miséricorde, principalement à expliquer, dans sa chambre ou chez quelques veuves, les peintures et énigmes spirituelles de son frère. En après, elle enseignait le *Pater*, *Ave*, *Credo*, *Confiteor*, les commandements de Dieu, et les mystères de la Trinité et de l'Incarnation aux enfants, et aux pauvres et simples personnes.

SECTION HUITIÈME

Son ordre pour les jours ouvriers.

A quatre heures, elle se levait; à quatre heures et un quart, elle faisait trois quarts d'heure d'oraison mentale. Depuis cinq heures jusqu'à sept, elle faisait une heure de travail, à sept heures entendait la messe. Depuis la messe jusqu'à dix, elle travaillait, et en même temps, quelques filles ou veuves dévotes lui lisaient un livre de dévotion, ou bien elle enseignait quelques enfants, ou entretenait son esprit de bonnes pensées, ou ruminait ce qu'elle avait entendu pendant la lecture, ou entremêlait son travail d'oraisons jaculatoires. A dix heures, elle dînait toute seule, et entretenait son esprit dans de saintes pensées de la vie et conversation de Jésus-Christ en terre, ou entendait la lecture spirituelle. Après le repas, elle devisait avec quelques filles ou veuves de même esprit et profession.

De dix heures et demie à onze heures, elle se retirait dans sa chambre, où elle travaillait trois heures de suite. Environ les deux heures après midi, elle commençait sa seconde méditation. A trois heures, elle poursuivait son travail, pendant lequel une personne dévote lui faisait une seconde lecture spirituelle, puis elle ruminait ce qu'elle avait entendu. A six heures, elle soupait. A sept heures, commençait sa troisième méditation. A huit heures, elle préparait la méditation puis faisait son examen, et vaquait à la prière. A neuf heures, elle prenait un peu de repos

Elle gardait cet ordre d'ordinaire, mais quand la charité et l'occasion d'augmenter la gloire de Dieu demandait d'elle de vaquer au salut des âmes et aux œuvres de miséricorde, elle quittait ses heures de repos, lecture et même d'oraison, disant qu'il fallait quitter Dieu pour Dieu, croyant qu'en assistant un moribond, ou exerçant quelque action pour le salut des âmes, la charité et l'obéissance priaient pour elle.

Par ce mélange des actions de la vie contemplative et active, elle évitait l'oisiveté et le dégoût, ayant l'âme toujours allègre, et disposée à l'exercice de toute sorte de bonnes œuvres. La suprême partie de son âme était unie et attachée au souverain bien, avec une douceur, liberté et tranquillité qui est rare dans une personne qui vogue dans la mer orageuse d'une vie séculière.

SECTION NEUVIÈME

De son affection aux œuvres de miséricorde.

Dans ce don d'oraison continuelle de la vie et douleurs de Jésus-Christ, son unique époux, elle puisa dès le commencement de sa conversion jusqu'à la mort, l'ardente affection qu'elle avait vers les pauvres et personnes affligées. Job disait qu'il avait été nourri, dès sa petitesse, du lait de la miséricorde qui l'avait accompagné dans son berceau, dans son enfance, adolescence et âge parfait.

Encore que Marguerite ait excellé et persisté en plusieurs vertus, toutefois, cet amour excellait à l'affection vers les pauvres et l'aumône.

Dans les premiers désirs qu'elle conçut d'imiter la vie de Notre-Seigneur, cette tendresse la nourrit, dans le berceau de la vie nouvelle qu'elle entreprit pour la plus grande gloire de Dieu, et l'accompagna jusques au tombeau. Ce fut cette inclination céleste qui la porta, au commencement, à donner ses bagues d'or et ses plus précieux habits aux pauvres, à changer ses vêtements avec ceux d'une pauvre femme. Elle aimait tous les hommes comme les images de Dieu, les prêtres et les religieux comme ses épouses, par-dessus tous, les pauvres, comme les membres de Jésus.

Considérant un jour les transports et extases de l'amour du Fils de Dieu qui, de riche et Seigneur de tout le monde, se rendit pauvre et serviteur, se revêtant des haillons de notre mortalité, elle fit son possible d'imiter l'amour ineffable de notre bénin Sauveur. Elle quitta, comme nous l'avons vu, le train de demoiselle, et prit la condition d'une pauvre servante de Jésus et des pauvres, demandant dans les églises l'aumône qu'elle donnait aux pauvres. A l'âge de vingt et cinq ans, après avoir servi le monde, et étant sur le point de prendre des partis sortables à son extraction, surmontant la honte, les respects humains, les contradictions de ses parents, les opprobres et brocards des mondains, pour avoir l'honneur d'assister et servir les pauvres, ses délices étaient de converser avec les personnes nécessiteuses, affligées et malades.

Quand elle avait employé tous ses revenus de l'année, elle donnait ses habits, ôtait ses coiffes, sa robe, et sa propre chemise qu'elle portait sur son dos, pour les donner aux pauvres. Elle a donné jusques à la mort une grande partie de ses rentes pour les nourrir. Elle filait tous les jours, pour faire de la toile, pour vêtir les membres de Jésus-Christ, et les ensevelir après leur mort. Elle avait dressé une assemblée d'honnêtes femmes et filles, qui allaient chercher les pauvres et les malades du canton où elle était. Quand elle avait donné tout ce qu'elle avait, pour nourrir les membres de Jésus, elle allait chercher l'aumône pour substanter les pauvres orphelins, veuves et malades. Elle épargnait son temporel, vivant avec une abstinence étrange, et ne mangeant que du pain d'orge, s'abstenant d'ordinaire de chair, se servant de nourritures fort grossières et de peu de valeur, pour acheter du pain blanc, de la viande et du vin pour les malades et les pauvres.

Si son frère et directeur ne lui eût défendu de vendre son temporel, elle l'eût vendu, et donné jusques à sa chemise aux pauvres. Quand elle n'avait plus rien, elle donnait son service aux malades, qu'elle servait de ses propres mains, faisait leurs lits,

leur apprêtait à manger, allait à la fontaine leur quérir de l'eau et les consolait de bonnes paroles, procurait leurs sacrements, leur faisait lecture de livres pleins de consolations. Lorsqu'ils étaient en danger de mort, elle ne bougeait du chevet de leur lit, nuit et jour, pour les servir, consoler et fortifier dans ce dernier combat.

Son frère avait composé une énigme spirituelle pour assister les moribonds ; elle se servait de ces saintes instructions, pour leur faire pratiquer les actes de foi, d'espérance, d'amour de Dieu, de contrition, de conformité à sa volonté, d'action de grâces des bénéfices reçus, et des autres vertus nécessaires en ce dernier passage. Elle nourrissait d'ordinaire quelque pauvre orpheline et l'instruisait en la crainte de Dieu. Elle était habillée comme une pauvre fille du commun, pour réserver et acheter des étoffes, pour couvrir les membres de son Sauveur.

SECTION DIXIÈME

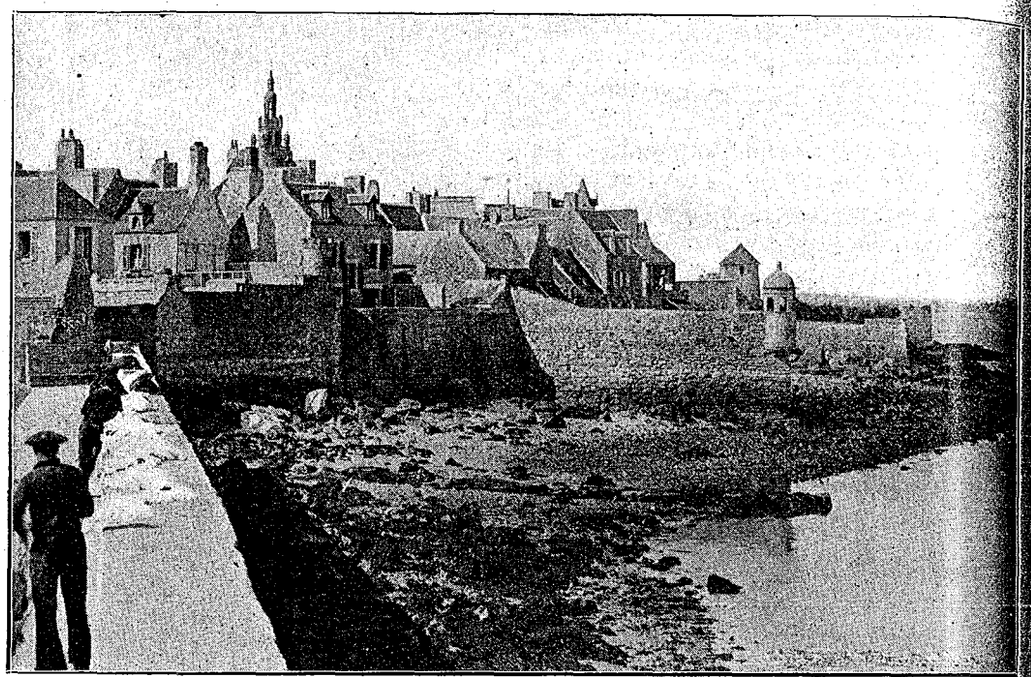
Monsieur Noblets porte sa sœur au zèle du salut des âmes.

Dans la même source de l'oraison et méditation de la vie du Sauveur, se souvenant du prix qu'a coûté le salut des hommes, après avoir médité ce qu'a fait et enduré le Sauveur du monde pour eux, elle se sentit portée d'un grand désir de coopérer, avec son frère et maître dans la vie spirituelle, au salut des âmes. Son zèle a été au-dessus du commun, et sans exemple dans son sexe, devant qu'elle entreprit ce genre de vie, au commencement de sa conversion.

Voyant une inondation de toute sorte de péchés, qui prenaient leur source de l'extrême ignorance de Dieu et des choses nécessaires au salut, elle se résolut de s'appliquer à l'instruction des filles et femmes de basse qualité. Encore qu'elle ne refusait les autres, elle avait cependant une affection particulière pour celles qui demeuraient à la campagne, premièrement à cause qu'elles étaient les plus délaissées. En son temps, personne n'enseignait la doctrine chrétienne dans les paroisses des champs et presque point dans toutes les villes.

Elle estimait que cette œuvre de charité était plus éloignée d'amour-propre et intérêt humain, et de l'esprit du monde qui se plaît à la compagnie des riches et des grands, et de ceux qui sont dans les joies et prospérités mondaines. En outre, elle voyait qu'il y avait plus de disposition à la grâce parmi les pauvres et simples qu'entre les autres qui sont nourris de l'esprit du monde, contraire à l'esprit de l'Evangile.

Son zèle parut aux trois évêchés de Tréguier, Léon et Cornouaille, à Morlaix, à Saint-Paul, à Roscoff, Brest, Landerneau, Quimper, Douarnenez et à Saint-Mathieu, en Léon, et en plusieurs paroisses des champs. Elle demeura quelques années en chaque lieu, selon l'occasion qui se présentait dans l'emploi du salut des âmes. Elle demeura plus longtemps à Morlaix, au Conquet et à Douarnenez



Roscoff, vu de la mer. (Photo Villard)

qu'aux autres lieux. Elle demeura cinq ans à Morlaix, à cause qu'elle y trouva plusieurs bonnes âmes d'une rare vertu et exemple, qui par le conseil du Révérend Père Quintin et de M. le Noblets, son directeur, avaient renoncé à l'esprit du siècle, et s'adonnaient à toute sorte de bonnes œuvres.

Elle demeura au Conquet et à Saint-Mathieu environ six ou sept ans, et à Douarnenez environ quatorze, parce qu'elle trouvait dans ce lieu des personnes fort simples et plus éloignées de la corruption du monde, réduites dans une extrême ignorance des choses nécessaires au salut. Dans ce lieu, elle avait une demeure séparée de celle de son frère, et prenait quelque chambre chez quelque

honnête veuve, hors l'embarras des affaires terriennes. Elle tenait école aux petites filles, et par cette amorce, leur apprenait la doctrine chrétienne.

Les plus grandes et âgées la venaient voir, pour entendre ses bons avis. Elle leur recommandait de tenir bon à ce qu'elles avaient appris de son frère. Elle les portait à la dévotion, leur apprenant les prières. Elle les exhortait à l'humilité, à l'obéissance et au mépris de la vanité.

Les fêtes et dimanches, et quelquefois la semaine, les mères des enfants venaient lui faire visite. Elle leur apprenait le *Pater*, *Ave*, *Credo*, *Confiteor* en breton, les commandements de Dieu, les mystères de la Foi, les instruisait sur les sacrements et la façon de les recevoir. Leur ayant appris les points principaux de la doctrine chrétienne, elle les portait à faire des confessions générales, après lesquelles elle les exhortait à la pratique des vertus et aux bonnes œuvres, par-dessus tout à mépriser la vanité et l'honneur mondain.

Pour les attirer avec suavité, et pour entrer en leurs esprits, son frère lui avait mis en mains plusieurs tableaux et peintures, où étaient représentées les vertus recommandées de Notre-Seigneur dans l'Evangile, et les moyens de combattre les vices, et de se servir des sacrements. Par ces stratagèmes, elle charma leurs yeux et fit glisser doucement dans leurs cœurs l'amour des vertus. Dans ces lieux, elle a fait des fruits innombrables. Elle a changé ces quartiers de vastes solitudes et déserts d'ignorance et de vices, en une pépinière de toute sorte de vertus. Elle gagna, dans ces lieux, une grande quantité de personnes de son sexe à une vie très exemplaire. Enfin, dans tous ces cantons où elle a demeuré, elle a établi par son zèle l'image de l'ancienne Eglise.

Les femmes qui étaient bien instruites instruisaient leurs enfants et leurs maris, qui étaient, en bonne partie de l'année, sur mer. Par sa charité et ses aumônes, elle gagnait le cœur des pauvres et des malades. Dans l'exercice de ses libéralités et autres œuvres de miséricorde, elle avait une fin relevée, qui était de leur procurer le salut éternel. Ayant gagné leurs affections, par l'assistance qu'elle leur donnait, elle les instruisait avec bénignité, leur faisait faire de bonnes confessions, et les portaient à prendre patience, et à bénir Dieu dans leurs afflictions.

Les plus difficiles à gagner étaient les jeunes filles et les garçons qui, toutes les fêtes et dimanches, passaient leur temps dans les danses et passe-temps, et, en outre après, la nuit suivante. L'amour de Dieu et le zèle des âmes lui faisaient comme dit Saint Paul, se faire toute à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ. Saint François-Xavier s'habilla d'habits pompeux et magnifiques, pour avoir entrée au palais de l'empereur du Japon. Saint Ignace se mit

à jouer aux billards, à Paris, avec un personnage de très grande doctrine et vertu, à condition que s'il le gagnait, il lui obéirait passant quelques jours dans une sainte retraite des exercices spirituels : ce qu'il obtint. Il le gagna au jeu et à Dieu. Le Père Lainès, second général de notre Compagnie, fit semblant d'être désespéré, se mettant en la compagnie d'un pauvre malheureux qui voulait se pendre, qu'il réduisit au bon chemin.

Marguerite le Noblets, voyant que les jeunes filles de Douarnenez étaient détournées d'apprendre la doctrine chrétienne par les danses où il y avait des sonneurs, qui les tenaient attachées à ce dangereux exercice, depuis midi jusqu'au soir, s'avisa de ce saint stratagème pour les détourner de ces filets du diable. Elle se mit un jour de dimanche sur le chemin par où on allait à la danse. Elle gagna quatre ou cinq filles à qui elle promit un passe-temps nouveau et fort agréable, et leur donna conseil d'amener le plus qu'elles pourraient de leurs camarades. Elle les mena loin du lieu où étaient les sonneurs, pour les tirer de l'occasion de la tentation. La jeunesse du pays Armorique est si portée aux danses, et si aisée à charmer par le son des hautbois et musettes, qu'ils ne trouvent aucune difficulté de faire plusieurs lieues et se passer de leur repos, pour contenter leur passion déréglée de danser Les ayant retirées de cette occasion, elle ne leur découvrit son dessein de prime abord.

Comme ces peuples se portent d'une affection particulière à ouïr des chansons et à danser, elle leur chantait une chanson, puis les faisait danser, et dansait avec elles, puis jouait aux cartes avec des épingles, et se laissait gagner. Le tout étant fini, elle leur donnait des pommes.

Le dimanche d'après, le sonneur fut abandonné, et le bruit alla parmi les filles, que la sœur du prêtre Noblets était la plus joyeuse, et la plus récréative qu'on eût jamais vue. La seconde journée se passa comme la première. Après la troisième assignation, ayant fait quelque récréation avec elles, elle les mena en sa chambre, où elle leur montra les peintures des quatre fins de l'homme, leur remontra que tout passe, et qu'il faut un jour mourir, et qu'au sortir de cette vie, il faut être heureux ou malheureux, pendant toute une éternité Elle leur remontra qu'il est impossible d'être sauvé, si l'on n'apprend ce qu'on est obligé de croire et de faire. Elle les pria de venir tous les dimanches et fêtes avant ou après les vêpres, et qu'elle leur apprendrait ce qui est nécessaire pour le salut éternel, et leur montrerait de belles images et peintures. Le sonneur fut enfin obligé de laisser ses hautbois. Toute la jeunesse s'assemblait tous les dimanches et fêtes, pour voir et entendre les instructions nécessaires au salut, représentées dans ces peintures.

Plusieurs venaient des lieux circonvoisins, pour se faire instruire, avec un changement total

Des quartiers où demeurait cette servante de Dieu, elle mena sept ou huit de ses écolières avec elle, dans un galetas. Après leur avoir parlé de l'éternité, elle les pria de se mettre dans un certain lieu obscur, et, en même temps, ayant fermé les fenêtres, elle commença à faire la discipline avec tant de ferveur qu'elles en furent épouvantées. Après cette pénitence, elle leur fit une remontrance sur les peines de l'enfer et du purgatoire, leur parla des douleurs du Fils de Dieu dans sa Passion, et qu'il fallait faire pénitence, et quitter les vanités du monde. Ces filles furent tellement touchées de ces paroles, et des rigueurs qu'exerçait leur maîtresse envers elle-même, qu'elles résolurent de s'adonner sérieusement à la conduite de Dieu et d'embrasser la croix de Notre-Seigneur.

Ces bonnes novices du mépris du monde furent suivies de la plupart des autres jeunes filles, qui renoncèrent au vain passe-temps et à la vanité de leurs habits. Elles ôtèrent leurs bagues de leurs doigts, leurs dentelles de leurs coiffes et collets, et les passements de leurs habits, et les donnèrent à l'église, pour orner les autels, les chasubles, les aubes et surplis des prêtres, imitant l'exemple de leur maîtresse, dans l'esprit de pénitence secrète, et dans l'abandon des pompes et des vanités, qui se logent aussi bien quelquefois sous les chaumières que dans les châteaux des riches et des nobles. Ses paroles et bons exemples furent suivis à Douarnenez d'une vertu solide, qui a duré jusqu'à présent, avec une constance qui ne se voit guère autre part.

SECTION ONZIÈME

Il la porte à l'affection des travaux et souffrances.

L'affection, prise comme il faut, est à l'emploi de ceux qui pourchassent le salut des âmes ce qu'est la glace et la neige à la terre, qui en est rendue plus fertile C'est l'ordre d'en haut que ceux qui annoncent les paroles du salut soient exercés dans plusieurs fatigues, travaux et occasions de pâtir : *Bene patientes ut annuntient.* Si, dans cette fonction éminente, la croix ne marche devant, il n'y a pas grande apparence des bénédictions célestes.

Marguerite, voyant les richesses et grâces qui étaient encloses dans les souffrances, pour son avancement particulier, et pour le salut des autres, était altérée des croix de Notre-Seigneur. Elle

souhaitait, et demandait ardemment tous les jours d'endurer, pour Dieu et pour le salut des âmes. Je trouve dans les mémoires qu'a laissés son directeur des vertus et des grâces que Notre Seigneur lui avait départis, qu'il ne se passait jour qu'elle n'eût quelque affliction, dont elle remerciait son infinie bonté. Elle pourchassait les occasions d'endurer, et si elles ne se présentaient, elle allait au-devant avec un courage héroïque. Trois fois la semaine, elle faisait la discipline, jusqu'au sang pour l'ordinaire, et endossait le cilice, la plupart du temps, encore qu'elle eût, tous les jours des infirmités corporelles, qui ne l'empêchaient de prendre mille fatigues pour l'instruction ou assistance des pauvres et simples personnes. On s'étonnait comment elle pouvait vivre, mangeant et buvant si peu. Avec toutes ses souffrances, elle avait le cœur content, et la face riante. Elle était industrieuse pour divertir les malades, et avait une faim inexplicable des injures, réprimandes, et de l'ignominie de la croix, craignant d'être du nombre des réprouvés, si elle eût eu défaut d'adversités, au rapport de son frère.

Elle pensait au chapitre douzième de la sapience, ces paroles du Sage : *Qui autem ludibriis et increpationibus non sunt correcti justum Dei judicium experti sunt* : ceux que Dieu ne corrige par l'ignominie de la croix, ceux qu'il ne reprend dès ce monde, ont expérimenté le juste jugement de Dieu. Pour cette raison, celui qui faisait ce rapport et donnait ce témoignage la tançait et reprenait souvent, lui faisait baiser la terre, et la menaçait, faisant semblant d'être bien fâché contre elle; ce qu'elle endurait avec une humilité et amour de Dieu inexplicables, aussi bien que la contradiction de ses parents et alliés, et les mépris des amateurs du monde qui la bafouaient, lorsqu'il la voyaient s'humilier et s'abaisser, comme elle faisait pour trouver Dieu et lui gagner des âmes. En la voyant marcher les yeux baissés, muette, sourde et morte à toutes les nouvelles curieuses, et affection des choses que le monde chérit, ils l'estimaient hypocondriaque, l'appelaient hypocrite, bigote, scrupuleuse, privée de jugement. Dans ces occasions, son cœur bondissait d'une joie incroyable, et se délectait d'une telle façon qu'elle semblait être hors d'elle-même.

Elle bénissait ceux qui lui procuraient ces présents du ciel, priait Dieu pour eux, et recherchait toutes les occasions possibles pour leur rendre du bien pour le mal.

Etant à Douarnenez, elle se logea chez une femme, qui, voyant ses comportements contraires à ceux du monde, l'estima folle, la tança, et la voulut chasser hors de sa maison. Elle en fut un peu émue dans les premières atteintes, mais, pour se vaincre elle-même, ayant émoussé les premières pointes de son assentiment, elle fit un

présent de belles pommes à celle qui lui avait dit des injures, et la laissa chargée de confusion.

Sur la fin de sa vie, elle avait trois désirs, à savoir d'endurer des douleurs et mépris ou de bien mourir. Elle disait plusieurs fois le jour ces paroles : « Faites moi, mon Jésus, souffrir douleurs ou mépris, ou mourir. » Pour contenter ces grands désirs, Dieu donna mainlevée aux malins esprits de la tourmenter dans sa solitude. Lorsqu'elle voulait commencer ses prières, ils la jetaient contre les parois de sa chambre, faisaient des bruits épouvantables. Au commencement de ses combats, elle avait des peurs qui étaient capables de lui ôter la vie ; ce qui fut cause qu'elle pria une honnête fille, sa disciple, Jeanne Cevaer, de demeurer la nuit dans sa chambre, pendant tout un carême. Cet ennemi se présentait à elle, au milieu de la nuit, comme un voleur qui entrait dans la maison par la fenêtre, et jouait dans sa chambre d'un bâton à deux bouts. Il élevait quelquefois son lit jusqu'au plancher pour lui faire appréhension.

Lorsqu'elle commençait à faire la discipline, ce méchant pénitent le faisait aussi, pour causer un plus grand bruit, et lui faire quitter ses pénitences. D'autres fois, il se présentait à elle sous la forme de son frère ou de son confesseur. D'autres fois, comme elle était en prière, ils s'assemblaient et parlaient ensemble comme une quantité de marchands dans une foire. Ils se servaient de mille artifices, pour lui faire quitter sa pénitence, la solitude et la prière qui étaient ses armes offensives et défensives. Mais cette servante de Dieu mettait sa confiance en Jésus, et chassait ce rusé ennemi par le signe de la croix.

SECTION DOUZIÈME

Dieu honora sa foi et charité singulières par des grâces qui semblaient extraordinaires.

Par l'oubli qu'elle avait de toutes ces choses mondaines et terrestres, et par l'attention et attache continuelle à chercher les moyens de plaire à son unique époux Jésus, elle était venue à un tel degré de foi et de simplicité, qu'elle approchait de l'état où furent créés nos premiers parents. C'est une remarque qu'on fait dans la vie des saints, que ceux qui ont excellé dans la foi, simplicité, et dans la victoire d'eux-mêmes, ont été honorés de plusieurs signes avant et après leur mort, qui faisaient connaître quel rang ils tenaient auprès de Dieu.

Marguerite Le Noblets ayant, depuis le commencement de sa

conversion, combattu contre elle-même, et étant venue à bout du monde et de la nature corrompue, Dieu lui fit la grâce, pendant sa vie, de faire des actions où toutes les forces de la nature et du monde ne peuvent atteindre, et, pour tout cela, elle ne s'estimait pas davantage. Voyez les paroles de son directeur, dans les remarques qu'il a données à son successeur de sa propre main, et qui se gardent au collège de Compagnie de Jésus à Quimper : *Nihil existimabat facere opera supernaturalia, ut curationem ægrorum cum granis benedictis ei similibus.*

J'ai appris de son frère, le Père Le Noblets, que, trouvant quelqu'un de ses voisins qui avait tué trois oies, elle les ressuscita. Un des voisins de celui à qui appartenait les volailles, les tua par vengeance, ayant un procès contre lui. Marguerite voyant que si ce fait venait à la connaissance de la partie adverse, Dieu serait offensé en plusieurs façons; pour empêcher ces malheurs elle fit le signe de la croix sur ces animaux qui reprirent vie tout incontinent.

J'ai appris de même qu'un pèlerin, qui venait de Sainte-Anne, tomba extrêmement malade. Ce qu'ayant entendu sa sœur, elle se trouva à son agonie, auquel temps, elle lui appliqua un grain bénit au col, invoquant l'assistance divine pour ce pauvre moribond, lequel se leva soudain, et poursuivit son chemin, pour retourner au logis.

Marie Cor, interrogée par ordre de Monseigneur de Cornouaille, dans l'enquête qui se fit de sa part, de la vie de Monsieur le Noblets, a rapporté que, l'année 1612. elle se trouva surprise d'une sorte de pleurésie si violente, qu'on la gardait pour mourir. Marguerite, en ayant eu la nouvelle, accourut pour la visiter. La trouvant en cet état, elle lui appliqua les reliques qu'elle portait, et en même temps, elle fut guérie, et se leva.

Au rapport de la même personne, l'année 1605, le feu ayant pris à Douarnenez, dans la maison d'une veuve, appelée Luce Gouzarch, Marie Cosic, entendant crier au feu, en même temps Marguerite Le Noblets y accourut, jeta dans le milieu de la flamme son reliquaire. Au même temps, tout le feu cessa, et les reliques furent trouvées entières, sans être en aucune façon endommagées.

J'ai appris de son frère, Michel Le Noblets, qu'ayant appris qu'elle obtenait tout ce qu'elle demandait à Dieu, encore que ce fût chose miraculeuse et au-dessus des forces de la nature, il lui recommanda de ne plus demander à Dieu dorénavant de telles choses, et lui recommanda le point principal qui est d'aimer Dieu, mépriser le monde, proclamer le salut des âmes; et, à ce qu'elle suivit davantage en ce point sa volonté, il la menaça de lui donner des coups de bâton, si jamais telle chose lui arrivait. Il craignait qu'en cette affaire il y eût à la fin plus de dommage que de profit.

SECTION TREIZIÈME

Elle meurt martyre de sa miséricorde.

Quelques années avant sa mort, elle eut de grandes consolations de son époux bien-aimé, et un très attrayant avant-goût des joies du paradis, et un dégoût extraordinaire du monde, en récompense des grandes afflictions corporelles et spirituelles qu'elle avait endurées. Ses élans et impétuosités d'amour envers son bien-aimé étaient si véhements qu'elle desséchait sur ses pieds, et disait à toute heure ces paroles de l'Apôtre : *Cupio dissolvi et esse cum Christo* : J'ai bien envie d'être déliée des liens de cette vie mortelle, et d'être avec mon doux Jésus.

L'année 1633, le jour de Saint Laurent, elle amassa ses principales amies et compagnes, qu'elle avait gagnées au service de Dieu, et au mépris du monde, pour imiter Notre Sauveur, qui, la veille de sa mort, convoqua les apôtres, pour prendre congé d'eux et leur laisser sa dernière volonté. Elle avait coutume de célébrer tous les ans la fête de Saint Laurent, avec une grande solennité, parce qu'à tel jour, elle avait quitté la maison de son père, l'année 1608.

Son dîner de ce jour-là était fort frugal, à son ordinaire : un peu de bouillie et de lait. Après avoir rendu grâces à Dieu, elle alla visiter une de ses bonnes amies, nommée Clémence le Goff, qui était en danger de mort, Cette femme était en grande nécessité, et avait cinq enfants. Marguerite pria Dieu, du plus profond de son cœur, avec compassion de cette femme et de ses petits innocents, que, si elle devait mourir de cette maladie, il lui plût lui faire transport de ce calice, afin qu'elle put substanter et subvenir à ses pauvres enfants. Dieu la prit au mot. En même temps, Clémence le Goff sentit allégement, et peu à peu guérit. Marguerite, en même instant, tomba malade de la même maladie, comme si elle eût été transportée de l'une à l'autre.

Dans cette dernière épreuve, il y a des choses remarquables, tirées de la lettre qu'écrivit son confesseur, Dom Guillaume Brélivet, à mademoiselle de Kerbeoch, sœur de Marguerite, et d'une autre écrite par Monsieur le Noblets à son frère Monsieur de Kerili. Incontinent qu'elle eût demandé de mourir au lieu de Clémence le Goff, elle fut attaquée d'une fièvre continue, qui lui dura près de cinq semaines, avec une défluxion à la gorge, et des douleurs universelles en tous ses membres. Durant tout ce temps, elle ne témoigna aucune tristesse ni impatience. Au contraire, recevant un

chacun avec un grand contentement d'esprit, elle tressaillait de joie de quitter ce monde, pour aller voir son très cher époux Jésus.

Il y avait deux ans que ses ennemis invisibles se montraient à elle visiblement et faisaient paraître la haine enragée qu'ils portaient à l'épouse de Jésus-Christ. Dans sa dernière maladie, ils déchargèrent leur fureur avec des tintamarres épouvantables, qui donnèrent un étrange étonnement à une honnête femme qui l'assistait. Elle ne se montra nullement effrayée, car elle avait une foi et une confiance qui étaient inébranlables. Elle dit à cette personne qui avait soin d'elle, qu'elle n'avait affaire de se troubler, que c'était le malin esprit qui faisait ce tintamarre, et, qu'avec le signe de la croix on le chassait.

Quelque temps après qu'elle fut alitée, Monsieur Le Noblets, son frère, fit un voyage au Conquet pour y travailler à l'œuvre de Dieu. Bientôt après, son confesseur et les amis de Marguerite, voyant le danger où elle était, lui écrivirent ces mots : Votre sœur que vous avez tant chérie, et pour laquelle vous avez tant travaillé, est fort mal. Ayant reçu la lettre, il dit au messager qu'on l'enterrât au lieu qu'elle avait choisi dans la paroisse de Plouaré. C'était au bas de l'Eglise. Le messager répondit qu'elle n'était pas morte. Il lui dit derechef : Je sais bien ce que je dis. Dites à ses amis de l'enterrer en ce lieu-là. Dieu lui avait donné à connaître la mort de sa sœur, dès le commencement de sa maladie. Il ne voulut y assister, parce qu'il était d'un naturel très tendre et il eût été en danger d'altérer notablement sa santé.

Elle reçut tous ses sacrements avec grand respect et dévotion. Elle fut dans l'agonie durant neuf jours, auquel temps elle rallia toutes les forces de son esprit, pour aller au-devant de son céleste époux. Elle disait souvent ces paroles : amour de Jésus ; puis ces autres ; la foi nous est nécessaire, nous sommes bien forts en la foi. Elle parlait fort peu dans sa maladie. Tout ce qu'elle disait était de Dieu, et avec ardeur. Elle était très joyeuse d'être tombée malade à la fête de Saint Laurent, à cause que c'était ce jour-là qu'elle quitta la maison de son père et de sa mère, pour faire profession du mépris du monde. Elle avait une grande dévotion et confiance au grand martyr Saint Laurent, et disait, au plus fort de son mal : Saint Laurent ne me manquera point. La dernière parole qu'elle dit fut le nom de Jésus, après laquelle, elle rendit son bienheureux esprit, le dix-septième septembre l'an 1633. Dès qu'elle fut décédée, elle changea sa couleur pâle en une vermeille, et son visage devint beau et joyeux. L'âme y avait laissé un vestige de la rare beauté qu'elle portait dans le séjour des bienheureux.

Il y a eu des martyrs pour la foi, d'autres pour la charité ;

Marguerite a été martyre de la miséricorde, ayant demandé et obtenu de Dieu de mourir au lieu d'une mère nécessaire pour ses enfants.

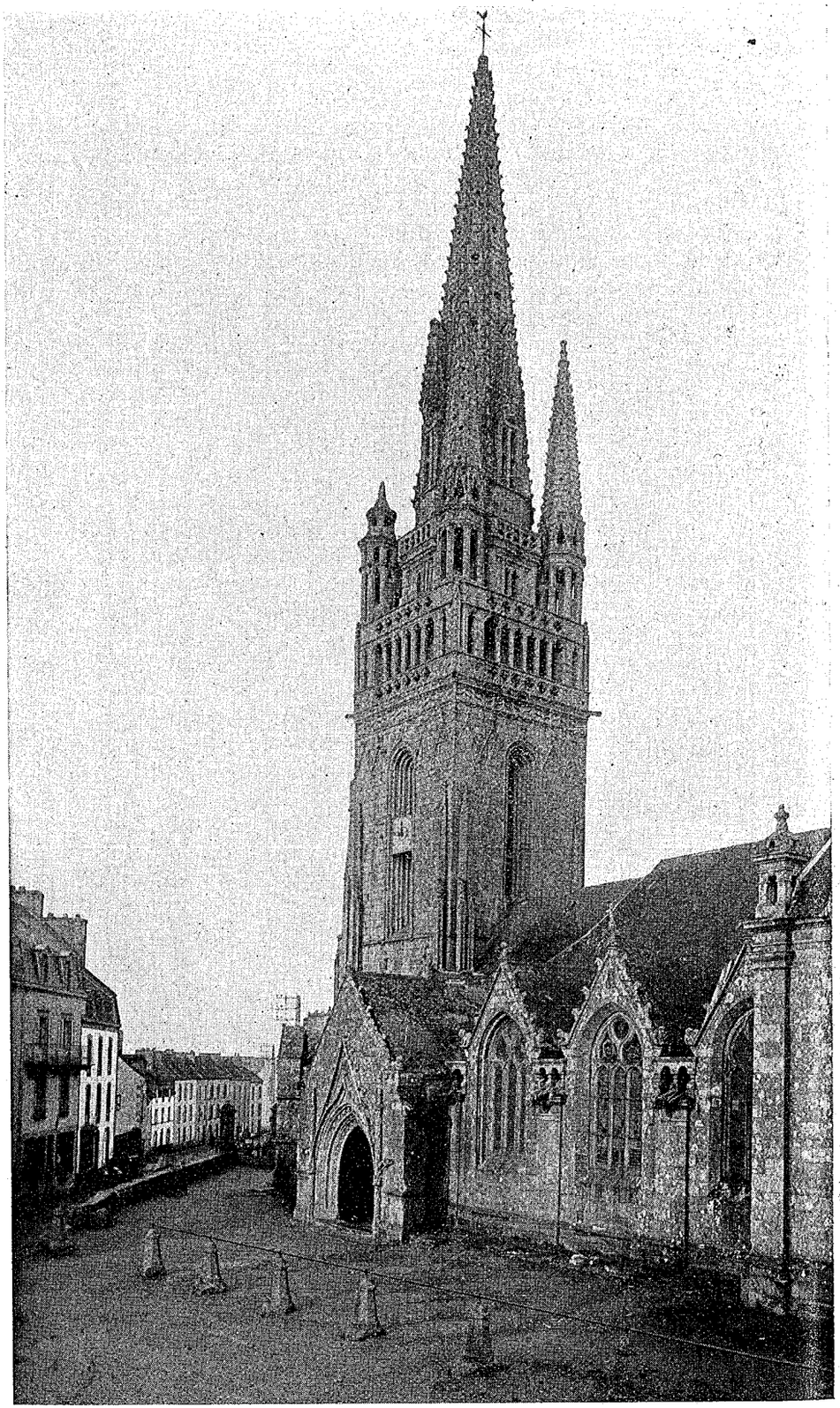
Après sa mort, son visage fut découvert l'espace de 24 heures, pour la consolation des peuples, qui accouraient de tous côtés. C'était une chose pitoyable de voir les pleurs, et d'entendre les gémissements des habitants de Douarnenez. Les pauvres et les orphelins pleuraient leur mère, les enfants, leur maîtresse, les malades, leur refuge les veuves, leur asile, et tous les habitants leur exemple et consolation

Avant sa mort elle avait guéri plusieurs personnes du mal des yeux, et autres infirmités corporelles, et avait coopéré à l'instruction de la plupart des habitants, l'espace de quatorze ans ou environ. Tout incontinent qu'elle décéda, elle apparut à sœur Françoise Quisidic, sa maîtresse en la vie spirituelle, lui disant : Adieu, ma sœur, je m'en vais à la gloire. L'autre voulant l'embrasser, cette sainte âme se retira, fermant la porte de sa chambre, remplissant son âme d'une joie extraordinaire. Sœur Françoise Quisidic raconta un jour sa vision à sa tante Françoise Jagou, dame douairière de Kergonan, demeurant à présent en Saint-Michel-en-Grèves, de l'évêché de Tréguier.

Devant qu'elle fut enterrée, les bourgeois qui avaient connu la sainteté de sa vie, touchaient leurs chapelets à sa face. Dom Guillaume Brélivet, son confesseur, aidant à porter son corps en terre, sentit une odeur très suave. La même odeur fut sentie par Anne Keraudren, veuve, et Louise Le Moen femme de Henri Le Pober, lorsqu'on la mit dans son tombeau. Catherine Brélivet eut la même grâce, lorsqu'on fit son oraison funèbre, comme aussi deux jeunes filles habitant la chambre où elle était décédée.

Quelques jours après son enterrement, le Révérend Père Thomas, de la Compagnie de Jésus, et le Frère Jean Dirou, de la Compagnie de Jésus de Quimper, priant sur son tombeau, le jour de Saint-Martin, de l'année 1633, dirent qu'ils sentirent une consolation très particulière ; ce qui leur était un témoignage de la gloire que possédait l'âme de la défunte servante de Dieu. Selon son dessein plein d'humilité, elle voulut être enterrée hors de son pays natal, dans la paroisse de Plouaré, en Cornouaille, au bas de l'église, vis-à-vis du porchet, proche de la muraille. Le recteur la voulut enterrer au haut de l'Eglise. Son frère n'y voulut consentir, coopérant à lui faire pratiquer l'humilité, aussi bien après sa mort que pendant sa vie.

Son sépulcre est beaucoup visité jusqu'à présent, et est en grande vénération, comme aussi la mémoire de ses éminentes vertus,



Porche et clocher de l'église de Ploaré. (Photo Villard.)

qu'elle a pratiquées (1). Bientôt après sa mort, son frère et son maître en la vie spirituelle eut assurance certaine, par révélation divine, du salut et de la gloire de sa sœur. Il écrivit à son successeur qui étudiait en même temps en théologie à Bourges, et était destiné de ses supérieurs pour suivre ses traces dans les missions de Basse Bretagne, qu'il avait toujours cru, — voyant l'ardeur et confiance de sa sœur en l'amour de Dieu, et à entreprendre tout ce qui se présentait de plus contraire à son naturel et aux lois mondaines pour imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ, — que Dieu montrait, par ses signes visibles, l'estime qu'il faisait des vertus de cette bien aimée épouse.

(1) La tradition veut que les restes de Marguerite Le Noblets reposent sous la dalle tumulaire qui se trouve vers le milieu du bas côté-nord de l'église de Ploaré Cette dalle porte une lance et une épée de forme archaïque, et pourrait remonter au XIVe siècle. Une fouille y fut faite le 9 décembre 1885 et permit d'y constater la présence d'ossements appartenant à deux grandes personnes et un enfant. — On dépose sur la tombe de Marguerite Le Nobletz des enfants qui tardent à marcher.

CHAPITRE XXIV

Il gagne une autre de *ses sœurs* au mépris du monde.

Il choisit deux de ses sœurs pour imiter et suivre Notre-Seigneur dans un particulier mépris du monde, parmi le monde, puisqu'elles n'avaient de volonté particulière pour la religion. Il les retira toutes deux, au commencement de 1608, de la maison de leurs père et mère, pour quelque temps, et les fit demeurer près l'église de Plouguerneau, pour y entendre la messe tous les jours, et pour y être délivrées du tracas de la maison de leur père, afin qu'elles pussent étudier la doctrine de Jésus-Christ, en paix et liberté d'esprit ; ce qu'elles n'eussent pas pu faire en la maison de Kerodern, où il y avait grand abord de personnes de toute condition. Elles demeurèrent dans ce lieu quelques mois, pour apprendre à méditer dans la loi du Seigneur. Leur père Directeur, le Père Michel ne les conduisait d'une même façon. C'est une tromperie et illusion de plusieurs Directeurs, qui veulent que tous ceux qu'ils conduisent prennent le même chemin.

Le Père Le Noblets regardait l'intérêt de Dieu et l'attrait du Saint-Esprit dans une âme, et étudiait le naturel, complexion, et les forces d'un chacun. Pour Marguerite, comme elle était prompte, allègre, joyeuse et courageuse, il la porta aux exercices où son humeur avait quelque inclination. Comme elle était remplie de courage, il la porta à se surmonter puissamment en tout, ce qui est difficile à une personne de sa condition, comme nous avons remarqué dans sa vie. Elle était portée à se promener d'un côté et d'autre. Il lui disait qu'il lui ferait prendre l'air, et voir le pays qu'elle n'avait jamais vu. Il la menait voir les malades, les pauvres et les orphelins, et les personnes affligées, et lui apprenait comment il fallait enseigner le catéchisme dans les maisons, la façon de consoler les affligés et les malades, comme il fallait pacifier les différends, et réconcilier ceux qui vivent en discorde.

Pour sa sœur Anne, elle avait un esprit plus pacifique, et était plus dans les actions de la vie contemplative que dans celle de l'active. La demeure de ces deux sœurs était l'image de Béthanie, où Marguerite représentait sainte Marthe, dans les exercices de la vie active, et sa sœur Anne, suivant les exercices de Marie-Magdeleine, s'adonnant au silence, à la retraite, à la lecture et à l'oraison. Après s'être exercée dans l'étude de la doctrine chrétienne et dans la méthode de prier, elle retourna, avec sa sœur, au manoir de Kerodern, chez son père, où ayant demeuré quelque temps, sa sœur se sépara d'elle et quitta la maison de son père et de sa mère, le jour de saint Laurent, pour faire profession particulière du mépris du monde, ainsi que nous avons remarqué.

Anne tint bon à son père et à sa mère jusqu'à leur mort, menant une vie paisible, et leur obéissant avec tout respect, les assistant avec une charité très particulière. Elle parlait peu, et son cœur était toujours collé à Dieu, et à la vie de Notre-Seigneur. Elle avait une tendresse particulière à la nativité de Notre-Seigneur, et, pour la dévotion qu'elle y avait, lorsqu'elle avait achevé sa méditation et les prières vocales, elle filait sa quenouille dans l'étable de Kerodern, et pendant ce temps elle était en oraison. Ses frères et domestiques attribuaient ce procédé à un esprit bizarre et mélancolique, mais, c'était l'amour de la retraite et du silence, le désir de penser en Dieu et de le prier qui la portait à cet éloignement de la conversation des autres, dans laquelle on entend peu parler de Dieu, et beaucoup des affaires du monde, qui donne une peine intolérable à une âme qui a goûté combien le Seigneur est doux, et qui, ensuite, est éclairée des rayons des célestes vérités.

Ayant fermé les yeux à son père et à sa mère, elle se retira près de l'église de Plouguerneau, dans une maison couverte de paille, pour l'amour qu'elle portait à l'humilité de Notre-Seigneur. Dans ce lieu, son occupation était de vaquer jusqu'à midi à la prière, à la messe, et, en sa chambre, à lire quelque bon livre. A midi, on lui portait son dîner. Après avoir rendu grâces à Dieu, elle portait la moitié de ce qu'on lui avait servi, aux pauvres ou à quelques malades, puis elle allait catéchiser quelques personnes ignorantes ou quelques enfants, dans leurs maisons. En après, elle vaquait aux autres exercices de miséricorde, puis s'enfermait dans sa solitude, où elle passait le reste de la journée, dans la prière et lecture qu'elle entremêlait de quelques exercices des mains, cousant ou filant pour les pauvres. Elle était portée aux jeûnes et pénitences qu'elle pratiqua jusqu'à la mort.

En sa dernière maladie, étant prête de mourir, elle voulait endurer la discipline, et, comme elle ne pouvait se remuer, elle voulut qu'une personne charitable rendit ce service à son désir

d'endurer pour Notre-Seigneur. Ses ancêtres avaient des prééminences et sépulcres honorables au haut de l'église (1). Elle désira d'être enterrée au bas de l'église sous les cloches. Elle mourut comme elle avait vécu dans une paix et tranquillité, qui témoignait de la présence du Saint-Esprit. On vint chercher son frère, M. le Noblets, pour l'assister dans sa dernière heure, mais il était dans ses missions de Cornouaille.

Comme il retournait de Douarnenez au Conquet, quelque temps après être sorti du vaisseau, il trouva une fille nommée Catherine le Gouver, qui lui dit que sa sœur, Anne, était décédée. En même temps les larmes lui coulèrent des yeux, entendant cette nouvelle, et, à l'instant, il présenta sa prière à Dieu, à genoux, au milieu d'un bourbier, avec une ferveur particulière. Ayant achevé son oraison, il dit à la personne qui était près de lui, que sa sœur était dans la gloire, et qu'elle n'avait fait que passer par les flammes du purgatoire. Ce qu'ayant dit, il essuya ses larmes, et sentit rentrer dans son âme son ordinaire paix et tranquillité.

(1) Une description faite en 1713 des prééminences de la maîtresse vitre mentionne, au-dessous de l'écu de France et Bretagne, un écusson *fascé d'or et de gueules de 6 pierres* qui est du Chastel, puis un autre portant les armes des Nobletz, seigneurs de Kerodern : *d'argent à deux fasces de sable, au franc canton de gueules chargé d'une quintefeuille d'argent.* (Peyron, *Les églises et et chapelles du diocèse de Quimper*, p. 102).

CHAPITRE XXV

Ses missions dans les dernières contrées du Léon, dans les Iles d'Ouessant et de Molène.

Le Père Michel, ayant travaillé auprès de Tréguier, et principalement à Morlaix, pendant trois ans, à diverses reprises, il se sentit obligé de travailler dans l'évêché de Léon, son pays natal. Il chérissait cet évêché comme la perle des évêchés de Bretagne et de France, pour sa fidélité constante à la foi catholique. Il est à naître, qui ait vu un seul huguenot, natif de cet évêché, ou aucun professant l'hérésie, dans le terroir de Léon. Cette raison l'incitait, jointe à la grande ignorance, qui régnait de son temps, à s'adonner, avec une ferveur extraordinaire, à cultiver cette terre vierge, pour le regard de la religion chrétienne.

Saint Paul, premier évêque de Léon, accompagné de douze ecclésiastiques, convertit à la foi l'île d'Ouessant, à son premier abord dans la Bretagne Armorique. Le Père Michel, après avoir cultivé sa paroisse, passa dans cette île, où aucun évêque n'avait mis le pied, de mémoire d'homme, pour le grand danger qu'il y a d'arriver dans ce lieu, à cause d'un raz qui en rend l'accès très périlleux. Cette île a sept lieues de tour, tellement élevée au-dessus de la mer que mille personnes peuvent la défendre contre trente mille. On n'y peut entrer qu'un à un ou deux à deux, et le chemin y est plus dangereux qu'à monter par une échelle. Les habitants ne fréquentent que très peu les autres Bretons. et comme ils sont dans un lieu de très difficile abord, ils sont fort peu fréquentés.

Jamais le Père Michel ne trouva aucun peuple qui fût plus susceptible de la grâce de Dieu que celui-là. En premier lieu, ils n'ont aucun procès, ni juge, ni avocat, procureur ni sergent. Un gentilhomme, après la grand'messe, pacifie tous leurs différends, et tous se tiennent à ce qu'il ordonne. Ils ne savent ce que c'est qu'appel ou requête civile. En second lieu, il trouva une grande

pureté et chasteté. Un habitant de cette île l'invita à loger chez lui, fit préparer un bon lit pour reposer. Une personne de la maison de son hôte le trouva couché dans une masure, une pierre sous la tête. A cette rencontre, elle fut étonnée, et lui demanda : Pourquoi êtes-vous couché de la sorte puisqu'on vous a préparé un lit ? Il répondit : Si Dieu me trouvait dans un lit, j'aurais peur d'être du nombre des réprouvés.

Ces insulaires, voyant la sainteté de sa vie et les rigueurs de sa pénitence, venaient tous les jours à ses catéchismes et sermons, et, après avoir été instruits suffisamment, ils se confessèrent tous et communièrent. Il styla le curé de ce lieu à faire les catéchismes, et à tenir école pour conserver la semence, et arroser les nouvelles plantes qu'il y avait laissées.

Ayant visité cette île, il passa dans une autre appelée Molène, peuplée de cinq cents communiants. Il y fut reçu comme un ange du ciel. Ayant prêché dans les bateaux, aux pêcheurs de ces contrées, l'éternité de l'autre vie, et les extrêmes douleurs du Fils de Dieu, ils se mirent à pleurer, et firent la discipline avec les cordes de leurs barques, ainsi que le raconta un jour le Père Michel à son successeur.

Ouessant. — La Pointe du Créac'h.

CHAPITRE XXVI

Mission de l'Ile de Batz, en l'évêché de Léon.

Le glorieux apôtre saint Paul, surnommé Aurélien, après avoir converti à la foi l'île d'Ouessant, se transporta en une autre île, appelée l'île de Batz, éloignée de près de vingt lieues, pour y catéchiser les insulaires. Le Père Michel, voulant marcher sur les pas de cet homme apostolique, après avoir instruit les habitants d'Ouessant et de Molène, fit voile dans ce même lieu. Cette île est mémorable, pour avoir été honorée trois fois de la présence et demeure de saint Paul, qui y désira finir ses jours, après s'être démis de son évêché.

Le Père Michel le Noblets, ayant appris que ce lieu avait besoin d'instruction, y travailla avec une grande ferveur et exemple. Il mena avec lui un jeune garçon, qui lui servait de compagnon. Lui ayant appris la doctrine chrétienne, il l'interrogeait devant les autres, lorsqu'il catéchisait, pour donner courage aux autres enfants d'en faire de même. Il faisait coucher le jeune enfant dans un lit. Pour lui, il couchait sur une table sans coitte, ni matelas, ni draps, ni couvertures. Avant de dîner, il donnait une partie de ce qu'il devait manger aux pauvres. Il ne buvait à ses repas que deux fois.

Cet exemple servit beaucoup pour faire goûter à ce peuple barbare les paroles du royaume de Dieu. Il prêchait et catéchisait deux fois le jour, et, pour récompense, il donnait, aux petits garçons qui répondaient bien au catéchisme, des aiguillettes, aux petites filles, des épingles. Lorsqu'il prêchait, ses paroles étaient tellement animées de l'esprit de Dieu, principalement lorsqu'il envisageait et apostrophait le crucifix, qu'il n'y avait personne qui ne pleurât avec lui. Quand ses auditeurs et lui avaient beaucoup pleuré, il leur disait : c'est aujourd'hui une journée, c'est-à-dire une journée importante pour l'éternité. Pour les consoler et encourager il leur montrait un visage plein de douceur et de sérénité.

Ses paroles étaient entrées si avant dans l'esprit des habitants de l'île, et ils en étaient si vivement touchés que la plupart pleuraient aussi amèrement, quarante après sa sortie, qu'au moment de la mission qu'il fit dans l'île.

Il était logé chez un hôte qui, de prime abord, fut touché de jalousie. Ce qu'ayant aperçu, il chercha une autre maison. Dieu ne laissa pas longtemps la passion de ce barbare et ses outrages mal fondés, impunis. Bientôt après que le Père fut sorti de sa maison, un ouragan de mer s'éleva qui renversa la maison de ce misérable. Dieu ne permit pas que les pierres de ses ruines servissent à aucun usage profane, parce qu'elles avaient servi à cet homme de Dieu. M. Kergarenton, le doyen des chanoines de Saint-Paul, se servit de ces matériaux pour bâtir, dans cette île, une belle chapelle de Notre-Dame.

Le saint ecclésiastique qu'était le Père Michel fit un grand profit par les confessions qu'il entendait, depuis soleil levant jusqu'au soleil couchant. Il avait une si grande quantité de pénitents, qu'allant, les dimanches et les fêtes, de la chapelle de Saint-Nicolas à l'église paroissiale éloignée de près d'une lieue, il se sentait obligé de confesser en marchant. Il avait une dextérité admirable pour faire confesser franchement les plus gros péchés. Il parlait à ses pénitents avec une grande douceur, lorsqu'il les interrogeait, et pour leur ôter la crainte il leur disait : Il ne faut rien me cacher, car je sais tout ce qu'on a fait. Il conseilla à plusieurs veuves de ne se marier plus, et de prendre Jésus-Christ pour époux à toute éternité. Il donna à ces épouses du Sauveur des disciplines, desquelles la plupart se servirent le reste de leur vie. Pétronelle Mercier tint bon l'espace de dix ans à cet exercice de pénitence, affligeant son corps sans interruption, deux fois le jour, ainsi qu'a attesté Jeanne Le Mercier, sa nièce, qui demeurait avec elle.

Les veuves qui suivirent son conseil vécurent et moururent avec des bénédictions particulières du ciel. Anne Dirou, lui ayant promis qu'elle ne se remarierait plus, faussa sa promesse, et quitta sa discipline, dont son mari se servit pour chasser les pourceaux. Cette femme ne demeura pas longtemps avec son mari, car une demi-année après son second mariage, elle mourut subitement en la grève de l'île, sans confession et sans aucun sacrement.

On remarqua, dans cette mission, que cet homme de Dieu avait le don de prophétie. Eléonore Even attesta l'an 1664, lorsqu'un Père de la Compagnie de Jésus alla faire la mission dans cette île, qu'un de ses enfants, âgé de deux ans, avait une affection particulière pour le Père Michel. Un jour, comme ce petit innocent le tenait par son manteau, le Père dit à sa mère : Voilà un enfant qui sera heureux, et béni de Dieu pendant sa vie; il n'aura jamais les

cheveux blancs, et ne sera jamais vieux. L'un et l'autre se trouva vrai. A l'âge de 25 ans, il fut tué dans une armée navale contre les Espagnols. Pour le reste, jamais il ne dit aucun mensonge, jamais il ne contrista aucun de ses parents, et rien ne lui manqua.

Catherine Helari, âgée de 67 ans, qui fut une des pénitentes du Père Michel, à l'âge de 14 ans, apprit de lui les premiers éléments de la foi et de la crainte. Elle attesta ce qui suit, l'an 1664, lorsque le successeur du Père Michel fit la mission à l'île de Batz : Quand le Père Michel fut près de sortir de l'île, il convoqua les habitants de ce lieu, et leur dit : Adieu, mes chers enfants, Dieu m'appelle autre part. Je me suis rendu parmi vous, pour vous montrer le chemin du ciel. Si Dieu me faisait la grâce d'avoir coopéré, dans l'île de Batz, au salut d'une seule âme, quel sujet aurais-je de bénir mon doux Sauveur.

Lorsque les Ilois entendirent de sa bouche son adieu, il n'y en eut aucun qui ne pleurât. Il leur dit : C'est aujourd'hui un jour. Ne pleurez pas, mes enfants, mais souvenez-vous de ce que je vous ai enseigné. Gravez au fond de vos âmes que l'affaire des affaires est de vous sauver et d'aimer et de servir Dieu, de tout votre cœur. Faites pénitence, amendez-vous et changez de vie. Plutôt la mort cent mille fois que d'offenser Jésus une fois ! Ayant dit ces paroles, il prit une croix rouge, et mit au bout une tête de mort. Alors il dit à ses auditeurs : cette tête a été couverte de chair, de veines et de sang. Y a-t-il aucun de vous autres, qui pense que sa tête, qui est pleine de vie, de chair et de sang, ne deviendra un jour comme celle-ci ? Alors, les voyant tous dans l'étonnement, il leur dit : Je vous laisse en partage, après moi, cette tête de mort. Je vous recommande, au nom de Dieu, de penser à votre mort. Soit que vous buviez, soit que vous mangiez, soit que vous reposiez, soit que vous travailliez, pensez qu'il faut mourir, méprisez le monde, et renoncez à ses lois. Il faut mourir, résistez aux mauvaises pensées et désirs de la chair. Il faut mourir : ne mettez votre cœur aux plaisirs et biens périssables de ce monde. Il faut mourir. Il leur fit une récapitulation de tout ce qu'il avait prêché, en leur disant, à chaque article, ce refrain : Il faut mourir.

En les voyant, par cette montre de la tête de mort, disposés à changer de vie, il leur raconta cet exemple ou parabole : « Un jour, un prédicateur apostolique alla dans une ville, près de Jérusalem, où il prêcha sans fruit. La plupart ne voulurent le croire, ni lui obéir. Ce que voyant, il fit écorcher un bœuf, et en fit remplir la plus grande part de paille et s'y fit enfermer et coudre. Ce qu'étant fait, il se fit transporter au milieu de la ville, à minuit, où il cria à soleil levant à pleine tête d'une voix étonnante : *Pœnitentiam agite, appropinquavit enim regnum cœlorum :* Faites pénitence, car le

royaume de Dieu est proche de vous (1). Tout le peuple s'amassa et n'y eut aucun qui ne tremblât d'effroi, et ne pleurât de ce nouveau spectacle. Les ayant si touchés de ce stratagème extraordinaire, il sortit de ce lieu, et convia ses auditeurs d'assister le lendemain à une prédication qu'il fit, dans laquelle il leur montra trois bannières, l'une rouge, l'autre blanche et l'autre noire En leur montrant la bannière rouge, il leur recommanda de méditer la passion de Notre Seigneur toute leur vie, et de considérer qui est celui qui a enduré, et ce qu'il a enduré, et pour qui. Il les assura que, combattant sous les étendards du Sauveur, ils surmonteraient les trois ennemis : les passions déréglées, les affections désordonnées, les vices et les péchés, et feraient régner l'amour de Dieu, avec la compagnie de toutes les vertus évangéliques. Leur montrant la seconde bannière blanche, il les exhorta à se confesser et communier souvent, leur promettant que, par le moyen de ces deux sacrements, ils conserveraient la pureté de leurs âmes. Par la troisième, il leur déclara que s'ils ne voulaient changer de vie et se faire violence, en résistant à leurs passions désordonnées et à leurs vices, par la souvenance de la mort et passion de Notre-Seigneur, s'ils ne se résolvaient de communier dignement et souvent, ils ne pourraient attendre que la damnation éternelle, représentée par la bannière noire. »

Le Père Michel, voyant ses auditeurs dans un étonnement et componction extraordinaire, leur fit le même sermon, et, ayant achevé son adieu, il fut accompagné, jusques au vaisseau qui l'attendait, de tous ses auditeurs qui le suivirent de leurs larmes et sanglots, jusques à ce qu'ils le perdissent de vue. Mais ils ne perdirent la mémoire des bonnes instructions qu'il leur laissa. L'année 1664, le Père qui fit la mission au même lieu, a attesté que cette île est le lieu le mieux instruit et morigéné de toute la Bretagne, et que, sortant de l'île, il eut cette consolation qu'il lui semblait sortir de la Terre Sainte, n'y laissant aucune discorde, ni aucun soupçon d'impureté, ni aucun péché scandaleux.

(1) Saint Mathieu, IV, 17.

CHAPITRE XXVII

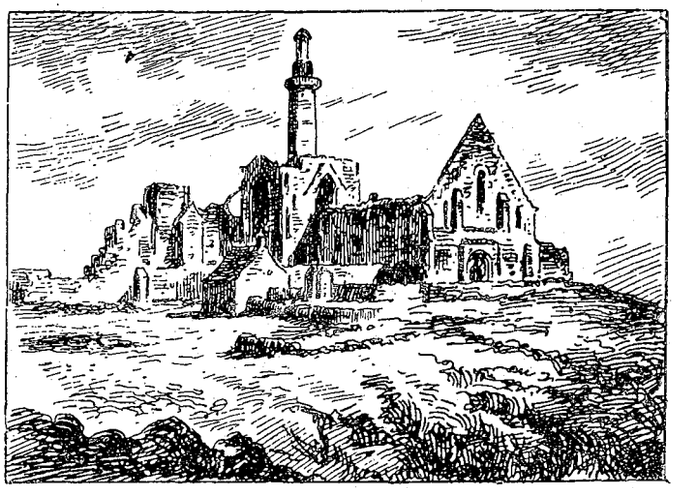
Ses missions dans le promontoire de Saint-Mathieu et autres lieux de l'évêché de Léon. Il prêche contre les abus de la Basse-Bretagne. Les persécutions qu'il y endura.

Etant sorti des îles de Léon, il choisit le promontoire de Saint-Mathieu, et autres lieux de l'évêché de Léon, pour exercer son zèle, et travailler au salut du prochain. Il choisit le promontoir de Saint-Mathieu pour le lieu de sa retraite, après ses missions, s'y retirant quelques fois l'année, l'espace de 44 ans. Il eut affection particulière à ce lieu jusques à la mort, parce que ça été un des plus signalés endroits et plus propres à ses desseins, qu'il eût su trouver en Bretagne, ayant la commodité d'instruire les peuples de Basse-Bretagne, avec les étrangers qui y abordent de toutes les côtes de France et d'Angleterre.

On voit au Conquet, tout proche de Saint-Mathieu, quelquefois quatre-vingts et cent vaisseaux à la rade. Dans ce lieu, il trouvait une grande commodité pour débiter sa marchandise des instructions célestes. En après, il se transportait, à la faveur de la mer, en tel endroit qu'il voulait en Léon, Cornouaille et Tréguier, dont il a parcouru la plus grande partie avec des peines et fatigues indicibles, mais, ce qui lui faisait aimer ce canton par-dessus tous les autres, c'était d'y avoir rencontré le comble de tous ses désirs, c'est à savoir d'accompagner Notre-Seigneur dans ses souffrances, en portant sa croix.

Ce partage des vrais serviteurs de Dieu échut en plusieurs lieux, mais, en particulier, en celui-ci. Je ne mettrai rien ici que je n'aie lu écrit de sa propre main. Lorsqu'il aborda dans cette dernière pointe de Léon, il s'informa des abus et désordres publics du canton, et de l'ignorance où ils étaient plongés universellement. En

étant assuré, il crut que les paroles adressées au prophète Isaïe s'adressaient à lui : *Annuntia populo meo scelera eorum* : Déclarez à mon peuple ses péchés (1) Il ne s'est jamais vu prédicateur en Bretagne parler avec tant d'ardeur et véhémence contre le vice, comme fit Monsieur Le Noblets, et jamais aucun n'a été traité de ses auditeurs comme lui. Il ne fut pas reçu ni entendu, dans cette dernière pointe d'Europe, comme des pauvres insulaires d'Ouessant et de Molène. Notre-Seigneur ne fut reçu dans Bethléem comme



Ruines de l'Abbaye de Saint-Mathieu.

en Béthanie, et ses paroles n'opérèrent en Jérusalem à l'endroit des riches, nobles, scribes et pharisiens, comme à l'endroit des pauvres, des malades et personnes de basse condition, dans les bourgades et villages.

Au commencement de ses missions, il ne fut goûté des personnes qui n'avaient la disposition requise pour ouïr la parole de Dieu avec profit Le malade qui est chargé d'un débordement de mauvaises humeurs, ne peut supporter l'odeur des viandes. Il ne veut qu'on lui parle de boire, ni de manger. Une grande quantité des auditeurs de notre saint prêtre étaient préoccupés de l'amour du monde. Ils étaient tous dans un aveuglement et ignorance générale de leur salut. Les uns étaient plongés dans une avariee extrême et dans un embarras de quantité d'affaires temporelles, ayant mis en oubli l'affaire des affaires, c'est-à-dire l'étude du salut éternel. Les autres ne se souciaient que de faire bonne chère, la

(1) Isaï LVIII, 1.

plupart des jours de fêtes et de dimanches. La gloire, et la superbe étaient presque universelles, avec le reste des crimes qu'elles traînent après soi.

Dès qu'il commença à prêcher contre ces désordres publics, il ne trouva guère de personnes qui goûtassent sa doctrine. La plupart en avaient un dégoût, et sortaient de l'église dès qu'il entrait en chaire. S'il se fût servi de paroles choisies, et s'il eût dit des fables en chaire, et cité les actions de César et d'Alexandre, s'il eût recommandé les pèlerinages, d'aller aux assemblées et nouvelles messes, de dire quantité de prières, et se mettre en quantité de confréries, il eût été toléré. S'il se fût contenté de prêcher contre les Juifs et les vices en général, mais ce n'était pas là son but principal. La fin de tous ses sermons était qu'il fallait se faire instruire, et s'amender de tels et tels péchés qui régnaient parmi eux, et c'est à quoi ils ne voulaient entendre.

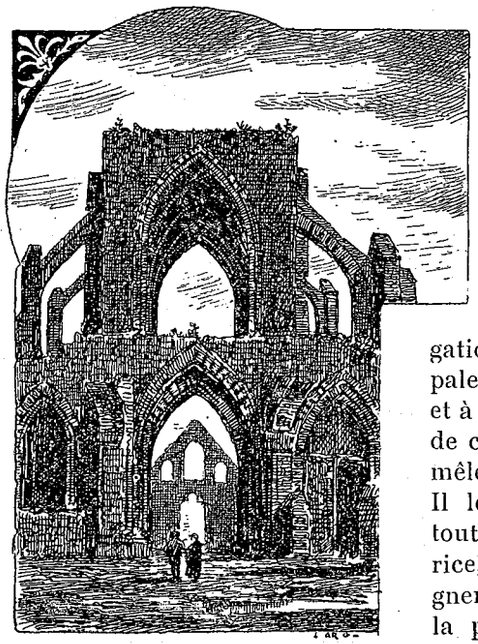
Quand le Président Félix entendit parler Saint Paul du jugement et de la chasteté, il ne voulut plus l'entendre, parce que tels discours n'étaient pas à son goût. De même, les auditeurs de ce serviteur de Dieu se comportaient à l'endroit de celui qui recherchait leur salut. On trouva dans ses manuscrits qu'il avait remarqué les péchés particuliers et publics de ce canton, et avait pris garde aux ruses et racines de ces vices, pour les exterminer. Il ne se contentait pas de prêcher d'un vice en général, il descendait aux espèces, et marquait les particularités. Il prêchait souvent contre l'avarice et l'injustice, et, pour déraciner ce péché du canton où il résidait, il criait contre les usuriers qui ruinaient les pauvres, prenant de douze écus un, avec des collations qu'il fallait leur payer au commencement du prêt, comme aussi, lorsque le terme était venu, pour avoir permission de retenir l'argent. Il déclamait contre le procédé des gens de justice, qui trouvent mille inventions pour prolonger les procès, comme les méchants chirurgiens les plaies.

Il n'épargnait les ouvriers et manœuvres qui dérobent le temps et font de la besogne qui ne vaut rien. Il n'avait pas peur des gentilshommes, à qui il disait qu'ils n'avaient que faire de prétendre au paradis, s'ils ne voulaient satisfaire aux sujets qu'ils avaient grevés, les obligeant de payer leurs rentes à plus haut prix qu'elles ne sont, exigeant d'eux des journées d'hommes et de bêtes après avoir payé leurs corvées d'obligation, sans les payer, faisant des assemblées des sujets et voisins pour avoir des présents : ce qui se pratique lorsqu'on défriche de vieilles terres, qu'on appelle des écobues, filerie de lin, aires neuves, l'accouchement de Madame au baptême de l'enfant ; ne voulant permettre qu'on se marie au mineur, sujet, si on ne paie une bonne somme d'argent ; contrai-

gnant les pères et mères et tuteurs de bailler leurs filles, pour être mariées à leurs valets ou à ceux qui leur plaisent.

Il leur prêchait hardiment tous ces points et beaucoup d'autres, en leur disant, que s'ils ne voulaient se déporter de ces désordres, il était plus aisé de faire entrer leurs chevaux de carrosse dans le trou d'une aiguille que leurs âmes dans le séjour des bienheureux.

Il faisait des conférences avec les prêtres en particulier, et les priait, s'ils avaient cure d'âmes, de bien instruire leurs paroissiens, et de leur donner bon exemple. Pour les autres prêtres, il leur remontrait qu'ils avaient un grand compte à rendre à Dieu, pour le saint caractère qui leur avait été donné, leur recommandait d'étudier sérieusement à l'obligation de leurs charges principalement à faire le catéchisme, et à s'appliquer à l'étude des cas de conscience, s'ils voulaient se mêler d'entendre les confessions. Il leur recommandait de fuir tout péché, en particulier l'avarice, la gloire et superbe, l'ivrognerie, et tout ce qui choque la perfection du vœu solennel de chasteté, qu'ils avaient fait, prenant les ordres sacrés.



Abbaye de Saint-Mathieu.
Ruines de l'église.

Il y avait un extrême abus, en ce temps-là, dans la Bretagne, parmi plusieurs qui s'adonnaient à la pratique de plusieurs bonnes œuvres de conseil, et laissaient ce qui est de commandement et absolument nécessaire. Ils couraient aux pèlerinages jusqu'à vingt et trente lieues, à Saint-Jacques, et quelques-uns, jusqu'à Rome, et ne se mettaient pas en peine d'apprendre les mystères de la Trinité, de l'Incarnation, les principes de la foi, les commandements de Dieu, la façon de se confesser et communier. Il leur disait qu'il leur était plus nécessaire d'être instruits que de faire tous ces exercices de piété, qui étaient de conseil, et non de commandement, comme est l'instruction. Il leur prêchait que quand ils auraient été à Rome ou à Jérusalem cent fois, qu'ils seraient perdus pour une éternité, s'ils ne se faisaient instruire des points nécessaire au salut.

Il y avait des personnes qui faisaient dire plusieurs messes pour les âmes du purgatoire, et pour les délivrer de la prison de la justice divine, sans se peiner de délivrer leurs propres âmes de l'état du péché mortel. Il approuvait cette dévotion, mais il leur disait que, quand bien ils délivreraient toutes les âmes du feu du purgatoire, s'ils ne faisaient une bonne confession, s'ils ne faisaient état de quitter une certaine occasion qui les faisait tomber, d'ordinaire, en un péché mortel particulier, s'ils ne pardonnaient celui qui les avait offensés, et s'ils ne tâchaient d'éviter un certain vice invétéré, où ils tombaient depuis longtemps, il n'y avait moyen d'être sauvé.

Il y en avait qui faisaient de belles fondations, faisaient faire de belles chapelles nouvelles, et, avec tout cela, ne payaient leurs dettes, le salaire des serviteurs et les journées des pauvres laboureurs, et ne faisaient restitution des injustices qu'ils avaient commises. Il leur protestait que quand ils auraient bâti autant d'églises qu'il y a dans Rome, s'ils ne faisaient ce qui est de commandement, comme d'entendre la messe dévotement, sans causer et regarder d'un côté et d'autre, s'ils ne faisaient état de payer leurs dettes, et faire restitution du bien mal acquis, ils ne seraient jamais du nombre des prédestinés.

On trouvait quelques-uns qui couraient tous les lieux de dévotion du canton, et allaient à tous les pardons et assemblées, et ne se confessaient qu'une fois l'an, et n'assistaient aux catéchismes et instructions qui se faisaient près d'eux. Il disait qu'il valait mieux et était plus nécessaire d'apprendre le devoir du chrétien et de se confesser que de courir tous les pardons de France Il comparait ceux-là aux anciens pharisiens, qui faisaient état des anciennes coutumes, comme de laver leurs mains avant d'entrer à table, et ne se souciaient des commandements de Dieu, comme d'honorer leurs pères et mères.

On en trouvait d'autres qui faisaient scrupule de manger de la viande les mercredis, et jeûnaient les samedis, et ne se souciaient de manger les vivants, même leurs prélats et les personnes consacrées à Dieu, par leurs détractions, trouvant à redire aux actions des gens qui faisaient état d'une piété particulière.

Il disait qu'il valait mieux jeûner en s'abstenant d'une haine et rancune invétérée, d'une conversation et amitié désordonnée, d'un péché auquel on a une inclination particulière, et que quand on jeûnerait tous les jours de sa vie, si on manquait à ce jeûne moral, si on ne s'abstenait de ce qui choque l'amitié et grâce de Dieu, il n'y avait aucune apparence de salut.

Il voulait qu'on servît Dieu de tout son cœur, entièrement et parfaitement, et non en partie. Il prêchait fort et ferme contre ceux qui sont contents de servir Dieu, pourvu qu'ils y trouvent leur

compte, selon son dire. Ils se plaisent fort de confesser, communier, faire de bonnes œuvres, pourvu qu'on les voie, et qu'on les honore ; mais, s'il y a danger d'être moqués, ou qu'on parle mal d'eux, ils retournent en arrière. Ils sont contents de fuir les péchés où la nature n'a aucune pente, comme les blasphèmes, les meurtres, les incendies, mais ils ne veulent s'abstenir de certaines offenses quoique grièves, par respect humain de peur de déplaire au monde, d'être moqués ou moins estimés. Et quand on leur dit : il faut faire ou fuir telle et telle chose, un : mais qu'en dira-t-on? un point d'honneur, l'esprit de vengeance les arrête, l'amour-propre et les maximes du monde.

Si la nature tire de son côté, on est content de tout faire et de tout quitter ; mais, s'il s'agit du bien commun, si la nature y sent de la répugnance, s'il faut assujettir son jugement, aller au rebours de son inclination ou propre volonté, s'il faut aimer son ennemi, lui rendre le bien pour le mal, lui désirer autant de bien qu'il nous souhaite de mal, s'il faut rompre sa colère et étouffer sa haine, renoncer à une amitié périlleuse, ils ne veulent y entendre. Le Père Michel disait qu'ils étaient semblables aux hérétiques, qui sont contents d'honorer Dieu, et ne veulent respecter les saints. Il les comparaît aux Juifs, qui reconnaissent Dieu, mais ne tiennent compte de la doctrine de son fils Jésus-Christ. Ils veuleut que Dieu s'accommode à eux et à leurs goûts, et s'il ne le fait, ils laissent Jésus pour choisir Barrabas.

CHAPITRE XXVIII

Diverses contradictions qu'il eut dans ses missions de la terre ferme.

Lorsqu'on l'entendait parler de ces matières susdites, avec un esprit tout plein de ferveur et du feu du Saint-Esprit, une grande partie ne le voulaient point croire. Ils le prenaient pour un insoumis, et se moquaient de lui. Lorsqu'il montait en chaire, plusieurs s'enfuyaient. Ils l'appelaient rêveur, et disaient qu'il ne savait ce qu'il voulait dire. Il ne cessait pourtant de catéchiser et instruire les fêtes et dimanches. S'ils étaient aheurtés à mépriser sa doctrine, il n'était pas moins constant à prier Dieu pour eux, et à les enseigner. Quand il n'eût gagné qu'une âme, et même combien qu'il n'eût empêché qu'un seul péché mortel, il trouvait ses travaux bien employés.

Il demeura, au commencement de ses missions, en ces quartiers, chez une honnête veuve, appelée Françoise Troadec, qui était une vraie sunamite en charité (1). Après que son hôte eut travaillé et veillé l'espace de deux ans, elle entendit le peuple de ces quartiers qui se moquaient de lui, disant qu'il ne savait ce qu'il disait, que c'était un ravaudeur et insensé. Ces paroles lui tiraient les larmes des yeux, et lui causaient une colère extrême, qui la transporta au logis, pour raconter, avec une très grande indignation, à cet homme de Dieu, les ingratitudes et cruautés de ses auditeurs, et elle lui dit qu'elle s'étonnait de ce qu'il perdait sa peine parmi ces ingrats et barbares, qui, au lieu de lui savoir gré, l'appelait ravaudeur fol et insensé.

Il ne montra autre ressentiment que de compassion de ces aveugles, répartant qu'il fallait prendre patience, et que Dieu voulait qu'il fût traité de la façon. Les plus dénaturés eussent été touchés de la persécution de cet homme de Dieu, qui ne leur demandait pas

(1) Abisag, la Sunamite, était la servante du vieux roi David.

une verrée d'eau pour sa peine, qui les servait à ses dépens, qui allait voir et visiter leurs malades, et donnait de l'argent à leurs enfants qui répondaient aux catéchismes.

Il y en a qui tournent le meilleur miel en poison Ces personnes, passionnées de haine, tournaient les choses les plus saintes en poison, et condamnaient ses actions pleines d'honneur et de louanges. Ils trouvaient à redire en sa manière de vie, de ce qu'il ne fréquentait les maisons des nobles plus souvent qu'il ne faisait, mais ils ne pouvaient comprendre sa manière de vivre, car il faisait état de mépriser le monde, ce qu'il n'eût pu faire, en perdant son temps en vains compliments, visites et civilités mondaines. Ils ne savaient que son but était de chercher les âmes, les enseigner et confesser S'il eût souvent fréquenté les maisons des grands, quand est-ce qu'il eût eu le temps d'étudier, instruire et confesser ceux qui le cherchaient, pour lui décharger leur conscience ?

Ils ne prenaient pas garde que Notre-Seigneur commande, dans l'Evangile, de ne saluer personne, et de ne perdre le temps en visites inutiles. Ils étaient scandalisés de la vie qu'il menait, de ce qu'il s'humiliait pour l'amour de Dieu, de ce qu'il conversait plutôt avec les pauvres, les simples et les enfants qu'avec les riches, de ce qu'il ne fréquentait les tavernes, banquets et assemblées, comme plusieurs autres prêtres, de ce qu'il gardait la solitude et le silence, ne parlait des nouvelles, des curiosités du monde.

Le Père Michel demeura une année dans une solitude, près de Lochrist, ne sortant que pour dire la messe, prêcher et confesser ou visiter les malades. Un petit garçon lui apportait tous les jours sa nourriture, que lui envoyait un honnête bourgeois appelé Guillaume Brénéol, son grand ami, à cause de la piété, simplicité, charité et mépris du monde. Cet enfant s'oubliait souvent d'aller quérir la réfection de son maître, qui demeurait souvent à jeun jusqu'au soir, et quelquefois toute la journée. Ils se scandalisaient de sa trop grande retraite.

Par après, quand il sortit de sa solitude, pour aller prêcher, d'un côté et d'autre, en diverses paroisses de Léon, ils eussent voulu qu'il eût été solitaire, et attaché à un même lieu. Ils ne savaient pas que sa vocation était d'instruire le simple peuple de la Basse-Bretagne, qui était dans une extrême ignorance. Ce qu'il n'eût pu faire, sans aller d'un côté et d'autre, non plus que les apôtres, pour la conversion de tout le monde.

Il n'avait pas beaucoup de livres, ni plusieurs personnes doctes pour l'éclairer dans ses doutes, et être assuré de la vérité de ce qu'il devait prêcher, On ne prenait pas garde que toute sorte d'auditeurs n'étaient pas disposés de profiter de ses instructions, et qu'il était obligé de quitter ceux qui n'en tiraient aucun fruit, pour en chercher de plus disposés, selon l'ordre du Sauveur qui défend de jeter les perles aux pourceaux, et de parler à ceux qui ne prêtent audience.

On ne considérait pas que quelquefois les Recteurs avaient de l'aversion de lui, et ne voulaient, sans raison, qu'il se servît de son mandat pour instruire leurs brebis. Ce qui le contraignit de suivre l'avertissement de Notre-Seigneur, qui commande aux Apôtres, lorsqu'ils sont persécutés dans une ville, d'aller dans une autre. On ne se souvenait pas que le prédicateur doit imiter Notre Sauveur, qui, ayant suffisamment instruit une ville, se transportait en une autre : *Aliis civitatibus oportet me evangelisare regnum Dei* (1). Ils ignoraient que son intention était de vivre dans une liberté et pureté d'esprit, détaché de toute amitié particulière, se souvenant que l'amitié du monde est ennemie de celle de Dieu.

Il savait par expérience que l'affection à un lieu, à un exercice, à une personne, encore qu'elle commence dans la vue de Dieu, de sa gloire et du salut des âmes, est semblable à un vin qui se tourne en vinaigre, si on n'est sur ses gardes, et que ce qui a commencé par charité se tourne, par une surprise inconnue, en charnalité, et en amour-propre. Il ne trouvait de meilleur moyen que de changer de quartier, disant que le cœur ne s'attache à ce que l'œil ne voit.

Plusieurs, tant laïques qu'ecclésiastiques, ne pouvant comprendre les intentions très saintes qui le portaient à courir d'un côté et d'autre, l'accusaient, devant le grand vicaire de Léon, d'inconstance, légéreté et faiblesse de cerveau, de ce qu'il ne pouvait se tenir longtemps dans une place, et qu'il allait catéchiser d'un côté et d'autre, ce qui était une chose inouïe, et sans exemple d'aucun honnête ecclésiastique. Le grand vicaire, averti de ces bruits mal fondés, lui voulait interdire les saintes fonctions. Un de ses particuliers amis, qui connaissait le fond de son cœur, adressa au vicaire cette lettre apologétique, pour lui ôter l'opinion qu'il avait conçue de cet homme de Dieu.

(1) Saint Luc IV, 43.

CHAPITRE XXIX

Apologie d'un de ses amis envers l'évêque de Léon.

« Monsieur, on veut faire passer Monsieur Le Noblets pour un coureur. Si on trouve un témoin qui dépose qu'il fréquente les banquets, les baptêmes, noces ou funérailles, qu'il rôde les cabarets, qu'il aille à la chasse avec une meute de chiens, qu'il fréquente les maisons de ses parents et autres gentilshommes, pour passer le temps comme font plusieurs de ses confrères, si on prouve qu'il court les foires et marchés, pour vendre ou acheter, comme beaucoup d'autres, qu'il court par les présidiaux et parlements, pour conduire des procès, qu'il fréquente les maisons des riches pour y être compère, je confesse qu'on l'appelle coureur. Mais, il y a plusieurs années qu'il fait profession particulière du mépris du monde, et qu'il ne cherche ni honneur, ni lucre, mais seulement des âmes créées à l'image de Dieu, et rachetées du sang de son cher fils Jésus-Christ.

« Si on ne peut contrôler ceux qui vont d'un côté et d'autre porter les ordres du roi, pour délivrer les captifs de barbarie, ou pour leur profit particulier, à plus forte raison, on ne doit avoir sujet d'appeler coureur et s'indigner ou se moquer de celui qui cherche le salut des âmes captives de l'ignorance, du péché et du diable. On ne doit s'indigner au sujet de celui-là qui n'a d'autre prétention que d'annoncer les ordres du Roi de gloire, pour le faire connaître, aimer, et porter les chrétiens à obéir à ses saints commandements.

« Dans un temps de famine, persécute-t-on celui qui porte des vivres aux pauvres famélïques, qui sont prêts de mourir de faim, si on ne leur donne du pain et si on ne les assiste. La faim et la famine, et le défaut du pain de la parole de Dieu et du catéchisme ravagent cette dernière partie d'Europe. La plupart des pasteurs s'oublient de donner le pain de la céleste doctrine. Les prédicateurs

font des sermons où la plupart n'entendent ni ne comprennent rien, n'osant parler franchement contre les péchés du peuple. Le monde tombe dru et menu en enfer, manque d'avoir quelqu'un qui les instruise et confesse, manque d'avoir un confesseur extraordinaire à qui ils découvrent leurs cœurs, — le diable, la honte et la peur leur fermant la bouche.

« Le Père Michel qui a étudié en théologie scolastique quatre ans, autant aux cas de conscience, deux aux controverses, à qui Monseigneur de Tréguier a donné un ample pouvoir de catéchiser et prêcher dans tout son évêché, pour qui Monsieur le chantre de Léon, René du Louet, son condisciple dans la théologie, a donné témoignage d'une rare piété et doctrine, de qui tous les recteurs fervents et vertueux qui l'ont reçu dans leurs paroisses, témoignent de grandes satisfaétions, qui va d'un côté et d'autre dans les villes, bourgs et villages de Basse-Bretagne, pour catéchiser et confesser les ignorants et les pauvres gens des champs à ses dépens, ne demandant ni ne recevant salaire aucun, pour toutes ses fatigues, et, en outre, donnant une partie de ses rentes annuelles aux pauvres honteux, aux malades, veuves et orphelins, et après tout cela on se moque de lui, on le fait passer pour un insensé, qui court les champs !

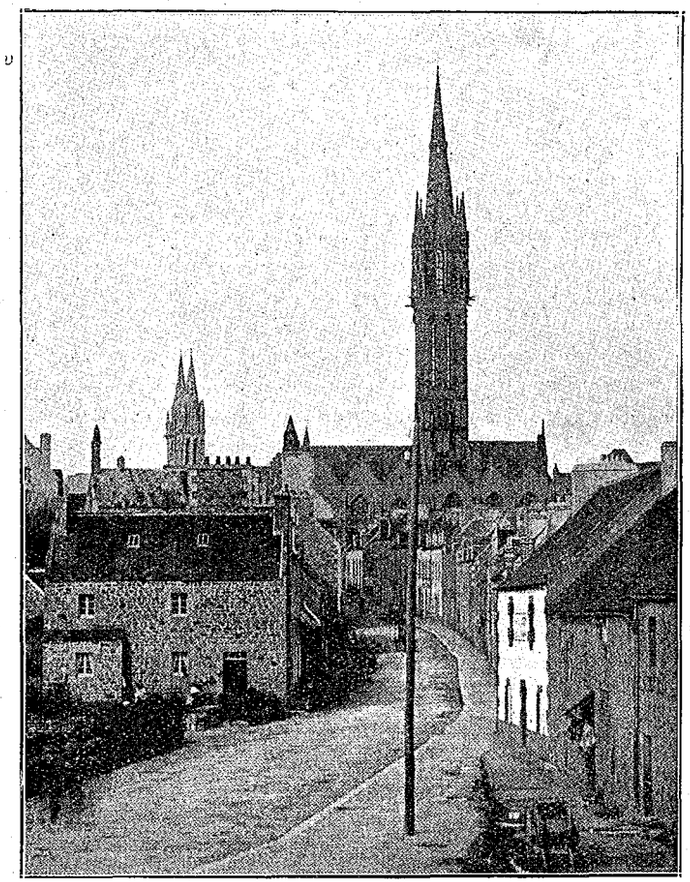
« Certes, si, pour ce sujet, il est digne de blâme, il faut blâmer les Apôtres. Saint Paul, parlant de Saint Barnabé, dit : *Visitamus fratres, per universas civitates in quibus prædicavimus verbum Dei, quomodo se habeant* (1). Il faudrait trouver à redire au procédé d'Abraham, qui a couru par la Palestine et l'Egypte, qui a changé souvent de demeure. Il faudrait contrôler les voyages de notre bénin Rédempteur, duquel est dit : *Circuibat civitates et castella evangelisans* etc., qu'il allait par les villes et châteaux, évangéliser le royaume de Dieu (2) ».

Le grand vicaire de Léon, ému de ces raisons, le laissa prêcher et catéchiser et confesser dans l'évêché, dont il avait l'administration ; mais il ne voulut pas lui donner de mandat que pour une paroisse particulière. Ce serviteur de Dieu se servit d'une industrie admirable pour avoir un ample pouvoir par tout l'évêché. Ce grand vicaire avait la mémoire fort courte. Le Père Michel lui demandait une paroisse un jour ; dans deux jours il en demandait une autre, le lendemain une autre. L'autre ne se souvenait pas des mandats qu'il lui avait donnés le jour précédent. Ainsi il lui donna dix mandats pour toutes les paroisses de son évêché, sans y faire réflexion.

Le Père Michel était d'avis que les ordinaires et supérieurs ecclé-

(1) Actes des Apôtres, XV, 36.
(2) Saint Mathieu, IX, 35.

siastiques prissent garde à trois choses, pour le bien de leurs ouailles. En premier lieu, qu'ils choisissent des missionnaires doués de vertus et de prudence, qui eussent étudié en la théologie scolastique et en la morale. En second lieu, s'ils ne leur désignaient



Saint-Pol-de-Léon.

aucun lieu pour exercer leurs missions, pour quelque temps, qu'ils leur laissassent la liberté d'aller où le Saint-Esprit les guiderait, et il citait à ce propos ces deux passages : *Verbum Dei non est alligatum* : la parole de Dieu veut être libre (1) *Mitte sapientem et nihil ei dicas*, etc. : renvoyez le sage et ne lui dites rien. Pour le troisième avis, il leur conseillait de maintenir tels missionnaires contre les

(1) IIe Epître à Timothée, II, 9.

Recteurs ignorants ou vicieux, qui voudraient empêcher l'exercice de leurs fonctions sans raison, et de ne croire légèrement aux rapports des malveillants ennemis de la doctrine de Jésus-Christ. Il leur donnait avis de secourir de leur pouvoir et bienveillance ceux qui les aidaient aux fardeaux de leurs charges, et de ne les condamner sans les avoir interrogés, et examiné mûrement le procédé de leurs adversaires.

C'est un arrêt d'en haut qu'il faut que les justes passent par plusieurs tribulations : *Multæ tribulationes justorum*, et Dieu promet, par son prophète-roi, qu'il les en délivrera : *et de iis omnibus liberabit eos Dominus* (1). Saint Paul dit que la prédication de la croix et du mépris du monde est folie à ceux qui sont animés de l'esprit du monde. Une grande partie de ceux qui voient les saints exemples d'un serviteur de Dieu, attribuent tous ses comportements à une vraie folie. Quelques-uns ont été étonnés de voir que les autres prédicateurs du temps du Père Michel n'ont été estimés fols comme lui. Un des amis du Père Michel leur ôta le bandeau de dessus les yeux, disant : d'où vient que tous les prédicateurs n'ont été martyrisés comme les apôtres ? Les autres prédicateurs ne prêchaient qu'en Avent et Carême. S'ils disaient la vérité, on prenait patience jusqu'à Pâques, et puis on disait selon le proverbe du pays :

Et eo ar breur en e hent :
Beva a raïmp ol evel quent,

C'est-à-dire :

Après Pâques rebillare (2)
Quand le prêcheur s'en est allé.

Les autres prédicateurs ne savaient pas les vices du canton, ou s'ils les savaient, ils n'osaient rien dire de peur de perdre leur crédit et d'être estimés scrupuleux, de peur de déplaire aux paroissiens, et de n'avoir pas bonne quête. Cet homme de Dieu n'avait crainte de personne. Il ne craignait que de déplaire à Dieu. Il ne cherchait rien tant que de gagner les âmes pour le Paradis. Il ne se contentait pas de prêcher aux avents et carêmes, il le faisait toutes les fêtes et dimanches, et, les jours ouvriers, il allait chercher les rebelles chez eux.

Si on l'eût vu, la soutane basse et le juste-au-corps à la mode, avec une meute de chiens de chasse, par les parcs, les bois et campagnes, si on l'eût vu recevoir ses amis, leur faire grande chère, tenir table ouverte à tout venant, s'il se fût trouvé aux tavernes et aux festins, tous eussent dit : O l'honnête homme ! mais parce

(1) Psaume XXXIII, 20.
(2) Rebillare, soyons rebelles, vivons comme par le passé.

qu'il fuyait les compliments du monde et ses maximes, pour s'exempter des péchés de ceux qui les suivaient, parce qu'il tâchait de vivre selon les lois d'un bon ecclésiastique, ils l'appelaient scrupuleux et hypocondriaque.

Une partie du simple peuple le traitait à l'exemple de certains prêtres, qui ne pouvaient endurer un homme dont les œuvres n'étaient pas semblables aux leurs, faisant leur possible pour le rendre odieux parmi le commun peuple, pour le chasser du canton où il exerçait sa mission. Pour parvenir à ce dessein, ils l'accusaient près des Recteurs, pour le faire haïr et congédier de leurs paroisses, et inventaient des faussetés, pour se défaire de lui. Qui veut tuer le chien de son voisîn, il n'a qu'à dire qu'il est enragé. Ses confrères trouvaient des prétextes assez spécieux pour le rendre odieux, et le chasser d'auprès d'eux. Ils l'accusaient d'être séditieux, rebelle, scandaleux, et qu'il ravalait le crédit et l'autorité des prêtres. Ce n'était pas cela qui les touchait. Si ses œuvres eussent eu de la sympathie avec les leurs, ils ne lui eussent dit mot. Ce qui les piquait était la confusion de voir un homme, dont la vie leur était une réprimande continuelle, la crainte qu'on ne leur ôtât leurs pratiques, l'appréhension qu'on ne vît leur ignorance et sacrilèges, que leurs autres désordres ne fussent découverts, la hâte qu'ils avaient d'être bientôt hors de l'église, pour vaquer à leurs affaires, pour aller à leurs assignations, pour manger et boire. A tout cela aidait beaucoup l'envie que lui portaient quelques-uns, qui voyaient l'honneur que lui portaient ceux qui commençaient à goûter sa doctrine.

Quand les scribes et les pharisiens virent l'estime qu'on faisait de Notre-Seigneur, après qu'il eût ressuscité le Lazare, après avoir entendu les acclamations du peuple à son entrée à Jérusalem, le dimanche des Rameaux, ils firent leur possible pour se défaire de sa personne. Ils cherchèrent et fabriquèrent de faux témoins, lorsqu'ils virent que le peuple le suivait, pour le rendre odieux à la justice ecclésiastique et séculaire. Le Père Michel Le Noblets fut traité de la sorte.

Un jour, comme il prêchait de la nécessité d'apprendre le catéchisme et pour le regard de ceux qui avaient charge d'âmes, et pour le regard de leurs ouailles, on alla avertir le recteur qui était dans son presbytère, et on lui dit que le Père Michel prêchait une fausse doctrine : qu'il ne fallait point prier pour les âmes du purgatoire. Aussitôt il vint un ecclésiastique de la part du pasteur, qui monta en chaire et en ôta le serviteur de Dieu par la force. Ce que voyant, une femme se mit à crier à l'entrée de la grande porte : force au roi. Le simple peuple, voyant cet outrage, se prit à pleurer. L'homme de Dieu, étant descendu de la chaire, fit une humble

révérence à celui qui l'avait traité de la sorte, le remercia, puis se jeta à genoux devant le Saint Sacrement, pour prier Dieu de lui pardonner. Le dimanche d'après, s'étant résolu de prêcher dans une église de Notre-Dame, proche du Conquet, on trouva la porte de l'église fermée, et on empêcha le chien évangélique de japper contre les loups.

Ce zélateur du salut des âmes ne cessa pourtant d'instruire, dans les maisons et au milieu des chemins, ceux qui avaient recours à lui de tous côtés. Ses confrères, voyant qu'à mesure qu'ils le persécutaient, croissaient la créance et affection de ceux qui avaient goûté la douceur de ses instructions, remuaient ciel et terre pour le faire sortir de la paroisse et du canton, où il faisait sa résidence. Ils l'accusaient, à la vérité, par de fausses suppositions, et lui faisaient faire de vives réprimandes. Ceux qui lui procuraient ces croix, voyant que les peuples n'étaient pas si aveugles qu'ils ne vissent leurs passions animées contre celui qui leur montrait le chemin du ciel, et s'apercevant que le nombre de ceux qui croyaient à sa parole croissait de jour en jour, s'avisèrent de l'accuser près de l'évêque. L'homme de Dieu, — n'ayant ni cheval, ni commodité, pour courir d'un côté et d'autre pour se défendre, n'ayant de moyens suffisants pour s'entretenir par les chemins, et ne pouvant attendre la commodité de parler à son prélat, à qui on ne pouvait parler quand on voulait, se souvenant que Notre-Seigneur n'eut ni avocat, ni procureur, ni aucun pour défendre son bon droit, — laissa faire à ses adversaires tout ce qu'ils voulaient. Il n'y eut aucun, dans tout le canton, où il avait instruit et catéchisé, qui lui donnât la main. Il fut, l'espace de trois et quatre ans, entre l'enclume et le marteau. Ses confrères tâchèrent d'ébranler le repos de son esprit.

Un ecclésiastique — touché de pitié des persécutions que lui causèrent ceux qui devaient l'assister, et du peu d'appui que lui donnait son évêque, qui, n'étant pas informé de sa vocation, donnait quelque sorte de créance à ceux qui le persécutaient, sans l'avoir interrogé ni entendu — écrivit à un sien ami, constitué en dignité ecclésiastique, ces mots que j'ai trouvés dans sa bibliothèque après sa mort (1).

Apologie d'un ami du Père Michel Noblets.

Monsieur, j'ai appris depuis quelque temps, que certains ecclésiastiques de cet évêché veulent faire exiler de leur canton M. le

(1) On lit en marge du manuscrit : M. Pencrech. (Note de M. de Kerdanet.)

Noblets, par plaintes et fausses suppositions. J'ai trouvé bien étrange ce procédé de vouloir empêcher le profit spirituel de plusieurs, et de persécuter, par une méchante haine, une personne qui a quitté le monde, pour le service de Dieu et le salut des âmes, qui n'a ni maison, ni serviteur, ni cheval, ni grand bien particulier, et ce, dans sa vieillesse, après avoir employé le meilleur temps de sa jeunesse pour instruire le peuple de ce lieu, joint que c'est le premier prêtre qui a commencé à enseigner le catéchisme dans l'évêché de Léon(1).Il a parcouru une bonne partie des évêchés de Léon, de Cornouaille et de Tréguier, afin d'enseigner le peuple pour l'amour de Dieu, sans que jamais il ait quêté, ni demandé récompense pour ses peines et sueurs, depuis l'année 1605. Jamais Recteur, qui savant et vertueux, ne s'est plaint de lui dans sa jeunesse, et toutefois, à présent, on tâche de le chasser dans sa vieillesse. On voit qu'un jeune prêtre passionné trouve de la force à l'encontre de cet homme de Dieu, qu'on condamne, sans avoir fait aucune information valable, sans l'entendre, sans le confronter. On reprochait aux pharisiens en Saint Jean : *Numquid lex nostra judicat hominem nisi prius audierit ab ipso.* Est-il permis dans notre loi de condamner une personne sans l'avoir entendue, et sans avoir une entière connaissance ? (2). C'est faire perdre courage aux jeunes prêtres qui veulent suivre ses vertus et mêmes fonctions, et encourager les malveillants de la doctrine de vivre en leur erreur, et persécuter les maîtres qui les instruisent (3).

(1) C'est-à-dire le premier prêtre qui ait amélioré l'enseignement catéchistique dans le Léon. Voir Kerbiriou, *Les Missions Bretonnes*, p. 26.

(2) Saint Jean, VII, 51.

(3) Certains traits de cette lettre sembleraient indiquer qu'elle aurait été écrite plus tard, au moment, sans doute, de l'une des dernières incursions du Père Michel dans le Léon, quand il prêchait à Douarnenez. On parle en effet de sa « vieillesse » ; on dit qu'il a parcouru « une bonne partie des évêchés de Léon, de *Cornouaille* et de Tréguier. »

CHAPITRE XXX

Ayant souffert sans assistance de personne, enfin Dieu prend son parti, et, ensuite, il fait des fruits signalés.

Il fut quelque temps sans support de la part des hommes, parmi les ronces et épines de toute sorte de persécutions. Il n'y eut pas un seul qui l'assistât et prît sa cause en main. J'ai trouvé dans ses écrits, où il remarquait son avancement au service de Dieu, qu'il se consolait par des pensées tirées de l'Ecriture Sainte, qui était sa lecture ordinaire, et sa consolation dans ses contradictions et délaissements. Il s'était composé une lettre des passages de l'Ecriture Sainte et la lisait comme si le Saint-Esprit la lui eût adressée pour le consoler. Il lui semblait que Saint Paul lui écrivait en ces termes : *In primâ meâ defensione nemo mihi adfuit sed omnes me dereliquerunt* : Dans ma première défense, personne ne m'a assisté, mais tous m'ont délaissé (1), et, partant, prenez courage. Il s'imaginait que Notre-Seigneur lui envoyait cette exhortation par Isaïe et par le prophète David : *Torcular calcavi solus, et non est vir mecum.* Chapitre 63. J'ai foulé tout seul la vendange et ai été dans le pressoir de l'affliction sans que personne m'assistât en aucune façon (2). *Elongasti a me amicum et proximum, et notos meos à miseria.* Vous avez éloigné de moi mon ami et mon voisin et tous ceux de ma connaissance (3). *Fratres mei,* tous mes parents ont passé près de moi et n'ont pas fait semblant de me voir tombé dans la fosse des lions. Consolez-vous de la lecture de ces lettres du ciel.

Il voyait que les Saints et le Saint des Saints, Notre Sauveur, avaient été délaissés de toute assistance humaine, et que Dieu avait

(1) Ier^e à Timothée, IV, 16.

(2) Isaïe, LXIII, 3.

(3) Psaume LXXXVII, 19.

montré qu'il voulait, lui seul, les assister. Il considérait que Dieu assiste tous ses serviteurs, mais, d'un particulier amour, ceux qui imitent son fils unique, Notre-Seigneur, et emploient leur temps, leur santé et leur vie, pour réduire les âmes raisonnables à la connaissance, amour et service de leur créateur. La souvenance et considération de ces saintes paroles lui faisait trouver du miel dans la gueule des lions.

Dans le dessein qu'il avait d'imiter Jésus-Christ, il n'évitait aucune occasion de glorifier Dieu, et de pourchasser le salut du prochain, attendant en silence, avec une longanimité extraordinaire, le jour au milieu des ténèbres, et la grâce à ses auditeurs de faire profit de ses instructions. Dieu montra après quelques épreuves qu'il était avec ce zélateur de sa gloire et du salut des âmes, faisant paraître, par signes visibles, dans le Bas Léon, qu'il était un de ces particuliers favoris qu'il honora de vertus et grâces spéciales pour le salut des âmes ; à ce que les peuples connussent à quel degré il était auprès de Dieu, et fissent état et profit de sa doctrine.

Comme ils n'avaient jamais vu personne qui menât la vie qu'il menait, au commencement de ses missions ils attribuaient à la légéreté son zèle à la gloire de Dieu, son humilité et ses procédés contraires aux coutumes et maximes du monde, — à sa folie, sa dévotion à hypocrisie ; et, avec tout cela, le défaut de maintien et secours de son évêque, qui, pour la plupart du temps, était à Paris, et qui ne connaissait son esprit, sa vocation et sa manière de vie, — les persécutions des pasteurs mal informés des accusations de quelques prêtres et autres personnes séculières ses adversaires, le mépris qu'en faisaient la plupart de ses parents et de la noblesse, les confirmaient dans la créance qu'ils avaient qu'il prêchait des choses et niaiseries inutiles ; mais, lorsqu'ils virent que ses paroles et ses œuvres étaient accompagnées des marques de la puissance de Dieu, et de son amitié en son endroit, ils furent persuadés de la vérité de ses paroles et de la sainteté de sa vie.

Il y a trois qualités qui donnent grand poids aux paroles d'un missionnaire et prédicateur évangélique : la science, la sainteté de vie, et le don des miracles et de prophétie. Les deux premières ne sont suffisantes quelquefois. Lorsqu'il est question de persuader des vérités surnaturelles et éternelles, et des maximes de l'Evangile aux infidèles, lorsqu'elles surpassent les forces de la raison naturelle et de l'esprit, de l'amour-propre et du monde, — les dons surnaturels, les prédications et actions qui marquent la puissance de Dieu, lesquels accompagnent les paroles et la sainteté de vie d'un prédicateur, convainquent les esprits et font une impression sur les volontés des auditeurs. Saint Dominique fut longtemps à courir par les villes, bourgades et villages, pour porter les peuples

à faire pénitence ; il parcourait les provinces, le tout sans fruit, et fut tenté de quitter le ministère de la prédication ; mais, quand il ressuscita le neveu d'un cardinal de la sainte Eglise, en présence de plusieurs témoins, il fit brèche dans les cœurs des plus endurcis, et porta les plus grands pécheurs à faire pénitence.

Quand le Sauveur de nos âmes ressuscita le Lazare, il fit plus d'impression sur les esprits des Juifs, pour prouver sa divinité, que par le témoignage de tous les prophètes et les exemples de sa sainte vie. Plusieurs qui avaient résisté aux oracles de la Vérité incréée, et à la sainteté de ses exemples, furent obligés de se rendre, et de confesser qu'il était vrai Dieu, aussi bien que plusieurs, qui avaient vu la terre trembler, et les pierres se fendre, le soleil s'éclipser à sa mort, furent contraints d'avouer qu'il était le vrai fils de Dieu, et de frapper leurs poitrines de regret de l'avoir méconnu.

Quand Saint Paul arriva à Malte, lorsqu'on vit qu'une vipère s'attacha à son bras, les barbares crurent que c'était un méchant homme, mais, lorsqu'ils apprirent qu'il n'avait pas été endommagé de cette bête vénéneuse, ils le prirent pour un dieu, et, ayant appris qu'il avait guéri le père d'un prince nommé Publie, il le comblèrent de plusieurs présents et honneurs. Le même Apôtre, étant prêt de sortir de Troade, ceux qui vinrent le visiter l'obligèrent de leur dire quelques mots d'édification, le soir d'avant son départ. Ayant continué son discours et conférence jusqu'à minuit, dans une grande salle toute remplie d'auditeurs, un jeune enfant, nommé Eutique, s'étant endormi sur une fenêtre de l'auditoire, où il était assis, tombant en bas, se rompit le col. Saint Paul interrompit sa conférence, dans cette conjoncture, et alla trouver le mort, au lieu où on l'avait transporté, et le ressuscita avec une admiration extraordinaire. Ses auditeurs le contraignirent de poursuivre son entretien jusqu'au lendemain matin. Saint Jean Chrysostome dit, avec son éloquence ordinaire, que ce jeune enfant ressuscité et les paroles qu'ils entendirent de sa bouche touchant l'immortalité de l'âme, les peines de l'enfer, les joies du paradis et la résurrection des morts, émurent les auditeurs avec plus d'efficace que toutes les raisons et textes de la Sainte Ecriture que put apporter le saint Apôtre.

Le Père Michel fut quelque temps entre le marteau et l'enclume, sans aide ni consolation. Ses paroles et exemples étaient dans un rebut et mépris presque universels, mais la divine bonté, qui a les yeux collés sur les moindres de ses orphelins, ne tarda pas longtemps de donner des preuves assurées et évidentes qu'il était un de ses fidèles et privilégiés serviteurs de son siècle.

Saint Thomas d'Aquin dit que la Providence divine ne manque de faire jour dans les plus épaisses ténèbres de ses serviteurs : *Ubi deest homo, Deus adest.*

Messire Henri de Laval, évêque de Saint-Paul-de-Léon, et Messire René du Louet, ayant donné commission d'informer dans leurs évêchés, où cet homme apostolique avait sacrifié la plupart de sa vie, et les témoignages ayant été entendus, et signés de témoins dignes de foi, on a tiré, d'une grande multitude, un certain nombre d'exemples qui ont montré aux derniers cantons d'Europe, où ce bon ecclésiastique exerçait sa mission, que la main toute puissante de Dieu accompagnait ses sacrés ministères, et ils ont porté enfin ses auditeurs à donner créance et à obéir aux instructions qu'il leur proposait, pour la plus grande gloire de Dieu et le salut de leurs âmes.

Françoise Rolland, demoiselle de Kerchastel, demeurant près de la ville de Saint-Renan, en Léon, dépose et signa le 8e d'août 1660 (1) qu'ayant été travaillée d'une furieuse colique, l'espace de six jours, après avoir expérimenté tous les remèdes possibles sans aucun allégement, se ressouvenant d'avoir entendu parler de la sainteté de vie d'un bon ecclésiastique, qu'on appelait Maître Michel Le Noblets, qui demeurait, lors, à Saint-Mathieu, elle fut portée d'un dessein de se recommander à ses prières, dans l'Intérieur de son âme, sans lui écrire ni envoyer aucun messager pour requérir son assistance. Au même instant elle fut délivrée de son mal, en son manoir de Kerchastel, distant de Saint-Mathieu de quatre lieues.

La même rapporte sous son signe que, quelques années après, ayant été travaillée, six mois, de la fièvre quarte, elle alla faire visite à cet homme de Dieu, accompagnée d'une autre demoiselle. Elle le trouva dans la solitude du promontoire de Saint-Mathieu, où l'ayant reçue avec sa compagne, d'un esprit plein de douceur et de bénignité, il leur fit préparer la collation, et les pria de l'excuser parce qu'on lui avait envoyé tout à l'heure un messager du Conquet, distant d'une lieue de Saint-Mathieu, pour recommander à ses prières une femme, qui était en peine d'enfant, et en péril de sa vie. Ayant demeuré un demi-quart d'heure en prière, dans la chapelle de Saint-Laurent (2), proche de sa demeure, il revint à ces deux demoiselles d'un visage joyeux, et leur dit que la femme, pour laquelle il avait prié, était hors de danger, et avait accouché d'un enfant mâle. Elles furent étonnées, vu que ce messager ne pouvait être à la moitié de son chemin Ayant entretenu sa compagne de longs discours, Mademoiselle de Kerchastel commença à trembler la fièvre, et dit à Monsieur Le Noblets qu'elle avait la fièvre quarte depuis six mois. Elle se recommanda à ses prières, et se mit à genoux, pour recevoir sa bénédiction. L'ayant reçue, la fièvre la quitta sur

(1) C'est 1640 (de Kerdanet). C'est bien 1660 qu'il faut lire.

(2) Ancienne chapelle, située dans l'enclos de l'abbaye de Saint-Mathieu.

le champ et elle n'en sentit depuis aucune atteinte. La susdite a confirmé sous son signe ce que dessus.

Sœur Gertrude, religieuse du Calvaire de Morlaix, renversa la marmite de la communauté, remplie de bouillon très chaud, sur ses pieds nus, qui en furent tout échaudés. Comme on était en peine de lui chercher de l'onguent pour l'appliquer sur son mal, elle se trouva guérie par l'application d'une lettre que le Père Michel, son oncle lui avait envoyée. La Révérende Mère Françoise de Saint-Bruno, professe, a certifié et attesté cette guérison miraculeuse sous son signe.

Voici une autre guérison, en la personne de Madeleine de Porzmoguer, à présent dame douairière de Kerourien, de la paroisse de Ploumoguer, en l'évêché de Léon. Cette dame atteste sous son signe ce qui suit. Ayant été malade, à l'âge d'environ 10 ans, elle fut surprise d'un débordement de sang si étrange, par la bouche et par les narines, que les médecins, apothicaires et chirurgiens, qu'on fit venir de tous côtés, n'y purent apporter aucun remède efficace ; et le plus expert de tous, appelé Monsieur Cardose, s'étonna comme un si petit corps avait pu fournir tant de sang sans mourir. Les médecins l'avaient abandonnée, Mademoiselle sa mère envoya quérir le Recteur de la paroisse pour la mettre en extrême onction. Comme le messager était en chemin, survint Monsieur le Noblets qui, voyant l'état de la petite, se mit en prières, et lui fit le signe de la croix. Au même temps, le sang s'étancha, elle se mit à dormir deux heures, et s'étant éveillée, elle demanda à manger du pain de seigle, après avoir été quinze jours sans avaler aucun morceau, et en même temps se trouva saine et délivrée de tout mal. On eut bien de la peine à l'empêcher de se lever ce jour-là.

Sœur Anne de Sainte Claire, religieuse professe, des Bénédictines de Quimper, tante de la susdite, confirma le même que dessus dans la déposition qu'elle signa le 21eme de mai 1654.

Les deux susdites témoignent que Mlle de Queronvel avait été tourmentée depuis plusieurs années, à la jambe, d'un mal que les bretons appellent : *drouc Sant Cadou*. C'est une espèce d'écrouelle, qui l'obligeait de demeurer au lit, jour et nuit, sans pouvoir s'appuyer sur ses pieds. Elle fut visitée de celui qui avait guéri sa fille devant ses yeux. Ce prêtre charitable, voyant l'extrémité de son mal et l'affliction de son esprit, voyant qu'elle ne pouvait vaquer à ses affaires, fut touché de compassion et lui demanda si elle n'était pas contente, si Dieu lui rendait la santé, d'aller à Douarnenez pour y apprendre les instructions qu'il y avait laissées, dans des peintures spirituelles et manuscrits. La malade ayant donné son consentement à cette proposition, cet homme de Dieu se mit en prières, et fit le signe de la croix sur la jambe, et lui donna assurance qu'elle

serait guérie. A même temps elle commença à peser sur sa jambe, ce qu'elle n'avait pu faire depuis longtemps, et, dans huit jours, tous ses ulcères furent fermés, et elle marcha fort bien le reste de ses jours.

Sœur Gertrude du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, demeurant à Morlaix, rapporte qu'un jour, à son retour du Conquet, elle fut frappée d'un si grand mal de tête, qu'elle pensait être près de mourir. S'étant fait descendre de cheval, pour mourir proche d'un fossé, elle s'appliqua sur la tête une image qu'elle avait eue du Père Michel, et, en même temps, elle fut délivrée de son mal.

Françoise Goulaire (1), demoiselle et douairière de Kerescar, attesta, le 10e d'août 1654, dans la ville de Crozon, de l'évêché de Cornouaille, qu'étant allée à Douarnenez, pour entendre et apprendre les saintes instructions qu'avaient faites le Père Le Noblets, elle tomba par terre, et se rompit la jambe par le milieu. Elle fut fort étonnée de cette chute, étant dans un lieu fort uni, et ce, par une force et violence, lorsqu'elle allait porter quelque rafraîchissement à une personne malade. Elle demeura fort longtemps entre les mains des chirurgiens, sans pouvoir peser sur sa jambe. Le Père Michel, qui était au Conquet, sachant l'incommodité de cette bonne demoiselle, vint tout exprès à Douarnenez pour la consoler. L'ayant visitée, consolée et fortifiée de bons discours, il fit le signe de la croix sur sa jambe, puis lui ayant laissé son bâton, il lui dit: Adieu. Dès que le Père commença à descendre les degrés, elle se sentit guérie, et se trouva en bas aussitôt que le Père, à qui elle dit, en s'écriant, qu'elle était guérie. L'autre fit semblant d'être fâché, l'accusant d'indiscrétion de prendre sitôt l'air, lui commanda de demeurer et de se promener dans sa chambre, à l'appui de son bâton, huit jours durant, et il lui fit ce commandement à ce que personne ne lui attribuât cette guérison si extraordinaire. Toutefois, il ne put si bien faire que cette malade ne publiât cette merveille en Cornouaille, en Léon, ce qui obligea les habitants de ces évêchés de bénir Dieu de leur avoir procuré un de ses favoris, dans lequel il faisait paraître des signes de sa toute puissance.

Jeanne Le Pape, du Conquet, veuve de Jean Le Cüeff, voyant que son enfant, Jean Le Cüeff, âgé de douze ans, était tourmenté d'une fièvre continue, fut inspirée de le mener au Père Michel, qui lui ayant fait le signe de la croix au front, la guérit sur le champ, et il n'eut plus de fièvre.

Mademoiselle de Bel-Air dame douairière de Bel-Air (2) rapporte

(1) La forme habituelle de ce nom est Goulezre.

(2) De la trêve de Brélès, paroisse de Plourin-Ploudalmézeau. Cette dame se nommait Guillemette de Penmarch, douairière du Parc.

qu'une dame du Tréguier, ayant été tourmentée longtemps d'un mal inconnu aux médecins, étant travaillée, de temps en temps l'espace de seize ans, envoya un messager vers le Père Michel, au Conquet, pour le supplier de prier Dieu pour elle. Ce qu'ayant promis de faire et exécuté, cette dame fut entièrement délivrée, ainsi qu'elle témoigna à Mademoiselle de Bel-Air, nièce du dit Père, laquelle étant de retour en son manoir de Bel-Air, elle trouva son oncle auquel elle raconta ce que dessus. Le Père lui dit que cette dame avait été tourmentée par un sorcier, par le moyen d'une image de cire, et à mesure qu'il piquait cette image, la dame se sentait piquée dans son corps. Quelque temps après qu'elle fut guérie, le malfaiteur fut découvert, convaincu et fait mourir au parlement de Rennes.

Monsieur de la Porte-neuve (1), allant un jour, à cheval, à la paroisse de Plouarzel, rencontra le Père Michel Le Noblets, à pied. Il pleuvait, et le soleil était alors caché de nuages de tous côtés. Il vit le Père entouré de rayons, ce qui l'étonna. Il regarda le ciel, le soleil étant caché. Il regarda derechef le Père, et le vit entouré de rayons. Il alla le trouver, touché de compassion, le pria de monter sur son cheval Le Père le remercia très humblement, et poursuivit son chemin, comme il l'avait commencé. Madame la Porte-neuve, femme du sus-dit sieur de la Porte-neuve, a certifié avoir entendu cette merveille de son mari. Jeanne Le Gall, ayant parlé de cette faveur au Père Michel, il répondit qu'on ne pouvait empêcher Dieu de faire ce qu'il lui plaît, pour témoigner son affection à ceux qui qui recherchent sa gloire.

(1) Il se nommait Hervé Le Veyer.

CHAPITRE XXXI

Il fait à la fin des fruits signalés.

Les habitants du lieu où il travaillait à la vigne du Seigneur, voyant visiblement que Dieu accompagnait ses desseins et exercices de ses bénédictions, commencèrent à ouvrir les yeux, à croire et goûter ses saintes instructions et exemples. Jusques alors, presque personne n'osait l'aborder chez lui. Quelques-uns, émus des miracles que Dieu avait opérés par ses mains, prirent la hardiesse de lui faire visite, pour l'édification de leurs âmes, et il les entretenait de ses bons discours, et avec tant de douceur et de charité, qu'ils sortaient de sa maison, tout autres qu'ils n'étaient entrés, témoignant leur satisfaction aux autres, et attirant plusieurs qui, enfin, composèrent un bon nombre de disciples, qui faisaient état d'entendre sa doctrine, et de la pratiquer. Quelques-uns, qui n'étaient pas encore résolus de rompre les liens de leurs vices qui les tenaient enchaînés, se moquaient de ces nouveaux écoliers de l'amour divin et du mépris du monde, et les appelaient par dérision : *tud Mestr Michel*, c'est-à-dire : les gens de Maître Michel.

Mais ces nouvelles plantes ne furent, en façon du monde, ébranlées ; au contraire, ces orages firent prendre à leurs vertus de plus profondes racines. Lorque le feu de l'amour commença à prendre au cœur à quelques-uns en ces cantons, Marguerite Le Noblets, sœur du Père Michel, qui avait fait un noviciat du mépris du monde dans la ville de Morlaix, quelques années auparavant, et qui s'était proposé de servir Dieu par pur amour, et de vaquer au salut des âmes, le reste de sa vie, vint au secours de son frère, et tint écoles aux petites filles, dans une petite maison couverte de paille, entre la ville de St-Mathieu et le Conquet, pour avoir un plus grand concours de disciples des deux villes et de la campagne. Son frère faisait le catéchisme

tous les jours. L'humilité et charité de cette demoiselle ravit le cœur des habitants, qui s'étonnaient qu'une personne de cette qualité s'était privée des commodités qu'elle pouvait avoir dans la maison de Monsieur son père, pour instruire des petites filles, sans aucun salaire ni récompense, dans la vue que ces âmes étaient aussi bien rachetées du sang du Fils de Dieu que les reines et princesses. Les mères profitaient, aussi bien que leurs filles, de ces saintes instructions.

Le Père Michel se servit d'une autre conductrice, veuve, appelée Françoise Troadec, qui était son hôtesse. C'était une femme qui avait un esprit excellent, qui entr'autres savait peindre et faire les cartes marines, pour la conduite des marchands qui trafiquaient sur mer ; mais son hôte la perfectionna plus excellemment, lui apprenant la science des saints, et l'art d'aimer Dieu et de mépriser le monde.

Elle ne se contentait pas de savoir, elle pratiquait à mesure qu'elle apprenait. Elle embrassa de cœur l'esprit d'oraison et de pénitence, portant souvent le cilice, et faisant d'autres austérités secrètes. C'était la mère des pauvres. Elle veillait, presque toutes les nuits, les moribonds du Conquet et de Lochrist, ensevelissait les morts. Son hôte et son directeur se servait d'elle et de sa propre sœur, comme de deux coadjutrices, pour faire école aux petites filles, de sa sœur pour faire visite aux demoiselles et femmes de qualité, pour leur parler de l'affaire de leur salut. Comme elle était fort respectée pour son esprit et vertu, là où elle faisait visite, il y avait un grand concours de personnes à qui elle apprenait les points nécessaires au salut. En même temps le Père Le Noblets ne cessait de prêcher, catéchiser et entendre les confessions ; et Dieu témoignait, par des signes très évidents, et qui surpassaient les forces de la nature, que son travail lui était très agréable.

Il eut la consolation, après un peu de patience, de voir un changement universel dans les lieux qu'il cultivait. Quand il arriva aux villes du Conquet, de St-Mathieu, et aux lieux circonvoisins, on n'y avait entendu de mémoire d'homme aucun catéchisme (1). On ne se confessait et communiait qu'une fois l'an. Dieu bénit tellement son travail et ses paroles, que tout le monde changea de face. Tous apprirent en perfection la doctrine chrétienne. Il introduisit la coutume de se confesser et communier

(1) C'est-à-dire, sans doute, que de mémoire d'homme, on n'avait pas vu de prêtre donner aux grandes personnes au cours de la grand'messe, la doctrine chrétienne sous forme catéchistique (Le Gouvello, *Michel Le Nobletz*, pp. 109-110).

tous les mois, de faire les prières le matin et le soir à genoux, les lectures et l'examen de conscience tous les soirs. Il abolit toutes les superstitions. Il fit fleurir l'esprit de la primitive église. Les jours ouvriers, tout le monde entendait les discours de cet homme apostolique, touchant la vanité des choses caduques et périssables.

Plusieurs dirent adieu au monde, mettant leur salut à couvert dans la sainte religion, entr'autres Mademoiselle de Kergrescant, et sa sœur, Mademoiselle de Kernaien, filles de la maison de Kerourien, et Mademoiselle de Kerbescond. La première entra au couvent des religieuses du Calvaire, à Morlaix, et y mourut en odeur de sainteté ; la seconde à Nazareth, à Vannes, aux Carmélites, et y mourut dans l'estime d'une parfaite religieuse ; la dernière vécut dans le célibat, avec un parfait mépris du monde, jusqu'à la mort.

Il déracina, dans ces lieux où il prêchait, la méchante coutume de jurer et, pour en venir à bout, dans la ville de Saint-Mathieu, lorsque quelque enfant avait fait quelque serment en public, il le faisait corriger en public, et à ce qu'il eût eu plus de ressentiment, il procurait qu'il portât la verge sur son épaule, et fît un tour, en cet état, à l'entour de la croix qui était au milieu de la place publique ; et, ensuite, il faisait, aux enfants et autres qui accouraient à ce spectacle, un discours de la grièveté des jurements et blasphèmes, avec une telle bénédiction du ciel qu'il déracina, de tous ces lieux où il travailla, la méchante coutume qu'ils avaient de jurer.

Ce qui est plus admirable, ces derniers cantons d'Europe, qu'il a arrosés de ses sueurs, ont demeuré jusqu'à présent dans l'horreur et fuite de ces crimes, si communs autre part.

Ce missionnaire, envoyé de Dieu, ne se contentait pas de les instruire en public, à l'exemple de S. Paul ; il le faisait dans les maisons, avec une dévotion et adresse particulière. Comme il savait les mathématiques, il enseignait à ses auditeurs, qui la plupart naviguaient sur mer, tout ce qui appartenait à la marine : ce qui lui donnait une entrée facile dans les esprits, pour leur parler de leur salut.

Il faisait du bien à tout le monde, depuis le matin jusqu'au soir, visitant les malades, les consolant, leur fournissant des remèdes par soi, ou par d'autres qu'il avait stylés en ce point. Il visitait souvent les pauvres honteux, jeûnant et se privant souvent de ce qui était nécessaire pour se substenter, afin de nourrir les membres de Jésus-Christ. Il ajoutait ses larmes et

ses prières, pour impétrer la conversion des pécheurs, principalement pour ceux pour lesquels il travaillait. Dieu lui fit la grâce de convertir les plus endurcis et de réduire les plus rebelles.

Je pourrais marquer un très grand nombre de conversions très considérables, mais, pour n'ennuyer le lecteur par une trop grande prolixité, je me contenterai de quelques-unes très considérables.

Le Conquet. (Photo Villard.)

CHAPITRE XXXII

Conversions remarquables.

Dans le lieu où il travaillait à la conquête des âmes, il y avait un certain dont je tais le nom, qui était sujet à trois vices qui sont presque irrémédiables, quand ils ont pris racine par une longue habitude, qui semble tenir lieu d'une seconde nature. Il était avaricieux, ivrogne, porté d'une passion, ou plutôt d'une furie, contre sa propre femme. Il y avait plusieurs années qu'il avait donné prise à ces trois monstres d'enfer, et ce, avec tant de scandale, que sa conversion semblait désespérée, quand les deux derniers s'emparèrent de son cœur. Il mettait les pieds sur la gorge de sa femme pour l'étrangler, la poursuivait, l'épée à la main, pour la tuer, ce qu'il eût plusieurs fois fait, si la Providence de Dieu ne l'eût empêché.

Le Père Michel, voyant ce désordre, prit occasion de fréquenter cet homme. Ayant gagné son amitié, il lui donnait de certains traités spirituels qu'il avait composés et fait écrire, pour les communiquer à ses amis. Cet homme prit un grand goût à cette lecture, et commença à rentrer en soi-même. La douceur avec laquelle son directeur le conduisait lui donna une grande confiance, comblée de respect de sa sainte vie ; ce qui lui donna la liberté de lui communiquer et recommander ses affaires domestiques, et surtout il le pria de dire une messe à son intention, pour avoir quelque nouvelle d'un vaisseau qu'il avait sur mer depuis longtemps, ne sachant si les mariniers étaient morts ou non, n'en ayant rien appris depuis plusieurs mois.

Le Père dit la messe à St-Mathieu, sur l'autel de Notre-Dame de Lorette. Cet homme la lui servit. A la fin de la messe, le Père Michel lui dit : Allez hors l'église, et vous verrez votre vaisseau qui vient. Il sortit, et vit de loin un vaisseau qui tirait vers le Conquet. Au bout de quatre heures, il trouva que c'était le sien. Cette merveille lui donna une estime et vénération de cet

homme de Dieu, comme d'un saint. Elle lui imprima une forte et délibérée résolution de changer de vie, et il écrivit cette merveille sur un papier, et y ajouta treize autres points prodigieux qu'il avait remarqués de sa conversation, depuis qu'il l'avait honoré de son amitié, et il lui fit sa confession générale, et rompit les trois liens qui le tenaient garrotté. Il quitta l'ivrognerie et les occasions de ce péché, la compagnie des ivrognes et la hantise des tavernes, devint grand amateur des pauvres et de l'aumône. Il demanda pardon à sa femme, avec laquelle il vécut, jusqu'à la mort, en grande union et concorde, et mena une vie irréprochable, jusqu'à la fin de ses jours, avec une rare édification de la ville, et de tous les pays voisins.

Jeanne Querrien, veuve, demeurant au Conquet, rapporte et fait signer, le trente et unième Décembre mil six cent cinquante et six, ce qui s'ensuit. Lorsque le Père Michel faisait sa résidence au Conquet, elle fut, l'espace de trois ans, en danger de sa vie, à cause d'une jalousie de son mari. Les deux dernières années, il la cherchait toutes les nuits pour la tuer, ce qui fut cause qu'elle ne coucha jamais, durant ce temps-là, deux fois sous le même toit. Ce qui l'obligea d'avoir recours au Père Michel, auquel elle déclara la passion furieuse de son mari, et le danger de sa vie. Le Père Michel l'assura de deux choses : premièrement, qu'elle ne serait pas tuée de son mari, secondement, qu'il prierait Dieu pour lui et qu'il se convertirait en peu de temps, ce qui arriva. Il pria Dieu pour lui, et, tôt après, cet homme reconnut sa faute. Il rappela sa femme, lui demanda pardon, et demeura avec elle jusqu'à la mort, menant une vie exemplaire, paisible et sans reproche.

Au même lieu il y avait un autre, frappé du même mal, qui vint à tel excès qu'il en tomba malade, et perdit le jugement. Une personne, ayant appris les merveilles que Dieu avait opérées par le Père Michel, prit un morceau de sa soutane, et le mit sous le bonnet du malade, qui recouvra la santé du corps et de l'âme, et ne se sentit plus frappé des atteintes de sa première passion.

Saint Grégoire de Nazianze, étant près de mourir, demanda combien il y avait d'infidèles de reste, dans sa ville de Nazianze. On lui dit qu'il n'y en avait que dix-sept. Il fut extrêmement consolé et dit : Dieu soit béni ! Quand j'entrai en l'évêché, je ne trouvai que dix-sept chrétiens, et à présent il n'y a qu'autant d'infidèles. Quand le Père Michel le Noblets entra dans la dernière pointe de Léon, de vingt mille personnes à peine y avait-il dix-sept qui sussent les mystères de la Trinité et de l'Incarnation,

et les points principaux de la doctrine chrétienne. Après y avoir travaillé quelques années, on peut assurer que de vingt mille il n'y avait pas dix-sept qui ne sussent ce qui est nécessaire au salut.

Il eut encore la consolation de voir le canton pur et net de tous les désordres publics et péchés scandaleux. Ayant mis ordre en cette dernière partie d'Europe, il dit adieu à ses disciples, et leur dit . *Oportet me aliis civitatibus evangelizare etc... :* qu'il lui fallait porter la doctrine évangélique en d'autres villes (1). Pour les consoler, il promit de ne les oublier en ses prières et de les visiter derechef.

(1) Saint-Luc, IV, 43.

Vieux tableau ayant appartenu à la famille de Kersaintgilly. Pierre de Kersaintgilly de la Villejégu, conseiller du Roi et son lieutenant au siège de Lanmeur, en 1649, ayant épousé Louise Le Nobletz.
Don de Mme Paul Le Vézo, née Marie-Thérèse de Guéléran, habitant Plouescat, à M. l'abbé Le Chât, recteur du Conquet, pour être placé dans l'oratoire de Dom Michel Le Nobletz.

CHAPITRE XXXIII

Mission de Landerneau.

Après avoir cultivé le promontoire de Saint-Mathieu, et les lieux adjoints, son zèle le transporta à Landerneau, l'une des plus florissantes et nombreuses villes de Léon. Le malin esprit, prévoyant son arrivée dans ce quartier, et qu'il venait lui arracher des griffes plusieurs, dont il se tenait assuré, lui tendit des embûches, dès la première nuit.

Une honnête bourgeoise l'invita, à son arrivée, de prendre chambre chez elle, ce qu'il accepta. Environ la minuit, l'homme de cette hôtesse étant retourné au logis, épris de vin, ayant appris qu'il y avait un prêtre couché dans une de ses chambres, tira son épée, monta les degrés tout transporté de furie, dans le dessein de le tuer en son lit. Au même instant que ce furieux entra dans la chambre, l'homme de Dieu sauta, en chemise et caleçons, par la fenêtre, dans la rue, pour y mettre sa vie à couvert. Le Sauveur de nos âmes ne quitta pas ses prédications dans la Judée, pour y avoir été poursuivi à mort, et même, dès son entrée en ce monde, pendant la persécution d'Hérode. De même, cet imitateur du Verbe Incarné n'abandonna point le soin de Landerneau et du salut des âmes, pour cet attentat sur sa vie. Il y catéchisa, prêcha et confessa quelques mois, et y gagna quelques disciples, qui tinrent bon jusqu'à la mort, à l'esprit d'oraison, de pénitence, de mépris du monde et à l'exercice des œuvres de miséricorde.

Ce fut dans cette ville qu'il commença de catéchiser le simple peuple ignorant et grossier par peintures et images énigmatiques, par lesquelles il leur enseignait doucement, efficacement, et en peu de temps, les principes de la foi et les principaux devoirs d'un chrétien.

La première énigme était un tableau, où il représentait, en

Landerneau. — Pont et vielle maison.

haut, les joies du paradis, et, en bas, les peines de l'enfer. A côté droit, les cinq portes de perdition, qui mènent les âmes tout droit en enfer. Dans cette peinture, il avait ramassé les principales vertus nécessaires au salut, et les péchés qui, pour l'ordindire, sont cause de la perte des âmes.

En ce lieu, il prédit que les Pères de la Compagnie de Jésus viendraient un jour en Bretagne, qu'ils y feraient des missions, et que cette énigme, qu'il expliquerait, tomberait entre leurs mains, et qu'ils l'expliqueraient un jour au peuple. En ce temps qui était l'année 1613, il n'y avait ni collège, ni aucun de la Compagnie de Jésus en Basse-Bretagne.

L'année 1620, par l'ordre de Messire Charles de Liscoet, évêque de Cornouaille, qui chargea son archidiacre Jean Briant, abbé de Landévennec, de faire venir les Pères Jésuites dans la ville de Quimper-Corentin, fut érigé un collège de la Compagnie de Jésus, pour l'instruction de la jeunesse, et pour servir de pépinière au clergé de Basse-Bretagne. Vingt et quatre ans après, l'année 1644, Messire René du Louet, évêque de Cornouaille envoya deux missionnaires du collège de Quimper-Corentin aux paroisses de Plougastel-Daoulas, et aux autres paroisses, pour y travailler dans la vigne du Seigneur. L'un d'eux, expliquant une des peintures du Père Michel Le Noblets, dans le cimetière de Dirinon, survint une des disciples du Père Michel, appelée Mlle Marie Keraudy, qui ne put arrêter ses larmes de joie, se ressouvenant de ce que son directeur avait prédit 31 ans auparavant. Cette explication étant achevée, reconnaissant que c'était une des peintures du Père Le Noblets, elle dit au Père que, lorsqu'il était à Landerneau, il avait prophétisé que son tableau serait un jour expliqué par ceux de la Compagnie de Jésus, et Dieu permit que la même première peinture tombât entre les mains d'un des Pères du sus dit ordre, dans un lieu qui avait été bien chéri de ce serviteur de Dieu, dans la ville de Landerneau.

Comme il avait livré une guerre mortelle au monde, depuis le commencement de sa conversion, aussi, ne cessa-t-il jamais de prêcher contre le sublimé de l'esprit du monde, à savoir contre la gloire et vanité. En ce temps-là, le luxe des habits était en règne, au lieu de sa mission, ce qui l'obligea à crier contre ce vice, avec une ferveur apostolique. Il déclamait contre quelques-uns qui employaient tout ce qu'ils avaient pour s'habiller au delà de leur condition, et les comparait aux tortues, qui portent tout ce qu'elles ont sur le dos. Il reprochait à quelques autres qu'ils jeûnaient, pour avoir de quoi fournir à leur vanité. Un jour, il leur dit qu'en rencontrant, dans la rue, une bourgeoise vêtue comme une marquise, et qu'ayant laissé tomber une jarretière, il s'étonna qu'elle était d'étoupe. Porté d'un zèle extraordinaire et instinct particulier du Saint-Esprit, il monta en chaire, et dit sans nommer personne : Quelle vanité de porter au dehors des habits de satin, et au-dessous des jarretières d'étoupe, de border sa robe d'argent et de ne payer ses dettes, de jeûner et de faire mourir ses enfants de faim.

Comme on n'avait jamais entendu parler un prédicateur, de cet accent, contre les leçons particulières de ce misérable siècle, les mondains ne daignaient l'écouter. Il n'y eut qu'un petit nombre qui en profita. Ce fut la cause qu'il demeura longtemps en ce lieu, se sentant inspiré de porter la semence de Dieu dans un autre terroir. Mais devant que sortir, il plut à la divine Bonté de témoigner que les services de son fidèle serviteur lui étaient agréables, et, en particulier, l'amour qu'il portait aux personnes simples et aux pauvres. Encore qu'il ne fréquentât les banquets, il ne laissait de s'inviter quelquefois chez les personnes de basse condition. Un jour il s'invita à dîner, chez une honnête veuve, nommée Isabelle Le Forestier, de Landerneau. Cette femme, étant

allée au marché acheter du poisson, pour le dîner de ce bon prêtre, au même temps il se rendit à son logis. Dès qu'il y fut entré, il s'aperçut qu'il y avait quelqu'un qui demandait l'aumône. Sur quoi, il demanda à la servante pourquoi on ne donnait pas l'aumône aux pauvres. Ayant répondu que sa maîtresse n'était au logis, et qu'elle était allée acheter du poisson pour le prédicateur qui devait dîner chez elle, cet homme de Dieu, ayant trouvé l'armoire ouverte, il trouva un pain, qu'il donna presque tout aux pauvres, puis s'en alla. La maîtresse étant venue, et ayant cuit son poisson, commanda à la servante de mettre la nappe. La fille se mit à pleurer, et dit qu'un fol de prêtre, étant entré dans la maison, avait presque tout donné le pain aux pauvres. La bonne veuve n'y perdit rien. Ayant demandé le reste du pain qui était demeuré, la servante trouva le pain tout entier, et s'étant enquise qui était ce prêtre, elle apprit que c'était le Père Michel, lequel ne revint plus en cette maison, ayant donné sa part du dîner aux pauvres.

Dieu montra qu'on ne perd rien pour donner aux pauvres, et témoigna combien lui était agréable la charité de son serviteur, qui aima mieux jeûner que laisser les membres de Jésus-Christ en nécessité. Madame de Coatelan parla à cette femme, l'an 1640, à Landerneau, et lui confirma cette merveille.

Le Père Quintin assista le Père Michel dans cette mission. Dans cette ville, les bourgeois et bourgeoises étaient portés avec une affection désordonnée au bal. N'ayant pu les divertir de ces désordres, le Père Quintin et lui allèrent une nuit au lieu où était l'assignation de leurs danses. Ils prirent chacun son crucifix, et firent une si efficace remontrance qu'ils quittèrent leur passe-temps.

LIVRE SECOND

Ses travaux, fatigues, et fruits dans l'Evêché de Cornouaille

CHAPITRE PREMIER

La mission et ses fruits dans la ville de Quimper Corentin et la monnaie dont il fut payé.

C'est le propre du bien de se communiquer, et de faire que ceux qui sont participants de la bonté divine ne se contentent pas d'être bons en eux-mêmes ; ils tâchent de faire part aux autres des grâces et bénédictions, que le ciel leur a départies, sans se lasser ni ralentir. Le Père Michel ne se contenta pas d'avoir instruit et parcouru les évêchés de Léon et de Tréguier, il voulut travailler à bon escient dans la Cornouaille.

Devant qu'il y mit les pieds, on n'avait entendu aucun catéchisme de mémoire d'homme. La plupart des prêtres ne savaient que leurs heures. L'ignorance des mystères de la Trinité et de l'Incarnation était universelle, et semblable à celle du Canada. Cet homme de Dieu fut le premier qui, après saint Yves et saint Vincent Ferrier, a introduit dans ce diocèse les instructions familières du catéchisme.

L'année 1614, au mois de juillet, il obtint de Messire Guillaume Le Prêtre, évêque de Cornouaille (1), un ample pouvoir de prêcher, catéchiser et confesser dans tout son diocèse. Il commença par la ville de Quimper, capitale de l'évêché. Il prêchait

(1) De 1614 à 1640.

Ce tableau se trouve au château de Lesven, en Plouguin et provient de la chapelle domestique. On y voit saint Guénolé agenouillé devant saint Corentin en évêque, qui le bénit, en présence de son père saint Fracan, couvert d'une armure Louis XIII, et de sa mère sainte Guen, ayant au milieu de la poitrine la mamelle supplémentaire que Dieu lui accorda, selon la légende, pour nourrir à la fois ses trois fils jumeaux. Ce don est rappelé par la devise : « Mamelle d'Or » qui accompagne les armoiries en alliance de Jean Le Ny, bailli de Saint-Renan en 1660, et de sa femme Jeanne Gourio. Au bas apparaissent agenouillés Dom Michel Le Nobletz et saint Guénolé qui lui tend une croix. Dom Michel est associé aux deux vieux saints nationaux, Corentin et Guénolé, à titre de Missionnaire du pays.

tous les dimanches à Saint-Mathieu, et les jours de fête et ouvriers, il menait les enfants aux chapelles de Saint-Primel et de la Madeleine (1), où il leur enseignait la doctrine chrétienne. Il prêcha le Carême aux religieuses de Locmaria, et y expliqua le *Stabat Mater dolorosa*. Voyant que, dans cette ville, il n'y avait aucun couvent d'Ursulines pour instruire les petites filles (2), il fit venir sa sœur, Marguerite Le Noblets, et une bonne veuve du Conquet, nommée Françoise Le Troadec, dont nous avons parlé ci-dessus, afin de coopérer avec lui à Quimper à l'instruction des jeunes filles. Le Père Michel et sa sœur dédièrent tout l'argent qui leur était échu après la mort de leur père, pour l'instruction de la jeunesse et du simple peuple, à cause des grands biens qu'ils voyaient cachés en ce saint exercice, qui a plus de bénédictions devant les yeux de Dieu que du peuple. Il était attiré à ce saint exercice depuis l'âge de quinze ans, pour imiter Notre-Seigneur, qui disait au milieu de ses saintes instructions : Laissez les petits enfants venir à moi. Comme il affectionnait les emplois où l'humilité et la charité se conservaient davantage, il s'était persuadé qu'il n'y avait pas de ministère dans l'Eglise de Dieu où ces deux vertus s'exerçassent avec plus de pureté, et se conservassent avec plus de perfection.

En outre, il savait par expérience qu'il y a fort peu à gagner avec ceux qui se sont engagés dans l'amour du monde, ou qui sont captifs dans les chaînes d'une mauvaise habitude. Mais les enfants, n'ayant aucun de ces empêchements, les trouvant comme une table rase ou une cire molle, comme une terre exempte des épines de l'amour du monde et des soucis des choses terrestres, il avait expérimenté que le Saint-Esprit, par le moyen de la parole de Dieu, écrivait et imprimait, dans les âmes des enfants, ce qu'il voulait, sans aucune résistance, et que la semence de la doctrine céleste produisait des fruits du paradis dans cette terre vierge.

De plus, il avait remarqué ces paroles du souverain Maître : *Talium est regnum coelorum* (3), parlant des petits enfants. Dans son sermon, il y avait des personnes riches, des gentilshommes, des dames, des superbes, des avaricieux, d'autres, adonnés à leur propres plaisirs. Il ne dit point d'eux que le

(1) La chapelle de Saint-Primel, située au quartier de Crecheuzen, proche de l'extrémité ouest de la rue des Reguaires, a existé jusqu'à la Révolution. Les ruines n'ont entièrement disparu que vers 1870. — La Madeleine, au haut de la rue Neuve était primitivement une léproserie. On en voyait encore les ruines en 1840.

(2) Les Ursulines ne furent établies à Quimper qu'en 1623.

(3) Saint Matthieu, XIX, 14.

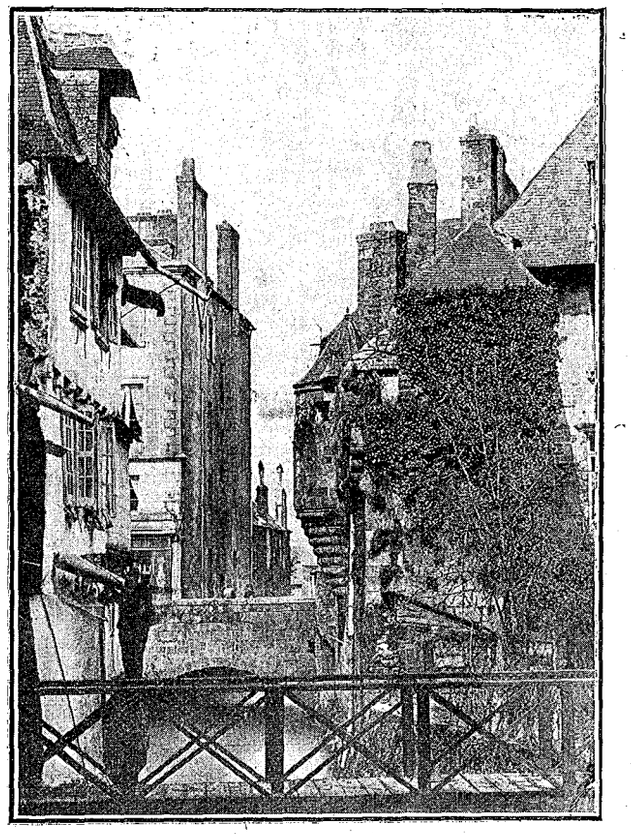
royaume des cieux leur appartient ; au contraire, il dit des riches avaricieux, qu'il est plus facile de faire entrer un cable de navire par le trou d'une aiguille qu'aucun d'eux dans la gloire éternelle. Mais, parlant des petits enfants qui s'approchaient de lui, pour entendre sa céleste doctrine, il dit qu'à eux appartient le royaume des cieux, car ils n'ont aucune affection qui les porte au péché, ni à l'amour du siècle.

Toutes ces considérations le portaient à catéchiser les enfants de Quimper-Corentin. Il achetait des dragées, pour donner à ces petits innocents, qui répondaient bien, leur donnait des images et *Agnus Dei*. Il était suivi, aux chapelles où il enseignait, d'une grande troupe d'enfants. Les plus apparents de la ville s'imaginaient que cet exercice était trop bas pour eux, n'ayant jamais ouï parler des termes où ils n'entendaient rien ou fort peu, et ils ne daignaient faire un pas pour l'entendre. Le simple peuple n'avait jamais entendu de catéchisme. Voyant que cet homme de Dieu s'employait à instruire les enfants, il le méprisait avec ses catéchismes. Il y a plus de deux cents ans que Gerson, cette grande lumière de la Sorbonne, et chancelier de Paris, fut grandement méprisé, même des docteurs et premiers de la ville, qui s'étonnaient, et lui faisaient des réprimandes, parce qu'il passait son temps à instruire les enfants de Paris, qui le suivaient pour apprendre les éléments de la doctrine chrétienne.

Il ne faut pas s'étonner si ceux de Quimper-Corentin traitèrent, comme ils firent, ce nouveau catéchiste. Le voyant continuer dans ce saint exercice, ils le prirent pour un fol. Plusieurs couraient après lui, et criaient : Le fol Noblets. Les moins ignorants et malicieux crurent qu'il s'était débilité le cerveau, par trop de travail qu'il avait apporté pour se perfectionner dans les sciences. La chose vint à un tel point, que quand il passait par les rues, le monde courait après lui, comme après un fol, et criaient : *Ar belec fol*, c'est-à-dire : le prêtre fol. Plusieurs se mettaient aux fenêtres, disant : Voilà le fol Noblets qui passe.

Son hôtesse, voyant l'estime qu'on faisait de lui, le chassa de sa maison, lui alléguant pour raison, qu'elle ne voulait pas loger un fol chez elle, Ils l'estimaient fol parce qu'il enseignait les petits enfants pour l'amour de Dieu, et qu'il ne fréquentait les tavernes et festins, comme ceux de sa condition, et qu'au lieu de recevoir salaire pour ses messes et exercices, il donnait souvent aux pauvres ce qui lui était nécessaire pour son entretien. Ils l'estimaient insensé, parce qu'il était modeste en ses habits, retenu en ses paroles, ne parlant jamais que de Dieu, et parce qu'il allait par les rues, les yeux baissés. Dès le commencement

de sa conversion, il avait été porté d'un désir et faveur extrême de participer à l'ignominie de la croix, pour l'amour qu'il portait à Notre-Seigneur, dont il ambitionnait les livrées les plus chéries. Ce qui le faisait se réjouir du traitement des messieurs de



Pont-Médard, près de la Terre-au-Duc
(Cliché Allier de Beurmann.)

Quimper, avec la souvenance de la joie des apôtres en semblables occasions, comme il se lit d'eux au 5e chapitre de leurs Actes : *Ibant gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati* : Les apôtres triomphaient de joie, parce que Dieu leur avait fait l'honneur d'endurer des affronts pour le nom de Jésus.

Il ne se rebuta pas pour avoir été traité de cette façon, et chassé

de son hôtellerie. Il acheta une maison à la Terre-au-Duc, où il faisait sa résidence. Il demeura quelque temps à Quimper, d'où il sortait souvent pour faire des courses, aux villes, bourgades et paroisses de cet évêché. Il gagna à Dieu, dans la ville de Quimper, un petit nombre pour le mépris du monde et piété particulière. J'ai vu un manuscrit où il avait écrit les noms de ses particuliers disciples, dans tous les lieux où il avait catéchisé. Il appelait ses particuliers disciples, ceux qui faisaient état de vaincre l'amour du monde par le mépris de la gloire et de l'avarice, par l'exercice des œuvres de miséricorde, accompagnées de l'esprit d'oraison. Dans cette ville il gagna un chanoine, dans la paroisse de Saint-Mathieu, un prêtre nommé Dom Pierre Bocher, qui lui servit de confesseur et vécut en odeur de sainteté très rare, dont on trouva le corps tout entier, dans l'église de Saint-Mathieu, plusieurs années après sa mort. Le Père Michel lui communiqua une partie de son zèle, et lui envoya une grande troupe de pénitents de tous les côtés de Cornouaille, pour les aider à faire des confessions générales, se servant de lui pour introduire l'usage de la fréquente confession et communion dans la ville de Quimper, où la plupart ne se confessaient qu'une fois l'an. Il gagna aussi, en ce même lieu, une dame aumônière et une bourgeoise, appelée Marguerite David, et une demoiselle, nommée Marguerite Jaffréguy.

CHAPITRE II

Il fait quelques courses par l'évêché de Cornouaille, au Pont-l'Abbé, Audierne, et au Cap-Sizun, avec un grand fruit.

Après avoir travaillé quelque temps en la ville de Quimper-Corentin, il se sentit porté d'un grand désir de parcourir l'évêché, où l'ignorance était universelle, et commença par la ville du Faou, où il séjourna huit jours, prêchant et catéchisant tous les jours. Là il reçut nouvelle du trépas de sa mère qui mourut en odeur de sainteté (1). Lorsqu'elle fut ensevelie, ceux qui étaient près de son corps attestèrent avoir senti un parfum extraordinaire, ainsi qu'il appert d'une lettre qu'il écrivit à Dom Pierre Le Bocher son confesseur. Il alla à Kerodern lui rendre les devoirs que doit un bon fils à sa mère. Cette dame lui avait été grandement contraire, au commencement de la profession qu'il fit du mépris du monde, jusqu'à ce point qu'elle le chassa de sa maison, le privant de nourriture et de toute assistance, et le fit haïr aux prêtres et paysans de la paroisse. Mais, étant rentrée dans soi-même, elle se fit instruire de son fils, dans la loi de Dieu et maximes de l'Evangile. Il lui fit faire une confession générale et changer de vie. Elle devint la mère des pauvres, et affectionnée à l'oraison, à laquelle elle dédiait la plupart de la journée. Quelque temps après, son fils Michel eut assurance de son salut, comme il eut de celui de son père.

Ayant satisfait aux devoirs qu'un enfant est obligé de rendre à sa mère, il retourna, en hâte, en Cornouaille, alla à Concarneau,

(1) Vers la fin du chapitre XVIII du Livre Premier, le Père Maunoir avance que le Père Michel assista à la mort de sa mère. Renseignement puisé, sans doute, à une source différente.

qui est une ville des plus considérables de Cornouaille. Dans cette ville, il n'y avait pas une douzaine de bourgeois qui sussent les mystères de la Trinité et de l'Incarnation, l'explication de l'oraison dominicale, et les commandements de Dieu. Comme ils n'avaient jamais vu un prédicateur qui prêchât de ces mystères, après que le Père Michel y eut achevé son discours avec sa ferveur ordinaire, ceux qui l'avaient entendu disaient qu'ils avaient été au sermon d'un prêtre insensé. Mme Kerouars, douairière et dame de Kerouars (1), étant venue faire visite à Mlle de Kerléano, qui demeurait en Cornouaille, ayant entendu qu'un prêtre insensé avait préché à vêpres à Concarneau, s'informa qui c'était. Ayant appris que c'était le Père Michel Le Noblets, qu'elle avait connu particulièrement en l'évêché de Léon, et dont elle avait vu les grands fruits qu'il avait faits en plusieurs cantons de cet évêché, elle tâcha de désabuser sa sœur et les autres, et d'ôter les impressions qu'avaient fait sur leurs esprits, les murmures et faux jugements d'un peuple ignorant des mystères de notre Rédemption ; et, pour graver, au fond de leurs âmes, l'estime et respect qu'ils devaient porter aux paroles de cet honnête ecclésiastique, elle leur fit récit d'une chose mémorable qui marquait la sainteté de cet homme de Dieu, dont elle portait témoignage comme témoin oculaire.

Cette dame, faisant chemin en Léon, rencontra le Père Michel qui allait en mission. Il lui dit qu'il venait de voir une femme désolée à cause que son mari était sur mer, il y avait plusieurs mois, et qu'elle ne savait s'il était vivant ou mort, et qu'il l'avait consolée le mieux qu'il avait pu, et portée à s'abandonner, elle et ses enfants, entre les mains de Dieu, et qu'il avait d'autres moyens de l'assister que son mari. Il ajouta qu'il n'avait pas voulu dire que son mari était mort, et prédit qu'elle n'avait jamais été si à son aise qu'elle serait. Cette dame raconta à sa sœur que quinze jours après, le reste des mariniers qui avaient échappé au naufrage, retournant au pays, racontèrent les nouvelles de la perte de leur vaisseau, et de la mort de leurs compagnons, entre lesquels était le mari de cette femme désolée. Cette même dame remarqua, par après, deux choses admirables : la pemière était la connaissance qu'il eut de la mort de ce marinier, vu que personne du canton n'avait pu avoir de nouvelles assurées, jusqu'au retour de ceux qui s'étaient sauvés. L'autre : la vérité de ce qu'il avait prophétisé de cette femme qu'elle serait,

(1) Françoise de Kerbic, héritière de Coateozen, mariée en 1602, à Claude de Kerouartz, seigneur dudit lieu en Lannilis, évêché de Léon. Sa sœur cadette Jeanne de Kerbic avait épousé Guillaume Caillebotte, seigneur de Kerléano.

elle et ses enfants, plus à l'aise que pendant la vie de son mari, ce que chacun remarqua être vrai. Dieu donna la bénédiction aux biens de cette femme, dont elle avait plus grande abondance que lorsque son mari vivait. Cette vertueuse dame raconta ce que dessus à sa sœur et à sa compagnie, pour leur imprimer les sentiments qu'ils devaient avoir de ce serviteur de Dieu, et ajouta qu'il ne savaient le prix du trésor qu'ils avaient, et qu'ils étaient dignes de posséder.

De Concarneau il passa au Pont-l'Abbé, pour voir si la pêche y serait meilleure que dans la dernière pêcherie. A l'entrée de cette ville, il fut reçu sèchement de la première personne qu'il rencontra. Lui ayant demandé où on vendait du papier, elle répondit brusquement, voyant qu'il était fort pauvrement habillé, et d'un maintien fort humble. Dieu permit cet abord pour la conversion de cette demoiselle qui, depuis, a été une des plus constantes disciples de cet homme de Dieu, et qui, près de trente ans, a tenu bon aux saintes instructions qu'il lui donna par après. Cette demoiselle s'appelait Mlle de Porzmoreau.

Etant retournée ac logis, elle dit à son mari qu'elle avait scrupule d'avoir parlé brusquement à un prêtre, qui lui avait demandé où on vendait du papier. Ceci attrista le gentilhomme, qui était le père des pauvres, et il dit à sa femme que c'était peut-être un pauvre prêtre, et qu'il fallait parler avec douceur aux pauvres, avec respect aux prêtres. Pour réparation d'honneur, il envoya un de ses serviteurs chercher cet ecclésiastique, et lui faire présent d'un quart d'écu ; celui-ci accepta, et prit occasion de cette charité de faire visite à son bienfaiteur, pour le remercier. Pour reconnaissance de ce bienfait, il instruisit toute sa famille, et porta ce monsieur (1) et Mademoiselle de Porzmoreau à une piété et charité extraordinaires envers les pauvres.

On remarque deux choses bien particulières dans la vie de ce bon prêtre. La première, sa constante reconnaissance et affection vers ceux qui lui avaient fait du bien ; l'autre était l'efficace de ses prières pour ceux qui l'avaient obligé, et qui lui appartenaient. Dieu ne lui refusait rien de ce qu'il demandait, pour le bien de ceux qui l'avaient assisté, ce qui se verra dans la famille de M. de Porzmoreau. Il séjourna quelque temps au Pont-l'Abbé, catéchisa le simple peuple et les enfants, et y gagna quelques-uns à une vertu exemplaire, entre autres Marie Méabé, sœur de M. de Porzmoreau, qui persévéra, jusqu'à la mort, dans

(1) Pério de Méabé, marchand espagnol établi à Pont-l'Abbé. Sa tombe se voit encore dans l'église ruinée de Lambour.

une piété singulière et affection vers les pauvres, qu'elle assista tout le reste de sa vie.

Du Pont-l'Abbé, il se transporta à l'Ile-Tudi qui est une île proche du lieu de sa dernière mission. Il y catéchisa, et prêcha avec des efforts visibles d'une grâce puissante, tirant les larmes de ses auditeurs. Il confessa ces bons insulaires, et les visita de temps en temps, pour confirmer le bien qu'il y avait laissé.

De l'Ile-Tudi, il tira vers Audierne, qui est un des ports les plus célèbres de Cornouaille. Après qu'il y eut dit la messe, il monta en chaire pour prêcher. Dès qu'il fit le signe de la croix, tous les marchands sortirent dehors. Il n'y eut que le sexe dévot qui tint bon à la parole de Dieu. A la fin du sermon, il prédit que Dieu visiterait cette communauté, dont plusieurs avaient enseveli leurs cœurs dans les biens de la terre. Dans quelque temps, il perdirent les trois parts de leurs vaisseaux. Les marchandises et les richesses de ce lieu étaient des épines, qui bouchaient l'entrée à la semence de la parole de Dieu. Quand il lui fallait sortir d'un lieu, Dieu lui donnait un signe de sa volonté qui était qu'il ne pouvait prendre aucune nourriture ; se sentant surpris d'un dégoût qui lui faisait connaître qu'il fallait déloger, et aller autre part, où il recouvrerait l'appétit. Ayant fait son sermon, il se trouva indisposé et sans appétit, ce qui lui fit chercher un terroir plus disposé à recevoir ses instructions. Il savait, par expérience, que les villageois des champs étaient les plus susceptibles de la doctrine céleste, et qu'aux villes, la gloire, l'ambition et l'avarice y apportaient de grands empêchements.

A l'entrée de ses missions champêtres, il acheta deux chevaux, l'un pour le porter à cause qu'il était débile, l'autre pour porter ses livres, écrits, et autres nécessités. Mais Dieu ne permit pas qu'il menât la vie apostolique avec tant de tracas. Il trouva de pauvres poissonniers qui portaient à Quimper, sur leur dos, de grandes charges de poissons. Comme il était prêt à faire plaisir à ceux qu'il pouvait assister, il fut touché de compassion de la peine de ces pauvres gens, et leur prêta ses chevaux. L'un d'eux mit, la nuit suivante, son cheval à pâturer dans un champ, qui fut étranglé du loup. L'autre, n'ayant rien eu à manger toute la nuit, tomba sous sa charge dans une fondrière, où il mourut. Les pauvres gens vinrent au plus tôt se jeter aux pieds de leur bienfaiteur, pensant qu'on leur ferait payer les chevaux plus cher qu'au marché. Ils furent bien surpris d'étonnement, voyant que le Père Michel ne se mit en peine du prix de ses chevaux, et qu'il ne leur demandait rien, sinon qu'ils prissent la peine de venir entendre ses instructions et d'en faire leur profit. Il adora, dans

cette perte, la Providence de Dieu, qui demandait de lui qu'il allât catéchiser avec plus de liberté et moins de tracas.

Dès qu'il commença à cultiver les âmes des villageois, l'appétit lui fut rendu, et il sentit ressusciter dans son intérieur sa première ferveur pour le salut des âmes. Il trouva, d'un côté, une grande nécessité d'instructions, d'autre côté, une ardeur non pareille de ces bonnes gens des champs pour apprendre ce qui est nécessaire à salut. Outre l'ignorance universelle, il trouva des superstitions et désordres qui lui tirèrent les larmes des yeux.

Fontaine bretonne.

En quelques endroits, ils entraient dans les chapelles, et y dansaient, la nuit, garçons et filles, pêle-mêle, jusqu'à minuit. En d'autres endroits, il y avait des femmes qui prenaient les images de quelques Saints, dans quelque chapelle, et les menaçaient de les maltraiter, si leurs maris qui étaient sur mer ne retournaient bientôt. S'ils tardaient de satisfaire à leurs désirs, ils les mettaient dans l'eau ou les fouettaient ; d'autres balayaient la chapelle plus proche, et, ayant amassé la poudre, ils la jetaient au vent pour avoir le vent propre pour le retour de leurs enfants ou maris qui étaient sur mer.

En d'autres lieux, quand quelques-uns mouraient dans une maison, il y en avait qui jetaient toute l'eau qui était dans leurs pots, de peur que l'âme du défunt ne s'y noyât. Quand ils voyaient la nouvelle lune, ils se mettaient à genoux et disaient à son honneur un *Pater*. La veille de saint Jean, chaque famille mettait une pierre auprès du feu de Saint Jean, à ce que les

âmes de leurs ancêtres vinssent à se chauffer à ce feu. Le premier jour de l'an, chacun faisait présent, au puits de son village, d'une pièce de pain couverte de beurre. En quelques endroits, ils croyaient que Dieu avait fait le seigle et le froment, et le diable le blé noir. Après qu'ils avaient coupé le dernier, ils en jetaient à poignées, à part et dans les fossés, pour en faire part au malin esprit. D'autres, quand quelque fille avait épousé, lui baillaient une criblée de blé noir, qu'elle répandait par terre, derrière son dos. D'autres jetaient, le premier jour de l'an, dans la fontaine, autant de morceaux de pain qu'il y avait de personnes dans la maison, pour savoir qui fût mort cette année. D'autres jetaient un trépied ou un couteau crochu dehors, quand leur bétail était égaré, de peur que le loup ne l'eût endommagé...

(Certains) prêtres ignorants avaient des exercices apocryphes, composés probablement par quelques magiciens, et s'en servaient pour guérir toute sorte de maladies. Ils avaient acquis un tel crédit qu'on venait de tous côtés les consulter. Il faudrait un livre entier pour décrire les pactes faits avec le malin esprit, répandus de côté et d'autre, pour guérir les hommes et les bêtes.

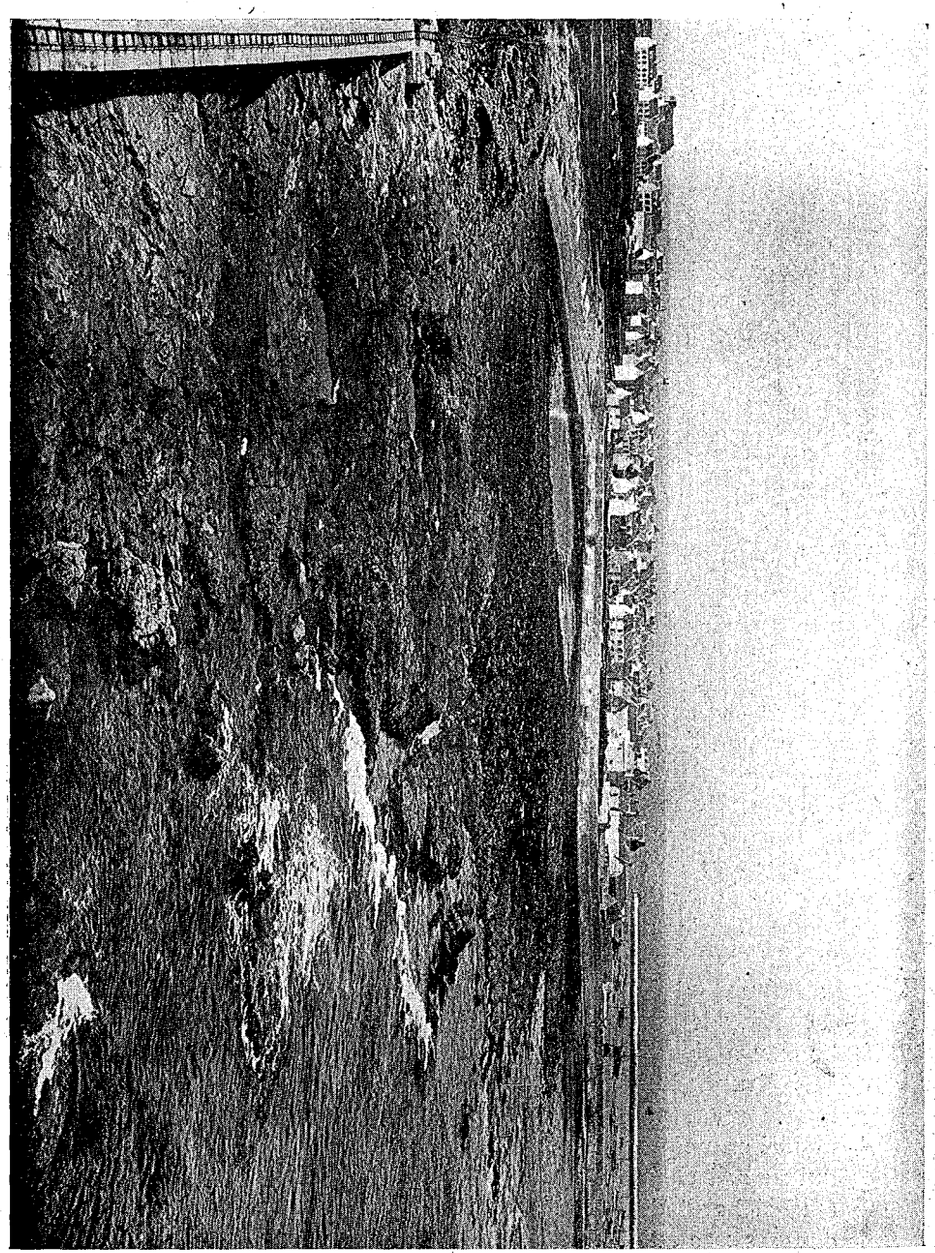
Le Père Noblets travailla, jour et nuit, aux paroisses des champs de l'évêché de Cornouaille pour mettre ordre à cette ignorance universelle, et aux autres désordres et restes de l'ancienne idolâtrie qui avait été extipée par les sueurs et les larmes du glorieux Saint Corentin, premier apôtre de Bretagne, et premier évêque de Cornouaille. Le coadjuteur de Saint Corentin avait la consolation de voir ces bons villageois croire entièrement à ses discours, se prosterner à ses pieds au tribunal de la confession, déplorant les fautes de leur vie passée, avouant qu'ils avaient vécu jusqu'alors comme des bêtes brutes.

CHAPITRE III

Il entre dans l'Ile de Sizun et y travaille avec une bénédiction particulière du ciel.

Comme il travaillait aux paroisses voisines de la mer, il apprit qu'il y avait une île au delà de la terre ferme de Cornouaille, et que les habitants y vivaient comme des barbares. Quelques années auparavant, Missire Charles du Liscoët, évêque de Cornouaille, faisant sa visite à la paroisse de Cléden, fit venir le prêtre de ce lieu, pour répondre aux plaintes qu'on avaient faites contre lui. Ces insulaires, ayant appris que leur curé était entre les mains de l'évêque, vinrent en corps pour le ramener chez eux. Comme ils virent que l'évêque ne leur accordait sitôt qu'ils eussent voulu, ils le menacèrent, en tirant de grands couteaux, dont ils se servaient pour éventrer leurs poissons, disant dans leur langage : *Ar mor glas ram lonquo, ma na boulzan ma choutel en ho bouzellou, ma na rentit deomp hor belec,* c'est-à-dire : Evêque, rendez-nous notre prêtre ; la mer verte me puisse engloutir, si je ne vous donne de mon couteau dans le ventre, si vous ne nous le rendez. On les appelait, autrefois, les démons de la mer. Ils allumaient des flambeaux au-dessus des rochers, pour attraper les vaisseaux qui faisaïent voile la nuit, à l'entour de cette île, qui est le lieu le plus dangereux de Bretagne, pour ne dire d'Europe. Pour y arriver, il faut passer un péril de mer appelé le raz de l'Ile Sizun, plus dangereux que l'île de Charibde, à cause de la rencontre de plusieurs marées, qui se choquent d'un tel effort, que, si on ne prend la marée au temps qu'il faut, il n'y a vaisseau qui ne soit englouti, quelque beau temps qu'il fasse. Il n'y a aucun, si hardi dans l'art de la navigation, qui n'ait peur de ces dangers ; ce qui donne l'entrée à ce proverbe breton :

Biscoaz ne dremenas den ar raz
N'en devise aon pe gloas.



L'île de Sein. (Photo Villard.)

C'est-à-dire que personne ne passa jamais le Raz, sans douleur ou sans peur.

On tâcha de détourner le Père Michel de cette entreprise. On lui dit que sa vie était en danger parmi ces barbares, et qu'il n'y avait pas longtemps qu'ils avaient menacé de tuer Charles du Liscoët, leur évêque, ainsi que le témoigna Mme Kerazan, nièce du susdit prélat. On lui allégua que plusieurs navires avaient péri en ce passage dangereux. Il répondit que ces dangers étaient remarquables, mais qu'il y avait plus de danger à ne se fier en la bonté et Providence de Dieu, et laisser à l'abandon le salut des âmes rachetées du sang du fils de Dieu. Après avoir ruminé ces paroles : *Qui perdiderit animam suam propter me inveniet eam, etc. :* Quiconque perdra sa vie la trouvera (1), il se hâta de passer ce danger de mer, et arriva dans l'île, où il fut reçu comme un ange du ciel. Il les prêcha et catéchisa, deux fois le jour, leur fit faire à tous des confessions générales, qui furent suivies d'un changement de vie.

Il y a une chose mémorable dans ce lieu, c'est qu'il n'y a ni crapaud, ni couleuvre, ni aucune bête venimeuse. Aucune n'y peut vivre. Je ne sais pas comment cette terre a ce bonheur. Quelques-uns disent que saint Guénolé avait demeuré en cette île, et que ce lieu a ce privilège, à cause de la sainteté de ce saint abbé. Il y a eu une chose plus admirable et plus authentique, qui est, depuis que Michel Le Noblets a honoré cette île de sa présence et de ses saintes instructions, jamais on n'a vu cette île entachée du venin d'envie ou de haine, on n'a jamais entendu qu'ils se soient fait tort les uns aux autres. Ils ne savent ce que c'est que dispute ni procès pour les biens de la terre. Tous assistent à la sainte messe excepté ceux qui vont à la pêche ; la plupart se confessent tous les mois. Tous les jours, dès le point du jour, ils vont saluer le Saint Sacrement, et le soir, un peu avant la nuit, ils rendent ce même honneur à Notre-Seigneur. Il n'y a pas un seul qui n'assiste à Vêpres, les fêtes et dimanches. Les matelots font deux chœurs à la messe et à Vêpres, avec une mélodie qui étonna messire René du Louet, évêque de Cornouaille, lorsqu'il alla les visiter.

Depuis que le Père Michel mit le pied dans cette île, ils n'ont enduré aucun péché scandaleux. Un de leurs prêtres y fit un scandale, qui ne s'était vu dans l'île, depuis l'entrée de M. le Noblets. Ils le mirent dans un bateau, et le portèrent à terre ferme, et lui dirent qu'il ne mît plus le pied dans l'île. De là, ils allèrent à M. l'Evêque, à qui ils demandèrent un autre curé. Pour

(1) Saint Mathieu, x, 39.

la personne qui avait été complice; pendant la messe elle était séparée des autres, dans un coin de l'église, d'où personne n'osait s'approcher, tant ils avaient en horreur ce péché qui porte, sur le front, une particulière note d'infamie.

Devant que le Père Le Noblets sortit de l'île, il instruisit particulièrement dans la piété le plus notable de l'île, qui s'appelait François Le Su. Il le porta à la lecture des livres spirituels, comme des méditations du Père Dupont, et d'autres livres de dévotion. Ce bon matelot était fort courageux. Il fut choisi, enfin, pour être capitaine, par la commune voix de ces bons insulaires. Dieu le destina à quelque chose de plus grand. Ces pêcheurs furent longtemps sans prêtre. On ne pouvait trouver aucun qui voulût se confiner dans ce lieu, qui n'avait guère plus d'agrément que les déserts d'Afrique.

Ce François Le Su menait ces insulaires, tous les dimanches, à l'église, faisait porter la bannière et la croix en procession, chantait les litanies de la Vierge, avec partie de ces poissonniers. Après la procession, il leur annonçait les fêtes et jours de jeûne et d'abstinence. L'après-dîner, il disait Vêpres avec ses camarades ; après, il faisait quelque lecture spirituelle. Le vendredi saint, il entrait au cimetière, accompagné de tous les habitants, pour y prêcher la Passion.

L'année 1641, Messire Guillaume Le Prêtre, évêque de Cornouaille, étant décédé, deux Pères de la Compagnie de Jésus, du collège de Quimper, furent envoyés en mission en ce lieu, où ils ne trouvèrent aucun prêtre. Il y avait longtemps qu'ils étaient privés du saint sacrifice de la messe, et de l'usage des sacrements. Après cette mission, il se transportèrent à Saint-Pol-de-Léon, pour rendre compte de leur mission à Messire René du Louet, nommé évêque de Cornouaille. Ils lui firent rapport que cette île était dépourvue de pasteur et de pâture, de prêtres et de sacrements. Ce vigilant prélat pria les Pères de chercher un prêtre, qui voulut demeurer deux ans dans cette solitude, lui promettant un bénéfice à la fin de ce terme, s'il se comportait selon les lois d'un parfait ecclésiastique. Ils firent leur possible pour trouver un prêtre à ce troupeau délaissé, mais, ils n'en purent trouver aucun, quelques promesses qu'ils leur fissent de la part de Monseigneur de Cornouaille. Chacun appréhendait les difficultés qu'il faut subir en cet exil, privé de toutes les douceurs de la vie humaine. Il n'y a mission de Canada ni des Indes qui ait des difficultés semblables à celles de ce lieu. Un homme d'église qui doit y passer sa vie, ou quelques années, a plusieurs difficultés à dévorer. En premier lieu, cette place est un égout

où se sont rendues toutes les disgrâces de la nature. Il n'y a pas le moindre arbrisseau du monde. Si on veut se chauffer, il faut chercher du goëmon au rivage de la mer. La terre ne produit que de l'orge, qui ne dure que trois mois. Le reste de l'année, la plupart ne trouvent que des panais au lieu de pain, avec du poisson sans beurre ni vinagire. Qui va en ce lieu, il faut se résoudre à une vie plus que quadragésimale. Les hommes et garçons sont, jour et nuit, à la pêche, au milieu des tempêtes, parmi des rochers qui contiennent cinq lieues. Là, ils n'ont que leur voile qui leur sert de couverture, et, pour nourriture, du pain et de l'eau. Ils ont un puits où coule l'eau de la mer qui rend l'eau demi salée. Toutefois, il n'en sont nullement incommodés. Les habitants sont robustes et vivent plus longtemps que ceux de la terre ferme. Il n'y a aucun bœuf ni cheval à labourer la terre ; les femmes et les filles font cet office, pendant que les autres sont à la pêche. Il n'y a ni moulin, ni four commun ; chaque maison à son moulin, comme un moulin de moutarde, que les femmes font moudre à force de bras. Le pain qu'ils mangent se cuit sous la cendre de goëmon. Ils boivent quelquefois du vin, quand il arrive quelque naufrage près de l'île.

Quand un prêtre arrive dans ce lieu, on le conduit dans un presbytère qui ressemble plutôt à un sépulcre qu'à une maison. Sa dîme est un poisson de chaque bateau, quand les pêcheurs retournent de la pêche, et quelque argent de chaque maison. S'il aime la solitude il est dans son centre. Les tempêtes, les pluies sont si fréquentes qu'il n'y a pas moyen de sortir de sa chambre ou de l'église. La terre ferme étant éloignée de trois lieues, les dangers sont si grands sur les raz que les plus expérimentés et experts n'y peuvent souvent passer une fois en cinq mois, sans danger de leur vie.

C'est le paradis de ceux qui aiment le silence, la lecture et l'oraison. Il ne sont pas divertis par les compagnies ; tous sont attentifs à leur travail. Il y environ soixante ans qu'un saint ecclésiastique se retira dans cette solitude, pour s'éloigner du monde, vaquant à l'oraison, assistant ces pauvres prisonniers. Il y vécut, et mourut, comme un saint. Comme il y a fort peu d'ecclésiastiques qui veuillent se confiner volontairement dans ce lieu, et s'éloigner de tout ce qui peut flatter les sens !

J'avais oublié de dire que, quiconque veut demeurer dans cette île doit se déterminer à hasarder sa vie, car la terre est à fleur d'eau. Il n'y a rien qui puisse la garantir d'être abîmée de la mer. Depuis douze ans, les habitants de ce lieu ont été à la veille d'être submergés, une partie des maisons ayant été ren-

versées des flots de la mer courroucée, et la plupart des maisons ayant été remplies d'eau. Cette demeure étant si hasardeuse, il ne faut s'étonner si les Pères furent dans l'impuissance de trouver aucun prêtre qui voulut demeurer là. Le hasard du salut de ces pauvres abandonnés, le défaut d'ouvriers pour les assister fut cause que les Pères jetèrent les yeux sur François Le Su, ancien disciple du Père Michel. Ils lui demandèrent s'il n'eût pas été content d'être prêtre, pour assister ses compatriotes abandonnés, de l'assistance nécessaire aux chrétiens. Ils étaient émus à lui faire cette proposition, parce qu'il était doué d'un grand jugement, irréprochable en sa vie, et zèlé de l'honneur de Dieu, instruisant ces insulaires en la connaissance et crainte de Dieu. Il leur fit réponse que, depuis qu'il était veuf, il s'était senti inspiré et porté à cette vocation, mais qu'il n'avait pas osé découvrir son dessein à personne, parce qu'il n'avait jamais étudié la langue latine.

Ils lui conseillèrent d'aller à l'abbaye de Landevennec et de prier les religieux de lui apprendre la façon d'administrer les sacrements, et les cas de conscience les plus nécessaires, et les rubriques de la messe et du bréviaire. Il s'y accorda, et les Pères, ayant achevé leur missions, allèrent faire visite, au Conquet, au Père Michel, qui avait instruit ce prosélyte, il y avait environ vingt et huit ans, et lui avait depuis envoyé des manuscrits de dévotion, pour le disposer à ce genre de vie. Ils lui communiquèrent les nécessités de l'île, et le dessein qu'ils avaient de porter son disciple au sacerdoce et à la vie apostolique ; ce qu'il approuva.

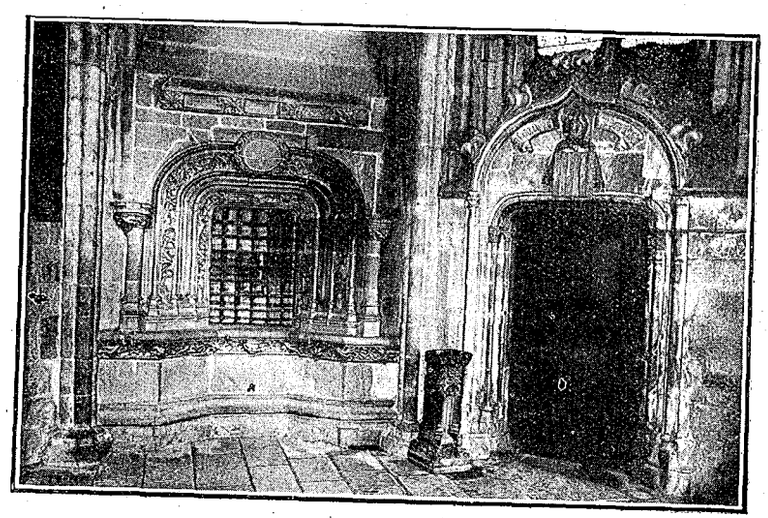
Dès qu'ils furent retournés au collège de Quimper, ils trouvèrent leur pêcheur avec un bonnet bleu, une casaque, et un sac de toile au poignet de sa main, en dessein de demander au grand vicaire un démissoire pour prendre les ordres. On lui bailla un chapeau et un manteau noir pour couvrir ses habits de pêcheur. Il se transporta au chapitre, où messieurs les chanoines de Quimper étaient assemblés. Ils lui demandèrent ce qui le menait. Il leur dit qu'il était de l'Ile de Sizun, où il n'y avait ni messe, ni prêtre, ni sacrement, et qu'il se sentait inspiré d'être prêtre, pour assister ses compatriotes. Ces Messieurs furent bien étonnés de voir un vieillard presque sexagénaire, blanc comme un cygne, demander un démissoire.

Ils lui demandèrent de quoi il s'était mêlé pendant sa vie. Il répondit qu'il y avait quarante et cinq ans (1) qu'il était pêcheur

(1) Voir Séjourné, *Histoire de Julien Maunoir*, tome I, pp. 158-160.

dans l'île susdite. Ils s'informèrent s'il avait étudié en latin, et en quelle classe. Il leur avoua qu'il y avait quarante et cinq ans qu'il avait lu dans un livre qu'on appelait *Rudimentum*, et dans un autre nommé *Caton* (1), et qu'après, on l'avait mis sur mer, avec des rets, pour suivre le métier de son père. Ces Messieurs, n'ayant pas pu se tenir de rire de la simplicité du pauvre pêcheur, le congédièrent, et lui dirent qu'il ne pouvait avoir les ordres, n'ayant ni composé, ni étudié davantage dans la langue latine.

Comme il sortait du chapitre, il rencontra le Père Pinsart, de



Cathédrale de Quimper. Fenêtre grillagée de l'ancienne cellule de réclusion.
(Cliché *Allier de Beurmann.*)

l'ordre de Saint Dominique, théologal de l'église cathédrale de Quimper, qui lui demanda d'où il venait. Il répondit qu'il était de l'Ile de Sizun, où il n'y avait ni prêtre, ni sacrement, qu'ayant été inspiré de Dieu de prendre l'ordre de la prêtrise pour assister les siens, il était venu demander un démissoire qu'on lui avait refusé. Le Père s'enquit de ce bon homme, s'il avait été interrogé. Il répondit que non. Il le fit rentrer au chapitre, et le présenta aux susdits Messieurs, leur disant qu'ils étaient obligés de mettre un prêtre dans l'Ile d'où était ce pauvre homme, et que, puisqu'on n'en pouvait trouver aucun, il fallait voir si on pourrait trouver en ce vieillard quelque capacité passable pour la prêtrise, et que, dans la grande nécessité, l'Eglise peut relâcher quelque peu, de la rigueur de ses lois.

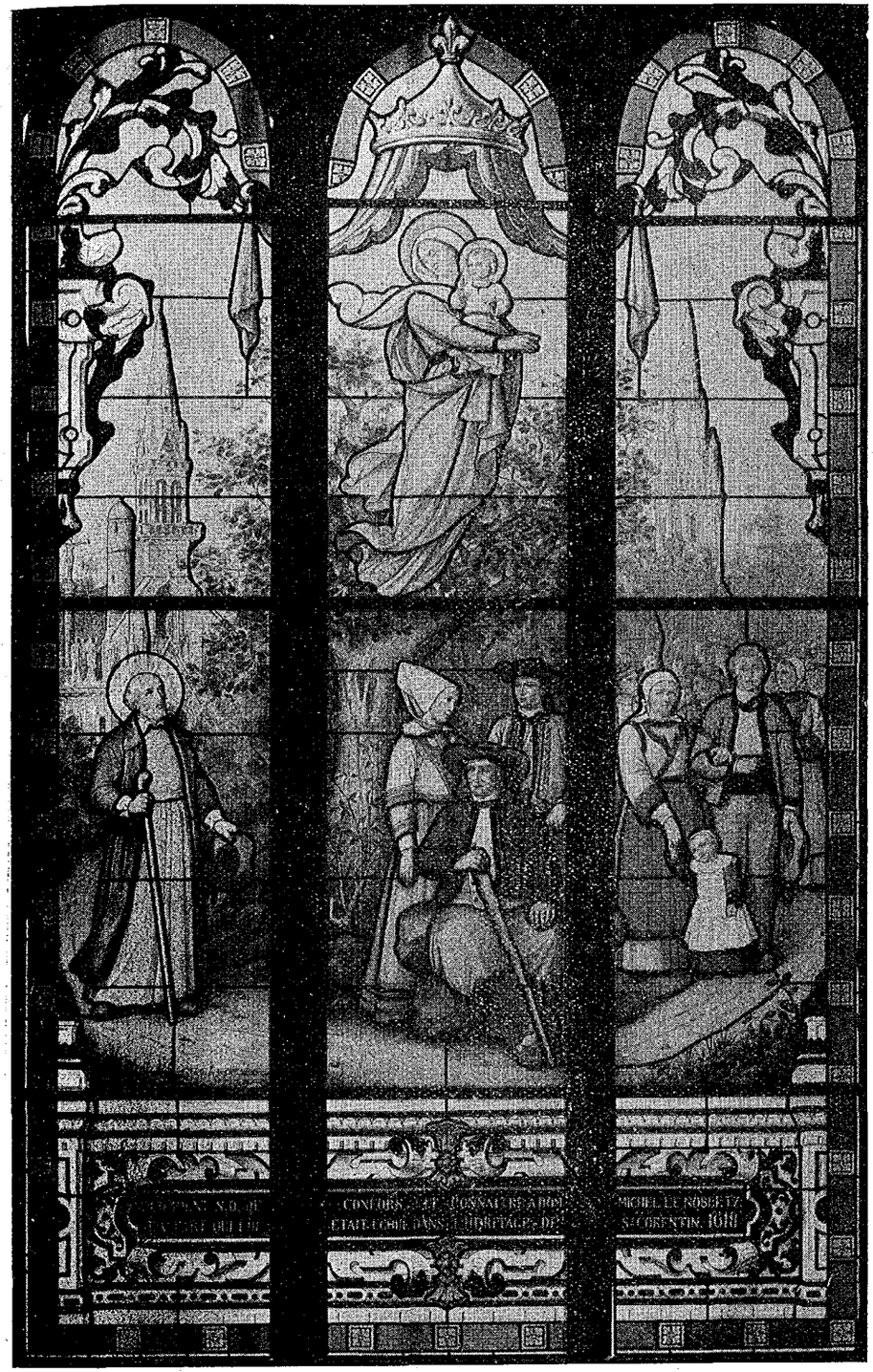
(1) Voir Séjourné, *Histoire de Julien Maunoir*, tome I, pp. 158-139.

Ils lui présentèrent un missel. A l'ouverture du livre, il lui échut l'Evangile du présent que Notre-Seigneur fit à Saint Pierre des clefs du Paradis, pour avoir reconnu et confessé qu'il était vrai fils de Dieu. Il lut le tout, avec les points et les virgules. Un de ces Messieurs lui fit la même demande que Philippe à l'agent de la reine d'Ethiopie : *Putasne intelligis quæ legis :* Entendez-vous bien ce que vous lisez (1). Il répondit autrement que fit ce disciple de saint Philippe. Il répartit qu'il entendait tout ce qu'il avait lu, et expliqua en sa langue vulgaire tout l'Evangile. Ce qui fit que ces Messieurs se regardaient l'un l'autre et disaient : Quel pêcheur ! Nous avons beaucoup de prêtres dans l'évêché qui n'en sauraient dire autant. Ils l'interrogèrent des cas de conscience. Il leur répondit sur tous les articles qu'ils lui proposèrent comme s'il aurait étudié, plusieurs années, dans la théologie morale.

Ils lui expédièrent ses démissoires et il reçut à Saint-Paul-de-Léon tous les ordres. Il dit sa première messe dans l'Ile, et y vécut sept ans. Monseigneur de Cornouaille, qui a visité plusieurs fois cette Ile, où personne n'avait vu aucun évêque, de mémoire d'homme, a donné témoignage que, dans toute sa visite, il n'avait vu aucun recteur qui s'acquittât mieux de sa charge que ce bon prêtre, lequel, encore qu'il fût venu à la vigne à onze heures et des derniers, surpassait, en fidélité et diligence les premiers. Ce bon ouvrier prêchait tous les dimanches et fêtes à la messe. L'après-dîner, il faisait le catéchisme, et faisait chanter des cantiques spirituels, où étaient amassés les principaux points de la doctrine chrétienne. Tous les jours, il s'étudiait à méditer l'Evangile de Notre-Seigneur, et ce qui concernait les devoirs de sa charge. Il introduisit le chant des cantiques spirituels sur la mer, qui était une image des joies du paradis. Depuis on a remarqué une chose considérable, qui est qu'aucun bateau de l'Ile ni personne n'a été submergé, quoique le lieu qu'ils passent soit le plus hasardeux de tout l'océan.

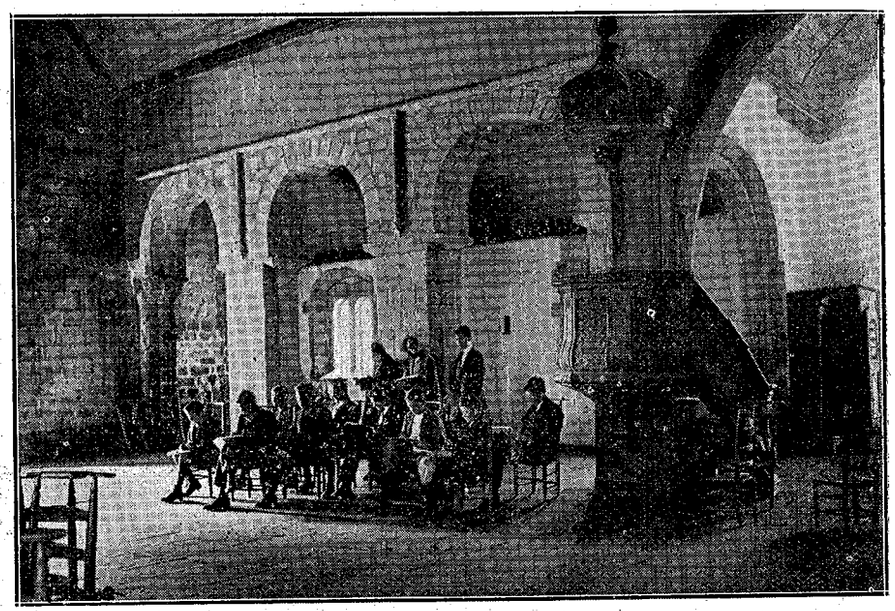
Ce bon ecclésiastique, prévoyant que, dans quelque temps, cette île devait être en danger d'être privée d'ecclésiastiques, envoya un de ses neveux à Quimper, pour étudier, et lui succéder. Enfin, ayant gouverné l'Ile, l'espace de sept ans, avec un soin extrême de son petit troupeau, il décéda. Tous ceux de l'Ile le pleurèrent, grands et petits, comme leur père. Son neveu lui a succédé, où il a bonne espérance qu'il imitera les exemples de son oncle.

(1) Actes des Apôtres, VIII, 30.



Vitrail de Ploaré (1902), œuvre de Georges-Claudius Lavergne.
Aimable communication de M. André Lavergne, peintre-verrier.

J'ai voulu raconter ce que dessus pour montrer l'obligation qu'a cette île aux travaux du Père Le Noblets, pour avoir élevé un disciple, qui a eu le bonheur d'être imitateur de saint Pierre, étant devenu comme lui, de pauvre pêcheur et ignorant, pasteur des âmes.



Intérieur de l'église de Meilars.
Photo S. Le Pemp.

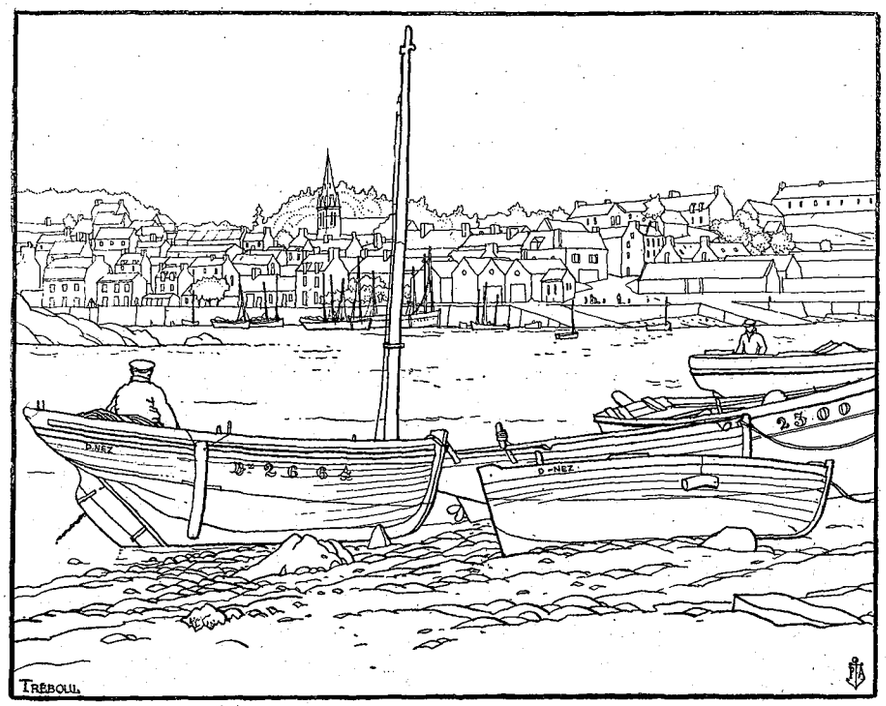
CHAPITRE IV

Son entrée et demeure dans la côte de la pêcherie des sardines, dite Douarnenez, et des croix qu'il y trouva. Ses industries pour bannir l'ignorance de ce lieu.

Quand il fut sorti de l'Ile Sizun, M. l'évêque de Cornouaille le pria d'avoir soin de la paroisse de Meilars, dépourvue de Recteur. Y ayant passé quelque temps, avec une vigilance extrême sur le troupeau qui lui avait été confié, il retourna à Quimper pour visiter ses disciples, et voir s'il pourrait gagner quelque âme à Dieu. Etant en chemin, il demanda à Dieu, par l'entremise de la Sainte Vierge, de lui enseigner un lieu où il pût rendre quelque signalé service, pour sa plus grande gloire et le salut des âmes. En même temps, notre Dame s'apparut à ce bien-aimé disciple de son fils, et lui montrant, du côté du Nord, la tour de l'église paroissiale de Plouaré, et les lieux maritimes de la côte occidentale de Cornouaille, elle lui déclara que Dieu l'avait destiné pour instruire cette partie de l'héritage du glorieux Saint Corentin, premier évêque, et apôtre de Cornouaille, puis l'exhorta de travailler courageusement et constamment, lui prédisant qu'il rencontrerait plusieurs croix et contradictions dans cette œuvre de Dieu, avec assurance toutefois que Dieu l'assisterait de sa grâce.

Ce serviteur de la Vierge, animé par cette visite, se transporta à l'église, où était batie cette tour. Il arriva en ce lieu le mercredi des cendres, et y trouva une multitude de peuple qui remplissait l'église. Il n'y vit ni gentilhomme, ni demoiselle, mais seulement des paysans et habitants de Douarnenez, à savoir de la côte de la pêcherie de sardines. Il les vit tous revêtus de mantes, avec grande simplicité et modestie. Il sentit une joie et attrait parti-

culier de venir travailler dans ce lieu, et dit à son cœur, voyant qu'il n'y avait ni passement d'argent, ni personne de qualité, que le diable n'y aurait pas tout, parce qu'il n'y voyait aucune marque d'orgueil et d'avarice qui sont les plus grands empêchements du salut. Il retourna dans ce lieu, le lundi d'après la fête de la



Vue générale de Tréboul.

Sainte-Trinité, l'année 1615, le 22 de mai. Il se résolut de demeurer dans Douarnenez, petite ville peuplée d'environ deux mille âmes. Ce lieu est entre l'île Tristan, le bourg de Tréboul et l'église paroissiale de Plouaré, et lui donnait la facilité de catéchiser tous ces peuples qui vivaient dans une grande simplicité et médiocrité des biens de fortune. En après, comme il y a grand abord, dans ce canton, des plus riches villes maritimes de France, pour transporter les sardines en Espagne, Portugal et Italie, il espérait, par ce moyen, y faire son trafic des marchandises du Paradis. Les marchands qui demeurent en ce lieu deux ou trois mois l'année pour faire leur emplette...

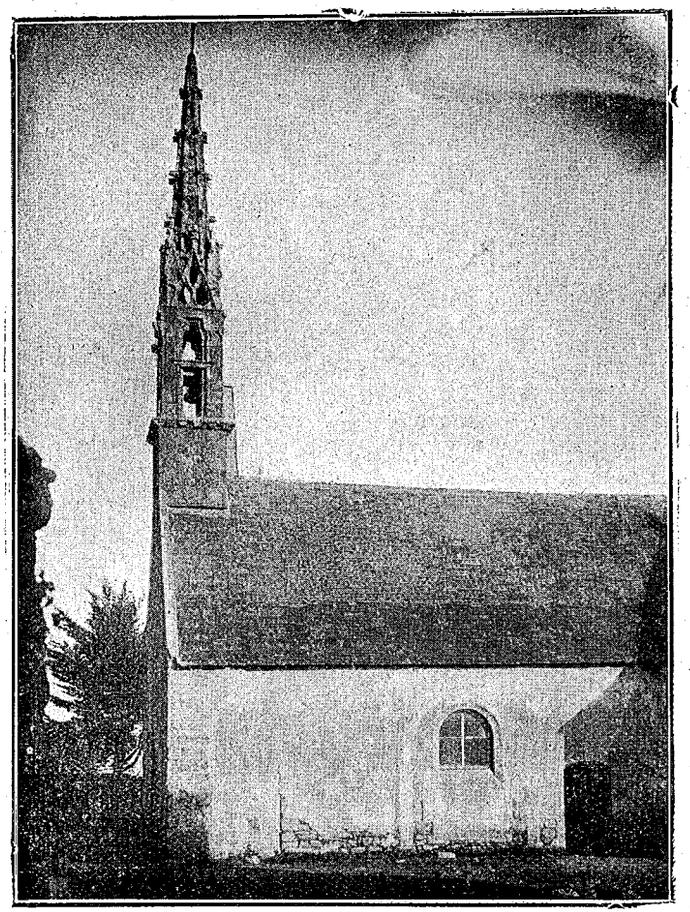
Il arriva un lundi, à deux heures après midi, et alla, tout premièrement à l'église de Sainte-Hélène. Ayant offert à Dieu son dessein d'amplifier sa gloire, il sonna la cloche de l'église. Les habitants, songeant que le feu était dans quelque maison de la ville, vinrent, à la foule, à l'église. Dès qu'il les vit, il leur fit un sermon avec la bénédiction du Recteur, appelé dom Jean Capitaine, qui l'avait connu au Conquet, l'année 1608, lorsqu'il y prêcha le Carême (1). On demanda à ceux qui avaient été au sermon, pourquoi on avait sonné la cloche extraordinairement. Quelques-uns dirent qu'un certain prêtre fol et insensé avait causé ce désordre, et, ayant vu l'église pleine de monde, était monté en chaire, et avait prêché.

Dom Antoine le Pennec, prêtre, demeurant à Douarnenez, leur dit que ses paroles étaient animées de l'esprit de Dieu, et que tout ce qu'il avait dit ne ressentait la folie, mais la sagesse divine, et les vérités du salut éternel. Cet ecclésiastique fut touché au fond de son âme de ce sermon, et alla lui présenter un écu, en signe de reconnaissance du bien qu'il procurait dans ces dernières contrées de Cornouaille. En outre, il le pria de venir loger, et prendre ses repas chez lui, lui prépara un lit. S'étant éveillé, il fut bien étonné quand il s'aperçut que son hôte était couché sur la dure, au milieu de la chambre. Il fut plus étonné, voyant une sobriété sans exemple dans cet homme de Dieu, qui ne buvait qu'une fois ou au plus deux fois à ses repas. L'arche d'alliance, ayant été logée chez Obédédom, laissa dans sa maison une bénédiction particulière ; de même, le Père Michel, ayant séjourné quelques jours chez ce bon prêtre, lui impétra, pour son salut, des grâces très spéciales de la bonté divine. Avant l'arrivée de cet homme céleste, il était sujet au vin et à fréquenter les tavernes ; depuis ce temps jusqu'à l'année 1657, qu'il mourut, il quitta ce vice et la fréquentation des cabarets. Il était adonné à l'avarice ; il se sentit affectionné aux œuvres de miséricorde. En outre, il assista, l'espace de vingt et cinq ans, aux prédications et catéchismes de son maître, à qui il obéissait comme un novice à son supérieur.

Un jour, il entreprit un procès, sans le communiquer à son directeur. Celui-ci lui ordonna de faire la discipline, ce qu'il accomplit avec humilité et une obéissance extraordinaire. Il l'accompagnait d'ordinaire, et lui servait de coadjuteur, pour apprendre aux ignorants le *Pater noster*, l'*Ave, Credo, Confiteor*, et les commandement de Dieu, les principes de la doctrine chrétienne.

(1) La première signature de Jean Capitaine aux registres de Ploaré est du 31 décembre 1615. Michel Le Nobletz arriva donc à Douarnenez, au plus tôt, le mercredi des Cendres 1616. D'après Le Gouvello, il n'y serait venu qu'en 1618 (*Le vénérable Michel Le Nobletz*, p. 152). Il faut noter que Capitaine ne signe *recteur* qu'en août 1617.

Le Père Michel trouva à Douarnenez une ignorance extrême. Ils ne savaient ni leur *Pater*, ni les autres prières. Il commença par les mystères de la Trinité, de l'Incarnation, puis disait tout haut les priéres, le *Pater, Ave, Credo, Confiteor,* en latin et en



Tréboul, chapelle Saint-Jean, clocher du XVIe siècle.

breton, et les leur expliquait. Au commencement, il n'y avait que quatre ou cinq qui demeurassent à l'église, pour entendre ses instructions ; les autres se moquaient de lui, et l'appelaient rêveur, parce qu'il les traitait comme des enfants, à qui il voulait apprendre le *Pater*. Pour ces bruits il ne lâcha point prise. Il allait tous les jours à l'église ; le matin, il prêchait, et le soir, il catéchisait. Ce qu'il continua toujours l'espace de vingt-cinq ans.

L'exemple de ses premiers disciples tenant bon attira d'autres peu à peu, et à mesure que leur nombre croissait, les persécutions des partisans de Satan s'augmentaient de plus en plus, le tout, à la plus grande gloire de Dieu, et à la confusion de ses ennemis. Il allait chercher des auditeurs par les maisons, car encore qu'il sonnât la cloche, il n'y avait que quatre ou cinq qui vinssent à l'église. Un jour, après avoir bien sonné et couru, il n'y eut qu'une femme, nommée Jeanne Cevaër, qui vint l'entendre. Il lui prêcha trois quarts d'heure, puis il lui dit que les parois de l'église témoigneraient un jour qu'il avait fait ce qu'il avait pu, pour apprendre le chemin du salut aux habitants de Douarnenez ; à cause qu'il leur prêchait qu'il fallait qu'ils apprissent les mystères de la sainte Trinité et de l'Incarnation, sous peine d'être damnés à toute éternité, parce qu'il leur inculquait qu'il leur était nécessaire qu'ils sussent et entendissent ce qui est compris dans le *Pater, Ave, Credo,* et les commandements de Dieu.

Les grands disaient qu'ils étaient trop vieux pour apprendre ces choses, que leurs ancêtres, qui n'avaient pas appris ces choses, étaient plus honnêtes gens que ceux d'à présent, et que le Père Michel ne savait ce qu'il disait. Il y en eut qui furent plus malicieux. Les uns le firent passer pour un sorcier, les autres crurent et semèrent le bruit que c'était l'Antéchrist, et que la fin du monde était toute proche. Toutefois, la plus grande partie de ses ennemis ne donnèrent créance à ce dernier point parce qu'ils disaient que leur prédicateur avait une sœur, et que l'Antéchrist ne devrait avoir ni frère ni sœur. Ces demi-barbares au fait de leur salut, voyant qu'ils ne pouvaient fermer la bouche à celui qui les voulait mener au ciel par sa sainte doctrine, jetèrent leur passion contre ceux qui allaient, deux fois le jour, entendre ses instructions. Ils se moquaient d'eux, et imputaient à folie de croire à un coureur et imposteur, et qu'il valait mieux gagner leur vie et celles de leurs enfants, que de s'amuser ainsi à entendre les contes d'un étranger, qui ne leur donnerait pas de pain, s'ils en avaient besoin. La persécution s'échauffa jusqu'à un tel point contre ce zélateur des âmes, que les hommes commencèrent à défendre à leurs femmes et enfants de n'aller plus l'entendre.

En ce temps, Jean Le Moan, honnête homme, bourgeois et marchand de Douarnenez, et Claudine le Belec, sa compagne, s'élevèrent et dirent, au milieu de l'assemblée des fidèles disciples du Père Michel, qu'il n'était à propos de craindre la pauvreté, pour suivre la vie qu'ils avaient commencée, et qu'ils savaient par expérience, que, comme entendre la messe ne retarde jamais personne,

de même, entendre la parole de Dieu n'appauvrit personne. Pour rassurer ceux qui commençaient à s'ébranler au bruit des murmures et gausseries, ils leur donnèrent témoignage qu'ils étaient plus à leur aise, après avoir suivi ses prédications et catéchismes qu'auparavant.

Ces persécutions servirent d'aliment pour augmenter la ferveur et nombre des croyants et fidèles serviteurs de Jésus-Christ. Les plus anciens de cette côte de la pêcherie ont donné témoignage que ceux qui persistèrent à entendre les enseignements salutaires du Père Michel, de pauvres qu'ils étaient, devinrent les plus riches, et que les autres, qui étaient le plus à leur aise, et qui par avarice s'opposaient à la prédication évangélique, et s'en moquaient, perdirent leurs biens, et devinrent les plus pauvres.

CHAPITRE V

Il porte le recteur de Plouaré à instituer un examen de tous les paroissiens touchant les choses nécessaires au salut. Ce dessein est accompagné de croix et suivi de grands fruits.

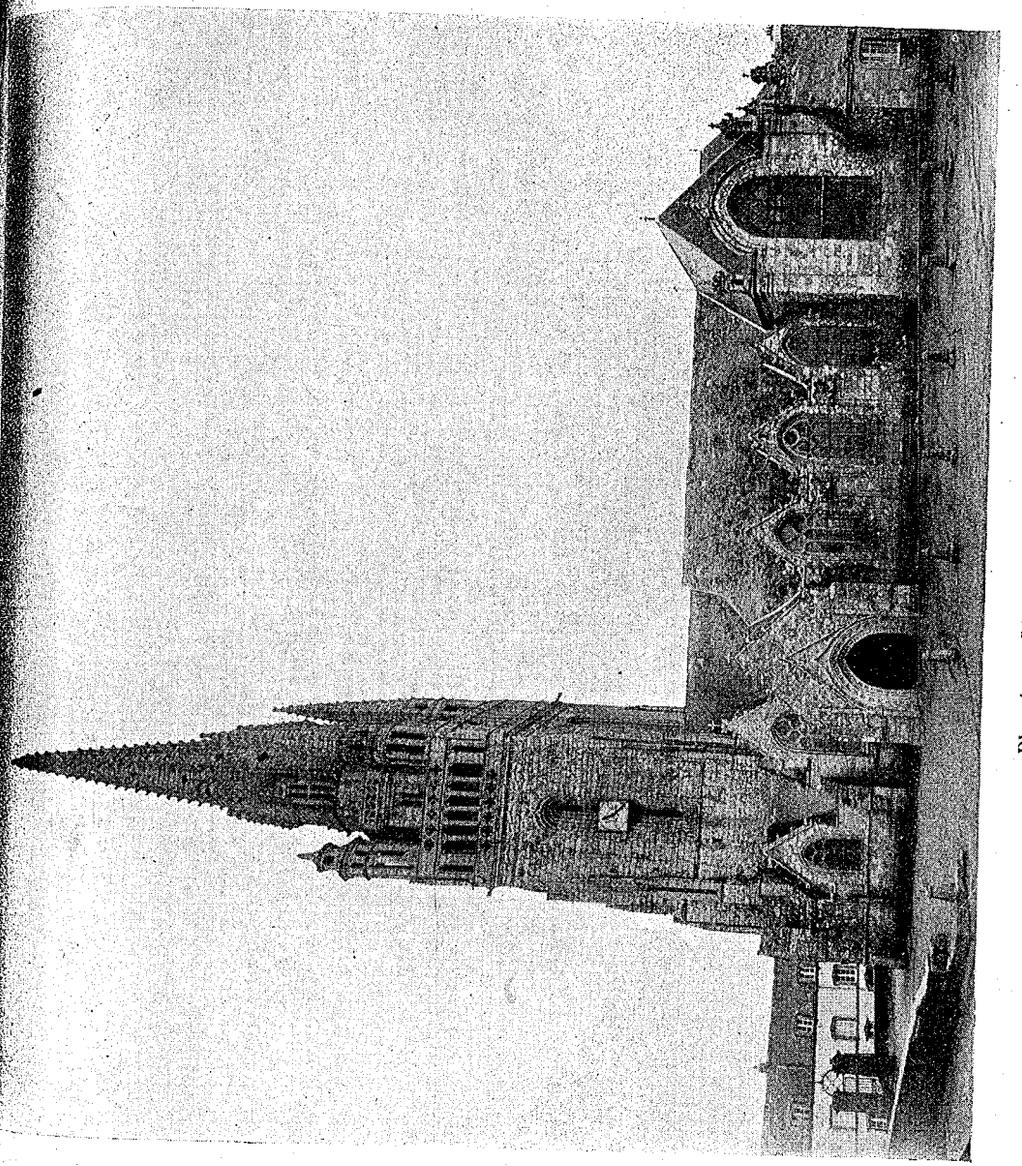
Le Père Le Noblets ayant gagné le quart de la ville au désir de leur salut et à entendre, tous les jours, la parole de Dieu, deux fois fut inspiré de Dieu de prendre un moyen très efficace, pour obliger les plus insensibles de prendre la peine d'apprendre ce qui était nécessaire au salut. Comme il était dans les bonnes grâces du recteur de Plouaré, d'où dépend Douarnenez, il le porta à instituer un examen général de tous les paroissiens, tant des paysans des champs que ceux de la ville, pour répondre et être interrogés sur les mystères de la Sainte Trinité, de l'Incarnation et du Saint Sacrement de l'autel, sur leurs prières, le *Pater, Ave, Credo,* en latin et en langue vulgaire, avec les commandements de Dieu, avec cet ordre que personne ne serait reçu à la confession, ni communion, ni au sacrement de mariage, ni à être compère ni commère, qu'il ne montrât un billet d'approbation signé du Recteur ou de quelqu'un de ses commissaires, par lequel ils fissent connaître, qu'après avoir subi l'examen, ils avaient été jugés capables des sacrements. Le Père Michel remontra au Recteur, premièrement, qu'il était obligé de répondre pour ses paroissiens, âme pour âme ; si aucun ne savait les points susdits nécessaires à salut, que les confessions et communions étaient nulles, si les pénitents ne savaient et ne prenaient peine d'apprendre cette science, autant ou plus nécessaire que le baptême.

En après, il savait que la plupart des paysans des champs et des bourgeois de Douarnenez étaient insensibles au fait de leur salut, qu'ils se moquaient de ceux qui leur voulaient apprendre

le chemin nécessaire du Paradis, et même tâchaient de détourner ceux qui avait commencé à se faire instruire ; qu'au reste, les uns avaient plus de soin de leurs champs, les autres de leurs rets, que de leurs âmes, et que les uns et les autres avaient plus de passion à bien traiter leurs bœufs, vaches et chevaux, qu'à faire instruire et élever leurs enfants, serviteurs et domestiques, dans la doctrine de Jésus-Christ ; que, dans cette conjoncture, il n'y avait pas de plus assuré moyen de remédier à ces maux déplorables, que les obliger à subir l'examen, qu'il avait les clefs des sacrements, qu'il ne devait et ne pouvait donner qu'aux capables; ce qu'il ne pouvait faire, sans savoir ceux qui l'étaient et ceux qui ne l'étaient pas, et que, pour faire ces discernements, il fallait qu'ils fussent interrogés. Il donnait la comparaison d'un préfet qui ne reçoit un écolier qui demande la Rhétorique, sans savoir s'il en est capable, et qu'il ne le peut savoir, sans l'avoir interrogé et jugé digne de cette classe. Il ajoutait que, si un préfet recevait chaque écolier selon son désir, et le désir de ses parents, il n'y aurait que désordre dans une classe. Il ajoutait et maintenait qu'il y avait bien plus de nécessité d'éprouver ceux qui se présentaient au sacrement de Pénitence, d'Eucharistie et de mariage, à ce qu'ils ne fissent des confessions et communions sacrilèges, à ce qu'ils ne foulassent derechef, comme les Juifs, le sang de l'agneau sans macule. Le pasteur, soucieux de son bercail, fut convaincu de ces raisons.

Quelques mois avant Pâques, il déclara au prône de la grand'-messe que personne ne serait admis à la confession et communion, sans avoir été interrogé et trouvé capable des sacrements, et que personne se serait admis au sacrement de mariage, ni à être compère, ni commère, sans avoir subi le même examen, et qu'aux capables, on donnerait un billet d'approbation par le moyen duquel ils seraient admis à la participation de ces saints sacrements, et que ceux qui ne feraient apparaître ce témoignage de leur capacité en seraient privés.

Le Père Michel entra en chaire, en suite de cette ordonnance du Recteur, et à ce qu'ils n'appréhendassent la rigueur de l'examen, il leur dit que ce que leur pasteur réquérait d'eux n'était pas difficile, comme répondre à ces questions : Combien y a-t-il de Dieux ? — Combien de personnes en la très Sainte Trinité ? — Sont-ce trois Dieux ? — Qui des trois personnes s'est fait homme, pour nous délivrer de nos péchés, et nous mériter la gloire éternelle ? — Que recevons-nous au Saint Sacrement de l'Autel ? — Il dit qu'il n'y avait pas beaucoup de peine à apprendre leur *Pater, Ave, Credo, Confiteor,* en latin et en breton, et les com-



Ploaré. — L'église paroissiale.

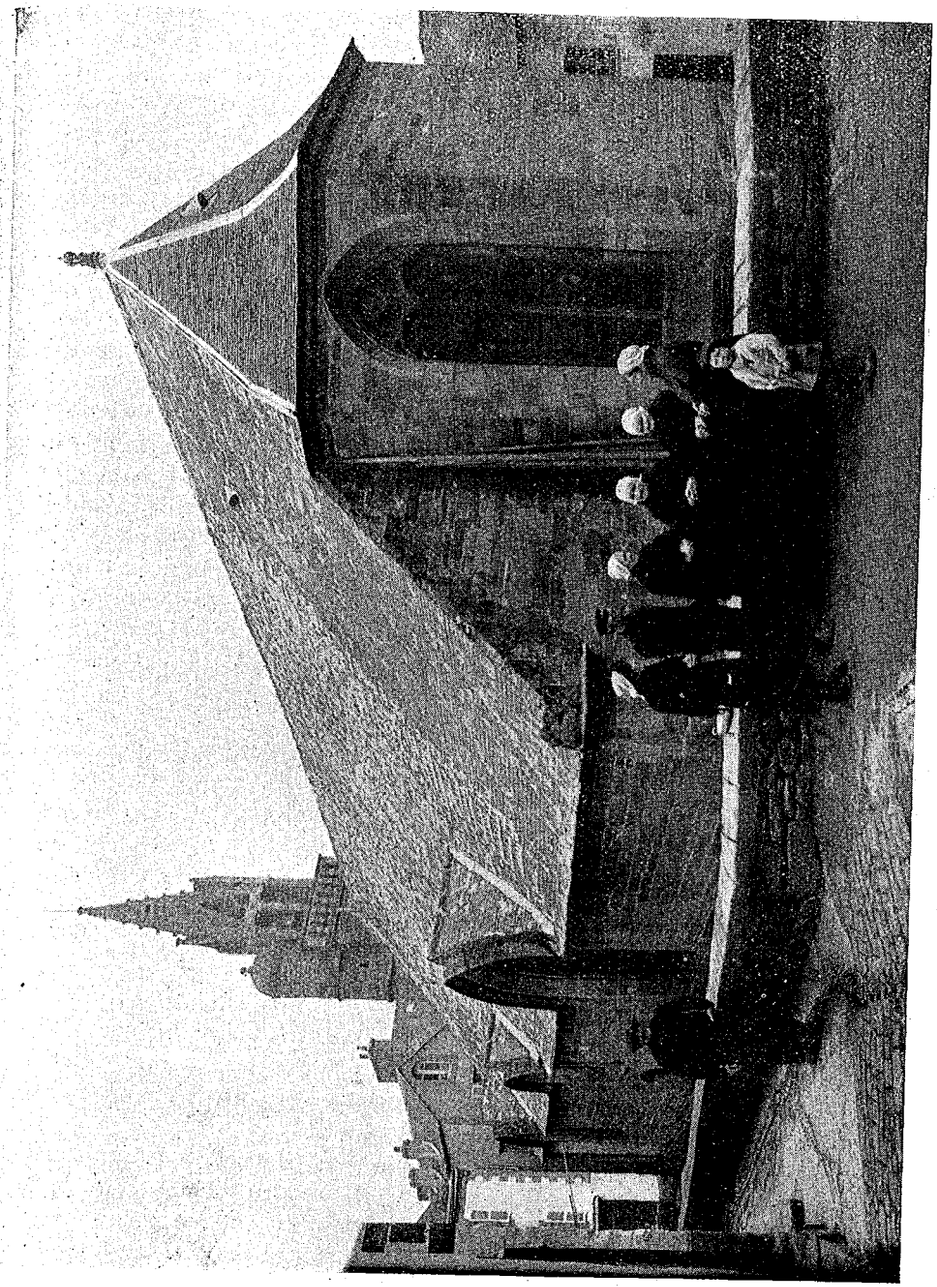
mandements de Dieu. Pour leur faciliter ce joug nécessaire il leur promit de se trouver, tous les jours de fêtes et de dimanches, à la paroisse de Plouaré, et, l'après-dîner, aux vêpres, à Douarnenez, dans la chapelle de Sainte-Hélène, et, tous les jours, deux fois, dans la même église, pour apprendre à un chacun ces points nécessaires à salut. Cette douce rigueur obligea une grande partie des paysans des champs et habitants de Douarnenez à venir à l'instruction.

Sur les champs, les paysans avaient accoutumé de s'assembler, trente ou quarante villages ensemble, pour danser la plupart de la nuit, deux ou trois fois la semaine. Ils changèrent ces divertissements pernicieux dans l'exercice de la doctrine chrétienne. Le Père le Noblets envoyait dans chaque quartier de la paroisse, les plus capables de ses disciples, pour les instruire. Dans Douarnenez, il faisait de même, le jour et la nuit, aux maisons où une grande quantité s'amassait pour faire des rets.

Cette ordonnance du Recteur alluma, d'un côté et d'autre, une ardeur non pareille. En huit ou neuf mois, ils apprirent plus qu'ils n'avaient fait le reste de leur vie. Ce zélateur des âmes ne se contentait pas d'enseigner dans l'église. Il allait par les villages des champs, et en amassait plusieurs ensemble, pour les instruire. Il allait par les maisons de la ville, pour y catéchiser, et reconnaître les négligents et insensibles, et leur donnait de l'espérance et du courage d'apprendre ce qui était requis absolument pour leur salut. Et lorsqu'ils lui apportaient pour excuse qu'ils avaient l'esprit lourd pour apprendre toutes ces choses, il leur disait qu'ils avaient assez d'esprit pour apprendre les choses mauvaises, pour vendre et acheter, pour labourer la terre, faire des rets, et que pour apprendre ce qui est nécessaire pour s'exempter des peines d'enfer et acquérir le royaume des cieux, ils n'avaient aucun désir, ni sentiment, étant stupides en l'affaire de leur salut.

Comme le feu commença à s'allumer, mademoiselle Marguerite le Noblets, sœur du Père Michel vint au secours, pour augmenter la flamme par les femmes et filles. J'ai fait voir dans l'abrégé de sa vie, les saintes industries dont elle se servit pour l'instruction de celles de son sexe, et les bénédictions divines, accompagnées de fruits admirables, pour le salut des âmes; quelles grâces et faveurs le ciel fit pleuvoir sur ce peuple choisi de Dieu,

La divine Providence permit pour exercer leurs vertus qu'ils eurent plusieurs croix. Les Philistins et les Jébuséens ne cessèrent de les persécuter, encore que les desseins de son serviteur fussent honorés des faveurs spéciales de Dieu. Sa sagesse infinie



Douarnenez. — Chapelle Sainte-Hélène. (Photo Villard.)

ne cessa de donner main-levée au malin esprit et à ses partisans, de se bander contre les desseins du Père Michel, et en particulier contre l'examen qu'il avait conseillé. Quelques-uns des plus riches de Douarnenez intentèrent procès contre M. le Recteur, pour abolir l'ordonnance qu'il avait faite, de contraindre ses paroissiens à subir l'examen. Ils l'accusèrent devant l'official, alléguèrent pour raison que toute nouveauté était suspecte et intolérable, que jamais Evêque, ni Recteur ne les avait obligés à cette rigueur, que ces lois ne se gardaient aux autres paroisses, que c'était chose inusitée d'interroger des personnes mariées, même des vieillards, comme des petits enfants, qu'au reste il était impossible aux personnes avancées en âge et qui avaient d'autres affaires sur les bras, d'apprendre tant de choses.

Les ennemis du Père Michel firent courir le bruit qu'on rebutait ceux qui répondaient bien à l'examen, s'ils ne donnaient de l'argent, et que les examinateurs prenaient des présents, pour passer ceux qui les leurs offraient. Cette calomnie ayant été dissipée, le Recteur accompagné du Père Michel Le Noblets, répartit qu'il était bien obligé, en tant que Pasteur, de répondre de ses ouailles, si elles sont capables de recevoir les sacrements, qu'il ne le peut savoir s'il ne ne les interroge, et s'ils ne répondent ; que les grandes personnes étaient obligées aussi bien que les petits, les riches aussi bien que les pauvres, de savoir ce qui nécessairement était requis pour s'approcher des sacrements, et ce qui était nécessaire à salut. Les moyens n'étaient pas difficiles ni impossibles à apprendre ; qu'au reste ils étaient adroits à chicaner, à vendre, acheter, et aux affaires du monde, que s'ils mettaient la centième partie de la peine qu'ils prenaient pour les affaires du siècle, à procurer la science du salut, ils s'acquitteraient de leur devoir. Il remontra au juge, qui était Messire Germain de Kerguelen, official de Cornouaille, que le Père Michel Le Noblets, gentilhomme de la maison de Keroderne, de l'évêché de Léon, prenait la peine d'instruire, deux fois, à Douarnenez, par pure charité, sans récompense pour sa peine, quoique plusieurs, au reste ignorants et insensibles au fait de leur salut, se moquassent de lui, et fissent leur possible d'empêcher les autres d'apprendre les vraies sciences du salut éternel.

Monsieur l'official de Cornouaille, ayant balancé les raisons de Monsieur le Recteur, trouva qu'elles étaient justes, maintint le Recteur dans ses ordonnances, et ordonna que les paroissiens de Plouaré subiraient l'examen de Monsieur le Recteur, ou de ceux qu'ils mettaient à sa place, et qu'ils prendraient un billet d'approbation, sous peine d'être refusés des sacrements de Pénitence, d'Eucharistie, de mariage, et du pouvoir d'être parrains ou marraines.

Monsieur le Recteur se servit du Père Michel le Noblets, de Dom Antoine le Pennec, premier hôte du Père le Noblets, et de Dom Guillaume Brélivet, pour faire cet examen (1). Ce dernier fut créé curé de Plouaré, à la requête du susdit Père, qui s'en servit, plusieurs années, à catéchiser à Douarnenez, et de secrétaire pour transcrire les traités spirituels qu'il composa pendant son séjour en ce lieu (2). Il n'est pas possible d'expliquer le fruit que fit cet examen, en ces dernières contrées de Cornouaille, et le changement de mœurs qui suivit ces instructions. C'est un commun proverbe qu'en mangeant, l'appétit vient. Ceux qui n'avaient pas goûté ces instructions au commencement qu'elles furent établies par cet homme de Dieu, après les avoir goûtées, sentirent une faim continuelle de la parole de Dieu, qu'ils entendaient tous les jours, deux fois, pendant que le Père Michel resta parmi eux : laquelle grâce ils ont conservée jusqu'à présent, ce qui est un des plus assurés témoignages de la présence de Dieu parmi eux.

A cette occasion, je dirai une chose à l'honneur de ce zélateur des âmes. Il a été le premier, en France, qui a inventé l'examen des chrétiens, pour voir s'ils sont capables des sacrements. C'est un des assurés moyens qu'on saurait trouver pour instruire universellement une paroisse. C'est le premier qui, en France, est allé visiter les maisons des villes et paroisses où il faisait sa mission, pour savoir si les pères et mères venaient, et envoyaient leurs enfants à l'instruction, comme aussi pour reconnaître si les maîtres et maîtresses y envoyaient leurs serviteurs et servantes.

Quelque diligence que prenne un Recteur faisant le catéchisme dans l'église paroissiale, à la messe matinale, où à la grand'messe, il n'y a pas la troisième partie qui soit instruite, à cause que l'on dit plusieurs messes, en ce temps, dans plusieurs chapelles, et ceux qui assistent à ces messes ne se mettent pas en peine d'assister au catéchisme de la paroisse, non plus que ceux qui assistent à la grand'messe. Mais quand un Recteur visite chaque maison, et fait une liste de ceux qui sont négligents de venir au catéchisme, on oblige tout le monde, vers la mi-carême d'être

(1) Le 8 octobre 1634, Dom Michel, *venerandus ac nobilis Michel Le Nobletz*, Le Pennec et Brélivet assistent au baptême de Marie Le Pober, fille de Henri et de Louise Le Moan, mariée le 18 juillet 1633 Michel Le Moan est parrain. Louise et Michel étaient enfants de Claude Le Bellec. (Registre de Ploaré, 229 recto)

(2) Brélivet signe pour la première fois *curé* le 14 décembre 1622.

interrogés et de prendre un billet d'approbation, sous peine d'être privés de la confession et communion, et autres sacrements. Chacun s'efforce d'étudier, de peur de tomber dans la confusion, digne de sa négligence et nonchalance, et d'être privé des mystères les plus adorables de l'Eglise. Plusieurs Recteurs ont imité le Père Michel en cet industrie, et ont plus profité, en un an, pour l'instruction de leurs paroisses, que leur prédécesseurs en cent ans.

Dieu veuille inspirer les prélats de mettre cet ordre dans leurs évêchés, et les Recteurs et curés dans leurs paroisses.

CHAPITRE VI

Dans le plus fort de ses persécutions, Dieu montre que son serviteur et ses services lui agréent.

La haine et l'envie sont deux monstres qui rongent, ainsi qu'une vipère, les cœurs de ceux qui en sont esclaves. Leur captivité et misère croît, à mesure que le bonheur d'autrui va s'augmentant. Un certain malveillant, envieux du bonheur dont la bonté divine favorisait les desseins de celui qui procurait leur bien, se résolut de s'en défaire. Il y en eut quatre, entre autres, qui complotèrent de le surprendre à l'écart, et le jeter en la mer, cherchant tous les jours l'occasion de venir à bout de leurs desseins. Il plut à Dieu par une faveur spéciale de dissiper ces desseins, et de jeter des rayons de miséricorde parmi ces nuages qui ne menaçaient que des foudres et tonnerres.

Dans la ville de Douarnenez, il y avait un bourgeois, appelé Tudec Jouin, qui, par une aversion extrême et défiance pleine d'avarice, ne voulait permettre à sa femme d'entendre les instructions du Père. La divine miséricorde ôta le bandeau de dessus ses yeux, et fit la même grâce aux plus grands ennemis de cet homme de Dieu. Un jour, comme Jouin était au catéchisme que le Père Le Noblets faisait touchant les mystères du Rosaire, il vit un ange, revêtu d'un surplis, à côté droit du Père, lequel avançait à mesure qu'il avançait, et reculait à mesure qu'il reculait. Il raconta cette merveille à plusieurs, et Dieu permit que ceux qui avaient conspiré contre la vie du Père Michel étaient dans cette compagnie, où ils furent tellement touchés, dans l'accent avec lequel cet homme discourait de ce qu'il avait vu, qu'ils changèrent de résolution, et se confessèrent au plus tôt, et furent les disciples bien aimés de celui dont ils avaient minuté la mort.

Le Tudec Jouin, étant retiré au logis, raconta sa vision à sa femme, et lui donna permission d'assister aux instructions de cet homme de Dieu, aussi souvent qu'elle eût voulu. Dieu bénit la condescendance de cet homme et la bonne volonté qu'avait sa femme de s'exercer dans la connaissance de Dieu. Domnat Rolland, sa femme, a donné témoignage d'avoir entendu de son mari le jour qu'il eut cette vision ; après laquelle, elle dit que son mari lui donna permission d'aller tous les jours au catéchisme (1).

Mademoiselle de Botminî, demeurant proche de Douarnenez (2), a attesté, qu'ayant été malade un an et demi, d'une chaleur si grande, qu'il lui semblait être sur les charbons, elle s'adressa au Père Michel, qui lui conseilla d'aller à Quimper, se faire traiter, et que, là elle trouverait Monsieur Cardose, excellent médecin. Etant retournée, le Père Michel la visita, et elle luî dit qu'elle était en pire état qu'auparavant. Il lui promit de prier Dieu pour elle. La seconde nuit, elle se sentit saine, et quitte de son mal, qu'elle n'a senti depuis. Cette demoiselle fut gagnée à Dieu par la guérison susdite, qu'elle reçut à la faveur des prières du Père Michel. Elle était, au commencement, du nombre de ses adversaires, et avait conçu, contre cet homme de Dieu, une si grande haine, qu'elle prit une fois des pierres en son tablier pour le lapider, ainsi qu'elle raconta, par après, au Révérend Père Cyprian, capucin.

Maître Jérôme Le Liminic, notaire, était de ceux qui avaient en dessein de tuer le Père Michel, jusqu'à ce point qu'il vint un jour chez Jeanne Cabellic, son hôtesse, avec l'épée nue, pour le tuer. Un jour, cet homme furieux étant entré à l'église, au temps que le Père prêchait, il vit un ange descendre sur sa tête, puis monter en haut, plusieurs fois, pendant la prédication. Bientôt après, il dit sa vision au Père, lui demanda pardon en présence de Jeanne Cevaër, fille de l'hôtesse du Père Michel.

En même temps, Monsieur de Porzmoreau avait une petite fille nommée Marie Méabé, à présent douairière et dame de Lancelin, qui, à l'âge de neuf ans, fut affligée d'une sorte de lèpre. Son père et sa mère eurent recours aux médecins de Quimper qui leur dirent que le mal de la petite était incurable et

(1) Nous avons relevé au registre de Ploaré les noms de deux enfants de Tudec Jouin et de son épouse. Pierre, né le 13 juin 1615, filleul de Henri Le Pober, et Auguste, né le 4 juillet 1629, dont Marguerite Le Nobletz fut la marraine. Domnat Rolland fut marraine elle-même en 1627 et 1635.

(2) Elle se nommait Anne de Kerleuguy et était femme de noble homme Michel Guillaume, bailli de la juridiction du prieuré de l'Isle Tristan en 1625.

mortel. A même temps vint à Quimper un opérateur fort renommé, Monsieur Ponce, auquel ils montrèrent leur fille. Il leur dit qu'il n'entreprendrait pas cette cure à moins de trois cents écus, et ne promettait pas d'en venir à bout. Ce bon gentilhomme, ne voyant rien d'assuré, dit qu'il aimait mieux employer son argent en bonnes œuvres, se persuadant que cet expédient serait un des plus assurés. Sa femme lui fit souvenir que, les années passées, était venu un bon prêtre, appelé Dom Michel Le Noblets, qui les avait édifiés de bons discours pleins de l'onction du Saint-Esprit, qu'elle était résolue de s'enquérir où il était, et de lui envoyer leur malade. Son mari aquiesça. Ils apprirent qu'il était à Douarnenez. Ils y menèrent leur fille en un mannequin. Il semblait que le bon ecclésiastique savait leur arrivée. Il se trouva au passage de mer, où ils devaient entrer à Douarnenez. Ils lui montrèrent leur fille abandonnée des médecins. Il eut pitié de cette petite. Il l'interrogea des mystères de la Trinité et de l'Incarnation, lui en fit faire des actes, puis se mit en prière, et fit le signe de la croix, et la fit mettre au lit. En même temps, elle fut surprise d'un profond sommeil. Cependant qu'elle dormait, le Père mena Monsieur et Mademliselle de Porzmoreau à la messe, leur donna à dîner, les fit assister à une petite tragédie, qu'il faisait représenter aux enfants de Douarnenez, du combat des vertus contre les sept péchés capitaux. A leur retour, la petite s'éveilla. Son mal, qui était une croûte, depuis les pieds jusqu'à la tête, se trouva réduit en poussière, puis elle se trouva entièrement guérie (1). Cette grâce a été attestée par la même dame, le neuvième décembre mil six cent soixante et un.

Marie Bourch, demeurant à Douarnenez, femme d'Etienne Keralec (2), rapporte sous son signe, que son fils, étant tombé dans un accident qui lui avait tourné le col et la bouche en arrière, elle porta son enfant au Père Michel, et celui-cî lui ayant fait le signe de la croix, au même instant, son col et sa bouche furent redressés. Dom Guillaume Brélivet et les assistants dirent le *Te Deum laudamus*, en action de grâces de cette guérison si admirable.

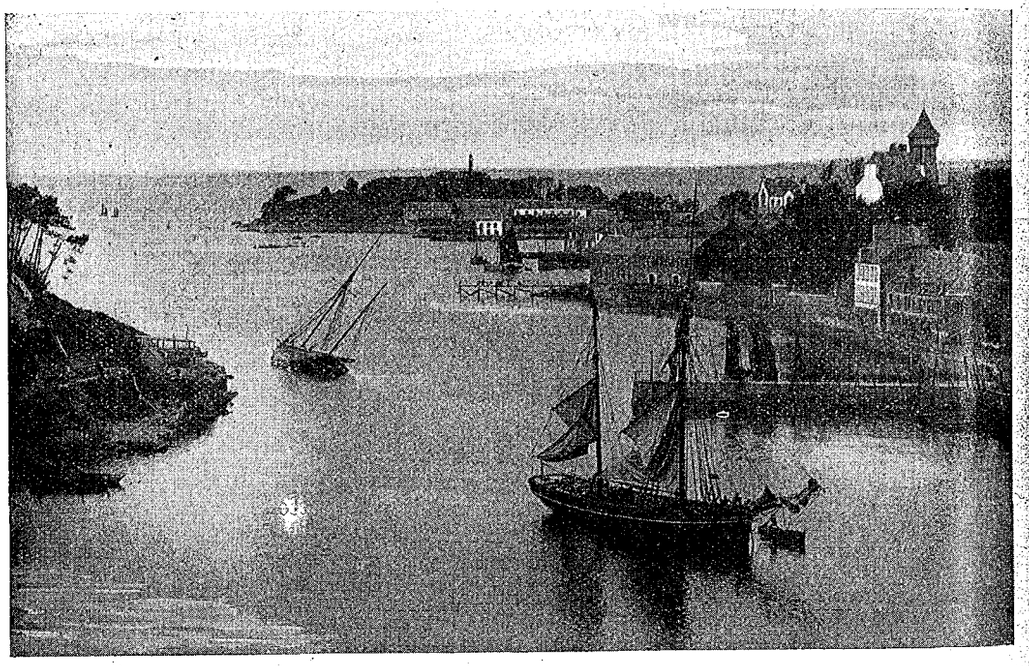
Marie Le Cor, femme de Pierre Le Marrec, demeurant au même

(1) Marie Méabé épousa plus tard écuyer René de Tromelin, seigneur de Lancelin, en Plouider, président au présidial de Quimper, mort avant le baptême de sa fille Anne, à Saint-Julien de Quimper le 12 octobre 1642.

(2) Ils eurent trois enfants : Jeanne, née le 22 septembre 1628, Pétronille, le 28 mai 1631, et Guillaume, le 15 février 1634. (Registre de Ploaré).

lieu, dépose sous son signe, le 9e de décembre 1654, qu'ayant été travaillée d'un grand mal de côté l'espace de trois jours, elle vêtit une chemise du Père Michel, et au même instant, fut guérie. Ce qui arriva l'an 1639.

Tangui de Kerlœgui, sieur de Poulpatré, de Crozon, rapporte que le Père Michel Le Noblets, ayant demeuré une nuit chez un paysan proche du manoir de Kervilio (1), près de la mer, dit à son hôte qu'il tuât son chien, autrement qu'il mangerait un homme. Le bon ecclésiastique étant parti, le paysan vint consulter M. de Kerverenn, où était Monsieur de Poulpatré. Il lui dit qu'un certain prêtre, qui prêchait à Douarnenez, appelé le prêtre Le Noblets, avait logé chez lui, et lui avait ordonné de tuer son chien, et, que s'il ne le faisait, il mangerait un homme. Les deux gentilshommes lui dirent qu'il ne fallait donner créance aux paroles de ce prêtre, et que le chien n'était pas enragé. Quelque temps après, survint un grand orage sur mer, lorsque les pêcheurs de Douarnenez étaient à la pêche. Un des bateaux fut submergé,



Douarnenez. — Quartier de Port-Ru, où habitait Dom Michel. (Photo Villard)

(1) Plutôt Lanvilio, en Plomodiern.

et les hommes qui étaient dedans. Quelques jours après, un des corps submergés fut porté par la mer au rivage, où on trouva le chien dudit paysan, qui avait mangé une partie du cadavre de ce pêcheur, qui avait été un bon chrétien.

Jeanne Le Cor, veuve de Jean Le Bras, de Douarnenez, rapporte que sa tante, Catherine Cor, avait une apostume aux genoux, grosse comme le bas d'une pinte, et, en ayant été travaillée quatre ans durant, elle conjura le Père Le Noblets de prier Dieu pour elle. Il fit le signe de la croix sur elle, et, en même temps, son mal disparut. La dite Jeanne Le Cor témoigna avoir vu le mal de sa tante, l'espace de quatre ans, et lui avoir fait visite le jour qu'elle fut guérie, et entendu de sa tante que cette guérison arriva en suite du signe de la croix, que le Père Le Noblets avait fait le jour précédent.

Noël Le Cor, bourgeois et marchand de Douarnenez, marié à Marguerite Le Mor, rapporte ce qu'il a vu de ses propres yeux. Interrogé par l'ordre de Monseigneur de Cornouaille par le Père Julien Maunoir, de la Compagnie de Jésus, touchant les grâces qu'il avait reconnues dans la personne de Dom Michel Le Noblets, rapporta ce qui suit. Il a connu dans la ville de Douarnenez, en cet ecclésiastique, une grâce que Dieu opéra par son moyen, en la personne de sa mère, nommée Marie Le Louarn, qui, mangeant du pain chaud venant du four, s'étrangla, et tomba raide morte sous la table, le pain étant demeuré dans sa gorge. Il n'y avait, alors, qu'une de ses petites sœurs avec elle, qui pensait que sa mère était endormie. Quelque temps après, une de ses filles, âgée de vingt ans, trouvant sa mère morte sous la table, se mit à crier à la porte de la maison, puis prit sa mère entre ses bras sur ses genoux. Tous ses voisins accoururent aux cris de cette fille. Ils trouvèrent sa mère, qui n'avait ni haleine ni mouvement au cœur. Dans cette conjoncture, on alla trouver le Père Le Noblets qui était éloigné d'un quart de lieue. Au lieu de visiter le corps mort, il monta au grenier, se mit en prière avec une ferveur extraordinaire. Etant descendu, il prit une plume d'oie, la lui mit dans la gorge, et en tira le morceau de pain, sans que la défunte fit aucun effort. Tous les assistants s'étonnèrent de voir le morceau suivre cette plume qui n'avait aucune prise, mais ils s'étonnèrent davantage lorsqu'ils virent cette femme ressuscitée.

Marie Perenno, âgée de 50 ans, rapporte comme témoignage oculaire ce qui suit. Mademoiselle de Trémenec, allant à Brest, la pria de demeurer dans sa maison, et d'avoir soin d'une petite, qu'elle laissait, âgée d'un an. Un matin, cette nourrice trouva

l'enfant mort dans son berceau. Le bruit s'étant répandu au voisinage, Claude Le Belec, hôtesse de Dom Michel Le Noblets, dit à son hôte que la fille de Mademoiselle Tréménec était morte subitement la nuit. Comme la maison était proche, il se transporta pour consoler la nourrice. En entrant il trouva qu'on ensevelissait l'enfant. Il pria de laisser cet enfant, et de ne l'ensevelir qu'il ne leur eût dit. Ceux du logis abandonnèrent le petit corps, et allèrent à leurs besognes. A l'heure de midi, le Père Michel dit à son hôtesse, en souriant, qu'elle allât voir en quel état était l'enfant mort. Etant entrée, elle trouva qu'un de ses bras bougeait et qu'elle tirait son haleine. Elle est à présent mariée à Monsieur Kerbasquiou, et fait sa demeure à Douarnenez. Marguerite Gousarch a attesté avoir vu cette petite fille morte et puis ressuscitée.

Marie Gousarch, veuve, demeurant à Douarnenez, rapporte qu'un de ses enfants, appelé Guillaume Nicolas, tomba dans un accident qui lui ôta la vie (1). Ayant été une demi-heure en cet état, on disposait ce qui était nécessaire à l'ensevelir. La servante de Claude Le Belec, chez qui demeurait Monsieur Le Noblets, lui dit : Mon Père, on va ensevelir le petit Guillaume Nicolas, qui vient de mourir d'un accident qui l'a surpris. Il se transporta en hâte en la maison, où était décédé l'enfant. Ayant fait sa prière, il appela l'enfant par son nom. Incontinent, il ouvrit les yeux, tira son haleine, et revint en santé. En même temps, il lui fit faire un saut, le mettant à terre. Il est encore à Douarnenez. Le Père dit à sa mère, le lui rendant : Voilà votre enfant ressuscité. J'avais oublié de dire qu'arrivant à la maison, il dit à cette femme, avec un zèle extraordinaire : Vous êtes meurtrière de votre enfant. Pourquoi n'êtes-vous venue crier force, à ma porte. Je l'eusse empêché de mourir. Elle répartit qu'elle n'avait aucune occasion de crier force, à sa porte, puisqu'il ne lui avait fait aucun mal.

Marie Douguet rapporte, sous son signe, cette grâce suivante arrivée à sa mère par le moyen du susdit Père. Cette bonne femme, ayant été dix-huit mois sur le lit, malade, sans se remuer, le bon Père la visita, et lui conseilla d'aller à l'église de Kerlas, éloignée de une demi-lieue de sa maison. Sur quoi la malade lui répartit qu'il lui était impossible, et qu'il y avait un an et demi qu'elle n'avait pas marché. Il l'incita, et dit qu'elle ferait le voyage, lui désigna le jour, qui était le prochain samedi d'après.

(1) Guillaume Nicolas naquit le 22 novembre 1631 de l'union de Guillaume et de Marie Gousarch, marié le 30 juin 1628.

Ce jour venu, elle commença à peser sur ses pieds, et arriva avec beaucoup de peine au terme de son voyage. Elle entendit la messe, se confessa et communia. Ayant achevé ces dévotions, l'appétit lui revint, ayant été longtemps sans pouvoir manger, et elle retourna à la maison, sans lassitude, et entièrement guérie. Sa fille donna témoignage de cette grâce, le neuvième de décembre mil six cent cinquante et quatre.

Domnat Rolland, veuve de Douarnenez, rapporta ce qui s'ensuit de Levenez Kerduel, veuve, qui, étant malade du mal de St Méen, eut recours à un torchon de drap, caché sous l'autel, duquel se servait le Père Michel pour nettoyer ses souliers, lorsqu'il était près de dire la messe, et que, s'étant frottée, elle fut guérie de son mal sur le champ.

Les susdites dépositions ont été prises par le Père Julien Maunoir, en suite de la commission que lui donna Monseigneur de Cornouaille, René du Louet, l'an mil six cent cinquante deux, d'avertir aux lieux où le Père Le Noblets avait fait ses missions, dans l'évêché de Cornouaille, que ceux qui avaient remarqué en lui quelque grâce et vertu pendant sa vie, ou après sa mort, en vinssent faire leur déposition devant le susdit Père.

CHAPITRE VII

Les fruits qui suivirent son zèle dans Douarnenez et les lieux circonvoisins.

Les habitants de Douarnenez et des paroisses prochaines, voyant les choses admirables que la puissance divine opérait par son serviteur, commencèrent à respecter ses paroles et exemples. Les églises étaient toutes pleines en ses sermons. La plupart de ceux qui lui avaient été contraires se rangèrent à leur devoir, et vinrent l'entendre deux fois le jour. Après qu'il leur donna la connaissance de Dieu et de la fin pour laquelle nous sommes créés, il les porta à changer de vie. Pour y parvenir il leur fit faire des confessions générales, et à ce qu'ils eussent plus de liberté et ouverture de cœur, il adressait ceux qui voulaient faire une revue de leur vie passée à Dom Pierre Le Bocer, qui faisait sa demeure près de Quimper, à Saint-Marc. Ce prêtre avait les cas réservés du pape, parce qu'il fit paraître son zèle à Rome au commencement de ce siècle, au grand jubilé, où les Bretons firent une procession composée de soixante mille hommes. Sa doctrine, piété et zèle le rendaient extrêmement recommandable et il fit un profit indicible plur le salut des âmes de Quimper, de Douarnenez et des autres lieux circonvoisins,

Après qu'il eut lavé leurs âmes par le moyen des confessions générales, il ôta les superstitions, abus et vices que traîne après soi l'ignorance des choses qui appartiennent au salut. Les jeunes gens qui, d'ordinaire, sont plus portés à la vanité, ôtèrent leurs dentelles passements, pour en faire sacrifice à l'église. Il déracina l'ivrogneric d'une grande quantité de personnes qui y étaient habituées, pourvut la ville d'un maître d'école qui vivait saintement, ayant un grand don d'oraison, étant fort adonné à l'esprit de pénitence, fort zélé du salut des âmes, principalement des

enfants, qu'il enseignait à la piété et aux bonnes lettres. Lorsqu'il fut inhumé, quelques-uns, proche de son corps, sentirent une odeur extrêmement suave, qui était une marque de l'odeur de ses vertus, dont il avait édifié Douarnenez.

Le Père Michel imprima en ceux de Douarnenez un esprit d'humilité, simplicité, modestie et de piété qui paraissait tellement à l'extérieur, qu'on les distinguait, à Quimper, des autres, quoi qu'on ne les eût jamais vus ni connus. Quand ils entraient dans une maison, après avoir dit : *Ave Maria,* il fallait à ceux de dedans, dire : *gratia plena.* Il produisit, parmi plusieurs, l'esprit de pénitences secrètes, qui se garde jusqu'à présent. Il avait chez lui un petit métier, où il faisait des ceintures de crin de cheval, qu'on appelait la ceinture de St Jean, qu'il donnait à ses plus intimes disciples, pour rendre le fruit de ses travaux permanents.

Il eût bien voulu gagner et styler quelques ecclésiastiques, pour l'aider à enseigner les paroisses qui étaient en extrême ignorance, pour conserver, en son absence, ce qu'il avait appris. Mais le siècle était si corrompu, l'ignorance si grande parmi les

Douarnenez. — Le grand Port. (Photo Villard.)

prêtres, la liberté et le vice si universels, la difficulté si grande de trouver des personnes qui voulussent se donner entièrement à Dieu, au mépris du monde, et à l'amour de l'ignominie de la croix, des persécutions et contrariétés dans la poursuite du salut des âmes, qu'il ne trouva personne qui voulût et put seconder ses desseins. Il se résolut de faire ce qu'il pouvait, pour augmenter et affermir ce qu'il avait commencé, et crut qu'il devait être content et en repos d'esprit, si, en faisant son possible, il contentait le cœur de Dieu, auquel seul il voulait agréer le reste de ses jours.

Voyant que les hommes et garçons de Douarnenez étaient sur mer une grande partie de l'année, il instruisit avec une grande diligence les mères de famille et les veuves, qui, lorsqu'il était en mission, instruisaient leurs maris et familles, à leur retour à la maison, et, à ce que ses instructions entrassent plus aisément en leurs esprits, il avait fait faire des peintures et tableaux énigmatiques, où il avait ramassé le sommaire de ses plus importantes instructions. Il est difficile de concevoir les grands fruits qu'il faisait par ses instructions, que Dieu bénit de faveurs particulières. Ceux qui n'avaient été à Douarnenez, depuis sa venue, trouvèrent cette ville toute changée. Les habitants ont tenu bon au service de Dieu, comme ils avaient été enseignés par leur bon maître et directeur. Avant son entrée, les vices et mauvais exemples régnaient en pleine liberté. Il n'y eut aucun qui voulut prendre les armes pour exterminer l'ignorance des choses de la foi. Ils étaient dans une insensibilité extrême des choses du salut. Les oraisons ferventes et bons exemples du Père Michel ont ôté tous les vices scandaleux, de ce lieu. Un Père de la Compagnie de Jésus, qui alla prêcher en ce lieu, l'année 1631, fut étonné de voir qu'il n'y avait aucun péché scandaleux, ni aucune ombre de mauvais exemples. Ce lieu a été instruit si universellement, que, dès l'âge de quatre ans, ils savent les mystères de la Sainte Trinité et de l'Incarnation.

Je peux témoigner qu'il n'y a pas de peuple plus instruit en France. Cette petite république ressemble à une école de théologie mystique, bien que la plupart ne sachent lire que dans ces tableaux énigmatiques, composés par leur directeur, tableaux qu'on peut appeler le livre des ignorants, qui apprend la plus nécessaire et assurée théologie. Ils devinrent si altérés d'entendre la parole de Dieu, que, l'espace de vingt et trois ans, la plupart quittaient leurs affaires domestiques pour entendre, deux fois chaque jour, la parole de Dieu.

A présent, quand quelque Père de la Compagnie de Jésus passe

par ce lieu, toute la ville s'assemble pour le sermon ; chaque maison est ornée d'images de Notre Seigneur, Notre Dame et des Saints, de bénitier et d'eau bénite. On y prie Dieu, à genoux, tous les jours ; tous les soirs on fait l'examn de conscience, et on dit les litanies. Vous diriez voir des religieux et des religieuses, avec un silence plein de respect et de dévotion, qui ne se voit autre part. La plupart sont en la confrérie du Rosaire, et se communient une fois le mois ; quelques-uns, une fois la semaine. On dirait que les jours ouvriers sont des fêtes en ce lieu. Ils entendent, presque tous les jours, la messe, avant leur travail, que Dieu bénit, leur donnant tout ce qui est nécessaire à la vie humaine, parce qu'ils recherchent, en premier lieu, le royaume de Dieu. Plusieurs même, de noble extraction, ayant ouï parler des saints exemples et instructions qui se voient dans ce dernier canton du monde, sont venus demeurer à Douarnenez, pour apprendre le chemin assuré du salut, et sont retournés à leur première demeure, avec un changement notable de leur vie, un mépris du monde, une piété et affection aux œuvres de miséricorde, qui leur ont duré jusques à la mort.

Leur Directeur faisait grand état de leur dévotion, et recommandait l'esprit de pénitence, mais surtout, il disait que, si on n'éteignait l'avarice, et si on ne s'adonnait sérieusement aux œuvres de miséricorde, et principalement à l'aumône et zèle du salut des âmes, il ne faisait pas beaucoup d'état d'une personne qui ferait l'un, et laisserait l'autre.

Il y eut trois veuves qui s'unirent pour coopérer aux bonnes œuvres. La première était la trésorière, à qui les personnes charitables de la ville donnaient ce que Dieu leur inspirait, pour sa gloire et l'assistance du prochain. Cette bonne veuve avait des bourses pour cinq sortes de bonnes œuvres. La première, pour nourrir les religieux qui venaient à Douarnenez pour y prêcher, catéchiser, visiter et confesser les malades. La seconde était pour faire dire une messe, toutes les semaines, pour le Roi, à ce que Dieu lui donnât la lumière et force pour conduire son peuple dans les sentiers de la vertu, pour assister l'église, venir à bout de ses ennemis visibles et invisibles. La troisième était pour faire dire une messe, toutes les semaines, à l'honneur de saint Joseph, pour impétrer l'amour de Jésus et de sa sainte Mère. Le quatrième était pour les Pères Capucins de Quimper, à qui ils envoyaient, toutes les semaines, du poisson. La cinquième, pour assister les pauvres de la ville.

La deuxième veuve avait soin de faire tous les jours un tour, par la ville, pour voir s'il y avait des malades, pour les faire

confesser, et avoir soin qu'ils fussent visités et consolés. Elle s'enquérait s'il n'y avait pas quelque orphelin ou étranger abandonnés, ou quelque malade en danger ou à l'agonie, ou quelque pauvre décédé qui aurait manqué de linge pour l'ensevelir. Elle s'informait s'il y avait des dissensions entre quelques-uns. Ayant fait son rapport aux deux autres veuves, on assistait, au corps et en l'âme, la personne qui était en nécessité.

La troisième veuve était comme la mère spirituelle et zélatrice du salut des âmes. Les petits enfants l'allaient voir tous les jours, depuis l'âge de six ans jusqu'à dix ans, et elle leur apprenait leurs prières et les premiers éléments de la doctrine chrétienne ; et, en même temps, elle faisait des filets, pour gagner sa vie et celle des pauvres. Elle allait consoler les malades, leur procurait les sacrements, assistait les agonisants, et avait en dépôt les tableaux et énigmes spirituelles qu'elle expliquait à ceux qui voulaient les voir.

Depuis Pâques jusqu'à la Saint-Michel, après dîner jusqu'à Vêpres, elle les étalait en un lieu public, auquel temps on regardait ces peintures, au moyen desquelles on se souvenait des avis que leur avait laissés leur directeur, le Père Michel. Pour les autres, qui n'avaient eu le bonheur de le connaître, cette bonne veuve, en présence d'un prêtre, qui lui demandait ce que signifiait un tel tableau et telle image, répondait et expliquait ce qui avait été enseigné, le tout, avec le consentement, approbation et bénédiction de l'évêque, ainsi qu'il se verra.

Avant l'explication, on faisait une lecture spirituelle. Après les enfants récitaient une leçon de catéchisme. Cet exercice se terminait par le chant des cantiques spirituels, composés en langue Armorique, où on avait ramassé les points principaux de la doctrine chrétienne et enseignements compris dans les tableaux énigmatiques, qu'on avait expliqués, le reste de la semaine.

Les jours ouvriers on n'entendait que ce chant mélodieux dans les champs, parmi les laboureurs et bergers, dans les maisons, parmi ceux qui faisaient des filets, et sur la mer parmi les mariniers : ce qui faisait que la mémoire demeurait remplie de bonnes pensées, l'entendement de saintes méditations, et la volonté de saintes affections pour embrasser le bien et éviter le mal, qui leur était proposé.

Saint Jérôme écrivit la joie qu'il avait eue, en la Terre Sainte, entendant le peuple qui chantait tous les jours des cantiques à l'honneur de la sainte Trinité.

Qu'eût-il dit s'il eût été à Douarnenez, et s'il eût ouï des cantiques, non seulement à l'honneur de la Sainte Trinité, mais

aussi à la gloire de Jésus-Christ, de la Sainte Vierge, des anges, et des saints, pour la recommandation des vertus et la détestation des vices, non dans une terre sainte, mais dans une terre qui, naguère, était couverte d'épines et dans la désolation de plusieurs vices ? S'il eût entendu cette sainte harmonie, non seulement sur la terre, mais encore sur la mer, non seulement le jour, mais aussi les nuits, à guise de rossignols qui ne pouvaient se rassasier de chanter les louanges de Dieu, au milieu desquelles ils se sentaient, quelquefois, surpris d'un doux sommeil, qui leur représentait les images des choses saintes et divines qu'ils avaient chantées ?

Le Père Michel, voyant une si belle moisson, tressaillait de joie ; mais, considérant que tant de paroisses croupissaient dans l'ignorance, il se desséchait de tristesse ; son cœur se fendait de douleur, manque d'ouvriers apostoliques. Comme il était dans ces peines d'esprit, à Douarnenez, on vint lui dire que les Pères Jésuites étaient arrivés à Quimper, pour y établir un collège. Ce fut lors qu'il pleura de joie et dit : Dieu soit béni, j'étais tout seul, voilà du secours qui me vient. Au lieu où il reçut la nouvelle, il dit le *Te Deum laudamus* en actions de grâces, puis, ayant amassé ses meilleurs amis et disciples, il fit un feu de joie, pour témoigner le contentement de son âme, de ce que la lumière s'était approchée des derniers confins de la Bretagne, pour écarter les ténèbres de l'ignorance, qui s'en était emparée depuis plusieurs années, parmi les ecclésiastiques et les laïques.

Après avoir témoigné sa joie au public, il vint trouver les Pères de la Compagnie de Jésus, à Quimper, en prit un pour son Directeur, auquel il communiqua son intérieur, ses écrits et sa façon d'instruire, le priant de lui montrer ses fautes, afin de s'en corriger, lui alléguant ce passage du Sage : *Ne innitaris prudentiæ tuæ* (1), lui disant qu'ayant, au commencement de sa conversion, tâché de servir Dieu avec plus de bonne volonté que de prudence, qu'il se défiait fort de son esprit et jugement. Le Père lui congratula fort de ses saints travaux et desseins, que le Saint-Esprit lui avait inspirés, l'encourageant à poursuivre ce qu'il avait commencé. Pour le dernier point qu'il alléguait pour s'humilier, et ôter de l'esprit du Père la bonne opinion qu'il eût pu concevoir de sa personne, — après avoir vu, dans ses écrits spirituels, son éminente doctrine dans la Sainte Ecriture et les Saints Pères, sa prudence surnaturelle à proportionner à la capacité et aux forces du simple peuple la perfection de la

(1) Proverbes, III, 5 : « Ne t'appuie pas sur ta propre intelligence ».

loi évangélique, le Père n'y voulut donner créance, sentant que cela partait de son humilité, ambitionnant avec plus d'ardeur qu'on eût basse opinion de sa personne, que ne font les mondains de l'approbation et vain applaudissement.

Il témoigna le reste de sa vie une grande affection aux Pères de la Compagnie de Jésus, parce qu'il tenait ce que Dieu lui avait donné de piété et de doctrine, de la grâce qu'il eut d'étudier sous eux, et d'être de la congrégation de la Sainte Vierge à Agen et à Bordeaux. Dans l'abrégé qu'il a composé des bénéfices que Dieu lui avait faits, je trouve ces mots : *Pietas et doctrina a Jesuitis ad collegium Aginense studia, ætas aurea. In secunda..., labor, et congregatio beatæ Mariæ, honor. In philosophia labor et honor recipitur. In magna congregatione aedituus duobus annis, secundo anno, pietas, contritio, revelatio, amor pauperum et elee mosinarum, conversio per amorem.* Partie de ces mots marquent le ressentiment qu'il conservait des grâces qu'il avait reçues aux classes pendant ses études, qu'il n'a voulu expliquer au long, prétendant que ces mots lui serviraient seulement de mémorial pour méditer et peser la grandeur de ces bénéfices de Dieu. Avant l'arrivée des Pères de la Compagnie de Jésus en Basse-Bretagne, il suivit le conseil du Révérend Père Pierre Cotton, lorsqu'il voulut faire élection de la vie apostolique. Lorsqu'il fut dans l'emploi des missions, il ne faisait rien qu'en suite des sentiments des Pères du collège de Bordeaux, comme il appert par des lettres que lui envoyaient les Pères Gabriel de Laporte, Boiri, Le Roastre et Jarri. Depuis que les Pères furent établis à Quimper, il voulut, jusques à la mort, suivre leurs conseils, et, lorsqu'il voulut faire sa confession générale, et rendre son bienheureux esprit, ce fut entre les mains d'un de ce Collège, ainsi qu'il se verra plus amplement.

Retournons à Douarnenez. Voyons, parmi les flots de cette contrée maritime, les grâces et vertus qui ont éclaté dans la vie de quelques-uns de ses disciples.

CHAPITRE VIII

Vertus et grâces mémorables de quelques personnes conduites et dirigées par ses avis et conseils.

Il est raisonnable de commencer par Claudine Le Belec, honnête bourgeoise de Douarnenez, puisqu'elle a logé dans sa maison, l'espace de vingt et cinq ans, cet homme de Dieu, qui lui impétra les bénédictions du ciel. Lorsque le Père Michel vint à Douarnenez, elle avait un peu d'attache à la vanité des habits et aux liens de la terre. La source de ses maux était l'ignorance des choses qui touchent le salut éternel. Dès que le Père entra dans sa maison, il ne tarda pas longtemps à faire déloger ces trois hôtes qui empêchaient l'entrée des grâces du Saint-Esprit. Elle comprit en peu de temps, par les saints discours et par les prières de cet homme de Dieu, en quoi consiste le point de la perfection que Dieu demande d'une personne, qui vit dans le commerce du monde, et dans un ménage où la vocation l'engage. Un Père de la Compagnie de Jésus l'a connue environ dix ans, et, l'espace de huit, a dirigé sa conscience, et a remarqué ce qui s'en suit. Elle ne savait ni lire, ni écrire ; toutefois, elle était éclairée dans la loi de Dieu, dans la vie spirituelle et dans la connaissance de son intérieur, comme si elle eût toujours vécu dans la religion.

Ne pouvant vaquer les jours ouvriers à la prière, comme elle désirait, elle se levait toutes les nuits, à minuit, pour faire l'oraison mentale, et avait un petit livre de parchemin où était représentée, en chaque feuille, une méditation, avec chaque point, par des images, que son Directeur lui fit faire. Un Père de notre Compagnie, se logeant un jour chez elle, lui demanda comme elle faisait son oraison. Elle lui montra son livre, et lui dit : Après avoir adoré Dieu présent, et offert ma prière à sa

plus grande gloire, j'ouvre mon livre, regardant les images qui me représentent le sujet de ma méditation. Le Père lui demanda

Douarnenez. — Venelle des Alcyons. (Photo Villard)

le feuillet où elle était en sa dernière méditation. Elle le montra. Il y avait, au milieu, un Père éternel, vis-à-vis, un soleil. Sous ce soleil, il y avait comme dix chemins, qui aboutissaient tous au soleil. Elle lui dit que l'image qui était au milieu lui représentait la majesté divine, qu'elle se mettait à considérer sa puissance, bonté, sagesse, beauté, et sa sainteté, et ce qu'elle pouvait pour concevoir ses perfections, qu'elle faisait un acte de foi de ces vérités, qu'elle adorait son Dieu, sa puissance, bonté et autres perfections. Après, elle le remerciait de ce qu'il était puissant, sage, bon, saint, et infiniment parfait. Pour ce qui touchait le soleil, elle considérait que ce soleil lui représentait la fin pour laquelle elle avait été créée en ce monde, qui est la connaissance et l'amour de Dieu, en cette vie, et la vision de sa bienheureus face, en l'autre. Pour ce qui est des dix chemins, elle s'arrêtait un peu, et considérait qu'elle s'était fourvoyée de la voie qui mène à la vie éternelle, par tels et tels péchés ; ensuite, elle formait des actes de contrition, et faisait une résolution de quitter semblables offenses, avec la grâce de Dieu.

Le Père fut fort étonné de voir une femme idiote, ainsi éclairée dans l'oraison et voie de l'esprit, comme si elle y eût été habituée dès l'âge de sept ans. Toute la journée, son esprit était occupé en Dieu. Comme la bouche parle de l'abondance du cœur, elle ne parlait que de Dieu d'ordinaire, et de ce qui concernait sa gloire : en quoi, elle avait une grâce spéciale, une onction particulière du Saint-Esprit, une telle fécondité et force d'esprit qu'un jour, priant un Père de la Compagnie de recommander la conversion des âmes de Douarnenez, elle lui suggéra dix raisons, propres au temps et lieu où il prêchait, desquelles il se servit pour composer un sermon, laissant celui qu'il avait préparé.

Elle avait une grâce efficace de se retirer au fond de son âme. Elle se retirait du tumulte des affaires terriennes, pour vaquer à la prière. Un jour, étant avec Mademoiselle Porzmoreau, dans un bois, elle lui dit: « O qu'il fait beau être dans un lieu solitaire. Ce n'est pas dans les maisons des riches, et de ses parents, dans les boutiques et embarras du monde, que Dieu se fait sentir, mais dans la solitude, et le silence des créatures, à l'écart des soucis du siècle, où le créateur se fait sentir et goûter à l'âme raisonnable. » Cette demoiselle fut bien édifiée et étonnée de voir et entendre une bonne femme qui ne savait ni lire, ni écrire, parler si hautement des choses divines.

Comme elle était collée à Dieu par éminente charité, elle en montrait les plus excellents effets par son zèle ardent et continuel du salut des âmes. Elle invitait souvent les Révérends Pères Capucins et Jésuites de venir prêcher à Douarnenez, en l'absence du Père Michel Le Noblets, pour conserver le bien qu'il y avait opéré. Elle avait instruit un bon paysan, nommé François Trélu, de la paroisse de Plonevez-Porzay, près de Douarnenez, qui

amassait, tous les soirs, les jours ouvriers, tous les enfants et paysans du voisinage, pour leur apprendre le catéchisme, les prières en latin et en breton, les commandements de Dieu, et la pratique des bonnes œuvres. Les dimanches et fêtes, il accostait les plus vicieux, et, ayant gagné leur amitité, il les portait à faire de bonnes confessions générales ; et, à ce qu'ils eussent plus de liberté à vomir leur poison, il les menait, quatre lieues loin de sa maison, à l'église des Pères Jésuites, et les recommandait au Père Guillaume Thomas, qui entendait la langue bretonne.

Comme dans la paroisse de Plouaré, les paysans ne savaient les commandements de Dieu, Claudine Le Belec impétra du Recteur que deux enfants les chantassent tous les dimanches, lorsque le peuple était amassé dans l'église. En outre, voyant que la plupart des paroisses de Basse-Bretagne étaient dans une ignorance extrême de ce qui est nécessaire au salut, elle fut fortement inspirée de communiquer, hors de la paroisse, les lumières et les flammes du saint amour dont son cœur était embrasé. Elle allait quinze lieues loin de sa demeure, en compagnie de deux autres coadjutrices. Elle allait avec plusieurs tableaux et peintures énigmatiques, qui comprenaient tous les points de la foi, l'explication du *Pater* et *Ave,* et les commandements de Dieu, et la façon de se confesser et communier dignement.

Lorsqu'on lui demandait ce qu'il y avait de nouveau, elle leur disait qu'elle avait des nouvelles qui méritaient d'être entendues, puis, elle déployait ses tableaux, expliquait familièrement les points principaux du devoir du chrétien. On la priait de demeurer quelques jours; elle ne demandait pas mieux. Alors, elle allait et venait de tous côtés, annoncer ces nouvelles, et catéchisait avec ses assistantes, en Léon, Tréguier et Cornouaille. De cette façon, elle a instruit plus de dix mille personnes trente ans durant.

Dans la Basse-Bretagne, il y a des assemblées qu'on appelle pardons, où plusieurs vont, les uns pour courir, voir et être vus, les autres, pour battre ceux dont ils se veulent venger, d'autres pour boire et manger, d'autres pour danser jusqu'à la nuit. Devant que Vêpres se commençassent, elle, accompagnée d'une autre, se mettait à deviser avec quelque honnête veuve, lui montrait une des peintures, et lui expliquait ce que voulait dire chaque image, en présence d'un catéchiste qui l'interrogeait. En même temps, on quittait les danses et on venait voir, par une sainte curiosité, ces énigmes pleines de piété, avec contentement et fruit. Plusieurs y ont appris une après diner, plus qu'ils

n'avaient fait pendant tous les sermons qu'ils avaient entendus toute leur vie.

Un jour, comme elle expliquait ces saints tableaux près de Locronan en Cornouaille, il survint un juge qui la voulut mettre en prison, ne considérant pas que ce qu'elle faisait n'était pas défendu, non plus que lire un livre de dévotion ; car la peinture est appelée le livre des ignorants. Il ne savait pas que son prélat, Monseigneur Guillaume Le Prestre, lui avait donné sa bénédiction pour cet exercice, hors l'église, en présence d'un prêtre. Cette bonne Sunamite eut, ce jour-là, une grande joie et une grande tristesse. Elle eut joie de s'être vue prête d'être emprisonnée pour avoir expliqué les images de la sainte Trinité, du Fils de Dieu, incarné et crucifié pour nous, et du Saint Sacrement, Elle conçut une grande tristesse, lorsqu'elle se vit privée de ce bonheur.

Lorsqu'elle vivait, il y avait une sorcière qui faisait abattre plusieurs croix, donnant à croire que sous telle et telle croix étaient cachés de grands trésors. Son zèle la porta à imiter la patronne de Douarnenez, sainte Hélène. Elle releva les croix abattues. Plût à Dieu que Messieurs les Prélats de la Basse-Bretagne eussent connaissance de ces sacrilèges arrivés en ce siècle, et qu'ils ordonnassent que les croix que l'on voit renversées de tout côté fussent rétablies en leur ancien honneur, en chaque paroisse ! Je peux assurer que, dans les évêchés de Cornouaille, Léon, Tréguier et Vannes, on compterait plus de mille croix, et plus de cinq cents images du Fils de Dieu abattues. Que feriez-

Ancien calvaire, non loin de la chapelle Saint-Jean de Tréboul.

vous, Messieurs de la justice, si on abattait la statue du roi ou de la reine, ne feriez-vous pas votre possible pour reconnaître les auteurs de ces crimes ? Les images de Jésus crucifié, Roi des Rois et celle de la Sainte Vierge, Reine des Reines, sont abattues, qui est-ce qui s'en met en peine ? Si nos ancêtres, qui ont érigé avec tant de peine les plus belles croix d'Europe, retournaient en leur pays, que diraient-ils voyant, près de leur maison, des croix renversées, comme en Turquie ?

Cette honnête veuve, Claude Le Belec, qui n'était guère pourvue de biens, s'élèvera, au jour du jugement, contre ceux qui ont pu et dû rétablir l'honneur de Jésus crucifié, et ne l'ont fait. C'était elle qui faisait dire, toutes les semaines, une messe pour le roi, une autre, en l'honneur de saint Michel, l'archange de Bretagne, et des anges gardiens de ceux qui vivent dans la province, à ce qu'ils procurassent des personnes zélées, pour enseigner la doctrine chrétienne dans les paroisses. Elle avait une affection et dévotion particulière à l'honneur de saint Joseph, faisant dire, à son honneur, une autre messe, pendant laquelle, elle entretenait trois cierges devant les images de Notre-Seigneur, de Notre Dame et de saint Joseph. Elle allait chercher l'aumône pour les pauvres nécessiteux, honteux, orphelins et délaissés, et les habillait. Elle logeait et nourrissait les Pères Capucins et Jésuites qu'elle invitait de venir à Douarnenez, pour y instruire le peuple. Elle tapissait les lieux où elle les recevait, de fleurs et d'herbes odoriférantes, prenait leur bénédiction, à genoux, à leur arrivée et sortie. Elle avait une affection de mère envers les Pères Capucins. C'était elle qui avait soin de leur envoyer, toutes les semaines, des charges de poissons qu'elle avait quêtées chez les personnes charitables.

Comme je fus à Douarnenez, je fus témoin de sa charité envers une pauvre fille délaissée de toute assistance. Elle avait un chancre, qui jetait une odeur insupportable. Un de ses parents chez qui elle demeurait, la jeta hors de sa maison, sur le pavé, au commencement de la nuit. Cette veuve charitable, ayant entendu cette nouvelle, se transporta de compassion, avec une de ses coadjutrices dans les œuvres de charité, avec une telle vitesse et allégresse incroyable, vers cette pauvre créature, la prit entre ses bras, et la mit dans une maison où elle la fit nourrir. Elle fut, en peu de temps, guérie de ce mal incurable, ne se servant d'aucun médicament. Dieu, en reconnaissance de la charité de cette veuve pitoyable, rendit la santé à cette malade, et fit paraître des effets de sa toute puissance, à l'endroit de cette créature, pour témoigner que la charité de Claude Le Belec lui était très agréable.

Ce n'a pas été la première fois que la divine bonté a donné des témoignages de sa bienveillance aux actions charitables de cette bonne veuve. L'année 1633, environ le mois d'août, un vaisseau, chargé de vin où elle avait une partie, fit naufrage au port de Douarnenez. Son hôte, le Père Michel Le Noblets, lui conseilla de donner trente pots de son vin aux pauvres, si elle pouvait recouvrer sa marchandise. Elle y consentit. On trouva une machine pour dégager le vaisseau de dessous les eaux. Son vin étant vis-à-vis de son cellier, elle fit avertir les pauvres de la ville, auxquels elle donna ce qu'elle avait promis. Il y avait un consort qui avait une portion dans ce vin, qui lui dit : Tout beau, que faites-vous ? Elle dit que, voyant la barque et le vin en danger de périr, elle avait promis de donner trente pots aux pauvres. Il se fâcha, et dit qu'elle faisait du bien d'autrui largesse, et qu'il voulait qu'elle remplît la barrique de son vin propre. A quoi elle s'accorda. Elle prit d'autre vin, et voulut le mettre dans la barrique. Ayant commencé à la remplir, à peine avait-elle versé une verrée de vin qu'il sortit par la bonde, et la barrique se trouva toute pleine. Toute la ville fut témoin de cette merveille. On raconte cette grâce prodigieuse au Père Michel. Il dit que c'était un miracle de vengeance à l'endroit de ce marchand, à qui Dieu, par sa toute puissance, voulait rendre le vin, et lui montrer que, par sa chicheté, il n'était pas digne d'avoir part à l'aumône donnée aux pauvres. Si vous pensez, cher lecteur, que la plus grande récompense que Dieu donne aux saints est dans l'agrément qu'il témoigne lorsqu'il fait quelque miracle, en suite de quelque action de vertu héroïque, vous vous trompez. Le plus grand loyer que Dieu donne, c'est l'affliction, et la patience pour la supporter de bon cœur, avec joie. Quand Notre Seigneur demanda au bienheureux Jean de la Croix, coadjuteur de Ste Thérèse, ce qu'il voulait pour récompense de ses grands travaux et fidélité à procurer sa gloire, il répondit : d'être méprisé et d'endurer quelque chose. Il savait bien que cette récompense était un trésor caché, et très précieux devant les yeux de Dieu.

Tobie, après avoir passé sa vie aux œuvres de miséricorde, a eu pour récompense d'être privé de la vue. Daniel, pour avoir bien suivi Dieu, a eu pour loyer d'être jeté dans une fosse pour être dévoré des lions. Joseph, pour sa chasteté, a été vendu, et enfin mis en prison, et sur le point d'être pendu. Voyons la récompense que Dieu a donnée aux œuvres héroïques que pratiqua notre bonne veuve. Ayant risqué la troisième partie de son bien et de ses enfants, on lui apporta nouvelle assurée que le

navire où était compris son bien s'était perdu. Ses enfants, qui étaient à la maison, commencèrent à pleurer et à crier comme des désespérés. Leur bonne mère leur recommanda de se conformer à la volonté de Dieu, qui était le maître des biens, qui les donne et les ôte quand il lui plaît ; qu'il fallait le bénir et louer de tout, avec joie. Et, pour conclure son exhortation, elle leur recommanda de danser avec elle, pour montrer qu'ils se réjouissaient de ce que Dieu avait ordonné, et chanta en breton : *Doue en deus roet, Doue en deus lamet, Doue ra vezo beniguet,* c'est-à-dire : Dieu a donné, Dieu à ôté ; qu'il soit loué de tout.

Dieu mortifie, Dieu vivifie quand il lui plaît. Après avoir donné des épines à ses amis, il apporte des roses. Si Tobie fut privé de la vue, Dieu la lui restitua, si Joseph fut mis en prison, il en fut retiré pour être le premier ministre de l'Etat de la cour de Pharaon. Si Daniel fut jeté dans une fosse pour être dévoré des lions, il en fut retiré, pour être un des plus grands favoris des rois de Perse. Dieu ne put celer le plaisir qu'il prit à voir la danse de cette femme et de ses enfants. Après avoir achevé son chant et sainte récréation, remplie de louanges et de bénédiction, elle trouva dans son coffre le même argent qu'elle avait risqué sur mer, sans qu'il y manquât un denier.

Ayant, un jour, raconté cette grâce à un Père de la Compagnie de Jésus, son confesseur, elle l'attribua aux prières d'une de ses nièces, à qui chose semblable était souvent arrivée. Puisque Dieu lui faisait paraître ces signes d'amitié particulière, il ne faut pas s'étonner de la familiarité que lui portait son ange gardien. Elle raconta au même Père, lui rendant compte de son intérieur, que, quand elle avait quelque affaire importante, qui demandait qu'elle se levât une heure déterminée de nuit, son ange ne manquait de l'éveiller à point nommé, à l'heure nécessaire.

La plus éminente faveur que Dieu donne à ses favoris, sur la fin de leur vie, c'est de leur faire boire la lie du calice qui est le plus amer, qu'il leur faut avaler, pour être conformes à son fils, à qui il avait réservé le plus amer, dans les opprobres et douleurs inexpliquables de la croix, où il rendit son bienheureux esprit. Cette vertueuse veuve eut ce partage des enfants de Dieu, sur la fin de sa vie. Elle avait un enfant qu'elle avait élevé avec tout le soin possible à une mère soigneuse de ses enfants. Elle l'avait fait étudier sous les Pères Jésuites, à Quimper, où il avait vécu comme un vrai chrétien, jusqu'à l'âge de 23 ans. Mais, après ses études, il fut emporté d'une telle avarice qu'il semblait vouloir engloutir tout Douarnenez. Ce vice le

conduisit à l'orgueil et estime de son esprit, croyant que les autres n'étaient que des ignorants en comparaison de lui. L'esprit de superbe le porta jusqu'à ce point qu'il traita sa mère avec mépris, ingratitude et cruauté qui donnaient mille coups de poignard au cœur de celle-ci, pour le danger de la perte de son âme. Elle écrivit au Conquet, au Père Le Noblets, le piteux état où était son filleul, car il l'avait tenu sur les fonts du baptême. Ayant appris qu'il était venu à ce point de superbe et mépris de sa propre mère, qui sont les caractères des réprouvés, il supplia la divine bonté de l'humilier et affliger afin qu'il se reconnût, et ne mourût dans son péché, comme Absalon persécutant son père. Dieu exauça les prières de cet homme de Dieu, et lui montra les verges qu'il avait préparées à cet enfant rebelle, et filleul méconnaissant. Dieu lui ayant révélé le châtiment qu'il lui avait préparé, ce serviteur de Dieu écrivit à Claude Le Belec, sa mère, et lui prédit tous les malheurs qui lui devaient arriver. Un Père de la Compagnie de Jésus les a vus décrits dans la lettre. Ils sont arrivés. Ce Père est témoin, et toute la ville de Douarnenez.

Ces traits furent décochés de la main vengeresse de Dieu. Voyez le contenu de la prophétie écrite dans un papier à part : Il ne pourra aller à Bordeaux, ni à Saint-Malo. Il sera poursuivi des sergents, qui le mèneront en prison, deviendra gueux, et sera dépouillé. Comme Caïn, il sera obligé de quitter le pays, et comme un autre Néron, il privera le pays d'une personne qui procure le bien public, enfin il mourra misérable.

Quelque temps après, comme ce jeune homme s'imaginait être sur le haut de la roue de la fortune, bouffi d'orgueil et de présomption de son esprit, vêtu comme un gentilhomme, s'étant embarqué en plusieurs affaires où il ne trouva point son compte, il fut poursuivi des sergents, devant lesquels il prit la fuite, tant qu'il put. Enfin, étant attrapé des records, il leur dit que c'étaient ses péchés qui l'avaient poursuivi et mis en prison. Ses maisons, meubles et héritages furent vendus, et lui, mis en un tel état, qu'il fut obligé de coucher dans un lit d'emprunt, n'ayant ni souliers, ni habit pour couvrir sa nudité, ni un morceau de pain pour manger. Dans cet état, il reconnut la main de Dieu qui le touchait, et pria un Père de la Compagnie de Jésus d'entendre sa confession générale. Dès qu'il eut pu avoir de quoi se couvrir, il quitta le pays, et se rendit à Paris où il se fit valet d'écurie, et eut le bonheur de mourir à l'hôpital, mangé des poux.

Je crois que son parrain lui impétra ces afflictions, afin qu'il

rentrât en soi-même, et apprît à s'humilier sous la main du Tout Puissant, avec une vraie contrition. Dieu ne permit pas que sa mère vît tous ces malheurs, car quelque temps avant, après avoir travaillé avec un zèle infatigable, ayant son cœur transpercé de douleur de la vie débordée de son fils, elle rendit son esprit à Dieu, l'année 1648.

La nuit après son décès, elle se présenta à son cher hôte, le Père Michel Le Noblets, qui demeurait au Conquet. Le jour précédent cette apparition, il y avait une bonne femme du Conquet qui avait fait la buée chez lui. A son réveil, voyant une femme sur l'âge et croyant que c'était cette femme qui avait blanchi son linge, le jour d'avant, et qu'elle était demeurée la nuit dans sa chambre, il prit son bâton pour la battre, et chasser. Comme il fut près de la frapper, elle tourna la face et lui dit : C'est moi, Claude Le Belec, décédée. Priez Dieu pour moi. Puis elle disparut. Le lendemain, il avertit les bons amis de cette veuve de prier Dieu pour elle, et qu'il croyait qu'elle était morte. Quinze jours après, un bateau qui venait de Douarnenez apporta la nouvelle de sa mort, arrivée à même heure qu'elle se présenta à celui qui lui avait donné la connaissance de Dieu et retiré son cœur de l'amour du siècle, pour s'adonner à bon escient à l'amour de Dieu et du prochain, dans lequel elle vécut autant que Notre-Seigneur vécut au monde, c'est-à-dire 33 ans.

Après sa mort, elle a donné des témoignages de sa gloire dans le ciel. Quelque temps après, un Père de la Compagnie de Jésus étant arrivé dans une certaine paroisse de Cornouaille, elle s'apparut à une personne qui ne savait rien de la venue du Père, l'avertit d'un point remarquable pour le salut de son âme, et la chargea d'aller le lendemain à l'église paroissiale, où elle trouverait un Père Jésuite, qu'elle se confessât à lui. Cette personne trouva le Père, et lui déchargea sa conscience, avec une satisfaction particulière de son âme. Elle déclara que Claude Le Belec était resplendissante comme un soleil, en compagnie d'une dame d'une rare beauté, et d'un prélat revêtu de ses habits pontificaux. Il est probable que c'étaient la Sacrée Vierge et Saint Corentin, auquels elle avait une grande dévotion. Cette veuve charitable logeait le Père, chaque fois qu'il allait à Douarnenez. Il est croyable qu'elle voulait lui faire connaître qu'encore qu'elle fût dans le ciel, elle ne laissait pas de procurer la gloire de Dieu et salut des âmes, parmi ses plus proches.

CHAPITRE IX

Exemples mémorables des vertus de quelques autres veuves coadjutrices de la précédente.

Anne Keraudren, veuve de Douarnenez, se présenta de bon cœur à Claude Le Belec, pour être sa coadjutrice. Ce fut elle qui l'aida à porter cette pauvre fille, mangée d'un chancre, que son parent avait jetée sur le pavé, elle qui lui donnait à manger tous les jours. Elle était la procureuse surveillante de Douarnenez, pour reconnaître les nécessités, et en avertir leur supérieure, Claude le Belec, qu'on peut, à juste titre, appeler la mère des bonnes œuvres. Cette bonne Anne Keraudren faisait tous les jours visite par tout Douarnenez, s'enquêtait s'il y avait quelque pauvre orphelin, quelque désunion et discorde, quelque malade, moribond en danger de mort ou quelque pauvre décédé qui n'eût pas de linge pour être enseveli. Elle en avertissait Claude Le Belec, afin qu'elle pourvût et ordonnât ce qu'il fallait faire. Elle portait des vivres aux malades, aux pauvres honteux, et du linge avec lequel elle ensevelissait les morts. Elle procurait des prêtres aux moribonds, et les sacrements à ceux qui étaient en danger de mort. Quand elle avait achevé son tour, elle allait aider les femmes qui avaient besoin d'assistance pour leur travail, assistait les autres femmes à faire ou à battre la buée ou à porter des faix, le tout pour l'amour de Dieu, sans demander ni recevoir aucune récompense. Elle demandait souvent à Dieu de faire sa pénitence avant de mourir, ce qui lui fut accordé. Elle fut frappée d'une maladie qui dura six mois, avec des douleurs si pénétrantes que tous ceux qui la visitaient étaient étonnés de sa patience. Elle disait qu'on ne savait ce que c'est que demander à Dieu de faire sa pénitence. Quelque temps devant que de mourir, trois démons se présentèrent à elle, pour la tenter et l'épouvanter ; mais elle les chassa avec grande foi, et le signe de la croix.

Une autre veuve, disciple du Père Michel, Eléonore Thépaut, avait une dévotion particulière à la passion de Notre-Seigneur et à

sa couronne d'épines (1). Un jour, dans l'ardeur de sa prière, elle pria le bon Rédempteur de la faire participante de la peine qu'il avait ressentie, lorsque son chef sacré fut couronné d'épines. En suite de sa prière, le reste de sa vie, la veille des principales fêtes et les vendredis, elle sentait une douleur extrême, comme des coups d'alène, à l'entour de sa tête, en forme de couronne, ce qu'elle endurait avec une patience extrême, encore que, ces jours, elle dût porter des charges de poissons de Douarnenez à Quimper, faisant huit lieues en un jour. Elle fut alitée un an avant sa mort et but à longs traits au calice du Sauveur. Il est à croire que le Verbe incarné lui fit part de sa gloire et de ses joies, puisque pendant sa vie il l'avait fait participante de sa passion.

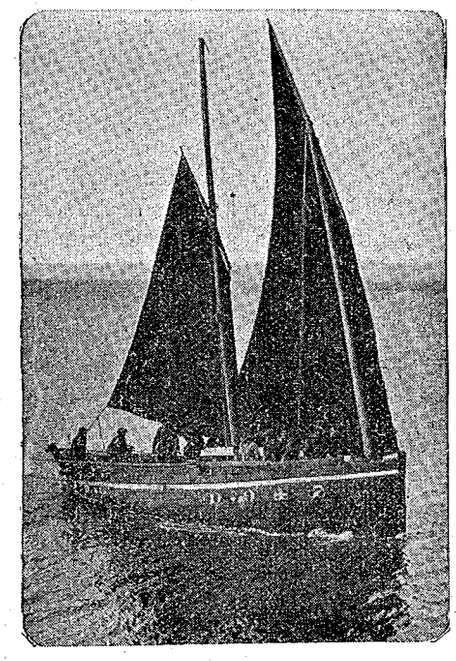
Marie Le Bourch, veuve, après avoir servi d'exemple de toute sorte de vertus, fut frappée d'une maladie extraordinaire, perdant la vue, et, ensemble les deux prunelles de ses yeux tombèrent. Elle demeura près de vingt ans en cet état, avec une résignation à la volonté de Dieu, une joie et sérénité de visage si extraordinaire que tous les religieux et autres personnes de vertu qui allaient à Douarnenez l'allaient voir, comme une Sainte Lidvine, ou comme une sœur de Job. Le Père Michel, étant au Conquet, y voyant quelqu'un de Douarnenez, se recommandait à cette vraie veuve, miroir de patience et de piété solide. La plupart des nuits, elle était en continuelle oraison, et parlait à Dieu, avec une telle sapience céleste, que ceux qui l'entendaïent en étaient touchés. Elle décéda à Kerlosquet, proche de Douarnenez, l'année 1653, avec une édification de toute la ville.

Une autre disciple du Père Michel, appelée Clémence le Goff, servit d'exemple aux femmes mariées (2). Elle avait été portée d'entendre, tous les jours, les instructions du Père Michel, dès l'âge de treize ans, y fut constante l'espace de vingt-cinq ans. Elle fréquentait souvent sa tante Claude Le Belec, et avait appris de ses exemples comme elle se devait comporter en ménage, à l'endroit de son mari et de ses enfants, et dans les traverses qui tombent en partage à ceux qui vivent sous le joug du mariage. Ses parents lui firent prendre un mari qui donna bien de l'exercice à sa patience. C'était un homme difficile, ivrogne et prodigue. Son Père Directeur lui recommandait d'être patiente. Jamais on n'entendit de sa bouche, durant trente ans, aucune réponse mal digérée à son mari. Dans les éloges que donne Saint Luc à Sainte Elisabeth mère de Saint Jean, c'est la paix et la concorde avec laquelle elle vécut avec

(1) Eléonore Thépaut, mariée à Yves Stipon, eut deux filles : Blanche, née le 6 avril 1625, et Jeanne, née le 19 juin 1630.

(2) De son union avec Maurice Gouzien (16 septembre 1624), elle eut plusieurs enfants : Jean (1626), Etienne (1628), Jeanne (1631), Claude (1635), Lévénez (1637).

son mari, sans dispute, ni querelle. Dans la Vie des Pères, un Père du désert, ayant eu une pensée s'il se trouvait au monde une personne si agréable à Dieu que lui, un ange s'apparut à lui, et lui dit qu'il lui montrerait deux personnes qui étaient à un même degré de sainteté. Il le mena chez deux bonnes gens des champs, qui avaient vécu sans querelle ensemble depuis qu'ils étaient unis par les liens du mariage, ce qui les rendit si agréables à Dieu.



Sur mer.

La vertu de cette femme de Douarnenez, son humilité, patience, paix et concorde n'étaient pas peu considérables, vu la difficulté qu'a une femme qui se trouvait dans les ordres de la Providence où elle était réduite. Je confesse qu'une femme, de la nature de son sexe, est légère, inconstante et impatiente ; lorsqu'elle garde constamment la paix avec son mari quoique pacifique, et dans un ménage où Dieu donne des commodités nécessaires pour l'entretien de sa famille selon sa condition, elle est digne d'être mise au nombre des illustres de son sexe. Mais lorsqu'elle demeure dans un état de paix, patience et humilité, sans éclipse, sans querelle, impatience, et sans désespoir ou défiance de la Providence de Dieu, avec un mari querelleur, prodigue, vicieux, dans une famille chargée d'enfants et de pauvreté, je dis que sa vertu est plus éclatante que le soleil et la lune, qui, pour être quelquefois brillants au-dessus de tous les astres, ne laissent pas pourtant d'être sujets aux éclipses et défauts de lumière.

Cette honnête femme était avec un mari difficile et vicieux, qui avait prodigué une partie de ses biens et de ceux de sa femme, chargée de cinq enfants, à la veille de mendier son pain. Dans cette difficulté qui l'environnait de tout côté, elle se conservait toujours dans la piété, dévotion, dans l'amitié et concorde avec son mari, sans dissension, ni parole injurieuse, dans une humilité, espérance, un silence d'espérance inaltérable que Dieu ne l'oublierait. Certes,

je crois qu'il n'y a miracle qui égale cette vertu ; plutôt descendra un ange du ciel que de voir cette femme et sa famille abandonnées.

Marguerite Le Noblets, demoiselle et sœur du Père Michel, la voyant un jour extraordinairement malade et en danger de mourir, demanda à Dieu le jour de Saint Laurent 1633, qui si cette femme devait mourir, il lui plût lui transporter sa maladie et sa mort, à ce qu'elle pût subvenir à ces cinq pauvres enfants, qui étaient à la veille de mourir de faim, si elle mourait. Elle fut prise au mot. En même temps la malade fut délivrée de son mal, et la charitable demoiselle tomba en une maladie, et en mourut.

Cette vertueuse chrétienne étant remise en santé alla trouver le Père Le Noblets et lui découvrit la nécessité où elle était réduite, ne sachant de quel bois faire flèche, ni ou avoir de quoi nourrir ses cinq pauvres enfants. Comme il vit que sa sœur avait immolé sa vie pour la sienne ; il l'encouragea et promit de prier Dieu pour elle. En suite de sa prière, elle trouva dans son coffre un écu, où il n'y avait pas un denier ; ce qui l'étonna, parce qu'il était fermé d'une clef, qu'elle portait toujours à sa ceinture. Elle bénit Dieu. Quand cet écu fut employé, elle trouva, encore, au même lieu comme auparavant, deux écus, quelquefois quatre, enfin tout ce qui lui était nécessaire, jusqu'à ce que Dieu donna sa bénédiction au bateau de son mari, qui fit une si bonne pêche et eut un tel bonheur en ses voyages sur mer, qu'ils devinrent fort à leur aise. Ensuite ils marièrent leurs enfants, qui eurent les mêmes bénédictions spirituelles et temporelles.

Dieu montra, dans une autre occasion, comme il avait à cœur la protection de cette sainte famille. Son mari envoya sa barque pour chercher du vin à Bordeaux. En ce temps, il y avait guerre entre les deux couronnes. Les Espagnols, ayant fait rencontre de ce vaisseau, le prirent et mirent à bord les mariniers. Dès que ces ennemis commencèrent à mettre les voiles, la barque fit eau. Les autres la trouvant inutile, l'abandonnèrent. Les matelots de Douarnenez la reprirent. Dès qu'elle retourna en leurs mains, l'eau n'y entra plus. Depuis ce temps, elle fit plusieurs voyages à La Rochelle et à Bordeaux.

Le Père Le Noblets, devant que sortir de ce monde, avait légué à cette honnête femme deux tableaux : un *Ecce homo*, et une horloge spirituelle. Une certaine personne les prit, mais fut contrainte de les rendre, car, toutes les nuits, elle entendait un grand tintamarre en son logis, qui l'empêchait de dormir, et, le lendemain, trouvait ces tableaux ôtés de la place où elle les avait mis le jour de devant ; ce qui l'obligea à faire restitution. D'où il appert le soin que Dieu et les anges avaient de ce qui appartenait à cette honnête femme.

CHAPITRE X

De la sainte vie de Domnat Rolland.

Je ne puis omettre les rares présents et vertus que Dieu communiqua à une bonne veuve nommée Domnat Rolland. Lorsque le Père Michel arriva à Douarnenez, elle avait quarante et trois ans, et ne savait ni son *Pater*, ni les mystères de la Trinité. Entendant une fois ou deux les catéchismes de ce bon missionnaire, elle avait une faim insatiable d'apprendre le chemin du salut. Son mari, qui n'était pas moyenné (1), ne voulait lui donner permission d'entendre la parole de Dieu si souvent qu'elle eût désiré. Dieu changea le cœur de cet homme, comme nous avons dit, lui faisant voir un ange resplendissant à côté du Père Michel, lorsqu'il expliquait l'*Ave Maria*, et les mystères du Rosaire.

Cette femme avait une mémoire prodigieuse, allant, deux fois le jour, à l'instruction, après laquelle elle répétait tout ce que le Père avait expliqué, sans y manquer. Le Père voulut lui faire apprendre ses heures (2), mais on ne put jamais en venir à bout. Dieu voulut faire éclater sa gloire en un sujet bas, et dans une femme qui ne savait ni A ni B, pour confondre les doctes de ce temps, qui ne veulent prendre la peine d'instruire le pauvre peuple. *Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia* (3). Par le moyen des instructions spirituelles qu'elle entendit, et des saintes peintures que le Père expliquait, elle apprit plus en deux mois, qu'une novice religieuse ne pourrait apprendre en deux ans.

L'espace de 25 ans, elle ne perdit aucune instruction du Père, elle savait expliquer plus de trente énigmes spirituelles, sans manquer d'un seul point. Si on imprimait les explications de ces peintures spirituelles qu'elle savait, on ferait un tome aussi gros que toutes les

(1) Qui n'avait pas de fortune.
(2) Les heures de l'office divin.
(3) Ière aux Corinthiens, I, 27.

œuvres de saint Bernard. Elle avait une si grande connaissance des vertus, de leurs motifs, nécessité, utilité et dignité de leurs actes, des moyens de les acquérir et conserver, de l'art de mépriser le monde, et de la victoire de soi-même, de l'horreur du péché et des moyens de le combattre et surmonter, que les plus doctes étaient étonnés de l'entendre parler. Elle s'expliquait avec tant de clarté, facilité, grâce, douceur et humilité, qu'il n'y avait si ignorant qui ne comprît ce qu'elle disait, ni si dur et si barbare qui ne fût attiré, ému et contraint de croire et suivre ce qu'elle disait.

Monsieur le Baron de Lannion, gouverneur de Vannes, seigneur doué d'une grande piété et doctrine, ayant ouï parler des qualités de cette ancienne veuve, âgée alors de 70 ans, voulut l'entendre expliquer une de ses énigmes, appelée : les cinq cités de refuge. Il fut étonné et confessa qu'il avait apprit pour la vie intérieure des secrets qu'il n'avait jamais entendus.

Messire Guillaume Le Prestre, évêque de Cornouaille, voulut un jour l'entendre expliquer un de ses tableaux sacrés. Ayant vu son humilité, simplicité, douceur et clarté avec lesquelles elle expliquait le devoir et la perfection d'un chrétien, selon les maximes de l'évangile, il lui donna sa bénédiction, et l'exhorta à porter les autres, par paroles et exemples, à pratiquer ce qu'elle avait expliqué.

Outre ce talent d'apprendre et retenir, jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, ce qu'elle avait entendu, outre le don de s'expliquer nettement, et de persuader aux autres ses sentiments, elle avait une grande humilité et simplicité en ses habits, paroles, et dans l'intérieur de son âme, ayant un bas sentiment d'elle-même. Elle communiait tous les dimanches, pratiquait, jusqu'à l'extrême vieillesse, des austérités secrètes. Elle faisait trafic des rets à prendre les poissons, travaillait tous les jours, et, du travail de ses mains et de l'industrie de son petit trafic, elle nourrissait cinq ou six personnes qui étaient en grande néeessité. Son Directeur lui avait communiqué le plus haut degré de son esprit, qui était le zèle du salut des âmes.

Pendant son travail, elle enseignait les prières et catéchismes aux petits enfants. Les fêtes et dimanches, elle expliquait les tableaux énigmatiques. L'odeur de sa vertu et capacité s'étendait tellement aux évêchés de Léon et de Cornouaille, que plusieurs demoiselles vinrent de ces cantons pour demeurer chez elle, afin d'apprendre d'une pauvre veuve, qui ne savait ni A ni B, la science des saints. Mademoiselle de Kerongar, Mademoiselle Kergven, et trois demoiselles du Chastel en Léon, demeurèrent près d'elle, et profitèrent tellement dans son école, qu'elles persistèrent jusqu'à la mort dans l'accomplissement des maximes de l'évangile qu'elle leur avait données.

Jeanne Le Gall vint de Léon, l'an 1639, exprès pour apprendre d'elle le chemin du salut. Cette bonne fille que, deux ans auparavant, avait une inclination d'apprendre ce qui est nécessaire au salut, trouvait tant de goût à ses saintes instructions, qu'elle se fût passée sans manger des jours entiers, entendant les saintes leçons de cette bonne maîtresse. Elle se trouva portée à vendre tout son peu de bien, pour acquérir cette précieuse perle de la doctrine du salut. On eût pu dire d'elle : *Inventa una pretiosa margarita dedit omnia sua, et comparavit eam* : Ayant trouvé une perle précieuse, elle a donné tout ce qu'elle avait pour l'acquérir (1). Dieu bénit la maîtresse et l'écolière. Cette fille apprit, en six mois, l'explication de tous ces tableaux énigmatiques, et toutes les instructions de sa maîtresse, et s'en servit après, l'espace de treize ans, pour instruire plusieurs, comme il se verra par après, avec des bénédictions de Dieu et de ses supérieurs ecclésiastiques. Domnat Rolland était tellement embrasée de l'amour de Dieu et du zèle du salut des âmes, quelle eût voulu aller par tout le monde, pour faire connaître, aimer et servir Jésus-Christ. Tandis qu'elle a pu marcher, son Directeur l'envoya souvent avec sa compagne, Claudine Le Belec, dans plusieurs lieux de Léon, Tréguier et Cornouaille, pour étaler, dans les maisons particulières, les perler de la doctrine évangélique, à la faveur des tableaux sacrés, au moyen desquels, comme avec autant d'hameçons, elles gagnèrent plusieurs milliers de personnes, qui se trouvaient prises insensiblement, et gagnées à Dieu par ces peintures, qui leur imprimaient la connaissance et l'amour de Dieu, avec plus d'avantages que tous les sermons qu'ils avaient entendus.

Son amour du salut des âmes était si industrieux, qu'elle employait une partie de son trafic et travail pour fournir aux frais de ceux qui allaient faire le catéchisme aux paroisses de la campagne. Elle vivait pauvrement, ne mangeait que du pain sec, quelquefois quelque sardine rôtie sur les charbons, pour épargner de quoi donner l'aumône aux pauvres, et fournir à l'entretien des personnes évangéliques, à l'une desquelles elle donna une fois jusqu'à quarante écus. C'est beaucoup pour une pauvre veuve, qui n'avait que le travail de ses mains.

Si quelqu'un est étonné et trouve à redire de ce qu'une simple veuve se mêle d'enseigner, il trouvera, au chapitre suivant, des personnes de son sentiment, et, ensuite, l'apologie du Père Le Noblets, faite au sujet des persécutions qui s'élevèrent contre lui, à cause de cette façon d'enseigner. En attendant, je lui dirai que ce n'est pas chose digne de blâme qu'une femme se mêle du

(1) Saint Mathieu XIII, 46.

salut des âmes. Sainte Cécile catéchisa son mari, Valérian, et le porta à quitter le paganisme, et à embrasser la foi de Jésus-Christ, Sainte Monique, par ses bons discours, convertit Patrice son mari. Une pauvre servante, nommé Christine, convertit à la foi de notre Sauveur un peuple infidèle ; Théodelinde, les Lombards en Italie ; Sainte Berthe, son mari Edilbert, roi d'Angleterre, avec tous ses sujets; Sainte Clotilde, son mari, le roi Clovis avec toute la France. Si quelqu'un reprend le Père Noblets de s'être servi de ces deux veuves, qu'il reprenne saint Paul, qui se servit d'honnêtes femmes pour l'instruction des autres femmes, comme il écrit aux Philippiens.

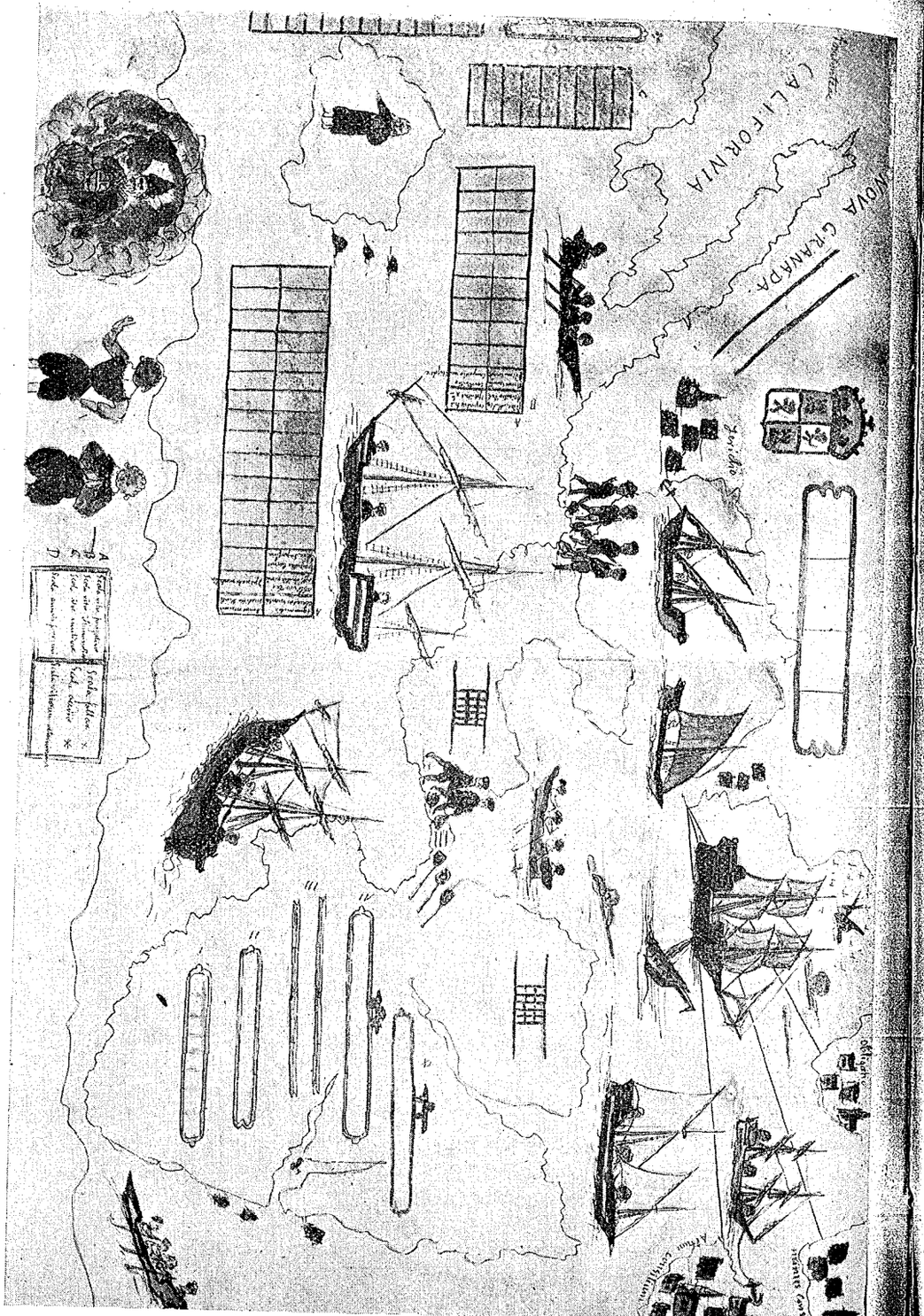
Les pêcheurs relèvent leurs filets. (Photo Villard)

CHAPITRE XI

Le Père Michel est accusé devant l'évêque de Cornouaille qui le protège.

Abel a toujours été haï par Caïn, et Isaac par Ismaël (1), qui les persécutèrent, quoiqu'ils soient remplis des bénédictions du Ciel. L'Eglise, quoiqu'elle ait promesse d'être assistée jusqu'à la fin, de son époux Jésus-Christ, elle ne laisse pas d'être combattue des hérétiques et infidèles. De même, le Père Michel, encore que Dieu le comblât de grâces spirituelles, dans la ville de Douarnenez, quoiqu'on vit éclater, dans ces derniers cantons du monde, l'esprit de la primitive église, il ne laissa pas d'être contrôlé, et d'y souffrir, jusqu'à la fin de sa résidence en ce lieu. Le Recteur, qui, auparavant, lui avait montré toute sorte de bienveillance, se refroidit, et, peu après, vint à un tel point, qu'il ôta Dom Guillaume Brelivet, secrétaire du Père Michel, de sa charge de curé, pour l'aversion qu'il avait de son Directeur. Pour le même sujet, il se montra contraire à Dom Anthoine Le Pennec, compagnon inséparable de celui qui l'avait converti. Il vint à un tel point, qu'il ne voulut un jour purifier une femme, disciple de cet homme de Dieu (2). Un jour, en pleine église de Plouaré, un dimanche, il le traita de paroles très sensibles, lui reprochant plusieurs choses indignes. Cette passion alla jusqu'à tel point, que le Père Michel fut obligé, quelque temps, de dire la messe et de confesser les pénitents à la ville de Pouldavid, qui est en une autre paroisse. On dit que le Recteur fut piqué de voir le respect qu'on portait au Pére. Il était fâché de ce que plusieurs avaient confiance et se confessaient à lui, qu'on lui faisait des présents, qu'on le chérissait. Messire Germain de Kerguelen, grand vicaire, ayant connaissance des grands trésors de sagesse et de grâce que Dieu avait départis à son serviteur, adou-

(1) Texte de Kerdanet : « Abel a toujours haï Caïn, et Isaac Ismaël. »
(2) C'est-à-dire l'accepter à l'église pour les prières des relevailles.



Carte des Conseils ou de la Perfection.

Déclaration de la Carte des Conseils ou de la Perfection

C'est ici une carte géographique, représentant la partie méridionale de l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud. Pour éviter aux navigateurs la peine de contourner l'Amérique du Sud par le détroit de Magellan, deux bonshommes percent à l'aide de pelles l'isthme de Panama, qui a 3 lieues de large. Ces 3 lieues représentées par 3 lignes signifient 3 sortes de vices : concupiscence de l'honneur mondain, concupiscence de la volupté du corps, concupiscence des richesses transitoires. Les 3 pelles représentent le mépris de soi, l'amour de la pauvreté, l'amour de la mortification.

Ceux qui sont pris par les 3 concupiscences, au lieu de couper l'isthme de Panama pour y passer, s'en vont traverser le détroit de Magellan, ce qui est représenté par les navires qui font le long chemin en contournant l'Amérique du Sud, et qui risquent de sombrer.

Ceux qui veulent couper un autre isthme plus au nord, représentent les misérables mondains qui prennent de la peine à faire certaines dévotions à leur fantaisie plutôt que de suivre les conseils.

Au bout de la carte, à droite, trois îles figurent l'une les conseils les plus élevés, une deuxième les autres conseils, la troisième la stricte obligation. A cause de la marée et du vent qui font dévier le navire il faut viser plus haut pour tomber plus bas. Ceux qui mettent le cap sur la stricte obligation, risquent de se perdre, à gauche, sur les rochers.

Au haut de la carte, vers la gauche, la cité de Jéricho représente la confusion mondaine. Vers elle naviguent deux bateaux dont l'un est rempli de voleurs, l'autre de marchands avares. — Au Nord-Ouest, dont le vent est mortel aux navires, c'est le chemin par lequel les hérétiques veulent aller au paradis.

Diverses échelles et civières, tracées sur terre et sur mer, représentent les vies purgatives, illuminative, unitive, ou bien des vices variés.

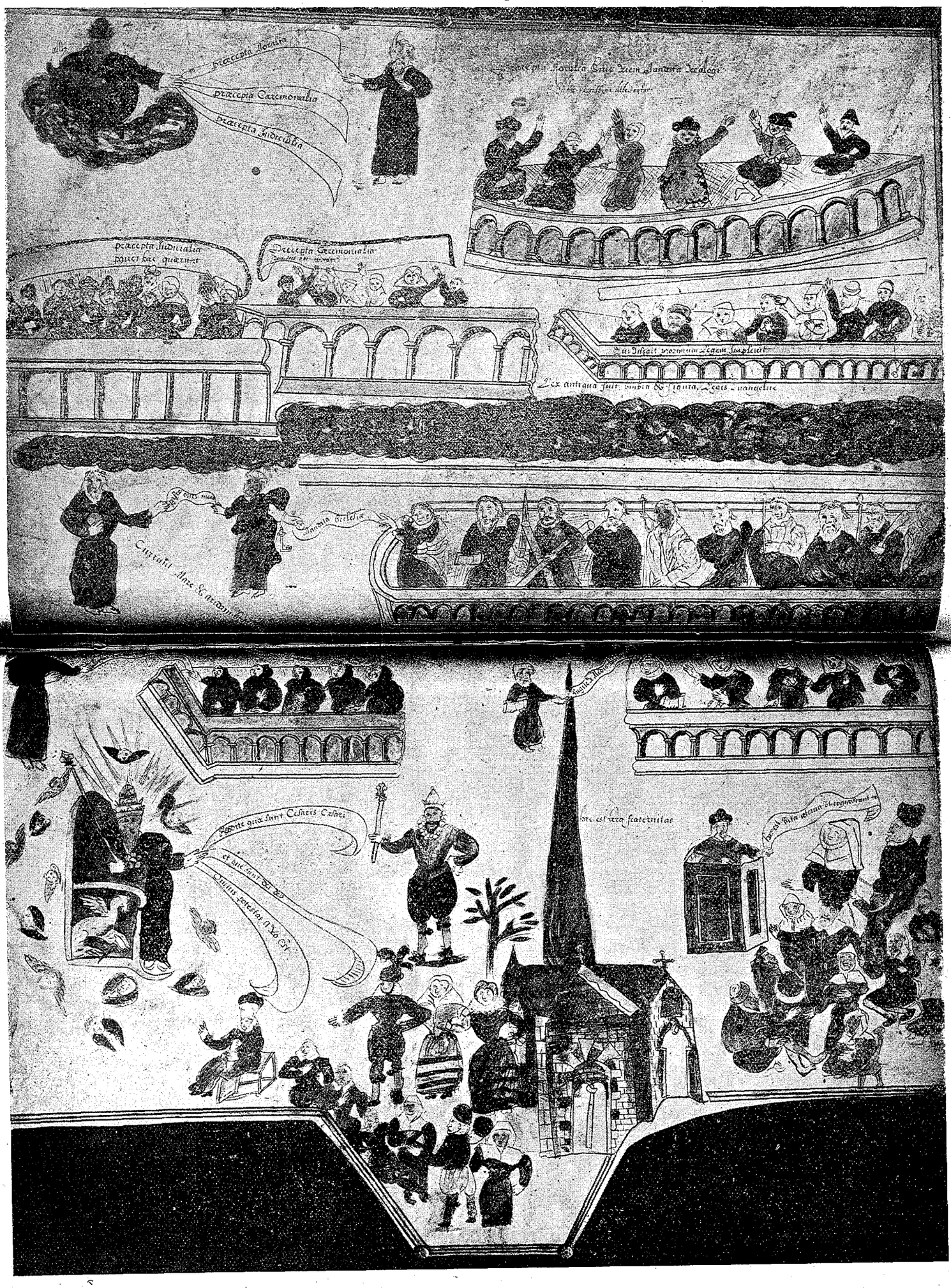
Le continent, figuré au bas de la carte, symbolise la « terre nouvelle » du Paradis. On y voit le Père Eternel et les élus..

La Carte des Lois [1]

Au haut du tableau, Dieu donne à Moïse l'ancienne Loi, dont les préceptes sont observés par de rares fidèles. Celui qui aime son prochain accomplit la Loi. L'ancienne Loi fut la figure de la Loi évangélique.

Au-dessous des nuages, la Loi Nouvelle : au haut : le Christ, saint Pierre et 10 apôtres. Plus bas la vie parfaite des moines et des moniales. Plus bas encore, à gauche, l'autorité civile : « Rendez à César ce qui est à César », à droite, l'autorité religieuse : « A Dieu ce qui est à Dieu ». C'est à l'église paroissiale que les fidèles se réunissent comme des frères. C'est là que le prêtre leur prêche le chemin de la Vie éternelle.

(1) Voir les 2 pages suivantes.



Carte des Lois.

cissait l'esprit du Recteur, et faisait qu'il le laissait catéchiser et prêcher comme auparavant.

Le Père Michel fut encore persécuté de quelques religieux non réformés. Il y en eut un qui prêcha publiquement contre lui pour le discréditer. Un autre lui dit des injures grièves, l'appelant: veau. Un autre avait une passion extrême contre lui, s'imaginant qu'il était cause qu'il n'avait bonne quête, et parce qu'il donnait conseil aux veuves de ne se remarier. Il le poursuivit un jour, l'ayant trouvé à Sainte-Hélène à Douarnenez, en intention de le battre, ce qu'il eût fait s'il n'y eût eu que lui. Ce misérable devint, bientôt après, apostat de double apostasie de la religion où il avait fait les vœux, et de la foi catholique, s'étant rendu hérétique. Le diable voulut être de la partie, enragé de ce qu'il lui ôtait les âmes de ses griffes. Dom Anthoine Le Pennec témoigna un jour, à un Père de la Compagnie de Jésus, que le Père Michel fut, un jour, si cruellement traité de cet ennemi cruel, qu'il ne pût se lever du lit l'espace de quatre jours.

J'ai la déposition d'un des Pères de la Compagnie de Jésus, qui eut commission d'un prélat de France, de lui aider à détourner un jeune enfant, qu'une méchante personne avait mené dans une assemblée où on reniait publiquement Jésus-Christ, la foi et l'Eglise, et où l'on rendait au diable l'honneur dû à Dieu seul. Cet enfant interrogé de ce qu'il avait vu en ce lieu, dit que ces esclaves du malin esprit avaient apporté une image du Père Michel au prince de l'assemblée, qui était assis dans une chaire dorée, en forme d'un grand bouc, et que ce vilain monstre vomit de sa gueule un brandon de feu, autant de ses yeux et oreilles, et dit : Voilà Michel Le Noblets, notre grand ennemi. Combien nous a-t-il retiré d'âmes de Douarnenez, que nous aurions eues sans lui. Ceux qui sont là-haut lui disent tous : Nous l'avons bien battu. Ce démon fit traîner et fouler aux pieds cette image, et puis la brûler. Ceci arriva deux ans avant sa mort.

Il y a des choses mémorables dans la déposition juridique de cet enfant, qui était d'un pays, éloigné de la demeure du Père Michel, d'environ cent lieues. Cet enfant n'avait jamais ouï parler de cet homme de Dieu, ni de son nom. Il le dépeignit habillé d'une soutane plus courte que celle des autres prêtres, un front large, des yeux rouges, la barbe blanche et rasée, un visage maigre. Cet homme de Dieu ne se souciait pas tant de ce que les démons lui faisaient endurer, mais des persécutions qu'il souffrait des Recteurs, dans les paroisses desquels il résidait, par l'ordre du grand vicaire de Cornouaille. Ils trouvaient occasion de le troubler dans les fonctions apostoliques.

Cet homme de Dieu inventa un artifice pour instruire le canton. Il composa plusieurs tableaux et peintures spirituelles, où il représenta, sous l'écorce de certaines paraboles, la moëlle de ses instructions. Il avait trouvé les anciennes veuves, desquelles nous avons parlé dans les chapitres précédents, lesquelles étant douées d'une grande prudence, charité, humilité et maturité, faisaient état de vivre dans une haute perfection. Elles avaient de coutume de répondre aux catéchismes du Père, et savaient, sur le bout du doigt, ses instructions. Il leur apprit l'explication de ses peintures, qui avaient pour but d'enseigner à mépriser le monde, l'humilité d'esprit, l'exercice des vertus chrétiennes, la façon de combattre le péché, et de se servir des Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, et le moyen d'arriver à la parfaite charité de Dieu et du prochain.

Lorsqu'elles eurent compris le but principal de ses tableaux et a signification de chaque peinture, il demanda au catéchisme, en la chapelle de Sainte-Hélène, à ces deux bonnes veuves, ce que signifiait chaque image, avec permission du Recteur. Ces femmes, étant de retour à la maison, expliquaient ce que signifiaient ces images à leurs domestiques. Les femmes du voisinage, attirées de la douceur et facilité des instructions, venaient pour apprendre l'explication de ces saintes représentations, qui les touchaient, et ouvraient les portes de l'entendement et volonté, pour entendre et aimer les vertus et vérités évangéliques. Les maisons étaient trop petites pour contenir le concours des voisins, qui venaient voir ces peintures, et elles furent contraintes d'aller dans leurs petits jardins, pour obvier aux plaintes de ceux qui ne pouvaient entrer dans la maison, où se faisait cette explication. Leur Directeur ordonna qu'elles expliquassent ce que signifiait chaque image, avec des termes simples, sans glose ou exagération de paroles, afin d'obvier aux inconvénients qui en pourraient naître.

Ayant reconnu les grands fruits que faisait ce saint exercice, prévoyant les contradictions qu'on forgea contre cette sainte méthode, il envoya ces bonnes veuves à Quimper, pour faire visite à Mgr l'évêque de Quimper, Guillaume Le Prestre, et lui communiquer leurs pratiques, pour conférer avec leurs voisins de la connaissance de Dieu et de la foi, par le moyen de certaines peintures qu'avaient composées et fait faire, à ses dépens, Dom Michel Le Noblets, lesquelles elles expliquaient, les fêtes et dimanches en privé, en leurs maisons et jardins, attendant Vêpres. Ce bon prélat leur demanda si elles avaient quelques-unes de ces peintures. Elles avaient apporté trois tableaux sur parchemin, pour les lui montrer. Elles les déplièrent sur la table et expliquèrent devant ses yeux, avec tant de facilité, clarté, naïveté et de prudence, ce que signifiait chaque image, qu'il fut consolé et édifié, et leur donna sa bénédiction pour continuer comme elles avaient commencé, pourvu que ce fût hors l'église, en laquelle il n'entendait point qu'elles parlassent, si ce n'était en forme de dialogue, répondant à celui qui ferait le

catéchisme, sur la signification de ces saintes représentations. Leur ayant donné la réfection, en son palais épiscopal, il leur réitéra sa bénédiction, et continua sa permission, selon les ordres du Père Michel, dont il connaissait la doctrine et sainteté de vie.

Etant retournées à Douarnenez, elles continuèrent quelque temps cet exercice entre elles, et les autres femmes enseignant la signification de chaque image à leurs enfants mâles et maris lorsqu'ils étaient de retour de la pêche, ou de leurs voyages de mer. Plusieurs personnes, même de qualité, venaient voir les images qui étaient en dépôt chez Claude Le Belec, et lui demandèrent l'explication de chaque image. Ce qu'elle faisait, avec la méthode qui lui avait été enseignée et prescrite, sans manquer un seul point.

Il est impossible d'expliquer le profit que fit cet exercice parmi les disciples intimes du Père Michel, qui s'adonnèrent entièrement à la piété, et au mépris du monde, se retranchant de la familiarité de ceux qui avaient l'esprit du monde, se contentant de les aimer, comme les images de Dieu et le prix du sang précieux de Jésus-Christ. Dans cette conjoncture, le Recteur et les gens du monde trouvèrent deux pièces de batterie pour traverser les desseins du Père Michel. Ils tâchèrent de semer le bruit que le Père Michel retranchait ses disciples des familiarités des autres, ayant mis la division dans Douarnenez, que c'était un esprit turbulent, inquiet qui semblait être privé de jugement. La seconde machine fut contre l'exercice des veuves qui expliquaient les peintures sacrées, trouvant étrange qu'elles prêchassent, contre la doctrine de saint Paul qui défend aux femmes d'enseigner, outre que les femmes en savaient assez, qu'il n'était nécessaire qu'elles apprissent davantage.

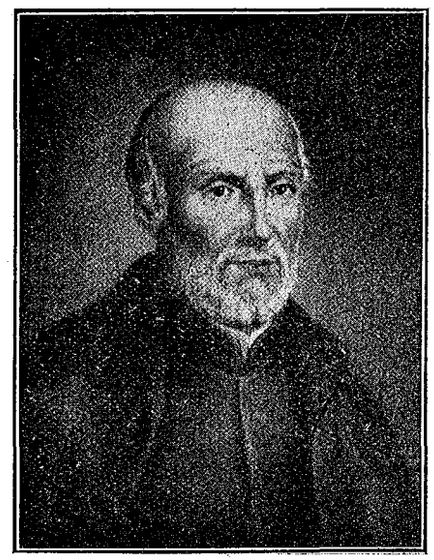
Voilà les principales armes d'enfer pour discréditer, et chasser de Cornouaille ce serviteur de Dieu. Pour le premier chef, les ennemis du Père avaient tâché de préoccupper les esprits des Pères capucins, des Jésuites, et autres religieux, afin de leur persuader qu'il avait semé la discorde à Douarnenez, afin que leur sentiment servit à autoriser les leurs qui tendaient au but de l'enfer, qui étaient de priver la Cornouaille des instructions de cet homme de Dieu. Il écrivit au Révérend Père Julien Maunoir, de la Compagnie de Jésus, pour l'instruire du fait dont il s'agissait, à savoir, qu'il n'y avait point, dans la ville de Douarnenez, ni dans la paroisse de Plouaré, aucune mauvaise ni blâmable division, causée par ses disciples, ni par son moyen. Or, parce que cette lettre nous servira beaucoup, pour faire connaître la sagesse et la sainteté du maître et de ses disciples, je la donnerai au public, selon l'exemplaire que j'ai trouvé dans ses écrits, et qu'il avait écrit au sus dit Père, après qu'il eût prêché le carême à Douarnenez, l'an mil six cent quarante.

CHAPITRE XII

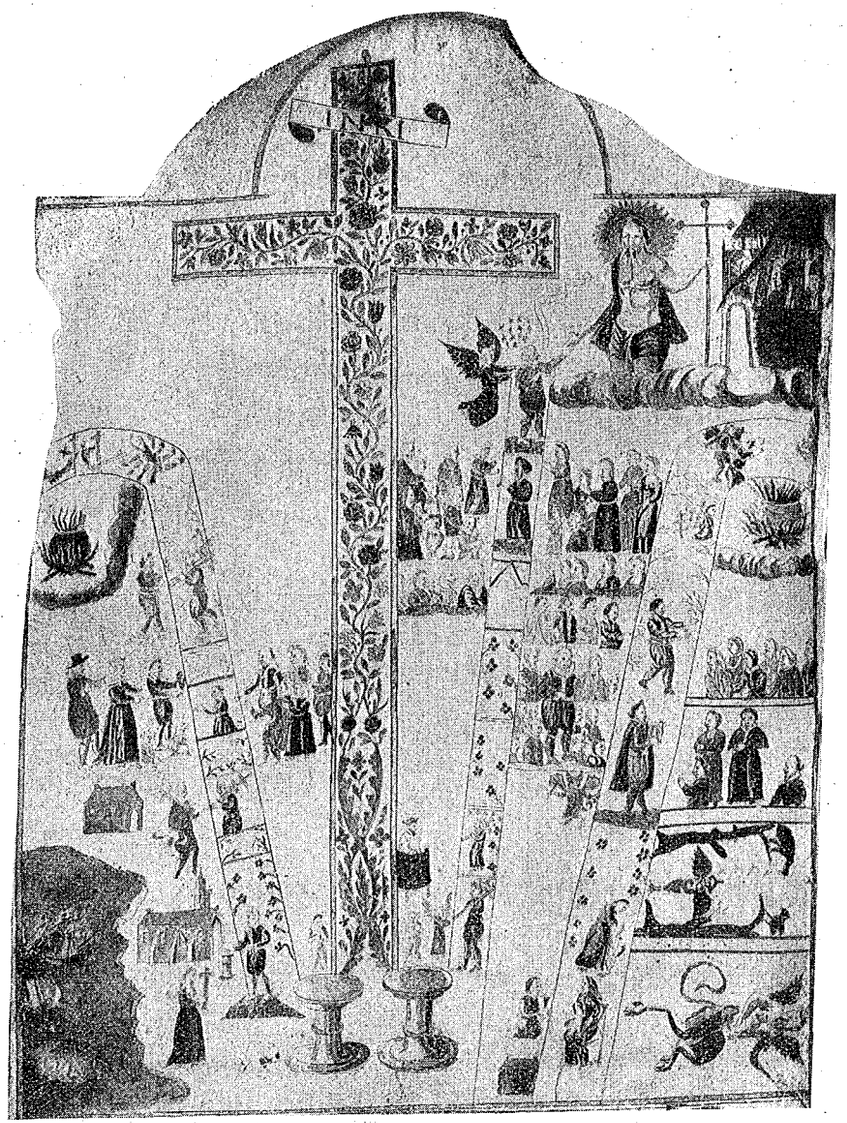
Lettre apologétique du Père Michel Le Noblets sur ce qu'on l'accusait d'avoir mis la division à Douarnenez.

Au Révérend Père Julien Maunoir, de la Compagnie de Jésus, salut en Jésus-Christ.

Après vous avoir remercié de la peine que vous avez prise, d'avoir donné la pâture spirituelle par vos catéchismes et prédications au peuple de Plouaré et de Douarnenez, j'ai voulu vous informer, de ce lieu, à ce que vous n'en soyez scandalisé, et ne portiez créance à certains qui veulent persuader aux personnes zélées qui fréquentent ce lieu, que, depuis qu'ils ont reçu la semence de la parole de Dieu dans les catéchismes, prédications et explications des peintures sacrées que j'ai faits aux habitants, s'est glissé parmi eux un esprit de division insupportable, et une animosité vicieuse, où il y a une sainte et salutaire amitié. Or, pour fondement de ma preuve, je vous ferai ressouvenir que la prédication évangélique est un glaive qui sépare le fils du père, et les amis selon la chair ou le monde, les uns des autres : *Vivus est sermo Dei,*



Le Père Julien Maunoir.



Carte de la Croix.

Déclaration de la Carte de la Croix

Au milieu de la carte, est une belle croix fleurie, qui représente la belle vie que nous devons mener, suivant l'étroit sentier des saints commandements. Le pied de cette croix repose sur les fonts du baptême parce que, dès lors, nous promettons à Dieu de renoncer au monde, à la chair et au diable.

A gauche, est une voie large qui s'éloigne peu à peu de la croix. C'est le chemin de perdition. L'homme qui le suit a refusé, au début du voyage, de prendre la croix qu'on lui présentait. C'est le chrétien mondain qui recherche ses aises. Il fait, à la vérité, quelques bonnes œuvres extérieures, mais sans vraie foi et charité. Il fait offrande à l'église, donne l'aumône à l'hôpital, pardonne à quelques-uns de ses ennemis, mais il est défectueux en plusieurs façons, et se laisse piper par les vices de l'entendement et de la volonté. Lui qui veut fuir la croix, en doit porter d'abord trois : une en son âme, la seconde en son corps, une troisième en perdant ses biens. Puis, en arrivant à la fin de ses jours, il est écrasé par quatre croix : la vision des démons, la connaissance de sa misère, la privation de la vision divine, la damnation éternelle. De plus son chemin, qui est celui du vieil Adam, est rempli d'épines. Des roses y apparaissent, parce que le vicieux reçoit quelques vains plaisirs suivant sa volonté. Finalement, à une courbe très accentuée de la route, le malheureux fait la culbute dans la chaudière incandescente qui représente l'enfer.

A l'extrême-droite voici un chemin encore plus large, et complètement isolé de la croix. Il est, lui aussi, parsemé d'épines et de roses. C'est la voie des païens et des hérétiques. Au bas, un païen vénère une idole. Plus haut, c'est un ministre huguenot qui, la bible en main, enseigne l'erreur au peuple. L'un et l'autre, saisis par le démon, sont précipités dans la chaudière infernale.

A droite de la croix émaillée de fleurs, et sur une ligne à peu près parallèle, est la voie étroite et fleurie que suit le bon chrétien. A l'imitation de Notre-Seigneur, il porte la croix sur son épaule. S'il est aidé par un ange, c'est qu'au début de sa jeunesse il a été contraint à la porter, et s'est docilement conformé aux exhortations du prédicateur. Il continue de donner le bon exemple à ceux qui l'entourent. A la fin de sa carrière, toujours en la voie droite, il est présenté par un ange à Jésus. Des étoiles lui forment une auréole et sont l'emblême de ses mérites. Le Sauveur lui tend la main et l'introduit au céleste palais, figuré par un édifice à plusieurs étages où l'on aperçoit aux fenêtres, des saints qui accueillent avec joie le nouvel élu.

pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritus (1). C'est l'épée de Gédéon qui met division en plusieurs endroits. Du temps des apôtres, selon qu'il est rapporté aux Actes, chap. 14 : *Divisa erat multitudo civitatis, et quidam quidem erant cum Judæis, quidam cum apostolis :* il y avait division dans la ville ; les uns suivaient le parti des apôtres, les autres se rangèrent du côté des Juifs. Cette sorte de division est bonne, et plaît à Dieu. Elle est du ciel, et une marque que tous les habitants de Douarnenez ne sont ennemis de la vérité, ni enfants de ténèbres. Saint Grégoire dit bien à propos à ce sujet : *Sicut in malis est timenda* : de même que l'union entre les mauvais est à craindre, de même la concorde entre les bons est grandement à désirer, et cette charité et union entre les bons et division d'avec les méchants est le fondement de toute fraternité et religion chrétienne. Et sans cette base, toute communauté n'est autre chose qu'une assemblée de méchants, et une synagogue d'impiété, où il n'y a union de sainte intelligence entre les bons, ni une louable division des mauvais. Encore que cette séparation cause de la douleur, et plus du côté des parties, c'est-à-dire des imparfaits, qui trouvent mauvais et murmurent de ce qu'on ne se familiarise avec eux, comme auparavant, dans les occasions qui détournent du parfait amour de Dieu, et du mépris du monde. Ce n'est pas à dire que ceux qui ont quitté leur honteuse familiarité ne les aiment d'une vraie charité, pour Dieu, et selon Dieu, qui commande la charité vers tous, et défend la familiarité et hantise avec quelques-uns, même avec le père et la mère, lorsque cette union empêche de suivre les mouvements de la grâce et d'obéir au Saint-Esprit.

Je vous donnerai un exemple. Je crois que vous aimez tous les prêtres, même ceux qui ne mènent une vie conforme aux lois de leur profession, mais vous n'êtes pas si familier avec ceux-là qu'avec ceux de votre robe qui ont le même esprit, même intelligence, et même résolution que vous. Voilà comme on se comporte en ce canton, et c'est ce qui est une pierre d'achoppement à plusieurs malveillants ou ignorants qui ne peuvent comprendre ces maximes de l'Evangile, qui, en certaine occasion, commande de haïr le père, la mère, le frère et la sœur, sous peine d'être chassé de la sainte présence et amitié de Dieu, lorsque cette familiarité est cause de péché ou division entre Dieu et nous. Donc, s'il y a quelque division et séparation de hantise familière ou nuisible entre les bons et les mauvais, on ne doit taxer les bons d'animosité interressée, mais on doit plutôt les louer, ayant une vraie charité envers le prochain. Par cette sainte division, ils s'exemptent de l'occasion du péché et acquièrent le vrai amour de Dieu, qui est inséparable de la vraie charité du prochain.

(1) Epître aux Hébreux, IV, 12.

Pour faire court, nous vous prions de continuer votre affection en leur endroit, de les visiter et procurer leur avancement au service de Dieu, comme vous le savez très bien, afin qu'ils parviennent à l'amour de Dieu et du prochain. C'est tout ce que je puis vous écrire pour le présant, vous suppliant d'avoir la présente pour agréable, et de faire prière à Dieu qu'il supplée à mes défauts, et qu'il me pardonne mes offenses. Dans cette espérance, je demeure en la communication de vos saints sacrifices,

Votre très humble et très indigne serviteur.

Michel Le Noblets, *prêtre*,

Du Conquet, ce premier de Juin 1641.

CHAPITRE XIII

Depuis ce temps, les Pères capucins et Jésuites ont fréquenté ce dernier canton du monde, avec une grande consolation de leurs âmes, et ont trouvé que cette union, qui est entre les gens de bien, était un signe de la demeure du Saint-Esprit parmi eux. Le Père Le Noblets, — ayant renversé cette première machine par laquelle ses ennemis le voulaient faire passer, dans l'esprit des gens de bien, pour un boutefeu, qui troublait le repos public, et mettait la division, — il jugea à propos de répondre à la seconde batterie qu'ils avaient formée contre lui, pour le rendre odieux, dans le canton où il exerçait sa mission, pour le discréditer devant Monsieur l'Official qui l'avait toujours soutenu, et remis en grâce souventes fois avec le Recteur du lieu où il travaillait. Il lui écrivit comme étant grand vicaire de Cornouaille, et lui rendit compte de sa façon d'instruire, avec une supplication de lui dire son sentiment, avec protestation de le suivre et de lui obéir, avec une parfaite résignation de son jugement et volonté à ce qu'il jugerait et désirerait. Comme sa lettre est pleine de piété, doctrine, et humilité, j'ai voulu la donner au public, pour la plus grande gloire de Dieu et l'édification du prochain.

Lettre du Père Michel Le Noblets à Messire Germain de Kerguelen, grand vicaire et official de Cornouaille.

Monsieur et Révérend Père en Dieu. Ayant appris que quelques-uns de votre connaissance avaient trouvé étrange que deux veuves de Douarnenez s'étaient unies ensemble, pour coopérer à l'instruction de ceux de ce bourg, j'ai voulu vous écrire pour vous rendre compte de cette affaire, et vous en informer clairement. Je vous dirai mon procédé et le leur et les raisons qui m'ont ému à prendre cette voie, pour amplifier la gloire de Dieu, dans l'instruction en ces derniers cantons du monde. Je vous dirai que dans mes catéchismes, j'ai interrogé deux honnêtes veuves bien instruites, pour donner courage aux jeunes gens d'apprendre, et répondre, à leur exemple.

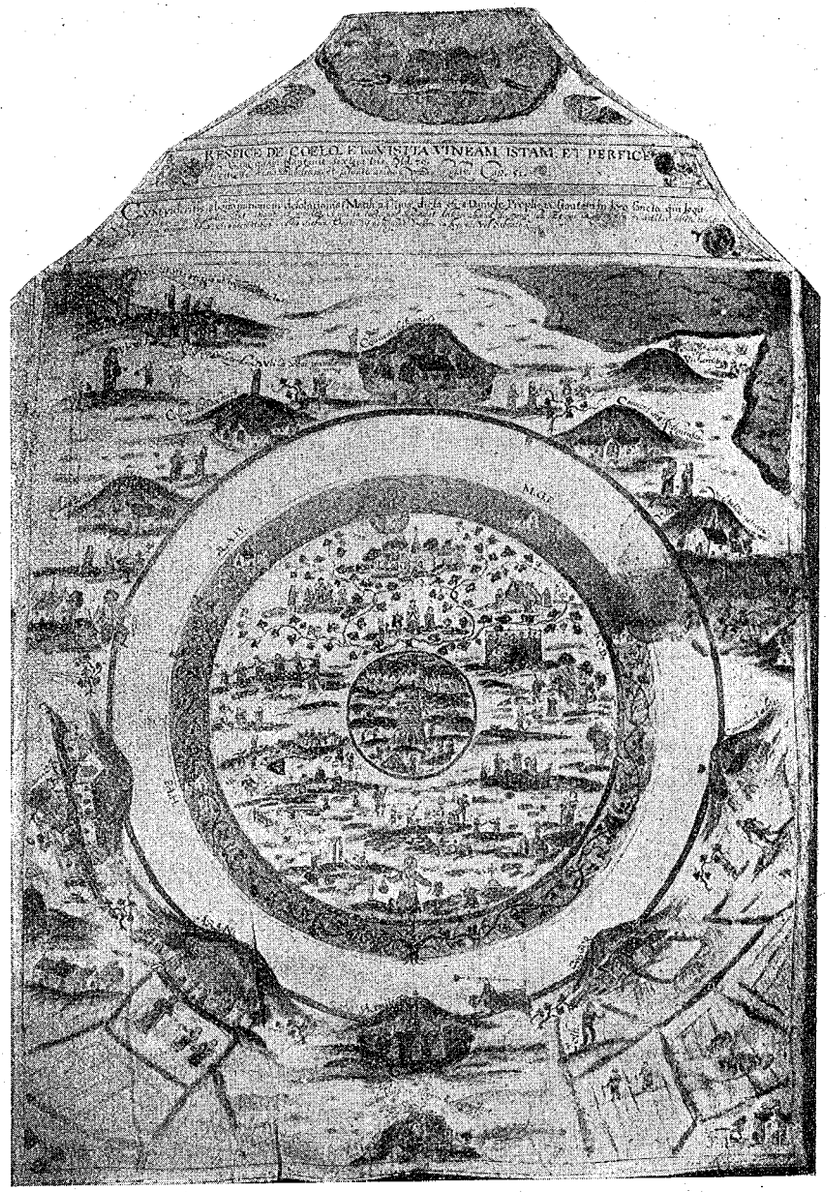
J'ai rédigé l'abrégé de mes instructions dans des peintures et énigmes spirituelles. Après les avoir expliquées, je leur ai demandé compte de ce que signifiait chaque image. Après le catéchisme, elles répètent, avec leurs voisines, ce qu'elles ont retenu de la doctrine chrétienne. Il y a une de ces dévotes veuves, gardienne de ces saintes peintures. Leurs voisines venaïent les voir, et leur demandaient l'explication de chaque représentation. Ce qu'elles faisaient d'une charité et zèle particulier. Ces deux bonnes veuves parlent avec leurs voisines de ce qu'elles ont appris, le long de la semaine, et expliquent la signification de ces tableaux sacrés. Je ne pense pas que ces honnêtes veuves aient rien fait contre la loi divine ni humaine.

Dans l'église, toute sorte de chrétiens, de l'un et l'autre sexe, ont droit de répondre aux demandes qu'on leur fait. Saint Paul commande aux femmes de se taire dans l'église ; il leur fait défense d'enseigner et parler de leur propre autorité, mais il ne leur défend pas de parler, lorsqu'on les interroge des points de la foi, et de ce qui concerne les points principaux de la doctrine chrétienne.

Pour ce qui touche leurs pratiques de regarder, dans leurs maisons et jardins, les peintures, et d'expliquer la signification de chaque image aux voisins, qui les prient de leur faire cette charité, je n'ai jamais pensé que personne ait sujet de s'en scandaliser Qui est celui qui s'est jamais étonné qu'une femme lût un livre de dévotion devant ses voisines. Guillaume Durand, évêque, au troisième chapitre de son premier livre des cérémonies ecclésiastiques, dit que la peinture est le livre des laïques et ignorants, à la faveur de laquelle lecture, ils sont éclairés plus vivement et efficacement que par la lecture d'autres livres.

Pour ce qui touche la coutume qu'elles ont de discourir avec leurs semblables, hors de l'église, des points de la doctrine chrétienne qu'elles ont entendus, et de les apprendre à celles qui ne les ont point ouïs ou qui les ont oubliés, je n'ai jamais cru qu'il y ait occasion de s'en formaliser. On ne se formalise pas qu'aux fêtes, on danse, et qu'on parle des choses séculières sur les places publiques, pour se divertir. Quelle occasion aura-t-on de se scandaliser, de parler de Dieu et des affaires de son salut, si on s'instruit les uns les autres, hors des églises.

Nous lisons au troisième chapitre de Saint Luc, qu'Anne, la prophétesse, parlait du Messie devant tous ceux qui espéraient la rédemption du genre humain. La prophétesse Débora donnait de bons enseignements au peuple d'Israel, comme il est porté au



Carte de Babylone.

Déclaration de la Carte de Babylone.

Cette carte est faite pour annoncer à ceux qui la verront les malheurs qui proviennent des vices abominables du monde, pour leur montrer les causes des ces malheurs et les moyens d'y remédier.

Au haut le Père Eternel portant le globe, et bénissant. Une banderole porte ces mots relatifs à son Fils : *Ipsum audite :* écoutez-le. Puis viennent 3 textes empruntés à la Sainte Ecriture : l'un se réfère à la Vigne du Seigneur (Psaume 79), le second est une exhortation à sortir de Babylone et à sauver son âme (Isaïe, chap. 51), le troisième un avis à fuir dans les montagnes quand se produira *l'abomination de la désolation* (St Mathieu, chap. 24).

Au milieu du tableau, 4 cercles concentrique. Au centre est Babylone ; on y voit aussi la Tour de Babel et les cités en feu de Sodome et de Gomorrhe. — Dans un second cercle plus large, notez une église paroissiale, avec divers groupes de personnages, encadrés par les rameaux d'une vigne verdoyante. C'est une paroisse modèle, dont l'excellent pasteur accomplit tous ses devoirs. Plus bas ce sont de mauvaises paroisses où la vigne a desséché. On y voit Jéricho, cité de la vanité et gloire mondaine, la taverne de la gourmandise, la danse menée par le démon, les procès et les soucis cuisants de la vie séculière... — Un troisième cercle est occupé, en sa partie supérieure, par des nuées qui symbolisent l'ignorance des doctrines salutaires. — Le quatrième cercle est vide, pour marquer sans doute la séparation d'avec le monde, de la région qui reste et où règne le silence, le recueillement et la paix. En la partie supérieure de cette région, Jésus prêche sur la montagne ; près de lui, ses disciples continuent son enseignement. Nous y voyons le collège des docteurs, des couvents de religieux et de religieuses, un ermitage, une maison du Tiers-Ordre, puis une maison de retraite pour les séculiers, une école, et une métairie du nom de *Villa Christi.*

Plus bas c'est la ville de Ségor où Loth trouva refuge en sortant de Sodome et Gomorrhe, puis celle d'Aram en Mésopotamie, où Abraham se retira en venant de Babylone. Non loin ce sont deux ermitages et un « convenant à louer ». Enfin, au bas du tableau apparaît au-dessous d'un diable, un pénitent qui se donne la discipline, et on peut lire cette formule : « Ce diable n'ose s'approcher du pénitent. »

chapitre cinquième des Juges : *Debora erudivit populum Israel* : Débora enseigna le peuple d'Israël et lui donna de bons conseils. Aquila et sa femme, Priscilla, reçurent, en leur maison un prédicateur, nommé Apollo, et lui montrèrent plus parfaitement la doctrine évangélique, comme nous lisons au chapitre dix-huitième des Actes des Apôtres : *Assumpserunt eum, et diligentius exposuerunt ei viam Domini.* Saint Basile louait Dieu d'avoir été bien instruit de sa mère, et sa nourrice, Macrine. Saint Timothée fut converti à la foi par sa mère, encore que son père fut païen. Dieu se servit de Marie-Madeleine, pour annoncer la Résurrection aux apôtres. Saint Thomas, sur la première épitre de Saint Paul à Timothée, chapitre second, dit que le Saint-Esprit n'a pas égard à la différence du sexe, pour donner des conseils salutaires. Judith donna conseil aux prêtres, non en tant que princesse, mais en tant que sainte, inspirée du Saint-Esprit. Il ne se servit pas des savants philosophes pour confondre et rembarer un grand nombre de docteurs, mais d'une jeune fille de dix-huit ans, Sainte Catherine, vierge et martyre.

Notre-Seigneur, ayant commandé à Sainte Catherine de Sienne, et à Sainte Thérèse, de déclarer ses volontés aux personnes les plus signalées de l'Eglise, ces saintes âmes s'excusèrent de cet emploi sur la fragilité de leur sexe, lui faisant très humbles remontrances qu'il y avait plusieurs grands et doctes personnages, qui pouvaient mieux s'acquitter de cette commission. Notre-Seigneur repartit à Sainte Thérèse que plusieurs personnages ne se souciaient de s'approcher de Dieu, et de communiquer avec la divine bonté, par l'exercice de l'oraison, et qu'il ne trouvait à propos de communiquer ses secrets à des étrangers, qui n'avaient jamais goûté la douceur de sa grâce. Il repartit à l'autre que l'orgueil et arrogance des personnes savantes, et l'esprit du monde qui les tenait enchaînés jour et nuit, les rendait indignes de cette faveur, et qu'il était contraint de confier ses ordres à des filles pauvres, humbles, et dénuées de l'esprit du monde, qui avaient mis toute leur confiance en Dieu seul, avec un entier dépouillement d'elles-mêmes, et de leur propre suffisance.

Le prophète patient avait bien prophétisé le siècle de fer où nous sommes à présent : *anima satiata calcabit favum* (1). La doctrine de Jésus-Christ et le catéchisme est un rayon de miel. Les âmes des docteurs, remplis et rassasiés de l'estime et amour d'eux-mêmes, en font litière. Ils ne daignent s'abaisser à enseigner ni les mystères de la Sainte-Trinité et de l'Incarnation, ni les prières et le reste des devoirs d'un bon chrétien. La plupart des Recteurs, curés et

(1) Proverbes, XXVII, 7 : « Celui qui est rassasié foule aux pieds le rayon de miel. »

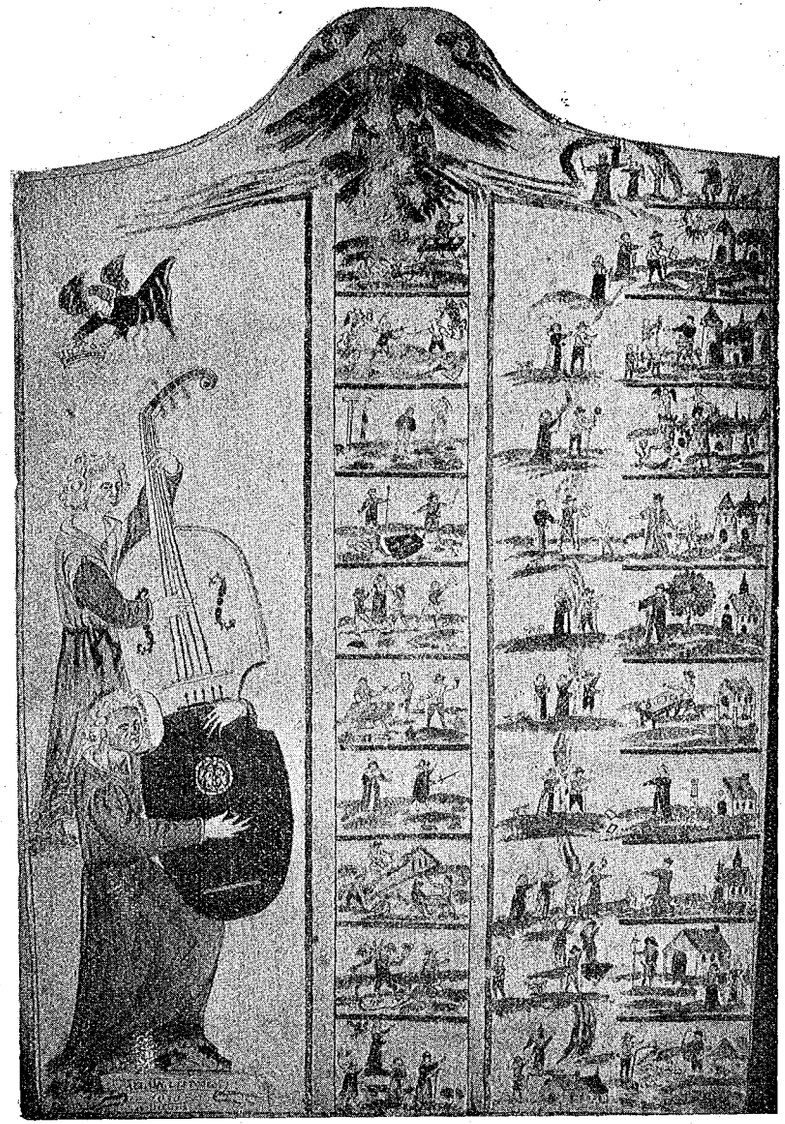
autres ecclésiastiques font grand état de leurs revenus ; ils s'en engraissent, et les pauvres peuples meurent de faim, par le défaut de la nourriture proportionnée à leur capacité et nécessité : *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis* : Les petits enfants ont crié à la faim, et ont demandé à Messieurs les Recteurs, prêtres et docteurs, un petit morceau de pain. Ceux-ci leur ont tourné le dos. Pour suppléer à ce défaut, Dieu a inspiré deux veuves de vie exemplaire, qui ont communiqué leurs desseins à Monseigneur de Cornouaille, leur évêque, qui ont reçu la bénédiction et pouvoir de conférer avec leurs voisines, hors les églises, de ce qu'elles avaient appris au catéchisme, de lire, devant des personnes ignorantes, le livre des ignorants, c'est-à-dire l'explication des peintures spirituelles, où est compris l'abrégé des devoirs d'un vrai chrétien. On peut dire d'elles ce que Saint Jérôme disait de quelques saintes femmes de son temps : Ce sexe le plus fragile surmonte le monde, et les plus forts sont surmontés du monde.

Ce n'est pas de ce temps que Dieu laisse les grands, les nobles et les doctes, lorsqu'il veut faire quelque chose de grand. Qu'on demande l'avis de Saint Paul, ce qu'il a vu de ses propres yeux, il répondra : *Non multi sapientes secundum carnem, non multi potentes , non multi nobiles ;* Dieu n'a pas fait choix de plusieurs sages, puissants et gentilshommes : *Infirma mundi elegit, ut confundat fortia :* Dieu a élevé les plus faibles, pour confondre les plus puissants (1). Saint Paul dit que la parole de Dieu n'est attachée à aucun sexe. Au temps de ce grand apôtre, il y avait deux honnêtes dames qui étaient ses coadjutrices, pour enseigner les personnes de leur sexe, ainsi qu'on remarque par ces paroles de son épître aux Philippiens : *Adjuva illas quæ mecum laboraverunt in evangelio* (2).

Les Romains ne méprisaient point la doctrine ni les livres des Sybilles ; au contraire, ils y ajoutèrent foi, et les gardèrent avec autant de respect que de diligence.

Il est bien vrai qu'il appartient de droit aux personnes ecclésiastiques d'instruire. Cela n'empêche pas qu'en nécessité il ne soit permis à une personne laïque, même à une personne d'un autre sexe, de le faire, pour suppléer au défaut de celui qui le peut et le doit. Conférer le sacrement de baptême est une action hiérarchique, qui appartient de droit aux ecclésiastiques. Au défaut des personnes qui le doivent faire, les laïques, même une femme, peuvent baptiser. Réfuter un hérétique en public appartient à celui qui a étudié solidement en théologie, mais si on n'en trouve point,

(1) Ire Epitre aux Corinthiens, I, 26-27.
(2) Epître aux Philippiens, IV, 3.



La Carte du Désirant ou du Psalterion

Déclaration de la Carte du Désirant ou du Psaltérien.

L'un des traits les plus originaux de l'apostolat de Dom Michel fut l'invention des Cartes peintes, en vue de l'enseignement chrétien.

On en compte une quarantaine, environ. Douze d'entre elles ont été conservées et existent encore, au Grand Séminaire de Quimper, avec la malle qui les contenait. En voici l'énumération : La Carte du Jugement, — Les Conseils (Carte géographique des deux Amériques), — Les Lois, — Babylone, — *Imago Mundi* ou Les Monarchies, qui reproduit l'Europe et une partie de l'Asie, — Les Cinq Talents, où figure la carte géographique de la Bretagne-Armorique, — La Cité de Refuge, — La Croix, — Le Pater, — La Carte mêlée, — Les Cœurs, — Le Désirant ou Psaltérion (cette carte est en double).

Ces cartes ont en moyenne de 0 m. 70 à 0 m. 80 de hauteur sur une largeur moyenne de 0 m. 40 à 0 m. 50. Dom Michel les confectionnait lui-même, ou les faisait peindre par des artistes populaires : tel cet Allain Lestobec, *régistrateur,* ou employé du fisc au Conquet, qui a signé la Carte du Jugement et celle des Cœurs : *Allain Lestobec* 1636.

A gauche, de haut en bas, la Carte du *Désirant* présente une série de scènes de violence : ivrognerie, duel, pendaison, meurtre, danse, jeu de cartes ou de plaisirs coupables. Puis se sont des démons qui cherchent à se saisir du coupable. Celui-ci, le *chevalier errant,* leur échappe et devient le Désirant, ainsi appelé parce qu'il parcourt le monde pour chercher des personnes capables de s'avancer en la connaissance et amour de Dieu.

Au bas de la série de médaillons qui est à droite, le Désirant trouve le bon pasteur qui est Jésus-Christ et lui demande s'il n'a pas vu passer le chevalier nommé *Amour de Dieu.* Le pasteur l'adresse à un monastère de religieux et lui donne un de ses chiens pour lui montrer le chemin du Bon Vouloir. Le Désirant frappe ensuite à plusieurs portes, et finit par arriver sur le chemin qui mène à la maison du chevalier Amour de Dieu. Celui-ci est au sommet de la Carte.

En marge de la Carte, à gauche, deux anges jouent du *Psaltérion,* sorte de violoncelle, emblème de l'oraison. L'instrument est gris en haut, rouge en bas. Le gris rappelle la crainte de Dieu, le rouge évoque la passion du Sauveur. Les deux couleurs sont unies pour montrer que nos oraisons ne plaisent à Dieu, si elles ne procèdent de l'union des deux vies active et contemplative.

il semble qu'il n'y a danger que quelque simple personne laïque, même une femme, puisse le réfuter, ainsi que firent autrefois Sainte Catherine, Sainte Agathe, et plusieurs autres.

J'en dis tout de même, touchant la connaissance des mystères nécessaires au salut, vu la nécessité où on se trouve à présent, en ces dernières contrées du monde, où l'ignorance et besoin d'instruire est extrême. La plupart des Recteurs se contentent de dire leurs grandes messes, de chanter leurs offices, prendre leurs dîmes. Ils négligent le principal, qui est d'instruire leur peuple par pur zèle, sans leur demander ni denier ni maille. Ils trouvent mille prétextes pour les empêcher. Les autres prêtres, portés de jalousie, font leur possible pour troubler leurs confrères, s'en moquent s'ils veulent faire le catéchisme. Plusieurs du peuple ignorant prennent exemple de ceux qui le leur doivent donner pour bien vivre, persécutent ceux qui veulent leur montrer le chemin du ciel.

Etant entré dans la ville de Douarnenez, désolée pour l'extrême ignorance des choses nécessaires à salut, j'ai tâché d'instruire le peuple, j'ai dressé et enseigné deux prêtres, pour m'assister dans cette œuvre de Dieu avec la permission de Monseigneur de Cornouaille, et, en son absence, de Monsieur son grand vicaire. J'ai continué, à mes propres dépens, cet exercice, nonobstant les persécutions de plusieurs laïques, qui ne pouvaient supporter la lumière du jour, en plein midi. Après que ceux-là se sont reconnus et convertis par une grâce spéciale du Saint-Esprit, celui qui devait m'exhorter, et donner exemple aux autres, a succédé à leur passion (1), m'empêchant, et les deux prêtres qui m'assistaient (2), d'instruire les ouailles de sa bergerie.

Avec tout cela, voyant que les prédicateurs, en Carême, sont chargés de tant de stations qu'ils n'ont aucun temps de faire le catéchisme, j'ai eu une pitié extrême de cette désolation, et, ne sachant de quel bois faire flèche, j'ai été contraint d'inventer des moyens extraordinaires qui sont de réduire en peintures et enseignes spirituelles, mes instructions, et de les apprendre à deux veuves, très recommandables pour leur sagesse, piété, et bonnes mœurs, qui communiqueront ce qu'elles ont appris à leurs enfants, domestiques, voisines, et à leurs maris, qui la plupart de l'année sont sur mer.

Une grande partie de Douarnenez et de Plouaré en ont profité. Plusieurs des paroisses voisines et d'autres évêchés sont venus voir ces saintes représentations, et ont voulu apprendre l'explication, au grand profit et édification de leurs âmes. Plusieurs demoiselles ont quitté leurs pères et mères, pour se mettre sous la conduite

(1) Le Recteur de Plouaré.
(2) Les abbés Pennec et Brélivet

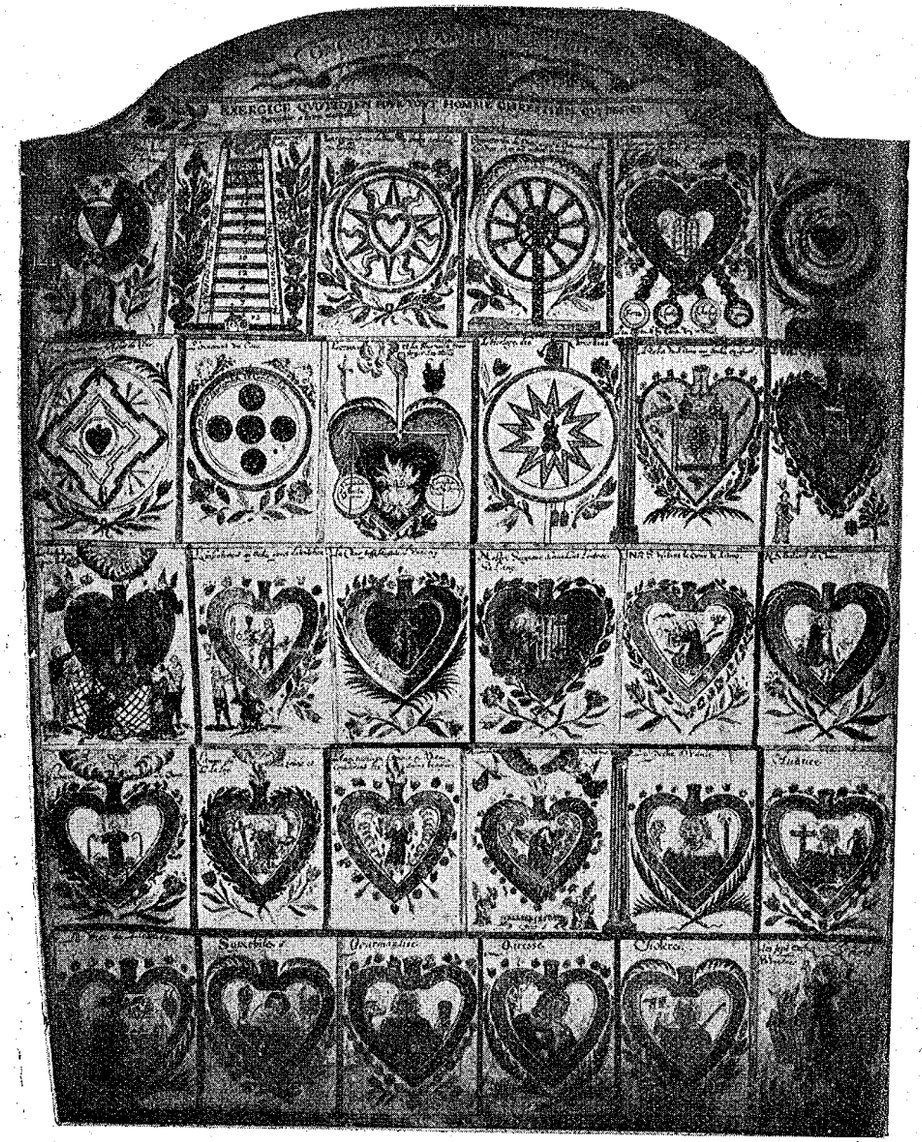
d'une de ces bonnes veuves, pour apprendre, et, enfin, sont sorties de cette école d'humilité, pleines de ferveur et d'ardents désirs de servir fidèlement Notre-Seigneur, Ce qu'elles font à présent avec une piété et mépris du monde qui édifie ceux qui les fréquentent.

Il y en a quelques-uns qui se scandalisent de cette industrie, et maintiennent que je devrais la défendre à ces veuves, à cause du sujet que quelques-uns prennent de se scandaliser. Ayant recommandé le tout à Dieu, je n'ai jugé à propos de leur imposer silence. Cette industrie, pour être nouvelle, ne laisse pas d'être bonne et profitable. Il n'y a pas longtemps qu'on inventa des cartes marines, qui apprennent l'heure des marées, et qui découvrent les rochers, les bancs de sable et autres dangers de la mer. Cette invention, pour être nouvelle, ne laisse d'être profitable à ceux qui se mêlent de la navigation. De même cette façon de représenter les choses saintes, et de les expliquer par des images, est un moyen grandement profitable aux sourds-muets et ignorants.

Encore que quelques-uns se scandalisent de ce que les femmes prennent la hardiesse de les expliquer, je réponds que, puisque la misère du siècle est venue à tel point que ceux qui doivent instruire ne s'acquittent de leur devoir, il vaut mieux permettre le scandale que de manquer à faire connaître les vérités nécessaires à salut, selon cette règle générale du droit canon : *De regulis juris in sexto : Melius est ut scandalum nasci permittas quam ut veritas relinquatur.*

Pour ce qu'on m'objecte qu'il est dangereux que des femmes parlent de choses spirituelles, et instruisent les autres, je réponds : qu'il est dangereux qu'une paroisse demeure sans instruction, des années toutes entières. J'ajoute que, manque d'instructions, la perte de plusieurs, par l'ignorance des choses nécessaires à salut, est assurée, et partant je maintiens selon la maxime de Saint Jérôme, qu'il vaut mieux courir risque que de périr : *Satius est periclitari quam perire* : C'est un moindre mal d'être en danger que de périr. Le péril n'est pas si grand que nos adversaires le figurent.

Je n'ai jamais confié ce trésor de mes peintures à toute sorte de personnes, mais à deux veuves, qui ont été interrogées de leur évêque, qui, voyant les grâces que Dieu leur avait données, pour le salut de plusieurs, leur a donné son approbation, pour continuer l'exercice qu'elles avaient entrepris, et qu'elles pratiquent jusques à présent, avec les conditions et circonstances qui ôtent toute occasion de danger. Messieurs les évêques permettent à présent à quelques religieuses d'instruire, les fêtes et les dimanches, plusieurs femmes et filles. Or, je maintiens que nos deux veuves font le même, avec moins de danger, Les religieuses n'ont aucun prêtre, prédicateur, ni catéchiste qui les puisse redresser si, elles bronchent en quelque point. Je ne permets point aux nôtres d'expliquer nos peintures, ni de conférer ensemble de leurs instructions, où il y a



La Carte des Cœurs.
Exercice quotidien pour tout homme chrétien qui désire parvenir à la vie éternelle.

Déclaration de la Carte des Cœurs.

En tête de la carte, l'antique devise : *Connais-toi toi-même,* en grec et en latin.

Puis viennent trois séries de figures qui s'étagent en cinq rangs superposés.

Première série. — 1. Dieu, fin dernière de l'homme. Au sommet, le Père éternel, auréolé d'une gloire. Au milieu un cercle, où des étoiles de diverses grandeurs représentent les diverses demeures des élus. Au bas, une porte dont les couleurs variées symbolisent les diverses vertus et dont la clef n'est autre que l'acte de charité envers Dieu. — 2. Moyen pour parvenir à cette fin. Une échelle dont les montants figurent la connaissance et la souvenance de Dieu, dont les degrés représentent la montée de l'âme vers Dieu, où elle est soutenue par l'amour et le labeur. Il y a les 72 disciples du Sauveur, les 3 vertus théologales, les 4 vertus cardinales... — 3. La connaissance de Dieu ou 12 articles de la foi. — 4. Les 10 commandements de Dieu. — 5. L'observation des 10 commandements unit notre volonté à la volonté divine. Cette union est indiquée par deux cœurs engravés l'un dans l'autre. Elle a comme effets : la force, la clarté, la douceur, la docilité. — 6. Les bons propos, symbolisés par des cercles concentriques qui entourent le cœur. — 7. Le cœur humain sous l'image d'une forteresse défendue par quatre corps de garde et autant de sentinelles. — 8. L'ornement du cœur constitué par les vertus théologales et cardinales. — 9. L'oraison est la fournaise où l'âme, à la vue de la bonté divine et de l'ingratitude de l'homme, forge des armes spirituelles. — 10. L'horloge des chrétiens. Au centre la main attachée au cœur est l'emblème de la loyauté.

Deuxième série. — 1. L'âme souillée par le péché originel s'offre sous l'image d'un homme balafré et défiguré. — 2. L'âme après le baptême est ornée des vertus infuses comme d'une belle tapisserie. — 3. L'âme attaquée après le baptême par le monde, le diable et la chair. Le cœur se laisse prendre au filet. C'est en vain que l'ange gardien lui montre la couronne ; déjà le Saint-Esprit s'envole. — 4. Le consentement à la tentation. — 5. Le cœur possédé par l'ennemi. — 6. Notre-Seigneur frappe à la porte de l'âme. — 7. Jésus dans l'âme. — 8. Il la balaie. — 9. Il la lave de son sang. — 10. Il y plante sa croix et y grave sa loi. — 11. L'âme ravie en Dieu, en considérant les divins bénéfices. — 12. Repos et paix de l'âme vertueuse. Au bas de ce médaillon on lit : *Allin Lestobec fecit.*

Troisième série. — 1. L'envie. Une femme mange le cœur de son prochain, et porte une tête de mort sur la pointe d'une épée. A gauche, comme emblème, une tête de chien. — 2. L'avarice. Un vieillard tourne le dos à la croix et regarde sa bourse. Il a pour insigne un crapaud. — 3. La luxure. Un homme et une femme esquissent des gestes déplacés. A gauche, une tête de bouc. — 4. L'orgueil. Une femme superbement parée, tient un miroir à la main. Auprès d'elle un paon fait la roue. — 5. La gourmandise. Un homme, attablé, tient un verre en main. A gauche, une tête de pourceau. — 6. Une femme nonchalante tient un livre fermé. Son emblème est un âne. — 7. La colère. Un furieux brandit un poignard. Un loup à gauche. — 8. Cette figure résume les sept autres. Le pécheur, marchant à quatre pattes, est chevauché par le diable. Il est chargé de deux lourdes hottes, remplies d'animaux qui représentent les sept péchés capitaux. Dom Michel appelait cette image « le Cheval du quincaillier ». Le quincaillier n'est autre que le démon.

affluence de monde, sinon en présence d'un prêtre ou catéchiste, à qui elles répondent, comme des disciples à leur maître. S'il arrivait qu'elle manquassent, elles sont redressées, ce qui ne donne entrée à aucun danger. Les autres ont liberté de lire, et d'ajouter ce qu'elles veulent, et de parler des matières qu'il leur plaît. Nos veuves ont ordre d'expliquer la signification de chaque peinture, en termes prescrits, sincères, simples, sans permission d'interposer aucune glose. La matière de leurs entretiens n'est de matière spéculative et relevée, qui puisse causer quelque erreur. Le sujet de leurs colloques est la façon de réciter le Rosaire, de reconnaître les péchés où elles tombent d'ordinaire, le moyen de mépriser le monde, de déraciner leurs vices, de combattre leurs passions, de pratiquer les vertus chrétiennes et évangéliques, de bien vivre et de bien mourir.

Qu'on demande les sentiments de tous les scholastiques, qui mettent à la question chaque parole et chaque proposition, je ne crois pas qu'on en trouve un seul qui condamne le procédé des deux veuves de Douarnenez. Saint Thomas, dans la troisième partie de sa Somme, Question 71, rapporte qu'il y a quatre sorte d'instructions. La première vise à la conversion des infidèles ou pécheurs, et elle est permise aux prédicateurs et à toute sorte de fidèles chrétiens, de l'un et de l'autre sexe. La seconde est celle par laquelle on explique les principaux points de la foi et de la façon de recevoir les sacrements. Celle-là appartient en premier lieu aux prêtres. La troisième enseigne la façon de se bien comporter, selon les lois d'un vrai chrétien. Celle-là appartient aux parrains. La quatrième est l'explication des plus profonds mystères de la foi et perfection chrétienne. Cette dernière appartient aux évêques Le même dit en la troisième partie, Question 55, qu'une femme peut enseigner en privé, et que, pour cette raison, Dieu leur donne le don de sagesse, de science et de s'expliquer.

Voilà les raisons qui m'ont porté à trouver cet expédient, dans la conjoncture des difficultés de ce siècle périssable, et dans la nonchalance de ceux qui doivent instruire le peuple. Je l'ai communiqué aux Révérends Pères Capucins et Jésuites, et au Révérend Père Pierre Quintin de l'ordre de Saint Dominique. Ils n'y ont rien trouvé qui fût contraire aux lois divines et humaines. Pour être hors de toute sorte de faute, j'ai envoyé ces deux veuves à Monseigneur de Cornouaille, pour lui rendre compte de leur conscience, et façon d'agir à l'instruction de leurs voisines et plus proches. Il a approuvé mon industrie, et encouragé ces honnêtes femmes à poursuivre ce qu'elles avaient commencé, et à ce qu'elles eussent plus de courage et de grâces du Ciel, il a honoré leurs desseins et exercices de sa bénédiction, qui a été suivie, jusqu'à présent, d'un fruit inestimable.

Ce considéré, mon Révérend Père en Dieu, je vous prie de me mander votre sentiment, étant prêt de le suivre, en tout et partout. Si vous daignez honorer mon industrie et procédé, de votre approbation, vous m'obligerez de remontrer à ceux qui sont mal informés, qu'il n'y a ni mal ni danger dans cet exercice, dont je vous ai proposé les circonstances et particularités. Pour faire fin, je me soumets à mes supérieurs et aux Recteurs des paroisses où j'enseignerai, lesquels, ayant considéré les raisons que j'ai déduites ci-dessus, aviseront ce qui sera expédient, pour la gloire de Dieu et le bien de leur troupeau, et je les prie d'avoir mon petit service agréable, et d'excuser mon imprudence, demeurant

Votre très humble et très affectionné serviteur,

Michel Le Noblets, *prêtre*.
De Douarnenez, ce 17 juillet 1625.

Monsieur le Grand Vicaire fut ravi de cette apologie du Père Michel Le Noblets, et fut étonné de la profondeur de son esprit, et de sa doctrine qui y reluisait. Il le consola et encouragea de poursuivre comme il avait commencé, et lui promit de faire son possible pour adoucir l'esprit du Recteur, qu'il prît patience pour quelque temps, qu'après la tempête viendrait le calme, et la paix après la guerre. C'est le propre de la divine bonté de proportionner les consolations de ses élus à la grandeur de leurs maux et persécutions, selon la remarque qu'en fait le prophète-roi : *Secundum multitudinem dolorum meorum, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam* (1). Le Recteur le laissa en paix quelque temps, et après il renouvela sa malveillance et aigreur. Dieu le permit ainsi pour accroître la couronne de son serviteur.

En ce temps et lieu, il fut honoré de plusieurs visites de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge, de Saint Joseph, de Saint Ignace, de Saint Corentin, et des anges, ainsi qu'il est remarqué dans un recueil des spirituelles faveurs qu'il avait reçues de la divine bonté, et, quelque temps avant sa mort, il témoigna à un Père de la Compagnie de Jésus, qui lui était fort intime et familier, que la divine bonté l'avait honoré de semblables faveurs et caresses, pour encourager sa faiblesse, et pour relever son peu de courage, par un effet de sa pure miséricorde. En marchant par les champs, proche de Douarnenez, il était toujours uni à Dieu pendant tout son voyage. Les anges s'apparaissaient à lui, lui racontaient les nécessités et affaires de ceux qu'il recommandait, avec des témoignages d'amitié qui ne se peuvent expliquer que de celui qui les ressentait au fond de son cœur.

(1) Psaume XCIII, 19.

CHAPITRE XIV

Le Père Pierre Quintin le vient aider dans sa mission de Douarnenez, après laquelle il décède en odeur de de sainteté. Choses remarquables de sa sainte vie, et des grâces que Dieu lui a données pendant sa vie et après sa mort.

Se voyant au milieu des persécutions, il pria le Révérend Père Pierre Quintin, de l'ordre de Saint-Dominique, son ancien disciple et coadjuteur, de lui aider dans l'affaire de Dieu à Douarnenez, en y prêchant et catéchisant, le carême de l'an 1628. Le Père prêchait tous les matins, et l'après-dîner, le Père Michel et son compagnon faisaient le catéchisme. Le zèle de ces deux personnes apostoliques et la sainte amitié qu'ils se portaient renouvelèrent l'esprit de piété dans ce dernier canton de Cornouaille. L'année d'après, le Père Quintin fut obligé d'aller au chapitre de son ordre qui se tenait à Rouen. En sortant de Morlaix, il donna sa chemise à un pauvre, et le chapitre de Rouen étant fini, en retournant à Morlaix il fut surpris à Vitré, dans le couvent de son ordre, d'une esquinancie dont il mourut le 21 juin 1629.

Tout incontinent qu'on entendit la nouvelle de sa mort, encore qu'il n'eût jamais été connu en ce lieu, il se répandit, par toute la ville, une si douce odeur de sa sainteté, que le monde se trouva près de son corps, pour avoir quelques morceaux de ses habits, et faire toucher leurs chapelets à son corps, où la foule du peuple, qui y venait de tous côtés, fut si grande qu'on ne le put enterrer qu'au bout de trois jours. Si on n'eût mis plusieurs gardes à l'entour de son corps, on lui eût ôté tous ses habits. Il y eut une femme huguenote, qui fut portée envers ce saint religieux d'un si grand mouvement de piété, qu'elle lui coupa quelque peu de poil de sa barbe, et cette relique sacrée lui attira une

si grande impression de la grâce divine, qu'elle renonça à son infidélité, pour embrasser la religion catholique. Si la gloire du disciple rejaillit sur le maître qui l'a enseigné, la sainte vie et mort du Révérend Père Quintin, les vertus et l'honneur que Dieu lui a donnés, pendant sa vie et après sa mort, donnent un lustre et un éclat très particulier à la gloire de son Directeur, le Père Michel Le Noblets.

Ce saint religieux est mis au catalogue des personnes illustres de l'ordre de Saint-Dominique, et est une des premières lumières de sa réforme. Morlaix lui a l'obligation, tout entière de la réforme du monastère de Saint-Dominique, qui a porté jusqu'à présent des religieux dont la sainte vie et doctrine ont éclairé, et éclairent toute la province. Le chapitre général ayant ordonné qu'on composât sa vie, le Révérend Père Jean-Baptiste, de son ordre, l'a décrite, avec dessein de l'augmenter, espérant d'avoir de nouveaux mémoires.

Le Père Julien Maunoir de la Compagnie de Jésus, faisant mission dans la Basse-Bretagne, avec le Père Pierre Bernard, de la même Compagnie, ont trouvé et appris ce qui suit de la bouche de plusieurs témoins éclairés et irréprochables. Dom Hervé Miorcec son maître, a donné témoignage que, lorsqu'il était petit, il donnait des signes de sa grande sainteté dans l'ordre de Saint-Dominique. Il avait un manteau noir, et le reste de ses habits étaient blancs. Il portait à sa ceinture un chapelet qu'il disait souvent. Mademoiselle Contogry, sa nièce, le sieur Guillouzou, lieutenant de Morlaix, et plusieurs personnes de marque attestent ses vertus et grâces suivantes. Il a été doué d'une humilité et patience très particulières. Il demeura près de vingt ans avec les religieux de son ordre non réformés, faisant profession d'une vie très austère et parfaite, sans mépriser les autres, se donnant bien de garde de se préférer aux moindres. Il disait souvent que, si les moindres eussent eu les grâces qui lui étaient données, ils eussent été plus fidèles envers leur créateur. Ses confrères lui donnaient plusieurs matières de patience, où il montra une vertu très solide. Un jour son prieur lui commanda de se mettre sous la pompe qui était dans le cloître, et de recevoir, tête nue, dans son col et son sein, l'eau qui en sortait l'espace d'une heure. Il obéit en ce point si difficile sans s'excuser, ni réplique ni murmure, avec une douceur et une patience extraordinaire.

Lorsqu'on demanda au Père Michel des mémoires, pour mettre dans la vie du Père Quintin, il dit que le plus grand miracle qu'il avait remarqué en cet homme de Dieu, c'était d'avoir

demeuré vingt ans dans un couvent non réformé, avec des religieux déréglés, lui, menant une vie très parfaite. Toutes les nuits, il faisait la discipline, et s'adonnait à l'oraison, ne dormant d'ordinaire plus de deux heures.

Le Père Michel, qui avait connu plusieurs saints religieux en sa vie, dit un jour à un Père de la Compagnie de Jésus qu'il n'avait jamais connu aucun religieux plus mortifié que le Père Quintin, et que, s'il prenait quelque repos, c'était en cheminant, auquel temps il sommeillait quelque peu. Il était continuellement uni à Dieu, et son âme était tellement transportée dans la contemplation des choses célestes, qu'il fallait aller souvent l'avertir, dans sa chambre, de prendre ses repas, s'oubliant de toutes les choses de la terre. Il avait souvent en bouche ces paroles de l'Ecriture Sainte : *Absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi* (1) *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam* (2).

Lorsqu'il rencontrait un enfant, en chemin, il s'arrêtait pour lui apprendre les mystères de la Trinité et de l'Incarnation, et lui faire réciter le *Pater,* le *Credo,* et les commandements de Dieu. Il lui faisait faire un acte de foi de la divinité de Jésus-Christ, et lui disait : Dites, mon enfant : Jésus est fils de Dieu vivant. Il était tellement transporté de l'amour de Dieu, qu'il voulait embraser tous ceux à qui il parlait, de cette sainte flamme. Il parlait ainsi aux enfants et leur demandait : « Aimez-vous Dieu, mon enfant ? Si vous aimez Dieu, il ne faut point l'offenser. N'aimez-vous pas votre père ? Vous ne voudriez pas le battre ou lui faire du mal. Ceux qui offensent Dieu, ils lui baillent des soufflets ; ils le crucifient. Ne promettez-vous pas de ne jurer jamais, de ne dire des malédictions à personne, de ne désobéir à vos père et mère, de ne mentir ? »

Lorsqu'il était à Morlaix, le matin il prêchait à la campagne, et l'après-dîner à la ville. Il prêchait quelquefois, sept fois le jour. Lorsqu'il prononçait le nom de Dieu, il le faisait avec tant de ressentiment d'amour et de ferveur, que tous ses auditeurs en étaient étonnés. Il avait une affection envers les pauvres, plus admirable qu'imitable. Lorsqu'il était à Morlaix, il avait toujours quantité de pain qu'il donnait aux pauvres. Lorsqu'il allait à la quête, il donnait par le chemin aux pauvres tout ce qu'il avait quêté, et puis, se mettait à genoux devant son supérieur, en arrivant au couvent, lui disant qu'il avait été contraint de donner aux pauvres, le peu qu'il avait quêté. Ses supérieurs, voyant son excès de charité, le laissèrent faire, voyant que le Saint-Esprit le mouvait par des voies très particulières. Un jour, ayant tout donné, il trouva un petit pauvre à qui il donna son capuce. Le Père Keranforn, son compagnon, assure que ceci arriva à Querlesquin, en l'évêché de Tréguier.

(1) Epître aux Galates, VI, 14.
(2) Psaume CXIII (2e partie), 1.

Dieu fit paraître par des signes visibles que la vie du saint religieux lui était agréable. Comme un jour il prêchait à Daoulas, dans la chapelle de Sainte-Anne, des louanges de la mère de la Sainte Vierge, le jour de sa fête, il fut vu élevé de plus de trois pieds. Il n'y avait aucune chaire, et il était obligé de faire sa prédication proche de l'autel. Un jour, ayant demandé à M. de Rosambau un cheval, pour aller prêcher, il alla à l'écurie et choisit un cheval si difficile que personne n'osait s'en servir. Quand le Père l'eut monté, il devint doux comme un agneau.

Dieu lui donna le don de prophétie. Un jour, il pria Sœur Anne Toulgoat, du tiers ordre de Saint-Dominique de conseiller les religieuses du Calvaire de ne se hâter de demeurer dans le couvent qu'elles avaient fait bâtir, et de demeurer trois mois dans leur hospice. Entrant un jour dans le couvent, lorsqu'on le bâtissait, il dit : qu'il y aurait un jour, dans ce lieu, un autre couvent plus beau que celui qu'on bâtissait. Bientôt après que les religieuses entrèrent dans ce nouveau monastère, le feu y prit et tout fut brûlé. On a bâti un autre plus beau que le précédent. Quelque peu de temps avant sa mort, trouvant une fille d'un de ses hôtes, appelée « Amice Picart » de la paroisse de Guiclan, qui allait à Ste-Anne, il lui bailla une croix, l'avertissant de la garder, le reste de sa vie et qu'elle aurait bien affaire de la vertu de la croix. Cinq ans après, Dieu mena cette fille, l'espace de près de dix-huit ans, par une voie remplie de croix. Elle fut dix-huit ans, sans pouvoir retenir aliment dans son estomac, sept ans sans pouvoir avaler aucune nourriture, et, durant tout ce temps de souffrance, elle endurait les peines des martyrs, la veille de leurs fêtes. Lorsque les Pères Bernard et Maunoir la vinrent visiter, de la part du Père Jacques Dinet, leur Provincial, qui l'avait visitée et consolée l'année précédente, 1640, elle leur montra la croix du Père Quintin, et leur déclara ce que dessus. Renée de la Marche, dame de Melle, faisant travailler, à Châteaugal, plusieurs ouvriers, pour augmenter son jardin, il lui dit qu'elle n'avait que faire de faire tant de dépenses, et que ce jardin serait un jour délaissé. Cela fut vrai, car Monsieur le marquis de Melle, son fils, ayant vendu ce château, il a été inhabité, et le jardin négligé.

Dieu a fait paraître la sainteté de son serviteur en plusieurs

occasions. Renée de la Marche a déposé devant notaires l'an 1631, ce qui suit : Ayant vu un enfant à l'agonie, sans aucun signe de vie en ses membres, ayant perdu la vue, n'ayant plus qu'un peu de respiration à la gorge, cette dame, se souvenant qu'elle avait un morceau de l'habit du Père Quintin, elle le mit sur la tête de l'enfant, en disant : Grand Dieu, manifestez s'il vous plaît, la sainteté de votre serviteur ! En même temps, cet enfant revint à soi, et ses membres reprirent vie, et il se trouva entièrement guéri. Cette grâce arriva l'an 1629, dans la paroisse de Landeleau, en Cornouaille.

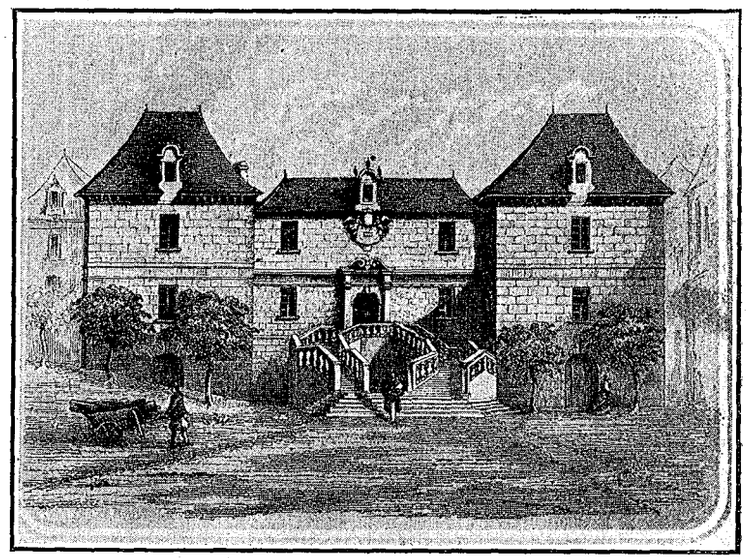
La Dame de Lanriou, étant abandonnée des médecins, après avoir reçu l'extrême-onction, ayant perdu la parole, et ses parents et ses voisins étant assemblés autour de son lit, pour assister à son trépas, survint Renée de la Marche, dame de Melle, qui, l'ayant recommandée au Révérend Père Quintin, et après avoir récité les litanies de la Vierge, que le Père Quintin avait écrites de ses propres mains, les lui mit sur la tête. En même instant, la parole lui revint et toutes ses douleurs la quittèrent, ne lui étant demeuré qu'une lassitude et faiblesse. Ceci arriva l'an 1630, environ la Pentecôte.

CHAPITRE XV

Notre-Seigneur ayant désigné au Père Michel un successeur, il va le visiter à Quimper, et lui impètre la connaissance de la langue bretonne.

Contemplant une nuit, environ le commencement de novembre 1630, l'état déplorable où était réduite la Basse-Bretagne, à cause de l'universelle ignorance des grands et des petits, et qu'il n'y avait que lui qui se mêlât d'enseigner la doctrine chrétienne, son disciple et compagnon le Père Pierre Quintin, qui l'avait secondé aux évêchés de Léon, Cornouaille et Tréguier, étant décédé, — avec tout cela ayant un sentiment que, tôt ou tard, les Recteurs et mauvais ecclésiastiques lui fermeraient la porte de l'Evangile et de la doctrine chrétienne, et le chasseraient de leurs juridictions, par fausses accusations, et impostures forgées par les démons, — en outre, prévoyant que si cette côte de Cornouaille et de Basse-Bretagne n'était cultivée, elle demeurerait en friche et à l'abandon du sanglier infernal, il se prosterna à genoux, demandant un successeur, pour hériter à son zèle et à ses missions. Il s'adressa amoureusement, avec une confiance filiale, à Notre-Seigneur, par l'entremise de la mère de miséricorde, lui disant : Souvenez-vous, mon Dieu, de la promesse que vous me fîtes, à Landerneau, il y a 17 ans, de me donner un héritier de votre Compagnie pour enseigner, avec moi et après moi, ces dernières contrées du monde, qui croupissent, depuis plusieurs années, dans les ténèbres de la mort. Envoyez, au plus tôt, celui que votre providence a destiné, pour annoncer de votre part, votre nom, et les sentiers de vos divins commandements. Mère d'amour et de miséricorde, qui me guidez dans mes desseins, et me servez d'avocate dans mes prières, depuis mes plus tendres années, présentez ma requête à votre fils, et le priez

qu'il exauce mes vœux, et regarde des yeux de sa miséricorde les larmes de mes yeux, pour sa plus grande gloire, et le salut des âmes, rachetées de son sang très précieux. Incontinent qu'il eût achevé sa prière, il entendit une voix qui lui dit : — Allez à Quimper, au Collège des Pères de la Compagnie de Jésus. Vous y verrez celui que Dieu vous donne pour votre fils, et qu'il a



Entrée de l'ancien Collège des Jésuites de Quimper, aujourd'hui Lycée.
(Cliché *Allier de Beurmann.*)

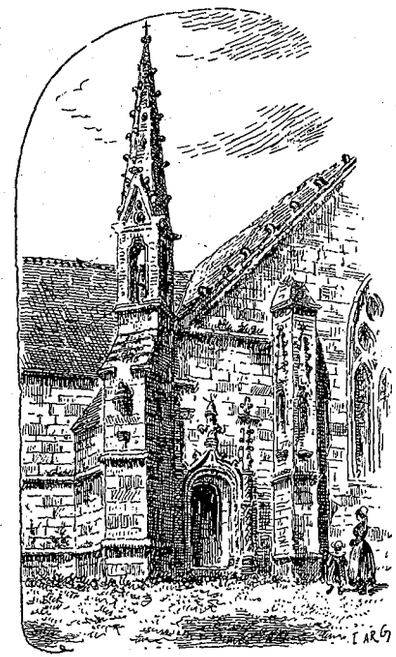
choisi pour être votre héritier, dans les missions et l'instruction de la Basse-Bretagne.

Dès que le jour commença à poindre, il se mit en chemin et vint trouver celui qui lui avait été désigné. Il s'entretint avec lui de saints discours. En lui parlant, Dieu lui donna la grâce de connaître une partie des grâces qu'Il voulait faire à ce religieux, et il fut ravi de joie, et transporté si extraordinairement, qu'il se sentit porté d'écrire et afficher à la porte du Collège, ce que Dieu lui fit connaître. Mais, faisant réflexion sur cette ardeur, il ne mit en effet ce qu'elle lui suggérait, en étant diverti par des raisons très justes.

Etant de retour à Douarnenez, il dit à ces deux veuves, Claude Le Bellec et Domnat Rolland, qu'il avait choisi à Quimper un petit religieux, qui viendrait après lui, et aiderait à ceux de

Douarnenez dans l'affaire de leur salut. Il avait fait, les jours précédents, une énigme spirituelle, où il y avait un œuf dans lequel était formé un petit poussin, qui ne pouvait encore sortir de la coque, et il dit que ceux de Douarnenez étaient comme ce petit poussin, et qu'ils avaient un obstacle qui les empêchait de prendre l'essor, c'est-à-dire l'ignorance et le lien de l'amour du monde, que celui qu'il avait choisi pour son successeur viendrait un jour après lui, et lèverait cet obstacle qui les empêchait de sortir dehors, pour entrer dans les voies du Seigneur.

Il dit à son héritier, avant sa mort, que la première fois qu'il le vit, Dieu lui donna connaissance qu'il devait être son successeur, et que chacun avait sa façon de connaître. Il dit à Madame de Coatelan, à Mademoiselle Le Gac, à Jeanne Le Gall, et à Marie Le Calvez, la même chose, comme aussi au Père Bernard, de la Compagnie de Jésus, dans une lettre qu'il lui écrivit. Prêchant à Saint-Hélène, il déclara qu'après lui, Dieu enverrait une personne de l'évêché de Rennes, qui les enseignerait.



Chapelle de Ty-Mam-Doue.
Clocher et porte latérale.

Il y a trois choses à remarquer sur ce que nous venons de dire ci-devant. Jamais Le Père Michel Le Noblets, dans le pourparler qu'il eut avec ce religieux, ne lui parla de l'emploi des missions où il travaillait depuis près de trente ans. Jamais il ne lui déclara la nécessité d'ouvriers qu'il y avait dans la Basse-Bretagne ni ne le porta à s'appliquer un jour à cet exercice, soit qu'il fût assuré, par la révélation qu'il avait eue, et par le don de prophétie qui lui était donné, depuis plusieurs années, en un haut degré, soit qu'il voulut laisser le tout à la conduite du Saint-Esprit. — La seconde chose, qui est notable, est que ce jeune régent ne savait la langue bretonne alors, et ne sentait aucune envie de l'apprendre, ni de s'appliquer à cultiver cette vigne de la Basse-Bretagne, étant prévenu, depuis un an, d'un autre des-

sein d'aller sacrifier sa vie dans le Canada, pour contribuer à la conversion de ce pays, quand il eût plu aux Supérieurs de l'y envoyer. — Le troisième point considérable est que, ce régent, quelques jours après la visite du Père Michel, allant faire un pèlerinage à *Ti mam Doue,* chapelle de Notre-Dame, proche de Quimper, en la compagnie du Père Guillaume Thomas, faisant réflexion que, dans les évêchés de Cornouaille, Léon et Tréguier, et de Vannes, et n'y avait personne qui catéchisât excepté le Père Michel Le Noblets, il eut une lumière, qu'un enfant de la Compagnie de Jésus aurait un grand champ, pour exercer son zèle, dans tous ces évêchés. En même temps, il se sentit fortement inspiré d'apprendre la langue bretonne, avec espérance d'en venir à bout. Etant arrivé au terme de son voyage, il présenta à la Sainte Vierge son dessein, et la pria d'être avocate envers son fils, à ce qu'il lui fit la grâce d'apprendre la langue armorique, si c'était son bon plaisir de se servir de son petit travail à la culture de cette dernière terre d'Europe, qui était en friche, et presque abandonnée.

La Mère de Dieu.

Six mois après, il présenta son dessein au Révérend Père Barthélemy Jacquinot, son Provincial, duquel il obtint congé d'apprendre cette langue, qui passe pour une des plus difficiles du monde. Dieu bénit son petit travail uni à la sainte obéissance. Encore qu'il allât tous les jours en classe, — le dimanche, après qu'il eut eu congé de ses Supérieurs, il allait catéchiser à une paroisse proche de Quimper, ce qu'il continua cinq semaines durant. Après les sept premiers dimanches, Dieu lui donna la grâce de s'expliquer au peuple, et d'entendre suffisamment la langue, pour prêcher et catéchiser, sans écrire aucun mot en langue armorique. Ce qu'il continua l'espace de deux ans, au grand contentement et édification des paroisses voisines de Quimper. Il alla catéchiser l'année d'après l'entrevue qu'il eut avec le Père Michel à Douarnenez où il avait prédit aux habitants que son successeur viendrait pour les aider. Il semble que le malin esprit fût envieux de la bonne volonté qu'avait l'héritier du Père Michel le Noblets, d'assister ceux de Douarnenez.

L'année 1632, la veille de la Visitation, le Père étant allé dans ledit lieu, pour prêcher, le lendemain, dans l'église paroissiale de Plouaré, dont dépend Douarnenez, il eut un songe, la nuit, qu'il prêchait dans une église, et qu'au milieu de son sermon, tous ses auditeurs l'abandonnèrent. Le lendemain, étant monté en chaire, traitant des moyens et pratiques de servir et honorer la Vierge, survint une personne inconnue, qui se mit à crier, à la grande porte de l'église, que les Egyptiens étaient entrés en ville, et qu'ils volaient et pillaient leurs maisons. A ce bruit, les plus proches de la porte sortirent dehors, et, ensuite, tout le monde laissa la prédication, et le prédicateur tout seul. Lorsqu'on arriva en la ville, on n'y trouva ni Egyptien, ni Egyptienne. On ne put jamais connaître celui qui donna cette alarme. Tous jugèrent que ç'avait été une invention de l'ennemi trompeur, qui ne gagna pas tout ; car l'après-dîner, le religieux recommença ce qu'il avait commencé, dans l'église de Sainte-Hélène à Douarnenez.

Encore qu'il fût occupé à la régence, les jours ouvriers, dans le Collège de Quimper, Dieu lui fit la grâce, pendant deux ans de régence, de prêcher et catéchiser, par plusieurs fois, à Douarnenez, aux paroisses et chapelles de Penhars, Bodivit, Pouldergat, Plonéour, Clohars, Loc-amand, Pleuven, Loc-maria, Ergué-Armel, Ergué-Podou, Kerfeunteun, Ti mam-Doue, La Forest, Plonéis, Saint-Hervé, Pouldavid, Crozon.

Le Père Michel quitta la Cornouaille, et se retira en Léon, dès que son successeur commença à catéchiser. Ayant appris qu'il se trouvait incommodé, à Quimper, pour la fatigue de la classe, prédications et catéchismes qu'il faisait à la campagne, les fêtes et les dimanches, il le vint trouver à Quimper et le remercia de la charité qu'il avait eue pour ses disciples de Douarnenez.

Vitrail de la chapelle du Grand Séminaire de Quimper.
Le dessin de ce vitrail, œuvre de Georges-Claudius Lavergne, nous a été aimablement communiqué par M. André Lavergne, peintre-verrier.

CHAPITRE XVI

Il retourne à Douarnenez, d où il est chassé, et de son retour en Léon.

Son successeur étant tombé indisposé d'un mal d'estomac, le Père provincial fut d'avis de le retirer de la régence, vers la mi-août de l'année 1633, à ce qu'il pût recouvrer sa santé, et faire ses études de théologie. On lui donna un an de repos. Après on l'envoya en théologie sur la fin de l'an 1634.

Le Père Michel, voyant qu'il n'y avait personne pour cultiver ce lieu qu'il chérissait par-dessus toutes les villes du monde, à cause des trésors de grâces qu'il y avait reçues, et du grand nombre d'âmes d'élite qu'il y avait laissées, il retourna à cette côte de la pêcherie, pour accroître et conserver, par ses saintes instructions, les plantes que Notre-Seigneur avait honorées de ses bénédictions particulières.

Il partageait chaque année entre Douarnenez et Le Conquet, comme les deux places où il demeura plus longtemps, et qu'il a caressées au-dessus de toutes les autres demeures. En ces deux lieux, il recommandait, tous les jours, la vocation de son successeur. Il plut à Dieu de lui faire connaître, par esprit prophétique, le danger où son successeur devait se trouver, ainsi qu'il déclara à Marguerite Le Gac, son hôtesse, qui, dans la déclaration de ce qu'elle savait de la conduite (1) de son hôte, le Père Le Noblets, rapporte ce qui suit par ordre de Messire Henri de Laval, évêque de Léon (2). Cette honnête veuve le voyant l'année 1635 faire des énigmes spirituelles et composer des écrits, lui demanda à quoi serviraient tous ces écrits qu'il composait, et, que quand

(1) « Des déportements » (De Kerdanet).
(2) De 1651 à 1665.

il serait mort, on serait obligé de les jeter au feu. Il répartit que, dans le pays de France, il avait un fil adoptif, qui viendrait après lui, que Dieu lui avait donné connaissance de sa vocation, lorsqu'il régentait à Quimper, que devant que retourner en Bretagne, il serait en danger de mort, par une grande maladie, dont il serait délivré, qu'il serait méprisé, et souffrirait plusieurs contradictions et épreuves comme lui, que Dieu lui ferait la grâce de faire plus de fruit que lui.

L'année d'après, comme ce religieux étudiait, en sa troisième année de théologie, Dieu l'affligea d'un mal au bras, qui étonna le médecin et le chirurgien, qui attestèrent n'avoir jamais vu de semblable maladie, quoique le médecin eût professé la médecine plusieurs années et régenté au Montpellier, et que le chirurgien eût exercé la chirurgie à l'hôpital de Notre-Dame de Paris, l'espace de douze ans. Le bras du malade enfla, l'espace de neuf jours, au bout desquels il devint aussi gros que le corps d'un petit enfant. Enfin, son mal aboutit à une gangrène, qui prit le milieu du bras, et fit un trou sous l'aisselle, où la sonde ne trouvait de fond. Le malade ayant fait vœu de venir en mission en Basse-Bretagne, si Dieu lui rendait la santé, et si le Révérend Père Général de la Compagnie l'aurait agréable, la nuit de Noël, en recevant la sainte hostie, Notre-Seigneur lui fit connaître qu'il lui rendrait la santé, et, quelque temps, après, qu'il retournerait en Basse Bretagne, pour aller en mission. Et pour confirmer sa vocation, quelques jours après, il s'imaginait, en dormant, qu'il portait sur ses épaules un paysan de Cornouaille.

Quelque temps après, il se sentit guéri entièrement, et demanda au Révérend Père Mutius Vitellescus, lors Général de la Compagnie, permission de venir en Bretagne, pour fructifier dans cette dernière terre d'Europe, lequel lui accorda l'effet de sa demande, et donna ordre au Révérend Père Jacques Binet, lors Provincial de la province de France, d'envoyer le Père en mission en Basse Bretagne. Je ne doute nullement que les prières du Père Le Noblets n'impétrassent cette guérison et cette mission, que le diable tâcha d'empêcher par des ruses subtiles. Car, d'un côté, l'évêque qui, pour lors, gouvernait la Cornouaille ne voulait la mission, ni signer les indulgences du pape, disant qu'il n'avait que faire de missions en son évêché, qu'il n'y avait pas d'huguenots, s'imaginant que les missions n'étaient instituées que pour la conversion des hérétiques. En outre, il signait le décret du pape Zéphirin : *Nihil innovetur :* qu'on n'innove rien. Il s'imaginait que jamais on n'avait vu de mission en Cornouaille, et qu'il ne fallait les introduire dans son évêché. D'un autre côté, quelques particuliers voulurent empêcher l'entrée du

Père en Basse Bretagne. Dieu et sa sainte volonté vinrent à bout de ces obstacles.

Le Père Michel avait une forte passion de revoir son successeur, à Douarnenez, à la sortie de ses études de théologie. Mais Dieu ordonna cette consolation, et pour une autre fois, et dans un autre évêché. Comme le Père que Dieu avait destiné à lui succéder n'avait encore fait son troisième an de probation, selon les lois de la Compagnie de Jésus, le Père Provincial, qui avait ordre du Révérend Père Général de l'envoyer en Basse Bretagne, jugea à propos de lui faire faire la dernière épreuve de la Compagnie, au troisième an de probation, afin qu'il ne fût obligé de retourner dans la France, l'année suivante.

Environ ce temps, le Père le Noblets, continuant ses exercices et instructions à Douarnenez, le Recteur de Plouaré résigna sa paroisse à son neveu, qui avait étudié en Sorbonne (1). Ce jeune Recteur, voyant que le Père Michel était en crédit et vénération, en sa paroisse, au delà de ce qu'il eût jamais pu prétendre, se résolut de s'en défaire au plus tôt. Cette passion le porta à aller trouver Monsieur l'Official, et le prier de renvoyer le Père le Noblets en son pays de Léon, que son oncle n'avait jamais pu s'accorder avec lui, que c'était un esprit qui mettait la guerre et la division où il était, et que, pour son regard, il désirait vivre paisiblement dans sa paroisse. Au temps que ce nouveau Recteur poursuivait ce bannissement, cet homme de Dieu ne pouvait manger morceau. Il dit à ceux de Douarnenez qu'il aurait bientôt des nouvelles, et qu'il lui faudrait aller autre part. Quand Dieu voulait qu'il changeât de quartier, son cœur était fermé, et ne pouvait prendre aucune nourriture.

Enfin, Monsieur l'Official, vaincu des importunités de ce jeune Recteur (qui pensait qu'il serait adoré de ses paroissiens, pour avoir étudié à Paris), écrivit au Père Michel le Noblets en cette sorte : Monsieur, vous avez prêché l'obéissance aux autres ; pratiquez-la maintenant, et retournez dans l'évêché de Léon, d'où vous êtes natif, et ne mettez plus les pieds en Cornouaille.

Cette nouvelle subite devait sembler bien étrange à un homme qui avait travaillé, l'espace de près de vingt-cinq ans, à ses propres frais et dépens, au péril de sa vie par plusieurs fois, pour instruire un peuple, qui ne différait des Canadois que du seul baptême. Ce devait être une flèche bien sensible à un père de laisser ses chers enfants, qu'il avait élevés avec tant de soin, pour

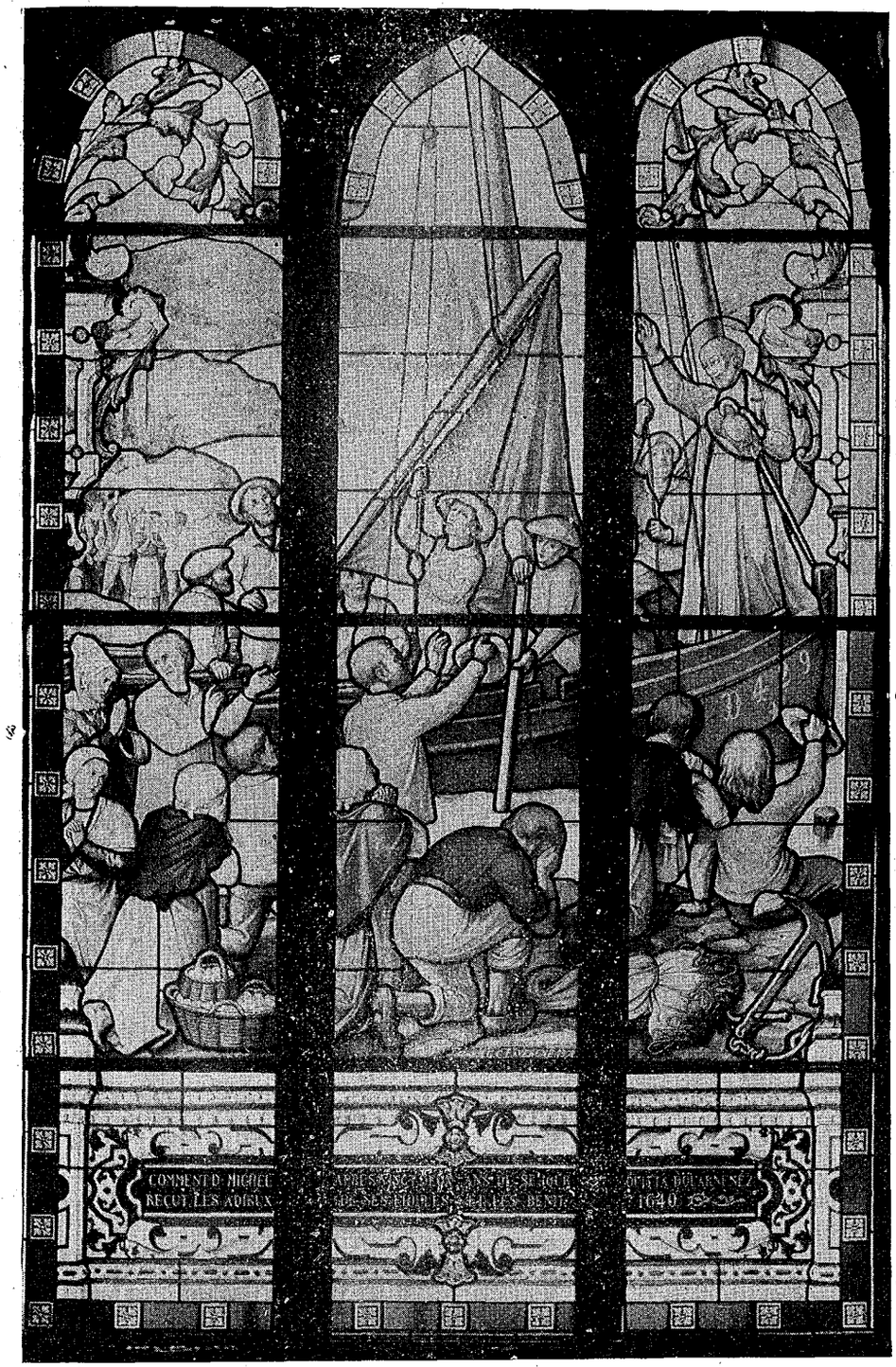
(1) Il s'appelait Henri Gueguenou, et signe pour la première fois *recteur* aux registres de Ploaré, le 20 juillet 1639. Depuis janvier 1636, il faisait du ministère, dans cette paroisse, comme prêtre auxiliaire.

qui il avait tant pleuré, tant fait de pénitences, tant jeûné, pour leur donner à manger, pour l'amour desquels il s'était dépouillé de ses propres habits, pour les vêtir. C'était un calice très amer à un homme apostolique, de quitter pour jamais un canton où il avait été honoré de tant de visites de Notre Dame, des Anges et des saints, où il avait fait un nombre presque infini de miracles, où il voyait l'image des chrétiens de la primitive Eglise.
tants vivre avec autant de pureté de conscience et d'ardeur au service de Dieu, que des religieux dans un couvent ; en un mot où il voyait l'image des chrétiens de la primitive église.

Il lut, à deux genoux, la lettre de la sentence de son exil, la baisant avec un respect et tendresse qui fit étonner tous les assistants, puis dit : L'œuvre de Dieu est accomplie pour moi en ces quartiers, il me faut aller où Dieu me veut. Jamais il ne dit parole de murmure contre le grand Vicaire, jamais il ne se plaignit de son Recteur. Il semblait que la demeure et travaux de près de vingt-cinq ans lui avait acquis le droit de bourgeoisie dans la ville de Douarnenez, et que, le déclin de son âge, ayant dépassé soixante et trois ans, le devait dispenser d'un exil non moins fâcheux que honteux à une personne qui passait pour l'exemple du clergé de Bretagne, en ce qui touche la doctrine et la sainteté de vie.

Mais Dieu avait autrement ordonné par les secrets ressorts de ses jugements adorables. Ayant plié bagage, il alla au port de Douarnenez, pour retourner en Léon. C'était une chose pitoyable de voir tous ses enfants, qui l'accompagnèrent de leurs larmes et cris, jusqu'au bateau. Quand saint Paul sortit de Milet, où il avait travaillé, trois ans, à l'instruction de ce canton, étant près de s'embarquer, il convoqua les habitants de ce lieu, et leur dit adieu avec une exhortation pleine de charité, et, lorsqu'il leur dit que jamais plus ils ne le verraient en ce monde, prosternés à genoux ils se prirent tous à pleurer, Actes 20 : *Magnus fletus factus est omnium*, se jetant à son col avec des cris, capables de fendre les rochers les plus durs, parce qu'il leur avait dit que jamais ils ne l'eussent vu.

Dès que le bruit fut épandu par la ville, que le Père Michel quittait Douarnenez, pour n'y venir plus jamais, ils arrivèrent tous au port, avec des gémissements inexplicables. Les voyant avancer au port, il ne put tenir ses larmes : Vous savez, mes enfants, que, depuis le temps où Dieu m'a conduit en ce lieu, pour votre salut, je n'ai épargné ni ma peine, ni mon revenu, pour vous montrer le royaume de Dieu. J'ai travaillé parmi vous, vingt et cinq ans, avec larmes et plusieurs dangers de ma vie, vous avertissant et prêchant en public et en particulier, dans les



Vitrail de Ploaré, œuvre de M. Georges-Claudius Lavergne.
Dessin communiqué par M. André Lavergne, peintre-verrier.

églises et dans vos maisons, de mépriser le monde et ses maximes, pour arriver au vrai et parfait amour de Dieu et du prochain. Entr'aimez-vous, les uns les autres, aimez ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous font du mal, priez pour eux. Voici la dernière fois que je vous verrai, et que vous me verrez, mes chers enfants. Je prie que Jésus vous serve de père et la bienheureuse Vierge de mère. Que leur bénédiction demeure avec vous, et m'accompagne, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ce que disant il leur donna sa bénédiction, et se mit sur mer.

Les grands et les petits le regrettèrent comme leur maître, les orphelins et pauvres criaient qu'ils avaient perdu leur père, les personnes affligées et les veuves criaient qu'elles avaient perdu leur consolateur. Ils demeurèrent immobiles au rivage jusqu'à ce qu'ils eurent perdu de vue leur cher conducteur dans le chemin du ciel. L'amour du maître et des disciples était réciproque. Il avait coutume de dire avoir eu des tendresses particulières pour trois villes : Morlaix, Le Conquet et Douarnenez, et regrettait de n'avoir travaillé à l'instruction de la dernière, les premières années de ses missions, disant que le premier vin qui sort du tonneau vient avec plus d'ardeur. Il avait dessein de finir sa vie en ce lieu, comme dans la demeure des plus belles âmes, et le séjour des plus notables grâces qu'il avait reçues du ciel. Il avait choisi le lieu de sa sépulture dans l'église de Plouaré, vis-à-vis de l'image de saint Nicolas. Ces bons habitants avaient pour lui un amour réciproque. Ils allaient tous les ans, en grand nombre, le visiter au Conquet pendant sa vie, et jusqu'à présent, ils vont tous les ans à son sépulcre où plusieurs ont reçu des assistances particulières. Monseigneur de Cornouaille étant de retour à son évêché eut des ressentiments extrêmes de l'absence de cet homme de Dieu, et eut des passions extrêmes de son retour pour le bien de son évêché. Mais Dieu en ordonna autrement, pour des raisons réservées à l'abîme de ses jugements.

CHAPITRE XVII

Etant arrivé en Léon, son industrie pour instruire les peuples de Léon, sur le déclin de son âge. Il se sert d'une personne fort grossière, qui reçoit grâce de Dieu, pour instruire les personnes de son sexe.

Il retourna en Léon à l'âge de soixante et trois ans (1), fort caduc, et exténué d'austérités qu'il avait faites près de quarante ans. Son zèle, toutefois, ne vieillit pas, ni ne se ralentit jusqu'à la mort. Il se servait de toutes les occasions possibles, pour accroître la connaissance et amour de Dieu, tant par soi que par d'autres. Il exhortait ou catéchisait tous les jours, soit dans les paroisses du Bas-Léon, soit dans les maisons. Il gagna Monsieur le Recteur de Ploumoguer (1) et le porta à apprendre la langue bretonne, pour catéchiser, en sa paroisse et autres lieux de l'évêché. Ce qu'il a fait jusqu'à présent, dans la charge d'archidiacre de Léon, avec grande édification du prochain.

Le Père Michel fit son possible de gagner d'autres ecclésiastiques, mais n'y trouvant de dispositions requises dans plusieurs, sa charité toute pleine d'industrie inventa un moyen, qui, de premier abord, choqua une partie de ses meilleurs amis. Dieu fit paraître, dans ce que nous déduirons, qu'il peut faire de gros cailloux des enfants d'Abraham, et se servir des idiots pour instruire les autres. Etant de retour à Saint-Mathieu, le Père Michel allait, presque tous les jours, visiter une femme malade, au delà du Conquet, au manoir de Tremaria. Il avait une affection spéciale d'assister cette personne affligée, parce qu'elle avait été nourrice d'un enfant d'un de ses parents, homme de grande

(1) Donc en 1640.
(2) Etienne de La Coste (de Kerdanet).

vertu. Cette femme avait une fille, fort ignorante et grossière, fort peu affectionnée à apprendre à servir Dieu. Son affection était à travailler tous les jours, comme un laboureur, pour gagner de quoi vivre, sans se soucier d'apprendre ce qui est nécessaire pour bien vivre.

Un jour, cette femme malade qui savait l'humeur du Père Michel, qui avait une inclination particulière d'assister les orphelins, et d'enseigner les ignorants, lui recommanda cette orpheline, le priant d'avoir pitié, par-dessus tout, de son salut, puisqu'elle avait vingt-et-un ans, et n'avait pu encore apprendre son *Pater* parfaitement. Cette veuve prit la main de sa fille, et la mit en la main droite du Père le Noblets, lui disant : Voilà votre fille, puisque vous êtes le père des orphelins, puis, se tournant vers sa fille, elle lui dit : Jeanne, voilà votre père, obéissez-lui, et le respectez, le reste de votre vie.

Quelques jours après, cet homme de Dieu pria cette fille de venir à Saint-Mathieu quelquefois, pour apprendre ses prières et le catéchisme. Elle avait, lors, plus d'envie de se mettre à couvert de la pauvreté que de l'ignorance. Pour couvrir son insensibilité au fait du salut, elle trouvait des prétextes spécieux, sur ce que sa mère était malade, et qu'il lui était impossible de la quitter. Son père spirituel lui demanda, au cas que Dieu appelât sa mère de ce monde, si elle ne serait pas contente de venir apprendre son catéchisme. Elle répondit qu'elle verrait lors, et que peut-être elle en serait contente, mais qu'elle ne voulait s'y obliger. Il lui dit que sa mère mourrait le troisième jour de carême prochain, et ajouta qu'il tâchait de la tirer elle-même à la connaissance de Dieu et de son salut, peu à peu, que pour faire du feu on prenait la patience d'amasser de petits brochons de bois, qu'on les allumait peu à peu, et que, par après, se faisait un grand embrasement ; qu'ainsi il tâchait de la porter peu à peu à ce qui ferait naître, en son âme, un grand désir de le connaître et servir.

Le troisième jour du carême étant venu, cette fille ayant donné à manger à sa mère, et ne voyant aucun signe de mort ni d'accroissement de mal, alla trouver au promontoire de Saint-Mathieu le Père Michel, qui lui avait dit que, ce jour, sa mère devait mourir. Elle allait à l'intention de lui dire que sa mère se trouvait à l'accoutumée. Lorsqu'elle entra dans la grande place de Saint-Mathieu, elle rencontra le Père Michel, qui lui dit : — Que faites-vous ici ? votre mère est morte, allez-vous en vite l'ensevelir, vous la trouverez encore toute chaude. Elle lui répartit qu'elle l'avait laissée en même état qu'auparavant, sans qu'il

lui eût empiré, et qu'elle l'avait fait dîner. Elle lui demanda qui lui avait dit cette nouvelle, qu'elle ne pouvait la croire vu qu'elle était venue de la maison en grande hâte, et ne pouvait s'imaginer qu'il eût des nouvelles, qu'elle n'avait vu personne sur le chemin qui lui eût pu dire qu'elle fut décédée. Il lui dit que cette nouvelle était certaine, et qu'un petit enfant la lui avait apportée. Elle entra dans la maison de Mademoiselle Fontenay où demeurait le Père, et demanda si aucun n'avait vu un petit enfant, qui avait dit au Père Michel que sa mère était morte. Chacun répondit qu'il n'avait vu personne lui parler de ce sujet.

Cette fille, retournant à la maison, trouva la vérité de ce que son Père lui avait dit. Il n'y avait pas plus d'une heure que sa mère avait expiré. Elle la trouva toute chaude. Elle l'ensevelit, et lui rendit les devoirs d'une bonne fille à sa mère. Ayant assisté à l'enterrement et essuyé ses larmes, le Père Michel la pria de venir servir chez Mademoiselle Fontenay, à ce qu'elle pût avoir la commodité d'être instruite, et à ce que sa maîtresse ne trouvât étrange si elle donnait quelque partie de son temps à apprendre ses prières et le catéchisme. Elle s'accorda qu'elle ne prendrait aucuns gages pour son service, devant qu'elle commençât d'apprendre ses prières et la doctrine chrétienne. Son maître lui dit que, si Dieu voulait faire quelque chose de bon d'elle, le diable ferait son possible pour l'empêcher d'apprendre à servir Dieu, qu'elle se souvînt de l'avertissement du Saint-Esprit à ceux qui commencent à servir Dieu.

Jeanne, se souvenant de la prophétie qu'avait faite le Père Michel, ayant dit que sa mère mourrait le troisième jour du carême, et ayant vu l'accomplissement de sa prophétie, ruminant que Dieu lui avait donné connaissance de l'heure de sa mort, elle se sentit animée du désir d'apprendre les voies du royaume de Dieu. Dès que son maître commença à l'instruire, une honnête bourgeoise du Conquet lui dit : Père Michel, pourquoi perdez-vous votre peine à instruire Jeanne Le Gall ? Elle n'a esprit qu'à labourer la terre, et à toucher les bœufs. Le Père lui répartit : Que direz-vous, si elle vous instruit un jour, et si vous lui donnez de l'argent pour catéchiser les autres ?

L'effet fit voir la vérité de cette prophétie. Mademoiselle Fontenay, qui eût bien désiré que cette fille donnât tout son temps à la servir sans gages (car elle faisait plus de besogne, et était plus forte que deux servantes), tâcha de détourner le Père Michel de l'instruire, disant qu'il valait autant jeter de l'eau dans un crible que de tâcher de lui rien apprendre, et que quelque peine qu'il prît pour lui faire dire son *Pater, Ave, Credo, Confiteor,* il verrait sa stupidité. Il lui fit réciter ses prières, et trouva qu'elle

y manquait en plusieurs points. Toutefois, il ne perdit l'espérance de l'instruire, se fondant sur une autre lumière et appui, où ne pouvaient atteindre les sectateurs du monde. Cette demoiselle, voyant qu'elle n'avait pu empêcher l'instruction de cette fille, en la décréditant, elle changea de batterie, et s'adressa à Jeanne Le Gall, avec intention de la dissuader de croire son Père directeur, lui alléguant qu'il était un étourdi et rêveur, qu'il ne savait ce qu'il faisait, qu'il voulait, aujourd'hui une chose, et demain une autre, qu'elle n'avait jamais voulu se confesser à lui, ni lui fier sa conscience. Elle ajouta que tout le monde le prenait pour un rêveur ; si elle le croyait, qu'elle perdrait sa réputation et fortune. Elle ne fut nullement émue de ces discours ; au contraire, elle tint bon au dessein d'étudier sérieusement en la loi du Seigneur.

Quelque temps après, Domnat Rolland, veuve de Douarnenez, qui avait un talent admirable de s'expliquer et d'instruire celles de son sexe, étant venue à Saint-Mathieu, pour visiter son ancien maître, le Père Michel le Noblets voyant les persécutions que souffrait Jeanne Le Gall de sa maîtresse, son Directeur fut d'avis qu'elle se transportât à Douarnenez, pour vaquer avec plus de paix à apprendre les choses nécessaires. Dès que sa maîtresse en eut le vent, elle remua ciel et terre, pour l'en divertir. Cette fille, se voyant ainsi assiégée, elle communiqua le dessein qu'avait son Père Directeur de l'envoyer à Douarnenez, à un honnête marchand des premiers du Conquet, appelé Jacques Lanuzel, et lui dit ce que Mademoiselle Fontenay lui suggérait. Celui-ci lui dit qu'il avait remarqué des choses merveilleuses en cet homme de Dieu, et que le plus grand miracle qu'il avait fait, c'était de l'avoir converti, ayant été ivrogne, et qu'à tout bout de champ, il voulait tuer sa femme ; et, qu'après avoir considéré la sainteté de sa vie, et les choses admirables qu'il avait faites au Conquet, dont lui-même avait été témoin, comme de la prophétie qu'il fit que son père, qu'on voulait mettre en extrême-onction, ne mourrait qu'à sept ans de là, ce qui arriva jour pour jour, et de ce qu'il assura, après sa messe, que le vaisseau dont il était en peine était près d'arriver et était à la vue de Saint-Mathieu, et qu'après avoir balancé toutes ces choses, il s'était résolu de changer de vie ; ce à quoi Dieu lui avait fait la grâce de venir à bout.

Jeanne Le Gall se résolut de passer la mer, et d'aller à Douarnenez, pour se mettre sous la direction de cette bonne veuve, Domnat Rolland, des grâces et vertus de laquelle nous avons parlé autre part.

Mademoiselle Fontenay, voyant qu'elle ne pouvait venir à bout de ses prétentions, en vint aux mains, et donna un soufflet à cette fille, y mêlant des paroles injurieuses, et préjudiciables à la doctrine de Jésus-Christ et à l'honneur de son serviteur. Le Père, ayant appris ce qui s'était passé, et sachant que cette demoiselle était à la messe, à l'église de Saint-Laurent, il s'y transporta d'un zèle d'Hélie, et lorsqu'elle sortit, il lui dit, d'un visage enflammé : Vous avez mal parlé de la parole de Dieu, et de celui qui l'enseigne aux autres ; vous avez voulu détourner une orpheline qui m'a été donnée de sa mère, et la traverser dans les desseins qu'elle a d'apprendre la doctrine de Jésus-Christ. Je ne peux vous battre, mais vous jeter la poussière de mes souliers au visage, et vous donner ma malédiction. Comme ce que vous avez dit à cette orpheline, pour la détourner des voies de son salut, est faux, de même, que vous puissiez être muette jusqu'à la fin de votre vie, pour le salut de votre âme !

Dans le procès de canonisation de saint Yves, qui se voit écrit à la main, au chapitre de l'église cathédrale de Tréguier, il se lit que ce Saint, allant de Quimper à Saint-Renan-du-bois (1), en l'évêché de Cornouaille, à pied, avec une honnête compagnie de personnes de qualité, tous à pied comme lui, comme une dame fort recrue (2) du chemin, demanda, au conducteur de cette bande, permission de se reposer quelque peu, ce saint homme, montant sur une motte de terre, se mit à prêcher à sa suite, et aux pèlerins qui passaient. Au milieu de l'assemblée passèrent deux gentilshommes ; l'un descendit de cheval, pour entendre la parole de Dieu, l'autre passa outre, et ne daigna s'arrêter, avec mépris de la doctrine de salut. Le saint, porté de zèle pria que Dieu punit son corps, à ce que son âme en fut meilleure, et se reconnût. Cet homme, bientôt après, tomba en une paralysie de tous ses membres. L'année d'après, saint Yves étant décédé, il se fit transporter à son sépulcre, y reconnut sa faute, demanda pardon à Dieu et au saint, et fut guéri de corps et d'esprit.

Le Père Michel requit de Dieu que cette demoiselle devînt muette, à ce qu'elle reconnût sa faute. Ayant dit ces paroles, il alla trouver son orpheline, à qui il demanda si elle demeurait dans la résolution d'aller à Douarnenez, sous la conduite de Domnat Rolland. Trouvant qu'elle chancelait en son dessein, il lui dit que ce changement venait du soufflet que lui avait baillé sa maîtresse. Il lui dit, en outre, que jamais chose semblable ne lui arriverait, que sa maîtresse deviendrait muette et mourrait

(1) Locronan.
(2) Harassée de fatigue.

muette. Cette demoiselle, étant retournée en sa maison, chassa hors le Père Michel qui fréta un bateau, et envoya cette pauvre fille à la bonne veuve de Douarnenez, pour être instruite. Tôt après son départ, la demoiselle devint muette.

L'orpheline, étant arrivée à Douarnenez, s'adonna jour et nuit à étudier les voies du salut, et profita avec l'admiration de sa maîtresse, en la science des saints, avec tant de douceur, qu'elle eût passé les jours et les nuits sans boire ni manger. En six mois, elle apprit les prières en latin et en breton, les commandements de Dieu et de l'Eglise, le catéchisme du Père Lédesma, les vertus théologales et cardinales, les sept (vertus) opposées aux sept péchés capitaux, les béatitudes, les fruits et dons du Saint-Esprit avec la méditation des quinze mystères du rosaire, le sommaire des vérités évangéliques représentées dans les peintures sacrées, par le moyen desquelles elle savait le (résumé ?) de la plupart des livres spirituels qu'avait composés le Père Michel.

Pour ce qui touche la perfection du chrétien en la vie séculière, son ardeur fut si grande, et son cœur si changé, qu'elle se sentait contente de vendre tout son bien, pour acheter la perle précieuse de la doctrine chrétienne.

Au bout de six mois, son Père et tuteur la fit retourner au Conquet pour l'aider à catéchiser les personnes de son sexe, et assister les malades et moribonds. Dans sa présence, elle expliquait les peintures et tableaux sacrés, et répondait au catéchisme. Elle avait une grâce particulière à s'expliquer, et donner à entendre ses conceptions, ce qui ravit en admiration tous ceux qui l'oyaient.

A son retour, elle trouva son ancienne hôtesse muette, la consola et instruisit par ses énigmes spirituelles. La malade lui demanda pardon par signe, avec démonstration d'un grand ressentiment de ce qu'elle lui avait fait et à son Directeur, lui offrit tout ce qu'elle eût voulu de son bien, enfin, au bout de trois ans, elle mourut muette, avec tous les signes possibles d'une âme pénitente et contrite.

Si tôt que Jeanne Le Gall retourna de Douarnenez, le Père Michel lui fit faire une confession générale de tous ses péchés. Elle a avoué à un Père de la Compagnie de Jésus que Dieu avait donné au Père Michel connaissance de tous ses péchés intérieurs et extérieurs, qu'il avait écrits, et qu'il les lui lut, devant qu'elle se mit à s'examiner, ajoutant qu'il avait pénétré jusqu'au plus secret de son cœur, ce qui l'étonna. L'ayant purifiée (1), et la

(1) « Purgée » (de Kerdanet).

trouvant dans la résolution de servir Dieu, il l'envoya à Monsieur de Guimiliau, docteur de Sorbonne, et grand vicaire de Léon (2), le priant de savoir s'il la trouvait capable d'apprendre les prières, et enseigner le catéchisme aux enfants, aux servantes, et aux autres personnes de son sexe, en privé.

Monsieur le grand vicaire, l'ayant interrogée, fut étonné des lumières de son esprit, et de la grâce qu'elle avait à expliquer ses pensées. Il lui donna par écrit permission d'instruire, en privé, les personnes de son sexe, de répondre au catéchisme, et d'expliquer les peintures du Père le Noblets. Quand elle serait interrogée par un ecclésiastique, elle répondrait.

Dieu se servit d'elle pour l'instruction de plusieurs personnes de Léon. Elle avait un don particulier d'assister les malades et moribonds, avec une carte ou tableau, qui représentait les vertus que les malades devaient pratiquer, et les vices et tentations principales dont l'ennemi tente les hommes, à la mort, les moyens de les surmonter, avec les actions vertueuses qu'un bon chrétien doit pratiquer, pour se préserver à ce dernier passage.

Au commencement de son noviciat, le Père Michel lui fit apprendre à faire la cuisine, et apprêter les viandes, lui disant qu'il l'enverrait, un jour, aux lieux où seraient les missions ; qu'il avait vu à Quimper, un jeune religieux, et qu'il avait connu, dès qu'il le vit, qu'il irait instruire et catéchiser dans les paroisses de Basse Bretagne ; que lui, ni son compagnon, ne trouveraient personne pour leur apprêter à manger et qu'elle leur ferait cette œuvre de charité, et aurait part au bien qu'ils feraient.

Elle lui demanda comment il savait que ce religieux devait aller en leur canton, et catéchiser les paroisses. Il lui dit que ç'avait été dans un miroir qu'il avait connu ce qu'il disait. L'effet a fait voir la vérité de tout ce qu'il avait prédit, comme il sera dit par après. Elle ne voulait pas entendre d'aller dans les paroisses, et de servir la mission, de peur qu'on ne dît qu'elle était coureuse. Il lui dit qu'elle eût été chez quelqu'un de ses parents, qu'elle n'avait que faire de craindre, leur étant recommandée de sa part. Sur ces entrefaites, elle tomba malade de peste, et en danger de mort. Son Directeur la vint voir, et lui conseilla de faire vœu de se trouver aux missions de son successeur, pour y apprendre la science du salut, et coopérer au bien des âmes. Elle fit le vœu, et, tout incontinent, fut guérie.

(1) L'abbé G. Guillerme (de Kerdanet).

CHAPITRE XVIII

Son industrie à instruire, sur le déclin de son âge, le Promontoire de Saint-Mathieu et les pays du Bas-Léon.

Le Père Michel étant devenu fort caduc, et ne pouvant plus aller d'un côté et d'autre, demandait tous les jours à Dieu le retour de son successeur. Il l'obtint sur la fin de l'année 1640, dix ans après qu'il eût connu qu'il devait prendre sa place, et aider à l'amplification du royaume de Jésus-Christ.

Après sept ans qu'il passa en France, partie pour étudier en théologie, partie pour recouvrer sa santé, qu'il avait endommagée les années passées, par la régence et exercices qu'il faisait à la campagne, partie pour faire son troisième an de probation, il retourna au Collège de Quimper, comme d'Egypte à Nazareth. Dès qu'il fut arrivé, le Père le Noblets le pria de prendre la peine de visiter le Conquet, où il faisait sa résidence, et d'y jeter la première semence à laquelle il voulut donner sa bénédiction. Il plut à Dieu de lever les obstacles qui semblaient traverser les missions de son coadjuteur et héritier.

Après la première journée de chemin qu'il fit pour venir trouver son résignant, il apprit la nouvelle de la mort de celui qui s'opposait aux missions (1). Messire René du Louet, qui devait être sacré évêque de Cornouaille, pria le Père de l'assister à l'instruction de son diocèse, et dit à Monseigneur de Léon qu'il eût rendu son billet au roi, et renoncé à l'épiscopat, n'était l'espérance qu'il avait que les Pères de la Compagnie de Jésus lui aideraient à supporter une partie de sa charge en catéchisant son évêché. L'autre obstacle était que, quelques-uns ne sachant la nécessité de la Bretagne, voulaient appliquer le successeur du

(1) Mgr Le Prestre de Lézonnet, mort le 8 novembre 1640.

Père Michel au Collège, à d'autres ministères. Mais, le Père Jacques Dinet, faisant sa visite au Collège de Quimper, le déclara en pleine assemblée des Pères et frères, missionnaire, par ordre qu'il avait du Révérend Père Général.

Dès qu'il fut au Conquet, le Père Michel l'embrassa avec

Cliché *Feiz ha Breiz.*

larmes, puis, le lendemain, lui fit prendre possession de son ministère, le faisant prêcher, catéchiser, confesser, visiter et consoler les pauvres et les malades. Après la prédication, il mena le Père dans sa chambre, et lui montra les écrits du Révérend Père Gourdon, duquel il avait été écolier à Bordeaux. Dans ce livre, il avait remarqué la résolution d'un cas de conscience, dont le Père était en peine. Cela étonna beaucoup le Père, vu qu'il ne lui avait rien proposé qui approchât de cette matière. Ce qui

l'étonna davantage, ce fut la découverte qu'il lui fit de son intérieur. Le Père avait résolu, à son retour du Conquet, de parcourir

Vitrail de l'église Saint-Mathieu de Quimper.

l'histoire de France et Baronius. Il lui dit : Vous avez bien de la besogne sur les bras, ne vous amusez point à lire Baronius, ni l'histoire de France, mais la Sainte Ecriture. Il lui bailla en même temps les règles qu'il s'était composées lui-même, avec l'approbation du Père Cotton, et un des Pères de la Compagnie de Bordeaux, où il avait fait sa théologie. En les lui donnant,

il dit qu'il lui donnait son Apocalypse, et qu'il avait pris à tâche d'imiter saint Ignace. Et, de vrai, sa règle semblait avoir compris ce qu'il y a de plus éminent et parfait dans les constitutions de notre saint fondateur, et ce qui est de plus admirable, il est à naître qui l'ait vu faire aucune chose contre ces règlements, volontairement, quelque difficuté qui se présentât.

Pour encourager le Père à l'exercice apostolique des missions, il lui dit que, quand il serait ravi jusqu'au troisième ciel, comme saint Paul, il n'aurait pas trouvé une condition plus assurée et avantageuse que celle des missions parmi les pauvres gens des champs, parce que cet emploi n'est si hasardeux pour précipiter un ecclésiastique dans la vaine gloire et ambition, comme celui qu'on a dans les villes, parmi les riches et les grands, où on prend souvent beaucoup de peine, avec peu de profit.

Il ajouta que la brièvе demeure qu'on fait en chaque lieu servait beaucoup à n'attacher son affection aux choses transitoires. Dans les missions, on trouve beaucoup d'occasions de mépris, de contradictions et persécutions, prêchant la doctrine de l'Evangile avec esprit évangélique, et il estimait ce dernier avantage au-dessus de tous trésors d'Egypte. Il pria fort le Père d'inculquer en ses sermons le mépris du monde, et de ne se contenter pas d'enseigner le petit catéchisme, mais d'inculquer la doctrine de ses peintures, qui enseignent les principales vertus, qui contribuent au parfait mépris du monde, qui est le chemin le plus court et le plus assuré d'arriver au parfait amour de Dieu et du prochain. Il lui recommanda d'introduire les chansons spirituelles, où fût compris l'abrégé de ses prédications et catéchismes, et que, quand il irait en mission, il allât plutôt par terre que par mer, pour avoir la commodité d'instruire, en chemin et dans les missions, ceux qu'il eût rencontrés. Il le conjura de ménager sa santé et de ne l'imiter, disant qu'ayant fait plus qu'il ne pouvait, il avait empêché son corps de contribuer à son zèle, près de vingt ans, et ajouta que quand on harasse trop le cheval, il tombe dans un creux de fossés, et y laisse son homme.

Son successeur le fut voir plusieurs fois, de Quimper au Conquet, l'espace de douze ans qu'il fut son coadjuteur, et, lorsqu'il était venu, il se rendait comme son serviteur. Il écrivait, en un papier, tout ce dont il avait besoin, et l'en pourvoyait, avec plus de charité et de tendresse que ne fait une mère à son enfant. Lorsqu'il devait prêcher, le Père Michel allait par toutes les maisons, avertir qu'à telle heure, le Père prêcherait et catéchiserait.

Il est arrivé souvent que, quand son successeur arrivait à l'im-

proviste, il le savait auparavant, et lui procurait ce qui était nécessaire. Un jour, passant par le marché du poisson, il dit à son hôtesse : Mademoiselle Le Gac, achetez ce poisson pour le Père N..., qui viendra demain nous voir. Le Père n'avait dit à personne qu'il dût aller au Conquet. Son hôtesse fut bien étonnée de voir le Père Bernard et le sus dit Père arriver au Conquet, le lendemain. Une autre fois, les Pères arrivèrent à minuit, retournant de l'île Sizun. Au même instant qu'ils entrèrent en ville, le Père Michel alla au-devant d'eux, avec une lanterne en main, disant à haute voix : *Ecce sponsus venit, exite obviam ei.*

Son coadjuteur se trouva à la veille de n'aller en mission, manque de compagnon, qui voulût s'offrir à l'accompagner. Il n'y avait aucun Père au Collège de Quimper, qui sût la langue bretonne, ni qui pût sortir que pour fort peu de temps. Les frères coadjuteurs, qui ne savaient la langue, se fussent plutôt offerts aux missions étrangères qu'à celle-ci, manque d'occupation. Le Père Michel, sachant que le Père Pierre Bernard était lié d'une sainte amitié avec son successeur, le pria d'accompagner son ami, qu'il avait encouragé d'apprendre la langue, lorsqu'il commença à y étudier, et qu'il avait sollicité de retourner en Bretagne pendant le cours de ses études, et à qui il avait promis d'être son compagnon dans les missions Armoriques, s'il pouvait jamais le voir en retour. Les prières de cet homme de Dieu firent une si douce et une si efficace impression sur l'esprit du Père Bernard que celui-ci tint bon à ce Père, l'espace de quinze ans, commençant la vie apostolique à l'âge de cinquante et sept ans, apprenant la langue du pays, qu'on estime une des plus difficiles du monde, allant à pied, la plupart du temps, dans les déserts de l'Armorique, avec toute sorte d'incommodités et persécutions, jusqu'au dernier jour de sa vie, mourant dans ce saint exercice, avec l'édification de son ordre et de la province, en laquelle il a coopéré à l'instruction de plus de trois cent mille âmes.

Lorsque le Père Michel vit cette sainte union, il écrivit au Père Bernard, une lettre qui comprenait les avis, qu'il voulait donner à son coadjuteur par son moyen. Comme il y a des documents fort profitables à ceux qui pourchassent le salut des âmes, je les mettrai en même ordre qu'il a écrit, selon l'original qui se garde aux archives de la mission Armorique, au Collège de Quimper.

(1) Matthieu, xxv, 6 : « Voici que l'époux vient : allez au devant de lui. »

Lettre de Monsieur Le Noblets au Révérend Père Pierre Bernard, de la Compagnie de Jésus.

Mon révérend Père en Dieu. Je n'ai pas trouvé la commodité de vous communiquer quelques avis, touchant votre compagnon, le Père N... Je vous les écris, à ce que vous les lui communiquiez, selon que vous le trouverez expédient. Je crains d'être trop présomptueux, en les écrivant, et trop ingrat, en les taisant. Ce n'est pas pour l'instruire que j'écris, mais pour le confirmer, et soutenir son bon esprit. Je l'ai connu premièrement à Quimper, lorsqu'il régentait en la cinquième classe, et connu qu'il avait une grâce spéciale pour instruire le peuple. Prenez la peine de lui faire part de ce qui suit... (1)

(1) Suivent partie en latin, partie en français, les avis du Père Michel. Ces textes ont été publiés par le Père Séjourné, *Histoire de Julien Maunoir*, tome I, p. 415-418. « On y sent partout, note cet auteur, l'homme de Dieu qui parle avec la double autorité de l'expérience et de la sainteté. Les règles qu'il y trace, l'avenir qu'il dévoile, les conseils qu'il y donne, supposent des lumières peu communes. Mais ce qui peut convenir au Père Maunoir, dont M. Le Nobletz reconnaissait ouvertement la mission divine, ne saurait convenir à tous. Les exceptions sollicitées en sa faveur, comme la liberté de prêcher en tout lieu et en tout temps, devaient assurément dépendre de la volonté des supérieurs. » (*Op. cit.* p. 141)

CHAPITRE XIX

Il procure la mission de Douarnenez.

Ayant muni son coadjuteur de ces bonnes intentions, il le porta à visiter les lieux où il avait autrefois travaillé. Si la terre n'est cultivée de temps en temps, quelque bon grain qu'elle ait produit, elle ne portera que des ronces ; de même, si on ne continue l'instruction dans un canton, les mêmes vices et désolations repullulent. Comme il avait porté une affection particulière à Douarnenez, il désira que son coadjuteur fît, en ce lieu, la mission, en carême, pour le regard du service de Dieu, de la paix et l'exercice des bonnes œuvres. Pendant tout le carême, les confessions se continuaient, depuis le matin jusqu'au soir. Le Père trouva invention, pour continuer la mémoire des Instructions de son prédécesseur, de composer des cantiques spirituels, où fut comprise l'explication et paraphrase sur le *Credo,* le *Pater,* l'*Ave Maria,* sur les commandements de Dieu, et sur les principaux points de la confession. Il leur mit en cantique armorique la façon de se confesser, communier et dire le Rosaire. Il leur composa quatre cantiques des quatre fins de l'homme, et à ce qu'ils goûtassent ses instructions, il promit de faire une procession générale, une des fêtes de Pâques, en laquelle on chanterait ces cantiques spirituels.

Il n'y eut une ferveur en toute la ville, pour apprendre ces cantiques. Dieu donna sa bénédiction à ce travail ; tous ceux de cette ville les ont appris, même les enfants. Il y a quarante ans que dans toutes les maisons, sur les rues, et aux champs on n'entend autres chansons que ces louanges de Dieu. Plusieurs de ce canton, animés purement de la gloire de Dieu, se sont dispersés en plusieurs villes et paroisses même à vingt lieues de loin, pour apprendre aux autres ce chant, par la douceur duquel

plusieurs ont été instruits et convertis du mauvais état où ils étaient plongés.

Le lundi de Pâques, on fit la procession générale. Les garçons étaient habillés en anges, avec les armes de la Passion en leurs mains, suivis de filles, dont l'une portait l'image de la Vierge, trois représentaient les trois Maries, les autres, habillées de blanc, avec des couronnes sur leurs têtes, voilées d'un voile blanc. Cette procession, avec la modestie de la jeunesse, qui avait les yeux baissés, et la douceur de leurs chants, tiraient les larmes et ravissaient les cœurs de près de six mille personnes, qui se trouvèrent à cette célébrité. Le Père Michel envoya dans ces lieux la mineure qu'il avait fait instruire, pour apprendre ces cantiques spirituels, afin de faire passer plus doucement, dans l'esprit de ses semblables, les instructions de la doctrine chrétienne qui y étaient comprises.

Le Père Michel levait, au Conquet, les yeux au ciel, pendant cette mission où ses disciples se renouvelèrent tout à fait au service de Dieu. On n'y trouva aucune personne qui fût dans le scandale, ni suspecte d'aucun péché contre le sixième commandement. Comme le Père le Noblets avait pris saint Ignace pour conducteur, quand il commença à instruire le peuple, l'année mil six cent quinze, ce saint fondateur de notre Compagnie voulut montrer qu'il se souvenait de celui qui avait procuré cette mission, en assistant deux de ses disciples. Une femme qui avait été autrefois instruite du Père, entendant le sermon du dernier jour du jugement, tomba évanouie, et demeura vingt-quatre heures sans parler, fut dix jours sans boire, ni manger, ni dormir. Le Père qui prêchait le carême, lui ayant appliqué une relique de saint Ignace, elle commença à revenir sur l'heure, et, peu de temps après, dormit quatre heures, puis se leva toute guérie.

En même temps, on vint trouver le Père, pour voir un jeune homme marié, tombé en quatre accidents : il avait perdu le jugement, était tenté de tuer sa femme d'une hache, de commettre un autre certain crime ; en outre, ne pouvait dormir ni nuit ni jour. Le Père donna à sa femme une image de saint Ignace, pour l'attacher au chevet du lit. L'y ayant attachée, cet homme commença à dormir, et, à son réveil, se trouva guéri de sa folie et de ses tentations...

CHAPITRE XX

Il procura que le Père Bernard et son coadjuteur fissent mission dans les Iles d'Ouessant et de Molène. De la persécution qui s'éleva contre lui, ses disciples et les Pères qui travaillaient dans cette mission.

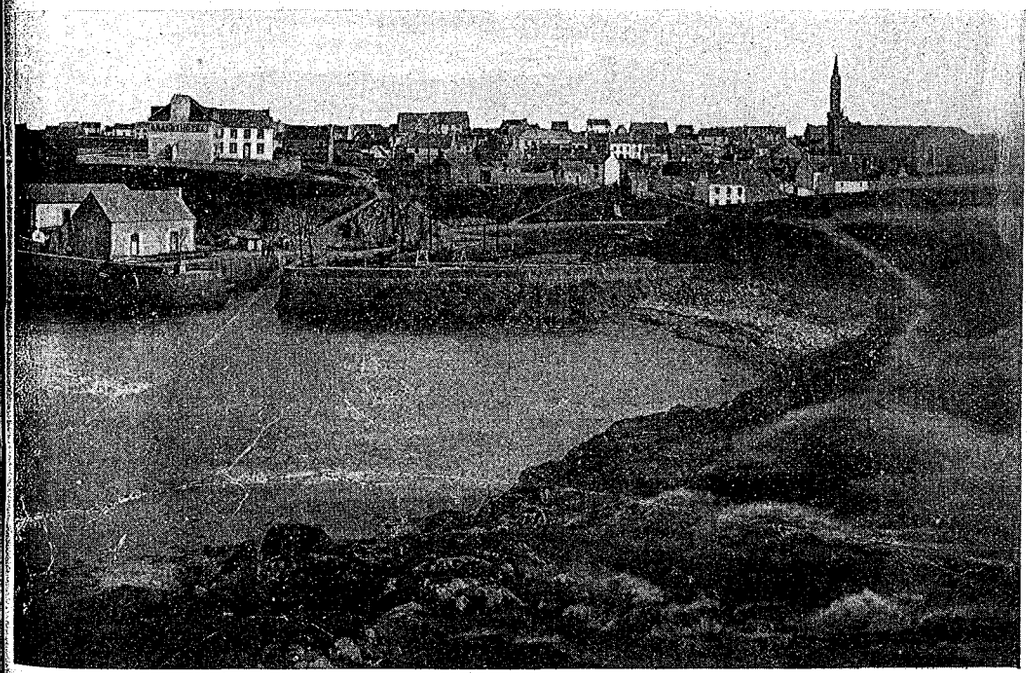
Le Père Michel oyant les grands fruits qu'avait occasionnés la mission de Douarnenez, envoya un messager à ses propres dépens, pour prier les deux Pères de venir faire, au Conquet, ce qu'ils avaient fait, le carême dernier, dans le lieu qu'il avait tant chéri, et d'où il se voyait chassé, comme Adam du paradis terrestre. Il avait traité avec les habitants du Conquet de ce dessein, qui l'agréèrent, et désirèrent avec grande passion. Mais une partie croyant que les Pères attraperaient l'abbaye de Saint-Mathieu, le vinrent prier de les contremander. Il ne fit que se moquer de leur chimère.

Les Pères, étant arrivés au Conquet, allèrent à Saint-Pol-de-Léon pour avoir la bénédiction de l'évêque, qui dit nettement qu'il ne voulait point de mission de religieux, et qu'il fallait que les religieux procurassent le salut des religieux, et les séculiers celui des séculiers. Messire René du Louet, qui était désigné évêque de Cornouaille, mais non encore sacré (1), remontra à Monseigneur de Léon que ces Pères n'avaient autre visée que de procurer la gloire de Dieu, et qu'ils n'étaient point des religieux de mauvaise vie, qu'ils ne lui demandaient rien que de prendre la peine d'instruire ses ouailles, et qu'il n'était à propos de les renvoyer, qu'au reste, il y avait dans son évêché deux Iles

(1) Nommé évêque de Quimper, le 1er décembre 1642, il fut sacré le 2 février 1643.

d'Ouessant et de Molène, où il ne désirait faire visite, et qu'il serait de la gloire de Dieu d'y envoyer les Pères pour savoir l'état de ces lieux, et instruire ce peuple abandonné. Il crut ce conseil et les envoya en ces Iles.

Ils allèrent s'embarquer au Conquet, où le Père Michel témoigna qu'il avait une joie extraordinaire de ce qu'ils allaient visiter le lieu où il avait prêché et catéchisé, il y avait trente ans. Lorsque les Pères arrivèrent en ces lieux, ils y trouvèrent un changement notable. On n'y faisait plus aucune instruction. L'ignorance y était si grande, qu'entre trois mille personnes qui habitaient cette Ile, il n'y avait pas une douzaine qui sût les mystères de la Trinité, de l'Incarnation, ni les commandements de Dieu. Avec tout cela, il n'y avait pas un seul, ni grand ni petit, qui sût répondre au catéchisme. Les enfants, qui n'avaient jamais vu de religieux faits comme les Pères, n'osaient les regarder. Le Père Michel prévoyant cette incommodité, envoya, dans cette Ile, sa mineure, qu'il avait instruite, et fait instruire à Douarnenez, et qui, le carême de cette année, avait appris les cantiques spirituels. Elle vint, sous ombre de faire visite à quel-



Ouessant. — La baie de Lampaul. (Photo Villard.)

qu'un de ses parents qui était en ce lieu ; sous ce prétexte, elle se mit au milieu des filles.

Interrogée, elle répondit au catéchisme. Les autres, la voyant si bien répondre, levèrent les yeux, et, après le catéchisme, à la sortie de l'église, la prièrent de leur apprendre ce qu'elle avait répondu. Elle leur chanta, et apprit à chanter les points de la foi, le *Pater,* l'*Ave* et les commandements de Dieu. Ils s'enhardirent si bien qu'ils répondirent au catéchisme, et en quinze jours, apprirent en breton leur *Pater, Ave, Credo,* et les commandements de Dieu et de l'Eglise, l'acte de contrition, les cinq points de la confession, la préparation à la communion, l'action de grâces après la communion, les mystères du Rosaire.

Lorsqu'ils entendirent parler de l'éternité bienheureuse et malheureuse, des péchés qui mènent à la malheureuse, ces paroles leur tirèrent les larmes des yeux, voyant qu'ils avaient vécu en bêtes. Ils se confessèrent tous, avec une ardeur extraordinaire. Leur contrition et leurs résolutions, suivies de changement de vie, firent qu'il était très aisé de voir en ces âmes une spéciale assistance du Saint-Esprit. Ils avaient coutume de danser, la plupart des nuits, près la chapelle de saint Pierre. Toute la nuit de ce prince des Apôtres, la jeunesse s'écartait dans un lieu destiné pour y danser. Ces abus furent ôtés, les différends apaisés. Ils se confessèrent presque tous. A la fin de la mission, on leur fit la procession, où les enfants furent habillés en anges, le reste, comme à Douarnenez.

Les Pères, ayant visité et consolé les malades, se mirent sur mer, et y demeurèrent pour instruire les insulaires de Molène. Dans cette île, les personnes âgées de 60 ans répondaient au catéchisme avec une simplicité extraordinaire. Lorsqu'on eut confessé et communié tous les insulaires, les missionnaires visitèrent les malades. Au même temps que les Pères étaient dans l'île, le diable enrageait contre le Père Michel et ses coadjuteurs. Ses disciples et amis, ayant appris que la mission devait être au Conquet, vinrent en ces lieux, tant pour visiter leurs amis et le Père Michel, que pour être participants du bonheur de la mission qu'on avait projetée au Conquet. Mais, ayant su que les Pères étaient aux îles d'Ouessant et Molène, leurs parents qui étaient au Conquet les prièrent de demeurer avec eux, quelque temps, pour apprendre d'eux les chansons spirituelles.

Le Père Michel, ravi de cette industrie, voulut les entendre, et exciter le peuple de les apprendre. Les maisons étaient trop petites, il fallut aller au milieu de la ville, près d'une croix, où il s'amassa à diverses fois plus de huit cents personnes, qui ne

pouvaient se rassasier d'entendre cette harmonie sacrée. Le Père Michel était auprès de la croix, au milieu de la compagnie, les exhortant, au lieu des chansons vaines et mondaines, de chanter des cantiques nouveaux de piété. Voyant que cette industrie allumait un grand feu de dévotion, et éclairait les plus hébétés, avec une douceur extraordinaire, il se sentit surpris d'une extrême joie.

Un jour, après avoir assisté à cette simple assemblée, et considérant que les Iles d'Ouessant et Molène avaient été si bien instruites, en peu de temps, par cette méthode, étant de retour au logis, il se mit à genoux, pleurant de joie, en disant : C'est à cette heure que je dis avec le bienheureux Siméon : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace* (1). C'est à cette heure que je suis prêt de mourir voyant que Dieu est connu loué et honoré.

(1) Saint Luc, II, 29.

Marins de Molène avec leur recteur. Ce sont les vaillants sauveteurs du *Drummont* (juin 1896.)

CHAPITRE XXI

Ayant été accusé devant l'évêque, Dieu le protège.

En ce temps, les ennemis du serviteur de Dieu cherchaient le moyen de le rendre odieux à l'endroit de Monsieur l'Evêque. Ce prélat, étant venu faire sa visite à Lochrist, deux prêtres portèrent le Recteur à faire sa plainte, publiquement, contre le Père Michel le Noblets, de ce qu'il avait assisté aux chants de certaine jeunesse, qui avait passé la mer, et quitté leur évêché de Cornouaille, pour chanter, par les rues des chansons dangereuses ; que ce chant attirait la plupart de la ville pour les entendre et que le Père Michel se trouvait en ces assemblées, au grand déshonneur de son caractère et de son âge. Il fut accusé de vivre comme un huguenot ; qu'il ne disait la messe ni ne l'entendait, qu'il troublait le repos de la ville, qu'il avait chez lui des peintures, par lesquelles il amusait le monde, qu'il hantait les femmes et les filles, et autres points très faux.

Ce bon prêtre se souvenant que Notre-Seigneur, étant accusé, ne dit rien pour sa justification, ne voulut s'excuser. Il dit seulement à son prélat que si ce qu'on disait contre lui était vrai, qu'il lui plût de prendre son surplis et son bonnet, parce qu'il n'était pas digne de les porter. Monsieur l'Evêque, ayant interrogé le Recteur, si on faisait le catéchisme, — pour sa décharge de ce qu'il ne le faisait, et pour rendre odieux le Père Michel, il répondit que Maître Michel avait une fille qui le faisait. En même temps, le vicaire de l'Ile d'Ouessant accusa cette fille d'avoir prêché dans l'Ile d'Ouessant. Elle ne faisait que répondre aux catéchismes du Père, et avait fait de même à l'Ile de Molène, pour encourager les enfants à répondre au catéchisme ; ce qu'attestèrent les paroissiens de l'Ile. Les ennemis de cet homme de Dieu voulaient (faire) passer cet exercice de répondre au catéchisme pour une prédication. Monsieur l'Evêque ordonna que les Recteurs qui étaient à la visite de Lochrist interrogeassent cette fille, qui satisfait à leurs questions, que personne ne chantât ces chansons nouvelles que les habitants de Douarnenez avaient introduites ; il commanda à ceux du Conquet de congédier de leur ville ceux de Cornouaille, sous peine d'excommunication ; il donna à cet homme de Dieu qui ne s'excusait, plusieurs avertissements, dont il n'avait aucun besoin, lui ordonna de montrer ses peintures, au moyen desquelles il instruisait ceux qui le venaient voir.

S'étant transporté en son logis, le Père Michel trouva que la porte était fermée à clef, et ne pouvant trouver personne qui l'avait, il leva les yeux au ciel, en disant ces paroles : *Mar be ar virionez guenen, en hano Doue, dor, dijor,* c'est-à-dire : Si la vérité est avec moi, au nom de Dieu, porte, ouvre-toi. La porte s'ouvrit, en présence de Marguerite Le Gac et Monsieur Cozquer. Il montra à son évêque ses peintures, que celui-ci trouva propres pour instruire le peuple.

Après cette tempête, quelque ecclésiastiques, mal informés de la vérité des cantiques spirituels, défendaient de les chanter dans les rues, disant qu'il y avait défense de l'Evêque. Ils triomphaient de ce qui avait été fait contre ceux qui les avaient composés, et contre le Père Michel, qui fut comblé de joie extraordinaire. Ce jour qu'il fut accusé et méprisé en pleine assemblée, il disait qu'il avait craint que Dieu l'eût oublié, parce qu'il y avait longtemps que ni le monde ni le diable ne l'avaient exercé, mais qu'il voyait alors, que Dieu se souvenait de lui.

Quelques-uns de ses amis accusaient le Recteur, en sa présence, de ce qu'il l'avait traité avec tant d'opprobres et calomnies, en pleine assemblée, devant l'Evêque. Le Père Michel l'excusa, et dit qu'il était bon et que ce qu'il avait dit avait été avec bonne intention, croyant à deux prêtres de sa paroisse qui l'avaient porté à ce faire. Il dit en particulier, à Mademoiselle Launay, que ces deux prêtres seraient bientôt dans l'impuissance de lui nuire. Ils moururent tôt après, presque en même temps.

Une veuve de Douarnenez, appelée Marguerite Poullaouec (1), venue en espérance de voir la mission au Conquet, avec beaucoup d'autres personnes, voyant que l'Evêque de Léon les avait traités de la sorte, dit au Père Michel : Vous n'avez rien dit pour vous défendre ? Pourquoi n'avez rien dit pour nous excuser ? Il répartit : Si je vous eusse excusés, Dieu ne l'aurait pas fait. Prenez patience. Vous entendrez demain d'autres nouvelles.

(1) Elle s'était mariée le 16 novembre 1637, avec Jacques Gourlaouen. Elle signe de temps à autre au registre des baptêmes de Ploaré.

En même temps arrivèrent deux vaisseaux de l'Ile d'Ouessant, remplis d'environ mille personnes, qui venaient pour recevoir la confirmation. Depuis leurs Iles jusqu'au port du Conquet, ils chantaient, tous, les chansons spirituelles qu'ils avaient apprises à la mission. Etant arrivés au port, les enfants se tenaient, deux à deux, par la main, jusqu'à Saint-Mathieu, distant du port d'une lieue, et chantaient le cantique des points de la foi. Quelques personnes leur dirent qu'il ne fallait chanter ces chansons, que l'Evêque les avait défendues. Ils poursuivirent, et quelques-uns dirent : Les bons Pères nous les ont enseignées. — L'Evêque a excommunié ceux qui les chantaient. — Les bons Pères ne nous ont rien enseigné digne d'excommunication. On insiste, on les menace de les bastonner. Une femme dit alors : Crucifiez-nous, martyrisez-nous ; les apôtres l'ont bien été, et nous sommes tous prêts de l'être.

Survint Monsieur Pencré (1), théologal du Folgoët, qui exhorta ces petites filles de chanter. Il trouva que c'étaient les articles de la foi. et les commandements de Dieu qu'elles chantaient. Ayant appris que c'étaient les mêmes cantiques qui avaient été accusés devant Monsieur l'Evêque, comme des chansons mauvaises, impudiques et dangereuses, et, ayant été instruit des fausses accusations dont on avait chargé le Père Michel, il informa Monsieur l'Evêque de Léon, qui, le lendemain, fit monter en chaire Monsieur le gouverneur de Recouvrance, lequel dit au peuple, de la part de Monseigneur de Léon, qu'il avait été mal informé touchant le Père le Noblets, les enfants de Douarnenez, les chansons spirituelles, et les Pères qui les avaient composées, qu'il donnait sa bénédiction au Père Michel Le Noblets, le reconnaissant pour un ecclésiastique de sainte vie, et exhortait le peuple à prendre son conseil, et à lui obéir.

Il leur annonça, de la part du même, qu'il donnait sa bénédiction à ceux qui chanteraient les chansons spirituelles, et à ceux qui les avaient composées, comme aux habitants et jeunesse de Douarnenez, qui étaient venus au Conquet, en intention d'entendre la parole de Dieu.

Ce bon prélat fut ravi du bien que les Pères de la Compagnie de Jésus avaient fait dans les Iles. Les Ilois lui témoignèrent qu'il les avait grandement obligés, de les avoir envoyés en ce lieu, pour les instruire.

Lorsque les Pères retournèrent de ces Iles, ce bon évêque les pria de prêcher en ces lieux le carême suivant, et de venir, après Pâques, lui apprendre la langue Armorique, afin de profiter à son peuple.

(1) Il s'agit du chanoine de Pentrez.

CHAPITRE XXII

Il procure plusieurs missions à son successeur. Le diable et le monde font tout ce qu'ils peuvent et Dieu donne sa bénédiction à ces missions.

Le Père le Noblets, ayant vu que la croix avait marché à la tête de la mission des Iles, eut bon augure et certitude que Dieu bénirait les desseins de son héritier, qu'il voyait fort affectionné à cet exercice. Pour coopérer à son zèle, il procura par le moyen de Monsieur de la Coste. à présent archidiacre de Léon que, Messire René de Rieux, abbé de Daoulas et du Relec, employât le Père dans l'instruction des paroisses dépendant de ces deux abbayes. Il s'employa avec des bénédictions du ciel, l'espace de deux ans, dans ce saint exercice, où il instruisit et catéchisa près de cent cinquante mille personnes, dont la plupart ne savaient les premiers et plus nécessaires éléments de la doctrine chrétienne. Il y eut plus de six mille conversions insignes, qui, sans le bonheur de ces missions, étaient, depuis plusieurs années, entre les griffes de Satan, et dans un danger évident d'y demeurer, sans le secours extraordinaire que leur procura le Père Michel. Monseigneur de Rieux, ayant appris les marques de la sainteté de vie de Monsieur le Noblets, qui avait paru dans ses souffrances et miracles arrivés les années passées, à son occasion, lui écrivit, et l'exhorta de se transporter en cette mission, pour y travailler par sa doctrine et exemple. Le Père le pria de l'excuser, et lui dit que, lorsqu'il avait les forces, on n'avait voulu lui permettre, et que, dans le temps qu'on l'exhortait de travailler dans la vigne du Seigneur, il n'avait les forces de rendre service à Dieu, dans ce ministère où l'Evêque désirait l'employer.

Il lui fit promesse de ses prières, pour obtenir les grâces qu'on vit reluire dans cette œuvre de Dieu, pendant ces deux années. La plus grande faveur de Dieu, que ce saint serviteur demandait pour lui et son coadjuteur dans l'exercice des missions, était de porter les livrées du fils de Dieu, et de participer à l'ignominie de la croix. Il plut à Dieu d'honorer ces missions dont nous parlons, de ces perles précieuses de l'Evangile.

Dans le commencement de ce saint ministère, dans la ville de Daoulas, un certain voulut faire passer les missionnaires pour des trompeurs, qui avaient pris prétexte de mission pour se jeter dans l'abbaye de Daoulas, et s'en rendre maîtres, avant que d'entrer en Plougastel. Un autre dit que les missionnaires qui devaient venir en leurs paroisses étaient sorciers, et causeraient de grands malheurs à la paroisse ; ce qui fit que presque personne n'osa se trouver dans une église où les Pères conduisaient leurs paroisses, pour y commencer la mission, et y publier les indulgences. Lorsque les Pères arrivèrent, quelques ecclésiastiques de Léon défendaient au peuple de venir se confesser à la mission, disant que c'était un cas réservé de le faire, et qu'on renverrait ceux qui le feraient, à l'Evêque ; au reste, que ces gens étaient des séducteurs, qui abusaient les peuples. Ces persécutions ne servirent qu'à allumer l'ardeur de tous les peuples, et à attirer les bénédictions du ciel. C'était une grande consolation de voir l'abord des peuples qui accouraient au lieu de la mission pour y entendre la parole de Dieu, et s'y confesser.

Monseigneur de Cornouaille fut surpris, en son voyage de Léon, de voir les grands chemins remplis de pèlerins, qui allaient en Cornouaille pour y procurer l'affaire de leur salut éternel, au lieu de la mission. Les jours ouvriers ressemblaient aux jours de dimanches, et les fêtes aux jours les plus solennels. Auquel temps, il fallait prêcher hors les églises. L'auditoire était composé de quatre ou de cinq mille personnes, qui venaient de quinze lieues au loin, des évêchés de Léon, de Tréguier et de Cornouaille. Il n'y eut presque aucune paroisse de Léon qui ne fournît plusieurs pénitents, qui venaient, jour et nuit, amenant des chevaux chargés de vivres, pour demeurer plusieurs journées, au lieu de la mission. Poussés du désir de connaître le moyen de gagner le ciel, plusieurs demeuraient quatre ou cinq jours à jeun, jusqu'au soir, pour trouver le rang qui leur était assigné pour se confesser.

Il y eut un bon vieillard de Léon, poussé d'un grand désir de se confesser au lieu de la mission, qui se mit en chemin, en résolution de ne manger morceau, qu'il ne se fût confessé. Dans la grande presse des pénitents, il demeura trois jours, sans boire ni manger, au bout desquels, Dieu lui donna la grâce qu'il désirait si ardemment. Il y en avait de si altérés du désir de se confesser et de mettre leur salut à couvert, qu'ils demeuraient quinze jours et trois semaines, sans pouvoir dormir ni trouver repos. Lorsqu'ils s'étaient déchargés de leurs pesants fardeaux, il leur semblait être en Paradis, et en un royaume de paix, et ils disaient qu'ils eussent passé les jours et les nuits sans manger, pour la consolation qu'il avaient, oyant le catéchisme, les cantiques spirituels et les prédications qu'ils entendaient avec larmes et sanglots.

Le Père Le Noblets, ayant appris que la ferveur était si grande dans les missions, envoya l'orpheline qu'il avait instruite, et à qui il avait appris l'explication de ses tableaux, afin de répondre au catéchisme lorsqu'elle serait interrogée sur la signification des peintures sacrées où il avait dépeint les vices qu'il faut combattre, et les vertus qu'il faut pratiquer. Elle coopéra à l'instruction de plusieurs personnes de son sexe, en répondant à la doctrine chrétienne, répétant à ses semblables les instructions que le Père leur avait expliquées, et leur apprenant les cantiques spirituels que les filles devaient chanter à la procession. Elle apprit à la plupart leur *Pater, Ave, Credo, Confiteor,* et les Commandements de Dieu, en latin et en breton, les récréant et instruisant avec une douceur inexplicable, en leur montrant les énigmes et peintures spirituelles. Plusieurs ne se contentaient de passer les jours, pour apprendre d'elle leurs prières et cantiques ; ils y ajoutaient la plupart des nuits, et lui disaient les péchés dont-elles n'osaient se confesser. Elle les encourageait et disait que le Père en avait confessé bien d'autres. Et, ainsi, elle les portait à vomir les poisons qu'elles tenaient cachés depuis plusieurs années. Elle contribua au salut de plusieurs, avec des signes qui témoignaient que Dieu, qui se sert de ce qu'il lui plaît, l'avait choisie pour sa gloire et le salut de plusieurs.

Un jour qu'elle était endormie, elle fut éveillée, tirée par trois fois par le collet de sa chemise, deux heures après minuit. Se persuadant que Dieu se voulait servir d'elle pour sa gloire, elle se leva, et se sentit portée, sans savoir pourquoi, vers la maison où logeaient les Pères qui faisaient la mission. Vis-à-vis de ce logis, elle trouva un pauvre vieillard, âgé de près de quatre-vingts ans, couché sur la litière. Lui ayant demandé pourquoi il était couché en ce lieu, il répondit qu'il y avait trois jours qu'il attendait à se confesser, et espérait de prendre un des Pères au passage, pour se confesser à lui. Elle lui demanda

combien il y avait de personnes en la Sainte Trinité, et laquelle des personnes s'était faite homme pour nous. Lui ayant répondu qu'il n'en savait rien, elle l'instruisit des principaux points de la foi, et le recommanda à un des Pères, qui le confessa, au grand contentement de son âme. Cet homme était un pauvre mendiant, qui disait tous les jours son chapelet, à l'honneur de son bon ange. Il allait chercher l'aumône par les villages. Il y avait près de soixante ans qu'il avait une peine intérieure, qui lui était plus insupportable que sa pauvreté.

Comme on faisait la mission qu'avait procuré le Père Le Noblets à Plougastel, il vit un ange, en dormant, qui lui montra les deux Pères de la Compagnie de Jésus, qui travaillaient dans la vigne du Seigneur, l'avertissant de se confesser à un d'eux, qu'il désigna, et de ne sortir de ce lieu qu'il ne se fût confessé. Etant arrivé à l'église de Plougastel, il connut les deux Pères qu'il n'avait jamais vus des yeux corporels. Ayant attendu trois jours à jeûn jusqu'au soir, il fit sa confession, qui lui dissipa les nuages et peines de son esprit. L'orpheline du Père Michel contribua au salut de ce pauvre homme, en l'instruisant, et étant son avocate pour le faire confesser.

Dieu témoigna que le zèle qu'elle avait pour l'instruction du prochain lui était agréable. Nous avons remarqué qu'étant malade de la peste, promettant à son Directeur de venir aux missions, elle fut guérie sur-le-champ. Cette fille, assistant à la mission de Dirinon, l'année 1644, étant un jour à l'entrée de l'église, pour entendre la prédication qui se devait faire dans le cimetière, le peuple sortant de l'église à la foule, elle fut jetée à terre, et plusieurs la foulèrent aux pieds. Ayant été retirée, elle fut incommodée deux mois, ne pouvant travailler, ni tirer son haleine qu'avec difficulté, ni marcher. En outre, elle évanouissait tous les jours, et avait les côtés si pliés qu'on ne put les remettre. Le temps des missions venu dix mois après, l'héritier des missions du Père Michel lui écrivit que sa fille dévote avait coopéré, l'année précédente, au bien de la mission, répondant aux catéchismes, dans les paroisses ou personne n'osait répondre, et il le pria de l'envoyer pour assister à la mission qu'il devait faire, et qu'elle pourrait y rendre de bons services. Le Père Directeur lui lut la lettre, et lui dit qu'on la désirait, pour assister aux missions de Cornouaille, pour y agir comme l'année passée. Elle lui montra son incommodité, qu'elle ne pouvait presque se remuer. Il lui dit qu'elle fît ce qu'elle pourrait, et qu'elle ne manquât de se mettre en chemin, et de témoigner du moins sa bonne volonté. Elle chercha un bateau, et y mit ses hardes, résolue d'obéir, autant que ses forces lui permettraient.

Etant sur le point de partir, elle vint demander au Père Michel sa bénédiction, lui disant qu'elle avait mis ses hardes dans un bateau, et allait au terme de sa mission, par mer, parce qu'elle ne pouvait marcher. Il lui dit : Vous voulez, Jeanne, aller par mer, par votre volonté ; il faut aller à pied, par obéissance. Lui ayant réitéré qu'elle n'avait point d'haleine pour marcher, qu'elle évanouissait tous les jours, il persista en sa résolution, et lui dit que, si elle ne pouvait avoir des forces suffisantes, on récrirait au Père qu'elle s'était mise en chemin, mais qu'elle n'avait eu assez de force, pour achever ce voyage.

Elle obéit enfin, et Dieu bénit son obéissance. Ses côtes se dressèrent. Sa courte haleine cessa, ainsi que ses évanouissements ordinaires, et elle fit, le jour qu'elle reçut la bénédiction de son directeur, dix lieues. Depuis ce temps, elle fut quitte de ses infirmités. Elle travailla en cinq missions, jour et nuit, répondant aux catéchismes, disant les prières à celles de son sexe, leur apprenant les cantiques spirituels, et en expliquant les tableaux sacrés, lorsque dans le catéchisme on lui en demandait l'explication.

Marie Keraudi, honnête bourgeoise de Landerneau, voyant une de ces énigmes, se mit à pleurer, se ressouvenant qu'environ l'an 1613, le Père Michel, qui logeait chez elle, et commençait de se servir de ces saintes peintures, pour l'instruction des personnes simples, prédit que celle qu'il faisait tomberait dans les mains d'un Père de la Compagnie de Jésus, et qu'il les expliquerait après lui. Il n'y avait, lors, aucun collège des Pères jésuites en Basse-Bretagne. Le Père entre les mains duquel est tombée la même énigme, qu'il fit faire à Landerneau, n'avait alors que six ans, et c'est le même que Dieu lui avait promis, pour suivre ses exemples. Il a plu à Dieu de lui donner la grâce d'instruire un grand nombre de personnes ignorantes, et de convertir plusieurs pécheurs, par le moyen de ces peintures et représentations.

CHAPITRE XXIII

La consolation qu'il eut des grands fruits qu'il avait procurés par diverses missions des Pères de la Compagnie de Jésus.

Le père de famille, qui a pris bien de la peine à déraciner les épines et les ronces de son champ, pour y planter un beau verger, a un grand contentement, lorsque ses enfants lui présentent des fruits de ses travaux, sur le déclin de son âge. Le Père Michel, après avoir pris beaucoup de peine, l'espace de 45 ans, a ôter les épines de l'ignorance de la Basse-Bretagne, pour y dresser un jardin de délices, abondant en toutes sortes de vertus, il eut une extrême consolation de voir les fruits que lui faisaient voir les Pères de la Compagnie de Jésus, dans les évêchés de Léon, Tréguier et Cornouaille, où il avait jeté le premier fondement de la connaissance et amour de Dieu, avec son cher disciple, le Père Quintin, la lumière de son siècle, et de l'Ordre de Saint Dominique.

Il n'y avait année, l'une portant l'autre, qu'il n'eût des nouvelles assurées de l'instruction de près de trente mille personnes, de quatre mille confessions générales, de deux mille conversions remarquables de pécheurs obstinés, qui étaient en danger de leur salut. Pendant ces missions, il avait été comme la pierre angulaire, qui avait été rebutée : *Lapidem quem reprobaverunt ædificantes, hic factus est in caput anguli* (1). Tout le monde était contre lui. On ne connaissait pas sa vertu. Il se tenait caché, fuyait la gloire mondaine et l'esprit du monde. Mais, après avoir essuyé plusieurs dangers, l'espace de trente et cinq ans, la multitude des miracles évidents qu'il avait faits étant venus à la connaissance de tout le monde, les Evêques, Recteurs et autres

(1) Psaume CXVII, 22.

ecclésiastiques qui n'avaient connu, jusqu'alors, sa sainteté, eussent tenu à grand bonheur qu'il travaillât en leurs diocèses. Mais, ayant prié ces Messieurs d'excuser ses infirmités et le déclin de son âge, il les supplia d'employer les Pères de la Compagnie de Jésus, dont les vœux et les desseins ne visent qu'à servir Messieurs les Prélats, dans la recherche du salut des âmes, qu'ils font paraître dans les missions, enseignant les simples peuples.

Il eut un grande joie de voir qu'on demandait les Pères de tous côtés. Messieurs les Evêques de Cornouaille, de Tréguier, de Vannes, de Saint-Brieuc, de Rennes, les désiraient. Les églises des paroisses étant trop petites, il fallait prêcher au milieu des landes. On venait à leurs missions de tous les côtés. S'ils eussent eu vingt corps, ils n'eussent pas suffi. A leur exemple, une grande quantité d'ecclésiastiques se donnèrent tout entièrement au service de Dieu, et à catéchiser d'un côté et d'autre.

Cet homme apostolique, devant que sortir de ce monde, eut la consolation d'Abraham, en voyant une postérité plus nombreuse que les étoiles du ciel. Il eut le bonheur d'apprendre que dans les missions qu'il avait procurées, près de quatre cent mille âmes y avaient été instruites, et près de douze mille conversions extraordinaires y avaient marqué une particulière bénédiction du ciel. Il eût souhaité, si c'eût été le bon plaisir de Dieu, d'être en la fleur de son âge, pour travailler dans une moisson si féconde. Mais, pendant qu'on travaillait, il levait les mains en haut, comme un autre Aaron, et offrait à Dieu ses prières, et assistait les missionnaires de ses avis et conseils. Il donna avis aux Pères de mettre leurs missions sous la protection de la Sainte Vierge, de Saint Corentin, apôtre de la Basse Armorique, et des anges tutélaires des lieux et personnes, pour lesquelles ils travaillaient. Il recommandait les fruits des missions, de son côté, à la Reine des anges, et aux autres saints dont nous avons parlé, et il a plu à la divine Bonté de faire des grâces très particulières à plusieurs, par le moyen de ces saints intercesseurs.

Graces concédées dans les missions par l'entremise de la Mère de Dieu

Louise Le Carnec, de la paroisse de Plonévez-Quintin, fille âgée d'environ 18 ans, fut portée d'un dessein particulier d'apprendre la doctrine chrétienne, pendant la mission qu'on fit en sa paroisse, l'an 1649. Elle ne savait ni ses prières ni les mystères nécessaires au salut. Elle demanda congé à ses père et mère

d'aller, deux fois le jour, aux instructions de la mission. Elle y fit sa confession générale, y apprit, par le moyen des cantiques spirituels, ses prières, les points de la foi et les commandements de Dieu, la façon de se confesser, la préparation pour communier, l'action de grâces après la communion, et les mystères du Rosaire.

Après la mission, elle commença une vie exemplaire, quitta les danses qu'avaient coutume les filles de son âge de faire, aux pardons et assemblées, les fêtes et dimanches. Elle faisait ses prières, matin et soir, à genoux, communiait une fois le mois, récitait tous les jours son chapelet, s'étant mise en la confrérie du Rosaire.

Cette pauvre fille des champs avait été, dans sa paroisse, après la mission, ce qu'avait été Job, en la terre de Hus : *Simplex et timens Deum* (1). Elle vivait dans une grande crainte de Dieu, et dévotion à la Sainte Vierge et à saint Corentin, en l'honneur duquel elle disait trois *Pater,* tous les matins. Ayant demeuré quelque temps en cet état, comme elle disait son chapelet, sous un arbre, dans son verger, la Sainte Vierge se présenta à elle, avec le glorieux Saint Corentin. La Mère de miséricorde, en l'honneur de laquelle elle récitait son chapelet, pour avoir une heureuse mort, lui révéla le jour de sa mort, qui n'était pas loin. C'était le jour présent, auquel cette Reine des cieux lui faisait l'honneur de lui découvrir sa face. Elle la consola, sur l'assurance qu'elle lui donna, qu'elle et le glorieux Saint Corentin ne la quitteraient jusqu'au trépas, et qu'elle ne mourrait qu'elle n'eût reçu les sacrements. Elle lui dit que sa mère entrerait bientôt au verger, qu'elle l'avertît de faire venir son confesseur. Bientôt après, entra sa mère au verger, à qui elle déclara que ce jour devait la séparer d'avec elle, et de ce monde, et elle la priait d'envoyer quérir le curé de la paroisse, son confesseur, pour la confesser.

Sa mère ne savait que croire, parce qu'elle n'avait pas été malade. Son père pensait qu'elle avait perdu l'esprit. Enfin, il alla chercher Monsieur le Curé. Elle fut bientôt surprise d'une petite faiblesse. On la met avec ses habits, sur un lit. Elle se confesse. Comme le curé se pressait fort, pour lui apporter le Saint Sacrement et l'Extrême-Onction, elle le pria de ne se trop hâter, parce que la Sainte Vierge l'avait assurée qu'elle ne mourrait point sans ses sacrements. Ayant, enfin, communié et reçu l'Extrême-Onction, voyant sa mère qui pleurait, elle lui dit : Ma chère mère, pourquoi pleurez-vous ? Dieu ne vous fait point de tort. Il prend ce qui lui appartient. Je suis plus à lui qu'à

(1) « Intègre et craignant Dieu » (Job, I, 1)

vous. Je ne vous oublierai jamais, quand je serai devant sa face. Puis se retournant vers une de ses cousines, qui avait été à la procession générale des anges, après la mission, elle lui dit : Ma cousine, souvenez-vous de ce que vous avez appris à la mission des bons Pères. Soyez dévote à Jésus, à sa Mère, à Saint Joseph et à Saint Corentin. Dites, tous les matins et soirs, cette belle oraison que l'on vous a appris :

C'est-à-dire Jésus, Marie, Joseph, Saint Corentin, assistez-moi maintenant et à ma fin.

Ce qu'ayant dit, elle prit sa croix d'Extrême-Onction, la baisa, puis, levant les yeux au ciel, elle dit la même oraison :

Jesus, Maria, Joseph, Sant Coreutin,
Ma sicourit breman ha voar ma fin.

Au même instant qu'elle acheva cette prière, elle trépassa doucement, sans agonie et sans peine. A la même heure qu'elle expira, elle apparut à une bonne âme, qui était en prière, à quinze lieues de là, et lui dit qu'elle allait à la gloire, et que la mission était cause de son salut. Elle était revêtue d'une robe et voile blanc, avec une couronne sur la tête, à la même façon qu'elle était à la procession de sa paroisse. Sa robe et son voile étaient parsemés de rubis reluisants, et sa couronne composée de pierres précieuses. Quelque temps après, elle apparut à un autre, de son sexe et condition, et la porta d'entreprendre ce qu'elle n'avait jamais osé de faire, une bonne confession.

Lorsque le Père Michel entendit ces heureuses nouvelles, il ne put tenir ses larmes, de joie.

Une autre personne, ayant été en une grande peine d'esprit, qu'elle n'osait déclarer à personne, l'espace de vingt ans, ressentit l'assistance de la Sainte Vierge, à qui elle présentait deux ou trois chapelets par semaine, et trois autres en l'honneur de Saint Joseph, pour avoir remède, un jour, à son mal. Ayant appris que la mission avait lieu en Cornouaille..., elle s'y transporta à dessein de faire une bonne confession. N'ayant pu se confesser le jour qu'elle voulait, la nuit suivante ne pouvant reposer, à cause des gênes de sa conscience, et de la honte et crainte qui s'était emparée depuis longtemps de son cœur, elle voit un jeune homme, habillé de blanc, avec une perruque dorée reluisant comme un soleil, tenant un crucifix en main, où les plaies de Notre-Seigneur paraissaient toutes fraîches. Il lui dit : « Je suis venu de la part de Jésus et de sa Mère, pour votre salut. Confessez-vous entièrement en cette mission, et vous obtiendrez ce que vous demandez, il y a si longtemps ». Il lui fit baiser les plaies sanglantes de Notre-Seigneur, puis l'excita à la

contrition de ses péchés, à la résolution de changer de vie, et à l'espérance du pardon, l'exhorta de tenir bon à la dévotion de notre Dame et de Saint Joseph, y ajoutant celle de Saint Corentin. Ce qu'ayant achevé, il lui donna la bénédiction de Jésus-Christ crucifié. Cette personne ne cessa de pleurer toute la nuit, et, le jour étant venu, elle fit une confession générale, avec un ressentiment particulier, et une consolation qu'elle n'avait jamais expérimentée.

Un jeune enfant fort dévot à la Vierge étant fort accoutumé à un certain péché, sans s'en corriger, fut détourné de cette façon. Lorsqu'il dormait, il s'imagina qu'il faisait un pèlerinage de Notre Dame, en une église de son canton. Au milieu de son chemin, il rencontra une grande croix et un ange qui reposait sur un de ses côtés. Celui-ci tenait un calice dans la main gauche, et un calice dans la main droite. Cet enfant s'écrie: « Ange de Dieu, que vous êtes beau ! Qui est-ce qui vous a emmené ici ? » Il répond : « C'est la Vierge ». — « Menez-moi avec vous. — Je ne puis. — Faites-moi cette faveur. — Je ne puis. — Pourquoi ? — Dieu est en son repos. Il s'éveillerait, et m'empêcherait de vous laisser entrer. — Dites-moi la raison de cela. — Depuis l'âge de sept ans, vous faites un tel péché. Les Pères s'en iront bientôt, et la mission finira. Confessez-vous promptement, et ne retournez plus à votre péché, et je vous mènerai un jour avec moi en Paradis. » — Cet enfant, s'éveillant là-dessus, se leva et vint gagner les indulgences de la mission, avec ferveur et changement de cœur.

Il y a un très grand nombre d'autres conversions extraordinaires, rapportées dans les relations des Pères de la Compagnie, qu'on ne peut rapporter ici. Voyons les grâces qu'ont impétrées les anges, à qui le Père Michel offrait tous les jours les missions de ses successeurs.

Graces données par l'entremise des Anges

Une personne dévote à Saint Michel, en l'honneur duquel elle offrait tous les jours trois *Pater,* ne sachant qu'on fit mission à Plougastel-Daoulas, l'an 1644, fut portée en esprit la nuit et vit un Père, revêtu d'un surplis, dans le cimetière de Plougastel-Daoulas, faisant le catéchisme, et demandant aux enfants les mystères de la très Sainte Trinité, et de l'Incarnation, et l'explication des commandements de Dieu. En même temps, elle vit arriver vers elle, un homme habillé de blanc, avec une baguette blanche, qui lui dit : Apprenez ainsi à vos enfants les points de la foi, et les commandements de Dieu. Allez demain à Plougastel-

Daoulas, confessez-vous-y et vous amendez. Cette personne, étant levée le lendemain de bon matin, se transporta à Plougastel, reconnut le Père, qu'elle n'avait jamais vu auparavant que dans la représentation qui lui fut faite. Elle entendit le catéchisme, au même lieu qui lui fut montré, et se confessa entièrement.

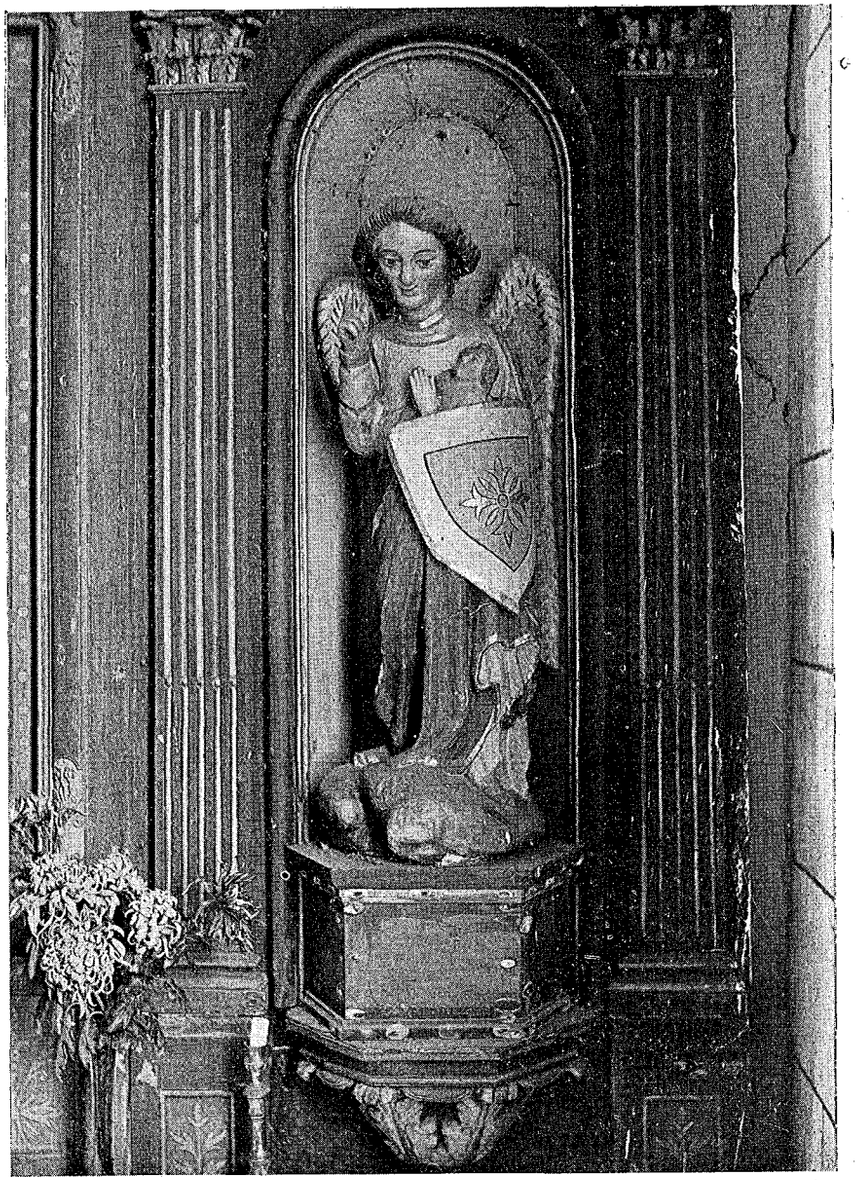
Voici une autre faveur obtenue par l'intercession de saint Michel

Une autre personne, étant, depuis plusieurs années, dans les liens du malin esprit, l'an 1644, à la mission qu'avait procurée le Père Michel, son cœur fut tellement touché du regret de ses fautes, qu'elle pleura pendant tout le sermon, et remplit son mouchoir de ses larmes. La nuit suivante, elle eut une visite du ciel, en son sommeil, pendant lequel elle fut conduite par saint Michel, auquel elle avait une dévotion particulière, au trône de Notre-Seigneur qui avait, à sa droite, la Sainte Vierge, et saint Michel tenant une balance, en main gauche. Notre Dame, s'étant mise à genoux devant son fils, fit cette requête : « Mon fils, pardonnez à cette fille, et aux pauvres pécheurs, par le lait que vous avez sucé de mes mamelles ». Alors le Sauveur ordonna qu'on pesât les mérites et les démérites. En même temps, le malin esprit mit dans un des plats de la balance quantité de crapauds et de serpents, qui représentaient ses péchés. Notre-Seigneur ayant demandé à saint Michel ses bonnes œuvres : « Hélas ! dit-il, Seigneur, je n'ai que le mouchoir que cette pauvre pécheresse mouilla hier de ses larmes, entendant le sermon. » Alors le juge dit : «Allez demain faire une confession générale, et changez de vie et je vous promets mon paradis. » Le lendemain, elle fit sa confession générale, avec larmes qui montraient l'efficace des prières de Saint Michel envers le Sauveur.

Le saint Michel en granit de Locronan.

Voici une assistance de l'ange gardien envers son client qu'il avertit en songe

Il y a des songes divins, qui se font connaître par l'efficace des grâces qui les accompagnent et les suivent. Cet homme, au



Ange Gardien de l'église de Plovan.

(Photo Villard)

milieu de la nuit, vit Plougastel-Daoulas, où jamais il n'avait été. On lui montre les Pères de la Compagnie de Jésus qui y faisaient mission. On lui marque le Père Pierre Bernard, et on lui donne ordre de se confesser à lui. Il se fait conduire en ce lieu de la mission, y reconnut le Père qu'il n'avait jamais vu en sa vie, lui fit sa confession générale, avec tant de larmes qu'il en mouilla toute la manche de son pourpoint. S'il fallait faire ici un narré des grâces obtenues par l'intercession des anges, auxquels ce saint homme était familier, il faudrait en faire un volume tout entier.

Graces obtenues par le glorieux saint Corentin

Le Père Le Noblets, ayant travaillé l'espace de vingt et cinq ans dans l'Evêché de Saint Corentin, premier évêque de Cornouaille, avait une très grande dévotion à ce saint apôtre de la Basse Armorique, lequel a été le premier des sept saints de Bretagne, qui y a prêché la foi, comme il est porté dans la prose de sa messe :

Septem Sanctos veneremur
Et in ipsis
Septiformem gratiam
His præsul fuit Corentinus
Consecravit quem Martinus
Præsulem Cornubiæ.

Le Père Pierre Bernard, que le Père Michel pria de tenir bon à son successeur, jusqu'à la mort, qui se consacra à l'âge de cinquante et six ans aux missions de la Basse-Bretagne et y passa, sans relâche, les quinze dernières années de sa vie, avec un zèle et des travaux très exemplaires, avait une affection très tendre pour ce saint initiateur des Apôtres. Plusieurs seront bien aises d'entendre ce que j'ai entendu.

Dieu, ayant affligé la ville de Quimper de peste, qui en moissonna la troisième partie, l'an 1639, ce bon religieux demanda à Dieu de faire connaître à un de ses serviteurs, à quel saint il plairait à sa Majesté qu'on s'adressât, pour apaiser son courroux. Dieu lui révéla qu'on s'adressât à Saint Corentin ; ce qu'il fit, dès ce même soir que Notre-Seigneur lui révéla ses ordres. Il procura qu'on tînt maison de ville et qu'on fît vœu à Saint Corentin. Tout incontinent que le vœu fut conçu et signé des bourgeois, la peste s'éteignit, comme si on eût jeté de l'eau dans le feu. La peste cessa par où elle avait commencé, par le lieu voisin de la fontaine de Saint Corentin, au bout d'un faux-bourg

de la ville, où une personne impie avait lapidé son image. Le Père rétablit l'honneur de ce saint tutélaire de Cornouaille, en remettant une statue de lui en sa place, avec une procession et prédication, à l'honneur de ce premier Prélat de Quimper, qui montra, dans les missions du Père Bernard, la reconnaissance de son honneur et dévotion, que procura le susdit Père dans toute la Basse-Bretagne. En voici quelques témoignages entre plusieurs.

Un certain, étant travaillé d'une fièvre continue qui ne le faisait pas tant souffrir que la mémoire de certains péchés qu'il n'avait osé confesser, et qui trouvait étrange de les découvrir aux prêtres de sa paroisse qui le connaissaient, se voyant en danger de mourir, il avait une appréhension de se présenter au tribunal de Dieu, avec ses crimes. Depuis quelques années, il disait, tous les jours, quelques prières à l'honneur de saint Corentin. Il visitait uue fois le mois l'église cathédrale, bâtie en son honneur. Ce saint Pasteur n'oublie pas sa brebis, en cette grande nécessité. Il se présente à cet homme, avec ses habits pontificaux, lui donne sa bénédiction, et lui dit : « N'ayez point de peur. Je suis celui que vous visitez souvent, dans ma maison. Je suis Saint Corentin, qui vous veux mettre près de moi au ciel. Mais, je ne le puis, à cause de tels et tels péchés, que vous avez faits en votre jeunesse, et que vous n'avez jamais osé confesser. Faites venir ce Père Jésuite qui prêche dans la paroisse prochaine. Faites-lui une confession générale. Restituez le tort que vous avez fait à votre prochain, et si vous faites ce que je vous conseille de la part de Dieu, je vous promets le Paradis. » Il obéit, et reçut tous ses sacrements, après lesquels il rendit l'âme, pleine de joie, en prononçant ces paroles sacrées : « Jésus, Marie, Joseph, Saint Corentin, assistez-moi, maintenant et à ma fin ».

Grallon, dominant la Cathédrale de Quimper.

Une jeune fille, qui était fort dévote à ce glorieux saint, sentit son assistance dans un extrême péril de perdre ce qu'elle chérissait plus que sa vie. Un certain misérable, s'apercevant que cette fille était demeurée toute seule en sa maison, pendant la grand'messe, y entra, avec espérance de la déshonorer ; mais voyant qu'elle ne voulut croire à ses promesses, il voulut user de force. Elle eut recours à la prière. Ce misérable, pour l'empêcher de prier lui dit : « Pourquoi pries-tu ? Dieu n'est pas ici. » Cette innocente brebis dit cette oraison que le Père avait apprise au catéchisme : « Jésus, Marie, Joseph, saint Corentin, assistez-moi, maintenant et à ma fin. » Ce saint Pasteur ne manqua pas de défendre son ouaille, qui n'eut pas si tôt achevé sa prière, que ce méchant tomba comme mort à terre, auquel temps, elle mit son âme et son honneur à couvert en s'enfuyant

Saint Corentin.
(Cliché *Allier de Beurmann.*)

Le reste des grâces que ce premier Prélat de Cornouaille a faites dans les missions qu'a procurées le Père Michel, dans la Bretagne, se voient dans les relations qui ont été faites, par ordre des Supérieurs de la Compagnie de Jésus.

CHAPITRE XXIV

Le Père Le Noblets recommanda aux missionnaires ses successeurs, de faire des cantiques spirituels sur les principales parties du catéchisme. Les fruits et bénédictions sur cette sainte industrie.

Le Père Michel, apprenant par expérience les grands fruits qu'opéraient les cantiques spirituels qu'avait composés son successeur sur toutes les parties du catéchisme, sachant que Monseigneur l'Illustrissime et Révérendissime Evêque de Léon, René de Rieux, le désirait avoir près de sa personne, pour faire des missions dans son évêché, il lui écrivit pour le prier de tenir bon à faire chanter des cantiques spirituels au catéchisme. Plusieurs, de diverses conditions, tâchèrent d'étouffer cette sainte pratique en son berceau. Il les désabusa, et dit que les Pères du Collège de Quimper n'étaient pas les premiers qui avaient introduit les chansons spirituelles en langue vulgaire, que Saint François-Xavier, apôtre des Indes, leur avait montré l'exemple de cette méthode, faisant chanter aux Indes, par les enfants, les principes de la foi et les devoirs d'un chrétien ; que le Père Coissart, de la même Compagnie, avait composé un livre des Cantiques spirituels, qu'il faisait chanter, il y a près de quatre-vingts ans, à Lyon ; que, devant que les Jésuites fussent au monde, Saint Athanase avait fait chanter au simple peuple les principes de la foi, en langage vulgaire, et que personne ne s'en était formalisé que les hérétiques de ce temps-là ; que Saint Jérôme, ayant trouvé, à son arrivée en la Palestine, qu'on y chantait dans les églises, les maisons, les champs et chemins, les louanges de la Sainte Trinité, en langage du pays, en témoigna sa joie à Rome, où il écrivit cet exercice de grande édification.

On a vu par expérience les grands fruits qui proviennent de cette façon d'instruire. Premièrement, la jeunesse Armorique, qui se plaît fort à chanter et à ouïr chanter, vient plus volontiers entendre le catéchisme et les prédications.

Saint Vincent Ferrier, qui a mis le sceau de ses missions en Basse-Bretagne, faisait porter, dans ses missions, des orgues, pour attirer le peuple. Par les orgues, on n'attirait que les oreilles, mais, par les chansons spirituelles, on attire, outre l'oreille, la langue pour chanter les louanges de Dieu. La mémoire de plusieurs y est plus facilitée à apprendre plus de doctrine en un jour qu'ils ne feraient en un an. L'entendement est porté à penser souvent à ce qu'on chante et à exclure les mauvaises pensées, qui sont chassées par cette douce harmonie, comme les noires humeurs de Saül par le son de la harpe de David. En outre, on gagne imperceptiblement la volonté, qui se laisse charmer doucement par la douceur du chant, à aimer ou à détester ce qu'on a chanté.

Il y a eu plusieurs qui se sont convertis par le chant des cantiques qu'ils ont entendus, et lorsqu'on leur a demandé ce qui les avait touchés, ils ont répondu que c'était les cantiques spirituels qu'ils avaient entendus. Il y a encore un autre profit par ce saint exercice : on chasse d'un canton toutes les chansons déshonnêtes. Ceux qui n'ont été instruits, des principaux mystères sont instruits, en chantant ou en oyant chanter ces hymnes spirituels qui servent à plusieurs de catéchisme, de sermon et de lecture spirituelle, pour les instruire.

Approbation du ciel de la pratique de chanter des chansons spirituelles au catéchisme

Le ciel a voulu donner le sceau de son approbation, pour confirmer cette sainte industrie, qu'ont pratiquée ceux qui ont marché sur les pas du Père Michel. La justice de Dieu a voulu signer d'une punition exemplaire, ces années passées, combien est désagréable le mépris qu'on fait des chansons spirituelles.

Environ l'an 1658, un habitant de Landerneau, se moquant de certaines jeunes filles qui chantaient des chansons spirituelles qu'elles avaient apprises à la mission, fut puni, sur-le-champ, de sa témérité. Car il devint muet, et demeura en cet état jusqu'à la mort, qui suivit, environ deux ans après. Depuis sa raillerie, il ne put rendre aucun son, que l'expression de sa moquerie ridicule. Le Père qui a écrit ceci a vu cet homme, lorsqu'il était en vie, en cet état, et il a appris la cause de cette

punition, de ses voisins ; et toute la ville de Landerneau est témoin de cette vérité.

L'année 1660, environ la fête de saint Corentin, la nuit devant qu'on fit la procession de la mission de Saint... à Saint-Elouan, chapelle de la paroisse de Mür, de l'Evêché de Cornouaille, deux personnes, logées près de la chapelle de Saint-Elouan, y entendirent un grand nombre de voix harmonieuses, qui chantaient un cantique breton, des âmes du purgatoire, à trois heures après minuit. Le sacriste de cette église, l'avait fermée le soir de devant. On annonça le jour suivant l'indulgence des morts.

L'année 1662, deux petits bergers, âgés de dix ans, venant de se confesser, la veille des Innocents, tous deux de la paroisse de Plusquellec, de l'évêché de Cornouaille, étant surpris de la nuit, se trouvèrent en grand péril, lorsqu'ils furent près de passer par un pont, dont les pierres étaient détachées les unes des autres. La nuit était obscure, et ils ne pouvaient apercevoir les pierres, sur lesquelles il fallait passer. Le premier se mit à prier Dieu. Au milieu de sa prière, il vit descendre du ciel une colombe blanche, entourée de lumière, qui lui fit voir son chemin, et l'avertit de prendre courage, et de chanter avec elle le cantique de la préparation à la communion. Etant sorti de ce péril, la colombe l'accompagna avec sa lumière et son chant jusqu'au logis. Son compagnon étant venu avec lui le lendemain pour avoir la bénédiction du Père, avant de communier, ratifia la lumière extraordinaire causée par cette colombe, mais il n'eut pas le bonheur d'ouïr son chant.

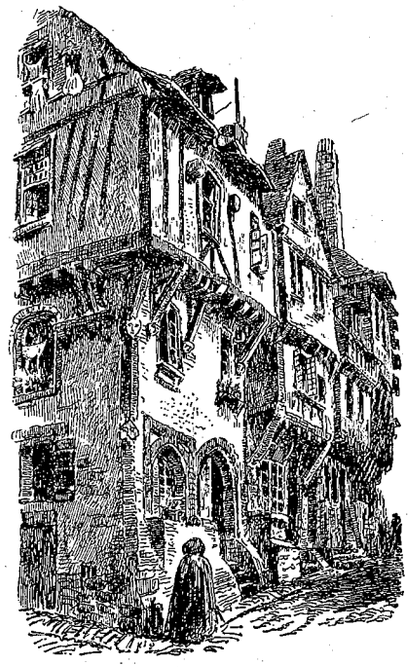
L'année 1644, après la mission qui fut faite à Plougastel-Daoulas, paroisse de l'Evêché de Cornouaillle, un meunier étant lassé de piquer la meule de son moulin, prit le livre des cantiques spirituels, où lisant le cantique de la Passion, il se mit à pleurer amèrement. En même temps, la pierre du moulin tomba sur son estomac et son ventre. Samson et Hercule eussent été crevés sous ce poids. La pierre ayant été levée par plusieurs personnes, il déposa qu'il n'avait été non plus pressé, ni incommodé de cette pierre que d'une paille.

L'année 1644, environ la fête du Saint Sacrement, lorsqu'on faisait la mission à Daoulas, il y avait une grande sécheresse sur la terre ; les blés avaient commencé à geler, et il y avait danger de famine. Le Père qui faisait le catéchisme, amassa les petits enfants, et leur fit chanter un cantique Armorique à l'honneur de saint Corentin, en demandant à Dieu la pluie, par son intercession. En même temps qu'ils chantaient ce couplet :

Roit va escop me ho supli
Eur glao clouar d'oçh escopti
Roit deompni oll eur blavez mat
D'ho servicha a galon vat.

c'est à dire : « Donnez, mon évêque, une pluie bénigne et une bonne année à votre évêché », en même temps, une pluie fort douce tomba du ciel, qui donna bonne espérance aux laboureurs, et sujet, à tous ceux qui virent l'effet de la prière des innocents, de bénir Dieu.

Toutes ces choses susdites sont attestées par le Père qui faisait le catéchisme à la mission, qui a reçu le témoignage de ceux à qui les choses susdites sont arrivées, et qui a été témoin oculaire de la dernière grâce ci-dessus.



Landerneau. — Vieille maison.

CHAPITRE XXV

Il recommande qu'on fasse une procession générale avec appareil, après chaque mission. On persécute cette industrie. Un de ses amis la défend, et le Ciel y donne son approbation.

Après chaque mission que le Père Michel procurait, il conseillait aux missionnaires de finir par une procession générale, où les garçons étaient habillés en anges, portant des hiéroglyphes de la vie et Passion de Notre-Seigneur. Les filles avaient des habits blancs, étaient couronnées de guirlandes, et avaient des palmes en main, pour représenter les vierges du paradis. Les enfants allaient, deux à deux, les yeux baissés, et chantaient des cantiques spirituels, où étaient compris les commandements de Dieu, le *Pater*, l'*Ave*, les points de la foi, les mystères du Rosaire, l'acte de contrition, la pratique de se confesser et communier. Après les anges, suivait un ecclésiastique, portant une pesante croix sur son dos, les pieds nus, et la tête couronnée d'une couronne d'épines. Pour rendre cette cérémonie plus auguste, et inspirer au peuple un plus grand respect, on y portait le très adorable sacrement de l'autel.

Lorsqu'on était au terme de la procession, on faisait répéter le précis et l'abrégé des instructions qu'on avait enseignées pendant la mission, puis on distribuait les prix à ceux qui avaient le mieux répondu et étudié pendant la mission. On finissait par un sermon, pour dire adieu au peuple. Le Saint Sacrement étant rendu à l'église, on chantait le *Te Deum laudamus*, pour rendre grâces à Dieu des biens qu'il avait faits au peuple, pendant cette mission.

Plusieurs ont blâmé cette sainte pratique que le Père Michel avait conseillée à ses successeurs, pour ce qu'elle était nouvelle, parce qu'on faisait aller des enfants, habillés en anges, tenant des armoiries de la Passion de Notre-Seigneur en main, parce que les filles y étaient deux à deux. Ils ne pouvaient approuver que le Saint Sacrement fût porté dans la procession, que les enfants allassent devant le Saint Sacrement, et qu'ils chantassent des cantiques spirituels en langue vulgaire.

Quand j'accorderais que cette invention est nouvelle, elle n'est pas à réprouver, pour cette raison : si elle est à la gloire de Dieu, et utile pour émouvoir la dévotion, quand le tout se fait avec la bénédiction de Nosseigneurs les Evêques et l'agrément des Recteurs. Le premier qui inventa l'art de faire des navires trouva une façon inusitée. Cette façon d'aller sur mer était nouvelle. Elle n'était à réprouver pour tout cela.

Quand j'accorderais que les processions, de la façon que j'ai décrite, sont nouvelles, je ne voudrais conclure qu'elles ne sont louables, et qu'il les faut rejeter. Le Père Tursellin dit que saint François Xavier, étant aux Indes, inventa de nouveaux moyens pour exciter le peuple à apprendre la doctrine chrétienne : *Vir vere sanctus, humanæ salutis quam laudis avidior, novas subinde excogitans juvandorum hominum rationes, ad omnia descendebat.* Lorsqu'il faisait sa mission à Goa, il trouva de nouveaux moyens pour exciter le peuple à apprendre le catéchisme. Il prenait une cloche, et allait par la ville, chantait un cantique spirituel. Encore qu'il fût fort grave en âge, par ce cantique, il amassait les enfants de l'un et l'autre sexe, les serviteurs et servantes, et en faisait une procession, les menant à l'église, où il faisait à cette troupe chanter la doctrine chrétienne. Et, à mesure qu'ils avaient chanté un couplet, il le leur expliquait. Donc ces processions, où les enfants chantent des chansons spirituelles, ne sont pas nouvelles.

L'évêque de Goa, voyant l'efficace de ces cantiques spirituels, et la bénédiction que Dieu y donnait, fit un statut qu'en toutes les paroisses de son évêché les Recteurs et Curés gardassent cette méthode, et fissent chanter les points principaux de la doctrine chrétienne.

Cette pratique n'est point condamnée par l'Eglise, qui fait mémoire de cette belle procession des enfants de Jérusalem, qui assistèrent processionnellement à l'entrée de Notre-Seigneur, en cette ville, capitale de la Judée, chantant des cantiques en son honneur : *Pueri Hebræorum, portantes ramos olivarum, obviaverunt Domino, Clamantes et dicentes : Hosanna Filio David.*

L'Eglise chante-t-elle une chose blâmable ? Qu'en dites-vous ? Voulez-vous vous ranger du côté des docteurs de la loi, qui vivaient du temps de Notre-Seigneur ? Que firent-ils ? Ils virent une procession d'enfants qui chantaient les louanges de Notre-Seigneur, disant : « *Hosanna filio David* », et ce, au milieu du temple de Jérusalem. Les scribes ou docteurs présentèrent leur requête au Sauveur, contre cette procession et le chant des enfants : « *Videntes autem scribæ et principes sacerdotum mirabilia quæ fecit, et pueros clamantes in templo : Hosanna Filio David, indignati sunt.* » Les scribes et les princes des prêtres, voyant les miracles de Notre-Seigneur, et les enfants qui chantaient avec une grande ardeur : « Louanges au fils de David ! » se mirent en colère, formèrent leur plainte, devant notre bénin Rédempteur, pour leur imposer silence. « *Audis quod isti dicunt :* Entendez-vous, maître, ce que ceux-ci disent ? Commandez-leur qu'ils se taisent. Vous venez de chasser, avec votre fouet, une bande de marchands qui profanaient le temple. Ecartez, avec votre fouet, ces canailles qui sont si effrontés que de chanter dans le lieu sacré. » Le Sauveur, se tournant vers eux : « Vous avez bonne grâce, messieurs les Docteurs. Avez-vous oublié les saintes Ecritures ? N'avez-vous pas lu les paroles de David : *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem tuam ?* Vous avez tiré votre louange de la bouche des enfants qui sont à la mamelle (1) ». Cette sentence leur ferma la bouche.

Pour montrer que la méthode de faire les processions susmentionnées n'est nouvelle, ni particulière aux missions armoriques des Pères de la Compagnie, elles se font aux Indes orientales et occidentales, en Italie, en Espagne, et le Père Michel Coyssart, de la Compagnie de Jésus, rapporte qu'un gentilhomme d'Espagne, improuvant telles processions, fut mis à l'Inquisition, comme s'il eût été suspect d'hérésie.

Je m'étais résolu de dire que plusieurs grands Prélats de France se servent à présent de missionnaires, qui ont telles méthodes ; que plusieurs Pères de la Compagnie de Jésus en France suivent ces inventions et pratiques, en leur ordre, partout, depuis le temps de saint Ignace, que Monsieur Vincent, instituteur de la congrégation des missionnaires, faisait pratiquer les mêmes choses, dans les missions qu'il faisait faire.

Je m'étais proposé d'appuyer cet artifice de piété par la bénédiction d'Innocent X, l'année du Jubilé dernier, 1650, qui, ayant entendu qu'une procession, semblable à celles dont nous parlons,

(1) Matthieu, xxi, 15-16.

venait de trente lieues au loin, pour gagner le Jubilé, voulut la voir en cet ordre, dans l'église de Saint-Pierre, où il les honora de sa bénédiction. Mais, la sentence que Notre-Seigneur donna, en faveur de la procession des enfants qui chantaient ses louanges dans le Temple, l'approbation qu'il montra à la jeunesse de Jérusalem lorsqu'ils l'assistèrent processionnellement dans son entrée dans cette ville, capitale de Judée, justifie et autorise les processions que le Père Michel a tant approuvées et recommandées. La sentence du Fils de Dieu suffit, puisqu'il est le Juge des juges, plein de vérité et d'équité. On n'en peut appeler comme d'abus. Il ne se peut tromper, étant la même Vérité. ni tromper personne, étant la même Bonté.

On ne peut présenter requête civile, ni trouver de nouveaux moyens pour justifier les raisonnements apparents qui semblaient défendre qu'il ne fallait pas que les enfants chantassent dans l'église, là où est le Saint Sacrement. Celui que nous adorons dans la très Sainte Eucharistie, n'est-ce pas le même Jésus-Christ qui prêchait au temple, devant qui les enfants chantaient au même temple ? Le même Seigneur a-t-il moins de bonté et de bienveillance envers les enfants, et leurs processions, en ce temps, après sa mort, qu'il est glorieux, dedans les cieux, que pendant qu'il était en vie ?

On a trouvé étrange que les enfants allassent devant le Saint Sacrement, en chantant : N'avez-vous pas pris garde qu'une partie des enfants qui accompagnèrent processionnellement Notre-Seigneur, dans son entrée de Jérusalem, étaient devant, et chantaient avec une ardeur extrême : « *Et qui præibant clamabant dicentes : Hosanna filio David.* » Les enfants qui précédaient notre Sauveur chantaient : « Gloire à Jésus, fils de David. Bénissons celui qui vient au nom de Notre-Seigneur. »

On a crié contre les pauvres néophytes qui portaient en leurs mains des choses saintes. L'Eglise chante et loue cet acte de piété, dans la procession des enfants qui assistèrent Jésus le dimanche des Rameaux, en portant des palmes en leurs mains.

Quelques-uns ne peuvent supporter qu'un ecclésiastique porte une croix pesante sur son dos. Il faut les excuser. Ils n'ont point lu la vie des saints. S'ils avaient lu la vie de saint Charles Borromée, ils auraient remarqué que ce grand saint, tout archevêque et cardinal qu'il était, fit faire une procession générale, où il porta une pesante croix sur son dos, les pieds nus, et la corde au col.

Quand les docteurs de Jérusalem entendirent la sentence de Notre-Seigneur en faveur des processions et des cantiques des

petits enfants, ils n'eurent mot à dire, et n'osèrent faire aucune réplique.

Je ne sais s'il se trouvera après le jugement du Souverain Juge, encore quelqu'un qui veuille s'indigner contre cette sainte institution, si approuvée du Père Michel. Il y a longtemps que les chiens jappent, et ils japperont jusqu'à la fin du monde. S'il fallait jeter une pierre à chacun de ces animaux, à chaque fois qu'ils aboient, on n'aurait jamais fini.

Ce qui s'est dit jusqu'à présent suffira pour les esprits bien faits, sages et vertueux, afin de les informer du procédé du Père Michel.

Lorsque saint Vincent, homme vraiment apostolique, faisait ses missions, plusieurs personnes de toutes sortes de conditions n'approuvèrent les processions qu'il faisait. Ils s'en plaignirent à son Général, et il fut accusé pour cela au concile de Bâle. L'Eglise, voyant les grands fruits qu'il en retirait, et les grâces qui accompagnaient ses travaux apostoliques, le laissa continuer ses missions, de la façon qu'il avait commencé.

SECTION PREMIÈRE

Les fruits qui accompagnent ces processions, parmi le simple peuple.

L'arbre se connaît par ses fruits, et une sainte Institution par ses effets. L'expérience a fait toucher au doigt que les enfants des villes mêmes, et, à plus forte raison, de la campagne, sur l'espérance qu'ils ont, qu'on leur fera l'honneur de les enrôler pour aller à la procession des anges, avec les ornements dont nous avons parlé, viennent très volontiers, deux fois le jour, pour y chanter les cantiques spirituels, et, par cet appât, ils sont attirés à entendre l'explication du catéchisme, qui est cachée sous la douce écorce de ces hymnes sacrés.

Ils entendent, par après, le sermon qui suit d'ordinaire ce chant, où ils se plaisent extrêmement. On met une règle, dans la mission, que pour aller en ordre dans cette susdite cérémonie, il faut être confessé. Cela fait que tous se confessent, et après, on assigne un jour pour la communion générale. En ce temps, ils apprennent à se bien confesser et communier. N'était cette sainte industrie, les enfants seraient détournés, les jours ouvriers, par leurs parents, d'entendre la doctrine chrétienne, les appliquant à garder les bêtes et à travailler, ce qui serait un grand empêchement du bien qu'on prétend dans la mission. Car

on remarque que le plus grand profit qu'on y fait, c'est de bien instruire la jeunesse, et de la mettre dans le train d'une bonne vie, parce que les jeunes gens y demeurent plus stables et constants, et lorsqu'ils se marient, ils enseignent à leurs enfants ce qu'on leur a appris, par cette amorce dont nous avons parlé.

Tous ceux qui ne sont mariés sont portés d'une si grande ferveur à entendre la parole de Dieu, que plusieurs demeurent à l'église ou dans le cimetière, toute la journée, pour apprendre les cantiques qu'il faut chanter à la proression. Ils ne donnent patience à leurs père et mère, qu'ils ne les laissent aller à cette sainte école du chant, qui porte pour titre : *Laudare, benedicere et prædicare.* Le but de cette sainte classe est de louer, bénir Dieu, et entendre sa parole.

L'an 1642, lorsqu'on fit la mission aux paroisses de l'évêché de Dol, qui sont enclavées dans les évêchés de Tréguier et de Saint-Brieuc, les pères et mères fermaient les portes de leurs maisons, pour empêcher leurs enfants d'entendre le catéchisme. Ces pauvres innocents avaient été tellement charmés de ce chant divin, dès l'entrée de la mission, qu'ils sortaient par les fenêtres de leurs maisons, pour courir à l'église.

L'ambition d'être enrôlés dans cette procession a été si grande que, souventes fois, il s'est trouvé près de mille jeunes gens, qui allaient, deux à deux, avec une modestie angélique, et une piété extraordinaire, à la procession. La ferveur à apprendre a été si remarquable que la plupart apprenaient en un mois près de quinze cantiques, dont chacun était composé de quatre-vingts vers, l'un portant l'autre. Ces enfants, étant de retour à la maison, portaient leurs parents et mères à les imiter, à venir aux sermons et catéchismes. Les petits innocents qui étaient à la mamelle, entendant leurs frères et leurs sœurs chanter ces cantiques, commençaient à gazouiller comme des petits rossignols. Les petits innocents de trois et quatre ans, qui avaient appris les mystères de la Trinité et de l'Incarnation, demandaient à leurs pères et à leurs mères qu'ils les menassent à l'église, et qu'ils répondraient au Père, combien il y avait de Dieu.

Que dirai-je des fruits qu'on a faits, à l'endroit de ceux qui avaient assisté à la procession ? Lorsque le jour désigné de la faire était venu, les villes et paroisses prochaines y abordaient, de dix lieues à la ronde. Lorsqu'on voyait les enfants chanter avec une harmonie extrême, et marcher avec une modestie très particulière, lorsqu'on voyait le prêtre couronné d'épines et, nu-pieds et sanglants, porter la croix, il n'y avait cœur si dur qu'il ne pleurât.

Une grande quantité de ceux qui étaient en danger de leur damnation éternelle, se sont convertis, toutes les années, en voyant ce spectacle. Plusieurs disaient qu'ils ne se souciaient plus de cette vie, et ne soupiraient plus qu'à la gloire du paradis, dont ils voyaient un rayon devant leurs yeux.

L'année 1645, dans la procession qui se fit de Saint-Mayeux à Sainte-Suzanne, chapelle de la paroisse de Mûr, en l'évêché de Cornouaille, une pauvre petite fille fut tellement touchée de la vue de ce pieux cortège, et d'avoir entendu ses semblables chanter et répondre au catéchisme, qu'elle fut, trois jours, sans cesser de pleurer, et sans pouvoir manger. Bienheureux sont ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. Comme elle vit qu'après le catéchisme du Père, un ecclésiastique de Mûr répétait la leçon et les cantiques aux autres enfants, elle se mit avec les autres, mais le prêtre ne l'y voulut endurer, parce qu'elle était mal habillée. Elle ne perdit courage. Elle se cacha derrière une haie pour n'être vue du prêtre, et pour apprendre ce qu'il enseignait aux autres. Elle profita si bien qu'en peu de temps elle apprit plus de quatre cents vers bretons, compris en divers cantiques. Elle demanda à la sainte Vierge qu'il lui plût de lui faire la grâce d'avoir un jour une robe blanche, pour aller à la procession, avec promesse d'être sa servante fidèle et de son fils. Tout cela lui a été accordé. Elle assista, l'espace d'environ trois ou quatre ans, aux missions qu'on faisait en son voisinage. Elle apprit parfaitement toute la doctrine chrétienne en prose, et les cantiques spirituels. A présent, elle passe tous les jours à enseigner le catéchisme et les cantiques spirituels, en filant sa quenouille. Les villageois de sa paroisse veulent l'avoir, à l'envi l'un de l'autre. Il n'y a année qu'elle n'instruise plus de 400 personnes. Elle a un zèle incroyable de la gloire de Dieu, et gagne plusieurs pécheurs à Dieu, et les amène à faire des confessions générales à des prêtres zélés et capables. Elle a un haut don d'union avec Dieu, n'ayant, toutefois, jamais été stylée à l'oraison ; vit dans une pureté de cœur admirable avec l'exercice de toutes sortes de vertus, en un degré éminent.

Voilà ce qu'a gagné la vue des procession dont nous avons parlé.

J'avais oublié de dire que les enfants des paroisses voisines sont enflammés d'un grand désir d'apprendre les cantiques et le catéchisme, comme ceux de la procession où ils ont assisté. Les pères et les mères, les Recteurs, Curés, et les prêtres des autres paroisses désirent et demandent le même bonheur, chacun pour sa paroisse. Quand on y entre, on les trouve tous embrasés du désir de bien faire. Le sermon qu'on fait, disant adieu, quelquefois devant plus de quinze mille personnes, fait un grand profit, avec la répétition qu'on fait des principaux points qu'on a enseignés à la mission.

SECTION DEUXIÈME

Dieu confirme en plusieurs occasions l'approbation qu'il fait de ces processions

Cinquante ans devant que les missions se fissent en Bretagne, et même avant qu'aucun collège de la Compagnie de Jésus y fût érigé, Dieu envoya, dans la paroisse de Mûr, un prêtre fort exemplaire, appelé Dom Guillaume Briant, qui était grandement affectionné à enseigner, à catéchiser, et à prêcher la parole de Dieu, à reprendre les vices dans plusieurs paroisses de son voisinage. La plupart du monde ne voulant le croire, ni lui obéir, il leur prédit qu'il viendrait un jour des hommes qui les enseigneraient, ayant une gaule blanche en main, et qu'ils emmèneraient Rome à leurs portes, et que quelques-uns ne s'en soucieraient aucunement ; qu'ils représenteraient les joies du Paradis, en leurs processions, et qu'ils leur prêcheraient les mêmes choses, et leur défendraient les mêmes péchés que lui.

Monseigneur de Cornouaille, Messire René du Louet, envoya de son propre mouvement le Père Pierre Bernard, avec un autre Père, pour faire mission en cette paroisse, l'an 1646. Lorsque les anciens virent une baguette blanche en la main d'un Père de la Compagnie de Jésus, qui faisait le catéchisme, avec des indulgences plénières d'Urbain VIII ; quand on leur fit une procession générale, à la façon que nous avons décrite, lorsqu'ils entendirent que le Père prêchait contre les abus et les péchés publics, qui avaient régné depuis ce temps-là, et contre lesquels ce bon prêtre avait déclamé plusieurs fois, ils furent grandement émus, et cette paroisse, composée d'environ six mille âmes, est devenue, par la grâce que Dieu a donnée à trois missions qui y ont été faites, la plus exemplaire de l'évêché, dans laquelle on voit à présent reluire, dans la plupart, l'esprit de la primitive église, Dieu leur ayant donné un Recteur qui, ayant été gagné à la mission qu'il suivit deux ans devant que d'être prêtre, a pris l'esprit apostolique et l'a communiqué à plusieurs de ses prêtres, avec lesquels il sert de coadjuteur aux Pères de la Compagnie de Jésus, en prêchant et confessant, en plusieurs évêchés de la Haute et Basse-Bretagne.

La mémoire de la prophétie de cet ancien curé, et que chacun voit de ses propres yeux, porta ses paroissiens à ce changement de vie. Ce bon curé qui prédit ces choses, ne pouvant plaire aux méchants, fut empoisonné... et Dieu voulut qu'il eût, pour la récompense de ses travaux, les plus grands que Notre-Seigneur ait dans ses trésors, qui est de porter la croix et d'y mourir (1).

L'année 1645, lorsqu'on fit la procession générale, dans la paroisse de Scrignac, de l'Evêché de Cornouaille, le jour Saint Michel, il sembla que les anges du Ciel, qu'on y représentait, descendirent pour empêcher que la pluie n'incommodât les enfants. Tout le monde vit la pluie tomber dans champs proches des grands chemins, par où passait la procession, et aucune goutte ne tomba sur les enfants habillés en anges (2).

L'année 1663, des choses remarquables arrivèrent à la procession qu'on fit dans la paroisse de Saint-Martin-des-Bois, de l'évêché de Cornouaille. Premièrement, on vit, le jour précédent, une grande croix rouge, longue d'environ quinze pieds, dans la même posture que le prêtre la porte à la procession générale. Cette croix s'éleva sur le clocher de Saint-Martin, et alla jusqu'à l'église Saint-Michel, située sur une haute montagne, éloignée de demi-lieue, qui était le terme de la procession. Messire Julien Perros, Recteur de la paroisse de Bodéo, éloignée d'un quart de lieue de la paroisse Saint-Martin, prit les dépositions des témoins ses paroissiens, qui virent cette merveille. L'un d'eux, ne voulant croire ce que l'autre lui disait, sortit de la maison, et vit clairement cette croix, et le voyage qu'elle fit.

Le lendemain, parut une grâce visible du ciel. Il y avait eu des pluies continuellement, l'espace de huit jours. La nuitée qui précédait la procession, il fit de la pluie continuellement, et la matinée suivante, on ne laissa pas de faire habiller les enfants, dans les maisons du bourg, et de les ranger dans l'église. Il était déjà deux heures après midi. La pluie tombait continuellement, comme si on l'eut jetée avec des seaux. On fit prières à la Sainte Vierge, à Saint Michel et à Saint Corentin. Le terme de la procession était le sommet du mont Saint-Michel éloigné d'une demi-lieue. Il n'y avait aucune apparence de faire ce voyage sans témérité. On se résout, du moins, de faire la procession dans le cimetière, à l'entour de l'église. Chose admirable ! Dès que la croix de l'archange Saint Michel sortît, la pluie en même temps cessa. On tâcha ensuite de faire la procession dans un champ proche ; le beau temps continua. Comme on vit la grâce visible

(1) Séjourné, *Histoire de Julien Maunoir*, tome I, p. 239-241.
(2) *Op. cit*, p. 217.

du ciel, on s'encouragea de poursuivre jusqu'au terme préfixé et assigné. On alla à Saint-Michel, on fit la prédication dans une grande campagne, pendant laquelle le soleil darda ses rayons sans cesse. On fut exempt de pluie durant tout le chemin, et ce qui est admirable, on voyait tomber la pluie tout à l'entour de la montagne dans la paroisse de Saint-Martin et aux paroisses prochaines (1).

Neuf ans auparavant (2), l'année 1654, lorsqu'on fit la procession générale de la même paroisse de Saint-Martin à Saint-Michel, on vit, le jour précédent, une croix de couleur céleste qui, partant de dessus le clocher de Saint-Martin, alla jusqu'à l'église de Saint-Michel où elle se perdit. Ne semble-t-il pas que Saint Michel et ses anges veulent montrer visiblement leurs affections envers les processions où on représente leur bonheur.

L'année 1655, lorsqu'on fit la procession de Laz à Saint-Goazec, trêve de la paroisse de Laz, de l'Evêché de Cornouaille, deux choses remarquables arrivèrent. La première fut qu'une petite fille de Monsieur le marquis de la Roche, gouverneur de Quimper, désira représenter Notre Dame et le mystère de la Présentation au Temple. Elle n'avait que 6 ans, et était malade de la fièvre quarte, depuis six mois. Encore qu'au point qu'il fallait aller en procession, elle tremblât la fièvre, cela ne peut point la divertir de son pieux dessein. Elle marcha en procession ; depuis ce temps elle se trouva entièrement guérie. La seconde chose, très digne de remarque, fut que, toute la matinée du jour destiné à la procession ayant été fort incommodée de la pluie, et le temps étant venu qu'il fallait partir, pour aller au terme qui était Poulgoazec, éloigné d'une lieue, le Recteur, voyant que les enfants étaient tous prêts, fut d'avis qu'on fît la procession, encore qu'il fît de la pluie. Tout incontinent qu'il prit le Saint Sacrement sous le dais, et qu'il fût arrivé sous le portail de l'église, survint un nouveau vent de galerne (3), qui souffla avec une si grande impétuosité qu'en moins d'un *Pater noster,* il purgea l'air de la moitié de l'hémisphère, tout l'horizon étant entrepris de nuages et de pluie auparavant. On voyait tomber la pluie du côté du midi, et le nord oriental fut préservé, six heures durant. Tout incontinent que le Saint Sacrement fut rapporté à Laz, au lieu d'où il avait été pris, au même instant, la pluie commença comme auparavant (4).

(1) *Op. cit.* tome II, p. 38.
(2) « Neuf ans après » (De Kerdanet). Cf. Séjourné, tome I, p. 340.
(3) Vent de galerne, c'est-à-dire du noroit : *goalarn.*
(4) Séjourné, tome I, p. 347-348.

L'année 1662, lorsqu'on fit la mission de la paroisse de Motreff, en l'Evêché de Cornouaille, à une chapelle éloignée d'un quart de lieue, la même chose arriva que dans la dernière paroisse, en ce qui concerne le dernier point.

J'y ajouterai un autre trait de la Providence divine, très particulière en l'endroit de trois personnes de la paroisse de Saint-Hernin, qui, étant très incommodées de la pluie et épouvantées du tonnerre, à leur retour, se mirent à l'abri sous un arbre. Ils pensaient esquiver un danger, mais ils tombèrent en un autre plus grand. Comme ils étaient à couvert sous cet arbre, ils furent jetés jusqu'à trois piques, par un vent impétueux qui fut suivi, au même moment, d'un éclat de tonnerre, qui tomba sur l'arbre, qui les eût écrasés, si la bonté divine ne les eût préservés.

L'an mil six cent cinquante et quatre, lorsqu'on fit la procession de Crozon, de l'évêché de Cornouaille, à la chapelle de Saint-Laurent, un jeune ecclésiastique sous-diacre voulut porter la croix à jeun, encore qu'il tremblât actuellement la fièvre. Il fut bien récompensé de sa peine, car il fut délivré entièrement de sa maladie.

L'an 1655, dans la paroisse de Châteauneuf, une fille, qui avait la fièvre quarte, depuis deux ans ne peut être détournée, par sa maladie, d'aller en procession avec ses semblables. Dieu reconnut sa dévotion et la délivra de la fièvre.

Un garçon, ayant porté la croix l'année 1648, dans la procession qui alla de Corlay à la chapelle de Saint-Corentin, a demeuré depuis ce temps-là dans le célibat, menant une vie exemplaire. Lorsqu'on fit la procession dans la même paroisse l'année 1660, il désira avoir encore cette faveur que de porter la croix. Le jour de la procession était déterminé au huitième décembre, jour de la conception de la Vierge. Il était beaucoup éloigné de l'église paroissiale. Comme les jours étaient fort courts, il se leva avec ses voisins avant le jour, pour aider les enfants à s'habiller. Lorsqu'ils se mirent en chemin, la nuit était obscure ; il leur fallait passer un pont où les pierres étaient beaucoup éloignées les unes et des autres. Lorsqu'ils furent proches du pont, ils aperçurent une grande lumière comme d'un grand flambeau. A l'entour, ils ne voyaient que ténèbres. Cette lumière les conduisit sur le pont, et les accompagna jusqu'à ce qu'ils eussent passé un grand bourbier, au delà du pont, puis disparut.

L'an 1646, un jeune ecclésiastique, d'une vie licencieuse, demeurant dans l'évêché de Vannes, le jour de la Sainte Trinité, voyant que quelques-uns de ses voisins venaient de la procession générale, qui avait été faite dans la paroisse de Langonnet,

à l'église de la Trinité, se moqua des processions. Quelque temps après, il fut bien étonné. Lorsqu'il voulut se coucher, il fut jeté dehors de son lit par une force invisible. Il s'efforça, pour une seconde fois, d'entrer en son lit ; il fut jeté contre les parois. Il appelle son serviteur à l'aide, et demande de la chandelle pour dire son bréviaire. Dès que l'on lui apporta de la lumière elle fut éteinte. Rentrant en soi-même, il demanda pardon à Dieu des railleries qu'il avait (faites) des processions. Le lendemain il cherche un confesseur, et fait sa confession générale, qui fut suivie d'un changement de vie assez extraordinaire. Il était grandement adonné au vin, qui était le sujet de son libertinage. Il en quitta l'usage, qui est un acte assez généreux à un ecclésiastique qui était à son aise, gentilhomme et aîné de sa maison.

L'année 1644, un jeune berger, gardant ses bêtes, fut attaqué d'un démon en forme de chien, jetant du feu par sa gueule. Il commanda à ce pauvre petit de jeter son chapelet, qu'il avait en sa pochette. S'il n'obéit, il menace de lui rompre le col. Celui-ci, porté de peur, jette son chapelet dans une fosse. Le chien s'étant enfui, à l'aspect de la croix, retourne, et l'oblige à faire des crimes qu'il n'est pas nécessaire d'écrire ni de savoir. Il lui ordonne de n'aller point à la mission qui se faisait en sa paroisse, lui ajouta que celui qui prêchait était un *œroüant,* c'est-à-dire un diable, et qu'il ne savait ce qu'il disait, lui promit de lui apprendre de plus belles choses, et qu'il lui ferait école tous les jours. L'espace de trois mois, il le vint instruire. Outre les leçons qu'il lui donnait, ce fut de lui défendre d'aller voir les processions de la mission, le menaçant de lui rompre le col s'il le faisait.

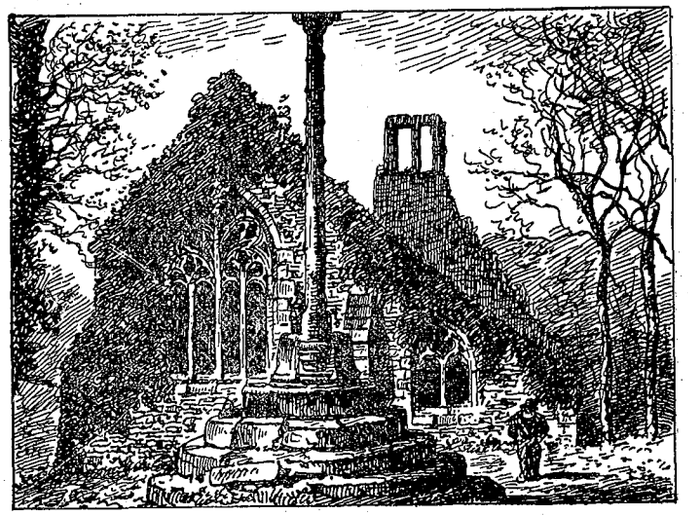
Quelques années après, un Prélat zélé et fort affectionné aux missions trouva une de ses brebis, dans un danger évident d'être dévoré par le loup infernal, qui s'était servi d'un certain qui la devait mettre sur le bon chemin, la mena dans un lieu, où elle ne pouvait rencontrer que sa totale perte. Ce méchant, sous prétexte de la mener après souper, dans un lieu où elle verrait de fort belles choses, la mena dans une assemblée, où elle remarqua les plus abominables pratiques que l'enfer puisse inventer. Etant retournée, et ayant témoigné à un honnête ecclésiastique ce qui lui était arrivé, elle fut adressée à son évêque et pasteur, pour mettre ordre à ces abominations. Interrogée de ce Prélat, elle déclara des choses que le papier ne peut porter. Entre autres choses, elle dit qu'elle avait vu une grande bête assise en une chaire dorée qui, après qu'on lui eut baisé les pieds, se plaignait des missions qui se font, et appela ses plus grands confidents et amis, et tint conseil du moyen d'abolir les processions des

missions, où les enfants sont habillés en anges. Il dit : « Ces petits fripons, quand ils chantent des cantiques en l'honneur d'une Dame qui est là-haut, me percent le cœur. Ces processions nous font beaucoup de dommage. »

On sait comment les missions et missionnaires ont été traités depuis. Mais tout est en son entier, grâce à Dieu ! Si quelqu'un veut encore les syndiquer (1) et réprouver, sa peine ne sera refusée du prince des ténèbres.

J'avais oublié que ce malheureux avait fait une procession d'anges, qui chantaient ; mais leurs visages étaient bien difformes, leurs ailes noires, et leurs pieds de lions et de dragons, et leurs chants fort épouvantables.

(1) Censurer.



Ruines de la chapelle de N.-D de Coatquéau, en Scrignac, telle qu'elle était en 1925.

CHAPITRE XXVI

Sa préparation plus prochaine à la mort.

Il y avait près de 62 ans que le Père Michel se préparait à ce dernier passage, sa vie n'ayant été qu'une disposition à la mort, et pour mieux dire une mort continuelle à tout ce qui est au monde, dont-il avait conçu un mépris constant dès l'âge de 14 ans. Toutefois, comme la pierre tant plus qu'elle est la voisine de son centre, se porte avec plus d'impétuosité à son repos, de même cet ami de Dieu, voyant approcher l'aurore de son bonheur, redoubla ses ferveurs, et toutes ses vertus rallièrent leur activité et ferveur, à mesure que celui qui les avait tant chéries se voyait proche du centre de ses désirs. Il envoya à Quimper un exprès, pour prier un Père de la Compagnie d'aller, en son nom, devant l'image de Saint Corentin, dans l'église cathédrale de Quimper, et là, de présenter son âme au glorieux apôtre et protecteur de Cornouaille.

Il avait une spéciale dévotion à ce grand saint, ayant travaillé près de 25 ans dans son évêché, avec des peines et fatigues extraordinaires. Tout le temps de sa vie, il avait eu une dévotion particulière à la Passion du Fils de Dieu. Sur la fin du dernier carême, au temps de la Passion, il demanda à Dieu de ne partir point de ce monde, sans avoir le bonheur de participer à ses divines souffrances. Les démons enrageaient dans ce temps sacré de voir ce saint veillard dans les ardeurs d'un amour si fervent de Jésus crucifié. Ceux qui l'assistèrent dans cette dernière maladie, dans laquelle il ne pouvait remuer ni bras ni jambes, déposent l'avoir trouvé dans ce saint temps, fustigé depuis la tête jusqu'aux pieds, les marques des verges et des fouets étant demeurées imprimées sur sa chair, et que tout disparut le lendemain. Ils attestent que ceci lui est arrivé trois fois dans sa maladie mortelle. La dernière fois, ceci lui arriva le vendredi

saint, comme on était à l'office. Le jour de Pâques, toutes ces marques disparurent. Ceci les étonna, vu qu'il n'avait pas la force de prendre un morceau de pain.

Une autre fois, environ le temps de la Passion, ayant désiré qu'on le vêtit de ses habits, pendant sa dernière maladie, il fut trouvé dépouillé, tout nu, étendu sur la couverture de son lit, n'ayant même rien sur la tête. La personne qui lui mettait le morceau à la bouche, le trouvant dans cet état, sachant que ce fait était au-dessus de ses forces, lui demanda qui l'avait mis en cet état. Il ne répondit rien. Comme elle insista à la fin, portée d'étonnement, elle lui dit : « Dom Michel, il faut que ce soit votre ancien ennemi qui vous a ainsi dépouillé, car vous même ne pouvez, ni personne ne voudrait vous traiter de la sorte. » Il ne répondit autre chose, sinon : « Puisque vous le savez, je n'ai que faire de vous le dire ».

Une autre fois, le malin esprit l'attaqua avec un marteau, et s'efforça de lui enfoncer un gros clou dans la main. La marque de ses coups demeura jusqu'au temps même qu'on le porta en terre. Les veilles de bonnes fêtes, il était traité de la même façon. Lorsqu'il était en santé, un de ses familiers lui voyant un jour une semblable marque et meurtrissure, au milieu du dehors de la main, lui ayant demandé ce que c'était que cette marque, il lui dit, avec sa simplicité et gaieté ordinaires, que c'était son bon ami qui l'avait ainsi accommodé avec un marteau.

Environ un mois avant sa mort, comme on était à le veiller, ceux qui étaient près de son lit se mirent à sommeiller. En même temps, le même adversaire enragé du don de chasteté, que la Sainte Vierge lui avait impétré, se jette sur lui, et, pour le faire participant des tourments et des hontes qu'il fit endurer au Fils de Dieu, dans sa passion, il lui fit une plaie dans le corps, aussi honteuse que douloureuse, et capable de lui ôter la vie. Le bruit qui se fit dans son lit éveilla la personne qui était la plus proche, et elle jeta les yeux sur le Père Michel, le trouva comme hors de lui-même, le visage tout effaré, comme une petite colombe sur lequel est fondu quelque oiseau carnassier. On le visite : on trouve cette plaie, qui était capable de faire mourir le plus robuste. On lui demande qui l'avait mis en ce piteux état. Il répondit qu'il n'en savait rien. Dieu lui fit la grâce de le guérir de cette plaie, dans peu de temps. Lorsque cet envieux serpent vit qu'il ne pouvait plus rien sur ce corps, qui avait servi de temple au Saint Esprit, il jeta le reste de sa rage sur ses habits. Souventes fois, lorsqu'au commencement de la nuit on avait mis sa soutane sur son lit, le lendemain, on la

trouvait toute souillée d'argile et de mortier, comme si un barbareur (1) eût passé par là.

Comment il reçut le Viatique et l'Extrême-Onction

Envisageant les derniers combats qu'on devait lui livrer, quelque temps après Pâques, il demanda le Viatique. Durant toute sa maladie, il avait coutume de communier deux fois la semaine. Sachant que le temps de son trépas s'approchait, il demanda de recevoir le Très Saint Sacrement en forme de viatique, et après, l'Extrême-Onction. Comme il entendit la clochette qu'on portait devant le Saint Sacrement, il pria ceux qui avaient soin de lui de le mettre à genoux. Le prêtre, étant entré dans sa chambre, il le pria de mettre le Saint Sacrement sur une table qui était préparée pour cet effet, dans le milieu de la chambre. Après avoir adoré le corps du Fils de Dieu, il dit aux assistants ces paroles : « Etant devant le corps de mon Sauveur, je me sens obligé, non à cause de moi, mais à cause de ceux qui m'ont fréquenté dans ce canton, de dire une grâce que Dieu m'a faite, sans l'avoir méritée. Etudiant à Agen, sous les Pères de la Compagnie de Jésus, la Sainte Vierge se présenta à moi, dans une grande affliction qui me survint, et m'ayant consolé, m'apporta de la part de son Fils la couronne de Virginité, que Dieu m'a conservée jusqu'à présent, m'ayant fait la grâce de ne rien faire, ni vieux ni jeune, contre cette vertu, ni de pensée, ni d'effet ; ce que j'atteste par serment, mettant la main sur l'adorable sacrement de l'autel ; ce que je fais pour mettre à couvert tous ceux qui m'ont fréquenté, et à ce que vous remerciez Dieu pour moi de cette grâce qu'il m'a accordée, non à cause de moi, mais pour le bien de ceux avec lesquels j'ai conversé, et, afin que vous ne méprisiez, après ma mort, la doctrine de Jésus-Christ et celle que je vous ai prêchée. Si je puis parler, je vous dirai davantage ».

Ayant achevé ces paroles, il reçut le Viatique, à genoux, avec une humilité et sentiment de dévotion très particulière. Quelque temps après, il reçut l'Extrême-Onction avec un plein jugement et répondit au prêtre avec une piété singulière.

Quelque temps après, il déclara à une personne qui lui était fort familière pour sa vertu, la grâce que Dieu lui donna dans Agen, avec les circonstances. Il lui dit qu'étant alors étudiant dans cette ville, en philosophie, il pria Monsieur son père de lui donner son argent à part, ne désirant demeurer avec ses frères, ni compatriotes, mais tout seul, afin qu'étant plus éloigné de

(1) Porteur de mortier.

l'occasion du péché, il pût s'adonner, plus sérieusement et avec plus de liberté, à l'étude de la vertu et des sciences. A cet effet,

Tableau de la seconde moitié du XVII[e] siècle, dans la chapelle Saint-Michel à Douarnenez. Dom Michel reçoit les trois couronnes. (Photo Villard.)

entrant dans la maison de son hôte, il fit marché que personne ne demeurerait dans sa chambre que lui, promettant de payer autant, lui tout seul, qu'auraient fait plusieurs qui y fussent demeurés.

Devant qu'entrer en ce logis, son hôtesse, qui avait demeuré quatorze ans en mariage, sans concevoir aucun enfant, parut enceinte. Lorsqu'il y entra, il y avait deux mois et demi que Dieu lui avait donné la bénédiction du mariage ; ce qui ayant commencé à paraître, plusieurs langues médisantes firent courir de faux bruits contre la réputation de ce dévot écolier, l'accusant d'un crime dont la seule pensée ne lui était jamais tombée dans l'esprit. Ayant appris que ces discours et calomnies commençaient à s'épandre, il se sentit fort outré au cœur, dans une matière qu'il chérissait plus que la prunelle de ses yeux. Il n'y a ni cœur si fort, ni esprit si bien fait, que la calomnie n'ébranle: *Calumnia conturbat sapientem*. Se voyant ainsi désolé, son refuge fut la prière. Au haut de la maison, il avait bâti, dans un galetas, un petit oratoire, où il se retirait pour faire ses prières et ses austérités avec plus de liberté, de récollection et de secret. Etant prosterné à genoux, les larmes aux yeux, il épancha son cœur en la présence du Seigneur, lui recommandant son innocence, lui demandant son assistance et lui remontrant la fausseté de cette calomnie, le priant très humblement de prendre en main la défense de son innocence. En même temps la Sainte Vierge, à laquelle il avait une dévotion très tendre dès sa tendre jeunesse, se présenta à lui, avec trois couronnes, et un visage tout rempli de douceur et de consolation, lui disant : « Michel, vous êtes tout troublé des faux bruits levés contre vous ; ne vous attristez point, le monde saura bientôt la fausseté de cette calomnie. Votre hôtesse était enceinte deux mois et demi avant votre entrée dans son logis. Elle porte un fils qui sera semblable au visage de son père, votre hôte. Voilà trois couronnes que je vous apporte de la part de mon fils : la première de virginité, que vous garderez jusqu'à la mort. Allez, au nom de Dieu, parmi toute sorte de personnes, lorsqu'il s'agira du salut de leurs âmes, je vous assure que vous ne ressentirez ni pensée, ni tentation aucune, contre ce présent du ciel. La seconde couronne est celle du mépris du monde, dont vous faites profession dans l'état de prêtre séculier. La troisième est celle de docteur, par laquelle Dieu vous fera la grâce d'instruire et catéchiser plusieurs, leur montrant le chemin du ciel et la doctrine de mon Fils ».

La vérité qui s'ensuivit fit voir que cette révélation était vraie, et la vie qu'il a menée jusqu'à la mort, dans une pureté extraordinaire, dans son mépris continuel du monde, et dans un désir d'accroître la gloire de Dieu et de gagner à Dieu les âmes ont fait voir que ces trois couronnes étaient de vrais présents de la Reine du ciel.

CHAPITRE XXVII

Ce qui se passa depuis son Extrême-Onction jusqu'à sa mort.

Quelque temps après qu'il eut déclaré, après son Extrême-Onction, ce qu'il jugeait à propos, il pria celle qui l'avait assisté dans sa maladie de redoubler ses soins en son endroit, lui disant qu'il avait trois grandes peines à souffrir devant que de sortir de ce monde ; qu'elle fit en sorte qu'on veillât à l'entour de lui, jour et nuit, pendant toute sa maladie. Il se faisait lire toutes les nuits, la Passion du Fils de Dieu, écrite en vers bretons, disant que la pensée des douleurs du Fils de Dieu faisait qu'un malade ne sentait pas les siennes. Il se faisait lire d'autres cantiques bretons, à cause que la personne qui l'assistait ignorant le français, ne savait lire qu'en breton.

La plupart du reste du temps, où il n'était occupé à parler de Dieu, il était en continuelle contemplation. Mais, lorsqu'il vit que ses forces diminuaient, il dit à sa gardienne qu'elle redoublât son soin et vigilance en son endroit et qu'elle lui suggérât ce qu'il lui avait enseigné autrefois, pour assister les moribonds, dans lequel exercice il l'avait occupée l'espace de vingt ans. Elle s'étonna du grand soin et de la crainte qu'il témoignait avoir dans ce dernier passage, lui disant : « Dom Michel, vous n'avez fait que des bonnes œuvres pendant toute votre vie. On ne vous a jamais vu faire aucune mauvaise action, comment craignez-vous tant ? » Il lui dit : « Dans ce dernier détroit, les malins esprits ramassent toutes leurs forces et jouent de leur reste, et, quelque bonne vie qu'on ait menée, on est en danger d'être perdu, si Dieu, par sa miséricorde, ne donne le don de persévérance. Nous qui avons étudié en la sacrée théologie, sommes souvent

tentés de cet ennemi rusé contre les points essentiels et principaux de notre foi. S'il ne peut nous jeter dans l'infidélité, il met devant les yeux nos bonnes œuvres, pour nous y complaire, et y mettre notre espérance, ce qui est assez suffisant pour perdre le plus grand saint qui soit, à présent, au monde.

Je désire que de demi-heure à demi-heure vous me suggériez ces points, me donnant quelque répit entre chacun :

Premièrement, lisez-moi en breton le cantique des points de la foi ; proposez-moi chaque article comme si j'étais un petit enfant de sept ans. Principalement faites-moi souvent faire des actes de foi sur ces points : qu'il n'y a qu'un seul Dieu ; qu'il y a trois personnes dans la très Sainte Trinité : le Père, le Fils et le Saint-Esprit, trois personnes en un seul Dieu ; que la seconde personne, le Fils, s'est fait homme pour nous, qu'il est mort pour le salut de tous les hommes ; que son corps précieux est au très Saint Sacrement de l'autel.

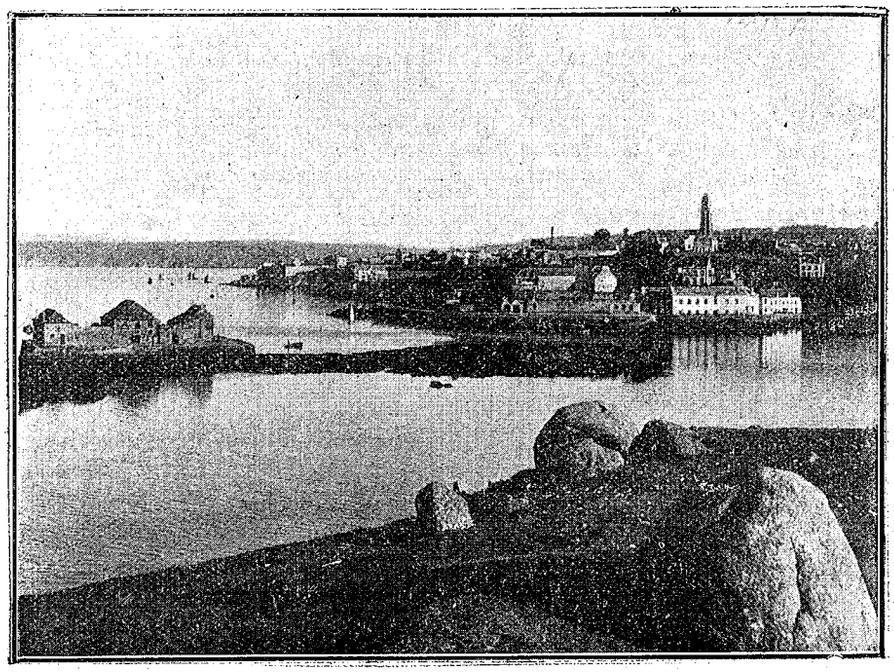
En second lieu, remontrez-moi le grand honneur que Dieu m'a fait de m'appeler à l'ordre de prêtrise, et de m'employer à procurer le salut des âmes. Faites-moi souvenir des négligences que j'ai apportées à m'acquitter de mon devoir, dans cet adorable ministère.

Ne me parlez point de mes bonnes œuvres. Si j'ai fait quelque chose qui ait plu aux yeux de la divine Majesté, je n'ai été qu'un instrument de la divine Miséricorde. Ramenez-moi en mémoire la multitude et griéveté de mes offenses. Faites-moi produire des actes de contrition et d'espérance en la pure miséricorde de mon Dieu. Aidez-moi à élever mon esprit à Dieu par semblables oraisons : Père éternel, fortifiez-moi de votre puissance. Fils de Dieu tout puissant, illuminez-moi de votre sagesse. Glorieux Saint-Esprit, embrasez-moi de votre amour. Sainte Trinité, faites de mon âme un palais, de mon cœur un tabernacle, pour y reposer à jamais. Jésus, vrai Fils de Dieu, cachez mon âme dans votre côté ouvert, noyez mes péchés dans votre sang. O glorieuse Vierge, advocate des pécheurs, mère de miséricorde, faites mon excuse envers votre fils, à l'heure de ma mort. Glorieux Saint Joseph, nourricier de Jésus, glorieux Saint Michel, mon bon ange, Saint Jean-Baptiste, Sainte Barbe, assistez-moi maintenant et à ma fin ».

Voilà les prémunitions qu'il apporta pour se préparer aux dernières batailles. Il déplorait la négligence de plusieurs ecclésiastiques qui, ayant mis des chrétiens en Extrême-Onction, les laissaient tous seuls, aux prises avec la maladie, la mort et les

diables, dont la rage est d'autant plus redoutable qu'ils se voient dans le plus grand hasard de tout perdre ou de tout gagner.

Pendant qu'il était en santé, il avait composé une énigme spirituelle, par le moyen de laquelle il apprit à ses auditeurs le moyen de s'assister, les uns les autres, à l'article de la mort, leur remontrant les moyens de résister aux tentations qui se présentent à cette heure, et d'exercer les vertus nécessaires, pour assurer le salut d'une âme en ce dernier passage.



Douarnenez. — L'îlot Saint-Michel et Le Guet.

CHAPITRE XXVIII

Peines qu'il avait prédit lui devoir arriver avant son trépas, et qui lui sont arrivées.

La première peine qu'il avait prédite et qu'il endura ce fut une agonie de cinq jours, dans laquelle il endura nuit et jour, de grandes douleurs. Les cinq jours étant passés, il eut quelque peu de relâche, commença à manger, et demeura quelque quatre ou cinq jours en même état qu'il avait été devant qu'entrer dans cette peine extraordinaire. Durant ce répit, il donna sa soutane à un pauvre, en cachette, par charité, lorsqu'on était à la messe, et quelque aumône du reste de son argent, qu'il avait caché dans sa manche, pour cet effet. Bientôt après, il entra dans une seconde agonie, qui lui dura cinq jours entiers. Il sentait un froid extraordinaire, comme s'il eût été dans la glace. Au bout de cinq jours, il entra dans les accidents qu'on voit dans ceux qui meurent. Il tira les derniers soupirs ; son corps demeura sans haleine, et son cœur sans palpitation. Son corps devint froid comme ceux qui ont expiré. Il fut en cet état environ une demi-heure, après laquelle, en un instant, on vit l'haleine retourner dans son corps et revenir au même état qu'il était avant ses agonies.

Il mangea et dormit comme auparavant. On lui disait, par après, qu'il avait été mort. Il se mettait alors à sourire, ne disant ni oui ni non. Après qu'il eut eu quelque peu de trève à ses douleurs, quelqu'un du Conquet vint dans sa maison, pour lui demander de l'argent en prêt, voulant laisser en gage une bague d'or. Ce qu'entendant, il dit que s'il avait chez lui, en argent la valeur d'une bague d'or, il aurait peur d'être du nombre des réprouvés. Lorsqu'on le reprenait, étant en santé, de donner tout, comme il faisait, aux pauvres, il avait de coutume de dire que rien ne lui manquerait jusqu'à la mort, et que, lorsque tous ses

moyens seraient épuisés, ce serait alors qu'il mourrait. Quand il mourut, on ne lui trouva que vingt et cinq sols en argent, un trépied, un pot de terre, un chandelier, une assiette, une cuiller, une écuelle, le tout de bois, avec une petite table pour s'asseoir, haute d'environ deux pieds et demi. Son lit, linceuls et couverture, étaient d'emprunt.

Quelque peu de temps avant sa mort, M. de Kergroadez l'étant

Château de Kergroadez, en Brélès.

venu voir, et le voyant dans un petit logis, dont la chambre n'avait pas plus de dix pieds de long, lui demanda s'il n'était pas content de changer sa petite maison avec son château de Kergroadez. Il répondit agréablement, en lui demandant combien il lui baillerait de retour. Puis, il lui dit qu'il gardât son château pour lui, et que, bientôt, il voudrait avoir échangé son manoir avec sa petite maison. Ce seigneur ne vécut pas longtemps après cette visite.

Pendant que ce serviteur de Dieu avait quelque diminution de ses grandes douleurs, deux Pères de la Compagnie de Jésus l'allèrent visiter, pour lui témoigner l'obligation que lui avait le Collège de Quimper, pour l'avoir assisté, dans son commencement, de ses moyens, amitié et prières. Tout son cœur s'épanouit, à l'arrivée de ses bons amis. Il fallut passer une bonne partie des deux nuits avec lui, en saints discours, et, après, lui chanter des cantiques spirituels, en langage breton, en l'honneur de la très Sainte Trinité, de la Vierge et des autres. Comme on se mit à chanter la charité qu'exerçait Saint Corentin envers un gentilhomme, chassé de son père et de sa mère, lequel prit la Sainte Vierge pour mère, et Saint Corentin pour père, il se mit à pleurer et dit qu'il avait été traité de la sorte et en bénissait Dieu.

Il recommanda au feu Père Pierre Bernard, de la Compagnie de Jésus, qu'il avait autrefois encouragé, lorsqu'il faisait ses missions à Douarnenez, de finir sa vie en mission, encore qu'il fût fort incommodé d'une jambe ; ce qu'il fit. Car ce Père, depuis ce temps jusqu'à la mort, alla toujours en mission. Etant prêt de dire la messe, pour aller en mission, l'année 1645, il cessa de vivre, sans avoir été malade auparavant, en plein jugement, sans agonie ni convulsion.

Le Père Michel recommanda, au compagnon de ce Père, ses enfants spirituels de Douarnenez, auxquels il donna sa bénédiction, et il lui dit que, s'il voyait le Paradis ouvert, il serait content de se priver de la béatitude, pour convetir un pécheur quand bien il lui faudrait endurer, pour chaque âme, l'espace de trois ans, une agonie semblable à celle qu'il avait endurée l'espace de cinq jours.

Cette même nuit, il s'apparaît à une personne qui était couchée et éveillée dedans son lit, l'exhortant de se confesser, le lendemain, d'un péché que jamais elle n'avait osé confesser, et qu'elle était en danger de ne confesser jamais. Dieu exauça son souhait, et le fit participer à la conquête de cette âme.

Les Pères croyant qu'il pourrait encore subsister longtemps dans cet état, et étant pressés de faire une mission dans la paroisse du Saint, en Cornouaille, prirent congé de lui, en espérance de le revoir. Après qu'ils furent partis, on lui demanda pourquoi il n'avait prié ces Pères de demeurer, pour assister à son trépas. Il répondit que l'un d'eux y assisterait. Quatre ans auparavant, ce Père, ayant entendu que le Père Noblets était tombé malade, se mit en chemin, pour l'aller assister à la mort. Celui-ci lui envoya un messager, pour le prier de retourner à Quimper, et qu'il ne mourrait de cette maladie. Par après, il lui envoya un autre messager, et l'avertit que, sans point de faute, il l'assisterait à son trépas.

Devant qu'entrer dans sa dernière agonie, comme ses grandes douleurs étaient diminuées, et qu'on avait espérance qu'il traînerait encore quelque temps, il pria sa fille spirituelle et gouvernante dans sa maladie, d'entendre sa dernière volonté, lui disant : « Tout incontinent que je serai mort, je désire que, lorsque mon corps sera dans le cercueil, il soit délivré aux prêtres, pour en faire leurs volontés. Je désire que mon corps repose, trois jours, dans la chapelle de Saint-Christophe (1), à ce que

(1) Ancienne chapelle du XVe siècle. Elle fut démolie en 1857, lors de la translation du service paroissial au Conquet, et fit place à une maison, qui servait à abriter le canot de sauvetage.

mes frères, les pauvres, viennent prier pour le salut de mon âme. Tout incontinent que je serai mort, allez, avec mes plus chers amis, dans la chapelle de Sainte-Barbe (1) et priez cette Vierge et martyre de présenter au Père éternel, les mérites de son cher Fils, pour le salut de mon âme. C'est le plus précieux trésor que nous puissions offrir à Dieu, pour payer notre rançon. Quand quelqu'un est en prison pour une grande dette, quelle faveur lui fait-on, si on offre pour lui une somme qui surpasse sa dette ! Priez, ensuite, le Mère de miséricorde, Saint Nicolas, et la glorieuse Sainte Barbe, d'offrir à Dieu leurs mérites, pour la délivrance de mon âme. Il s'est trouvé des saints, dont les corps qu'on portait en terre faisaient des miracles, et leurs âmes étaient en purgatoire. Il ne faut qu'une petite négligence, une petite attache à quelque créature, pour détenir une âme dans la prison de la justice purgatoire divine. » Ayant fait cette prière, il dit : « Ne me pleurez point, ne prenez des habits de deuil pour mon sujet, ainsi que font les gens du monde. Mon royaume n'est pas de ce monde, et, partant, ne prenez des habits de tristesse, mais les habits que vous avez accoutumé de porter à Pâques, et aux fêtes solennelles, et montrez un visage gai et allégre, pour contrecarrer, après ma mort, les maximes du monde ».

Quelque temps après, cet homme de Dieu entra dans sa dernière agonie. Devant qu'entrer dans ce dernier combat, le malin esprit lui donna deux grands coups de marteau sur le dos des deux mains, lui laissant deux marques au dehors de ses deux mains, qu'il cacha les cinq jours derniers de sa vie et de son agonie, joignant le dehors de ses deux mains ensemble, jour et nuit. On s'étonnait comme un homme de son âge, après tant de douleurs qu'il avait souffertes, pendant l'agonie de cinq jours, pût tenir ses mains dans une telle contrainte. Les plus sains, quels qu'ils soient, auraient bien de la peine à en faire autant, sans interruption.

Les douleurs qu'ils endura, dans cette dernière agonie, étaient contraires à celles qu'il avait endurées dans la précédente. Il était brûlé d'une chaleur extraordinaire, et, toutefois, ne témoigna jamais aucun sentiment de douleur. Jamais il ne se plaignit, ni ne montra de regret que d'une chose qui était de n'avoir enduré le martyre. Il protestait, au plus fort de ses douleurs, qu'il eût voulu avoir enduré les tourments de tous les martyrs, non pour avoir plus de récompense en Paradis, mais seulement pour

(1) Ancienne chapelle, dont on voit l'emplacement près de la croix, à l'entrée du port.

accroître la gloire de son Dieu, qu'il avait commencé de servir par pur amour, dès l'âge de 23 ans, n'ayant fait aucune action, depuis ce temps, ni de peur des peines éternelles, ni pour le regard du loyer (1), mais purement pour la gloire de Dieu, ainsi qu'il se trouve dans ses écrits, dans lesquels il remarquait son avancement spirituel.

Dans cette dernière agonie, ses douleurs furent si extraordinaires qu'il sua sang et eau tout ensemble

Au commencement de son agonie, il se présenta devant lui, une bonne villageoise qui était défunte, il y avait six ans. Il l'avait nourrie dix ans, malade, et la visitait presque tous les jours, et la confortait. Il la salua avec une grande tendresse et elle le consola dans ses peines, en contr'échange des consolations qu'elle avait reçues de lui jusqu'à la mort.

Au second jour de son agonie, il fit envoyer quérir le Père de la Compagnie de Jésus, son successeur, à qui il avait promis qu'il assisterait à son trépas. Il y avait vingt lieues de chemin à faire ; personne ne croyait qu'il fût venu à temps, pour lui fermer les yeux. Au troisième jour de son agonie, il fut ravi en extase, l'espace de deux heures. Son visage devint resplendissant et frais, comme celui d'un jeune homme de 25 ans. Ses yeux demeurèrent collés en un même endroit, durant tout ce temps, avec une joie inexplicable, qui se lisait sur son visage Ceci arriva en présence de plusieurs, et Dieu permit qu'en ce temps survint un peintre, qui contretira son visage naïvement, comme il parut en ce temps.

Cercueil de plomb contenant, depuis 1701, les reliques de Dom Michel Le Nobletz.

L'orsqu'il fut retourné à soi, la personne qui l'assistait en sa maladie, le pria, au nom de Dieu, de lui dire ce qu'il avait contemplé avec tant de joie. Il répondit : « C'est ma (bonne) maîtresse qui me visita autrefois dans Agen. Elle est venue me consoler. » Depuis ce temps il ferma les yeux du corps au monde, pour ouvrir ceux de l'âme à Dieu, demeurant en continuelle contemplation.

(1) C'est-à-dire par intérêt.

Le Père de la Compagnie, qu'il avait envoyé quérir, étant venu, il témoigna une grande satisfaction, voulant avoir de lui la dernière absolution. Le lendemain, qui était le jour de la Translation de Saint Corentin, auquel il avait une spéciale dévotion, et auquel, quelque peu de temps auparavant, il avait recommandé son âme, ralliant et ramassant toutes ses forces avec une vigueur extraordinaire, ayant produit des actes d'amour de Dieu, baisant et adorant le crucifix, il rendit son bienheureux esprit à Dieu un dimanche, cinquième jour de mai, l'année 1652.

Tout incontinent qu'il fut décédé, et que son corps fut lavé, et mis dans le cercueil, on le porta sans tarder à la chapelle de Saint-Christophe, comme il avait désiré, pour attendre sa sépulture, qui devait se faire à l'église de Lochrist, trève de Plougonvelen. Les prêtres étant occupés à la grande messe, lorsqu'il mourut, ne purent porter son corps dans la chapelle. Quelques séculiers lui rendirent ce devoir. Tout incontinent qu'il fut mis au milieu de la chapelle, le Père qui l'assista à la mort, attendant les prêtres, dit les litanies de Notre Dame. Plusieurs des assistants déposent que tout incontinent qu'on implora l'assistance de la Vierge pour son fidèle serviteur, une couleur vermeille monta au visage du défunt, qui commença à remuer les lèvres, comme s'il eût voulu répondre aux litanies de la Mère de Dieu.

Incontinent que l'on sut sa mort, tous les peuples voisins accoururent. Le respect et dévotion de toute sorte de personnes envers ce saint corps fut si grand, qu'il fallut que la chapelle fût ouverte deux jours et deux nuits. Il n'y avait personne qui ne lui baisât les mains ou les pieds, et ne touchât à son corps ses heures ou son chapelet. On mena dans ce lieu quelques malades, et il plut à la divine Bonté récompenser la foi de ceux qui offrirent, à ce serviteur de Dieu, les prémices de leurs prières, comme aussi de donner des signes de la gloire dont elle avait couronné son fidèle serviteur.

CHAPITRE XXIX

Merveilles arrivées tout incontinent après son enterrement

Dans la ville du Conquet, il y avait une petite fille nommée Marie Bernard, âgée de 13 ans et demi. Lorsqu'elle était fort petite, le Père Michel lui apprit ses prières et le catéchisme, et lorsqu'elle répondait bien, il lui donnait des pommes. C'est ainsi qu'il se comportait envers les enfants, pour les attirer à apprendre leurs prières et la doctrine chrétienne. Elle tomba malade, une année avant la mort du Père Michel. Etant devenue muette et paralytique, les enfants de la ville complotèrent ensemble de lui faire le pis qu'ils eussent pu. Lorsque sa mère n'était pas à la maison, une bande de ces petits brouillons se jetèrent dans la maison, lui crachaient au visage, et lui jetaient dans son lit quantité de pierres. Elle n'avait aucune arme pour se défendre que son chapelet, qu'elle tenait en sa main, et elle le disait de cœur, ne pouvant parler. Les coups de pierres tombaient contre son chapelet, dont un grain seulement fut rompu. Son lit fut trouvé couvert de pierres. Le Père Michel, avant de tomber malade de la dernière maladie dont il mourut, la venait visiter souvent, la consolait, et lui apprenait à prier Dieu pour ceux qui la voulaient lapider, lui récitant l'exemple de Saint Etienne, qui, étant lapidé des Juifs, se mit à genoux et pria Dieu pour ses ennemis. Cette petite créature goûta cette doctrine du ciel, désira pouvoir parler, pour dire ce qu'elle savait de prières, à l'intention de ceux qui l'avaient voulu lapider. Son bon maître pria pour elle, et, tout incontinent, elle recouvra la parole, et demanda à Dieu pardon pour ceux qui lui voulaient du mal.

Elle demeura, cependant, toujours paralytique. Ayant recouvré la parole, Dieu lui envoya une autre croix, la privant de la vue, l'espace de deux mois, avant la mort de son bon maître et Père

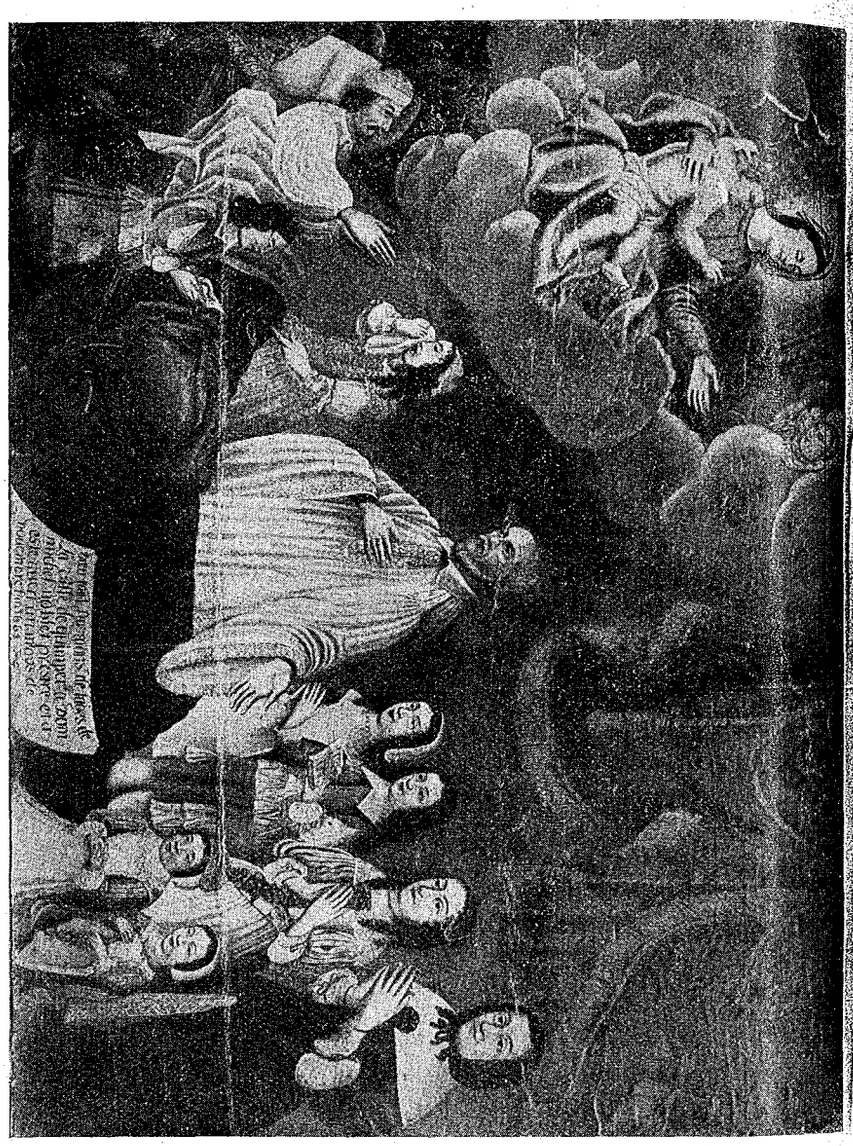


Tableau conservé à l'évêché de Quimper : Vœu fait à Dom Michel, par M. de Fages, de Quimper qui fut guéri par le serviteur de Dieu, en novembre 1661.

Ce monsieur de Fages était un honorable apothicaire de la rue Kéréon. Il est figuré étendu sur une couchette et entouré de sa femme Anne Gary et de ses sept enfants, 4 filles et 3 fils, tous agenouillés autour de lui. Les costumes de cette famille font connaître comment on s'habillait au temps de Louis XIV, dans la bourgeoisie quimpéroise. Mme de Fages porte un large col de lingerie empesé et un capulet. Les fillettes ont le visage encadré de longues boucles, un col de dentelles et un corps de jupe orné de galons et de rubans. Les jeunes gens arborent un pourpoint avec des manches bouillonnées et une rhingrave à volants. L'un des bébés a la tête protégée par un bourrelet. Au pied du lit se tient le P. Le Nobletz et la sainte Vierge apparaît au-dessus du malade.

spirituel. Outre tous ces maux, elle tombait deux fois le jour en pâmoison ; ce qui faisait croire à sa mère qu'elle était près de sa fin.

Le premier dimanche de mai, environ minuit, le Père étant décédé il y avait 14 heures, Dieu donna mainlevée aux malins esprits, pour attaquer cette petite innocente, qu'on peut appeler la petite fille de Job. Ne pouvant reposer, elle entend la voix, dans l'horreur de la nuit, comme d'une personne près de son lit, qui lui disait : « Marie-Jeanne, tu es bien malheureuse de tant prier Dieu. Que te servent tes prières ? Pour tout ce que tu dis, tu ne laisses pas d'être misérable. Donne-toi à moi, corps et âme, renie Dieu, et tout ce que tu as appris de prières. Je suis un grand seigneur, je te guérirai ; tu seras à ton aise, rien ne te manquera jamais. » Cette innocente, surprise de ces propositions, entend une autre voix, à main droite, qui lui dit : « Marie, faites le signe de la croix. Tournez-vous à Dieu ; dites votre *Pater*. Celui qui vous attaque, c'est le malin esprit. N'ayez peur de moi ; je suis Dom Michel, votre père, qui suis décédé. Toutes fois que vous serez attaquée de la sorte, combattez de la même façon, faisant le signe de la croix, et disant votre *Pater*, avec une grande foi et confiance dans la bonté et puissance de Dieu. Dites à votre mère qu'elle fasse venir ici le Père qui m'a assisté à ma mort, pour vous confesser. » Cette petite patiente obéit à tout et ce tentateur quitta la place, avec la honte d'être vaincu d'une petite fillette aveugle, et qui ne pouvait faire un seul pas.

Elle fut attaquée une autre fois de la sorte, et, assistée du même consolateur, remporta une pareille victoire. Le Père, l'ayant confessée le lendemain, conseilla à sa mère de la porter à Saint Christophe, pour y visiter le corps de celui qui l'avait tant de fois visitée pendant sa maladie. Cette femme, ayant porté son enfant entre ses bras, l'avertit qu'elle était proche des pieds de son maître. Alors son cœur s'épanouit de joie ; elle avança sa bouche pour lui baiser les pieds. Ce qu'ayant fait, sur l'heure elle commença à voir la lumière du jour, et le lendemain, commença à reconnaître le visage de sa mère du visage des autres femmes, et avant huit jours, recouvra sa parfaite santé, qui lui a duré jusqu'au 16e d'octobre 1654, qu'elle, sa mère et ceux du Conquet furent interrogés par l'ordre de Mgr de Léon.

Comme cet ami de Dieu avait une tendre affection, pendant toute sa vie, à l'instruction des enfants et des orphelins et à l'assistance des veuves et de ceux qui étaient en danger de leur vie sur mer, il n'a pas manqué, après sa mort, de continuer sa

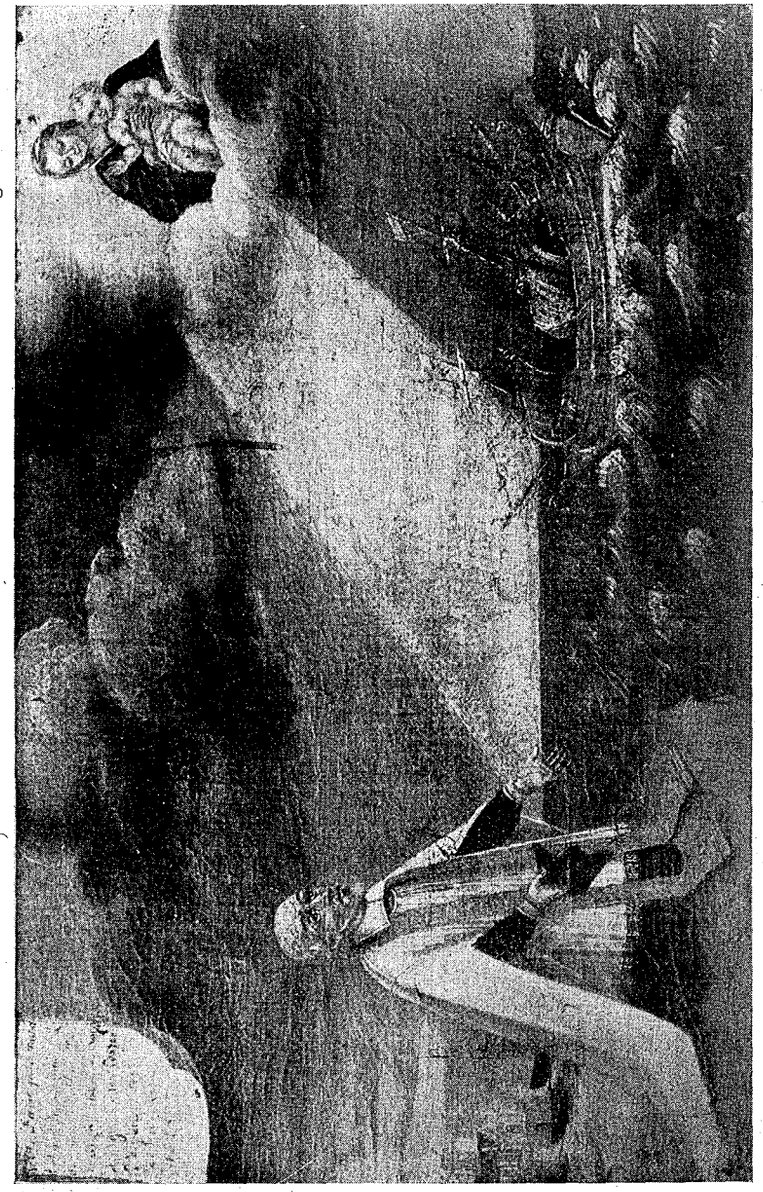
même charité, assistant les mêmes sortes de personnes, pour lesquelles il a offert, dans le Paradis, les prémices de ses prières.

André Le Coz, marchand de l'Ile d'Ouessant, venant au Conquet, fut surpris de la nuit et de la tempête, vis-à-vis du Conquet. Lui et les siens étaient dans un danger évident de leurs vies. Le corps du Père Michel était alors dans la chapelle de Saint-Cristophe, attendant la sépulture. Les matelots, qui se préparaient à la mort, virent sortir de cette chapelle où reposait ce sacré dépôt, une lumière semblable à celle du soleil en plein midi, à la faveur de laquelle ils purent voir jusqu'à une épingle dans leur vaisseau. En même temps, la tempête cessa, et il n'y eut personne qui n'attribuât cette délivrance aux prières de cet homme de Dieu, dont le corps était dans le lieu d'où était sortie cette belle lumière.

Magdeleine de Kernatoux, fille de Monsieur du Prédic, demeurant au manoir du Prédic, près du promontoire de Saint-Mathieu *in finibus terræ*, était tombée dans une épilepsie, il y avait deux mois, était attaquée, deux fois le jour, de ce mal, qui lui fut cause d'une fièvre, qui lui dura jusqu'à ce que sa marraine, Madame de Kerourien, l'envoya quérir pour la recommander aux prières de Monsieur Le Noblets. Cet enfant, ayant été portée près du corps qui reposait à la chapelle Saint-Christophe, attendant la sépulture, on lui met les mains sur le corps du défunt prêtre. Depuis ce temps-là elle s'est trouvée délivrée de ses deux maladies. Le dixième d'octobre 1654, Madame sa mère et sa servante attestèrent cette grâce, arrivée à cette créature, par les prières de cet homme de Dieu.

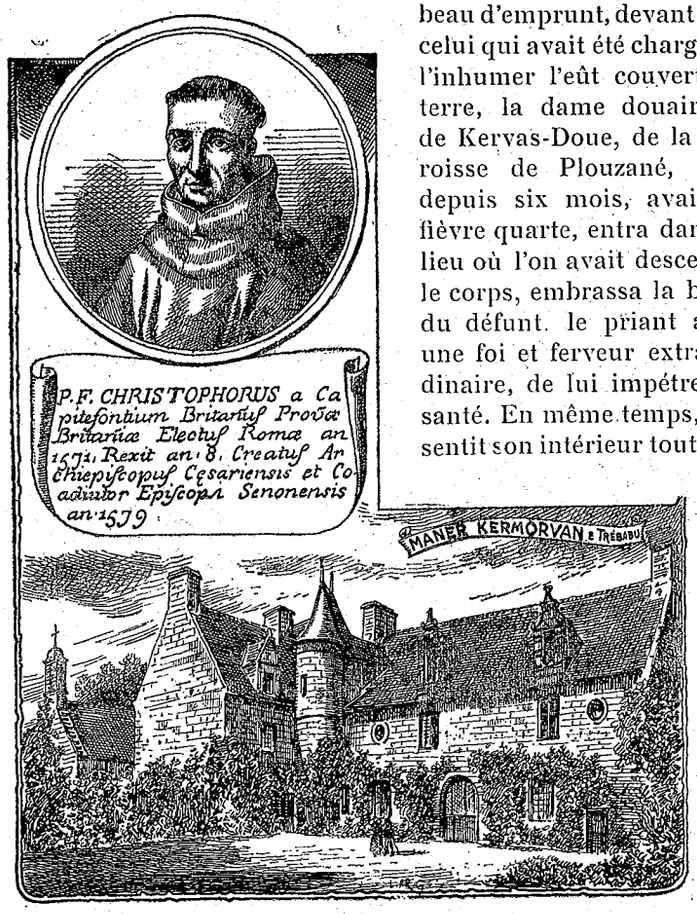
Clémence Le Retou, veuve, âgée d'environ 55 ans, demeurant au Conquet, a déposé, avec ses deux enfants, qu'étant allée visiter le corps du Père Michel, au commencement de la nuit, lorsqu'on l'eut mis dans la chapelle de Saint-Christophe, en attendant sa sépulture, elle vit dans l'Ile de Kermorvan, séparée par un bras de mer de la dite chapelle, un ciel de toile blanche, avec quatre flambeaux allumés, et entendit un chant de voix ravissantes qui venait du même lieu.

Le troisième jour après son décès, qui était le mardi des Rogations, son corps fut porté à Lochrist, pour y être inhumé, au bas de l'église, lieu qu'il avait choisi par humilité, ayant désiré, durant sa vie et après sa mort, d'avoir le dernier lieu. Les pauvres, les orphelins et les veuves le pleurèrent comme leur père et consolateur. Le convoi fut comme une procession générale, où plus de deux cents personnes nobles assistèrent de tous côtés. Un Père de la Compagnie de Jésus, son successeur, fit le pané-



Ex-voto se trouvant dans la salle du presbytère de Plouguerneau et portant l'inscription suivante :
Vœu fait par Michel Trébaol du Conquet à Dom Michel Le Nobletz, son parrain, « estant en grand danger sur les côtes d'Espaigne, le 30ème de novembre 1668 ».

gyrique de ses vertus, dont la plupart des auditeurs étaient témoins oculaires, qui ne purent retenir leurs larmes, se souvenant des bons exemples de ce grand serviteur de Dieu, de la présence duquel ils avaient été honorés depuis 42 ans. Son corps ayant été mis dans un tombeau d'emprunt, devant que celui qui avait été chargé de l'inhumer l'eût couvert de terre, la dame douairière de Kervas-Doue, de la paroisse de Plouzané, qui, depuis six mois, avait la fièvre quarte, entra dans le lieu où l'on avait descendu le corps, embrassa la bière du défunt, le priant avec une foi et ferveur extraordinaire, de lui impétrer la santé. En même temps, elle sentit son intérieur tout em-

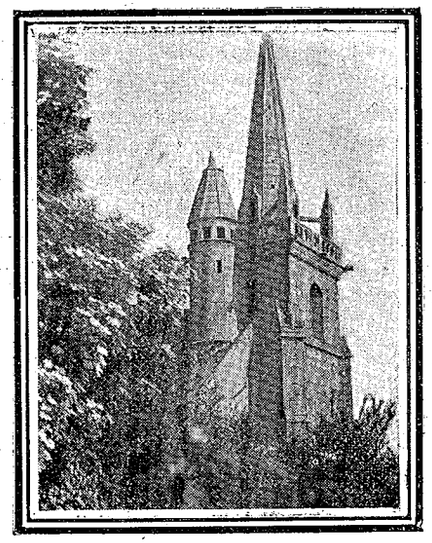


baumé d'une liqueur céleste, et, depuis ce temps, se trouva entièrement délivrée, sans ressentir aucune atteinte de son mal. Celui qui devoit achever l'enterrement, encore qu'il fût à jeun à 2 heures après midi, eut bien de la peine à quitter ce corps sacré. Car, l'odeur qu'il sentait était si suave, si pénétrante, et si pleine de satisfaction, qu'il en était plus rassasié que s'il eût assisté à un banquet, le plus délicieux du monde.

Gabriel Milon, âgé de 7 ans, demeurant au Conquet, vit sortir

de la bouche du Père Michel, une colombe blanche, lorsqu'on le descendit dans son sépulcre, devant qu'on lui eût couvert le visage.

Depuis son enterrement, qui fut le mardi des Rogations 1652, jusqu'à la mi-octobre 1654, ce tombeau a été fréquenté tous les jours, de plusieurs, tant de Léon que de Cornouaille, dont un grand nombre déposent avoir senti des odeurs et parfums qui n'ont rien de semblable ici-bas. Plusieurs grâces ont été octroyées, tant en Léon qu'en Cornouaille, à ceux qui ont visité son tombeau, ou imploré son assistance, ou appliqué et porté sur eux quelques fragments de ses habits ou lettres qu'il avait écrites.



Clocher de Scrignac.

CHAPITRE XXX

Après sa mort, il retourna en mission aux lieux où il avait exercé son zèle, et coopéré au salut des âmes, fait la guerre au diable, et encouragée ceux qui sont tentés.

Une certaine personne se confessant à un ecclésiastique fort intime de M. Le Noblets, le malin esprit fit tout son effort pour l'empêcher d'achever sa confession. Le Père, n'étant satisfait de la disposition du pénitent, et se doutant qu'il fût empêché de honte ou de crainte, l'exhorta, avec la plus grande douceur qu'il put, de dire tous ses péchés. L'autre répondit qu'il y avait un cavalier à son côté gauche, qui le menaçait de le tuer, s'il confessait certains péchés qu'il avait ordre de ne confesser jamais. Le Père ne voyant rien, se recommanda au bienheureux serviteur de Dieu, le Père Michel Le Noblets, qui était décédé depuis quatre ans, et, en même temps, sonna la petite clochette dont il se servait à la messe, lorsqu'il était en vie. Alors le pénitent reprit courage, et dit à son confesseur que cet homme s'en était allé ; ce qui lui donna courage, et il acheva sa confession avec une grande sincérité. La confession étant achevée, le Père demanda à ce pénitent ce qu'il pensait de cet homme, s'il y avait longtemps qu'il le connaissait, et ce qu'il lui disait. L'autre répondit que cet homme affreux lui avait dit qu'il était un gentilhomme du voisinage, que lui-même le connaissait dès l'âge de sept ans, qu'il le voyait et lui parlait plusieurs fois le jour, que cet homme lui promettait des richesses, qu'il lui conseillait de commettre des péchés que le papier ne peut porter, et de ne s'en confesser jamais.

C'est une chose étonnante que la force qu'eut le son de la

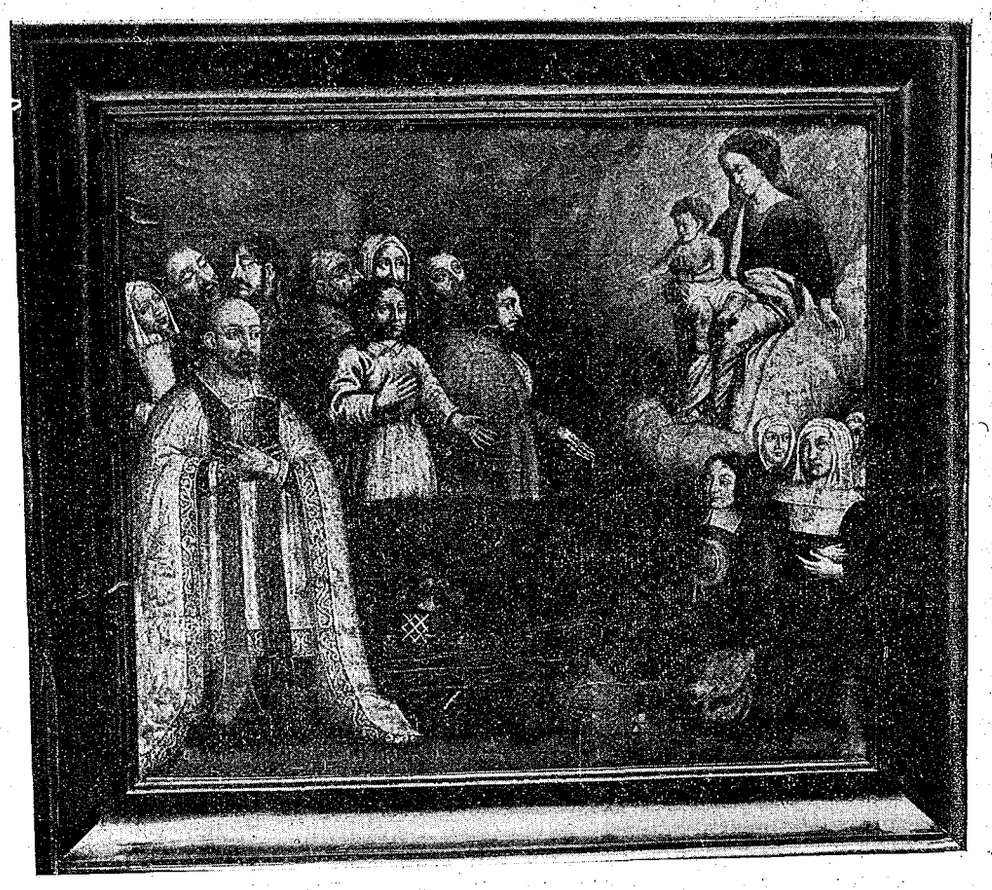
clochette pour épouvanter ce démon familier, qui rendait muet ce pénitent depuis plusieurs années ; c'est encore plus admirable d'avoir délié la langue et ouvert le cœur de cet homme abusé à la contrition et sa bouche à une confession qu'il n'avait jamais osé entreprendre. La harpe de David est admirable pour avoir chassé le malin esprit de Saül, qui ne changea pour cela de vie, mais le son de la petite clochette du serviteur de Dieu est plus admirable, puisqu'il a chassé le démon et le péché, de l'âme d'un homme presque perdu.

Le Père Michel, pendant sa vie, avait pris à cœur de consoler les affligés, et d'encourager ceux qui étaient tentés, et de visiter ceux qui étaient malades. Un certain, dont je tais le nom, pendant que le Père Michel exerçait sa mission, était affligé de maladie, et fut, une année, malade sur son lit, avec quinze blessures en son corps, sans se pouvoir remuer. Le Père le visitait souvent le jour. Il lui fit le signe de la croix, et quinze jours après, il reçut le marcher, mais non pas une parfaite santé. Sa maladie dura sept ans, pendant lequel temps, le Père l'assistait de ses aumônes, l'exhorta à la patience, et lui avait conseillé de prier toujours Sainte Barbe, et de dire en son nom un *Pater* et cette courte prière : *Sancta...*

L'année 1656, quatre ans après la mort du Père Michel, cet homme, persistant dans ses douleurs, ne poursuivit pas dans la patience à laquelle l'avait exhorté son consolateur défunt. La douleur lui tira de la bouche une parole d'impatience, qui le porta à désirer sa mort. Au même temps, entra un homme inconnu, vêtu à la guise de gentilhomme, qui lui dit qu'il était bien fol de demeurer si longtemps en peine, qu'il prît un couteau et s'en donnât dans le cœur, et qu'il n'endurerait pas dans ce monde ni dans l'autre ; qu'au reste, il n'y avait après ce monde, ni paradis ni enfer, et que ce que disaient les prédicateurs, du paradis et de l'enfer, était faux. Cet homme, transporté de désespoir, prit un couteau en sa main. En même temps, son maître, le Père Michel défunt se présenta à lui, lui prit le bras et arrêta le coup. Il s'apparut en surplis, et, au-dessus, une étole violette. Il avait, en main, un bourdon, à l'extrémité duquel paraissait une croix. Il était en compagnie d'une dame qui tenait une tour entre ses deux mains. Il n'y a aucun doute que ce fût la bienheureuse Sainte Barbe, à qui le défunt avait une singulière dévotion.

L'homme de Dieu, ayant suspendu et arrêté le bras de cet homme, écarta, de sa croix, ce monstre horrible, et puis, se tournant vers son ancien client, lui dit : « Où est votre esprit ? N'avez-vous pas peur des peines d'enfer ? Où est la patience

que je vous ai tant recommandée ? Où est votre jugement, de croire à ce trompeur. Vous pensiez que c'était un homme qui vous conseillait votre bien. N'avez-vous pas pris garde qu'encore qu'il ait pris la forme d'un homme, il a les pieds de bête ? Que pensez-vous faire, croyant à ce traitre maudit ? Souvenez-vous qu'à l'âge de sept ans, il vous transporta dans une assemblée, à minuit, où, en présence de tous les assistants, vous reniâtes Dieu votre créateur, Jésus-Christ et sa bienheureuse mère. Sur la fin de cette année, passera par ici un Père de la Compagnie de Jésus.



Ce tableau porte l'inscription : *Michel Le Nobletz, prêtre.* Il est signalé en 1856, par le recteur de Guimaëc. comme attaché à la grille de la chapelle de N.-D. de la Joie, en cette paroisse. Il fut enlevé lors de l'introduction de la Cause du vénérable serviteur de Dieu.

Dom Michel y apparaît entouré des membres de la famille de Kerrérault, seigneur de Kergomar. Près de lui, sur le tapis d'une table sont les armoiries des Kerrérault, alliés à celles des James, *d'azur fretté d'argent, chargé d'une fleur de lys de gueules,* Les coiffes des femmes sont à remarquer.

Confessez-vous à lui de ce que vous fîtes dans ce temps, et de l'homicide de vous-même, que vous avez voulu faire aujourd'hui, et disposez-vous à une confession générale. Quand vous verrez ce traître qui se déguisera en forme humaine, regardez ses pieds, et vous le connaîtrez bientôt. Faites le signe de la croix. Récitez votre *Pater.* Invoquez les saints noms de Jésus et de Marie. Endurez, maintenant, patiemment, vos douleurs, et vous diminuerez les peines de l'autre vie. Demandez trois choses à Dieu : premièrement, qu'il augmente vos peines ; en second lieu, qu'il vous donne la patience pour les supporter ; en troisième lieu, soyez dévot à Jésus et à sa bienheureuse mère, et à Sainte Barbe, dont je vous avais recommandé la dévotion, pendant que j'étais en vie, lorsque je vous visitais dans votre maladie. Tenez bon à ces instructions, et je vous assisterai à votre agonie et à l'heure de votre mort ».

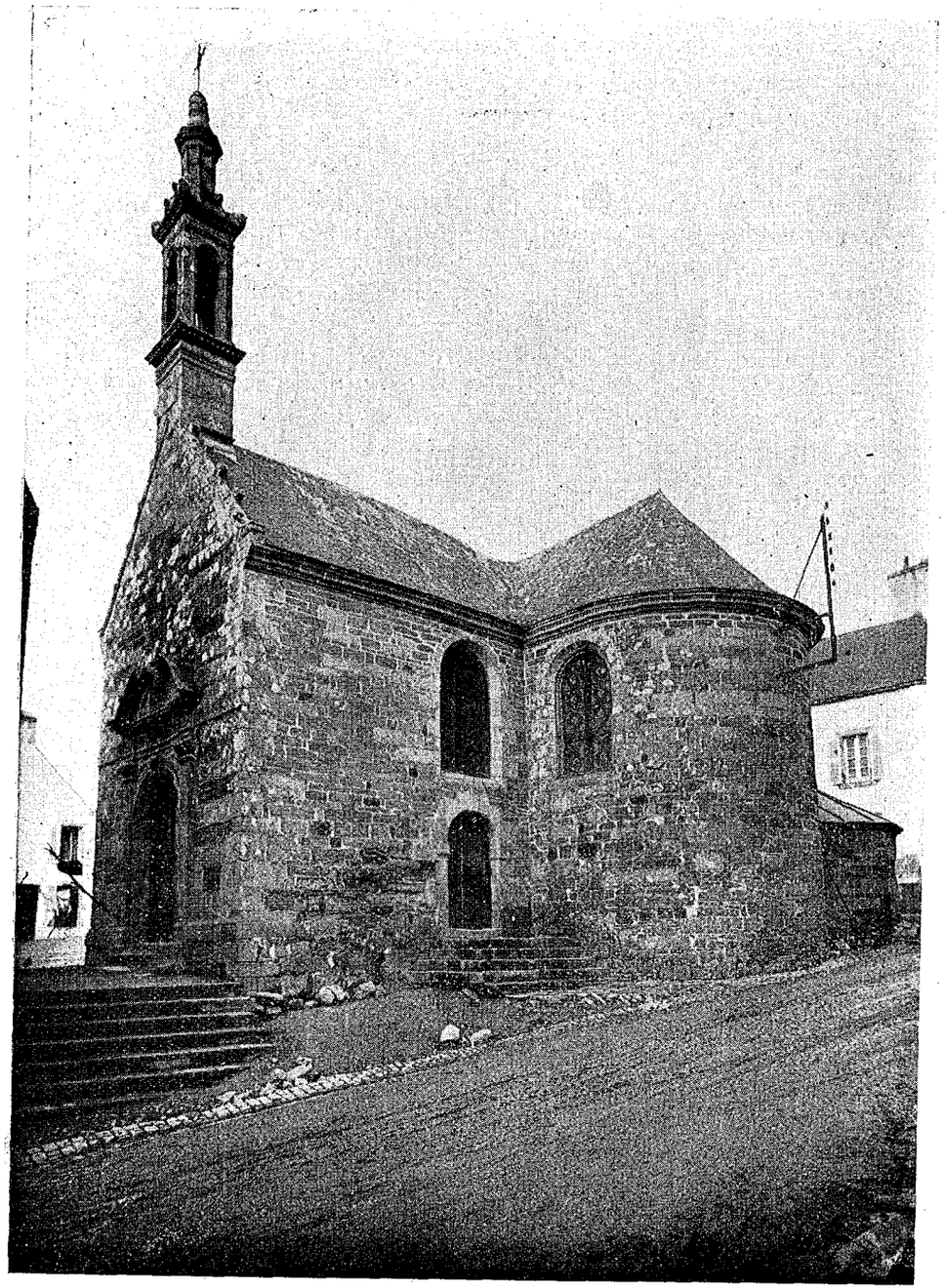
CHAPITRE XXXI

Monseigneur l'Evêque de Cornouaille fait bâtir à Douarnenez une chapelle, en l'honneur de saint Michel, Archange, au lieu où le Père Michel avait demeuré. Merveilles arrivées en ce lieu. (1)

Monseigneur de Cornouaille, ayant appris de plusieurs, que Dieu honorait des signes de son amitié la mémoire du Père Michel Le Noblets, son ancien compagnon dans l'étude de la théologie à Bordeaux, l'an 1663 donna commission au Révérend Père Julien Maunoir, son missionnaire, de faire information, dans son diocèse, des grâces et vertus dont il avait plu à Dieu de le favoriser, durant sa vie et après sa mort. Ce Père, lui ayant fait rapport de plusieurs faveurs, signées de témoins oculaires et irréprochables, et, en particulier, lui ayant déclaré que plusieurs personnes avaient entendu, depuis deux ans, neuf sons de cloches, à diverses fois, à Douarnenez, dans la maison où il avait demeuré près de vingt et trois ans, il fut porté, d'un instinct particulier, de visiter ce lieu-là, avec espérance que, par l'intercession de cet homme de Dieu, il serait soulagé dans une infirmité, qui lui avait interdit de marcher, ne se pouvant appuyer sur les pieds, non plus qu'un enfant de trois mois.

Il fut transporté en compagnie de Monsieur Amice, son promoteur, de Messieurs les Recteurs de Plouaré et de Ploulan, des Révérends Pères Allain de Launay et Julien Maunoir, de la Compagnie de Jésus, et d'un grand peuple de la paroisse de Plouaré et de la ville de Douarnenez. En ce même jour, il appuya sur ses pieds, commença à marcher. Le lendemain il entendit la

(1) Sur la chapelle Saint-Michel, voir *le Guide de Tréboul*, par M. le chanoine Pérennès, pp. 65-73.



Douarnenez. — Chapelle Saint-Michel.

Photo Villard.

messe, à genoux. Depuis six ou sept mois il n'avait pu fléchir les genoux, ni faire un pas, ni appuyer sur ses pieds. En suite de ce voyage, il se porta de mieux en mieux, dit la messe, conféra les ordres, fit sa visite, prêcha dans sa cathédrale, chanta les trois messes de Noël, dans l'église de Saint-Corentin, à l'âge de 83 ans.

Le Bienheureux François de Sales, ayant lu la vie du Révérend Père Lefèvre, premier prêtre de la Compagnie de Jésus, et premier compagnon de Saint Ignace, fit bâtir une église en l'honneur de Notre-Dame, au lieu de la naissance de cet homme de Dieu, dans un petit village de la Savoie. Monseigneur de Cornouaille voulut suivre l'exemple de ce saint évêque, et, ayant expérimenté l'efficace des prières de Monsieur Le Noblets en son endroit, et de plusieurs autres, il ordonna qu'on bâtit une chapelle en l'honneur de Saint Michel archange, dans le lieu où il avait demeuré à diverses reprises, près de vingt et trois ans.

La nouvelle de la guérison de Monseigneur de Cornouaille, et du dessein qu'il avait formé de bâtir une chapelle dans l'ancienne demeure du Père Michel fit que plusieurs furent portés d'un instinct particulier de visiter cette place, destinée à la nouvelle église, et, encore qu'on n'eût mis la première pierre, Dieu montra, par des signes visibles, qu'il chérissait ce lieu et qu'il le tenait sous sa protection particulière.

François Le Gall, de la paroisse de Plounevets, amena sa petite fille, âgée de cinq ans et demi, percluse, et qui ne pouvait appuyer sur ses pieds. Il visita la chambre où avait demeuré le Père Michel, y pria ce serviteur de Dieu d'avoir pitié de sa fille. Ayant achevé sa prière, il lava son enfant de l'eau de la fontaine prochaine qu'avait fait bâtir ce saint prêtre, et au même instant cette petite fille commença à marcher et à remuer tous ses membres ; ce qu'il a attesté le septième octobre, en présence du Père Julien Maunoir, de la Compagnie de Jésus.

Le douzième d'août, fut posée la première pierre de l'église de Saint-Michel, au lieu où le Père Michel a fait plusieurs instructions à ceux qui lui faisaient visite. Comme on fut prêt de mettre la première pierre, il se fit un seul éclat de tonnerre, si étonnant que plusieurs pensaient qu'il était tombé sur ce lieu. Il semble que le diable, qui avait toujours persécuté cet homme de Dieu pendant sa vie, voulût témoigner son envie et sa rage, après sa mort, où il avait été plusieurs fois surmonté de ce fidèle soldat de Jésus-Christ.

Depuis qu'on a posé la première pierre dans ce lieu, plusieurs pèlerins abordent tous les jours en ce lieu, des évêchés de Léon,

de Cornouaille, de Tréguier et de Vannes. Monseigneur de Cornouaille a donné quarante jours d'indulgences à ceux qui visiteront cette chapelle, le mardi, chaque jour du mois de mai, à ceux qui communieront et y feront dire la messe. Notre Saint-Père le Pape, Alexandre VII, a donné indulgence plénière à ceux qui, se confessant et communiant, visiteront ce lieu le premier dimanche d'après la Saint Michel, le dernier jour de septembre, jour dédié à l'honneur de Saint Jérôme. Monseigneur de Cornouaille dit la messe dans cette chapelle, avec un concours de près de quarante mille personnes, l'année 1663. Quinze jours après, on fit une procession générale de Plouaré à ce lieu, où fut représentée la Vie et Passion de Notre-Seigneur, et les joies du paradis. On tient qu'il y assista autant de pèlerins que le jour de la première messe. Après la procession, on recola, par ordre de Monseigneur de Cornouaille, les témoins de grâces qui avaient été concédées, par l'intercession du Père Michel Le Noblets. Monsieur Penfrat (1), conseiller et procureur du Roi au présidial de Quimper, y assista. Ce serait faire tort à la gloire de Dieu qui veut glorifier son serviteur, de taire les grâces qui ont été concédées en ce lieu, depuis le commencement de la bâtisse de cette sainte place (2).

(1) Il s'agit d'écuyer Pierre Lhonoré, sieur de Penfrat.

(2) Un cantique breton, composé par le Père Maunoir, conserve encore la mémoire de ces merveilles. Voici la traduction de quelques strophes :

Monsieur de Cornouaille a ordonné
Qu'à Douarnenez, au lieu où a demeuré M. Le Nobletz,
A Porzru, près de la mer, fût élevée une chapelle,
A la gloire de Dieu, et en l'honneur de Monsieur saint Michel.

Neuf fois les anges du ciel ont fait entendre le son
D'une cloche invisible, au lieu où il a demeuré :
Prenez donc courage, et hâtez-vous, chrétiens,
Neuf sons ont sonné, il est temps de venir à la messe.

Beaucoup de pèlerins viendront de bien loin,
Pour visiter la nouvelle chapelle ;
Les seuils, fussent-ils d'or seront sûrement usés
Par les pèlerins que Dieu y enverra.

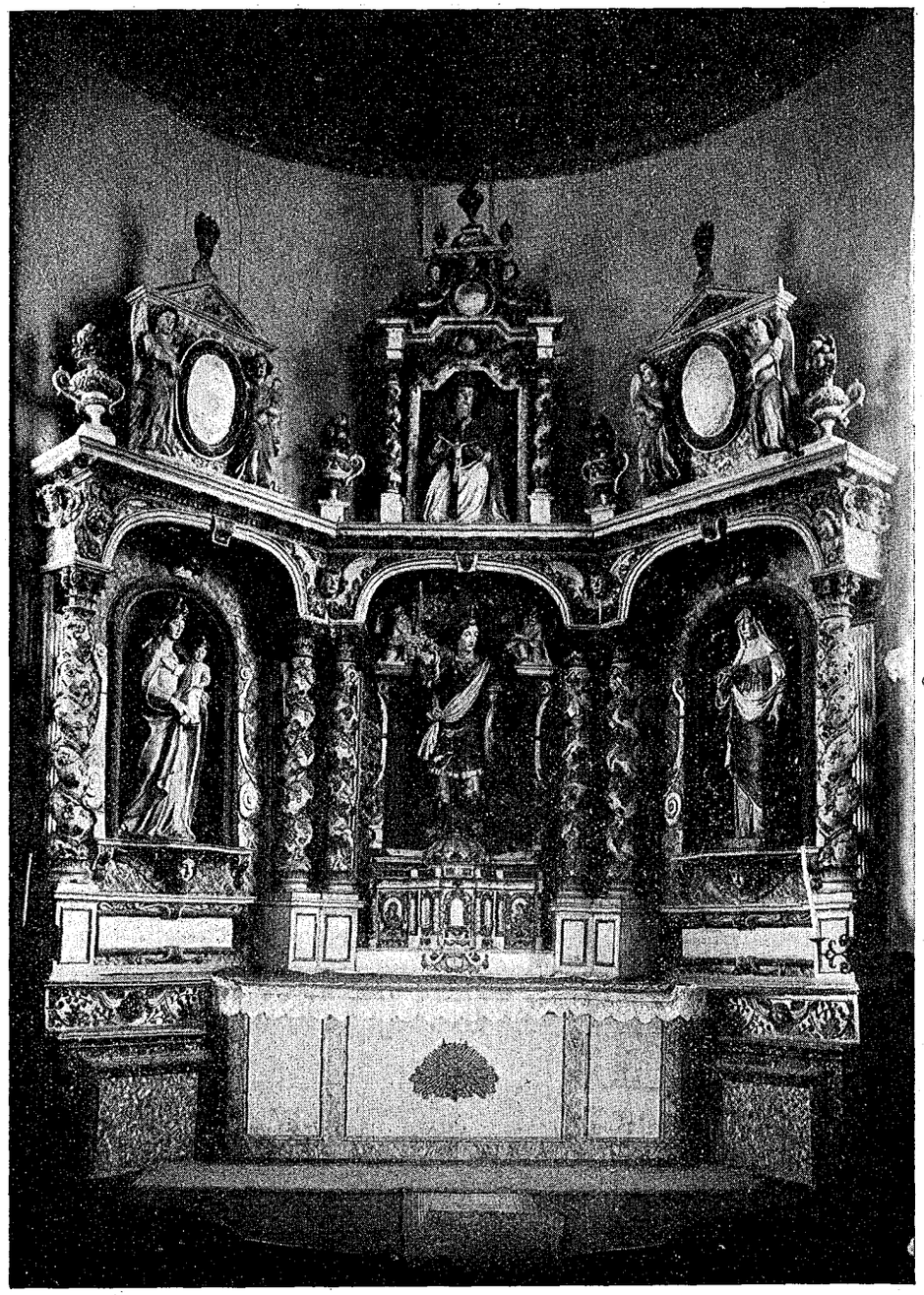
CHAPITRE XXXII

Grâces merveilleuses concédées à plusieurs par l'invocation du Père Michel Le Nobletz, depuis le commencement de la bâtisse de la chapelle de Saint-Michel Archange. Des informations faites par ordre de Monseigneur de Cornouaille.

Le Père Michel avait une affection paternelle aux petits enfants de Douarnenez, qu'il instruisait dès l'âge de six ans, et ils lui portaient un amour réciproque, qui a duré jusqu'à ce temps-là. Les enfants de Douarnenez, depuis l'âge de trois ans, ont travaillé tous les jours à porter plus de trois cents charretées de terre, pour bâtir la chapelle de Saint Michel. Le serviteur de Dieu a montré par effets visibles l'efficace de son amour envers ces petits innocents.

Jean Gouzien, fils d'Etienne Gouzien, âgé de quatre ans, voisin de la chapelle, avait perdu la parole l'espace de 24 heures ; étant à l'agonie, il tirait le dernier soupir, lorsque Jeanne Goaraguer, sa voisine, conseilla à sa mère de le vouer au Père Michel. Ce qu'ayant fait, il demanda une pomme à sa mère, la mangea, et, une heure après, il fut guéri. Ceci arriva environ le commencement d'août, et l'attestation faite par sa mère et sa voisine Jeanne Le Goaraguer. Signé : Julien Maunoir, de la Compagnie de Jésus. et Jeanne Le Goaraguer.

Le jour qu'on mit la première pierre de la chapelle, un petit enfant, âgé de 4 ans, nommé Jean Louboutin, de la paroisse de Plouaré, malade depuis 6 mois d'une fièvre quotidienne, pria sa mère de le porter à la maison du Père Michel. Ce même jour, il fut guéri. Sa mère donna attestation de cette grâce, en présence du Père Julien Maunoir, qui l'interrogea devant plusieurs pèle-



Chapelle Saint-Michel. Maître-autel. Photo Villard,

rins, le 19e d'août 1663. Signé : Julien Maunoir, de la Compagnie de Jésus.

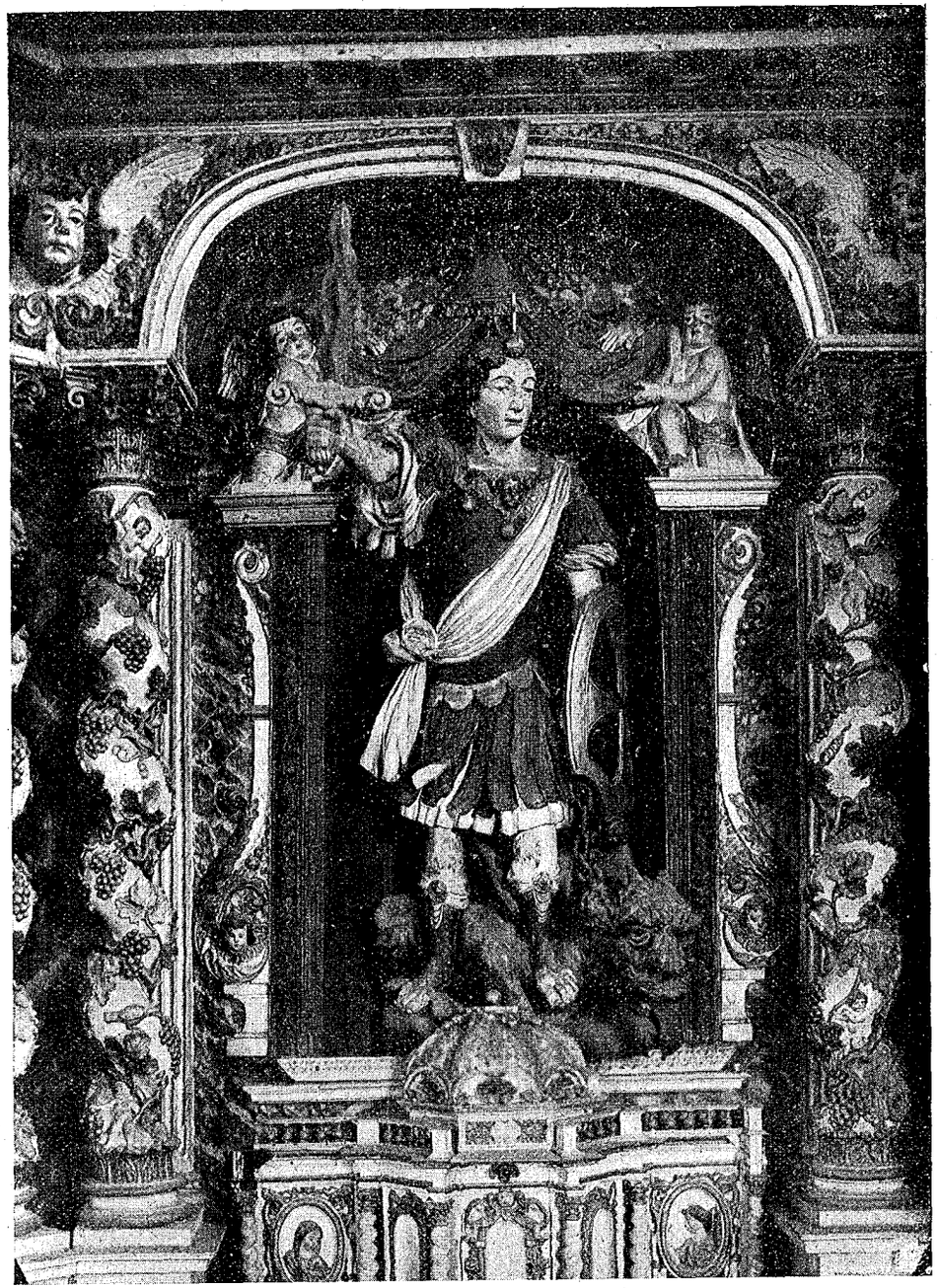
Michel Jubin, fils du Sieur de Kérivily, de l'évêché de Vannes, ayant été malade d'une pleurésie et saigné par trois fois, sans aucune espérance ni signe de santé, sa mère et son aïeule, Mme de Penfrat, voyant que l'apothicaire avait mauvaise opinion de l'issue de son mal, le vouèrent au bon Père Le Noblets, promettant de le mener à la chapelle de Saint-Michel. En même temps, environ les neuf heures du soir, l'enfant s'endormit, et, le lendemain, il fut trouvé guéri. Signé : Jean L'Honoré, son grand-père. — Marie Kerloeguen, sa mère.

Catherine Le Musellec, de la paroisse de Guengat, en l'Evêché de Cornouaille, ayant deux enfants malades de la fièvre, fut inspirée de les offrir au Père Le Noblets, et de mener le plus grand, avec elle, à la chapelle de Saint-Michel. Au même instant, il furent guéris de leurs maladies. L'un avait dix ans et l'autre deux. Leur mère donna attestation, en présence du Père Julien Maunoir. Signé : Julien Maunoir, de la Compagnie de Jésus.

Quelque temps après la première messe qui se dit à Saint-Michel, le sieur Guillaume Guiriec, seigneur de Rumen, ayant une petite fille nommée Guillemette Guiriec, âgée de 4 ans, malade d'une fièvre, tantôt quotidienne, tantôt quarte, depuis sept mois, la recommanda aux prières du Père Le Noblets, avec promesse de la mener au lieu de sa demeure, à Douarnenez. J'avais oublié qu'il y avait cinq semaines, que deux taies fort épaisses avaient couvert les deux prunelles de ses yeux, dont elle ne voyait goutte. Et ces peaux ou taies étaient si épaisses qu'elle ne pouvait fermer les yeux. En outre, elle ne pouvait appuyer sur ses pieds. Tout incontinent qu'elle eut prononcé son vœu, au même instant ces deux taies furent dissipées, et elle commença à voir et à remarquer un cheval blanc. Il ne lui resta que sa fièvre, et l'infirmité de ses jambes. Se voyant avoir recouvert la vue, elle ne cessa d'importuner son père de la porter à la chapelle de Saint-Michel, où étant arrivée, elle recouvra le marcher et fut délivrée de sa fièvre. Monsieur son père, de la paroisse de Landrevarsec, en Cornouaille, donna attestation de cette grâce, au voyage que fit cette petite fille en la chapelle de Saint-Michel, en présence de Missire Jérôme Le Paillard, recteur de Plouaré (1), de Missire Louis Guillo, prêtre de Nuec, et du Père Julien Maunoir, de la Compagnie de Jésus, le deuxième jour de janvier 1660.

Le jour d'avant, Blanche Stipon, veuve, demeurant à Douar-

(1) Recteur de 1657 à 1675.



Chapelle Saint-Michel. — L'Archange terrassant un épouvantable démon.
Photo Villard.

nenez, rapporte ce qui suit, en présence de son Recteur, de Dom Daniel Le Marrec, de Dom Jean Coullouch, prêtres, et du Père Julien Maunoir, de la Compagnie de Jésus :

Cette femme avait une petite fille, âgée de 4 ans, nommée Hélène Mélou, malade de la fièvre continue, depuis cinq semaines. Il y avait cinq jours qu'elle n'avait mangé morceau. Environ la minuit du 29e de novembre 1663, elle la trouva froide comme du fer, sans pouls, sans haleine, sans aucun mouvement du cœur. Alors, cette veuve, se voyant privée de cet enfant, qui était après Dieu l'espérance de son veuvage, dit au Père Michel : « Grand serviteur de Dieu, vous rendîtes à ma mère un petit nourrisson qu'un chat avait étouffé ; priez Dieu qu'il me rende mon enfant. » Une demi-heure après, cet enfant commença à crier et demander du pain, et, le lendemain, il se trouva guéri de la fièvre. Signé : Jérôme Paillard, recteur, Louis Guillo, prêtre, Guillaume Guiriec, Julien Maunoir, de la Compagnie de Jésus.

Mathieu Cariou, âgé d'environ 12 ans, fils d'Yves Cariou, de Plouaré, en Cornouaille, avait perdu l'ouïe depuis six ans, et, en outre, son oreille jetait du pus, trois quatre fois le jour. Ayant été conduit par sa mère, appelée Marie Bosec, à la chapelle neuve, et après sa prière, s'étant lavé les oreilles à la fontaine du Père Michel, il commença à entendre sur l'heure, et son oreille ne jeta plus de l'infection qu'elle avait coutume de jeter. Elle a fait sa déposition devant le Père Julien Maunoir, de la Compagnie de Jésus. Signé : Julien Maunoir, de la Compagnie de Jésus. — Marguerite Poullaouec.

Corentin Jaurégui, fils du sieur de Lestréourien, procureur au siège présidial de Quimper, ayant une surdité extrême, fit vœu au Père Michel Le Noblets, par sa tante, Catherine Bodennec. Tout incontinent, l'ouïe lui fut rendue. Ceci arriva peu de temps après la guérison de Mgr de Cornouaille, au commencement du mois de mai 1663. Signé : Catherine Bodennec, et Corentin Jaurégui.

Jean Quiniou, âgé de 18 ans, étant perclus d'un bras, après qu'on eut mis la première pierre à la chapelle de Saint-Michel, voyant que les enfants de Catherine Le Musellec avaient été délivrés de la fièvre, après avoir été recommandés au Père Michel Le Noblets, imita l'exemple de leur mère, avec laquelle il vint visiter la chapelle neuve à Douarnenez. Après y avoir fait ses prières, il lava son bras perclus de l'eau de la fontaine du Père Michel Le Noblets, et, à même temps, fut guéri. Aussitôt il fit son attestation, près du lieu où il avait été guéri, au commencement du mois d'août 1663. Signé : Julien Maunoir.

Marie Keramon, veuve, de la paroisse d'Esquibien, évêché de Cornouaille, étant percluse de tous ses membres, avec des douleurs très aiguës, s'étant vouée à Monsieur Le Noblets, elle fut, sur l'heure, délivrée, et, le lendemain, fit quatre lieues à pied, pour visiter la chapelle qu'on bâtissait, au lieu de la demeure de cet homme de Dieu, et, le lendemain, assista à la première messe que célébra Monseigneur l'Evêque de Cornouaille. Elle fit sa déposition le jour de Saint Michel, 29 septembre 1663, en présence du Père Julien Maunoir et de plusieurs témoins. Signé : Julien Maunoir.

Yves Quélen, fils de Martin Quélen, âgé de neuf ans, de la paroisse de Plomodiern, ayant perdu la vue depuis l'âge de trois ans, à l'issue de la petite vérole, qui lui avait laissé deux taies qui couvraient les prunelles de ses yeux, ayant été rendu par son propre père, le jour qu'on dit la première messe à la chapelle de Saint-Michel, il recouvra la vue devant l'image de Saint Michel, qu'il reconnut. Ses taies se dissipèrent en un instant. Il fit sa déclaration le même jour, et récolement le 14e septembre, avec son père et ses voisins, devant le Père Julien Maunoir, en présence de plus de deux mille témoins. Signé : Julien Maunoir.

Anne Guével, de la paroisse de Beuzec-Cap-Sizun, ayant été incommodée de la vue, depuis un an et demi, en telle façon qu'elle ne pouvait voir son chemin, se fit conduire, par une de ses filles, à la maison où avait autrefois demeuré le Père Michel Le Noblets. Y ayant fait ses prières et lavé ses yeux en sa fontaine, elle recouvra la vue, et n'eut affaire de personne pour voir son chemin, au retour de la chapelle à la maison, qui était distante de trois lieues qu'elle fit à pied. Ceci arriva le 24e d'août, l'an 1663. Elle fit sa déclaration en présence du Père Julien Maunoir. Son fils aîné, âgé de 30 ans, fut témoin. Signé : Julien Maunoir.

Tangui Le Bescond, marié à Catherine Le Laboux, à Quimper, ayant été malade de la fièvre quarte, près d'un an, se recommanda aux prières du Père Michel, et voua de faire un voyage en la chapelle de Saint-Michel, qu'on bâtissait au lieu de sa demeure. Il fut, sur l'heure, guéri, et, depuis ce temps, sa fièvre n'est plus retournée. Signé : Tangui Le Bescond.

Le Révérend Père Allain de Launay, de la Compagnie de Jésus, demeurant au collège de Quimper, étant tourmenté près d'un mois de pointes très aiguës, sous la mamelle gauche, eut crainte d'un abcès au dedans du corps. S'étant recommandé à Saint Michel archange, et à son serviteur, le Père Michel Le Noblets, il fut délivré de ce mal sur l'heure, après avoir promis de dire un *Pater* à l'honneur de ce grand serviteur de Dieu jusqu'à ce

qu'il eût visité la chapelle, qu'on bâtit au lieu de sa demeure. Depuis ce temps, il a été délivré de cette douleur entièrement. Signé : Allain de Launay, de la Compagnie de Jésus.

Anne Madec, âgée de 15 ans, de Plouziri en Léon, étant tombée paralytique, environ le mois de septembre 1663, sans pouvoir remuer ni bras, ni jambes, fut vouée par son père nommé Yves Madec, de la conduire à la chapelle de Saint Michel, si Dieu lui donnait la santé, par les prières du Père Michel Le Noblets. Le lendemain, elle recouvra le marcher, et, quelque peu de temps après, vint à Saint-Michel, rendre son vœu, et remercier Dieu de la grâce qu'il lui avait faite. Signé : Jérôme Paillart, Recteur.

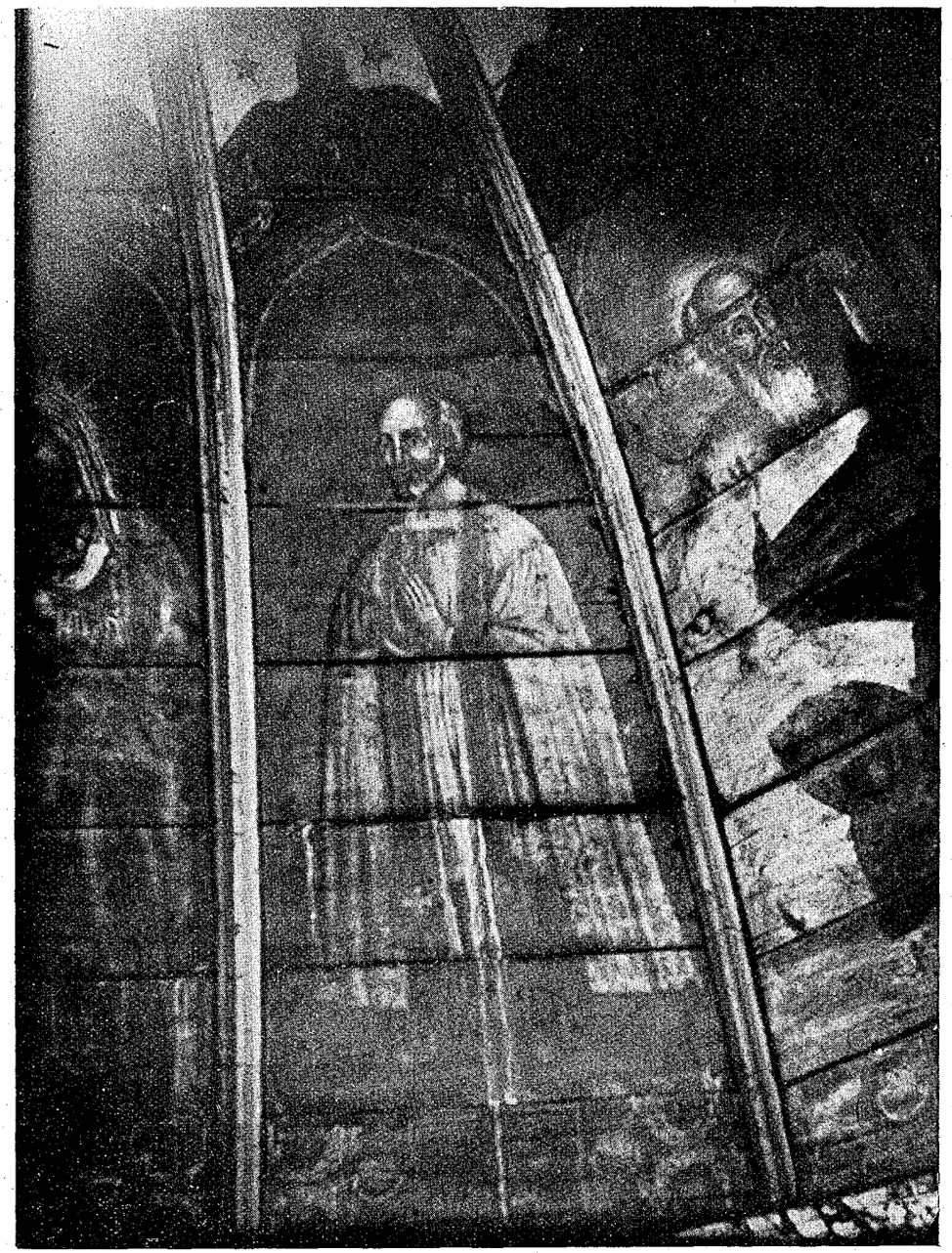
Thépault Sinquin, de l'Ile Saint (Ile de Sein), en l'évéché de Cornouaille, étant demeuré paralytique, étant sur le point de recevoir l'Extrême-Onction, fut conseillé de se vouer au défunt Michel Le Noblets, qui avait, autrefois, fait mission en l'Ile Sizun. Le lendemain, il se leva, et commença, après, à marcher, et vint rendre son vœu. Il fit sa déclaration en présence des soussignés : Jean le Bourchis, prêtre, Louis Guillo, prêtre.

Pierre .... de la paroisse de Trédarzec, en l'évéché de Tréguier, ayant été malade, durant deux ans, de la fièvre quarte, se voua au Père Michel, et promit de visiter la chapelle, où il avait fait sa demeure. Tout incontinent qu'il eut fait son vœu, il fut entièrement guéri, et il a accompli son vœu. Il fit sa déposition dans la chapelle de Saint-Michel, le 12e novembre 1663. Signé : Jérôme Paillart, Recteur. Michel Poullauec, fabrique.

Marguerite Le Castreq, de la paroisse de Poullan, en Cornouaille, ayant été malade d'une fièvre continue, l'espace de huit jours, après avoir entendu la prompte guérison de son neveu, Jean Gouzien, par les prières du Père Le Noblets, se recommanda à cet homme de Dieu, et, en cet instant, fut guérie. Elle fit sa déposition devant le Père Julien Maunoir, environ la mi-août 1663. Signé : Julien Maunoir.

François Mauni, maître maçon de Quimper, voyant que sa femme était tombée en un accident qui l'avait privée de la parole, l'espace de deux jours, fit sa prière au Père Michel, le priant que, puisqu'il travaillait dans sa demeure, il lui plût impétrer de Dieu la parole à sa femme, afin qu'elle pût se confesser. Au même instant, il fut exaucé, et elle se confessa. Quelque temps après, elle fut tout à fait guérie. Il a fait sa déposition en présence du Père Julien Maunoir, de la Compagnie de Jésus, le même temps que la susdite. Signé : Julien Maunoir.

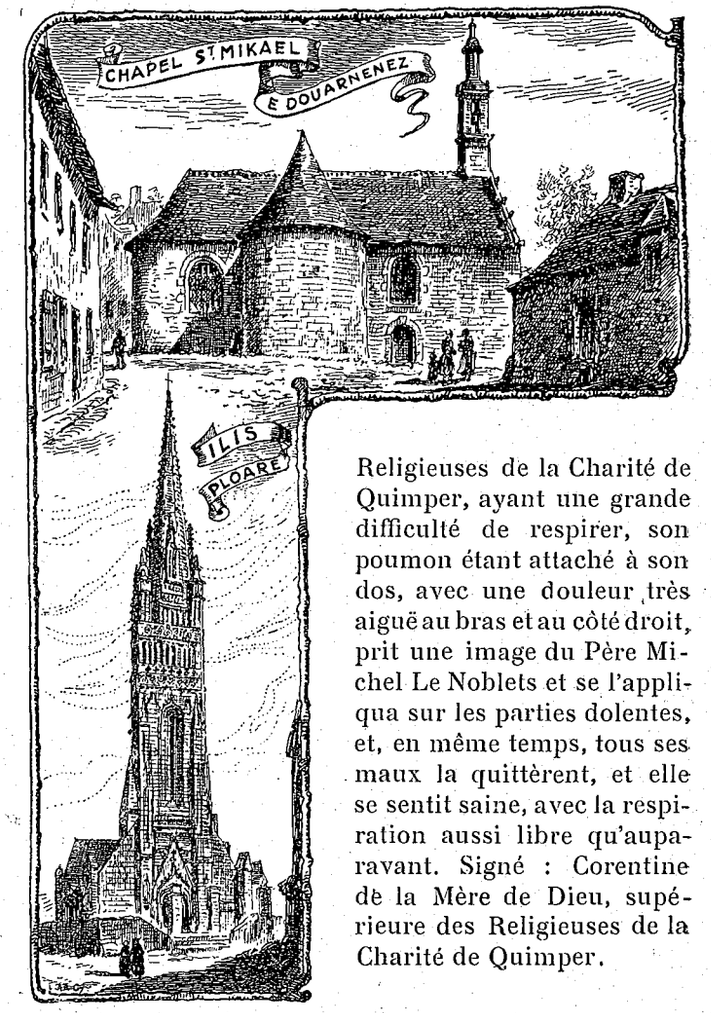
Marguerite Le Gall, de la paroisse de Plouzévet, en Cornouaille, ayant eu la fièvre quarte, l'espace de vingt mois, ayant bu de



Chapelle Saint-Michel. — Peinture de la voûte, datant de la période 1667-1675, et représentant Dom Michel Le Nobletz.
Photo Villard.

l'eau où on avait trempé un morceau de la robe du Père Michel, fut délivrée sur-le-champ de sa fièvre. Son frère, qui lui avait donné cet avis, vint dire la messe pour elle, quelque peu de temps après, à la chapelle de Saint-Michel, bientôt après qu'on eut dit la première messe. Signé : Julien Maunoir.

L'an 1663, la Mère Corentine de la Mère de Dieu, supérieure des



Religieuses de la Charité de Quimper, ayant une grande difficulté de respirer, son poumon étant attaché à son dos, avec une douleur très aiguë au bras et au côté droit, prit une image du Père Michel Le Noblets et se l'appliqua sur les parties dolentes, et, en même temps, tous ses maux la quittèrent, et elle se sentit saine, avec la respiration aussi libre qu'auparavant. Signé : Corentine de la Mère de Dieu, supérieure des Religieuses de la Charité de Quimper.

CHAPITRE XXXIII

Dieu confirme les merveilles arrivées dans la bâtisse de l'église de saint Michel, par des œuvres extraordinaires de la justice et miséricorde.

La foi s'éclipsera à mesure que nous approcherons de la fin du monde, et la charité se refroidira à mesure que son flambeau s'obscurcira. Il ne faut s'étonner si quelques-uns ont refusé la croyance qu'ils devaient aux grâces octroyées par les prières du Père Michel, dont on avait fait information, par ordre de Monseigneur de Cornouaille. Il a plu à la divine Justice et Miséricorde de les approuver.

Marguerite Le Daridec, veuve, de la paroisse de Plouaré, en l'évêché de Cornouaille, ayant ouï dire qu'on avait entendu souvent le son d'une cloche invisible, dans le lieu où avait autrefois fait sa demeure le Père Michel Le Noblets, ne voulut ajouter foi à cette faveur extraordinaire. En même temps, elle sentit son col tourné sur son épaule, sans pouvoir le remettre en sa place ordinaire. En outre, elle fut frappée, au côté, d'une douleur semblable à une rage. Etant de retour à la maison, et faisant réflexion que ces maux lui continuaient sans relâche, et qu'ils avaient commencé au même instant qu'elle avait refusé de croire la merveille susdite, elle se résolut de visiter la place que le Père Michel avait honorée de sa demeure, où elle avait ouï qu'on avait entendu neuf sons de cloches invisibles. Y étant arrivée, elle demand pardon à Dieu de son incrédulité. Ayant achevé sa prière, elle alla laver son col à la fontaine dont le Père Michel Le Noblets s'était servi, et, en même temps, son col se remit à sa place ordinaire. Sa douleur de côté fut diminuée de la moitié. Elle continua ses prières et voyages en ce lieu, trois jours de

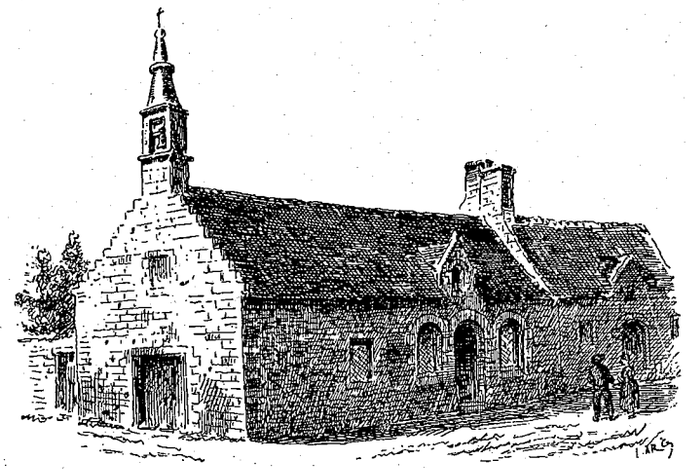
suite, à la fin desquels, elle se sentit tout à fait guérie. Ses domestiques ont confirmé, avec leur mère et maîtresse, ce que dessus, dans l'enquête qui, pour ce sujet, a été faite, par ordre de Monseigneur de Cornouaille. Et étant récolée le 14e d'août 1663, elle confirma les mêmes grâces, en présence des Pères Julien Maunoir et Robert Jacson, de la Compagnie de Jésus, et de plus de deux mille personnes. Signé : Julien Maunoir.

Sur la fin du mois d'octobre 1663, la fille aînée de Madame de Moelien, de la paroisse de Crozon, en l'évêché de Cornouaille, ayant fait voyage à la chapelle de Saint-Michel, en Douarnenez, rapporta que le Père Michel Le Noblets avait guéri la Supérieure des Religieuses de la Charité de Quimper, par l'application d'une de ses images, qu'elle s'était appliquée et, qu'en outre, il avait ressuscité des morts à Douarnenez. Sa mère trouva difficulté de croire ces choses. Environ une demi-journée après, elle sentit une grande douleur à la hanche, du côté droit, qui lui monta au cœur, avec une violence semblable à une rage qui la voulait étouffer. Se trouvant en cette extrémité, elle fit venir un confesseur pour se confesser, et recevoir les sacrements, se figurant qu'elle ne pourrait voir la fin de la journée. Ayant reçu la sainte communion, elle fit aveu, en présence de ses domestiques et de ses enfants, qu'elle croyait que ce mal lui était arrivé, parce qu'elle n'avait voulu croire les grâces que sa fille lui avait dit, le jour précédent, avoir été opérées par l'intercession du Père le Noblets. Alors, elle pria sa fille aînée de faire vœu d'aller en son honneur, pour elle, à la chapelle de Saint-Michel, qu'on bâtissait à Douarnenez ; et après, elle demanda à ce grand serviteur de Dieu de lui impétrer un peu de relâche en son mal, pour mettre ordre à ses affaires. En même temps elle demanda une image du Père Michel, qu'elle appliqua sur son mal. Dieu lui donna, par l'intercession de son serviteur, plus qu'elle ne demandait. Car, en même temps qu'elle mit ce portrait sur son estomac, tout son mal la quitta, et elle ne ressentit plus qu'une lassitude de dix jours, au bout desquels elle alla visiter la chapelle de Saint-Michel, et envoya au Père qui fait information des semblables grâces, l'attestation de ce que dessus. Son mal et sa guérison arrivèrent le 27e octobre 1663. La susdite dame donna par écrit l'attestation susdite au Père Julien Maunoir, de la Compagnie de Jésus. Signé : Julien Maunoir, de la Compagnie de Jésus.

FIN DE SA VIE

Trépas de Messire Michel Le Nobletz de la maison de Kerodern, en Léon, décédé au Conquet, le premier dimanche de mai 1652

Ce serviteur de Dieu, pour l'amour qu'il avait toujours porté à l'enfance de Notre-Seigneur, à l'humilité et simplicité qu'il pratiquait en toutes ses actions, avait toujours désiré et demandé à Dieu de devenir, avant sa mort, comme un petit innocent, lui conservant cependant son jugement et liberté, pour l'aimer actuellement jusqu'à la mort. Environ trois ans et demi avant



Chapelle établie au Conquet, dans la maison où est mort Dom Michel.

son décès, il eut des assurances du ciel de l'entérinement de sa requête. Etant un jour, dans son petit jardin, en prières, une personne qu'il avait dirigée et enseignée dans la vie spirituelle, l'espace de vingt ans, entra dans son logis, et le vint trouver pour pourvoir à ses nécessités, ayant de coutume de lui allumer du feu et d'acheter ses vivres, depuis plusieurs années. Il la salua d'une affabilité toute extraordinaire, la priant, les larmes aux yeux, au nom de Dieu, de ne le quitter dans deux si grandes afflictions qui lui devaient arriver. Entre autres choses, il lui prédit que, dans trois ans, il deviendrait paralytique, qu'elle aurait de la peine avec lui, mais qu'elle gagnerait le Paradis, et qu'elle se souvînt que Dieu la lui avait donnée, et qu'au reste, si elle le quittait, elle aurait la malédiction de Dieu. L'autre lui

demanda comment il pouvait savoir qu'il devait être malade d'une telle maladie, et en tel temps, et qui lui avait dit cette nouvelle. Le Saint-Esprit, dit-il.

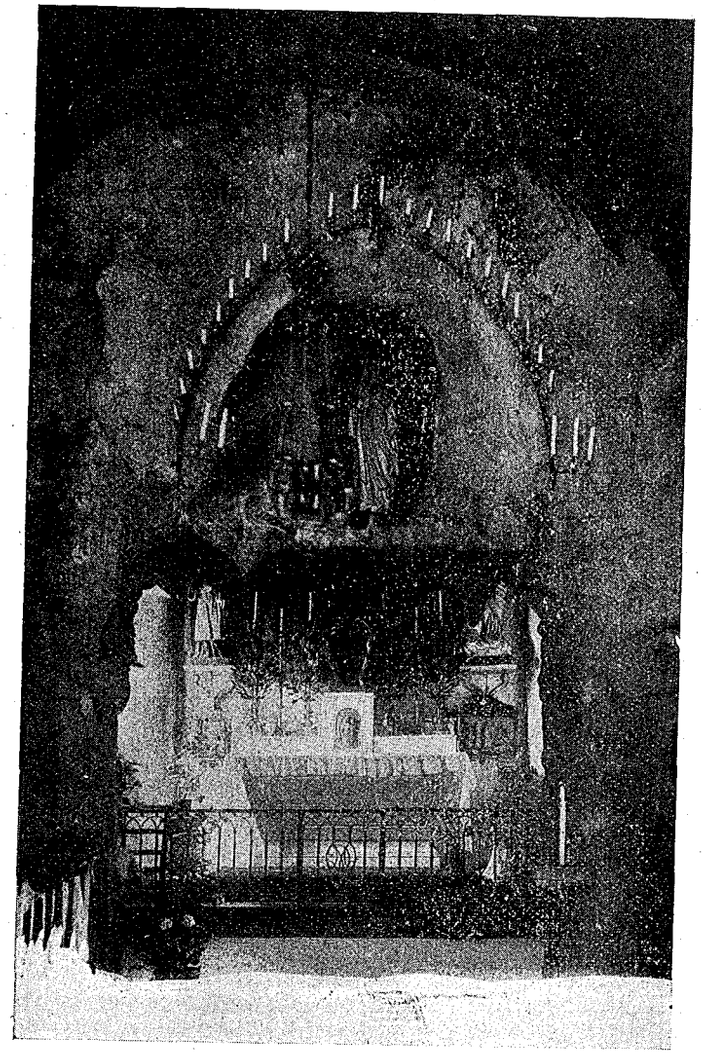
Quelque temps après, cette créature, portée d'une tentation d'impatience que Dieu lui permit, se résolut de quitter le soin de cet homme de Dieu, fort caduc, âgé de 72 ans. Elle lui ôta les linceuls et la coette qu'elle lui avait prêtés, ne lui laissa que deux ais et de la paille pour se coucher, avec protestation de l'abandonner pour jamais. Ce fut alors que cet amateur de la croix montra sa patience et sa bénignité. Tous les hommes et jeunes garçons du Conquet allant sur mer, il ne trouva personne qui pût ou voulût l'assister. Ce qui fut occasion qu'une grande partie s'éleva contre cette personne dévote, lui reprochant son ingratitude, et le défaut de la charité et assistance à celui qui avait eu le soin de l'instruire, et faire instruire, à ses propres dépens.

Le Père Michel ne se plaignit jamais de ce procédé, ne dit la moindre parole d'aigreur à cette fille, alla chez tous ceux qui l'avaient entreprise et querellée à cause de cet oubli en son devoir, les pria de l'excuser, leur disant que ç'avait été une surprise de l'ennemi, et qu'ils ne savaient pas ce que c'était que d'être tentés, Dieu le permettant pour sa plus grande gloire. Il pria Dieu pour cette brebis égarée, et, tout incontinent, elle reconnut sa faute, demanda pardon à son pasteur, et rétablit tout ce qu'elle avait emporté, et demeura dans son devoir, jusqu'à la mort de ce bon Père spirituel.

Trois ans après la prière que fit ce bon prêtre à cette fille, dans son jardin, il fut atteint, comme il l'avait prédit, d'une paralysie universelle. Environ la Saint-Michel, il tomba dans l'état qu'il avait souhaité, étant obligé d'être traité, couché, et nourri de bouillie, comme un petit enfant, et ce, l'espace de sept mois, ne pouvant remuer ni bras, ni jambes. Cette dernière maladie lui servit de théâtre, où il fit éclater toutes sortes de vertus, qui donnèrent de la joie au ciel et de l'édification particulière à ceux qui le visitèrent, et de la rage à ses ennemis invisibles.

Pendant tout ce temps qu'il fut malade, jamais on ne l'entendit se plaindre, jamais s'attrister, faisant paraître une joie égale à celle qu'il avait toujours eue pendant qu'il se portait bien. Jamais il ne cessa de catéchiser, exhorter et reprendre les vices, pendant sa maladie, ce qu'il faisait avec une adresse et grâce qui lui était particulière.

Une dame vint lui faire visite pendant sa maladie. Elle avait des habits plus pompeux qu'il n'eût désiré. Elle, le voyant taciturne, lui dit : Que dites-vous, maître Michel ? — Hélas, Madame, repartit-il, ce que je dis ? Que vous avez beaucoup d'or et d'argent sur vos habits, et moi, du tout dans ma bourse.



Chapelle de Dom Michel au Conquet. — L'intérieur.
(Photo Villard.)

Comme on le vit sur le déclin de sa vie, chacun lui demandait quelque instruction particulière. Il leur disait : « Je n'ai plus qu'un document à vous donner : Aimez ceux qui vous haïssent,

et faites du bien à ceux qui vous font du mal. Aimez vos parents et ceux qui vous aiment ; faire du bien à ceux qui vous obligent

Cet *ex-voto* de guérison obtenue par l'intercession de Dom Michel figure au rétable du transept nord de l'église de Sizun.

n'est pas une œuvre que ne fassent les païens et les huguenots aussi bien que les chrétiens. Mais aimer ceux qui nous haïssent, faire du bien à ceux qui nous font du mal, c'est une vertu propre des disciples de Jésus-Christ. »

Ayant été plus de cinq mois malade, Monsieur de Kerodern,

son neveu et héritier, pensant qu'il était prêt de mourir, il le pria de retourner à son manoir. Il lui répondit que son heure n'était pas encore venue, et qu'il aurait connaissance de l'heure de son trépas, et que ce serait alors que Dieu l'affranchirait des liens de cette vie mortelle. L'effet fit voir que ce qu'il lui disait était émané d'un esprit prophétique... (1).

Un adieu et congé que prend Monsieur Le Nobletz de Messieurs ses parents et héritiers

« Messieurs et parents, l'humble salut vous soit donné de ma part en Jésus-Christ, comme prenant mon dernier congé, en concorde d'avec vous et d'avec tous mes amis. Mais, pour y parvenir, je vous dirai, par ces lignes, que vous avez trouvé le lieu où il y a eu plusieurs richesses, grâce à Dieu, parlant de mon coffre. Mais, vous devez vous réjouir de ce qu'elles n'y sont plus, parce que je m'en suis servi pour soulager ma pauvre vie.

Vous savez que notre Dieu a créé ce beau monde sur un fondement qui s'appelle : rien. En cette considération, j'ai voulu vous laisser, par mon testament, ce beau rien dans un coffre, espérant que vous en pourriez tirer plus de profit et de gain que si je vous y aurais laissé quelque trésor d'or ou d'argent, connaissant bien que la possession de l'or et de l'argent et autres biens de ce monde sont les plus dangereux ennemis de notre salut. Par conséquent, je vous laisse ce beau rien à partager également entre vous, afin que l'un de vous en puisse avoir autant que l'autre, sans aucuns priseurs ni estimateurs, pour éviter les frais, et je vous donne avis que ce beau rien est grandement chéri, et est si noble et si puissant qu'il n'y aura jamais procès, ni discorde pour lui (2).

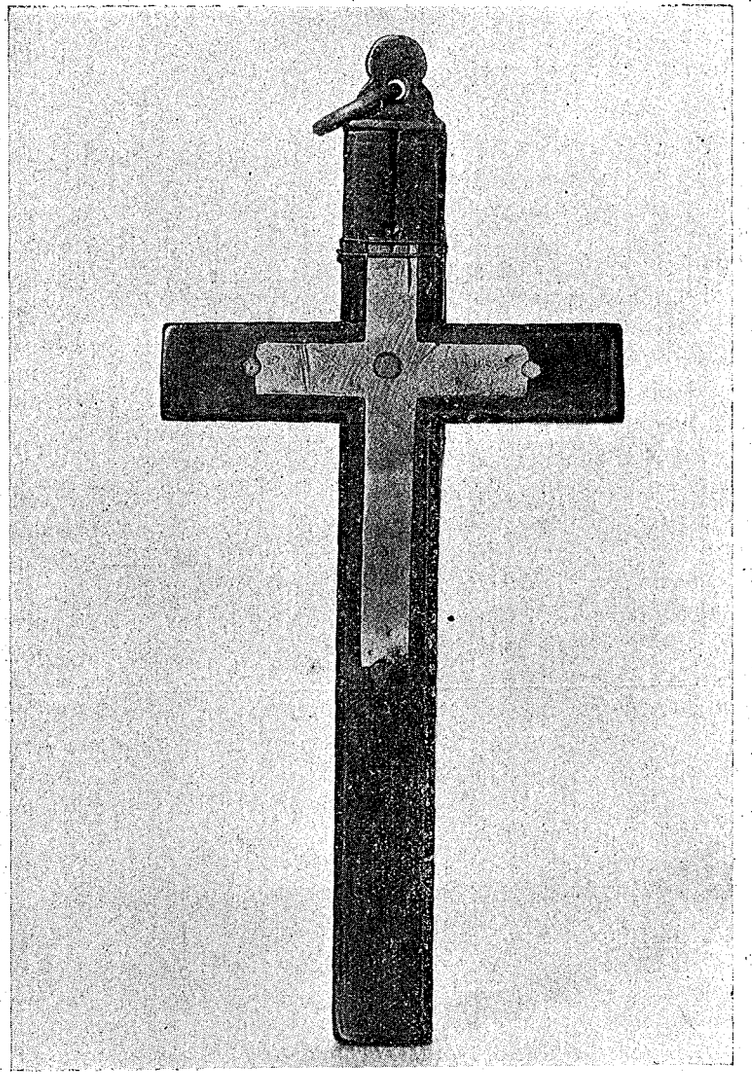
C'est l'amitié que je vous porte et que je dois porter à Notre-Seigneur Jésus-Christ qui m'a fait vivre d'une manière extraordinaire aux mondains, pour vous laisser ce précieux joyau que j'ai acquis de mon trafic en ce monde.

Ce rien est propre pour les doctes et pour les ignorants, parce qu'il n'y a mot en toute la grammaire si facile à décliner que ce beau rien, qui se décline ainsi. *Nihil, nihil per omnes casus ;*

(1) Nous omettons les doublets qui suivent dans le manuscrit : « Préparation plus prochaine à la mort. Comme il reçut le Saint Viatique et l'Extrême-Onction. Ce qui se passe de l'Extrême-Onction à la mort. Peines qu'il avait prédit lui arriver avant son trépas. »

(2) « Il existe un petit poème latin de Passerat, intitulé : rien, *nihil* » (note de M. de Kerdanet).

c'est-à-dire : rien, rien, pour tout cas, rien pour tout partage. Ce beau rien vous retirera de la tyrannie d'un greffier et de la patte

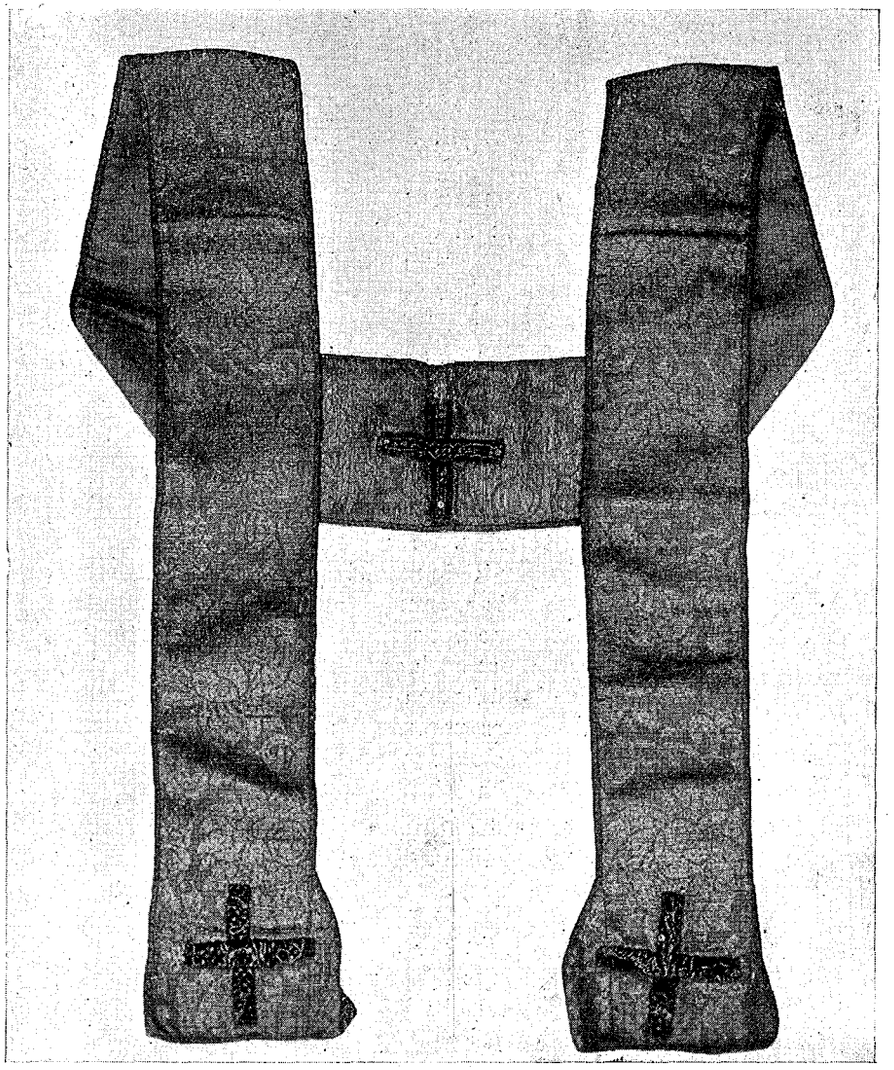


Croix de Michel Le Nobletz, conservée à l'Evêché de Quimper. Grandeur naturelle. (Photo Villard.)

d'un sergent, qui vous eussent contraints d'inventorier tous mes biens, pour parvenir à l'inventaire de vos bourses.

C'est pourquoi, je vous supplie d'avoir souvenance du salut

d'une pauvre âme, laquelle je recommande à vos bonnes prières, autant et plus que si je vous avais laissé de grands biens. Car,



Etole qui aurait appartenu à Michel Le Nobletz. Elle fut laissée à la famille Le Dû, du village de Rubinou. en Châteauneuf-du-Faou, par des prêtres cachés dans ce village en 1793.

Remise à M. le chanoine Pérennès, grâce à M. l'abbé Lanchès, par une descendante de la famille Le Dû, âgée de 82 ans. (Photo Villard.)

pour lors, vous eussiez été étroitement obligés à cause de mes biens ; mais vous mériterez davantage, priant Dieu pour moi, par

pure charité, et non à cause de mes biens, mais priant fraternellement et charitablement. Car, il n'est pas honnête d'aimer le parent, comme le chien aime les os, à cause de la chair qu'il y trouve à ronger, mais aimer le parent et ami, sans en désirer récompense, et en laisser la rétribution au bon Dieu, qui ne laisse aucun bien sans guerdon. O, rien, rien, lequel fait riche le pauvre, puisque la pauvreté est la vraie richesse, quand on l'embrasse de bon cœur.

L'on dit : *Ex nihilo nihil fit.* Je vous dis *contra quæ : Ex nihilo omnia fiunt* (1),

L'on dit encore que la consolation de plusieurs malades est rien, comme par exemple : si quelqu'un est bien malade et a perdu l'appétit, on lui demandera : Vous plaît-il manger de ceci ou de cela, ou boire ceci ou cela ? Le malade, incontinent, répond : Nenny. Et, si on lui demande : Que mangerez-vous, et que boirez-vous pour vous sustenter et soulager, en votre maladie ? Il répliquera sur le lieu : Rien du monde, et par conséquent, ce beau rien le contente plus que toute chose qu'on lui puisse donner.

C'est pourquoi, considérant que quelques-uns de vous, mes héritiers, êtes malades du désir d'avoir de moi ce que je ne puis vous donner, je vous laisse pour soulagement de votre maladie, ce précieux médicament : rien. Ce qui est cause que je ne vous laisse que ce beau rien pour toute ma succession, c'est qu'en toute ma vieillesse, je ne me suis adonné à aucun gain ni trafic. Et, quant à mon revenu, comme vous savez, il était trop petit pour m'entretenir, et subvenir aux accidents qui me sont advenus. Ce qui a été cause qu'il m'a été besoin d'avoir recours à l'assistance de mes amis. Car, pour mes parents, ils ne m'ont pas subvenu entièrement, pour vivre selon ma vocation, encore que quelqu'un d'eux m'ait fait la charité. Mais, ceux de qui j'en ai reçu le plus, ç'a été de quelques bonnes femmes dévotes, qui m'ont beaucoup assisté. C'est pourquoi je suis bien obligé de prier Dieu *pro devoto femineo sexu.*

Je vous dis toutes ces choses pour vous ôter hors de peine, vous suppliant d'avoir soin du salut de mon âme, par vos bonnes prières, encore que je ne vous laisse rien ; vous assurant de ma part que je prierai le Souverain Législateur et auteur de tous biens, de vous consoler de ses saintes et abondante bénédictions. Adieu.

Ainsi signé : M. Le Nobletz, *prêtre.*

FIN.

A la plus grande gloire de Dieu.

(1) L'on dit aussi : « de rien, rien ne se fait. » Je vous dit au contraire : « de rien tout se fait ».

Ici se termine, dans le manuscrit, *la vie de Monsieur Le Noblets, prêtre-missionnaire, contenant l'idée d'un parfait prêtre séculier.* Ce qui suit a été ajouté par M. de Kerdanet :

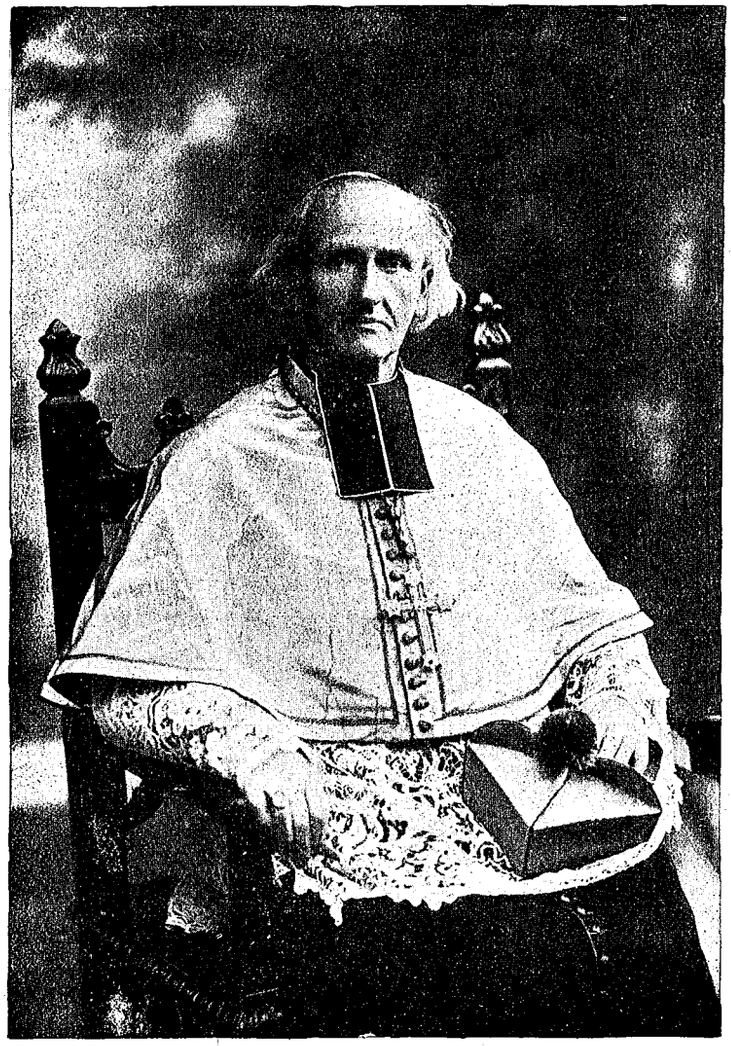
Ce manuscrit unique m'a été donné par M. G. de Puyferré, curé de Plouescat. A Lesneven ce 24 septembre 1822.

D. Miorcec de Kerdanet D. D.
avocat à la Cour d'Appel de Rennes.

Voici l'acte de décès du P. Le Nobletz, extrait des registres de la trève de Lochrist, paroisse de Plougonvelin, près le Conquet :

Nobilis et venerabilis magister Michael Nobletz, presbyter, obdorivit in Domino, die quinta Maii anno millesimo sexcentesino quinquagesimo secundo, Cujus eorpus sepultum est in tymbo divi Tujani hujus trevialis Ecclesiæ die septima, ejusdem mensis. In cujus rei fidem subsigno.

Franciscus Krannou, *pt.*



Son Excellence Monseigneur DUPARC
Evêque de Quimper et de Léon.

APPENDICE (1)

I

Lettre pastorale de Monseigneur l'Evêque de Quimper et de Léon portant publication du « Décret sur l'héroïcité des Vertus du Vénérable Michel Le Nobletz ».

Adolphe-Yves-Marie DUPARC, par la grâce de Dieu et du Saint-Siège Apostolique, Evêque de Quimper et de Léon, au Clergé et aux Fidèles de Notre Diocèse Salut, paix et bénédiction en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

La séance de publication du Décret

MES BIEN CHERS FRÈRES,

I. — « C'est aujourd'hui un jour ! » La parole familière que Dom Michel Le Nobletz aimait à répéter au terme de ses grandes journées de prédication n'aura jamais été mieux à sa place qu'à cette date du 14 décembre 1913, où fut proclamée au Vatican l'héroïcité des vertus du Vénérable Serviteur de Dieu par le Souverain Pontife Pie X.

Je vous dois le compte rendu de cette séance inoubliable.

Au Vatican, tout est solennel et grandiose. A première vue pourtant dans la proclamation du Décret telle qu'elle est réglée, rien ne semble fait pour émouvoir profondément les âmes. Devant quelques centaines de personnes, Pie X, entouré d'une Cour peu nombreuse, monte à son trône. Un secrétaire lit à haute voix l'acte officiel, qui constate le pieux héroïsme d'un prêtre dont le monde catholique connaît à peine le nom. L'évêque du diocèse auquel appartient la Cause remercie brièvement le Pontife, qui bénit l'assistance et se retire. L'assemblée se disperse. Il n'y a eu ni décors, ni chants, ni cérémonies. Rien de plus simple et de moins calculé pour toucher ou séduire.

Mais, à la réflexion, pour tout chrétien qui s'intéresse à cette vie surnaturelle des âmes, qui est l'essentiel dans la sainte Eglise, la séance sans apparat prend des proportions grandioses.

Elle s'est tenue, cette fois, dans la salle des Consistoires. C'est dans les Consistoires que sont préconisés les membres de la Hiérarchie, Cardinaux, Patriarches, Archevêques, Evêques. Le Pape y traite souvent les questions les plus graves, et y pro-

(1) *Semaine Religieuse* de Quimper, 1914, pp. 82, 98, 115.

nonce des paroles destinées à éclairer et à diriger l'univers catholique. Quand le Pape parle dans ces circonstances, c'est toujours du Ciel qu'il parle autant que de la terre, car les choses les plus humaines dans les affaires de l'Eglise sont toujours célestes par leur côté supérieur. Aujourd'hui qu'il parle des vertus d'un serviteur de Dieu, c'est en quelque sorte de la hiérarchie céleste des âmes qu'il s'occupe directement. Mais son acte, qui semble surtout intéresser le Ciel, éveille très ardemment les sympathies de la terre, puisqu'il prépare l'ascension d'une âme humaine vers les honneurs liturgiques et enhardit la religieuse confiance de l'humanité en cette âme dont la vertu vient d'être si rigoureusement contrôlée.

Aussi le Collège des Cardinaux est représenté dans la religieuse Assemblée. Si Son Eminence le Cardinal Martinelli, Préfet de la Sacrée Congrégation des Rites et Ponent de la Cause, a été retenu par sa santé loin d'une séance où l'attiraient son cœur aussi bien que sa fonction, Son Eminence le Cardinal Billot donne à la Bretagne, par sa présence, une preuve précieuse de sa dévotion pour nos Saints et de sa sympathie pour notre Province.

Auprès de lui, avec votre Evêque et le Frère Prêcheur, Maur Kaiser, habile et dévoué Postulateur de la Cause (1), avec Messieurs les chanoines Gadon, vicaire général, et Kérisit, vice-postulateur, Monseigneur l'Evêque d'Orléans, plusieurs prélats amis, des religieux des divers Ordres, beaucoup d'ecclésiastiques, de nombreux laïques, Français ou Romains, ont tenu à venir entendre l'éloge du grand Missionnaire Breton.

Tout le Séminaire français est présent. C'est sa place. Il vient fêter une gloire de l'Eglise de France, et puiser de nouvelles leçons de sainteté dans l'histoire d'un des prêtres qui ont le plus contribué à rétablir le règne de Dieu et à fortifier la vie religieuse en Bretagne, au cours de ce dix-septième siècle, dont la grandeur chrétienne, on le constate quand on l'étudie de près, a largement surpassé les gloires profanes.

La Congrégation des Rites occupe ici un rang d'honneur, dans la personne de ses membres les plus actifs. Ils attestent, en bons défenseurs de l'idéal évangélique de la sainteté, que, dans l'ordre des vertus prêchées aux hommes par Notre-Seigneur, rien ne manque à notre Vénérable pour qu'il puisse, un jour, figurer dignement parmi les Saints dont s'honore l'Eglise.

Et le Pape enfin préside l'assemblée, pour montrer, un fois de plus, que son grand souci est celui de la sanctification des

(1) Le distingué avocat de la Cause, Mgr Salotti, était retenu loin du Vatican par son apostolat des hommes.

âmes, et que la glorification de nos héros d'autrefois lui tient au cœur autant que la formation des apôtres du temps présent : car il éprouve une satisfaction toute paternelle, quand, ayant exploré le passé d'un peuple, il découvre, parmi ses enfants depuis longtemps disparus, quelque géant de zèle, de doctrine, de pénitence, qu'il puisse offrir aux hommes des siècles futurs, comme un maître à écouter, un modèle à imiter, et bientôt un Saint à invoquer.

Le Décret d'héroïcité

II. — Le dimanche 14 décembre, le Chef de la grande famille catholique évoquait ainsi devant Nous le Vénérable Michel Le Nobletz et mettait en lumière ses vertus et ses mérites.

Voici la traduction du décret qui les résume (1).

QUIMPER

DÉCRET

Concernant la Cause de Béatification et de Canonisation du Vénérable Serviteur de Dieu, Michel Le Nobletz, Prêtre et Missionnaire

Sur la question de savoir :

S'il y a certitude touchant les vertus théologales de Foi, d'Espérance et de Charité envers Dieu et le prochain, les vertus cardinales de Prudence, de Justice, de Force, de Tempérance et autres qui s'y rattachent, pratiquées à un degré héroïque, dans le cas et pour l'effet dont il s'agit.

Parmi les hommes renommés, qui méritent de recevoir les louanges de l'Eglise, il faut placer sans aucun doute le Serviteur de Dieu, Michel Le Nobletz, dont le nom, dans l'Armorique ou petite Bretagne, demeure vivant de génération en génération.

Il naquit, dans une famille noble, le 20 septembre 1577, au château de Kerodern, alors dans le diocèse de Léon, aujourd'hui dans celui de Quimper : son père s'appelait Hervé le Nobletz et sa mère, Françoise Lesguern. Elevé pieusement dès sa première enfance, il échappa aux dangers de la jeunesse, et, à force de lutte, triompha de l'ardeur de sa nature, soutenu d'une manière toute spéciale par la Bienheureuse Vierge, Mère de Dieu, qui l'assista durant sa vie entière : aussi brilla-t-il parmi ceux de son âge par sa modestie, le sérieux de son caractère et la pureté de ses mœurs. Poussé et conduit par la Vierge

(1) Le texte officiel, où Sa Grandeur Mgr La Fontaine, secrétaire de la Sacrée Congrégation, a exprimé, dans un latin très ample et très précis, toute l'admiration de la Sacrée Congrégation pour notre héros, se trouve reproduit à la suite de cette Lettre dans la *Semaine Religieuse*.

elle-même, il se consacra tout entier au Christ, notre Sauveur, pour être au seul service de l'Eglise et du salut des âmes.

D'abord auprès de quelques prêtres pieux, ensuite chez les Pères de la Société de Jésus, il étudia avec soin les belles-lettres et la philosophie ; en ayant achevé l'étude avec succès, il s'adonna de toute son âme à la théologie, à la Sainte Ecriture et aux saints Canons, et ses progrès furent tels qu'il dépassa de beaucoup ses condisciples. Aussi le père de Michel conçut-il de grandes espérances et attendait-il de son fils des avantages temporels considérables : l'Evêque de Léon, en effet, lui offrait, de lui-même, un bénéfice des plus importants. Le refus obstiné du pieux jeune homme irrita ses parents : chassé de la maison paternelle, il fut réduit à garder des troupeaux. Il ne fléchit pas sous la honte, mais s'enflamma d'une ferveur plus grande, convaincu que les biens du monde ne méritent pas qu'on les estime et que seul le fidèle qui imite le Christ pauvre est vraiment riche : puis, écoutant le conseil d'un homme prudent, avec la bénédiction de son père revenu à des sentiments plus doux, il se rendit à Paris pour y terminer ses études théologiques : c'est là qu'à l'âge de 30 ans il fut honoré de la prêtrise.

Bientôt, de retour dans sa patrie, il se retira sur le bord de la mer, dans un lieu solitaire, nommé Tréménach, où il vécut en ermite pendant un an, se préparant à ses missions futures dans l'austérité, les études sacrées et la prière continuelle. Ses vertus firent une telle impression sur ses parents eux-mêmes qu'à son exemple ils s'appliquèrent à mépriser le monde et à désirer les choses célestes. Pour obéir à l'ordre de son Evêque, il accepta la charge de pasteur dans quelques paroisses et s'en acquitta avec zèle. Mais, poussé par les conseils et les prières d'un ami, autrefois son condisciple, nommé Pierre Quintin, devenu moine de saint Dominique, Michel résolut aussi d'entrer dans le même Ordre. Il fut reçu au noviciat des F. Prêcheurs, à Morlaix.

La Providence voulut qu'il en sortît après quelques mois. Ayant constaté que les chrétiens de l'Armorique oublieux presque de leur religion devenaient, par suite de leur ignorance dans la foi, les esclaves de la superstition et les victimes de la corruption des mœurs, saisi d'une grande douleur, il s'appliqua de toutes ses forces à les instruire et à les délivrer, pendant plus de quarante ans, ne s'épargnant aucune peine et usant de toutes les industries. Pour catéchiser les ignorants surtout, il inventa une méthode ingénieuse : Il se servait de tableaux peints, composés par lui de façon à placer pour ainsi dire, devant les yeux, les vérités principales de la doctrine chrétienne : un commentaire tout simple les rendait accessibles même aux enfants et aux personnes sans instruction. Il n'est donc pas étonnant que, de toutes parts, les fidèles soient accourus en foule autour du Serviteur de Dieu.

Mais l'ennemi de notre salut, toujours actif, qui, « comme un lion rugissant, rôde cherchant qui dévorer, » ne cessait de poursuivre avec fureur l'Apôtre infatigable dont les travaux le chassaient peu à peu de l'Armorique. Par des artifices occultes, il fit que Michel s'attira le ressentiment et la haine de quelques-uns, qui, ne voyant qu'avec peine l'heureux succès de ses labeurs, le chargèrent d'accusations calomnieuses, de sorte que le Serviteur de Dieu dut prendre la fuite à plusieurs reprises, qu'on alla même jusqu'à le frapper et

qu'on voulut le mettre à mort. Il supporta avec patience ces hostilités et ces persécutions, remerciant Dieu et priant pour les persécuteurs qui lui tendaient des embûches. Les fidèles voulurent parfois arrêter par la force les entreprises de ses ennemis : il les empêcha, avec toute l'autorité qu'il avait sur eux, d'exécuter leur projet. Il fut enfin victime de la calomnie : le Vicaire général de Quimper ordonna à l'homme de Dieu de quitter la région de Douarnenez, où, depuis vingt-cinq ans, il répandait les bienfaits de son zèle apostolique : humble et vraiment obéissant, il lut lui-même, à genoux, devant ses amis, la lettre du Vicaire général, monta sur une barque, et, sans délai, sans plainte, se retira au Conquet.

D'un grand désintéressement, toujours pauvre et aimant la pauvreté, il pratiqua cependant la libéralité chrétienne à un tel degré que, dès qu'il voyait son prochain dans le besoin, il recueillait quelqu'argent ou se privait lui-même de nourriture pour venir à son aide; même, ne pouvant rien par ailleurs, il donna parfois jusqu'à ses vêtements. Cette ardente charité envers le prochain avait sa source dans l'amour extrême qui l'embrasait pour Dieu et y puisait chaque jour une force nouvelle.

Comme il avançait en âge, l'Homme de Dieu, qui avait arraché au péché un si grand nombre d'hommes et sentait venir la mort, se préoccupa avec une pieuse sollicitude de l'avenir des Missions qu'il avait établies avec tant de succès. Il priait Dieu de toutes ses forces et lui demandait qu'Il daignât lui accorder un successeur dans son apostolat. Sa prière ne fut pas vaine : il sut, par une illumination d'en-Haut, qu'un homme de la célèbre Société de Jésus avait été choisi par Dieu à cette fin : ce fut le Père Julien Maunoir, qui s'est distingué par la pratique de toutes les vertus et le zèle des âmes, au point que sa Cause aussi est posée devant ce trbunal. Michel se l'attacha avec empressement ; il lui fit connaître sa méthode et les règles qu'il employait dans ses missions et l'associa à ses travaux, afin de promouvoir, chaque jour davantage, la gloire de Dieu par le salut des âmes.

Enfin, à l'âge de plus de 75 ans, brisé par ses travaux, le Serviteur de Dieu tomba malade. Durant sa longue maladie il fut cruellement tourmenté par le démon et imita d'une façon admirable l'exemple de Jésus-Christ à la Crèche et sur le Calvaire : fortifié par les sacrements de l'Eglise, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur, le 5 mai 1652.

A la nouvelle de sa mort, qui se propagea rapidement, tous versèrent des larmes ; même ses adversaires furent unanimes à le louer; on le proclama le père du peuple breton, on exalta la sainteté de sa vie ; ses funérailles attirèrent un grand concours de peuple. Son corps, comme il l'avait ordonné fut porté à Lochrist ; mais là, contraitement à sa volonté, il fut enseveli non pas au milieu des pauvres, mais dans un riche tombeau. Plus tard, en 1858, avec la permission de l'autorité ecclésiastique, il fut transporté dans la nouvelle église paroissiale du Conquet.

Le renom de sainteté, dont l'homme de Dieu jouit durant sa vie et après sa mort, grandissait de jour en jour. Lorsque la Sainte Congrégation des Rites eut achevé les préliminaires qu'exigent les règles des Constitutions Apostoliques, on discuta, par trois fois, la question des vertus du Vénérable Serviteur de Dieu, d'abord le 3 décembre 1912,

dans le palais du Révérendissime Cardinal Sébastien Martinelli, préfet de la Sainte Congrégation des Rites et rapporteur de la Cause ; ensuite, au Vatican, le 11 mars 1913 ; enfin, dans l'assemblée générale tenue en présence de Notre Très Saint Père le Pape Pie X, le 29 juillet de la même année 1913. Le Révérendissime Cardinal, Rapporteur, y proposa la question suivante : Y a-t-il certitude touchant les vertus théologales de Foi, d'Espérance et de Charité envers Dieu et le prochain, les vertus cardinales de Prudence, de Justice, de Force, de Tempérance et autres qui s'y rattachent, pratiquées par le Vénérable Serviteur de Dieu Michel le Nobletz à un degré héroïque, dans le cas et pour l'effet dont il s'agit ? Après quoi, les Révérendissimes Cardinaux et Pères Consulteurs présents donnèrent chacun leur suffrage. Notre Très Saint Père, afin d'implorer le secours et les lumières abondantes d'en-Haut, remit la sentence à une date ultérieure.

Enfin, aujourd'hui même, après avoir offert le Saint Sacrifice de la Messe, le Saint Père a appelé dans ce palais du Vatican le Révérendissime Cardinal, Sébastien Martinelli, préfet de la Sainte Congrégation des Rites et Rapporteur de la Cause, le R. P. Alexandre Verde, Promoteur de la Sainte Foi, et nous, Secrétaire soussigné, et, en notre présence, il a déclaré solennellement qu'il y a certitude touchant les vertus théologales de Foi, d'Espérance et de Charité envers Dieu et le prochain, les vertus cardinales de Prudence, de Tempérance et de Force et autres qui s'y rattachent, pratiquées par le Vénérable Serviteur de Dieu Michel le Nobletz à un degré héroïque, dans le cas et pour l'effet dont il s'agit.

Ce Décret a été promulgué et inséré dans les actes de la Sainte Congrégation des Rites, d'après les ordres de Sa Sainteté, le 14 décembre 1913.

Fr. Sébastien Card. Martinelli, *Préfet de la S. C. R.*
† Pierre La Fontaine, *Ev. Char., Secrétaire.*

Votre Evêque remercia le Souverain Pontife par une courte harangue, dont voici le texte :

Très Saint Père,

C'est pour moi un devoir très noble et très doux de remercier Votre Sainteté de la joie qu'Elle cause aux Pasteurs, au Clergé, aux Fidèles du Diocèse de Quimper et de Léon et de toute la Bretagne, en faisant proclamer l'héroïcité des Vertus de l'Apôtre zélé des Bretons qu'a été le Vénérable Michel le Nobletz.

Ses vertus, auxquelles vient de rendre hommage, par vos lèvres très augustes, le tribunal le plus sage de la terre, ravissent nos cœurs d'une religieuse admiration. Puissent-elles, par la grâce de Dieu, et avec l'aide de la Bienheureuse Vierge Marie qui fut sa grande protectrice, nous entraîner à imiter généreusement Celui qui nous a prêché la perfection chrétienne par ses exemples encore mieux que par ses paroles !

Nous lui avons voué une reconnaissance toute filiale, parce qu'il a été vraiment notre Père dans la Foi, au même titre que les premiers Apôtres du christianisme en Bretagne.

Les effets de cette paternité apostolique se font sentir aujourd'hui encore, jusque dans les régions qui n'ont pas connu personnellement

l'Envoyé de Dieu ; car, je dois le proclamer bien haut, si nous avons pu, depuis lors, rester, en majorité, fidèles à Notre-Seigneur Jésus-Christ et à son Eglise, nous le devons aux Missions paroissiales, dont notre Vénérable a été, dans le pays, l'initiateur et le prédicateur infatigable ; et, après la grâce de Dieu et l'influence des vertus héroïques de son prêtre, le succès a été dû avant tout à la façon dont il a su pratiquer l'enseignement populaire du Catéchisme, et rendre toute sa prédication plus claire et plus efficace par ses cantiques, et par l'usage des tableaux symboliques qu'il exposait devant ses auditeurs pour leur expliquer la doctrine et la morale catholiques.

Notre peuple a gardé de cet apostolat un souvenir inoubliable. Il évoque tous les jours la mémoire du Serviteur de Dieu, et il aime à associer à son nom celui du Dominicain Pierre Quintin, qui partagea longtemps son labeur comme un frère, et surtout celui de l'incomparable Père Julien Maunoir, de la Compagnie de Jésus, disciple qui égala le maître et développa après lui son œuvre d'évangélisation.

C'est parce que cette œuvre persévère chez nous, organisée d'après la même méthode, animée du même esprit, et constamment active, que nos populations bretonnes demeurent comme jadis attachées au bon Dieu, au Pape et à la Sainte Eglise.

Aussi l'enthousiasme le plus pieux accueillera parmi nous le Décret que vient de rendre Votre Sainteté ; et il se traduira par une éternelle reconnaissance pour l'Auguste Pontife à qui nous devons notre joie d'aujourd'hui ; nous prierons longuement pour Lui et pour tous ceux qui ont bien voulu se dévouer à la cause de l'illustre Missionnaire Breton.

Dans nos cœurs, Très Saint Père, la joie présente est accompagnée d'une invicible espérance. Daigne le Seigneur permettre que bientôt le Vénérable Michel Le Nobletz puisse être élevé officiellement à l'honneur des saints autels ! Et, pour que nos vœux soient comblés, puisse ce bienfait nous être accordé, à l'heure opprtune, par Votre Sainteté elle-même, à laquelle nous souhaitons encore une longue vie à la tête de la Sainte Eglise, pour la Gloire de Dieu, pour la paix de l'Univers Catholique et pour le salut de la pauvre France et de l'humble Bretagne.

Daigne enfin Votre Sainteté ajouter à la grande grâce de ce jour une Bénédiction spéciale pour le Diocèse et pour l'Evêque de Quimper et de Léon.

Commentaire du Décret

III. — Vous remarquerez, mes biens chers Frères, que le Décret, entre tous les miracles accomplis de son vivant par Dom Michel, signale seulement la connaissance prophétique qu'il eut du choix fait par Dieu, du Vénérable P. Maunoir pour son successeur. Les résurrections qu'il opéra au pays de Douarnenez, les guérisons de toutes sortes par lesquelles Dieu sanctionna son ministère, sont passées sous silence, comme la plupart de ses extases et de ses visions. Elles viendront à leur heure dans le tableau général de la Vie du pieux missionnaire, quand

aura été achevée l'étude des miracles qui ont pu être constatés depuis que le Procès de Béatification est commencé. Aujourd'hui, il n'en est pas question.

Mais le Décret note avec soin les points suivants, parce que l'héroïcité des vertus y est intéressée.

Il présente, dès le début, l'idée mère de la vie du Vénérable. Le Vénérable, depuis le premier jour, n'a eu en vue que le service de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'Eglise et des âmes. *Totum se Christo salvatori tradidit, ecclesiæ animarumque saluti unice serviturus.*

Cette résolution est inspirée à son âme par la Sainte Vierge : *Ipsâ Deiparâ hortatrice et duce.* Elle le visitait familièrement dans son enfance. Elle lui apparut plus solennellement pendant qu'il achevait ses études chez les Jésuites d'Agen, et lui dit : « Voilà trois couronnes que j'ai demandées à mon Fils et que j'ai obtenues pour vous. La première est celle de la Virginité, que vous garderez inviolablement jusqu'à la mort... La deuxième est celle de Docteur et de Maître de la vie spirituelle... La troisième est celle du mépris du monde que vous professerez comme prêtre séculier » (1).

L'humble chaumière de Tréménach, en Plouguerneau, au bord de la Manche, est signalée comme le lieu sacré où, pendant toute une année, il acheva sa préparation au ministère des missions paroissiales par une vie austère, des études saintes, et une prière assidue : *Ubi, per annum, eremiticam vitam agens, missionibus obeundis, vitæ austeritate, sacris studiis, et assiduâ oratione se præparavit.* Il y donna aux mondains de son siècle le même exemple que devait donner S. Benoît Labre aux âmes relâchées du siècle suivant.

Le Décret mentionne la durée de son apostolat : *Per annos ultra quadraginta :* plus de quarante ans. Mais le champ de cet apostolat, qui d'abord s'étend aux deux diocèses de Léon et de Cornouailles, à Plouguerneau, à Morlaix et à plusieurs paroisses du Tréguier, à Saint-Pol-de-Léon, à Ouessant, à Molène, à l'Ile de Batz, à Saint-Mathieu, à Landerneau, comme à Quimper, au Faou, à Concarneau, Pont-l'Abbé, Audierne, à l'Ile de Sein, à Meilars, finit par se restreindre, sur un appel de la Sainte Vierge, au port de Douarnenez et au paroisses voisines, qu'il évangélisa pendant vingt-cinq ans : *Ex loco Douarnenez, undè, per annos viginti quinque, circumquaque zeli sui apostolici beneficia sparserat.*

(1) *Le Vénérable Michel Le Nobletz*, par le Vicomte Le Gouvello, p. 24.

Le résultat de tant d'efforts est magnifiquement indiqué. L'ennemi de notre salut, *humanæ salutis acerrimus hostis,* le démon est à peu près chassé de tout le pays par l'influence du missionnaire : *Cujus operâ paulatim ex Armoricâ exulare cogebatur.*

Et pourtant le démon avait eu des prises profondes dans les âmes, par l'ignorance des vérités de la foi, par la superstition, par la corruption des mœurs, si bien que la Religion était presque oubliée : *Religionis fere oblita.*

Par quels moyens le missionnaire a-t-il pu surmonter tant d'obstacles ? *Nulli parcens labori, nullâ industriâ neglectâ.* Il n'a reculé devant aucun labeur, négligé aucune industrie. Vous venez de l'entendre dire, il a organisé l'enseignement du catéchisme pour le peuple par le peuple, en y conviant, avec sa sœur, les saintes femmes de Douarnenez. Il a écrit et fait chanter des cantiques sur les principaux points de la Doctrine chrétienne. Surtout il a imaginé de recourir aux tableaux symboliques composés d'après ses indications, et dont l'usage s'est heureusement perpétué jusqu'à nos jours dans les missions de nos paroisses.

Mais aucun de ces moyens n'aurait suffi sans le zèle tout apostolique, qui jadis l'avait poussé à l'ardeur de l'étude comme à la ferveur de la vertu, puis entraîné à se détacher de sa famille pour devenir prêtre, et enfin à se laisser éconduire providentiellement de l'Ordre de S. Dominique qui aujourd'hui lui rend hommage, afin de se donner à la conquête des âmes, selon les vues divines, par toutes les méthodes qu'indique l'Evangile, depuis le Sermon sur la montagne qu'il traduisait si fortement aux chrétiens de la noblesse comme aux fils du peuple, et les visites de bon Pasteur ou de charitable Samaritain à tous les malades de l'âme et du corps, et les prédications prolongées au bord d'une mer plus vaste et sur une côte plus peuplée que celle de Tibériade, et les paroles de conversion et de relèvement à tant d'âmes semblables à la Samaritaine du puits de Jacob, jusqu'à la formation du disciple qui poursuivra son œuvre, jusqu'au don total de ses forces et au sacrifice de sa vie, sans se lasser ni se rebuter. *Nulli parcens labori, nullâ industriâ neglectâ.* C'est ici en vérité que l'expression du Décret prend tout son sens.

Les vertus théologales et morales

IV. — Mais ce zèle lui-même n'aurait pu porter tous ses fruits, s'il n'avait puisé sa sève dans les vertus théologales et morales. C'est l'héroïcité de ces vertus qui fait l'objet principal du Décret

et de ma Lettre. Je dois y insister, pour montrer comment sa vie a vraiment atteint le niveau de celle des plus grands Saints.

La *foi* met déjà la vie du ciel à la portée de la terre. Plus que tout autre, le prêtre vit de la foi. Elle règle et inspire tous ses rapports avec Notre-Seigneur et avec les fidèles. Or, voyez ce que pense et ce que fait Dom Michel. Il place l'acte de foi au-dessus de toutes les grâces extraordinaires. Il est pénétré de foi depuis l'enfance et ne cesse pourtant d'en demander à Dieu l'augmentation. Avant même d'être prêtre, il crée une congrégation de catéchistes pour la défendre et la propager. C'est la foi qui finit par l'entraîner au sacerdoce après l'avoir fait longtemps hésiter devant cet honneur. Il la fortifie en lui par des travaux constants. Il la manifeste par son horreur pour les nouveautés protestantes autant que par sa piété dans la préparation, la célébration, ou l'action de grâces de la sainte messe. Il en nourrit sa dévotion spéciale pour l'Eucharistie, la sainte Trinité, les mystères de l'Enfance et de la Passion de Notre-Seigneur ; pour la Sainte Vierge, pour le modèle de la foi militante, saint Michel, son patron, et pour tous les Saints et les Anges. Elle anime sa longue carrière de missionnaire, inspire ses merveilleuses industries, et rend seule possible ses nuits de prières après ses fatigues du jour, et son acte de suprême énergie, quand, paralytique et mourant, il se fait mettre à genoux pour recevoir plus dignement le saint Viatique.

Son *espérance* n'est pas moins ferme. Il ne consent à l'appuyer sur rien d'humain, ni sur sa famille, pourtant aussi chrétienne que bienfaisante et noble, ni sur son génie naturel, pourtant si étendu, ni sur les ressources humaines que plusieurs fois on lui propose. Il compte sur Dieu seul, et sa grâce. On peut le chasser du foyer paternel, sans un sou. Il retrouve, joyeux, le mot de saint François d'Assise. « Je pourrai dire avec plus de vérité : *Pater noster qui es in cœlis.* » La Providence est une mère. Elle suffit. Tout manque au missionnaire ainsi délaissé ? Il s'en félicite. « C'est son paradis. » Il est impuissant ? Mais Dieu agira. Il est calomnié ? Dieu le défendra. *In te, Domine, speravi : non confundar in æternum.*

C'est qu'il aime Dieu, plus que tout. Aussi il hait le péché plus que tout. Il recherche la perfection, plus que tout. Il souffre et expie pour les autres, par amour pour Dieu, et devient presque aveugle à force de pleurer les péchés des autres. Il ne trouve jamais que son Dieu soit assez connu, assez aimé, assez servi. Il veut ressembler à Notre-Seigneur dans les faiblesses de sa divine Enfance comme dans les tortures de sa Passion. Il reçoit

ses stigmates, et l'on peut bien dire qu'il meurt d'amour en baisant son Crucifix.

Et la *charité* souveraine qu'il a pour son Dieu est le ressort infatigable de la charité chrétienne qui l'unit également au prochain, et qui l'amène à secourir les misères du corps, du même cœur qu'il secourt la pauvreté des âmes, au besoin en se privant pour ses frères et de sa nourriture et de ses vêtements. Ainsi est formulée la sentence de la Congrégation des Rites sur Dom Michel. *Hæc nimirum ardentem ergà proximum caritatem summa quâ ergâ Deum flagrabat caritas generaverat, generatam jugiter augebat.*

Les lois de l'équilibre, dans l'ordre surnaturel, veulent que, dans une âme sainte, les vertus cardinales aient la même intensité que les vertus théologales.

Interrogé sur le degré de ces vertus dans l'âme de Dom Michel, le Pape a déclaré qu'elles furent héroïques.

Héroïque sa *prudence,* aussi bien dans sa jeunesse, quand il fuit les dangers de la ville de Bordeaux, que dans sa vieillesse, quand, déjà agonisant, il déjoue, par son calme souriant, les dernières perfidies du démon. Il n'avait accepté le sacerdoce que sur le conseil du plus sage des confesseurs, le P. Cotton, de la Compagnie de Jésus : *Prudentis viri consilium secutus.* Prêtre, on l'appelle « le prêtre fol ». Mais la folie de la Croix est la sagesse de Dieu. Il juge les événements et les hommes à la lumière de l'Evangile. C'est de Notre-Seigneur et de sa Sainte Mère qu'il veut apprendre à discerner le mal des âmes et de la société de son temps, et à les combattre. Jamais il n'entreprend une mission sans le conseil de ses directeurs, prenant alors les moyens les plus propres au bien des âmes, suivant les paroisses et les circonstances, suivant les dispositions des personnes, s'attachant à éviter également l'excès de rigueur et l'excès de faiblesse, réglant ses avis sur l'état des âmes, et choisissant avec un soin infini les auxiliaires de son apostolat et les héritiers de son zèle.

Héroïque sa *justice.* Prenez le mot dans sa plus haute acception. Il faut que toute justice s'accomplisse par le prêtre, et que le prêtre obéisse et fasse obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, plutôt même qu'à la famille. Justice dans la plénitude du service divin et dans la plénitude du dévouement aux âmes, dans la sévérité à l'égard du péché comme dans les miséricordes à l'égard du pécheur, dans la soumission aux supérieurs ecclésiastiques comme dans les instances pour activer leur zèle, dans les prémices de son ministère réservées à sa paroisse d'origine comme dans

l'élan qui le porte ensuite bien au-delà des limites qu'il avait pu prévoir : pleine justice, en un mot, dans une entière bonne volonté ! C'est toute la vie du Vénérable.

Héroïque sa *tempérance*. Dans notre nature, l'esprit, le corps, tout est avide de satisfactions. La sobriété de l'âme coûte autant que l'autre. Ce prêtre fut d'une abstinence merveilleuse : *Magnâ fuit abstinentiâ*. Dans les choses de l'esprit, il ne chercha à connaître que les vérités religieuses. Dans son cœur, il compta pour rien les succès et les bonheurs du monde : *Prospera mundi nihil esse facienda*. Il professait que le vrai riche, le seul riche, est l'homme qui s'attache à imiter le Christ pauvre : *Solum Christi pauperis imitatorem verè divitem esse habendum*. Alors, il s'adonne au jeûne et à la mortification. Il se content d'un repas par jour. Il vit de lait et de pain d'orge. Il ne boit que de l'eau. Après la cinquantaine seulement, et par ordre, il se résigne enfin à prendre quelques gouttes de vin et une bouchée de viande. Ajoutez qu'il dort à peine quatre ou cinq heures chaque nuit : *Magnâ fuit abstinentiâ*.

Héroïque enfin *sa force*. Le Décret dit qu'il fut inaccessible à la crainte : *Imtrepidum apostolum*. Jeune, il domptait déjà ses passions, et triomphait des tentations de son âge : *Ineuntis adolescentiæ pericula indolisque ardorem fortiter superavit*. Dans la maturité, dans la vieillesse, quand vinrent, plus cruelles, les calomnies, les persécutions, et que son œuvre fut brusquement arrêtée par l'autorité, il obéit sans retard, comme il convient aux âmes vraiment fortes. Mais rien ne put décourager son zèle, ni les mauvaises dispositions des hommes, ni sa fatigue personnelle, ni les coups reçus, ni les menaces de mort, et toujours il porta avec confiance son ministère à des paroisses nouvelles quand il fut chassé de celles qu'il évangélisait d'abord : *Intrepidum apostolum*.

Voilà les vertus de l'Apostolat, tel que Dieu le bénit, appliqué d'abord à assurer la sainteté de l'apôtre, pour qu'il puisse plus facilement procurer la sainteté du peuple qui le voit et qui l'entend.

Les trois concupiscences vaincues

V. — N'en traçait-il pas lui-même l'esquisse, quand, dans l'un de ses tableaux allégoriques les plus fameux, évoquant dès la première moitié du XVII[e] siècle, le percement de l'Isthme de Panama, il compare cette chaîne étroite de montagnes, obstacle infranchissable au navigateur qui voudrait passer de l'Atlantique au Pacifique, à la masse effrayante des tentations et des défauts qui arrêtent l'âme dans sa traversée de la terre au ciel ; et, mettant en scène le chrétien qui veut percer cet isthme décourageant, décrit les difficultés inouïes de l'entreprise, — une lieue d'immondices à enlever d'abord, et c'est la concupiscence de la chair, — une lieue de vaines richesses à déblayer, et c'est la concupiscence des yeux, — une lieue de folles mondanités à balayer, et c'est l'orgueil de la vie : puis, met aux mains du chrétien résolu trois instruments de travail, « trois pelles » pour creuser le passage et faire disparaître les déblais, l'amour de la mortification, l'amour de la pauvreté, l'amour de l'obéissance ; après quoi, il peut diriger son navire dans l'océan nouveau, vers l'un des trois ports par où l'on aborde au Paradis, le port de la perfection, le port de la vie pieuse, le port de l'obligation, en ayant soin de mettre le cap sur le port le plus parfait et le plus sûr, pour avoir au moins des chances d'aborder à l'un des autres, où il pourra s'assurer le salut.

Quel chrétien a su accomplir avec plus d'énergie ce travail d'Hercule ?

Qui donc a lutté contre la concupiscence de la chair mieux que le prêtre, qui, ayant dans sa vingt-troisième année, reçu de Marie la couronne de virginité, « ne commit jamais, au dire de ses confesseurs, un seul péché, même véniel, contre la chasteté » (1), et dans son « horreur du vice impur », sentant « l'odeur des âmes lascives » et ne pouvant la supporter, s'appliquait à retirer ces âmes « de leur bourbier », et entraînait vierges et veuves à un état de pureté supérieur, sans négliger le soin pieux des âmes engagées dans les liens du mariage, tandis qu'il protégeait sa vertu personnelle par des mortifications telles qu'elles font frémir la nature ? Peu de disciples du Christ ont mieux travaillé que celui-ci à déblayer et à purifier ce rivage empoisonné et fétide où viennent s'enliser et se perdre tant de pauvres barques chrétiennes, qui étaient appelées à jeter l'ancre au Ciel. Quant à lui, Dieu rendait à sa pureté parfaite un témoignage sensible en faisant refleurir entre ses mains un lys depuis longtemps desséché, dans la chapelle, aujourd'hui disparue, de Sainte-Barbe du Conquet, et nul ne s'étonnait de l'hommage rendu par le Ciel à une vertu qui depuis si longtemps parfumait la terre.

Quel autre a plus radicalement vaincu l'amour des richesses ?

(1) Le Gouvello, page 375.

Voilà où tant de chrétiens, petits et grands, succombent presque immanquablement. Avec quel entrain généreux Michel Le Nobletz a dépouillé ces richesses terrestres, vidé sa bourse de gentilhomme, dissipé ses biens en faveur des pauvres, refusé jusqu'aux honoraires de ses messes, adopté pour ses vêtements l'étoffe la plus commune, dressé son grabat dans une simple chaumière que l'on peut voir encore au Conquet, et, sans autre trésor que sa collection d'images et de tableaux, n'ayant pas en poche le plus petit écu, propriétaire uniquement de deux chemises, d'une soutane et d'un manteau, se réjouit de ne pouvoir léguer à ses héritiers « qu'un beau rien dans un coffre » selon la formule même de ses volontés dernières !

Quant à « l'Orgueil de la Vie », dernier et plus redoutable obstacle à l'heureuse traversée des âmes chrétiennes, pour savoir à quel point il l'a combattu et déraciné en lui, haï et poursuivi dans les autres, il faut lire le texte de ses adieux au monde, qu'il composa vers l'an 1600, après avoir reçu de la Sainte Vierge cette couronne plus difficile à conquérir et à garder que toutes les autres. Il rompit avec le monde, ses honneurs, ses plaisirs, quand il abritait sa jeune vertu dans une Congrégation d'Enfants de Marie, quand il repoussait le « bénéfice » pouvant lui ouvrir la voie des hautes charges ecclésiastiques, affrontait dans son apostolat populaire les sarcasmes des vaniteux et des riches, stigmatisait les partisans du monde, les plaisirs du monde, le luxe et les maximes du monde, et repoussait même l'appellation officielle de « Messire » pour se faire appeler tout uniment « Maître Michel », à la façon des petits et des humbles, aussi parfaitement détaché de lui-même que des choses de la terre, et prenant pour loi cette parole d'adieu qu'il jetait au monde : « Adieu, monde. Je te déteste de tout mon cœur, et je te déclare une guerre immortelle, puisque tu l'as déclarée à mon Dieu, et que tu es reconnu pour le chef de tous ses ennemis » !

Il avait dans l'âme, plus que jamais vivants ces sentiments de jeunesse, lorsqu'il mourut à 75 ans, assailli du démon, et passant, comme il l'avait demandé « par les infirmités de la Sainte-Enfance du Sauveur, et par les souffrances du Calvaire, pour devenir un autre Jésus-Christ. » *Dirè a dæmone vexatus et mirè Christum infantem et patientem imitatus*. Ses funérailles furent celles d'un homme en qui la Bretagne pleurait un Père : *Armoricarum gentium Parentem.*

La prière pour de nouveaux miracles et l'imitation des vertus du Vénérable

VI. — Mes bien chers Frères, nous ne songeons pas, à l'occasion de la publication de ce Décret dont la gloire rejaillit sur tout notre diocèse, à vous convoquer à des fêtes d'action de grâces. La Sacrée Congrégation des Rites, dans des règles nouvelles, dictées par la plus haute sagesse, a décidé que ces fêtes ne pourront désormais être célébrées qu'après le Décret de Béatification, qui doit être lui-même précédé du Procès des miracles.

Cette heure viendra, je l'espère, dans quelque temps. J'en ai entretenu le Saint Père, au cours de mon audience privée. Avec une grande bienveillance, après s'être réjoui comme nous du Progrès de la Cause, et avoir pris soin de marquer hautement son admiration pour les vertus du Vénérable et son désir de le voir promptement béatifié, il m'a demandé si des miracles ont été constatés en nombre suffisant et dans des conditions qui puissent satisfaire pleinement les Consulteurs de la Sacrée Congrégation et les médecins chargés de fournir un avis sur les faits miraculeux. Nous croyons avoir ces miracles. Au cas où ils ne suffiraient pas, le Pape nous recommande de prier encore.

Puisque les miracles sont accordés par Dieu à l'intercession des Saints, comme un moyen pour l'Eglise de contrôler leur sainteté par le témoignage évident de leur puissance au Ciel, vous ne pouvez pas donner à notre Vénérable une meilleure preuve de votre confiance en lui que de lui demander, à l'occasion, de nouveaux miracles. Vous vous abstiendrez avec soin de tout acte de culte public en son honneur. Mais vous avez le droit de le prier en votre particulier. Appelez-le donc à votre aide. Vos détresses ne diffèrent pas de celles qu'il a rencontrées dans son ministère parmi vos aïeux. Il s'y intéressera avec le même cœur. Est-ce qu'il n'a pas passé sa vie au chevet de vos mourants, connu toutes les peines qui peuvent éprouver une famille, traversé votre océan dans la tempête et affronté les naufrages dont vos pêcheurs et vos marins sont menacés ? Invoquez-le, Dieu répondra.

Voilà, sans doute, quelle était la pensée de Pie X, quand il vous recommandait de réclamer, au besoin, des miracles nouveaux, par l'intercession du Vénérable, pour hâter le jugement favorable de l'Eglise dans sa Cause.

Mais, plus encore, je dois le dire, il insistait pour que, priant le Serviteur de Dieu dans l'intime de notre âme, nous nous attachions surtout vraiment à l'imiter. Il trouvait si angélique, si

mortifié, si zélé, ce fils béni de la Sainte Vierge, tout pénétré de l'esprit du sanctuaire, tout ardent pour le salut de la Cornouaille et du Léon, répandant la parole et plus encore l'exemple qui attire et qui entraîne, insufflant de nouveau la vie chrétienne au peuple qu'il devait rendre peut-être le plus croyant de la terre, que, tout ému d'affection pour vous et de confiance dans l'apôtre de notre pays, il me chargeait de vous redire : Imitez-le ! Imitez-le !

Or, en quoi l'imiter ? Mes Frères, le programme de vertu fixé à son zèle par la Sainte Vierge, virginité, doctrine sûre, détachement du monde, n'est pas un simple programme de vie sacerdotale. Toute âme chrétienne y doit trouver sa règle, avec les nuances que comporte la diversité des états de vie. Il prêchait aux autres ce qu'il pratiquait. Que son apostolat porte enfin parmi nous ses fruits, comme il les a portés dans les familles de nos aïeux. Devenons de meilleurs chrétiens, plus éclairés dans nos croyances, plus fervents dans nos pratiques religieuses, plus austères dans notre vie, plus militants dans notre action catholique. Les temps sont mauvais pour Notre-Seigneur, même en Bretagne. Appliquons-nous à le consoler en lui montrant que nous sommes les disciples dociles de notre grand Missionnaire...

II

Communication de l'Evêché de Quimper (1)

D'accord avec Monseigneur l'Evêque de Quimper, le Père Benoît Lenzetti, Dominicain, Postulateur romain de la Cause de Dom Michel Le Nobletz, vient de nommer Vice-Postulateur M. le chanoine Henri Pérennès, aumônier de l'hôpital de Quimper. C'est donc à M. Pérennès que l'on devra désormais communiquer tous renseignements concernant les faits qui peuvent, à bon droit, passer pour miraculeux.

Pour qu'un miracle soit accepté par la Sacrée Congrégation des Rites, il faut que la maladie, qui a cessé, soit bien réelle et provienne d'une cause organique. Par là sont écartées toutes les maladies du système nerveux, non point que leur guérison ne puisse être miraculeuse, mais parce qu'il sera malaisé de faire la

(1) *Semaine Religieuse*, 1934, pp. 667-668.

preuve du miracle. — Il faut que la guérison ne puisse être attribuée aux remèdes. — Il faut qu'elle soit instantanée ou très rapide et, dans les deux cas, durable. — Il faut, enfin, que le miracle soit dû, exclusivement, à l'intercession du Serviteur de Dieu. Si d'autres Saints ont été mêlés dans les prières du malade, il y a lieu de contester l'attribution de la guérison au Vénérable.

Pour obtenir des guérisons miraculeuses, le meilleur moyen est certainement la prière, la prière confiante, la prière persévérante. C'est le cas de dire qu'il faut prier sans se lasser. Cette prière, qui finira bien par être efficace, nous la demandons instamment à notre clergé, à nos communautés religieuses, à nos fidèles. Dans les cas de maladies graves ou incurables, que l'on engage le malade à faire une neuvaine au Vénérable Michel Le Nobletz, à laquelle pourront s'associer ses parents et amis, qu'on lui mette en mains une image du Serviteur de Dieu (1), que l'on fasse, ou promette de faire pour lui un pèlerinage au Conquet ou aux chapelles de Saint-Michel, en Douarnenez et Plouguerneau.

Il importe, d'ailleurs, et il est urgent, pour réveiller et entretenir la dévotion à l'endroit de notre Vénérable, de répandre ses images, et de faire pénétrer dans les familles chrétiennes, à l'occasion des Missions. Adorations, Retraites, distributions de prix, les ouvrages, de langue française ou bretonne, qui retracent sa belle carrière apostolique (2).

Prions du fond du cœur, supplions avec ferveur Dom Michel Le Nobletz de nous obtenir de Dieu les miracles qui permettront d'arriver enfin à sa Béatification solennelle.

(1) Pour se procurer ces images, on peut s'adresser à M. le Vice-Postulateur.

(2) Aux travaux déjà publiés de MM. Le Gouvello, Uguen et Kerbiriou, il faut joindre le volume de M. Pérennès : *La Vie du Vénérable Michel Le Nobletz, par le Vénérable Père Maunoir.*

ERRATUM. — Le tableau du château de Lesneven, en Plouguin (p. 206), *se trouve* dans la chapelle domestique de ce château.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVANT-PROPOS XI

CHAPITRE I

Sa naissance et première éducation 17

CHAPITRE II

Sa première éducation dans les études 21

CHAPITRE III

Il va à Bordeaux pour étudier. Les maux et dangers où il se trouva 25

CHAPITRE IV

Il va à Agen où il achève ses humanités et études en Philosophie. Sa conversion remarquable et son zèle pour le salut des âmes 28

CHAPITRE V

Comme pendant ses études, il gagna plusieurs écoliers, et entr'autres écuyer Pierre Quintin, sieur de Leinbahu.... 32

CHAPITRE VI

La Sainte Vierge assiste Michel dans une bourrasque qui s'élève contre lui, et lui fait trois présents, et ensuite il fait élection de l'état ecclésiastique 36

CHAPITRE VII

Il retourne à Bordeaux pour y étudier en Théologie. Sa conduite pour se disposer à l'état ecclésiastique et apostolique par l'étude des sciences sacrées et de la vertu.... 43

CHAPITRE VIII

Son austérité et fuite du monde, ses œuvres de miséricorde et son zèle du salut du prochain..... 49

CHAPITRE IX

Sa dernière disposition pour la prêtrise..... 54

CHAPITRE X

Il prévoit dix écueils qui menacent les ecclésiastiques à l'entrée de leur sacerdoce 57

CHAPITRE XI

Il prévoit quinze difficultés de vivre dans le monde avec une particulière élévation de son esprit, en recherchant la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes..... 60

CHAPITRE XII

Dieu le conserve dans le chemin d'une haute perfection et le protégea des susdits écueils et difficultés 63

CHAPITRE XIII

De la haute estime qu'il avait de la prêtrise et de sa dévotion à cet état 69

CHAPITRE XIV

L'estime qu'il avait de l'emploi du temps que doit faire un prêtre séculier tous les jours et comme il se comportait selon ces règles 77

CHAPITRE XV

L'estime qu'il avait de la disposition que doit avoir un ecclésiastique et écolier qui désire embrasser cet état si digne. 79

CHAPITRE XVI

La solitude et silence et pénitence extraordinaire, devant que s'adonner à la conquête des âmes 86

CHAPITRE XVII

Il commence dans son pays ses missions avec contradiction. 91

CHAPITRE XVIII

Il gagne à Dieu son père et sa mère 99

CHAPITRE XIX

Comme son ancien disciple Pierre Quintin sort du noviciat de la Compagnie de Jésus à Toulouse, et, en après, travaille à Morlaix pour le salut du prochain, puis entre dans l'ordre de Saint-Dominique, pour y mettre la réforme, attire son maître au même lieu, et les persécutions de l'un et de l'autre 103

CHAPITRE XX

Le Père Michel entre dans l'ordre de Saint-Dominique. Les religieux le persécutent 108

CHAPITRE XXI

Il poursuit ses missions dans les évêchés de Léon et de Tréguier 112

CHAPITRE XXII

La conversion et vie exemplaire de demoiselle Françoise Quisidic, et le sujet de ses méditations au commencement de son chemin au service de Dieu 117

CHAPITRE XXIII

Il gagna Marguerite Le Noblets, sa sœur, au mépris du monde, à l'amour de Dieu et à la recherche du salut des âmes. 126

CHAPITRE XXIV

Il gagne une autre de ses sœurs au mépris du monde 162

CHAPITRE XXV

Ses missions dans les dernières contrées du Léon, dans les îles d'Ouessant et de Molène 165

CHAPITRE XXVI

Mission de l'Ile de Batz, en l'évêché de Léon 167

CHAPITRE XXVII

Ses missions dans le promontoire de Saint-Mathieu et autres lieux de l'évêché de Léon. Il prêche contre les abus de la Basse-Bretagne. Les persécutions qu'il y endura 170

CHAPITRE XXVIII

Diverses contradictions qu'il eut dans ses missions de la terre ferme 177

CHAPITRE XXIX

Apologie d'un de ses amis envers l'évêque de Léon 180

CHAPITRE XXX

Ayant souffert sans assistance de personne, enfin Dieu prend son parti, et, ensuite, il fait des fruits signalés 187

CHAPITRE XXXI

Il fait à la fin des fruits signalés 194

CHAPITRE XXXII

Conversions remarquables 198

CHAPITRE XXXIII

Mission de Landerneau 201

LIVRE SECOND

CHAPITRE I

La mission et ses fruits dans la ville de Quimper-Corentin et la monnaie dont il fut payé 205

CHAPITRE II

Il fait quelques courses par l'évêché de Cornouaille, au Pont-l'Abbé, Audierne, et au Cap-Sizun, avec un grand fruit. 211

CHAPITRE III

Il entre dans l'Ile de Sizun et y travaille avec une bénédiction particulière du Ciel 217

CHAPITRE IV

Son entrée et demeure dans la côte de la pêcherie des sardines, dite Douarnenez, et des croix qu'il y trouva. Ses industries pour bannir l'ignorance de ce lieu 227

CHAPITRE V

Il porte le recteur de Plouaré à instituer un examen de tous les paroissiens touchant les choses nécessaires au salut. Ce dessein est accompagné de croix et suivi de grands fruits. 232

CHAPITRE VI

Dans le plus fort de ses persécutions Dieu montre que son serviteur et ses services lui agréent 241

CHAPITRE VII

Les fruits qui suivirent son zèle dans Douarnenez et les lieux circonvoisins 248

CHAPITRE VIII

Vertus et grâces mémorables de quelques personnes conduites et dirigées par ses avis et conseils 255

CHAPITRE IX

Exemples mémorables des vertus de quelques autres veuves coadjutrices de la précédente 265

CHAPITRE X

De la sainte vie de Domnat Rolland 269

CHAPITRE XI

Le Père Michel est accusé devant l'évêque de Cornouaille qui le protège 273

CHAPITRE XII

Lettre apologétique du Père Michel le Noblets sur ce qu'on l'accusait d'avoir mis la division à Douarnenez 281

CHAPITRE XIII

Lettre du Père Michel le Noblets à Messire Germain de Kerguelen, grand vicaire et official de Cornouaille 286

CHAPITRE XIV

Le Père Pierre Quintin le vient aider dans sa mission de Douarnenez, après laquelle il décède en odeur de sainteté. Choses remarquables de sa sainte vie, et des grâces que Dieu lui a données pendant sa vie et après sa mort 300

CHAPITRE XV

Notre-Seigneur ayant désigné au Père Michel un successeur, il va le visiter à Quimper, et lui impètre la connaissance de la langue bretonne 305

CHAPITRE XVI

Il retourne à Douarnenez d'où il est chassé, et de son retour en Léon 311

CHAPITRE XVII

Etant arrivé en Léon, son industrie pour instruire les peuples de Léon, sur le déclin de son âge. Il se sert d'une personne fort grossière, qui reçoit grâce de Dieu pour instruire les personnes de son sexe 317

CHAPITRE XVIII

Son industrie à instruire, sur le déclin de son âge, le Promontoire de Saint-Mathieu et les pays du Bas-Léon 324

CHAPITRE XIX

Il procure la mission de Douarnenez 330

CHAPITRE XX

Il procure que le Père Bernard et son coadjuteur fissent mission dans les Iles d'Ouessant et de Molène. De la persécution qui s'éleva contre lui, ses disciples, et les Pères qui travaillaient dans cette mission 332

CHAPITRE XXI

Ayant été accusé devant l'Evêque, Dieu le protège 336

CHAPITRE XXII

Il procure plusieurs missions à son successeur. Le diable et le monde font tout ce qu'ils peuvent, et Dieu donne sa bénédiction à ces missions 339

CHAPITRE XXIII

La consolation qu'il eut des grands fruits qu'il avait procurés par diverses missions des Pères de la Compagnie de Jésus 344

CHAPITRE XXIV

Le Père Le Noblets recommanda aux missionnaires ses successeurs, de faire des cantiques spirituels sur les principales parties du catéchisme. Les fruits et bénédictions sur cette sainte industrie 354

CHAPITRE XXV

Il recommande qu'on fasse une procession générale avec appareil, après chaque mission. On persécute cette industrie. Un de ses amis la défend, et le Ciel y donne son approbation 358

CHAPITRE XXVI

Sa préparation plus prochaine à la mort 371

CHAPITRE XXVII

Ce qui se passa depuis son Extrême-Onction jusqu'à sa mort. 376

CHAPITRE XXVIII

Peines qu'il avait prédit lui devoir arriver avant son trépas, et qui lui sont arrivées 379

CHAPITRE XXIX

Merveilles arrivées tout incontinent après son enterrement.. 385

CHAPITRE XXX

Après sa mort, il retourna en mission, aux lieux où il avait exercé son zèle et coopéré au salut des âmes, fait la guerre au diable et encouragé ceux qui sont tentés..... 392

CHAPITRE XXXI

Monseigneur l'évêque de Cornouaille fait bâtir à Douarnenez une chapelle en l'honneur de Saint Michel, archange, au lieu où le Père Michel avait demeuré. Merveilles arrivées en ce lieu 396

CHAPITRE XXXII

Grâces merveilleuses concédées à plusieurs par l'invocation du Père Michel le Noblets, depuis le commencement de la bâtisse de la chapelle de Saint Michel Archange. Des informations prises par Monseigneur de Cornouaille.... 400

CHAPITRE XXXIII

Dieu confirme les merveilles arrivées dans la bâtisse de l'église de Saint Michel, par des œuvres extraordinaires de la Justice et Miséricorde 409

APPENDICE

I. Lettre pastorale de Monseigneur l'Evêque de Quimper et de Léon portant publication du « Décret sur l'héroïcité des vertus du Vénérable Michel Le Nobletz »..... 421

II. Communication de l'Evêché de Quimper 436

20-11-34. — Les Presses Bretonnes, St-Brieuc (Imprimeries Prud'homme et Guyon réunies).

BIBLIOTHÈQUE
QUIMPER
DIOCESAINE